

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
ET
REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-QUINZIÈME ANNÉE

TOME LX

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

1, Place de la Louve.

PARIS

CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

ALLEMAGNE

LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

1910

Tous droits réservés.

112695
29/5

LA RÉFORME ÉLECTORALE

EN SUISSE

La réforme électorale est à l'ordre du jour dans tous les pays à l'heure actuelle. En France, les dernières élections générales se sont faites en grande partie sur cette question et ont amené à la nouvelle Chambre une majorité proportionnaliste qui s'est déjà affirmée dans la nomination de quelques commissions. En Allemagne, les Etats du Sud l'adoptent l'un après l'autre pour l'élection de leur Landtag. Et si la Chambre bavarroise l'a encore une fois repoussée sous l'influence du centre catholique qui ne veut pas laisser diminuer sa majorité, le Landtag badois vient, au contraire, de l'adopter à la presque unanimité. En Angleterre, en Italie, les voix les plus autorisées se prononcent en sa faveur. Dans ce dernier pays, le premier ministre, M. Luzzatti, a proclamé, il n'y a pas longtemps, à la tribune du Parlement, la nécessité de tenter un essai pratique de la représentation proportionnelle. Enfin en Suisse, où elle n'a jamais cessé de figurer dans les délibérations de notre Assemblée fédérale ou de l'un de nos petits parlements cantonaux, elle vient d'être remise sur le tapis par une initiative populaire demandant l'application du système proportionnel aux élections du Conseil national.

Rarement pétitionnement a réuni dans notre pays un chiffre aussi élevé d'adhérents. Alors qu'en 1899 il ne s'était trouvé que 64 685 citoyens pour appuyer une semblable initiative, leur nombre a plus que doublé en dix ans et les feuilles déposées dans le courant de l'année dernière à la chancellerie fédérale contenaient 142 539 signatures. Dans ces dernières années, seule l'initiative en faveur de l'interdiction de l'absinthe a réuni un chiffre aussi gros d'adhérents. Et elle a été acceptée au vote final à une majorité de cent mille voix.

Faut-il conclure de cette analogie dans la force du pétitionnement à une analogie semblable dans l'issue du scrutin populaire? Il serait téméraire de l'affirmer dès maintenant. Mais il est certain que le résultat de la récolte des signatures a de beaucoup dépassé aussi bien les espérances des partisans que les craintes des adversaires de la réforme électorale. Il serait donc fort possible que le vote du peuple vînt démentir les prophéties pessimistes que, de tous côtés, l'on déverse comme des douches d'eau froide sur les promoteurs de l'initiative.

Nous ne pouvons pas songer à exposer tous les arguments qui militent en faveur de la réforme électorale ou à réfuter toutes les objections qui lui ont été adressées. Un numéro entier de cette revue n'y suffirait pas. Ce que nous voudrions, dans cette étude rapide, c'est résumer quelques impressions que nous a laissées le débat des Chambres fédérales, celui surtout du Conseil national qui a presque épuisé la question, et retracer brièvement de quelle façon le problème se pose actuellement en Suisse, quelle attitude les différents partis ont prise vis-à-vis de l'initiative et quelles seraient les conséquences de son acceptation pour notre vie parlementaire et politique.

*
* *
*

En assistant aux débats de l'Assemblée fédérale ou en parcourant les colonnes du *Bulletin sténographique*, il est difficile de se défendre d'une impression générale, il est presque impossible de ne pas constater à quel point le parti radical est devenu conservateur au cours des longues années durant lesquelles il a exercé le pouvoir, à quel point la plupart des arguments qui ont été donnés contre la réforme électorale sont d'un ordre essentiellement conservateur et sonnent étrangement dans la bouche des représentants d'un parti qui prétend volontiers incarner les idées de progrès.

Nous ne voulons pas seulement parler des orateurs qui, très franchement et très carrément, ont déclaré : « Nous combattons la représentation proportionnelle parce qu'elle affaiblirait le parti radical et vous ne pouvez pas demander à des députés radicaux, à une majorité radicale, de voter de gaieté de cœur leur propre déchéance. » Ce langage a été tenu et nous devons dire que, loin de nous scandaliser, nous estimons au contraire qu'il faut savoir gré aux députés qui ont eu le courage et la franchise de dire tout haut ce que la plupart de leurs collègues de la gauche pensaient tout bas, d'avouer ouvertement le motif, le seul motif sérieux, qui pousse des milliers d'électeurs radicaux à préférer à un principe de justice ce qu'ils considèrent comme l'intérêt immédiat de leur parti.

Cet argument est assurément tout à fait « conservateur. » Dans son principe, il rappelle, à s'y méprendre, les rôles étant maintenant retournés, le fameux vers de Juste Olivier :

Conservez-moi, je suis conservateur.

Mais ce n'est pas seulement à cela que nous pensons. Plusieurs orateurs de la gauche ont pris la question de plus haut. Ils ont invoqué contre la réforme électorale, non seulement leur désir de conserver intacte la majorité actuelle du Conseil national, mais la nécessité de conserver les partis tels qu'ils existent aujourd'hui.

« La représentation proportionnelle est une cause d'émiettement, un germe de décomposition des partis historiques. » Tel est un des griefs que l'on retrouve dans les discours d'un très grand nombre d'orateurs. « Les partis historiques existent, ils ont leur raison d'être, leur fonction à remplir dans l'Etat. Nous devons les maintenir et ne pas permettre à un nouveau système électoral de jeter le trouble et la désunion dans leurs rangs. »

A cette accusation, les partisans de l'initiative n'ont pas eu de peine à répondre que la représentation proportionnelle ne crée pas les divisions dans les partis. Elle se borne à les constater, comme un appareil enregistreur très sûr, là où elles existent. Mais il est des pays ou des cantons, comme la Belgique et le Tessin, qu'on a cités au Conseil national, dans lesquels le nouveau régime électoral, loin d'émietter les partis, leur a donné au contraire plus de cohésion, en les poussant à se grouper, à s'unir, afin d'obtenir un chiffre plus élevé de représentants qu'une dispersion aurait risqué de compromettre.

Il est donc injuste, contraire aussi aux faits, d'accuser la représentation proportionnelle d'être la cause de la division dans les partis. Mais, si ces divisions existent, si dans un ancien parti historique il se manifeste diverses tendances, pourquoi vouloir à tout prix les maintenir artificiellement ensemble, grâce au corset de force du

régime majoritaire? Pourquoi, par tous les moyens, chercher à les empêcher de se produire au jour? Croit-on que ces divisions dans l'intérieur d'un groupe ne seront pas plus funestes à l'unité de vues et de direction que la liberté résultant du fait que chaque tendance pourra se frayer un chemin et s'affirmer à son aise? Croit-on qu'une explosion violente, qui se produira forcément un jour ou l'autre, sera préférable à une séparation à l'amiable, qui permettra peut-être aux fractions momentanément séparées de se réunir de nouveau dans l'avenir?

Mais surtout je me demande de quel droit on admet que la Création est maintenant achevée dans le domaine politique, que seuls les partis historiques existant actuellement ont le droit à l'existence et que le système électoral doit jalousement en conserver et en défendre les cadres contre toute évolution possible? Est-ce que le domaine politique, comme la nature, n'est pas régi, lui aussi, par la loi d'une évolution ininterrompue? Les partis historiques actuels n'ont pas toujours existé. Il n'y a pas si longtemps que le parti radical s'est détaché du parti libéral et que, de son côté, le parti socialiste s'est séparé du parti radical. Et le parti radical, parce qu'il a aujourd'hui la majorité et qu'il craint une diminution ou une division résultant de l'application de la représentation proportionnelle, voudrait à tout prix parquer les électeurs dans les cadres rigides aujourd'hui établis!

N'y a-t-il pas dans cette prétention l'aveu qu'on craint le mouvement et la vie, qu'on préfère la statue de pierre immobile et qui restera toujours telle qu'elle est à l'organisme vivant et agissant, qui se meut, qui se transforme, qui meurt, mais non sans avoir donné la vie

à d'autres, et dont la mort même est souvent une source de nouvelle vie? Sans doute, la représentation proportionnelle peut, en affranchissant de nouveaux groupes, être un germe d'émiettement et de décomposition pour d'anciens partis qui n'ont plus de raison d'être, qui ne sont plus unis par un idéal commun et que, seul, un lien artificiel comme la nécessité de former une majorité ou la possession du pouvoir peut maintenir en un seul faisceau. Mais, en agissant ainsi, nous ne pensons pas qu'elle fasse du mal, car si d'un côté elle facilite l'œuvre de mort pour ce qui devait mourir, de l'autre elle appelle à la vie des forces neuves et jeunes qui seront de beaucoup plus de valeur pour l'Etat.

A notre avis, c'est précisément un des grands avantages de la représentation proportionnelle que de permettre, nous dirons même de favoriser la transformation des anciens partis et l'évolution normale de la vie politique d'un peuple. Et si un parti, parce qu'il est au pouvoir et qu'il craint — à tort, du reste, selon nous — de le perdre, se refuse à introduire dans notre constitution ce principe d'évolution et de vie, si, en outre, ce parti est le parti radical, qui autrefois a lutté dans la Confédération pour la plupart des conquêtes démocratiques, on ne pourra pas trouver tout à fait injustifié le reproche, qui lui a été adressé au Conseil national, de faire machine en arrière sur une voie qu'il a lui-même contribué à frayer et de s'efforcer de remonter un courant qu'il a lui-même déchainé.

* * *

« Tout cela est fort beau, ont encore dit les adversaires de la représentation proportionnelle et, en théorie, on ne peut méconnaître que le principe de la réforme élec-

torale est juste. Mais nous ne vivons pas dans le monde des abstractions. Nous devons nous placer en présence des nécessités de la réalité politique, et, partant de ce point de vue, nous devons constater que la représentation proportionnelle rend le gouvernement beaucoup trop difficile pour le parti au pouvoir. »

Le Conseil fédéral a tout particulièrement insisté sur ce point dans le message qu'il a adressé aux Chambres pour combattre l'initiative.

Dans une démocratie bien ordonnée, a-t-il déclaré, l'existence d'une majorité est une condition nécessaire pour sa durée, pour sa vitalité, pour l'unité et la cohésion qui doivent certainement se manifester dans la vie politique du peuple, dans ses tendances et ses aspirations, pour le bon fonctionnement du régime représentatif et la marche régulière de la démocratie. Dans le régime monarchique, il y a au moins, pour sauvegarder le principe de durée, de stabilité, d'unité, le monarque qui est dépositaire d'une partie de la souveraineté, qui n'est pas soumis à réélection, qui est un chef héréditaire choisissant ses ministres, investi souvent de pouvoirs étendus et maître dans sa sphère.

Dans une démocratie, c'est le principe majoritaire solidement maintenu qui peut surtout revendiquer ces intérêts vitaux ! C'est une majorité, qu'elle soit fournie par un parti ou par un autre, unie par la même volonté, par les mêmes tendances, marchant à un but déterminé et responsable devant l'opinion publique du pouvoir qu'elle exerce et de la marche qu'elle imprime à la politique générale et aux affaires du pays.

Dans l'intérêt supérieur de la démocratie, nous ne devons donc rien faire qui vienne affaiblir, détruire peut-être le principe majoritaire, l'existence et l'influence des grands partis politiques, qui doivent représenter les grands courants populaires, les grands mouvements d'idées, la politique des intérêts généraux, pour les remplacer par un grand nombre de petites collectivités,

de petites unités électorales qui ne pourront jamais être les organes autorisés de l'opinion publique et qui risquent trop souvent de ne s'inspirer que de vues particularistes et d'intérêts de clocher.

Cet argument, — le plus fort qui ait été invoqué contre la représentation proportionnelle, — a été longuement développé au Conseil national par les orateurs de la majorité, en particulier par l'auteur du message, M. Comtesse, président de la Confédération. Mais il y a été répondu d'une façon, à notre avis, concluante par les partisans de l'initiative.

Votre objection, a-t-on dit à ceux qui en appelaient au dogme de la majorité compacte nécessaire, votre objection pourrait avoir une certaine valeur si nous nous trouvions dans un pays parlementaire, avec un régime purement représentatif. Sous un régime semblable, le gouvernement, qui est l'émanation du parlement et ne peut vivre que tant qu'il est soutenu par la majorité de la Chambre, a en effet besoin de pouvoir s'appuyer sur une majorité fidèle afin de ne pas voir son existence remise en question à chaque instant. Le gouvernement est responsable de sa politique devant l'Assemblée nationale et devant le pays. Le jour où la majorité parlementaire lui retire sa confiance, il est obligé de démissionner. On comprend que, avec une constitution semblable, l'existence d'une « majorité compacte » puisse être considérée comme une condition de la stabilité nécessaire à tout gouvernement pour accomplir sa tâche.

Mais en Suisse nous n'avons rien de semblable. Notre pouvoir exécutif — le Conseil fédéral — n'est pas un gouvernement parlementaire. Il est élu par l'Assemblée fédérale pour une période qui, en droit, est de trois ans, mais qui, en fait, est indéfinie puisqu'il n'est pour ainsi

dire jamais arrivé qu'un conseiller fédéral parvenu au terme de son mandat ne fût pas renommé. L'introduction de la représentation proportionnelle n'y changerait rien. La tradition en est trop fortement établie et le peuple suisse, ses représentants surtout, sont trop fortement attachés à la tradition pour y toucher quoi que ce soit. Le Conseil fédéral est donc à l'abri des épreuves qui guettent les gouvernements parlementaires, et même dans les cas — très rares, du reste — où il se trouve en désaccord avec la majorité des Chambres, il ne se croit pas obligé de se retirer pour cela.

En outre, il ne faut pas oublier que, non seulement nous ne vivons pas sous un régime parlementaire, mais aussi que nous n'avons pas une démocratie purement représentative, le système représentatif étant tempéré chez nous par l'intervention directe du peuple dans le référendum et l'initiative. Ce fait a pour conséquence que le gouvernement ne peut proposer aucune loi sans se préoccuper de la rendre acceptable, non seulement à la majorité des Chambres, mais à la majorité du peuple. La majorité parlementaire la plus disciplinée pourrait bien, dans notre pays, réélire indéfiniment le Conseil fédéral et lui voter les crédits budgétaires qui ne sont pas soumis au référendum. Mais elle serait impuissante à faire entrer en vigueur aucune loi et par conséquent elle condamnerait notre pays à la stagnation, à l'immobilisme le plus complet, si elle n'avait pas derrière elle la majorité populaire, seule nécessaire pour donner aux revisions constitutionnelles et aux lois la sanction définitive.

Il en résulte la conséquence bienfaisante que le gouvernement est obligé, avec ou sans représentation proportionnelle, de gouverner pour le pays tout entier. Avant de lancer aucune loi quelconque sur les vagues souvent

agitées de la mer populaire, il est obligé de lui assurer l'appui non seulement du parti au pouvoir, mais du plus grand nombre possible d'autres groupes. Et il est de fait que toutes les grandes réformes votées depuis trente ans, qu'il s'agisse du code civil ou de la loi d'organisation militaire, des assurances ouvrières ou du rachat des chemins de fer, ont été votées avec le concours de plusieurs groupes parlementaires. Même ce concours unanime n'a pas toujours suffi à leur faire doubler le cap du référendum. Témoin les lois d'assurance Forrer, acceptées par la presque unanimité des Chambres et repoussées par le peuple à 200 000 voix de majorité. A plus forte raison aucune de ces réformes n'aurait-elle pu aboutir si elle avait été appuyée par le parti radical tout seul. Nous ne croyons pas que le parti radical, qui cependant n'a pas cessé de disposer d'une forte majorité au Conseil national, ait, depuis 1874, fait passer une seule loi importante sans le concours de l'une ou l'autre des minorités, libérale, catholique ou socialiste.

L'un des historiens les plus éclairés de la démocratie suisse contemporaine, M. Théodore Curti, résumait, il y a plusieurs années déjà, cette situation par ces mots : « La démocratie directe a tué les gouvernements de parti. » Et il disait vrai. Mais, si cette phrase est vraie, que devient la théorie du Conseil fédéral, citée plus haut, d'après laquelle une majorité compacte est nécessaire à notre gouvernement républicain et démocratique pour remplacer la tradition monarchique qui lui manque ? Et, si le gouvernement a besoin du concours de tous les partis pour faire aboutir ses projets, ne faut-il pas souhaiter que ces partis soient représentés aux Chambres par des députés librement choisis par eux et en nombre proportionnel à l'importance de chaque groupe ? La tâche

du gouvernement lui-même n'en sera-t-elle pas facilitée ?

Tous ceux qui ont suivi sans parti pris les débats des Chambres ont eu l'impression très nette que la théorie hasardée de la majorité compacte était battue en brèche par les faits. Et cela d'autant plus que le Conseil fédéral lui-même, dans sa composition, est la démonstration évidente de la nécessité de faire appel, pour gouverner, non seulement à la majorité, mais à la minorité. Depuis vingt ans bientôt que le parti radical a accordé à la minorité catholique un représentant au Conseil fédéral, il n'a eu, dans son propre intérêt, qu'à se féliciter de cette intelligente concession. N'est-ce pas grâce à elle qu'il a réussi en particulier à faire voter le rachat des chemins de fer, un des principaux articles de son programme ?

Si, de la Confédération, nous passons aux cantons, nous verrions que l'existence d'une « majorité compacte » n'est pas nécessaire, ni dans le gouvernement, ni dans le Grand Conseil, pour qu'un canton soit bien administré et pour que la responsabilité gouvernementale existe. Comme on l'a dit au Conseil national, il existe des cantons, comme Saint-Gall, Zurich, Bâle, où non seulement la minorité est largement représentée au Conseil d'Etat, mais où aucun parti n'a la majorité. Ces cantons ne sont pas moins bien gouvernés que ceux comme le Tessin, Vaud, Neuchâtel, Genève, où il est de tradition qu'un parti y ait toujours une forte prépondérance.

On a beaucoup invoqué contre la représentation proportionnelle l'exemple de Genève, les difficultés de gouvernement et l'émiettement des partis qui se sont produits, a-t-on dit, dans ce canton à la suite de l'introduction de la réforme électorale. Nous n'avons pas à examiner ici en détail la situation politique genevoise et les causes de l'émiettement du parti radical, qui

est le seul à s'être divisé en trois fractions, longtemps du reste après l'introduction de la réforme électorale. Ce que nous pouvons dire, c'est que Genève a toujours été et sera toujours un canton difficile à gouverner, pour des causes qui n'ont rien à faire avec la représentation proportionnelle. Celle-ci, loin d'accroître ces difficultés, les a plutôt atténuées, en évitant le retour des brusques sautes de vent, comme il s'en produisait autrefois sous le régime majoritaire. Un exemple seulement : pendant la législature de 1878-1880, le parti radical était représenté à Genève, dans un Grand Conseil de 100 membres, par moins de 20 députés contre 80 démocrates. En 1880, la majorité démocratique s'est effondrée et a été réduite à son tour à moins de 20 membres contre plus de 80 radicaux. Il suffit de citer ces chiffres pour prouver toute l'absurdité d'un régime qui aboutit à de semblables résultats. Et, malgré toutes les attaques que les adversaires de la représentation proportionnelle à Genève n'ont pas cessé de lancer contre cette réforme, jamais ils n'ont tenté de revenir en arrière, sachant bien que la grande majorité du peuple genevois préfère les légers inconvénients de la représentation proportionnelle aux criantes injustices du régime majoritaire.

Il en est de même dans tous les autres cantons et dans toutes les autres villes qui ont introduit la forme électorale pour leurs élections cantonales ou municipales.

* *

L'étude, même rapide, de toutes les critiques qui ont été formulées contre l'initiative proportionnelle et de toutes les réponses qui leur ont été adressées aux Chambres fédérales nous entraînerait beaucoup trop

loin. C'est pourquoi, laissant là le débat parlementaire, nous voudrions, avant de terminer, parler d'un point qui n'a été qu'effleuré aux Chambres, mais qui n'en a pas moins son importance, l'examen des conséquences pratiques et immédiates que l'acceptation par le peuple du nouvel article constitutionnel entraînerait pour la composition du parlement et la force respective des différents groupes.

Le Conseil national actuel, qui compte 167 membres, comprend quatre groupes de très inégale grandeur. La gauche radicale met en ligne 105 députés, soit 21 de plus que la majorité absolue et se trouve ainsi, à elle seule, sensiblement plus forte que tous les autres groupes réunis. Par conséquent on ne peut pas trop s'étonner de ce qu'elle se montre aussi attachée à un système électoral qui lui vaut une prépondérance réconfortante pour ceux qui aiment l'exercice du pouvoir. Après la gauche, mais bien loin derrière elle, vient la droite catholique avec 34 membres, puis le centre libéral (16), enfin l'extrême gauche, ou groupe de politique sociale, composée de 7 socialistes pur sang et de 5 démocrates ou indépendants.

Il suffit de lire ces chiffres pour constater qu'ils ne sont certainement pas en rapport avec la force effective des différents partis dans le peuple et que l'application du système proportionnel apporterait des modifications sensibles dans la composition des groupes parlementaires. Le groupe le plus malmené par le régime majoritaire, c'est à coup sûr l'extrême gauche socialiste et démocratique. Aussi est-il naturel que ce soit dans les rangs de ce parti que se recrutent les partisans les plus enthousiastes de l'initiative actuelle.

Il est difficile d'établir des pronostics certains. Cependant on peut dire sans crainte de se tromper que, sur les 22 députés du canton de Zurich, le système proportionnel en donnerait au moins 6 aux socialistes au lieu des 2 qu'ils possèdent actuellement (MM. Greulich et Studer, de Winterthur). A Berne, sur 29 députés, les socialistes en obtiendraient au moins 4 ou 5, tandis qu'aujourd'hui ils n'ont qu'un représentant dans la Haute-Argovie et n'ont réussi à faire élire un des leurs ni dans la ville de Berne, ni dans celle de Bienne, où cependant ils sont en nombre. A Bâle ils conquerraient sans doute un second représentant à côté de M. Brüstlein, puisque dans le Grand Conseil élu d'après la représentation proportionnelle, leur groupe est le plus fort des trois principaux partis. Il serait trop long de poursuivre cette revue à travers tous les cantons, mais, au total, on ne se trompera guère en estimant que, sous le nouveau régime, l'extrême gauche avec ses auxiliaires démocrates formerait un groupe d'environ 25 députés.

Cette augmentation considérable de la députation socialiste est un des principaux épouvantails que les adversaires de la réforme électorale agitent pour effrayer les esprits modérés et il faut reconnaître qu'il a une action appréciable sur certains électeurs des partis en minorité qui voudraient bien la représentation proportionnelle pour eux, mais qui hésitent à l'accorder à ceux qu'ils considèrent — non sans raison, du reste — comme leurs adversaires les plus prononcés. Que faut-il penser de cet argument, si l'on peut appeler cela un argument? Pour répondre à cette question, on nous permettra de nous placer franchement au point de vue libéral, qui est le nôtre.

Du point de vue libéral il est impossible de nier que

le groupe socialiste représente, sauf sur certains points spéciaux, comme précisément la réforme électorale, la réforme administrative, l'opposition à la convention du Gothard, des idées qui sont aux antipodes des nôtres. Aussi n'est-il pas surprenant que, sous le régime majoritaire, les libéraux refusent de prendre sur leurs listes des candidats socialistes, ne voulant pas leur donner la consécration et le prestige d'une élection presque unanime dans de grands centres urbains tels que Zurich, Bâle, Berne, Genève, Lausanne. C'est pourquoi aussi, sans doute, il y a des libéraux qui hésitent à renforcer l'influence du parti socialiste sur la législation fédérale, dans la crainte que cette influence ne contribue à faire entrer dans nos lois des principes opposés aux principes libéraux.

Pour nous, nous ne pouvons pas partager cette crainte. Sans doute, nous considérons comme un des premiers devoirs du parti libéral de combattre non point les réformes sociales, cela va sans dire, mais les théories et les pratiques du socialisme collectiviste et du socialisme révolutionnaire. Mais nous ne considérons pas comme un bon moyen de combat le maintien d'un système électoral injuste qui empêche le parti socialiste d'être représenté dans les conseils législatifs d'une façon proportionnée à son importance. Nous considérons que ce serait une grosse faute de la part du parti libéral — comme ç'en est une de la part du parti radical — que d'appeler l'injustice à son aide pour le triomphe de ses idées. Les idées et ceux qui les défendent sont comme l'apôtre Paul, qui dit, dans un des plus beaux passages de ses épîtres : *Nous n'avons aucune puissance contre la vérité, nous n'en avons que pour la vérité.* Aussi considérons-nous qu'un libéral qui combattrait la réforme électorale

par peur des socialistes manquerait à ce qui fait la force et l'honneur du parti libéral.

Dans son discours au Conseil national en faveur de l'initiative, le chef des socialistes zuricois, M. Greulich, a développé avec beaucoup de force cette idée que le système électoral actuel prive la classe ouvrière d'une représentation équitable, que cette classe se sent opprimée, inégale en droit, sous le régime majoritaire, et que l'introduction de la représentation proportionnelle est la seule voie de développement pacifique pour notre pays, le seul moyen qui conservera à la classe ouvrière un idéal d'avenir et la préservera des suggestions du désespoir et de l'oppression de l'injustice. Peut-être M. Greulich a-t-il un peu forcé la note pessimiste. Il n'en reste pas moins dans ses paroles un grand fond de vérité. Bien fous seraient les partis au pouvoir ou ceux qui leur tiennent de près si, pour conserver momentanément leur prépondérance, ils écartaient une fois de plus le postulat de la justice et de l'égalité politique.

Aussi bien, à supposer même que la représentation proportionnelle soit refusée encore cette fois, leur tentative serait vaine d'empêcher les socialistes d'exercer une influence sur notre vie publique. Chassés hors du Parlement, ils prendraient leur revanche dans le peuple. Nos droits populaires, référendum et initiative, donnent, nous l'avons déjà dit, au peuple tout entier et non pas seulement à la majorité parlementaire le droit de se prononcer souverainement sur toutes les mesures de quelque importance. Dans ces conditions, ne vaut-il pas infiniment mieux associer dès le début les élus du parti socialiste au travail positif du Parlement; ce travail lui-même n'exercera-t-il pas sur eux une influence pacifiante et bienfaisante, plutôt que de les repousser dans une néga-

tion systématique, qui, avec l'appui des autres négatifs, pourra paralyser tout progrès ?

Ainsi, que l'on se place sur le terrain des principes ou sur le terrain pratique, la perspective de voir une vingtaine de socialistes faire leur entrée au parlement ne doit détourner aucun homme de bon sens, aucun citoyen vraiment prévoyant de l'avenir pacifique de son pays, d'appuyer l'initiative en faveur de la réforme électorale. Tout au plus peut-on espérer que les socialistes n'abuseraient pas de leur nombre pour prolonger outre mesure les délibérations du Conseil national. Ce souhait n'est pas inutile, car, jusqu'à présent, la brièveté n'a pas été la principale qualité des orateurs de l'extrême gauche, et leur groupe, bien que peu nombreux, se croyait souvent obligé de faire, à lui seul, autant de bruit que les orateurs d'autres groupes huit ou dix fois plus puissants.

Comme contrepoids à l'influence socialiste, on peut attendre de l'application de la représentation proportionnelle un accroissement très sensible également, du centre libéral. Il perdra peut-être un siège à Genève, les conjonctures actuelles étant particulièrement favorables dans ce canton, sous le régime majoritaire, à une forte représentation libérale au Conseil national. En revanche, il en gagnera sans doute un deux dans le canton de Vaud, peut-être un à Neuchâtel, trois ou quatre à Berne. Et il est fort probable que, dans le cas où le parti radical appuierait trop à gauche dans les cantons de Zurich, d'Argovie, de Saint-Gall, etc., les anciens groupements libéraux, qui sont fusionnés avec lui au cours des vingt dernières années et qui l'ont amené ainsi à pratiquer une politique très modérée, reprendraient leur existence indépendante, le jour où ils seraient certains de ne plus être écrasés entre deux feux,

et enverraient à Berne les nombreux députés libéraux que Zurich, Argovie, Thurgovie, Saint-Gall y déléguaient autrefois. Aux 20 députés socialistes viendrait donc s'opposer un groupe certainement supérieur de députés libéraux.

La droite catholique — elle l'a reconnu elle-même — ne subirait pas grande modification sous le nouveau régime. En tout cas elle ne perdrait aucun député, car il faut lui rendre cette justice que dans les cantons où elle est en majorité, comme Fribourg, le Valais, Lucerne, Schwytz, elle a fait à l'opposition radicale et libérale une place proportionnée à ses forces. Il est vrai qu'elle y a été aidée par la « géométrie électorale, » au moyen de laquelle les Chambres fédérales ont volontiers taillé des *circondarietti* radicaux dans les cantons catholiques. Quoi qu'il en soit, sur aucun point, ni à Lucerne, ni à Fribourg, ni dans le Valais, sa députation actuelle n'a chance d'être réduite dans les circonstances actuelles.

En revanche, elle gagnerait certainement deux sièges au Tessin, où les deux partis sont de force presque égale et où cependant la droite n'a qu'un député sur sept ; un ou deux députés à Berne ; sans doute un à Zurich, où les « chrétiens sociaux » arriveraient bien à réunir, dans l'ensemble du canton, le quotient nécessaire pour faire passer leur chef, M. Baumberger ; enfin un député à Genève, où les catholiques regagneraient pour sûr, sous le régime de la proportionnelle, le siège qu'a occupé pendant deux législatures, avec l'appui du parti libéral, leur représentant, M. Fontana. Tout compris, ils approcheraient, sans cependant l'atteindre, du chiffre de 40 députés.

Et le parti radical ? Ah ! le parti radical, il faut le reconnaître, devrait faire les frais de l'accroissement des

trois autres groupes. *Inde iræ*. De là des colères qui ne se sont pas dissimulées, ni au parlement ni dans la presse, et n'ont pas dissimulé le motif qui les faisait naître. Et cependant il nous semble que, si le parti radical était bien inspiré et prévoyant de l'avenir, il ne s'opposerait pas, comme il le fait, à la réforme électorale, malgré le sacrifice qu'elle réclamerait de lui.

D'abord il est fort possible que, même sous le régime proportionnel, la gauche, étant donné l'accroissement du nombre des députés au Conseil national qui va se produire à la suite du recensement de 1910, conserve à elle seule la majorité absolue et que, dans un conseil de 180 à 185 députés, elle en garde 92 à 95. Et, même à supposer qu'elle reste de quelques unités au-dessous de la majorité absolue, elle n'en demeurera pas moins le groupe de beaucoup le plus important, le noyau solide contre lequel il sera à peu près impossible de former une majorité parlementaire, à moins que des divisions ne surgissent dans son sein.

Il faut noter en effet que, malgré son nom, la gauche se trouve au centre même des autres groupes et que les différentes minorités sont, sur presque tous les points, beaucoup plus près d'elle qu'elles ne le sont entre elles. Il sera donc beaucoup plus aisé à la gauche de former une majorité assurée, soit avec le centre, soit avec l'extrême gauche, soit avec la droite, qu'il ne le sera à ces trois groupes de se coaliser entre eux pour majoriser la gauche compacte. Le seul point à peu près sur lequel ces trois groupes se trouvent d'accord, — et encore la droite et le centre n'ont-ils pas été unanimes, — c'est la représentation proportionnelle. Une fois cette réforme réalisée, leur accord disparaîtra et les profondes divergences qui les séparent reviendront au jour.

La gauche a d'autant moins à craindre que, à part le groupe socialiste, aucun des autres groupes de la minorité, ni la droite, ni le centre, ne sont des groupes d'opposition proprement dits. La droite est composée en grande partie de membres de gouvernements cantonaux qui désirent conserver le pouvoir dans leur canton, mais qui, sachant très bien qu'ils n'auront jamais la majorité dans l'ensemble de la Confédération, ne demandent, aujourd'hui les luttes confessionnelles terminées, qu'à vivre en paix avec le pouvoir fédéral et à obtenir de lui le plus d'avantages possibles pour leurs cantons. Ce sont là des conditions peu favorables pour faire de l'opposition.

Le centre, lui, est composé d'hommes à l'esprit trop pondéré et ayant un sens trop vif de l'autorité pour entreprendre jamais une lutte acerbe contre le pouvoir établi. La plupart de ses membres sont des députés de grande valeur, aussi jouissent-ils d'une influence incontestable sur les Chambres. Mais ils ont une qualité — ou un défaut — qui les empêche eux aussi de faire une opposition conséquente, c'est une horreur invincible du pouvoir. Le centre n'aime et ne respecte le pouvoir que lorsqu'il est exercé par les radicaux. De ce côté non plus, par conséquent, le Conseil fédéral ne rencontrera jamais de grosses difficultés.

Le seul groupe qui pourrait devenir gênant pour le gouvernement, c'est l'extrême gauche socialiste. Mais, à supposer même qu'elle atteigne le chiffre de 20 membres, elle sera encore beaucoup trop faible pour exercer une influence prépondérante sur le Conseil national. Elle réussira peut-être à allonger quelque peu les débats, elle dira quelques vérités désagréables au Conseil fédéral, mais celui-ci trouvera toujours, non seulement au-

près de ses fidèles amis de la gauche, mais aussi auprès du centre et de la droite, un appui réconfortant contre les impertinences de l'extrême gauche.

Le parti radical peut donc être tranquille et ses craintes actuelles sont vaines. Même si l'initiative est acceptée le 23 octobre prochain, il a encore de beaux jours devant lui et un long avenir pour le pouvoir qui lui est cher, tant qu'il ne se divisera pas et tant qu'il ne commettra pas des fautes énormes. Et, bien que nous n'appartenions pas à ce parti, nous ne le regrettons pas. Car les libéraux eux-mêmes reconnaissent volontiers que, dans les grandes lignes et malgré quelques erreurs dont plusieurs du reste ont été corrigées par le référendum, le parti radical suisse a bien gouverné la Confédération — nous ne parlons pas ici des cantons — pendant les soixante et quelques années qu'il a exercé le pouvoir depuis 1848. Il a, avec l'aide des autres partis, fait réaliser à notre pays bien des progrès économiques et politiques ; il a contribué, dans une large mesure, au puissant développement économique qui s'est produit en Suisse dans la seconde moitié du dernier siècle. Ayant des ramifications dans toutes les régions et dans tous les cantons, comprenant dans son sein des représentants de toutes les classes de la société, il est un bon instrument d'unité et d'harmonie nationales et sociales, et il travaille, dans la mesure de ses forces, à prévenir ou à apaiser les conflits qui pourraient s'élever entre les différentes races qui peuplent notre pays et les différents groupes qui composent notre population.

Aussi personne ne pense-t-il à renverser le parti radical ou à briser son pouvoir, comme il a l'air de le craindre aujourd'hui. Les promoteurs et les partisans de l'initiative proportionnaliste n'y songent pas plus que

les autres. Ce qu'ils réclament, c'est d'être associés, dans la proportion de leurs forces, à l'action parlementaire. Ils demandent qu'il n'y ait plus en Suisse, à chaque élection, des vainqueurs et des vaincus, des citoyens de premier rang — la majorité — qui ont tout, et des citoyens de second rang — la minorité — qui n'ont rien ou ramassent seulement les miettes que la majorité veut bien laisser tomber de sa table richement servie. Ils demandent, comme l'a si bien dit M. Speiser, que le *droit électoral* de tout citoyen soit complété par la garantie que ce droit ne sera pas annihilé par la majorité, mais obtiendra bien toute sa *valeur électorale*.

En acceptant une réforme qui, malgré le sacrifice qu'elle lui demande, n'entame pas sérieusement ses positions, le parti radical accomplirait un beau geste qui serait en même temps un geste de prévoyance et d'intérêt bien entendu. Car sa situation morale sortirait fortifiée de l'application d'une réforme qu'il aurait acceptée de bonne grâce. Malheureusement, l'attitude de la gauche parlementaire, qui a été unanime à se prononcer contre l'initiative, et de la presse radicale, qui l'accable de toutes ses foudres, ne permet pas d'espérer que le parti, dans son ensemble, fasse ce noble geste. Cependant, malgré tout, nous osons encore souhaiter qu'il se trouve dans ses rangs un nombre suffisant de citoyens éclairés et indépendants pour faire triompher, avec l'appui des trois minorités proportionnalistes, une œuvre de justice qui serait en même temps une œuvre de paix et de progrès pour notre pays.

HORACE MICHELI.

SOUS LE MASQUE

—◆—
ROMAN
—◆—

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

IX

Le lendemain, à onze heures du matin, Charlie venait de rentrer chez lui, après ses cours, quand Maxime de Maubert, précédant la bonne, en homme qui connaît la maison, pénétra dans la chambre de son ami.

L'heureux époux de Loulou Schneeberger, la moustache au vent et la face épanouie, commença par se débarrasser de ses gants et de son énorme pelisse d'ours, qu'il jeta sur le dossier d'un siège; puis secouant la main de Charlie :

— Voilà au moins deux mois que je ne t'ai vu, mon vieux ! Comment va ? Bien ? Tant mieux. Moi aussi.... Ai-je bonne mine, hein ? Tout le monde prétend que j'engraisse... le mariage, que veux-tu !... Plaisir de te voir, mon vieux. Hier, je me suis dit : « Il faut aller voir l'ami Catelin. » Et je suis venu, avec ma nouvelle machine.... Veux-tu la voir, ma nouvelle ? Tiens, regarde,

¹ Pour les cinq premières parties, voir les livraisons de mai à septembre.

ajouta-t-il en se précipitant vers la fenêtre qu'il ouvrit et obligeant Charlie à se pencher au dehors.... Epatante, mon vieux, Mercedes, quarante chevaux, avale ses quatre-vingts à l'heure comme un œuf à la coque ; et puis les règlements, tu sais, je m'assieds dessus.... Viens faire un tour avec moi, un de ces jours, tu dégusteras ça.... Et puis, continua-t-il en refermant la croisée et se jetant dans un fauteuil, il faut aussi que tu voies ma nouvelle bicoque... terrain à mon beau-père, pas coûté un sou, mais je fiche deux cent mille francs à la bâtisse... quelque chose de bien.

Il détailla complaisamment le plan, les installations, ses projets d'ameublement, pendant vingt minutes.

— Pas mal, disait Charlie de temps en temps par politesse.

L'aristocrate s'interrompit tout à coup et lui poussa amicalement son poing dans les côtes :

— A propos, dis donc, toi, quelles blagues vas-tu raconter à ma sœur ?

Charlie, qui s'attendait à ce dénouement, se mouilla les lèvres avant de répondre.

— Voyons, voyons, reprit l'autre sur le ton d'une affectueuse gronderie. Ça ne se fait pas, ces choses-là, mon vieux Cat!... Quand on n'est pas sûr d'être aimé pour ses charmes personnels, passe encore ! Ma fiancée m'aurait fait ce coup-là à moi, dans le temps, j'aurais compris, — elle s'en est bien gardée, du reste, ha, ha, ha ! — mais toi, voyons, tu sais bien que ma sœur est amoureuse de toi et tu n'as pas besoin de la mettre à l'épreuve....

— Mais tu te trompes tout à fait, répondit Charlie en regardant son ancien camarade dans les yeux. J'ai dit à M^{lle} Renée la vérité exacte.

Maxime éclata de rire en se frappant de grand coups sur les cuisses.

— La vérité exacte, reprit Charlie. Et je te le répète à toi-même si tu veux l'entendre : je n'ai *aucune* fortune.... Je n'ai pas le sou, ajouta-t-il avec force comme Maxime affectait une hilarité de plus en plus désordonnée.

— Allons, allons, Cat, ne me raconte pas ces histoires-là à *moi* ! s'écria enfin le patricien reprenant son sérieux.

— Comme tu voudras, répondit Charlie froidement.

— Tu n'as pas d'argent ?

— Non.

— Mais tu en auras ?

— Non.

— Farceur ! Ton père n'en a pas, lui, peut-être ?

— Je te répète, dit Charlie, que je *n'ai* pas d'argent et que je n'en *aurai* jamais.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est ainsi. Je n'ai pas d'autre explication à te donner.

— Est-ce sur ce ton que tu le prends ? répliqua le gentilhomme en rougissant de colère.... Eh bien, tu mens... Ton père a deux millions et il te donne huit cent mille francs en te mariant. Est-ce clair ? Nom d'un petit bonhomme, je sais ce que je sais !

— Moi aussi, riposta Charlie en se levant avec une expression de mépris. Je sais à présent que vous n'avez pas fait un mariage, vous avez voulu faire un marché.

— Ah ! pardon, dit Maxime qui crut encore à une manœuvre et s'adoucit tout à coup. Il nous était bien permis de songer à l'avenir de ma sœur.

Ce mot rendit l'espoir au naïf Charlie.

— Eh bien, dit-il, si elle-même l'accepte tel que je le lui offre, vous n'aurez donc plus raison d'y songer.

— Que veux-tu dire ?

— Que si M^{lle} Renée consent à m'épouser tel que je suis, c'est-à-dire sans fortune, vous ne pourrez plus invoquer votre amour pour elle en vous opposant à son amour pour moi.

— Nous verrons cela, répliqua Maxime d'un air sombre.

Il remit sa pelisse et tendit la main :

— Au revoir. Réfléchis à ce que tu fais !

Charlie resta seul, en proie à toute sorte de perplexités. Néanmoins il s'applaudissait de son dernier argument et songeait :

— Si Renée tient ferme, les Maubert n'auront aucun prétexte pour reprendre leur consentement.

Or la fidélité de la jeune fille était un point suffisamment acquis pour que Charlie se sentît rassuré à cet égard.

Maxime avait dirigé son automobile vers la demeure paternelle.

— Je ne sais pas ce qu'il faut en penser, déclara-t-il au baron. Mais il y a du diable là-dessous, c'est certain.

Il rapporta brièvement sa conversation avec Charlie, tandis que son père l'écoutait en hochant la tête.

— J'irai trouver Catelin tout à l'heure, dit le baron quand ce fut fini.

Dans l'après-midi, l'épicier, prévenu par téléphone que M. de Maubert avait passé à la fabrique en demandant à le voir, eut le temps de se préparer à cette visite.

Il accueillit l'aristocrate avec les marques d'un profond

respect, en s'excusant de la pauvreté de son cabinet improvisé, de sa maladie qui l'empêchait de suivre convenablement ses affaires. Il avait en parlant un air triste et accablé qui n'échappa point à son interlocuteur et fit concevoir au baron une désagréable appréhension.

— Monsieur Catelin, dit-il en homme pressé d'en venir au fait, votre fils a tenu ces derniers temps un langage quelque peu étrange. Il a affirmé, à ma fille d'abord, à mon fils ensuite, qu'il n'avait pas de fortune, c'est-à-dire, à ce que j'ai cru comprendre, que vous ne lui donneriez rien en le mariant. Or, comme vous avez bien voulu me faire à cet égard des promesses, ou du moins des déclarations formelles, positives, vous comprendrez que je sois venu vous demander quelques éclaircissements sur les singulières assertions de monsieur votre fils.

— Monsieur le baron, dit Catelin qui avait laissé le patricien aller jusqu'au bout de sa tirade sans dire une parole et sans faire un geste, vous m'avez tout à l'heure interrompu au moment où j'allais vous parler affaires.... Aïe ! cria-t-il en portant la main à sa hanche. Vous ne croiriez pas, monsieur, ce qu'une sciatique vous fait souffrir ! Ma pauvre femme avait bien raison de dire : « Un malheur n'arrive jamais seul ! »

— Quel malheur ? demanda M. de Maubert. Quel autre malheur vous est-il arrivé ?

— J'ai naturellement le devoir de ne vous rien cacher, reprit l'épicier, tant en votre qualité de président du conseil d'administration de la Société des Etablissements Catelin & C^{ie}, qu'en celle de futur beau-père....

— Au fait ! Au fait ! s'écria brutalement le baron, qui devint pâle et dont les yeux lancèrent des éclairs.

— Le fait est que je suis ruiné, dit Catelin d'une voix sourde et résolue. Aïe, aïe ! cria-t-il en faisant d'affreuses grimaces accompagnées de contorsions et de soupirs.... Que vous disais-je, monsieur ? reprit-il au bout d'un moment d'un air égaré.... Ruiné, oui monsieur, c'est cela, je suis ruiné !

— Ruiné ! répéta le baron d'une voix caverneuse. Comment est-ce possible ?

— J'ai spéculé, murmura Catelin, si bas qu'à peine on pouvait l'entendre. J'ai voulu m'enrichir. *J'ai fait comme d'autres.* J'ai spéculé. J'ai oublié cette parole de l'Ecriture : « Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe.... » J'ai péché, et je suis tombé.

— Mais enfin... vous avez subi des pertes importantes, soit... mais il vous reste....

— Rien, monsieur, rien.... Mon magasin, et encore!...

Il y eut un silence. Puis le gentilhomme se redressa soudain et se campa les deux poings sur les genoux.

— Ainsi, demanda-t-il en enflant la voix, votre intention, monsieur, est de ne rien donner à votre fils ?

— Aïe ! fit Catelin en se retournant avec effort.

— Répondez-moi, s'il vous plaît.

— Peux pas, répondit l'épicier en pleurnichant. Peux rien donner, je n'ai rien !

— Mais dites donc, monsieur, repartit l'aristocrate qui parut décidé à créer une querelle, vous m'avez donc indignement trompé ?

— Comment cela ?

— Croyez-vous que je vous aurais accordé la main de ma fille si vous ne m'aviez garanti....

— Mais, monsieur, interrompit doucement Catelin, je ne vous ai jamais demandé la main de mademoiselle votre fille....

— Ah! permettez....

— Et je ne vous ai rien garanti.

— Cependant....

— Au contraire, reprit Catelin interrompant de nouveau. Monsieur le baron voudra bien se souvenir que c'est lui qui, un jour, incidemment, au sortir, je crois, d'une séance du conseil, m'a le premier parlé de ce mariage comme d'une affaire conclue, et moi j'ai répondu : « Monsieur le baron, je n'entends rien aux affaires de cœur, ceci ne me regarde pas. »

— Ne jouons pas sur les mots! s'écria le patricien qui se débattait dans les mailles serrées du raisonnement de l'épicier comme un sanglier pris au piège. Quand vous êtes venu chez moi, vous ne nierez pas que ce ne fût dans l'intention bien arrêtée de me demander ma fille.

— Vous l'ai-je demandée, monsieur? demanda l'épicier avec la même douceur. Toute la question est là. Non, je ne vous l'ai pas demandée, n'est-ce pas? Je vous ai proposé une affaire, qui pouvait ne pas vous convenir, mais qui paraît vous avoir convenu puisque vous l'avez acceptée....

— Pour vous rendre service, dit impudemment M. de Maubert.

— Je suis bien heureux, répliqua Catelin, que monsieur le baron envisage la chose à ce point de vue, qui est aussi le mien. Je ne voudrais pour rien au monde abuser de la bonne volonté de monsieur le baron, dont je serai éternellement l'obligé.... Maintenant, reprit-il d'un ton plus sérieux, les événements me forcent en effet à faire, comme on dit, flèche de tout bois. Il faut que je vende, hélas! monsieur, que je vende grand train toutes mes valeurs disponibles.... Combien donc vous avais-je

remis de ces actions Catelin & C^{ie}? dix, je crois, et cinq à M. Maxime, si je ne fais erreur.... Attendez.... Je suis au désespoir, monsieur le baron, de devoir vous réclamer ces morceaux de papier, mais il le faut... vous comprenez....

Tout en parlant, il avait tiré de sa poche son calepin, sans que ce mouvement lui arrachât le moindre signe de souffrance, et il feuilleta un moment, tandis que M. de Maubert se levait, pâle, frémissant, le chapeau à la main.

— Voilà le reçu que vous avez bien voulu m'écrire, continua Catelin de son ton de financier.... Quinze actions au porteur, numéros 281 à....

— Vous les aurez ce soir ! vociféra M. de Maubert en prenant la porte avec un air majestueux.

Le patricien se rendit directement chez M^{lle} de Bonnefoy.

— Ma tante, dit-il reprenant à son usage un mot de Catelin, on a bien raison de dire qu'un malheur ne vient jamais seul. Après l'aventure de cette dévergondée d'Hedwige....

— Ne blâmez pas votre fille ! interrompit la vieille demoiselle, blâmez-vous vous-même, mon neveu.

— Je n'ai été pour rien dans cette honteuse affaire.

— Comme on élève ses enfants, on les a, répliqua sentencieusement M^{lle} de Bonnefoy.... Ainsi Hedwige est partie ? demanda-t-elle.

— Elle est à Berne depuis hier, répondit M. de Maubert. Nos cousins de Starck ont consenti à la prendre pour quelque temps... et sabrebleu ! ajouta-t-il en donnant un coup de poing sur la table, sa sœur pourrait bien suivre le même chemin !

— Anatole, vous vous oubliez !

— Pardonnez-moi, ma tante. Je suis furieux. J'enrage. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que d'être père !

— Vous non plus! répliqua la vieille fille.

— Eh bien, par exemple, je l'apprends tous les jours! grommela le baron en marchant à grands pas.

Puis, s'arrêtant court devant sa tante, il cracha le nom qui l'étouffait:

— Ce Catelin....

— Mon neveu, dit froidement M^{lle} de Bonnefoy, je sais déjà tout ce que vous vous proposez de m'annoncer. Avez-vous autre chose à me dire?...

— Ah! vous savez! bégaya le baron, qui dut s'asseoir tant la surprise fut forte.... Et qu'en dites-vous? reprit-il après un long silence.

— Moi? je n'ai rien à dire.

— J'envie votre philosophie, dit amèrement l'aristocrate. En vérité, ma tante, après les durs reproches dont vous nous avez précipitamment accablés au sujet d'Hedwige, j'admire la façon paisible dont vous envisagez ce nouveau scandale.

— Il y aura donc scandale?

— N'est-ce pas un scandale que d'avoir failli donner ma fille à un brigand?

— De qui parlez-vous? demanda M^{lle} de Bonnefoy.

— J'ai été trompé! cria le patricien. J'ai été mis dedans, berné, roulé, volé comme dans un bois. La loi devrait punir ces choses-là. J'ai été victime d'un abus de confiance, madame.

— Attendez-vous peut-être que je vous plaigne?

— Non, ma tante, répondit noblement l'aristocrate. Je sais trop bien quelle est la reconnaissance dont on paie le dévouement et ce qu'il en coûte de se sacrifier pour sa famille.

— Vous vous êtes sacrifié, vous?

— Pour vous être agréable, répondit effrontément

M. de Maubert. Je savais que vous vouliez ce mariage....

— Où avez-vous pris cette idée? demanda M^{lle} de Bonnefoy en se dressant dans son fauteuil.

— Me serais-je trompé? dit le baron jouant la surprise. Voici une année que vous avez Renée pour ainsi dire à demeure chez vous, que vous faites son apprentissage, que vous la dressez à votre guise, que vous recevez M. Catelin....

— Mon neveu, répliqua M^{lle} de Bonnefoy, autre chose est d'approuver un mariage et autre chose, le mariage étant décidé, de préparer une jeune fille à remplir ses devoirs d'épouse en lui donnant l'éducation que ses parents n'ont pas su lui donner. Or, je l'ai dit et je le répète, jamais je n'ai encouragé ni M. Catelin à vous demander Renée, ni vous-même à la lui donner.

— Cependant, fit observer M. de Maubert, le doute était permis et j'avais bien cru le contraire.... Et telle est ma déférence pour vous, ma tante, que la persuasion où j'étais de vous être agréable a pesé plus que tout le reste sur ma première décision.... Et maintenant encore je n'hésiterais pas, pour vous plaire, à immoler mes convenances et mes intérêts personnels... à la condition toutefois que j'en eusse les moyens.

— Parlons clair, dit M^{lle} de Bonnefoy. Songeriez-vous encore à marier Renée?...

— C'est-à-dire... répondit M. de Maubert brûlant ses vaisseaux, je le ferais si j'avais l'assurance que vous le désiriez et que ma situation dût un jour s'améliorer de telle sorte que je pusse faire à ma fille un sort convenable.

Cet appel à l'héritage arracha à M^{lle} de Bonnefoy un sourire dédaigneux :

— Je n'ai aucun désir de ce genre à exprimer. Faites ce que vous voudrez. Je reste neutre.

Le baron se mordit les lèvres.

— S'il en est ainsi, je reprends donc ma liberté, grommela-t-il. Et puisque vous ne vous souciez pas plus que cela du Catelin, vous ne trouverez pas mauvais, ma tante, que j'apprenne à ce va-nu-pieds de quel bois je me chauffe.

— Si vous avez oublié l'adresse de votre marchand de combustible, j'ai ici sa dernière note.

— Madame, dit amèrement M. de Maubert, vous mettez le prix à vos bienfaits.

Il y eut un long silence. Le baron soufflait comme un gros chien derrière une porte.

— Que comptez-vous faire ? demanda M^{lle} de Bonnefoy agacée par ce bruit et par la présence du baron.

— Je vais expédier Renée... comme sa sœur, répondit M. de Maubert d'un ton bourru. Mais pas à Berne, j'ai mieux que ça à lui offrir.... Que pensez-vous de Dusseldorf, ma tante ? reprit-il tout à coup d'un air goguenard. Grande ville ! belle ville ! on y fait de la peinture !

— Renée irait à Dusseldorf ?

— Mais oui, ma tante, Renée *ira* à Dusseldorf.

— Et pourquoi là plutôt qu'ailleurs ?

— Parce que c'est loin, dit le baron. Et puis j'ai des parents là-bas, les von Sternbeck qui sont des cousins de ma femme. L'autre jour je leur ai écrit, pensant leur coller Hedwige ; puis sur ces entrefaites, les de Starck ayant offert de la prendre, j'ai consenti à la laisser aller à Berne ; mais voici que ce matin je reçois la réponse des von Sternbeck qui acceptent.... Est-ce que ce n'est pas providentiel, dites, ma tante, vous qui aimez à reconnaître la main du bon Dieu dans nos petites affaires terrestres ? Hedwige est à Berne, on enverra Renée en Allemagne à sa place.

— Et vous serez débarrassé de tous vos enfants !

— Oui, madame, répondit le baron en se levant. Et pour longtemps j'espère. Et à peu de frais. Dans ma situation, cet avantage n'est pas à dédaigner.

— Je vous reconnais là, dit M^{lle} de Bonnefoy. Envoyez-moi Renée demain matin, ajouta-t-elle comme son neveu s'en allait.

— Ma tante, répondit M. de Maubert en s'arrêtant sur le seuil, vous me voyez désolé de ne pouvoir vous complaire sur ce point, mais Renée ne mettra le pied dans la rue que pour aller prendre le train d'Allemagne.

— Comme vous voudrez, dit tranquillement M^{lle} de Bonnefoy. J'irai la voir chez elle....

— Vous serez la très bienvenue, dit galamment le baron en se retirant.

Il ne mit pas cinq minutes à rentrer chez lui, mais dans ces cinq minutes ses réflexions eurent le temps d'escalader tous les degrés de la fureur la plus insensée. Il trouva Renée assise auprès de sa mère et occupée à broder son chiffre sur un mouchoir, quelque pièce de son trousseau sans doute. Il fit un geste immense, digne d'illustrer un acteur tragique :

— Allez-vous en... à votre chambre, mademoiselle !

Renée se dressa toute blême, regarda son père, baissa les yeux et sortit comme un automate.

— Ah ! les....

M. de Maubert lâcha un mot immonde suivi d'imprécations à faire frémir. Et il exhala sa fureur pendant dix minutes devant sa femme muette et effrayée.

— Ayez donc des enfants ! cria le baron quand il se fut un peu calmé.... Que personne n'entre dans la chambre de Renée ! On lui portera à manger chez elle.... Surtout, qu'on ne lui remette pas de lettres ! je veux voir

toute sa correspondance.... Combien de temps te faut-il pour préparer sa malle ?

— Mais, mon cher, dit M^{me} de Maubert, il lui manque bien des choses pour voyager.... Au moins huit jours.

— C'est trop. Je t'en donne quatre. Vendredi aujourd'hui, samedi, dimanche, lundi... mardi prochain, je la conduirai moi-même à Dusseldorf. Arrangez-vous !... Et d'ici-là pas de communications avec l'extérieur ! ajouta-t-il d'un air menaçant.

— Eh bien, mardi prochain, dit M^{me} de Maubert en haussant les épaules, impatiente d'en finir.

Le baron se retira dans son cabinet en faisant claquer les portes. Un nouvel accès de rage le saisit lorsqu'il eut retiré de son secrétaire les quinze actions Catelin & C^{ie}, dont cinq représentaient la part de Maxime, part que le jeune homme avait omis, par pudeur, après son mariage, de réclamer à son père, et que le père s'était gardé de restituer, dans l'intention bien arrêtée d'empocher lui-même les revenus. En voyant cette source subitement tarie, M. de Maubert en apprécia pour la première fois toute la valeur. L'idée d'intenter un procès, de faire suer une indemnité à Catelin, lui traversa l'esprit, et il fut sur le point d'aller consulter un avocat. Mais le baron était dans un de ces moments où l'orgueil blessé appelle plutôt la satisfaction d'un beau geste dédaigneux que la mesquine vengeance d'une chicane légale. Il plaça donc les quinze actions dans une enveloppe et les mit à la poste en pli chargé. Le lendemain matin arriva à l'adresse du baron une lettre recommandée ainsi conçue :

« Monsieur,

» En possession des quinze actions au porteur Etablissements Catelin & C^{ie} S. A., n^{os} 281 à 296, dont vous

avez bien voulu nous restituer le dépôt, nous nous permettons d'attirer votre attention, et celle de M. Maxime de Maubert, votre fils, sur le fait que, n'étant plus actionnaires de la Société en question, vous vous trouvez par là-même dans l'incapacité légale de faire plus longtemps partie de notre conseil d'administration. Celui-ci se fait un devoir, en prenant acte de vos démissions, de vous exprimer sa reconnaissance pour les éminents services rendus ainsi que pour la brillante courtoisie que vous avez apportée dans nos délibérations. Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

» A. TROPLON, J. CATELIN. »

Ce document fit sur M. de Maubert l'effet d'une douche de vinaigre sur une plaie. Il vit rouge. Il se précipita, à moitié vêtu, dans la chambre de Renée :

— Fille sans cœur ! Indigne du nom que tu portes ! Tu as déshonoré ta famille. Tu nous a entraînés dans la boue. Tu as vendu ton père à des voleurs, des va-nu-pieds, des brigands.... Ton Catelin est un voleur, un faussaire, un gibier de bagne. Je le ferai mettre en prison, moi !

— Allez-y ! répliqua dédaigneusement Renée en jetant un regard de défi.

— Insolente ! hurla M. de Maubert en écumant et s'avançant, la main levée. Je crois que tu me braves ?

— Oui, je vous brave, cria la jeune fille exaspérée en se jetant au-devant du baron. Je ne vous crains pas, mon père.... Frappez donc ! Frappez une femme si vous l'osez.... Mais frappez donc, tuez-moi, qu'attendez-vous ?

M. de Maubert fit la seule chose qu'un homme puisse faire en pareille circonstance : il recula et se mordit les poings :

— Je te materai, moi.
— Nous verrons.
— Tu plieras.
— Croyez-vous ?
— En attendant, tu resteras ici, prisonnière....
— Ça m'est égal.
— Jusqu'à ce que je te fasse déguerpir, comme ta sœur....

— Ça m'est égal.
— Tu vas filer... pour l'Allemagne.
— Où vous voudrez, ça m'est égal.
— Et tu lâcheras ton Catelin....
— Jamais.
— Quand je devrais t'étrangler de mes propres mains.
— Pfutt! fit Renée en regardant par-dessus son épaule.

L'aristocrate sortit en bredouillant d'abominables injures. Et la jeune fille, fière de sa victoire, se mit à la fenêtre pour envoyer à Charlie, à travers les airs, par delà les toits qui bornaient l'horizon, les brûlantes pensées d'un amour avivé par la perspective des luttes à venir.

Ce jour-là, Charlie attendit vainement des nouvelles, et le dimanche, aucun des membres de la famille Maubert n'ayant paru à l'église, le jeune homme résolut d'aller le lendemain aux renseignements chez M^{lle} de Bonnefoy.

Catelin père, pendant ce temps, affectait une espèce de gaité assez curieuse à observer et que M^{me} Caroline attribuait à un mieux survenu dans sa maladie ; mais l'humeur sucre et miel du bonhomme provenait de tout autres causes. La satisfaction qu'il éprouvait d'avoir dupé les Maubert et le désir de reconquérir l'affection de son fils opéraient sur l'épicier de la façon

à la fois calmante et stimulante dont agissent le succès et l'envie de plaire. Aux avances paternelles Charlie répondit sans roideur, sans morgue puritaine, en se montrant aussi affable que ses préoccupations lui laissaient le loisir de l'être. A sa première indignation avait succédé un sentiment mitigé, non de pitié, mais de pitié filiale. Il avait reconnu que son père ne se rendait aucun compte de l'ignominie de sa conduite ; bien plus, Catelin estimait sincèrement avoir fait ce que tout autre eût fait à sa place, c'est-à-dire, en somme, son devoir : il avait bien réellement la bonne foi de sa malhonnêteté. Aussi, sans absoudre l'épicier et sans atténuer en rien la rigueur de ses propres principes, Charlie en venait-il à se demander si peut-être son père n'avait, en effet, pas outrepassé les bornes de la moralité spéciale et professionnelle des valets de chambre et des hommes d'affaires en général, tout comme M. de Maubert et Maxime n'étaient peut-être nullement des types d'exception, mais, au contraire, simplement des échantillons d'humanité moyenne, ni meilleurs ni pires que les quatre cinquièmes de leurs concitoyens.

Ce nouvel aperçu sur la vie et les hommes, ses semblables, plongea Charlie dans un étonnement douloureux et lui inspira de profondes réflexions sur les redoutables responsabilités du sacerdoce, en appuyant par une opinion raisonnée l'horreur instinctive qu'il avait toujours ressentie pour la richesse. Il vit l'argent comme le perpétuel tentateur interposé entre Dieu et sa créature, comme le motif secret, premier et unique de toutes les lâchetés, de tous les accommodements, de toutes les turpitudes, de tous les crimes, de tous les vices, de l'orgueil, de la flatterie, de la convoitise, de la paresse, de tout le mal répandu dans le monde. Il compara l'humanité ac-

tuelle avec la société des premiers chrétiens, l'Évangile s'éclaira à ses yeux d'une lumière nouvelle. Une joie intense jaillit de son âme à l'idée que, comme les saints apôtres, comme saint Paul, comme le Sauveur lui-même, il lui serait donné de vivre dans la pauvreté; et il remercia Dieu de lui avoir choisi, entre toutes les femmes, une compagne animée de la même foi, prête à accepter courageusement la vie normale, la vie saine, la vraie vie, avec ses privations qui en font apprécier les heures de bonheur et ses renoncements qui seuls donnent tout leur prix aux plus pures, aux meilleures joies d'ici-bas.

Le lundi venu, Charlie, qui connaissait les habitudes matineuses de M^{lle} de Bonnefoy, se rendit chez elle vers neuf heures. La bonne dame s'apprêtait à aller voir Renée, avec qui elle avait déjà passé, la veille, toute l'après-dînée. Charlie fut terrassé en apprenant les événements survenus, alors qu'il croyait à la victoire prochaine. Toutes ses forces l'abandonnèrent, il ne put que balbutier :

— Elle va partir ?

— Demain soir, répondit M^{lle} de Bonnefoy. J'aurais voulu vous ménager une dernière entrevue, mais la grossièreté de mon neveu m'empêche de rien tenter.... J'en suis fâché pour vous, mais peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi....

— Que fait Renée? demanda le jeune homme d'un ton anxieux. Que dit-elle? Que pense-t-elle?

— Elle m'a paru pleine de courage, répondit M^{lle} de Bonnefoy. Elle a tenu tête à son père; elle lui a même dit des sottises, ce qui, à mon sens, était superflu, et je ne le lui ai pas caché.... Il est vrai que la faute en était en partie à moi-même qui me suis exprimée parfois un peu librement devant cette enfant sur le compte de mon ne-

veu ; et, pour le reste, il n'a qu'à s'en prendre à lui si ses enfants ne le respectent pas.

— C'est dur, murmura Charlie qui n'avait pas écouté et pensait à la séparation.

— Mais oui, mon pauvre enfant, dit M^{lle} de Bonnefoy. C'est une épreuve. Mais vous la supporterez tous deux avec vaillance et dans dix-huit mois....

— Ah! qui sait? interrompit Charlie en proie au premier laisser-aller qui suit les catastrophes. Dans une année M. de Maubert pensera comme aujourd'hui.

— Je ne le crois pas, dit M^{lle} de Bonnefoy. Il aura d'ici là le temps de réfléchir. Et à ce moment-là, s'il persiste, eh bien, vous vous passerez de son consentement. D'ailleurs, soyez tranquille, continua la bonne dame en souriant à un mouvement que fit Charlie, nous n'aurons pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ce que je ne me sens pas libre de faire aujourd'hui pour Charlie Catelin étudiant, je pourrai alors le faire facilement pour Charlie Catelin pasteur. Et s'il plait à Dieu de ne pas me laisser vivre jusque-là, je puis néanmoins vous donner la certitude que, moi partie, mon neveu ne s'opposera pas à ce que Renée épouse l'homme de son choix.

Cette allusion assez claire à certaines dispositions testamentaires de la vieille demoiselle échappa complètement à Charlie, qui ne retint de ce qu'il venait d'entendre que la promesse faite par M^{lle} de Bonnefoy de vaincre l'opposition des Maubert.

« Il faut donc que je sois pasteur, pensa-t-il avec enthousiasme. Et alors nous serons maîtres de nous-mêmes, forts de notre amour, forts de la bénédiction divine, forts de l'appui de M^{lle} de Bonnefoy dont l'approbation a cent fois plus d'importance à mes yeux et aux yeux de Renée que celle de tous les Maubert réunis. »

— Avez-vous quelque chose à faire dire à ma nièce? demanda la bonne dame qui suivait avec intérêt sur le visage de Charlie le retour de l'espérance.

— Ne pourrais-je pas lui écrire?

— Et que je porte votre lettre? dit M^{lle} de Bonnefoy en faisant une grimace. Non, cela n'est pas possible. Renée est étroitement surveillée, son père guette toute sa correspondance et me croit incapable de le trahir, car je lui ai déclaré que j'entendais rester neutre, pour le moment, dans toute cette affaire. Or je pense que moins les gens ont de scrupules, plus nous devons en montrer à leur égard.

— Nous devrions donc rester un an sans nous écrire? s'écria Charlie en faisant un bond sur son siège.

— Non, non, répondit M^{lle} de Bonnefoy. Quand Renée sera à Dusseldorf, vous correspondrez en toute liberté. Mon neveu, qui sait très bien autoriser ce qu'il ne peut pas empêcher, m'a déjà annoncé qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que Renée vous écrivît cinquante pages par jour, c'est son mot; et il a ajouté d'un air moqueur: « Plus ils s'en écriront, plus vite ils seront au bout de leur rouleau. » Je lui ai répondu: « Vous ne connaissez pas les femmes. »

— Il n'a jamais aimé, dit Charlie avec un sourire mélancolique.

La vieille fille confirma ce jugement par une exclamation méprisante. Et s'étant apprêtée avec une hâte qui témoignait de son indifférence pour les soins de la toilette, elle emmena Charlie jusqu'à la porte des Maubert, où elle entra, après que le jeune homme l'eut chargée des plus tendres messages pour la pauvre recluse.

Tout le reste du jour, Charlie médita sur le moyen d'apercevoir Renée avant son départ. L'idée qu'elle n'é-

tait séparée de lui que par l'épaisseur de quelques murailles et que vingt-quatre heures plus tard cette distance serait devenue l'immensité; qu'une nuit encore ils respireraient sous le même ciel et que le lendemain il laisserait partir sa fiancée pour dix-huit mois sans même avoir tenté de la revoir, cette idée lui parut monstrueuse, absurde, impossible. Coûte que coûte, il *fallait* qu'il lui dît adieu. Et après avoir imaginé et rejeté successivement plusieurs plans insensés, avec escalade et déguisements divers, il s'arrêta au seul parti possible, qui fut de se rendre à la gare à l'heure du train.

Cette résolution prise, il passa les heures qui en précéderent l'exécution dans une exaltation fébrile. Se cacherait-il pour la voir monter en wagon? Se montrerait-il au dernier moment, alors que le train s'ébranlerait, pour lui adresser un signe d'adieu? Pourrait-il l'entendre, lui jeter un mot au passage? Toutes sortes de scènes tragiques ou attendrissantes passaient devant son imagination.

En arrivant à la gare, il alla d'abord jeter un coup d'œil dans les salles d'attente, où il ne vit que des figures indifférentes; puis il inspecta d'un bout à l'autre le quai de départ sans plus de succès; mais comme il rentrait dans la salle d'attente des premières pour gagner le hall aux guichets, il se trouva tout à coup face à face avec M. et M^{me} de Maubert et, derrière eux, Renée, qui devint pâle.

Il y avait foule autour d'eux. Charlie, dont le premier mouvement avait été de battre en retraite, se heurta contre le dos d'une dame flanquée d'autres personnes, qui barraient le passage. Alors une idée subite, géniale comme sont parfois les inspirations du désespoir, surgit dans l'esprit de Charlie. Il ôta son chapeau, s'inclina profondément devant M. et M^{me} de Maubert et tendit la

main à Renée de l'air le plus naturel, en disant très haut :

— Bonjour, mademoiselle.... Permettez que je vous souhaite un bon voyage....

— Monsieur, fit le père d'une voix contenue en saisissant Charlie par le bras, voulez-vous bien vous en aller, ou sinon....

— Monsieur, répliqua tout bas Charlie en regardant froidement l'aristocrate, dont la figure avait pris une teinte violacée et dont les yeux sortaient de la tête, j'ai deux mots à dire à mademoiselle votre fille.

M^{me} de Maubert tira son mari par la manche. Le baron, qui cherchait ses mots en suffoquant, regarda autour de lui d'un air hébété. Une cohue de voyageurs les pressait de toutes parts ; quelques-uns des plus proches, entendant causer à côté d'eux, s'était retournés. En présence de cette galerie, M. de Maubert comprit la situation et rongea son frein.

— Tu disais, ma chère ? fit-il en se penchant vers sa femme.

— Regarde un peu cela, répondit la baronne en désignant au hasard un tableau réclame contre la paroi.

Déjà Charlie, aidé par le flottement de la foule, avait doucement entraîné Renée vers un coin de la salle, et appuyant sa main contre la muraille, il offrait le dos à l'assistance, de manière à se créer une façon de tête-à-tête.

— Renée, vite, répondez-moi, M^{lle} de Bonnefoy me donnera votre adresse, je vous écrirai et vous m'écrirez.... Mais ne tremblez pas comme cela, ajouta-t-il en la voyant chanceler sous le coup des émotions ressenties en ce court instant.... Renée, mon amour, voyez, nous sommes seuls, nous avons une minute à nous.... Dites, n'est-ce pas, vous m'écrirez ?

— Oui, oui, dit-elle en jetant un coup d'œil sur ses parents toujours arrêtés, le nez en l'air, sous leur affiche comme des connaisseurs devant un chef-d'œuvre.

— Pauvre ange, reprit Charlie, on vous a fait souffrir. Elle eut un divin sourire :

— Cela ne fait rien.

— Ah ! Renée, que je vous aime ! murmura-t-il.

— Je vous aime aussi, Charlie.

— Je vous ai donné ma vie. Me donnez-vous la vôtre ?

Elle répondit en fermant les yeux :

— Je vous le jure. Je suis à vous.

— Vous serez ma femme ?

— Je suis votre femme. Je vous aime.

Ils se regardaient à cette minute solennelle, la figure grave, l'expression presque tragique, les regards éperdument accrochés, rivés, confondus, la gorge serrée, la poitrine haletante. Une ivresse inouïe semblait les soulever de terre. Ils se sentaient aussi seuls, aussi loin du monde que s'ils eussent été portés dans les flancs d'un nuage, au fond des espaces célestes.

— Mon adorée, dit Charlie. Je regarde tes yeux, je regarde tes cheveux, je regarde ta bouche, que je ne verrai plus pendant longtemps. Je veux les emporter avec moi. Tu es à moi toute. Je t'aime....

— Attention ! s'écria-t-elle.

Le train était dans la gare. La foule s'écoulait rapidement sur le quai. Tous les voyageurs se pressant vers la porte, le fond de la salle s'était vidé et M. de Maubert, en quelques enjambées, eut bientôt rejoint les jeunes gens.

— Au revoir, mademoiselle, dit Charlie à haute voix en tendant la main.

— Au revoir, monsieur, répondit Renée avec un sourire de commande qui s'acheva en un regard désespéré,

— Viens-tu ? fit M. de Maubert entre ses dents serrées.

Elle salua encore une fois Charlie d'un pauvre petit signe de tête honteux et passa, muette, devant son père raide et immobile. Les deux hommes se trouvèrent pendant une seconde face à face et croisèrent des regards haineux. Enfin l'aristocrate se pencha vers Charlie et lui jeta dans la figure ces deux mots :

— Va-nu-pieds ! Voyou !

Puis il passa, tandis que Charlie, imperturbable et sans bien savoir ce qu'il faisait, saluait....

Il vit les Maubert monter dans un wagon. Le père poussait Renée devant lui et tira la portière. L'express se mit à rouler. Ce fut comme si les roues labouraient le cœur de Charlie. Il vit le dernier wagon s'enfoncer dans la nuit, une lanterne rouge décroître, puis s'éteindre. Et il retourna lentement à la maison.

X

Oh ! comme il travailla !

Qu'on se représente un homme accoutumé bien avant l'âge de raison, depuis l'époque où il usa sa première culotte sur les bancs de l'école, à prendre la vie par son côté sérieux ; un homme pour qui le travail est devenu plus qu'une habitude, quelque chose comme une fonction naturelle, un besoin ; un homme à l'esprit clair, méthodiquement meublé par une mémoire solide, servi par le goût de la réflexion et une volonté tenace, enfin équilibré par une parfaite santé physique.

Cet homme qui a vécu chaste, même d'imagination,

qui n'a jamais connu et aimé d'autre femme que sa mère, s'éprend à vingt ans d'une vraie et grande passion, pure comme une affection d'enfant, forte comme un attachement d'homme fait, ardente comme un premier amour.

Et ce laborieux, cet obstiné, ce solitaire, ce naïf, ce fervent s'entend dire :

— Une seule chose peut te donner celle que tu aimes : travaille !

L'étude alors, pour lui, devient tout : moyen et but confondus, délassement, jouissance, distraction, lent et sûr acheminement vers le bonheur. Le travail n'est plus l'effort, il est l'amour, il est la vie ; et par un prodigieux renversement des conditions naturelles, le repos devient un acte d'énergie, tandis que le travail est l'état normal.

Telle fut l'existence de Charlie durant ces dix-huit mois. En même temps, sous l'action de ces trois facteurs : l'âge viril, le travail, l'amour, ses idées acquièrent presque tout d'un coup une maturité surprenante. Au sortir d'une enfance prolongée au delà de la durée ordinaire, il se trouva homme sans avoir passé par l'adolescence. Sans qu'il s'en doutât, un commencement de célébrité s'attachait à son nom : ses camarades d'université, en parlant de Catelin devant des étrangers, se rengeaient ; ses professeurs le traitaient en ami, presque en égal, avec une bienveillance qui passait pour de la crainte aux yeux des jeunes étudiants. Enfin, comme jadis au collège, il se faisait aimer par une douceur et une modestie qui n'excluaient point la fermeté du caractère et qui firent adopter par l'opinion courante la formule découverte un jour par un de ses condisciples :

— Charlie Catelin est un charmeur.

Pour lui, il ne savait qu'une chose : il était heureux. Chaque semaine, il recevait de Renée et lui écrivait une

longue lettre. La prédiction ironique de M. de Maubert ne s'était pas réalisée. Cependant, après les premières correspondances remplies du feu de la passion, des cris du désespoir et des serments les plus romantiques, la verve proprement lyrique des deux amoureux s'était trouvée, par la force des choses, un peu épuisée ; leurs épanchements avaient pris un cours plus paisible et s'étaient poursuivis sur le ton des intimes confidences. L'un et l'autre se racontaient ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient fait, causaient librement de leurs préoccupations du moment, de leurs espoirs, de leurs réflexions suggérées par les menus incidents de l'existence quotidienne. C'était tout à fait la correspondance de deux fiancés sûrs d'eux-mêmes, sûrs de leur fidélité réciproque, sûrs de l'avenir.

Charlie n'avait pas revu les Maubert, mais de temps en temps il allait rendre ses devoirs à M^{lle} de Bonnefoy, dont l'affection pour lui n'avait fait que croître. Elle le traitait réellement comme un neveu, si ce n'est comme un fils, et lorsqu'il venait à parler de Renée, la bonne dame avait des sourires, des petits mots qui en disaient long sur sa joie intérieure. Charlie ne doutait pas que cette excellente amie n'eût déjà préparé le terrain de telle sorte que, le moment venu, aussitôt après ses examens, Renée reviendrait d'Allemagne et les Maubert, bon gré mal gré, consentiraient au mariage.

Peu avant la fin de ses études, Charlie nota un nouveau fait qui lui parut présager le retour prochain de Renée : les lettres de sa fiancée devinrent plus courtes, l'ennui de l'exil s'y fit moins sentir ; enfin, par-ci par-là, une phrase ambiguë échappée à sa plume fit concevoir au jeune homme l'idée prestigieuse que Renée lui ménageait une surprise.

Ce fut avec cet enivrant espoir pour viatique que Charlie se présenta à ses derniers examens. Ses principales épreuves, subies d'abord, furent un triomphe dans l'appréciation de tous les assistants, sauf de Charlie lui-même, qui crut simplement avoir réussi. Et le samedi, comme il n'avait reçu de Renée qu'un court billet l'informant qu'elle était souffrante et qu'elle remettait de plus amples nouvelles à la semaine suivante, il courut chez M^{lle} de Bonnefoy. La petite bonne lui dit en le voyant :

— Mademoiselle n'est pas là, mademoiselle est partie.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Pas avant quelques jours.

— Vous ne savez pas où elle est allée ?

— Non, monsieur. J'ai été l'accompagner avant-hier soir à la gare. Mademoiselle a pris le train de Bâle, c'est tout ce que je sais.

— Merci, dit Charlie qui s'en alla tout joyeux.

A n'en pas douter, M^{lle} de Bonnefoy était partie pour Dusseldorf afin de ramener elle-même sa nièce. C'était si clair que Charlie regretta d'avoir éventé le dessein des deux femmes et de s'être gâté sa surprise. Mais subitement une autre idée le secoua d'un frisson.

« Renée serait-elle véritablement malade, pensa-t-il, et si sérieusement que sa tante ait dû se rendre auprès d'elle ? ... Impossible, se dit-il. On m'aurait prévenu. M^{lle} de Bonnefoy ne serait pas partie sans me laisser un mot. »

Néanmoins, il restait anxieux et, après quelques vains raisonnements, il s'avisa de télégraphier à Renée. Deux heures après, l'amoureux rassuré riait de ses alarmes trop promptes devant une réponse ainsi conçue :

« Tout va bien. Rétablie et pense à vous. »

Charlie n'avait plus que deux jours d'examen. Le

mardi, à cinq heures, il rentra chez lui bachelier en théologie, orné des félicitations de la faculté. Ses parents, fort émus, lui prodiguèrent de longs embrassements ; l'épicier lui-même avait les larmes aux yeux.

— On a beau prévoir ces choses-là, expliqua-t-il, ça fait tout de même plaisir quand elles arrivent.

Charlie ne manqua pas de trouver cette réflexion fort juste, en l'appliquant à ses propres espérances. Et il s'enferma dans sa chambre pour écrire à Renée une lettre *qui serait peut-être la dernière*.

Au milieu de ses effusions épistolaires, la domestique vint lui dire :

— Un monsieur vous demande au salon.

Charlie se trouva devant Maxime de Maubert.

L'aristocrate tendit la main :

— Salut, Catelin ! Tu m'excuseras de venir te déranger, après cette éternité que nous avons passée sans nous voir.... Oui, n'est-ce pas, il y a eu cette malheureuse affaire... avec mon père.... Moi, comme tu sais, je n'y ai été pour rien.... Enfin, n'en parlons plus, j'espère que tout cela est oublié.

Il hésitait, bredouillait plus qu'à l'ordinaire et se dandinait d'un air embarrassé. Charlie l'invita à s'asseoir et demanda, en faisant effort pour reprendre le tutoiement de jadis :

— Que désires-tu ?

— Eh bien, voici, dit Maxime en posant ses coudes sur ses genoux et en frottant ses mains du geste d'un homme qui se lave. Ma sœur Renée, qui est à Dusseldorf, — comme tu le sais, puisque vous êtes en correspondance, — ma sœur se trouve actuellement dans une situation... un peu fâcheuse, un peu... délicate. Pour te le dire d'un mot, il s'offre en ce moment pour elle un

très beau mariage, un parti très avantageux sous tous les rapports, enfin un homme que mon père et toute ma famille seraient très heureux de lui voir épouser.

Ce que ressentit Charlie à cette minute est impossible à décrire. Lui-même d'ailleurs ne put s'en rendre compte, car la nécessité de garder une contenance lui fit concentrer toute son énergie. Il se borna à fixer sur Maxime un regard dur, qui rencontra un coup d'œil furtif du patricien.

— Les von Sternbeck, chez qui se trouve ma sœur, nous ont écrit à ce sujet il y a quelque temps déjà, reprit Maxime. A la fin, mon père m'a prié de l'accompagner à Dusseldorf pour voir ce qu'il en était. Nous y sommes donc allés ensemble la semaine dernière, et, ma foi! en revenant, je me suis décidé à venir te parler, là, franchement, à cœur ouvert, en camarade... tu sais, c'est ma manière!

— Et que veux-tu de moi? demanda Charlie froidement. Peut-être que j'intercède auprès de Renée pour lui faire accepter l'individu....

— C'est un baron! dit Maxime avec dignité.

— Pas un prince? demanda ironiquement Charlie.

— Non, dit Maxime, qui fit semblant de ne pas saisir l'allusion.... Mais tu n'y es pas, reprit-il, si tu t'imagines que ma sœur aurait besoin de tes instances pour se décider. Ce mariage lui sourirait assez....

— Prouve-le! cria Charlie dont tout le sang afflua au cerveau.

— On ne prouve pas ces choses-là.

— Alors, tu mens!

— Mon cher, je t'engage à rayer ce mot....

— Alors, prouve ce que tu viens de dire!

— Eprouve-le toi-même!

— Comment cela?

— Rends à ma sœur la parole qu'elle t'a donnée. C'est tout ce qu'elle demande.

— Pour quoi faire?

— Tu voulais des preuves. Essaie!

— Elle ne m'a rien demandé.

— Tiens, parbleu, dit Maxime. Elle n'ose pas. Mets-toi à sa place.

Il y eut un silence. Les lèvres de Charlie frémissaient. Enfin il dit:

— Ce n'est pas à moi à délier Renée de la parole qu'elle m'a donnée. Si elle voulait la reprendre, elle serait libre.

— Non, malheureusement!

— Des engagements de ce genre, poursuivit Charlie ne tiennent que par la volonté de ceux qui les prennent et autant qu'ils restent sincères.... Du jour où on les regrette, ils n'existent plus. Quand on *veut* les rompre, on *doit* les rompre.... Ainsi Renée est parfaitement libre.

— Ah! mais non! s'écria Maxime. Tu prends cela vraiment avec une facilité étonnante. Ma sœur n'a pas été élevée comme cela, mon cher! Pour nous autres, une parole donnée est une parole donnée. Dans nos familles, nous avons le culte de l'honneur.

— Oui, je sais, dit Charlie.

Un coup de sonnette retentit dans le vestibule.

— Et puis d'autre part, continua l'aristocrate, qui sait? Tu pourrais peut-être un jour chercher à embêter ma sœur avec ses lettres.

— Hein? cria Charlie.

La porte s'ouvrit. La domestique s'effaça devant M^{lle} de Bonnefoy. La vieille fille, en apercevant les

deux hommes, s'arrêta court avec une physionomie extraordinaire.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? demanda-t-elle en s'adressant à Maxime.

— Ma tante, fit le jeune homme en s'inclinant gracieusement et avançant la main, j'ai bien l'honneur....

— Voici la porte ! dit M^{lle} de Bonnefoy d'une voix sifflante. Va-t'en !

— Mais, ma tante...

— Va-t'en, répéta la vieille dame dont le menton et les doigts tremblaient comme des feuilles dans la tempête. Va-t'en, misérable !

Le jeune homme s'éclipsa sans demander son reste. M^{lle} de Bonnefoy s'approcha de Charlie et lui prit la main :

— Que vous a dit ce vampire ?

— Ah ! dit Charlie en bégayant, il m'a dit que Renée avait été demandée en mariage... et que Renée... était disposée à accepter... et qu'elle me faisait demander de lui rendre sa parole.... Mais, vous voilà, mademoiselle, je sais que vous avez été là-bas, que vous en venez.... N'est-ce pas que c'est une odieuse calomnie ?

— C'est une atroce machination, mon enfant.

— Il n'y a rien de vrai ?...

— Non.... Oui et non, dit M^{lle} Bonnefoy en hésitant... Charlie, vous êtes un homme, écoutez-moi, asseyez-vous là, je vais vous dire exactement ce qu'il en est.... Je suis allée à Dusseldorf, continua-t-elle tandis que Charlie la contemplait avec des yeux flamboyants. Mon neveu, — je veux dire monsieur de Maubert — étant venu m'annoncer il y a quelques jours ce que Maxime vient de vous raconter tout à l'heure, j'ai pris le parti d'aller me renseigner sur place, me doutant bien qu'il devait y

avoir là-dessous quelque vilenie de ces messieurs.... En me voyant, Renée m'a sauté au cou et son premier mot a été : « Comment va Charlie ? »

M^{lle} de Bonnefoy s'arrêta un moment.

— Ensuite ? demanda Charlie d'une voix sourde.

— Voici maintenant ce que j'ai appris. Renée, en effet, a été demandée en mariage dans le courant de l'hiver dernier....

— L'hiver dernier ! s'écria Charlie. Et depuis six mois, j'ai tout ignoré ?...

— Elle avait refusé, expliqua M^{lle} de Bonnefoy. Mais voilà que le personnage en cause ne s'est pas découragé, paraît-il, et a continué à faire à ma nièce une cour assidue, avec la connivence des von Sternbeck, soutenus et excités, naturellement, par les Maubert.

— Naturellement, dit Charlie, puisque c'est un baron !

— C'est un maquignon, répondit M^{lle} de Bonnefoy en haussant les épaules. Un marchand de chevaux, ancien officier plus ou moins chassé de l'armée, épaissi par la bière, avec un teint de brique et une moustache plus rouge encore que sa figure ; aucune éducation, mais un certain sans-gêne qui le fait passer là-bas pour un séduisant cavalier.... Notez que je tiens cette description de Renée elle-même, ajouta la vieille demoiselle en s'interrompant.

— Il lui déplait donc ?

— Souverainement.... Mais il est riche.

— Si ce n'est que cela, dit fièrement Charlie, Renée ne le prendra pas pour son argent.

— Je ne sais pas.

— Plait-il ?

— Je ne sais pas, répéta M^{lle} de Bonnefoy en arrê-

tant sur Charlie un regard triste. Renée a été circonvenue par tous les moyens. On lui a représenté la sottise qu'elle ferait de se marier avec un homme sans fortune. On lui a doucement fait sentir les avantages de la richesse et les agréments matériels d'une vie luxueuse et oisive. Les von Sternbeck, et particulièrement la vieille dame von Sternbeck, à qui Renée servait de dame de compagnie, ont, à cet égard, admirablement exécuté les instructions que les Maubert n'avaient pas manqué de leur donner....

— Mais Renée ?... demanda Charlie dont la figure se convulsait... Renée ?...

— Renée n'a aucune force de caractère. Si triste que ce soit, il faut bien le dire : Renée n'est pas une femme, c'est une enfant sans volonté, une âme faible, ouverte à toutes les influences....

— Mais dites donc tout ! s'écria Charlie. Renée ?...

— Je ne vous cache rien, mon cher enfant. Mais il faut bien que je vous explique....

— Pardon, dit Charlie. Mais vous voyez bien que je souffre... Renée ?...

— Eh bien, elle hésite.

— Hésite ? bégaya Charlie qui, lui, hésitait à comprendre,

— Oui, dit M^{lle} de Bonnefoy qui voulut abrégier ce martyre. Elle hésite, mon pauvre Charlie, entre l'amour qu'elle a pour vous et l'argent d'un marchand de chevaux.

Tout le corps de Charlie fut secoué comme par un courant électrique. Ses yeux se fermèrent un moment. Quand il les rouvrit, deux larges cercles bleuâtres les entouraient, donnant aux orbites une profondeur incroyable. Il regarda autour de lui comme un homme qui

s'éveille dans une chambre inconnue ; puis il considéra M^{lle} de Bonnefoy en silence.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda-t-il enfin. N'ayez pas peur, ajouta-t-il avec calme, je puis tout entendre, maintenant. Que vous a dit Renée, mademoiselle ?

— Hélas ! dit M^{lle} de Bonnefoy qui s'était remise à trembler, elle m'a assuré qu'elle n'aimait que vous, qu'elle n'aimerait jamais que vous... mais elle ne se sent pas le courage de vous épouser.

— J'aimerais, dit Charlie gardant son air impassible, que vous me rapportiez exactement ses paroles.

— Oui, dit M^{lle} de Bonnefoy. Voici celles dont je me souviens textuellement. « Je n'aimerai jamais que *mon* Charlie au monde, mais si mes parents ne veulent pas que je l'épouse, qu'est-ce que je peux faire ? » Elle pleurait en disant cela. « Pourquoi ne veut-il pas de l'argent de son père, puisqu'il est si riche ? » a-t-elle ajouté. Je lui ai demandé d'où elle savait que votre père fût riche. Elle m'a répondu : « Je l'avais deviné. Papa et Maxime me l'ont dit aussi. Dites donc à Charlie, ma tante, qu'il accepte les huit cent mille francs que son père veut nous donner, et alors tout s'arrangera, tout le monde sera heureux. »

— Vraiment ? dit Charlie.

— Je lui ai répondu qu'elle se trompait, poursuivit la vieille demoiselle, que vous étiez incapable de l'avoir trompée, et que si vous lui aviez déclaré que vous n'auriez pas d'argent, c'est que cela était vrai.... Ai-je mal fait de répondre ainsi ? demanda M^{lle} de Bonnefoy en fixant sur Charlie un regard pénétrant.

— Au contraire, mademoiselle, dit Charlie en s'inclinant, vous avez très bien fait.... Et qu'est-ce que Renée vous a répondu ?

— Elle s'est remise à pleurer et m'a dit : « Alors, il n'y a plus rien à faire ! »

Les traits de Charlie se contractèrent brusquement et exprimèrent, dans l'espace d'une seconde, une douleur si effroyable que M^{lle} de Bonnefoy crut réellement qu'un organe du corps de Charlie venait de se rompre au dedans de lui. Mais aussitôt, par un prodigieux effort de volonté, il regagna son empire sur lui-même et, fronçant les sourcils, il se croisa les bras.

— En effet, dit-il avec un accent de sombre ironie, *il n'y a plus rien à faire.*

Un long silence régna. M^{lle} de Bonnefoy poussa quelques grands soupirs et de grosses larmes commencèrent à couler le long de ses joues.

— Pauvre Charlie! murmura-t-elle en regardant le jeune homme immobile.

— Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, répondit-il avec un regard profond.

Puis ils se turent de nouveau. La vieille fille pleurait maintenant à chaudes larmes et c'était un spectacle navrant que ce pauvre vieux visage flétri, ce long nez triste, ces grosses paupières fripées, ces rides, cette laideur et cette douleur.

— Quand je suis venue ici, reprit-elle en bégayant d'une façon enfantine, je savais bien que cela finirait ainsi.... Cela ne pouvait pas aller autrement.... Mais à présent je ne peux pas me faire à cette idée, non, je ne peux pas.... Je me repens de vous avoir dit toutes ces choses, Charlie.

— Auriez-vous préféré que je les ignorasse? demanda-t-il doucement.... ou bien que je les apprisse par d'autres?

— Non, s'écria M^{lle} de Bonnefoy, mais j'aurais pu empêcher ce qui arrive. C'est ma faute si nous en som-

mes là aujourd'hui.... Pourquoi ai-je laissé partir Renée? Ecoutez-moi, Charlie. Je vous dois toute la vérité. Quand les Maubert l'ont envoyée en Allemagne, j'aurais pu l'empêcher, et je ne l'ai pas fait. Saviez-vous cela?

— J'y ai pensé tout à l'heure.

— Et vous ne me faites pas de reproches?

— Mais je n'y pense plus! acheva Charlie.

— Je n'avais pas pleine confiance en Renée, reprit la vieille dame. Son penchant à accepter l'existence toute faite, à se laisser diriger par l'impression du moment, à laisser les autres penser, vouloir et agir pour elle, ce caractère impulsif, sa mollesse naturelle, son inexpérience de la vie, les mauvais exemples qu'elle avait eus dans sa famille, tout cela m'inquiétait depuis le début de votre liaison. Et quand M. de Maubert a résolu d'éloigner sa fille, de la mettre pour quelque temps chez des étrangers, j'ai pensé, je me suis imaginé que ce serait l'occasion de corriger ce caractère, de l'affermir, de le tremper, de le mûrir en prévision des luttes de la vie.... Je savais qu'elle vous aimait très sincèrement, très profondément. J'ai cru que cet amour, aidé par les réflexions de l'exil, opérerait la transformation que j'attendais.... Et c'est là la principale raison, la vraie raison pour laquelle je n'ai rien dit, je l'ai laissée partir.

— Je le savais, dit Charlie.

— Et vous ne me reprochez rien?

— De quel droit le ferais-je?

— Vous ne m'accusez pas, mais moi je m'accuse....

Ah! Charlie, vous êtes malheureux par ma faute.

— Non, mademoiselle.

— Par ma faute! reprit la noble vieille fille. J'aurais dû me dire, au contraire, que si Renée était faible, il fallait lui épargner l'épreuve. J'aurais dû la former, l'ins-

truire moi-même, comme j'avais commencé de le faire. Entourée de notre affection, sous nos yeux, guidée et soutenue par vous, elle serait devenue une bonne femme.... Elle n'était pas méchante, elle n'était pas mauvaise, elle avait bonne volonté, elle vous aimait....

— Laissons cela, dit Charlie. Ce que Dieu fait est bien fait.

— Charlie! dit M^{lle} de Bonnefoy en posant une main frémissante sur le bras du jeune homme, j'ai encore quelque chose à vous dire.... Tout n'est pas perdu, si vous vouliez.... Voulez-vous m'écouter?... N'est-il pas vrai que je suis votre grand'maman, votre vieille grand-maman qui vous aime?...

— Certainement, répondit Charlie, je sais tout ce que vous avez été pour moi et je vous en remercierai toute ma vie.

— Ecoutez-moi, Charlie, reprit la bonne dame d'un ton humble et craintif. L'année dernière, lorsque Renée nous a quittés, — quand je l'ai laissée partir! — j'avais fait un testament par lequel je léguais à ma nièce la totalité de ce que je possède, à la condition qu'elle fût libre d'épouser l'homme de son choix.

Charlie se redressa en fronçant le sourcil :

— Je ne comprends pas.

— Ce testament tient toujours, reprit M^{lle} de Bonnefoy.

— Eh bien?

— Renée ne sait rien de tout cela.

— Et alors?

— Si elle le savait....

— Si elle le savait?

— Elle vous épouserait.... Non, ne dites rien, ajouta M^{lle} de Bonnefoy en avançant la main comme pour lui

fermer la bouche.... Ne me répondez pas, pas aujourd'hui, Charlie! Réfléchissez... jusqu'à demain, voulez-vous?... Là-bas, à Dusseldorf, quand j'ai vu cette malheureuse enfant abandonnée à elle-même, vacillante, éperdue, ne sachant plus de quel côté se tourner, et rongée de remords, Charlie, je vous l'affirme, j'ai été sur le point de lui dire: « Je me charge de tout, tu peux épouser Charlie, ton Charlie! » Oh! comme elle m'aurait sauté au cou, j'en suis sûre!.... Était-ce un péché de le lui dire? Vous n'auriez rien su, vous l'auriez épousée. Elle aurait été une bonne femme, peut-être.... C'est ce *peut-être* qui m'a fait hésiter. Je n'ai pas osé... pas avant de vous avoir dit la vérité.... La vérité, Charlie, vous venez de l'entendre, vous la connaissez toute; et maintenant, ajouta-t-elle, je vous remets votre sort entre vos mains.

Charlie fit un mouvement.

— Non! ne répondez pas... pas encore! s'écria-t-elle en étendant les deux mains par un geste suppliant. Charlie, réfléchissez!... Ce n'est pas seulement votre sort que vous déciderez. C'est celui de Renée, qui va briser sa vie, et que vous pouvez relever pour faire d'elle une honnête femme, une femme utile, une créature de Dieu. C'est le mien, les dernières années d'une vieille femme qui avait rêvé un moment de voir unis les deux êtres qu'elle aime le plus ici-bas et qui va mourir en les sachant malheureux l'un et l'autre....

Sa voix s'éteignit dans un long sanglot. Charlie, muet et livide, regardait devant lui d'un air sombre. Enfin M^{lle} de Bonnefoy se leva; il l'imita; elle lui saisit les deux mains:

— Réfléchissez, Charlie, promettez-moi.... Venez me trouver demain.

— Oui, mademoiselle.

Il la reconduisit, puis entra dans sa chambre et s'enferma.

Une demi-heure plus tard, M^{me} Caroline vint frapper à la porte de son fils et ne reçut pas de réponse. Elle voulut ouvrir et trouva la porte fermée à clef. Elle demanda à la servante :

— Monsieur Charles est-il sorti ?

— Non, madame, il est dans sa chambre.

M^{me} Caroline revint sur ses pas et frappa plus fort.

À la troisième fois, une voix rauque répondit :

— Qui est là ?

— Ouvre-moi, Charlie.

— Laisse-moi ! cria la voix.

— Charlie !

Pas de réponse. M^{me} Caroline colla son oreille contre le bois et entendit son fils qui allait et venait d'un pas lourd et régulier. Catelin père arriva sur ces entrefaites, à l'heure du souper. L'épicier se frottait les mains d'un air extraordinairement réjoui.

— Où est *le fils* ? demanda-t-il d'un ton plein d'orgueil paternel.

M^{me} Caroline peignit la situation.

— J'ai beau frapper, appeler, il ne veut pas répondre.

— Qu'a-t-il fait depuis qu'il est rentré ?

— M. Charles a reçu deux visites, dit la servante se mêlant à la conversation qui avait lieu dans le vestibule.

— Qui ça ?

— Un monsieur et une dame.

— Ah ! dit M^{me} Caroline, ce doit être le jeune de Maubert. J'ai reconnu son automobile.

— Encore ce saligaud ! grommela l'épicier.

Il alla frapper à la porte de Charlie sans plus de succès que sa femme. Alors tous deux unirent leurs efforts, leurs appels, leurs sommations.

— Charlie, je t'ordonne d'ouvrir ! criait Catelin en enfant sa voix grêle.

Tout à coup la clef grinça dans la serrure, la porte fut violemment arrachée en dedans et Charlie se dressa sur le seuil. M^{me} Caroline déclara plus tard qu'elle avait vu à son fils, à ce moment-là, la figure d'un assassin.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il brièvement.

— Qu'as-tu ? dit l'épicier.

— Je veux être seul. Laissez-moi. Je n'ai besoin de personne.

— Voyons, voyons ! fit Catelin d'un ton conciliant en faisant mine d'entrer dans la chambre.

— Ah ça ! cria Charlie d'une voix semblable à un rugissement et avec un regard qui fit reculer son père. Avez-vous compris ? Je veux être seul ! SEUL !

La porte lancée avec fureur claqua devant la face de l'épicier, la clef fit un bruit sec, et les deux époux se regardèrent d'un air consterné.

— Que peut-il avoir eu ? dit le père.... Laissons-le tranquille, ajouta-t-il au bout d'un moment. *Plaie d'amour n'est pas mortelle*. Allons souper !... Ne te tracasse pas, petite mère, reprit-il en se mettant à table. *Sa Maubert l'a lâché*, voilà le fin mot de l'affaire. Il en guérira.

— Si elle a fait cela dit M^{me} Caroline, c'est une.... c'est une mauvaise femme.

— Remercions le bon Dieu ! dit l'épicier de son air dévot. Si elle l'avait planté là avant les examens, ça

aurait pu avoir des conséquences fâcheuses ; mais à présent, c'est la grêle après vendange....

— Quand je pense, interrompit M^{me} Caroline, comme Charlie a travaillé par amour pour cette fille !

— Tant mieux, maman, reprit l'épicier. L'amour, ça passe, mais le travail, ça reste. Tu vois qu'au fond ces Maubert lui ont bien rendu service.

M^{me} Caroline fut incapable de comprendre la profondeur de cette remarque. Vingt fois pendant la soirée, elle retourna aux écoutes derrière la porte de son fils. Charlie continuait sa promenade de long en large. La mère percevait nettement le bruit de ses pas, tantôt plus sourd, tantôt plus ferme, suivant qu'il foulait le tapis ou le plancher de la chambre. Cette marche obstinée, si régulière qu'elle semblait la cadence ininterrompue d'un tuyau qui s'égoutte, dura deux heures, puis trois, puis quatre. A minuit, Charlie marchait toujours. M^{me} Caroline, ayant gratté à la porte sans plus de résultat que précédemment, se décida à gagner sa chambre, où l'épicier, depuis longtemps, dormait du sommeil du juste.

Mais, deux heures après, la pauvre femme s'éveilla dans le sursaut d'un horrible cauchemar : elle avait vu son fils étendu par terre, râlant, l'écume aux lèvres, empoisonné.... Elle se précipita, pieds nus, dans le vestibule et colla son oreille à la porte. Elle n'entendit rien.

« Il dort, peut-être, » se dit-elle.

Elle restait là, frissonnante, n'osant frapper de peur de l'éveiller... ou de quelque chose de pire, et fouillant, de toute l'acuité de ses sens décuplés, la terrifiante énigme de l'obscurité et du silence. Enfin elle se retira doucement et, se jetant à genoux, s'abîma en prière, près de son mari, qui ronflait. Le jour la surprit

ainsi. Peu après, Catelin s'éveilla et aperçut sa femme sur le seuil.

— As-tu vu Charlie ? demanda-t-il en bâillant.

— Je crois qu'il dort.... Ah mon Dieu, j'ai peur ! ajouta-t-elle en se prenant le front.

— Peur ? dit l'épicier,

— S'il était mort !

— Hein ?

— S'il s'était tué !

— Un chrétien ne fait pas ces choses-là, répliqua Catelin d'un ton sévère.

S'étant levé, il alla prêter l'oreille dans le corridor, puis il déclara :

— Je l'entends qui est à sa toilette. Occupe-toi de ton déjeuner.

Un quart d'heure après, la porte de Charlie s'ouvrit. Le jeune homme se montra, avec une figure d'une pâleur cadavérique, mais parfaitement calme.

— Bonjour, dit-il en embrassant ses parents.

Ils le regardaient, étonnés, cherchant à préciser l'extraordinaire changement qui s'était opéré sur ses traits depuis la veille. Ses tempes paraissaient creusées, son front plus haut, ses yeux agrandis ; mais, par-dessus tout, son visage offrait une expression nouvelle, indéfinissable, faite de sérénité, de noblesse et de force paisible. Tandis qu'il se mettait à déjeuner comme à l'ordinaire, M^{me} Caroline se glissa dans la chambre de son fils et vit que le lit n'avait pas été défait. Tout en mangeant, Catelin père demanda :

— Qu'avais-tu, hier au soir ?

Il répondit doucement :

— N'en parlons pas, voulez-vous ?... Pardonnez-moi de vous avoir fait de la peine....

— Oh ! c'est passé à présent, dit M^{me} Caroline avec un tendre regard.

— Eh bien, laissons le passé être le passé, dit Charlie.

A neuf heures, le jeune homme se présenta chez M^{lle} de Bonnefoy.

— Mademoiselle, dit-il en l'abordant la main tendue, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez proposé hier, et, à mon tour je viens vous demander ceci : Croyez-vous que, dans le mariage, il y ait une chose plus nécessaire que l'amour ?

— La foi.

— Et l'estime !

— C'est vrai.

— Mais, pour Renée, reprit Charlie, il y a une chose plus nécessaire encore.

— Hélas !

— C'est l'argent.

— Pauvre fille ! murmura M^{lle} de Bonnefoy.

— Mademoiselle, reprit Charlie, vous m'avez offert hier la douce consolation de m'appeler votre fils. C'est donc comme à ma mère que je vous parle en ce moment. Croyez-vous que je puisse estimer Renée ? Croyez-vous que je puisse m'estimer moi-même en l'épousant ? Et plus encore, croyez-vous que Renée puisse estimer un homme qui l'épouserait sachant que, si la femme se donne, c'est à l'argent qu'il la doit ?

— Non, mon enfant, cela est impossible, répondit la noble vieille fille en relevant son visage, où Charlie découvrit tout à coup, comme le reflet de sa propre souffrance, les traces d'une même nuit douloureuse, avec les mêmes luttes dénouées par le même apaisement divin.

— Merci, dit-il simplement.

— Quand vous êtes entré, reprit M^{lle} de Bonnefoy, je savais déjà votre réponse. Je l'attendais, j'étais prête à vous dire : « Charlie, je vous comprends et je vous approuve. » Hier, un moment, le courage m'a manqué ; vous n'avez eu devant vous qu'une pauvre faible femme ne songeant qu'à elle-même, anéantie par la ruine de ses plus chères espérances terrestres.... Mais maintenant, le sacrifice est consommé. Que Dieu nous soit en aide.... Vous prierez pour *elle*, Charlie.

— De toute mon âme. Toujours.

— Asseyez-vous donc, dit M^{lle} de Bonnefoy en changeant brusquement de ton comme de sujet. Qu'allez-vous faire à présent ?

— C'est fait, répondit Charlie en souriant. J'avais refusé la semaine dernière une cure qu'on m'offrait en Belgique. J'ai écrit ce matin que j'acceptais.

— Et vous partiriez ?

— Le plus tôt possible.

— Serez-vous dans une ville ?

— Non, dans un village de mineurs.

— Vous aurez là une belle œuvre.

Ils s'entretenaient ainsi pendant une demi-heure encore, puis Charlie se leva.

— Reviendrez-vous me voir avant votre départ ? demanda M^{lle} de Bonnefoy.

— Si possible, oui. Mais je vais pour quelques jours au Fresnois, où j'ai ma grand'mère malade ; peut-être n'aurai-je ensuite que quelques heures à passer ici.

— Eh bien, adieu ! dit M^{lle} de Bonnefoy dont les yeux se remplirent soudain de larmes. Adieu, Charlie ! Que la bénédiction du ciel repose sur vous !... Adieu, mon enfant, mon fils ! ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras.

Suivant ses prévisions, Charlie ne put revoir la noble

femme. Une lettre qu'il reçut de Belgique et qui lui parvint au Fresnois le détermina à faire ses malles fort brusquement. La perte de ce fils adoré fut pour M^{me} Caroline le plus gros chagrin qu'elle eût éprouvé depuis la mort de son bon papa Legru. L'épicier en prit plus aisément son parti.

— Dans deux ou trois ans, expliqua-t-il, notre Charlie sera de retour. J'ai vu ses professeurs: on tient trop à lui pour le laisser moisir chez des pauvres diables de mineurs qui ne savent pas seulement lire et écrire. Mais, en attendant, ça lui fera du bien d'apprendre à connaître la vie.

Le sens profond de cette dernière phrase apparut à M^{me} Caroline un jour de l'automne suivant. Catelin père lisait son journal quand il fit tout à coup un mouvement de surprise, se leva, prit dans son secrétaire un papier qu'il examina, puis revenant vers sa femme:

— Il arrive de drôles de choses dans la vie.... Te rappelles-tu, reprit-il de son ton traînard, ces deux obligations à primes « Ville de Genève » que j'avais quand nous nous sommes mariés et dont l'une était sortie juste pour le jour de notre mariage, avec vingt mille francs?

— Oui.

— Eh bien, la deuxième vient de sortir avec vingt mille francs aussi, tout comme sa sœur.... Voilà des petites jumelles qui font plaisir dans une famille.... Décidément, ajouta-t-il après un silence, Dieu est bon.... Toutes mes entreprises prospèrent, tout me réussit sans même que j'y mette la main. C'est une suite de bénédictions.... Qu'as-tu? s'écria-t-il tout stupéfait en voyant que sa femme pleurait.

— Je pense à Charlie.

— Mais, dit l'épicier, quel rapport cela a-t-il?

— Je ne comprends pas comment tu oses dire que tout te réussit ! s'écria la pauvre femme dans le seul mouvement de révolte ouverte qu'elle eut jamais contre son seigneur et maître. Tu ne penses qu'à l'argent, alors que l'argent a fait le malheur de ton enfant. Tu seras bien avancé quand tu seras dix fois plus riche que tu n'es, puisque Charlie ne voudra jamais tout de même toucher un sou de ta fortune.

— Oh, oh ! vous avez donc comploté ensemble ?

— Je savais tout depuis longtemps. Charlie n'a eu qu'à m'avouer le serment qu'il avait fait....

— Les femmes savent toujours tout.... Mais toi, maman, tu es donc assez jeune pour croire à ces fari-boles?... Un serment ! Un serment !

— Il le tiendra.

— Ha, ha, ha ! fit l'épicier. Où as-tu entendu dire, s'il te plaît, qu'un fils puisse refuser l'héritage paternel ? As-tu jamais vu quelque chose de pareil ? Dans quel recueil de lois ? Dans quel pays ? Chez quels Iroquois?... Et puis, tu me parais oublier une chose.... Ne sommes-nous pas mariés sous le régime de la communauté ? N'as-tu pas apporté plus d'argent que moi dans le commerce ? Charlie refuserait donc aussi la fortune de sa mère ? Mais qu'est-ce qui est à moi ? qu'est-ce qui est à toi ?

— Ça, c'est vrai, dit M^{me} Caroline frappée par la justesse de l'argument. Mais je connais Charlie, ce qu'il a dit, il le fera.

— Laisse-le venir ! dit paisiblement Catelin. Un enfant élevé dans du coton et qui n'a eu qu'à ouvrir la bouche pour que les alouettes y tombent dedans toutes rôties, comment raisonnerait-il d'une façon sensée ? Laisse-le venir ! Attends qu'il ait pris de l'expérience. Laisse-le manger un peu de vache enragée avec ses mineurs et tu

verras, quand il rentrera à la maison, comme il sera content, sans qu'on ait besoin de le lui dire, de trouver un bon papa qui a bien sué pour lui préparer une bonne petite place au soleil....

— Je ne crois pas.

— *Qui vivra verra*, conclut l'épicier avec sa modestie habituelle. Et puis, ajouta-t-il en faisant disparaître l'obligation dans son portefeuille, tu sais que, moi, je ne tiens pas aux biens de ce monde....

La prédiction quelque peu cynique de Catelin se réalisera-t-elle? Charlie persistera-t-il dans son absolu mépris de l'argent? Laissera-t-il la fortune paternelle enrichir le cabaretier Troplon et les autres membres de la famille? Ne se décidera-t-il pas plutôt à l'accepter pour la répandre en bienfaits autour de lui? Serait-il possible qu'avec le temps il finît par lâcher quelques-uns des beaux principes de sa jeunesse?... Toutes les suppositions sont permises. Catelin père vit encore et ses affaires marchent mieux que jamais. Charlie est depuis trois ans en Belgique. On parle de lui pour une chaire de philosophie à l'université.

M^{lle} de Bonnefoy est morte un an après les événements dont on vient de lire le récit. Sa fortune, dont le chiffre très inférieur à ce qu'on supposait ne put être expliqué que par des prodigalités charitables inouïes accomplies secrètement par la vieille demoiselle, fut partagée entre diverses œuvres de bienfaisance.

Le saisissement et l'indignation éprouvés par M. de Maubert lorsqu'il se vit frustré de ses plus légitimes espérances hâtèrent la fin de ce digne gentilhomme. Une jaunisse, maladie généralement fatale aux connaisseurs en vins, emporta le baron dans l'autre monde où, par bonheur, il a peu de chances de rencontrer sa tante.

A l'occasion de ce décès, on a pu lire dans tous les journaux du pays un avis encadré de noir, de dimensions quadruples de celles en usage pour le commun des mortels et dont les premières lignes étaient ainsi rédigées :

« Madame Anatole de Maubert, née de Montilier,
Monsieur et Madame Maxime de Maubert et leur fils,
Madame la baronne Renée von Limburger-Stirum, née
de Maubert, à Dusseldorf (Prusse rhénane),

Mademoiselle Hedwige de Maubert,

Monsieur le baron von Limburger-Stirum, officier de cavalerie « à la suite », chevalier de l'ordre du Mérite, officier de la Couronne de Prusse,

et les familles de Maubert, de Montilier, de Bray, von Limburger, von Starck et von Sternbeck-Bubendorf.... »

Ici Maxime de Maubert, qui tenait le journal et savourait lentement cette page d'histoire, sentit tout à coup un froid lui courir dans le dos et il ne put s'empêcher de faire à mi-voix cette réflexion :

« Quelle veine, tout de même, que ma sœur n'ait pas épousé Catelin ! »

J.-P. PORRET.



UN QUAKER FRANÇAIS

Je faisais faire, il y a quelque temps, pour je ne sais plus quel travail, des recherches dans ma bibliothèque, que ma vue, hélas ! depuis trop longtemps, ne me permet plus d'explorer moi-même. On me présente, en me demandant s'il peut m'être utile, un volume qui paraissait n'avoir jamais été ouvert et dont je n'avais, je l'avoue, conservé aucun souvenir, volume auquel celui qui me l'avait adressé, mon ami l'Anglais Joseph Alexander, avait dû attacher de l'importance cependant, car il était richement, quoique sévèrement, relié en maroquin et soigneusement doré sur tranche. C'était, en près de cinq cents pages et avec le minutieux détail d'un journal, la vie, je devrais dire la prédication incessante d'un Français, Etienne de Grellet, devenu, en fait, par son mariage et ses affaires, un Américain, mais un Américain soucieux de la vieille terre européenne à laquelle il devait la naissance et occupé, pendant les trois quarts de son existence, à parcourir, pour l'évangéliser, presque toute la superficie de notre ancien continent.

Voilà qui est bien, va me dire le lecteur. Amusez-vous, si cela vous convient, à suivre les pérégrinations propa-

gandistes de cet excellent quaker, mais laissez-nous penser ce que bon nous semble de ces honnêtes rêveurs qui s'imaginent, comme Tolstoï, changer la nature humaine et convertir, par la magie de leurs paroles, les loups en agneaux.

Pardon, cher lecteur, mais, sans aller jusqu'à prétendre, comme Tolstoï, qu'il faille laisser le bandit voler et l'assassin frapper à l'aise, parce que, pour l'en empêcher, il faudrait le frapper lui-même, il est permis de remarquer peut-être que les quakers, pour chimériques qu'on les trouve, n'ont pas laissé que de se montrer gens assez pratiques et de faire assez convenablement, en somme, leurs affaires et les nôtres. Ils sont d'abord, en général, les plus habiles et les plus heureux industriels et commerçants du monde, et n'ont de rivaux, à cet égard, que les parsis, comme eux aussi généreux dans l'emploi de leur fortune que supérieurs dans l'art de faire fortune. Ensuite, s'il est vrai qu'ils proscrivent unanimement la violence, il n'est pas tout à fait exact qu'ils s'interdisent tous la légitime défense et concluent à laisser le champ libre aux méchants. « Je ne lèverai pas la main sur toi, disent certains d'entre eux, mais si tu viens te heurter à mon poing, ne te plains pas de le trouver dur. » — « Vous pouvez parer un coup, disait à Etienne de Grellet précisément le roi Bernadotte, si vous ne pouvez pas le porter. »

Enfin, à considérer leur rôle dans l'histoire, on ne voit pas qu'il ait été si négligeable.

« Les quakers, disait, en 1867, mon maître Laboulaye, ont, dès l'origine, soutenu quatre choses, défendu quatre principes qui, aujourd'hui, pour quelques-uns d'entre eux, sont une vieillerie, pour d'autres sont encore une nouveauté.

» A une époque où l'on se croyait autorisé à s'égorger mutuellement sous prétexte de religion, les premiers ils ont demandé la liberté religieuse. Ils n'ont pas seulement réclamé la tolérance pour ceux qui ne pensaient pas comme eux, ils ont demandé le droit reconnu à chacun d'adorer Dieu comme il l'entendait. Les premiers, ils ont demandé la paix universelle ; les premiers, ils ont déclaré qu'ils ne comprenaient pas que des hommes, et surtout des chrétiens, pussent s'entr'égorger. Les premiers, ils ont demandé l'abolition de l'esclavage, et les premiers aussi ils ont demandé que l'on donnât aux hommes et aux femmes des droits égaux. Les premiers, ils ont proclamé ce principe que, si l'homme et la femme avaient des devoirs différents, ils avaient des droits semblables, qu'il fallait commencer par reconnaître l'égalité des droits et laisser ensuite la nature jouer son rôle et établir la différence des devoirs. Voilà ce qu'ont fait les quakers.

» Quand on a engagé contre les préjugés et en faveur de l'humanité une partie en quatre points aussi considérable et qu'on en a déjà gagné deux, la liberté religieuse et l'abolition de l'esclavage, il est permis de croire qu'on ne s'est pas trompé et qu'on aura le reste de la partie.... »

Ajoutez, et cela aussi leur est partiellement dû, la réforme, bien imparfaite encore, du régime des prisons, des asiles d'aliénés, des hôpitaux et le souci des égards dus à l'enfance.

Il y a bien là, on en conviendra, au point de vue de l'histoire morale de l'humanité, un sujet d'étude intéressant. Il y en a un aussi au point de vue de la puissance de la volonté sur elle-même et sur autrui comme exemple de cette autosuggestion ou de cette foi qui

transporte les montagnes, en commençant par transformer ceux qui la possèdent ou en sont possédés.

Voilà, pour ne parler que de notre compatriote de Grellet, un homme qui, par la seule vertu de la mission dont il se croit chargé, trouve le moyen, à une époque où les moindres déplacements étaient encore difficiles et dangereux, il y a cent ans, de parcourir jusque dans les villages, à deux ou trois reprises, toute l'étendue des Etats-Unis, du Canada et des Antilles, visite quatre fois l'Europe du nord au midi et de l'ouest à l'est, parcourt seul, ou avec un ami dévoué, les îles Britanniques, la France, la Belgique, la Hollande, les pays scandinaves, la Finlande, la Russie, jusque dans la Crimée, la Grèce, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne; partout, en dépit de toutes les défiances et de toutes les prohibitions légales et de toutes les préventions sociales et religieuses, prêchant librement un christianisme indépendant et sans dogmes. Ce n'est pas tout : pénétrant, son chapeau sur la tête, dans les palais des rois et des empereurs; causant familièrement avec les princesses et les reines; priant avec Alexandre I^{er} de Russie et avec Christine d'Espagne; visitant (il faudrait dire inspectant) les prisons, les écoles, les hospices et faisant, à la demande des gouvernements, des rapports avidement consultés sur tout ce qu'il voit; reçu, lui qui n'admet d'autre culte que le culte personnel en esprit et en vérité, par le pape et par le cardinal premier ministre; admis (qui le croirait!) à causer avec le grand Inquisiteur, un pauvre vieux qui n'y voit plus; autorisé enfin à visiter les locaux où siégeait jadis le terrible tribunal et à dépouiller à son aise, dans la bibliothèque secrète, les dossiers régulièrement classés de tous les procès, interrogatoires et procès-verbaux.

On avouera que, comme revue rétrospective du passé, tout cela est curieux et que ces mémoires, d'une monotonie naïve souvent, mais d'une sincérité vivante toujours, valent bien les récits de voyages plus brillamment enlevés de nos reporters contemporains. Donnons-en, à titre de spécimens, quelques exemples.

Nous sommes en 1819. De Grellet est à Saint-Petersbourg. L'empereur Alexandre, qu'il a vu déjà à Londres en 1814, après plusieurs entretiens qui durèrent des heures, le consultant sur la Bible et sur ses croyances, priant avec lui, avec larmes, finit par lui parler de « son désir ardent que les guerres et l'effusion du sang prissent fin sur la terre et de ce qu'il avait souffert dans ses nuits sans sommeil, en voyant les malheurs et la misère dont la guerre accablait l'humanité. C'est dans une de ces heures où il priait ardemment que le plan d'un arbitrage auquel tous les rois soumettraient leurs différends, au lieu de les résoudre par les armes, se présenta à son esprit. Il en fut si fortement frappé qu'il se leva immédiatement pour l'écrire. Il a ajouté, poursuit de Grellet : « Mes intentions ont été méconnues par quelques-uns, » mais l'amour de Dieu et des hommes était mon seul » motif. » Il était à Paris quand il conçut ce plan. »

Alexandre I^{er}, précurseur des ligues de la paix ! Ceci va surprendre plus d'un de nos contemporains, qui s'imaginent avoir été les premiers à parler d'arbitrage et de congrès. Et c'est ce qui, au premier abord, ne paraît guère s'accorder avec la conduite de ce prince tel que nous le montre, dans son beau livre *L'Europe et la Révolution*, le grand historien Albert Sorel. Il ne faut pas oublier cependant qu'à côté de ce merveilleux comédien qu'était Alexandre, il y avait un mystique, mêlant, comme il arrive souvent, l'émotion sincère à l'astuce, et

exploitant, au profit de ses intérêts parfois, jusqu'à ses meilleurs sentiments. Nous le voyons, dans les mémoires d'Etienne de Grellet, faisant fermer les débits de boissons qui ont été ouverts pour augmenter les recettes du budget, parce qu'il se sent responsable du bonheur de ses sujets, et, pendant le congrès de Vérone, intervenant auprès du roi de Sardaigne pour faire cesser les persécutions dont sont victimes les Vaudois, fondant pour eux l'hôpital de La Tour et se faisant le protecteur de la liberté de conscience.

Que de choses, comme traits de mœurs ou comme enseignements utiles, il y aurait à recueillir dans cet étrange volume ! Ici ce sont des détails horribles sur les souffrances des malheureux esclaves, soumis aux plus affreuses tortures, et quand ils s'évadent, traqués et fusillés comme faisans ou lapins dans les chasses princières. Là, comme à Valence, des prisonniers entassés par dizaines dans des trous de quelques pieds carrés, avec une seule étroite ouverture pour respirer ; ailleurs, des fous, ou soi-disant tels, gisant sur la terre ou la pierre, derrière le grillage de leurs cellules, auxquels on jette, comme à des bêtes dans leur cage, leur misérable nourriture, ou des enfants qui, sous prétexte d'éducation correctionnelle, travaillent, attelés par une chaîne, à leur tâche, ou des condamnés (ceci n'a guère changé), accouplés et partant ensemble, sous le fouet et la menace, à travers la neige, pour l'odieuse Sibérie. Partout l'imperfection des lois, le mépris de la pauvre foule humaine, l'incertitude et la barbarie dans la répression, l'ineptie des administrations et des gouvernements cultivant comme à plaisir, autour d'eux, l'erreur, la révolte et la haine.

Ailleurs, en France même, le croirait-on ? à l'époque

de la chasse aux *réfractaires*, par cette gendarmerie que l'on avait appelée *la colonne infernale*, de malheureux conscrits, enchaînés, nous affirme de Grellet, par troupes de cinquante, « pour être conduits de force à la mort ou à la gloire. »

Pendant ce temps, en Angleterre, à Stilton, ce sont six mille prisonniers français dont l'état fait pitié. A Newgate, à Londres, quatre condamnés à mort dans la même cellule. A Naples, il y en a jusqu'à quinze, couchés côte à côte en attendant le moment de l'exécution, et, dans une cellule voisine, des enfants de onze ans qui avaient commis déjà plusieurs meurtres et chez lesquels il semblait impossible d'éveiller aucun sentiment de repentir. Pires sont les détails sur les prisons des femmes, à Londres. A Valence encore, en sortant des prisons où les condamnés gisent dans la plus affreuse misère et presque sans aliments, notre voyageur passe dans un vaste établissement où huit cents enfants sont largement et luxueusement entretenus et servis. Ce sont, lui assure-t-on, presque tous des enfants de moines et de prêtres, non pas de prêtres, comme ceux qu'il a rencontrés en Bavière, ouvertement mariés et pères de famille, « en vertu, disaient-ils, des vraies et anciennes traditions de l'Eglise, » et jouissant de l'estime publique.

De ces abus, hélas ! il en reste trop, dans plus d'un pays. Mais s'il n'en reste pas davantage, c'est à Etienne de Grellet, pour une partie au moins, que nous le devons. C'est lui qui, par le récit de ce qu'il avait vu, a commencé à enflammer la grande âme de cette admirable Elisabeth Fry, la réformatrice des enfers officiels, l'ange consolateur des désespérés et des déçus, que je me rappelle avoir vue, il y a soixante-dix ans, à Paris, avec son auxiliaire, le Dr Gurney.

Que d'autres pages, si je voulais épuiser ce volume, j'aurais à citer ! Je relève en passant, à l'intention de Flammarion, qui ne l'a pas, que je sache, mentionné dans ses curieuses recherches sur l'inconnu, le cas de prescience suivant. Je cite textuellement de Grellet :

« La comtesse Toutschkoff nous a raconté l'intéressante circonstance qui l'avait amenée à la conviction que l'esprit de Dieu exerce une influence mystérieuse sur le cœur de l'homme. L'impression qu'elle en a reçue est telle qu'elle ne peut pas douter que c'est l'œuvre de Dieu.

» Environ trois mois avant l'entrée des Français en Russie, le général, son mari, était avec elle dans leurs propriétés près de Toula. Elle rêva qu'étant à l'hôtel, dans une ville inconnue, son père était entré, tenant son fils unique par la main, et lui avait dit tristement :

« — Ton bonheur est fini ; ton mari est tombé. Il est tombé à Borodino.

» Elle s'éveilla dans un grand trouble, mais, voyant son mari près d'elle, elle reconnut que c'était un rêve et elle tâcha de se rendormir. Le même rêve se renouvela et fut suivi de tant de tristesse qu'elle fut longtemps sans pouvoir s'en remettre. Le rêve revint une troisième fois. Elle éprouva alors une si grande angoisse qu'elle réveilla son mari et lui demanda :

« — Où est Borodino ?

» Il ne le savait pas. Tous deux cherchèrent ensuite, avec leur père, ce nom sur la carte du pays sans pouvoir le trouver. C'était alors un lieu très obscur, mais il est devenu fameux par la sanglante bataille qui s'est livrée tout près. Cependant l'impression que la comtesse avait reçue était profonde et son inquiétude bien grande.... » — « ...Alors le théâtre de la guerre était éloigné, mais bientôt il se rapprocha. Avant que les armées françaises vinssent à Moscou, le général Toutschkoff fut mis à la tête de l'armée de réserve. Un matin, le père de la comtesse, tenant son jeune fils par la main, entra dans la chambre de l'hô-

tel qu'elle habitait. Il était triste, comme elle l'avait vu dans son rêve, et il dit :

» — Il est tombé, il est tombé à Borodino !

» Elle se vit dans la même chambre, avec les mêmes objets dont elle était entourée dans son rêve. Son mari était, en effet, une des nombreuses victimes de la sanglante bataille livrée près de la rivière de Borodino, qui donne son nom à un petit village. »

Maintenant c'est à Rome que la scène se passe. Le vieux pontife, désireux de voir ce nouveau saint Paul en tournée chez les chrétiens, qu'il considère comme des gentils, l'attend. C'est une scène à mettre, quoique moins tragique et moins émouvante, à côté de l'entrevue du *Santo*, de Fogazzaro, avec Léon XIII ; et si celle-ci, à certains égards, a plus de grandeur, celle-là, du moins, n'est pas fictive, c'est la réalité dans toute sa simplicité.

« Après avoir traversé plusieurs salles où se tiennent les gardes du corps, nous sommes entrés dans les appartements privés de Pie VII. Les tentures et les meubles sont en laine brune ou en soie de même couleur ; tout est très simple. Il y avait plusieurs prêtres dans une grande salle ; celui que le cardinal Consalvi avait désigné pour m'accompagner chez le pape était du nombre. Un homme vêtu comme un cardinal, mais qui est le valet de chambre du pape, a ouvert la porte et a dit en italien :

» — Le quaker est là.

» Le pape a répondu :

» — Qu'il entre.

» Là-dessus mon conducteur m'a fait entrer dans le cabinet où le pape était seul. Au moment où j'arrivais à la porte, quelqu'un qui était derrière moi m'a enlevé mon chapeau très doucement, mais avec une telle promptitude qu'avant que j'aie pu m'en rendre compte la porte du cabinet était fermée et nous étions tous les trois seuls.

» Le pape est vieux ; sa physionomie est douce et soucieuse. Tout ce qui l'entoure est d'une grande simplicité. Il était assis

devant une table et portait une longue robe de laine blanche et une calotte pareille. Il s'est levé quand je suis entré, mais il s'est assis aussitôt. Il avait devant lui des papiers et des livres. Il avait lu mes rapports au cardinal sur plusieurs de mes visites, dont il m'a parlé avec intérêt. C'est réellement son désir que l'on s'occupe de l'amélioration du traitement des prisonniers, ainsi que des pauvres garçons de la maison de correction et des autres choses que j'ai signalées. Il blâme la conduite des missionnaires en Grèce et celle des évêques et des prêtres qui ont brûlé la Bible en plusieurs endroits. Il reconnaît avec Consalvi que cette conduite nuit à la propagation du vrai christianisme et qu'elle n'est propre qu'à maintenir le peuple dans l'ignorance. Quant à l'Inquisition, il m'a dit qu'il était très satisfait que j'eusse vu par moi-même quels changements s'étaient opérés à Rome, qu'il lui avait fallu beaucoup de temps pour y parvenir, qu'il avait fait de grands efforts pour en obtenir de semblables en Espagne et en Portugal et que, s'il avait réussi à diminuer la rigueur de l'Inquisition dans ces pays, il était encore loin du succès qu'il désirait.

» — On croit, a-t-il ajouté, que le pape possède la plénitude du pouvoir. C'est une grande erreur. J'ai les mains liées en beaucoup de choses. J'espère cependant voir dans un temps peu éloigné l'Inquisition supprimée partout.

» Il reconnaît que Dieu seul a le droit de juger la conscience de l'homme, et que les armes chrétiennes doivent être spirituelles et non charnelles. » (Décembre 1819.)

Après ces déclarations d'un pape qui, aujourd'hui, peut-être, seraient qualifiées d'hérétiques au Vatican, c'est bien peu de chose, sans doute, que des déclarations de popes ou de simples prélats. Cependant, s'il est permis, comme le dit Virgile, de comparer parfois les plus petites choses aux plus grandes, je ne crains pas de mentionner l'entrevue, pleine de bienveillance mutuelle, de notre compatriote avec deux des plus grands personnages

de l'Eglise russe, le métropolitain, qui le reçoit, dans toute la magnificence de son costume, avec la simplicité d'un ermite, et l'archevêque Philarète qui, sous sa robe de bure, éclaire sa cellule d'un rayon de lumière : tous deux également pleins de mansuétude et de respect pour la libre conscience de leur visiteur.

Et, pour terminer, — je devrais peut-être dire pour conclure, — je copie cette simple note, datée de mars 1833 :

« Dom Felix Torrès Amat, évêque de Barcelone, nous a raconté qu'avant-hier, se trouvant sur la promenade publique entre le gouverneur et le premier magistrat de la ville, il s'était arrêté sous le coup d'une pensée subite et leur avait demandé :

» — Que pensez-vous que dirait le peuple s'il me voyait marcher entre les deux quakers qui sont attendus comme je marche en ce moment entre vous deux ?

» — Nous ne savons, lui avaient-ils répondu.

» — Eh bien, avait repris Dom Torrès Amat, je vais vous le dire : il penserait que les épaisses murailles de l'intolérance et de la superstition s'ébranlent et vont tomber. »

Que penserait le pieux et doux prélat s'il avait vu sa ville épiscopale mise à feu et à sang par les fureurs réciproques des croyants et des incroyants, le grand quaker russe de Yasnaïa Polïana excommunié par un Pobedonostsev et toutes les intolérances politiques, sociales et religieuses au milieu desquelles nous nous débattons ? Il aurait dit peut-être, en dépit de tout, que « Dieu est amour » et qu'il n'y a pas de nuages qui puissent éteindre à jamais la lumière du soleil.

FRÉDÉRIC PASSY.

SUITE TESSINOISE

Le pittoresque.

On a une petite surprise joyeuse quand on voit la première treille de vigne et la première maison à arcades. C'est comme une secousse qu'on a ressentie et le sang se remet à circuler plus vite. La nouveauté des choses ! Le lac a des couleurs profondes et une mollesse voluptueuse, comme s'il était saturé, languissant de lumière. Il circule ainsi qu'un large fleuve immobile autour de montagnes dont les cimes qui ressemblent à des frontons se découpent avec simplicité sur le ciel. Elles ne connaissent pas les sapins : des châtaigniers les couvrent que dore l'année qui s'en va lentement. Dans le vaste cercle du lac les maisons sont répandues comme dans un parc heureux, et un air plus doux flotte sur le paysage.

On était si las du spectacle de tous les jours ! On sentait le besoin de quitter les aspects trop connus qui vous mettaient comme en prison ! On ne voyait plus ce qui vous entourait, à force de le voir ; on ne sentait plus les choses, tant elles vous touchaient de près. Et maintenant on va avec des yeux éveillés, on a l'allure des chasseurs, attentive à ce qui va paraître, à l'inattendu attendu.

Voici qu'on monte des gradins de petits pavés ronds entre lesquels passent de menus fils d'herbe ; en haut s'élèvent l'église et son clocher qui est posé à côté ; il se termine carrément et on voit la cloche qui se découpe sur le bleu du ciel avec une roue qui sert à la sonner. Autour de l'église il y a une arcade peinte de couleurs claires, où l'ombre coupe avec netteté le soleil et où des fresques représentent les stations du Sauveur. Les vignes étagées sur des terrasses d'herbe montent autour de petits érables, puis de l'un à l'autre se laissant tomber et se relevant comme le vol d'un oiseau, elles forment des guirlandes.

Dans les rues étroites de la petite ville il y a de vieux chapiteaux d'arcades et, comme c'est jour de marché, des étoffes déroulées y sont suspendues, des parapluies rouges, des chapelets de saucissons ; il y a des étalages de chaudrons de cuivre, de paniers de fruits et de verdure ; la foule campagnarde circule dans un sens et dans l'autre ; les femmes chancellent un peu sur leurs socques de bois ; elles ont des robes d'indienne grise, et sur la tête un mouchoir de couleur foncée avec de petites fleurs rouges, et au dos leur grande hotte pointue par le bas et évasée en haut. Dans les boutiques ouvertes des perruquiers on voit le client avec un menton blanc de savon ; il cause sans arrêter et le perruquier attend, le rasoir à la main. Mais déjà les gens se serrent autour des tables dans les trattories obscures où les fiasques sont rangés en file ; ils mangent une soupe à la montagnarde, des grives rôties et de la polenta en buvant du vin rouge qui fait chaud à la figure. Et au-dessus des toits le flanc ensoleillé et doré de la montagne apparaît dans un si proche voisinage qu'on se sent comme dans la main de la nature, et pourtant parmi cette humanité !

Tout cela, il semble que cela compose une vie plus vivante et plus chaude. On boit avec délices ce pittoresque ; il vous donne une ivresse légère qui fait que la vie est comme toute neuve, et on croit que le village que la promenade vous montre a été bâti là tout exprès pour faire une découpure élégante sur ce promontoire qui n'aurait pu s'en passer. De longs degrés gravissent la pente, du bord de l'eau à l'église, coupés par des cyprès de distance en distance, comme les strophes régulières d'un hymne qui monte ; les petites rues dallées et raides sont partagées également entre l'ombre et la lumière, et dans un angle brillent les feuilles luisantes d'un figuier.

L'ascension du matin.

Avec quelle légèreté on monte ! On est sorti de la maison, on a posé ses pas sur les escaliers de la rue encore noyée dans l'ombre ; on est sorti de la ville dans la campagne silencieuse ; l'air est frais de la fraîcheur dure de l'eau d'une citerne ; c'est comme si l'on se plongeait dans le réservoir de Béthesda qui guérit de tous les maux qu'on a soufferts.

Avec quelle joie on monte sur une terre nouvelle ! Le pays s'offre à vous brillant de jeunesse, et soi-même on se sent jeune un matin de plus. On accepte d'un cœur simple les promesses de la journée. On a une foi d'enfant, parce qu'on sent devant soi tout le jour comme une vie, comme s'il ne devait jamais finir, et on s'arrête pour regarder avec amitié une sérieuse petite fleur violette d'automne ou un pampre de vigne que semblent avoir taché les doigts rougis des vendangeurs.

On monte par les étroites terrasses d'herbe sur qui

les treilles jettent les mailles de leur ombre, et il y a des vignes dont les larges feuilles sont d'un jaune pareil à la cire, et d'autres dont les pointes qui s'échappent ont été trempées dans du carmin, car, semblables durant l'été, à l'automne les espèces différentes se colorent suivant leurs sèves diverses qui les trahissent.

On monte ; il semble que quelqu'un vous tire par la main sur le sentier rapide. Tout est plaisir à cette heure et tout est révélation : le chemin qui s'enfonce dans une gorge secrète entre des taillis roux, puis qui revient au-dessus du lac, et là, au bord de la pente rapide, est un vieux châtaignier qui se découpe sur le vide bleuâtre de la vallée ; dans ses menus rameaux les feuilles déjà rares tremblent comme des poissons d'or pris dans un filet. On double le promontoire et un village apparaît. On regarde son clocher que termine un petit fronton élégant, puis ses maisons irrégulières couvertes d'ardoises noires. A l'entrée, sur le mur d'une maison, il y a une grande peinture claire, une Madone avec saint Georges et saint Jean-Baptiste. Aux balcons noirs de bois de châtaignier pendent des grappes de maïs, tellement éclatantes et mûres qu'on croit qu'il en dégoutte du miel. Un buisson de roses échevelé, avec cet air sauvage qu'a ici la beauté ; une fontaine sous une niche peinte ; un petit pressoir tout violet du vin qu'il vient de presser ; des femmes marchant lentement avec sur le dos des hottes pleines de grappes bleues ; le porche de l'église aux deux colonnes de granit et à l'arc crépi de blanc et rose ; la voix de la maîtresse d'école, scandée, sonore, dans l'air plein de soleil, et soudain entre deux maisons le lac, là en bas, étendu comme une soie.

On monte. Au torrent qu'on passe des femmes lavent, agenouillées sur de grandes pierres polies par l'eau ; elles

font claquer leur linge, puis une ayant jeté dans un creux la robe qu'elle savonnait, elle trousse sa jupe et montrant ses cuisses blanches entre dans l'eau et piétine la robe pour la mieux rincer. Et alors seulement elle se retourne vers le pont où l'on est et rit, et toutes lèvent la tête et rient et l'on rit avec elles.

On ne s'arrête qu'un instant, il y a une force qui vous entraîne ; il faut qu'on monte encore, vers la crête qui se découpe sur le bleu foncé du ciel et où l'on voit une chapelle blanche et une croix. On monte sur la pierraille, sous les châtaigniers où des filles amassent les feuilles mortes et craquantes ; les châtaignes brunes qu'elles trouvent, elles les jettent dans un mouchoir étendu par terre. On monte parmi les bouleaux jaunes comme la paille....

Mais sur la large vallée pleine de lumière voilà midi qui s'arrête, partageant en deux la journée et qui arrête aussi votre élan.... Le ciel n'est qu'un vaste rayonnement ; là-bas, au fond, le lac apparaît aussi lumineux et aussi vaporeux que lui ; le reflet d'un mont qui est en face, sur l'autre rive, forme un nuage plus sombre dans ce ciel d'en bas, et l'on hésite à y reconnaître la voile carrée d'une barque.

La chute du soir.

La ruelle qui borde le haut de la ville, entre des maisons grises et de hauts murs de jardins, semble pleine de cendres. On s'en étonne, tellement le ciel est encore lumineux au-dessus ; on ferait le geste de la dissiper de la main, cette cendre. Mais une chauve-souris vole ; c'est bien déjà le soir, et du reste on le sent en soi qui tombe.

Aux petits balcons de fer des maisons, les fleurs des géraniums et des plantes grasses en pots cessent de briller ; le ciel maintenant est vert et jaune et pareil à un lac limpide ; au-dessus de la montagne qui ferme le couchant de sa masse obscure il y a un peu de rose comme mis là avec un pinceau et le clocher de l'église qui est très haut se découpe en noir sur cette lumière avec l'espèce de chapeau qu'il a, comme un chapeau turc ; au détour du *vicolo* un garçon cause avec une fille dont il a pris la main ; on sent la solitude qui s'approche de vous et qui vous touche...

Du clocher tombe un coup de cloche, fort, qui vous fait tressaillir. Il va se briser sur les toits de la ville en dessous. Et un second coup. On regarde ; dans l'ouverture du clocher et sur le ciel pâle on voit la cloche qui se renverse complètement, et il y a une attente. Elle dure un peu plus longtemps qu'entre les deux premiers coups, et puis un nouveau coup lourd comme le poids de la vie. Le cœur, qui se serrait déjà, se serre encore davantage. O Dieu, comme on retombe ; après l'exaltation comme nous retombons ! Et cela est ainsi, comme après la claire matinée vient le soir. Quelle inquiétude et quel trouble se glissent !

Une vieille femme sort d'une maison, prend dans sa main la main d'une petite fille et l'emmène vers l'église ; d'autres femmes aussi s'en vont vers l'église. Cette église a une façade avec des piliers cannelés et un fronton, comme un temple antique. Et dedans aussi, avec des colonnes et des arcs de marbre et des chapiteaux dorés et un plafond doré, c'est pareil sans doute aux temples anciens. Le pays veut cela, qui inspire le goût de l'éclat et de la magnificence avec la simplicité des lignes, et les pauvres femmes qui sont là ne connaissent pas d'autre

splendeur dans leur vie, et celle-là leur suffit, la splendeur de Dieu.

Agenouillées dans les bancs, elles ont toutes une dentelle ou un mouchoir sombre sur la tête, et cela met une unité sur la foule. Au fond, sur l'autel, les bougies sont allumées; on ne voit d'abord que l'autel, mais, quand on regarde bien, on voit aussi le prêtre prosterné devant, au pied des marches, et c'est lui dont on entend la voix qui récite. Puis il y a comme le bruit soudain du vent qui passe dans un grand arbre, quand toutes les feuilles tremblent, et c'est la foule qui répond de toutes ses lèvres ensemble, mais on ne comprend pas les paroles. Puis la voix plaintive du prêtre de nouveau, puis une voix grêle d'enfant, puis encore le vent subit dans les feuilles.

Et tout à coup la voix du prêtre s'élève et chante; c'est les litanies qu'il entonne: *Spiritus sancte Deus... Sancta Trinitas... Sancta Maria....* Et la foule en chantant aussi répond: *Ora pro nobis.*

Sans doute que l'inquiétude assiège encore d'autres cœurs et que le désir s'y agite. Pourquoi toujours le contenir? Pourquoi ne pas briser les entraves, tromper, — tant pis! — faire tort, blesser, — tant pis pour les autres! — mais ne plus sentir la morsure de la solitude et de la misère, mais faire son plaisir et vivre! C'est ainsi qu'est la tentation. *Ora pro nobis.*

Hélas! déjà tant de désirs inutiles et inassouvis, emportés, amoncelés comme des feuilles mortes, et ces deuils, et ce vide de la vie où l'on tournoie, et cette amertume qui vous monte à la gorge, et ce découragement infini! Une mélopée s'élève: *Kyrie eleison, Christe eleison....* Justement c'est la supplication des siècles, venue jusqu'à nous dans une langue très ancienne et morte,

mais la plainte n'est pas morte, elle est éternelle : « Aie pitié. » La voix des enfants de chœur domine les autres, comme si c'était aux voix des enfants à guider les plus âgées, qui sont plus lourdes, vers Dieu : *Da pacem, Domine. — Et vitam æternam.* La vie éternelle !

Alors sur ce mot, où tout aboutit, le prêtre, si longtemps prosterné, ainsi que les cœurs, se relève et monte à l'autel et sort le très saint sacrement et le montre aux fidèles, comme récompense, parce qu'ils ont longuement chanté, et comme assurance ; l'encens s'élève en boules blanches dans la lumière des bougies et des ors, et c'est fini.

Dehors les réverbères sont allumés ; la nuit est venue tout à fait ; l'heure trouble, la mauvaise heure est passée. Il y a une animation dans les rues ; des sandales de bois claquent sur le pavé ; au coin de la place s'est installé un marchand qui a des poissons séchés dans un tonneau ; cela sent fort et bon ; un homme qui sort de l'église, en passant lui en achète pour deux sous, il est content, c'est assez pour son souper de ce soir sur cette terre.

Scherzo alla tedesca.

Au-dessus de la ville, sur la pente brûlée de soleil, derrière un jardin tout rouge de *salvia Zurich*, une villa avec d'étranges galeries, point de rideaux aux fenêtres, une grande affiche : *Pension mit Dependenzen, Glaspavillons, Sonnenbäder, Vegetaressen.* Un peu plus haut une autre villa bizarre, avec, toujours, autour de bananiers (*musa ensete*), des *salvia Zurich* en corbeilles : *Vegetar-dietetisches Erholungsheim, Soupers à part und en abonnement....* Les douces tonnelles de vignes, mal peignées comme une fille de village, font un réseau d'ombre

sur l'herbe et sous ses deux marronniers la vieille chapelle de la Trinité a un humble crépi rose.

Soudain un être à faire se sauver; sous des *knickers* vert-bouteille des jambes nues, trop minces, dont les soies blondes brillent au soleil; des pieds nus sur des sandales; ni col, ni chapeau; dans une toute petite figure étroite une bouche qui montre quatre dents, et un lorgnon d'or sur le nez. Holà! un autre, qui a une large barbe, des cheveux rejetés en arrière, des yeux brillants derrière les verres de ses lunettes. Ils sortent des villas sans rideaux : ce sont les *Naturmenschen*.

Natur, Natur!... Hélas, pauvre grande innocente, l'a-t-on assez répété, ton nom qui à chaque génération prend un sens différent, romantique, anarchique, scientifique, quoi demain? Dans le creux sévère de tes vallées et sur la surface inquiétante des plaines ou la pente ébouleuse des coteaux, partout tu fais aux hommes qui vivent près de toi une vie dure et astreinte et réglée. Qu'ils la mènent donc, ceux qui se réclament de toi!

Mais non! les villas à corbeilles de *salvia* Zurich, les *knickers* vert-bouteille! Faunes modernes? Ohé, les yeux trop brillants de tout à l'heure! Ohé, *soupers à part und en abonnement!* Faunes à l'air inquiétant à la fois de sauvages et de malades, faunes à lunettes, tristes faunes modernes!



La petite ville a des rues étroites où le soleil n'entre pas et des arcades encore plus fraîches; elle a devant ses fenêtres de petits balcons ronds de fer forgé d'où l'on regarde la vie de la place les soirs d'été; elle a des *loggie* peintes d'ocre; elle a des restaurants sombres où l'on mange la *minestra*, la *polenta e uccelletti* ou le *stuffato ai fungi*; elle a de vieilles maisons patriciennes dont la

large porte ouvre sur une cour à arcades qui garde l'ombre d'un côté et le soleil de l'autre; un laurier-rose fleurit dans un coin, l'arceau de fer du puits est dans un autre et toute la vie de la famille est enclose là, en plein air et intime.

Mais ils sont venus, et ils ont tracé de larges avenues droites; ils ont bâti des villas à vérandas, à balustrades, à tuiles peintes, des villas pompéiennes, des villas mauresques, des villas à tourelles d'observatoire; ils les ont entourées de palmiers souffreteux ou de sapins barbares comme dans leur pays. Ils ont bâti des *International*, des *Palace*, des *Royal*, des *Splendid*, « le même à Lucerne, à Nice, à Zermatt, au Caire, à Interlaken, » où l'on est servi par les mêmes garçons, dans les mêmes salles à manger, de la même cuisine. Ils ont fait des *Pâtisserie-tea-rooms*, pour qu'on y prenne son même thé complet ou son même café-mélange; ils ont ouvert les grands magasins Werner & Meyer qui vendent les mêmes gants, les mêmes chapeaux et les mêmes manteaux dans toutes les villes, et la grande papeterie Luna, qui a quatre-vingts succursales, et où l'on retrouve les mêmes photographies, les mêmes presse-papiers artistiques et les mêmes boîtes d'olivier.

Oh! l'uniformité qui enveloppe à présent le monde et qui l'éteint! Alors pourquoi voyagent-ils? Ou bien si c'est l'inquiétude de changer de lieu, comme on se retourne dans son lit quand on est agité et qu'on ne peut pas dormir?



Au fond de la vallée, où s'arrête le petit chemin de fer électrique, le village est là avec son église et son pont étroit en arche pointue au-dessus du torrent, pauvre et paisible, étouffé entre les pentes de châtaigniers. La

cloche y tinte plusieurs fois par jour; deux ou trois pots de fleurs sont aux fenêtres; la peinture jaune des maisons est un peu salie à des places à cause des hommes qui y appuient leurs épaules le soir. A cette heure l'ombre se tasse déjà doucement entre les maisons et dans le fond du val; les grandes pentes sont encore dans une lumière chaude; il n'y a rien qui bouge qu'une femme portant du fumier dans sa hotte et deux filles qui passent avec des mouchoirs violets sur la tête et des yeux francs; le silence ancien est posé sur le toit des maisons.

Un bruit soudain de pas et de voix qui se rapprochent; du chemin de la station débouche brusquement une foule bizarre, des hommes et des femmes, cinquante ou soixante, avec de longs manteaux, des casquettes, des feutres à bords abaissés, des lunettes d'or, des voiles violets enveloppant de grands chapeaux. Les têtes se tournent de tous les côtés, se renversent, des exclamations retentissent : *Ach! wie schön! — Wundervoll! — Nein, diese Castanien!* C'est le train spécial organisé par une agence deux fois par semaine; il est venu tout droit sans stationner aux villages où les paysans montent et descendent, bourré de touristes qui poussaient des cris. Il s'arrête ici une heure, puis il redescend.

Le guide s'avance sur la petite place; il fait un geste de la main et dit d'une voix pressée : « *Diejenigen die die Cascaden sehen wollen, bitte rechts! Diejenigen die Carvagno vorziehen, bitte hier!* » Il faut choisir; on ne peut pas tout voir dans ce monde! *Wie schade!* Une partie de la bande s'engage dans une ruelle, et tout à coup le vieux village a l'air d'être en carton, de n'être plus qu'un décor et les deux filles aux mouchoirs violets d'être de vulgaires figurantes, et le petit torrent lui-même ressemble aux torrents d'opéra. La vraie vie a

disparu. C'est bien fait! *Diejenigen die die Cascaden sehen wollen, bitte rechts!*



Pourtant la ville offrait déjà une distraction: au milieu du jardin public le pélican derrière son treillage. Ses plumes sont d'un rose très pâle, comme des joues de jeune fille; mais c'est surtout son bec jaune, rose et bleu, qui a l'air d'une fine boîte de bois japonaise très délicatement peinte et porte au bout un ongle rose recourbé. Il reste immobile, posé sur un petit rocher; il s'ennuie et les étrangers qui s'ennuient viennent le regarder et ensemble ils se désennuient.

Mais les hôteliers ont jugé cette distraction insuffisante; avec l'appui de la Société de développement, ils ont obtenu qu'on construisît un casino. Il a une façade à colonnes et une rotonde en fer; il s'appelle le *Théâtre-Kursaal-Casino*. Ainsi les étrangers peuvent aller voir Alfred Noisette, le bicycliste-homme du monde qu'ils ont déjà vu à Cannes et à Carlsbad, et admirer Fredi Daisy, chanteuse excentrique, qu'ils ont déjà admirée à Vichy ou ailleurs, et ainsi ils s'amuse. Il y a aussi un jeu des petits-chevaux, *giuoco dei cavallini*.

On n'a parlé que de cela dans les cafés; la *Gazette des Etrangers* a déclaré: « *Das Arrangement ist durchaus nobel* »; on vient d'inaugurer; tous les soirs, à huit heures et demie, les gens de la ville se pressent sous les deux globes électriques et épient l'entrée des visiteurs; mais il entre peu de monde, il n'y a presque plus d'étrangers et pendant la journée, dans l'immobilité de la petite ville, le personnel du Casino va et vient presque seul. Il y a le gérant, puis les deux caissiers, les six croupiers qui sont venus de Genève, les huit musiciens allemands et puis les « artistes ». A défaut d'un

autre cela fait tout un monde. Les croupiers sont à l'hôtel Métropole et les artistes à l'hôtel International ; ainsi la différence est marquée. Et ils vont à la poste retirer leurs lettres ; ils trôlent d'un café à l'autre.

Mais voilà que ce matin-là le gérant, qui a un manteau à jupe à godets, un dahlia rouge à sa boutonnière et un chapeau rond à bords plats, trouve dans son courrier une lettre de l'artiste-imitateur, qui a joué avec Sarah Bernhardt, et il lit que cet artiste accuse l'orchestre de ne pas savoir accentuer les temps forts en l'accompagnant et que, dans ces conditions, lui, qui a joué avec Sarah Bernhardt, il part, il est même déjà parti.... Le gérant éprouve une suffocation ; justement ce soir il y a soirée de gala ; il marche comme un fou, il court à son hôtel, il revient jusqu'à la porte du Casino, il retourne à la poste, il rencontre enfin le machiniste et lui montre la lettre. Il est là debout avec son homme au milieu de la place, et son saisissement est si fort qu'il tire de sa poche un mouchoir vert d'eau et s'en tamponne les yeux, et sur la grande place vide, gauche et charmante, on ne voit rien que ce geste et cette importante émotion.

Dans la montagne.

Les deux pentes se prolongent, parallèles, couvertes d'arbres d'où sortent les campaniles blancs qui jalonnent le val. Une flamme — c'est celle de l'été — a passé sur la voûte des arbres et a brûlé leurs sommets. A présent l'automne immobile endort les feuilles touchées du mal de l'année et les détache doucement une à une.

Le chemin s'en va à travers les châtaigniers dont les vieux troncs presque tous cassés — est-ce par la foudre,

ou par les années et le poids de leurs propres branches ? — ont poussé de grêles rejets. Sous les feuilles brunes et les coques des châtaignes que le pied fait rouler, on voit paraître le sentier blanchi par les pas, et on sent l'âcre fumet des chèvres qui passèrent là le matin. Des femmes traversent la campagne, rentrant une hottée d'herbe fraîche ou portant sur le petit pré le fumier de feuilles ; elles ont des chaussures silencieuses de feutre, des mouchoirs de tête qui semblent teints dans la lie de leur vendange, des yeux clairs comme l'eau de la rivière.

Sous une treille encore garnie de ses grappes noires le chemin passe une dernière fois, puis les pentes se rapprochent et se redressent ; des blocs de pierre énormes, comme après un bombardement de géants postés là-haut, gisent entre les troncs ; au milieu d'un lit de pierraille blanche la rivière fait couler une eau verte qu'on croirait de verre ; des parois de roches lavées de gris et de noir supportent le ciel. Il était bleu de roi ce matin ; il s'est recouvert cet après-midi d'une mince toile grise, en sorte qu'il y a sur tout une lumière atténuée et de fin d'année.

En vérité que venons-nous chercher dans ces retraites, nous autres hommes d'aujourd'hui ? Quelle inquiétude, par intervalles, comme une folie passagère, nous pousse, tels que les antiques corybantes, vers les profonds jardins de la nature et les sauvages édens ? Avons-nous besoin de la consolation délicate de la solitude et de l'excitation des voix du silence ? Ou cette sauvagerie qui dort au fond de nous est-elle le secret le plus intime et le plus précieux de nos êtres, qu'un instinct nous ordonne parfois de réveiller ? Quelle révélation cette ivresse subtile fait-elle monter de notre sang, et quelle clairvoyante

communion nous ménage-t-elle avec le cœur même des choses ?

Ce jour-là, dans les châtaigniers de cette intime vallée, parmi les blocs pâles de granit, un rossignol sauvage faisait entendre quels chants farouchement passionnés ! Sans doute c'était la puissance de l'automne qui dans ce val retiré évoquait ces soupirs et ces cris, cette douceur native, cette ingénue tendresse, et faisait couler comme un ruisseau la mélancolie. Les signes évidents de la fin des choses empreints partout ajoutaient une saveur âcre à la jouissance de vivre d'une vie profonde, composant une suprême volupté et une parfaite initiation, et voilà que sur le mur d'une masure isolée une grande figure, peinte en ocre, tenant une faux d'une main et l'autre levée mystérieusement, un pied légèrement ramené derrière l'autre, vint donner une formule inattendue au sens qui flottait sur la nature et réalisa soudain l'image de la mort vivante et qui danse.

Le soir venait ; la vallée fut descendue dans l'ombre ; les rochers devinrent violets et la verdure brune ; le ciel au-dessus sembla plus clair ; dans le large lit de cailloux de la rivière pareil à un ossuaire on voyait à distance, parmi les cendres du soir, deux vaches guidées par une enfant qui buvaient l'eau verte.... Grands dieux, combien sont morts, dont la sensibilité a ému et enrichi la nôtre ! Est-ce ce qui reste vivant d'eux qui nous fait un cortège invisible dans la solitude ? Est-ce leur cœur qui chante ainsi dans ce profond silence ?

Nouvelle.

Quand elle se montrait dans les rues du bourg, la Catarina Piova, — et c'était seulement pour aller chez le boulanger et chez l'épicier, — ou qu'on la rencontrait par

les sentiers des pentes qui dominent le village, on ne la saluait pas avec la même aisance qu'une autre. Sans doute c'était à cause de son air, qui était dur, avec sa tête de sibylle antique (elle avait dû être autrefois très belle) et à cause de son regard qui vous atteignait comme une flèche. Et surtout on ne lui demandait pas des nouvelles de son fils.

Il était parti de bonne heure, ce Francesco Piova, pour être petit ramoneur, comme plusieurs de ce pauvre pays, et on avait presque oublié qu'il existât ; mais un jour tout à coup il revint, parce qu'un jour ou l'autre ils reviennent tous, c'est le pays encore qui veut ça ; et on rencontra dans la longue rue tortueuse du bourg, qui est un bout de la route de la vallée, un petit homme qui avait une moustache noire, des tempes blanches où étaient marquées les veines bleues, et seulement un peu de rouge au haut de ses joues creuses et au bord des yeux, comme on voit aux gens qui sont mal nourris, et des mains fines et propres. Il dit qu'il avait fait le plâtrier-peintre par l'Italie. Il portait une cravate rouge vif et un chapeau de feutre placé de côté. Il alla au *Circolo socialista* et aux réunions du *Libero pensiero* ; mais il était de nature taciturne et renfermé. Ce fut alors qu'il fit la connaissance de la Rosetti, Bernardina, qui elle était de la race blonde, avec des cheveux très clairs, la peau rose et de petits yeux bleus, et qui était aussi pauvre que lui. Et après deux ou trois semaines il repartit.

Mais cette fois cela ne dura pas longtemps avant qu'il revînt. Il avait les joues encore un peu plus pâles, la moustache aussi un peu plus forte et deux points brillants dans les yeux, et on vit bien qu'il était fou de la Bernardine. On les rencontrait ensemble ; ils ne se cachaient pas. Il faut dire qu'elle était une fille un peu

molle et qui se laissait aller, mais gentille, touchante, et douce, mon Dieu ! On pensait qu'ils se marieraient ; mais le temps passait sans qu'on vît point d'annonces.

Alors un jour le curé, qui était un brave homme avec une large figure de paysan, et était du reste un enfant du pays, tout le contraire du précédent, lequel avait des mains fines et longues, juste comme celles de Francesco Piova, il arriva que le curé, comme il montait à l'église, rencontra Francesco et lui parla. Il lui parla bonnement, franchement, lui disant qu'il devait épouser Bernardine, puisqu'il l'aimait, et fonder un foyer. Mais Piova tenait la tête baissée et au dedans de lui c'était plein d'objections et de défiances. A la fin il répondit qu'il était trop pauvre, et puis qu'il avait laissé une malle à Nori dans les Apennins, et puis : « Qu'est-ce que je ferais ici au pays où il n'y a rien à gagner ? » et cela sur un ton aigre. Mais le curé le reprit :

— Voilà la chose : tu es un irrité et un révolté ! C'est justement en cela que tu as tort. Sans doute que la vie est dure pour toi ; elle l'est pour tout le monde, d'une façon ou d'une autre ; mais elle est bonne aussi, quand on l'accepte et qu'on a courage. Ce qu'il faut, vois-tu, c'est d'avoir confiance, dans la vie et dans le bon Dieu, et on voit la route qui s'ouvre quand on marche tête haute et d'un pas ferme.

Et il lui dit encore que pour lui, Francesco, par exemple, en cultivant mieux la terre que possédait sa mère et qui était presque inculte, ce qui était une injure et un opprobre fait à la terre qui doit nous nourrir, eh bien, il aurait déjà de quoi vivre, lui et sa femme, et faire vivre sa mère, et qu'ainsi il renoncerait à cette existence à l'étranger qui ne donnait que mauvaises idées et inquiétude. Ils étaient arrivés sur la terrasse de

l'église, qui est haut perchée sur le penchant de la montagne au-dessus du bourg et d'où l'on découvre la vallée avec ses grandes pentes de châtaigniers et ses petites cultures, car les gens sont paresseux. On domine aussi les toits d'ardoises du village entremêlés de treilles ; l'église est placée là comme pour les bénir, et à côté du porche, sur le mur, est peinte une grande image très ancienne de saint Christophe qu'on voit de loin et qui défend tous ceux qui la regardent de mort subite. Le curé lui montra tout cela ; mais Piova répondit avec une voix un peu étranglée qu'il était né malheureux, et puis il parla de nouveau de cette malle qu'il avait laissée à Nori dans les Apennins, car les pauvres tiennent à ce qu'ils ont par-dessus tout.

Cependant au fond de lui il avait senti quelque chose remuer, tandis que le curé lui montrait le pays, qui était alors roussi par l'automne, et peut être eût-il obéi à ce mouvement intérieur ; mais la destinée avait fait que la vieille Catherine fût justement parmi les châtaigniers au-dessus de l'église à ramasser des feuilles sèches dans sa hotte pour la litière de la chèvre. Elle vit son fils qui causait avec le curé et en les regardant ses yeux devinrent encore plus durs que de coutume, et c'est bien possible que Francesco, sans le savoir, sentit le poids de ce regard sur lui et que ce fut pourquoi il baissa la tête au lieu de la relever. Et le soir, quand ils eurent mangé la polenta, Catarina parla à son fils ; sans doute elle avait des raisons pour haïr les prêtres, — c'est ainsi que le mal ancien cause le mal nouveau, — et Francesco décida tout de suite de repartir. Le lendemain il déclara à Pietro Strozzi qu'il ne reviendrait jamais au pays ; mais le jour après il dit à Soldo, Batista, que dès qu'il aurait amassé encore un peu d'argent, il reviendrait et épouserait la

Bernardine. En tout cas il obéit à la défiance et non pas à la foi.

Est-ce que Pietro Strozzi répéta ce que Piova lui avait dit qu'il ne reviendrait jamais, ou bien Bernardine se lassa-t-elle d'attendre, toujours est-il qu'elle se laissa faire la cour par un autre, Berotti, qui voulait l'épouser. Cependant la vieille Catarina Piova mourut subitement, sans doute parce qu'elle ne regardait jamais l'antique image de saint Christophe ; elle mourut ainsi dans sa mesure, toute seule avec sa haine ; c'est une chose terrible quand on y pense, et on ne trouva son cadavre que le surlendemain. Elle fut enterrée tout de même près de l'église, sur l'esplanade qui domine la vallée, parce que la mort forcément fait cesser les haines, et quelque temps après son fils fut de retour, et le même jour où il revint furent publiés les bans de Berotti avec Bernardine. En sorte que tout le monde se demanda ce qui allait se passer ; on guettait les allées et venues de Piova, et Berotti se tint sur ses gardes.

Mais il ne se passa d'abord rien. Piova alla au cimetière devant l'église et on l'y vit pleurer, ce qui étonna, parce qu'on croyait qu'il n'aimait pas sa mère. L'automne était revenu ; les feuilles jaunes des treilles tombaient et les maisons paraissaient très blanches ; les pentes de châtaigniers étaient brunes et plus haut, près des sommets, les bouleaux brillaient comme de la paille claire. Piova voyait tout cela tel que le jour où le curé lui avait parlé ; c'était comme si un bloc de glace dure fondait en lui, et il avait aussi rapporté un peu d'argent et sa malle. Du reste il n'adressa la parole à personne, mais le soir en entrant se coucher, Bernardine le trouva dans sa chambre comme autrefois. D'abord elle eut crainte, mais il lui dit : « N'aie pas peur, je ne viens pas pour le profit de

toi. » Elle demanda : « As-tu fait bon voyage ? » Il dit oui, et se mit à raconter ; puis il dit encore qu'il était venu pour l'épouser, mais elle répondit : « C'est trop tard. » Alors ils parlèrent de choses et d'autres avec des phrases vagues, et puis de nouveau, il lui demanda de l'épouser et il disputa avec elle, doucement, obstinément ; il questionnait : « Oui ? » et elle disait : « Non. — Oui ? — Non. » Un moment il s'écria : « Je me ferai quelque chose, » puis à la fin il dit : « Fais ton bonheur ainsi, puisque tu veux ; j'ai cinquante francs, je te les apporterai. » Et il faut croire qu'elle l'aimait toujours, puisqu'il resta la nuit auprès d'elle, mais le matin il se réveilla au petit jour, dans l'horrible lumière de l'aube où l'on voit avec une lucidité terrible toutes les choses et ce que sera votre vie, depuis à présent jusqu'à la mort, sans le charme et la duperie des heures, crûment, — et il regarda la Bernardine qui dormait avec ses cheveux blonds emmêlés et sa peau rose. Alors il se pencha et tâta dans son veston et des voisins entendirent les coups de revolver. On la trouva, elle, étendue sur le lit avec deux trous à la tête et râlant, et lui qui avait voulu se tuer aussi, mais qui s'était à peine blessé et qui était comme fou. Deux gendarmes l'ont emmené, la tête embandée, tandis que les gens le regardaient passer, groupés sur le pas des portes ; et c'était un jour où le ciel était gris, avec une odeur de fumée répandue par la campagne et sur tout une grande douceur.

Au-dessus de la ville.

C'est si peu que la vie humaine ! Il y a des moments où cette pensée vous transperce et vous saisit comme la brume fraîche du soir qui vous fait frissonner.

Voici justement que ses fils légers se tendent dans les

rues comme une toile d'araignée et les petites boutiques des perruquiers sont déjà allumées, mais par-dessus les toits des maisons on voit le soleil encore posé sur le versant tout proche de la montagne comme les ailes colorées d'un papillon. C'est l'heure, si l'on veut contempler le fugitif bouquet de pivoinés du couchant, de prendre la ruelle qui longe l'église et s'élève sur la colline enguirlandée de la longue dentelle des créneaux d'autrefois. Le chemin monte entre les murs qui enferment les treilles des chanoines; lorsqu'on se penche, on voit les petites terrasses où les sarments s'enroulent autour des poutres de châtaignier posées sur des piliers de granit; les pointes blondes s'échevèlent comme les boucles d'une amoureuse décoiffée; il y a de petits escaliers effondrés, des coins de terrasse qui s'éboulent, un beau vase de pierre, l'abandon et la grâce du Midi, ô Italie!

A mi-hauteur de la colline, sous la petite maison d'un fleuriste qui a installé ses jardins contre les murs ensoleillés du château, se trouve un angle où l'on est bien pour s'accouder. On y est à l'abri de la bise qui souffle ce soir du haut des Alpes, faisant courir tout le long de la vallée des cavalcades de poussière, et on découvre le bas du pays avec ses cultures et ses villages et au loin un bout du lac qui luit, pareil à un miroir sur lequel le couchant se penche et effeuille sa couronne. On est tranquille et seul. Au-dessus de soi on a le grand ciel éternel, glacé de vert et de jaune; au-dessous de soi on a la petite ville périssable, tassée dans l'ombre. Elle est là, serrée contre les deux châteaux, ses protecteurs et ses tyrans, et il semble qu'on lise clairement sur le visage fatigué de la vieille cité toute son histoire de maîtresse campagnarde humiliée.

Mais qu'importe l'histoire? La vie n'est-elle pas iden-

tique dans tous les temps? Voici que comme chaque soir la ville s'enfume peu à peu, à mesure que la nuit tombe sur elle ainsi qu'une pluie impalpable, et des lumières s'allument. Une rumeur pareille à ce qu'elle fut depuis le commencement monte jusqu'ici, des appels, des voix d'enfants, des bruits de charrettes; les mêmes vieilles fenêtres s'éclairent. Ah, d'autres mains jadis aux mêmes heures les allumèrent! O Dieu, la vie des siècles paraît quelquefois d'une si désespérante uniformité! Et que chaque vie humaine soit encore si peu de chose dans ce monotone ensemble!

Elles sont là, ces vies, sous ces toits d'ardoises, derrière ces vitres éclairées, et ce moment-ci contient tout, car travail, amour, espoir, souffrance, les existences se renouvellent sans fin des mêmes éléments, et l'ironique artisan de cet effort inutile et qui ne laisse rien après lui, c'est la Mort qui choisit tour à tour l'un ou l'autre parmi le troupeau de prisonniers qu'elle réserve à son plaisir. Heureux encore si nous ne nous laissons pas choir, découragés avant l'heure!

Les grandes montagnes devinrent noires ainsi qu'un sévère avertissement. Dans le petit jardin du fleuriste une forme bougea; une vieille femme devant la maison vint remplir une cruche à la fontaine, sans doute pour le repas du soir, et quand la cruche fut pleine, comme elle ne pouvait plus la soulever, elle appela son fils ou son petit-fils, qui était couché sur une dalle un peu plus loin, elle appela d'une voix dolente: « Beppo, aie la charité.... »; mais l'homme ne répondit ni ne remua; la bise faisait: Oh, oh, oh! et la mère s'assit découragée et reprit de sa voix plaintive de vieille (quel infini de tristesse!): « Aie la charité.... »

La Beauté.

Cette petite ville! Au premier abord elle ressemble à d'autres; pourtant on suit ses rues étroites et bordées d'arcades d'une allure à la fois animée et grave, on monte ses degrés de pierre d'un pas soulevé et ardent. C'est qu'elle est touchée de la Beauté! A cause de la façade de son église de San-Lorenzo et de la grande fresque blonde qu'elle garde dans une seconde de ses églises comme un talisman qui rayonne sur elle tout entière, elle apparaît transfigurée. Du fait de ces deux œuvres elle demeure changée à jamais. Dès lors, et tant qu'elle durera, sur la route qui vient du nord, elle est la première étape de l'Italie des arts.

Combien d'hommes ont éprouvé ici l'ivresse que donne la communication de la beauté achevée et ont erré, agités et ravis, de la petite terrasse où se dresse le mur de marbre divisé selon des lois si parfaites à la modeste nef que domine cette peinture dorée et heureuse comme un champ d'épis mûrs! Oh la pureté des arcs de marbre blanc, la joie saine des grasses guirlandes de fleurs et de fruits, oh cette leçon inscrite sur la façade souveraine: l'ordre et la simplicité créant la beauté parfaite! Et dans la grande fresque, les gestes gracieux de ces femmes, l'harmonie répandue sur tout, si bien qu'on ne s'aperçoit qu'après un long moment que c'est l'événement le plus douloureux, la crucifixion, qui est représenté, si grand est le pouvoir de la beauté d'éclairer jusqu'à la plus intense douleur!

Deux hommes, un peintre et un architecte, ont fait cela, et les générations sont bénies en eux. Quelle raison de croire à la vie! Pour celui que torture la toute-présence de la mort et qui ne peut appeler vivre des jouis-

sances destinées à finir, quelle voie s'ouvre qui permet de s'élever jusqu'à la durée !

Avoir éprouvé cela devant ces œuvres, confusément sans doute, mais profondément, à l'âge où le cœur s'inquiète de quoi il se repaîtra. Avoir senti s'éveiller en soi Dieu sait quelle trouble passion, car beauté et gloire, combien de louches éléments se mêlent à leur pure essence dans un sang jeune ! Avoir prolongé les stations sur les dalles de l'étroite terrasse, tantôt tourné vers la divine façade et tantôt vers la ville aventureuse et le lac aux profonds reflets ; s'être éloigné enfin, le cœur chargé du poids d'un lourd désir qui ne tombera plus....

Et revoir aujourd'hui ces choses de beauté avec un cœur — est-il moins fervent ? — et en tout cas un esprit plus lucide. Éprouver une émotion aussi vive peut-être avec une plus grande clarté. Ne plus sentir seulement, comprendre, commencer à comprendre, se dire qu'on a pris autrefois un engagement involontaire (ne sont-ce pas les seuls qui comptent ?) et être prêt à le tenir. Avoir accompli les sacrifices qu'il faut, connaître mieux les voies et les moyens. Et alors regarder avec une joie reconnaissante, comme un exemple et un modèle, l'harmonie de ces belles œuvres, s'inspirer du plus grand sentiment qui repose sur ce lac et ce paysage et, redescendu dans les ruelles de la ville, ne trouver autre chose qu'un charme délicieux et un avertissement salutaire dans l'ingénuité de ce peuple du midi, dans l'adorable franchise de ses allures, et ne vouloir ressembler qu'à soi-même, sans plus rien désirer pour soi-même !

Ainsi, tout en marchant, tout en vivant, sentir en soi un hymne ininterrompu, une prière continue qui monte comme une flamme droite et tranquille !

En vérité, ces moments sont trop beaux pour ne pas

dominer sur toute une vie. O Dieu, ce long désir passionné, n'est-ce pas l'heure enfin qu'il soit assouvi? Si le cœur brûle, n'est-il pas juste aussi qu'il éclaire?

Jour de pluie.

Le ciel est gris; la pluie va tomber. Aux deux bords du chemin qui suit la côte montagneuse du lac, les feuilles ne brillent plus; elles pendent sans bouger et dans l'immobilité de l'air elles attendent la douceur d'être mouillées.

Le paysage que tourmentait par ces beaux jours le caprice des heures a revêtu une uniformité tranquille. Les pentes des montagnes, qui étaient tour à tour exaltées par les rayons ou creusées par les ombres, montrent aujourd'hui leurs masses vraies et leurs formes, et le lac naguère dévoré de reflets étend maintenant une surface unie et ferme de métal. Il ressemble à tous les lacs; les choses d'ici ressemblent à toutes les choses. A peine la silhouette carrée d'un clocher ou les festons d'une vigne font-ils souvenir du lieu de la terre où l'on est; la vieille femme qui passe, malgré son mouchoir violet et ses semelles de bois, n'a l'air que d'une pauvre vieille. La magie du ciel n'opère plus, et tout ce pittoresque qui vous grisait, toute cette surprise, tout ce facile amusement et cette distraction des yeux ont disparu.

Voici qu'on se retrouve enfin, Dieu merci, devant la vie partout pareille à elle-même, voici qu'on recouvre le regard qui voit profond. L'exaltation des heures lumineuses est tombée et aussi l'aigre mélancolie de certains soirs, ou plutôt elles sont fondues en un seul sentiment, plus complet et durable, de même qu'en chimie deux corps instables se combinent et se réduisent. Plus d'en-

chantement et plus d'amertume; une ferme volonté qui donne à chaque chose sa forme et sa valeur, un clair sentiment. La vie des hommes apparaît dans sa réalité laborieuse et humble, pressée par le souci de la faim, car ce n'est que par instants que la traversent et la transfigurent les rayons des joies ou les ombres des chagrins, et sous ce ciel sans prestige les sociétés des hommes paraissent semblables à celles des fourmis sur la surface de la terre.

Et voici que, le jeu des illusions tombé, naît une émotion vraiment profonde et simple, voici qu'on communie un peu avec l'âme du monde, qu'on participe à la vie des autres, qu'on devine leurs souffrances et leurs joies. Et alors aussi on éprouve le désir du retour vers les choses qui vous sont plus familières, vers les paysages de toujours et les êtres qu'on a vus dès l'enfance, puisque seuls en définitive on sent qu'on peut vraiment les connaître et vraiment les aimer; et l'on est prêt à reprendre l'humble vie quotidienne et le labeur assidu.

Le ciel s'abaisse encore et glisse sur les penchants des montagnes; le monde est étroit, clos et immobile; sur tout, sur le cœur et sur le paysage, repose la bienfaisante paix, et voici qu'avec un bruissement doux tombent enfin les premières gouttes de pluie.

F. CHAVANNES.



UN POÈTE SLAVE

SVATOPLUK CZECH

La renaissance politique de la nation tchèque au dix-neuvième siècle a été accompagnée d'une renaissance littéraire dont j'ai eu à diverses reprises l'occasion d'étudier les principaux représentants¹. J'ai déjà signalé dans une étude rapide sur la littérature tchèque publiée il y a quelques années les grands maîtres de la poésie tchèque actuelle ; j'ai insisté particulièrement sur les noms des deux chefs de chœur Vrchlicky et Svatopluk Czech. Vrchlicky vit encore grâce à Dieu, mais sa santé donne de graves inquiétudes à ses compatriotes. Svatopluk Czech est mort en 1908. La postérité a commencé pour lui. Je n'ai pas la prétention de résumer ici toute son œuvre. Elle comprend plus de vingt volumes, vers et prose. Je voudrais seulement offrir une idée de la biographie de l'auteur et de la valeur de son œuvre. Elle a

¹ Voir *La Bohême historique et littéraire*, Paris, 1887 ; *L'historien national de la Bohême* (*Nouvelles études slaves*, 1880) ; *Le roman rustique en Bohême* (id. 1886) ; *Kollar et la poésie panslaviste* (*Russes et Slaves*, tome I^{er}) ; *La littérature tchèque contemporaine*, etc. ; dans le *Journal des savants* les études sur Hanka, Tomek (1909), Schafarik (1910) et dans la *Bibliothèque Universelle* une étude sur la littérature tchèque, année 1905.

donné lieu à de nombreuses publications du vivant même de l'auteur. La plus importante est celle de M. Flajshans, professeur dans un gymnase de Prague, qui a consacré à notre poète à l'occasion de son soixantième anniversaire tout un volume de biographie et d'analyse¹.

I

Svatopluk Czech est né en 1846 à Ostredék, dans le cercle de Beneschov, au sud de Prague, au plein cœur de cette nationalité tchèque dont il portait le nom; il appartenait à une famille d'agriculteurs. Son père était intendant d'un grand domaine rural. C'était un bon patriote tchèque qui trouva le moyen de se compromettre et même d'être quelque temps emprisonné au mois de juillet 1848. Il était très slave de cœur et le poète se rappelait que pendant la guerre de Crimée il avait fait des vœux ardents pour le triomphe de la Russie.

Elevé pendant ses premières années à la campagne, l'enfant trouva dans la bibliothèque paternelle des traductions d'œuvres romantiques, de Chateaubriand, de Gogol, de Grillparzer, qui exaltèrent de bonne heure son imagination.

Il fut d'abord envoyé au gymnase de Leitmeritz pour apprendre l'allemand, dont la connaissance était indispensable à qui voulait embrasser une carrière libérale. Il s'éprit de l'idéalisme de Schiller et du romantisme de Byron.

En 1858 il passa à Prague et fut mis en pension dans un *convict* (internat) où les Tchèques et les Allemands recevaient une éducation plutôt germanique. L'année suivante il assista au jubilé de Schiller qui fut célébré

¹ Prague, librairie Topicz, 1906.

par les Allemands, mais qui donna lieu à des contre-manifestations de la part des Slaves. Les querelles étaient fréquentes d'ailleurs entre Tchèques et Allemands. Dans ces querelles Czech ne manquait jamais d'évoquer le souvenir des grands ancêtres, de Zizka et de ses compagnons hussites.

Il lisait en cachette les œuvres de Macha, qui était alors le coryphée de l'école romantique ; il dévorait le *Caïn* de Byron, les drames de Shakespeare, les œuvres de Pouchkine, de Mickiewicz et de Lermontov. S'il est un poète qui ne procède pas des influences françaises, c'est bien assurément celui-là. Il commença de très bonne heure à griffonner des vers dans sa langue maternelle.

Les années de réaction qui avaient suivi la période orageuse de 1848 avaient été au point de vue de la production poétique des années stériles. Comme naguère en France chez les Provençaux, les rares poètes tchèques étaient réduits à publier leurs œuvres dans des almanachs. Celui qui réussit le mieux s'appellait *Mai*, nom plein d'espoir, — emprunté, j'imagine au célèbre poème de Macha, — mais qui ne permettait pas encore de compter sur une riche moisson.

Elle allait lever cependant, cette moisson. *Mai* parut à dater de 1858 durant onze années consécutives et groupa autour de lui les poètes de la jeune école sous les auspices de Joseph Fricz, de Halek et de Neruda. Les collaborateurs de *Mai* réussirent à ressusciter ou plutôt à créer la presse littéraire. Dans les recueils qu'ils fondèrent successivement : les *Tableaux de la vie* (1859-1862), *La Chronique de la famille* (1862-1865), *La Belle Prague* (1864-1865), *Les Fleurs* (1865-1872), la poésie occupa toujours une place prépondérante.

Il se formait à cette époque des sociétés plus ou moins mystérieuses auxquelles les étudiants dès le collège s'agrégeaient volontiers. Le jeune Czech se joignit à un groupe qui s'appelait l'Oreb en souvenir des Hussites qui aimaient à donner des noms bibliques à leurs forteresses. Dans un recueil éphémère, *Le Tilleul*, Czech écrivait des vers qu'il signait *Nevolny* (l'esclave). En sa qualité de collégien, il était obligé de garder l'anonyme. De temps en temps cependant ses camarades donnaient libre carrière à leur patriotisme. Un professeur allemand s'étant permis d'appeler les compagnons de Zizka ¹ une canaille fanatique armée de fléaux, des murmures violents lui firent comprendre que les Tchèques étaient en nombre dans sa classe et qu'ils n'étaient pas disposés à laisser insulter leurs ancêtres.

En 1863 Czech remporta, dans un concours organisé par une revue de province, un prix de poésie pour une ballade intitulé *Songe de Noël*. Il commença un drame qu'il n'a jamais achevé et qui au dire de ses camarades rappelait la manière de Schiller.

A peine échappé du gymnase il s'affilia à un petit cénacle littéraire qui s'appelait le *Ruch* (le mouvement); les membres de cette société se donnaient le titre de frères et prenaient chacun un nom de guerre. Je sais un grave juriste, aujourd'hui correspondant de notre Institut, qui en ce temps-là s'appelait Suk (la mauvaise tête) un futur homme politique qui s'appelait Karlinsky. Pour montrer sa joie de collégien émancipé, Czech échangea son pseudonyme de *Nevolny* (esclave) contre celui de *Volny* (libre). Après avoir fait son droit, il entra dans une étude d'avoué et dut pour vivoter donner des leçons

¹ Voir mon étude sur Zizka dans le troisième volume des *Etudes slaves*.

quand il en trouvait. C'est peut-être bien son histoire qu'il nous a racontée dans celle de ce pauvre diable réduit aux abois, comptant uniquement sur une pièce de monnaie qui se trouve être un bouton usé.

Le 13 juin 1866 Czech signa pour la première fois de son nom une poésie publiée dans une petite revue, *Lumir*, qui allait bientôt disparaître. Le 3 juillet, Prague était occupée par les Prussiens et les patriotes se demandaient avec inquiétude si leur patrie ne serait pas la rançon de la paix et si leur campagne de résurrection nationale n'allait pas irrémédiablement échouer. Il n'en fut rien. Le gouvernement autrichien exclu de l'Allemagne se trouva désormais en face de ses peuples. Mais Czech n'était pas un homme politique. Une ballade publiée en décembre 1867, *Les Cardiotés*, fut son premier succès littéraire.

En 1868, dans l'almanach *Ruch*, il publia son poème *Le Hussite sur la Baltique*. Il y évoquait un épisode historique célèbre dans l'histoire de son pays, l'expédition du roi de Bohême Przemysl Ottokar contre les chevaliers teutoniques. C'est à cette expédition que se rattache la fondation de Königsberg. Cette ville doit son nom (la montagne du Roi) à Ottokar, qui en fut le véritable fondateur. Les Tchèques aiment à évoquer ces souvenirs lointains d'un passé glorieux.

Les vers publiés dans des almanachs ou des revues éphémères ne faisaient pas tomber le moindre kreutzer dans la bourse du poète. Il dut s'abaisser à la prose, collaborer à une revue illustrée et à un journal quotidien où il rédigea des feuilletons, c'est-à-dire des articles de fantaisie, des causeries. Sur les vingt volumes qui constituent ses œuvres complètes, il en est douze qui sont occupés par des feuilletons, des romans, des nouvelles, des fantaisies humoristiques en prose.

C'est grâce à la prose qu'il put s'émanciper de la basoche et renoncer à l'étude d'avoué où son talent se morfondait.

A dater de 1873, il prend définitivement possession de lui-même. Deux de ses amis, Neruda et Heller, ressuscitent la revue *Lumir* et Czech lui donne son épopée des *Adamites* empruntée au cycle hussite, qui est pour la Bohême une source inépuisable de scènes historiques, de romans et de poésie. Les conditions d'existence de la presse littéraire étaient terriblement dures à cette époque. Malgré toute l'énergie et le talent de ses collaborateurs, le *Lumir* au bout de six mois n'avait encore que quatre cents abonnés.

En 1874, Czech réunit ses vers en un volume. Cette même année la société pour l'encouragement des lettres tchèques, le « Syatobor », lui accordait une bourse de voyage de six cents florins. Ce ne fut ni vers la France, ni vers l'Italie, que le lauréat dirigea ses pas. Ce fut vers le Caucase et la Crimée, où l'attiraient évidemment les souvenirs de Mickiewicz, de Lermontov et de Pouchkine. Il traversa la Galicie, la Russie méridionale, visita la Crimée, franchit la mer Noire. De Tiflis, où il avait rencontré une petite colonie tchèque, il poussa jusqu'à Batoum qui dans ce temps-là appartenait encore aux Turcs, longea la côte septentrionale de l'Asie-Mineure et regagna Constantinople, d'où il revint par Vienne dans son pays. Il n'était pas cosmopolite. S'il l'avait connu, il aurait volontiers paraphrasé le vers de Voltaire :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai mon pays.

Ce sentiment, il l'a exprimé en vers attendris et pittoresques :

« Quand je revins des pays lointains, ému du charme et de l'éclat des paysages étrangers, dans mon âme flamboyaient les

aurores enchantées de l'Orient et la blanche Constantinople, rêve magique, et la mer riante de saphir et d'émeraude. Mais quand j'aperçus pour la première fois la forêt de Bohême, les chaumières, les champs, les prairies en fleurs, et, dans la brume du matin, la silhouette de Prague aux cents tours, un soupir de bonheur s'échappa de mon sein : « O ma Bohême, ma belle Bohême ! »

En 1876, Czech publia un volume de récits en prose : ils sont pour la plupart d'un caractère humoristique. Tandis qu'il voyageait en Orient, son confrère le poète Neruda, qui était en même temps feuilletonniste et critique, rendait compte de ses poésies dans la *Gazette nationale*.

« Czech, disait-il, est parti sur la route qu'ont suivie naguère les Argonautes. Il verra la mer se déchaîner autour de lui, et le soleil jaillir des ondes salées. Du haut des cimes asiatiques, il contempera la beauté sauvage du Caucase ; il se reposera sous les palmiers ; il promènera ses pas dans ces régions où le laurier croît sur la tombe des héros et il nous rapportera la toison d'or de nouvelles conceptions poétiques. »

II

Ces nouvelles conceptions, Czech rêvait de les publier dans un recueil bien à lui, qui le mît à l'abri du caprice des directeurs ou des éditeurs. D'accord avec son frère Vladimir Czech et Servac Heller, qui étaient tous deux des littérateurs de talent, il fonda une revue mensuelle qui portait le nom poétique de *Kviěty* (les fleurs). Après un mois, elle ne comptait que seize abonnés ! Mais, au bout de quelque temps, le succès se dessina. L'existence de la revue assurait celle du poète qui, ayant perdu son père, pouvait désormais se livrer sans arrière-pensée à la pratique des lettres.

C'est dans cette revue qu'il a publié quelques-unes de ses œuvres les plus importantes : en vers des épopées,

Zizka, Vacslav de Michalovice, Dagmar; en prose, des romans, *Le candidat à l'immortalité, Icare, L'excursion de M. Brouczek dans la lune.*

En 1882, il entreprit un voyage au Danemark pour recueillir les matériaux d'un poème historique, *Dagmar*. Dagmar, c'est le nom scandinave d'une princesse tchèque, Marguerite, fille du roi de Bohême Pržemysl I^{er}, qui épousa en 1204 le roi de Danemark Valdemar II et dont le souvenir est resté populaire chez ses sujets scandinaves. On voit encore son tombeau à Ringsted en Danemark. Czech se plut à évoquer l'image de cette fille de Bohême, exilée sous les brumes du nord et le poème qu'il lui a consacré compte parmi ses œuvres les meilleures.

En 1885, une expédition de Tchèques établis en Amérique revint tout exprès à Prague pour visiter ce théâtre national dont j'ai raconté ailleurs la captivante histoire ¹. Ce fut Svatopluk Czech que l'on chargea d'écrire le prologue de circonstance qui devait saluer les compatriotes d'outre-mer. L'année suivante, en s'inspirant tour à tour de Swift et de Jules Vernes, il publiait un roman satirique dant il serait fort difficile de faire apprécier le sel à des lecteurs étrangers, *M. Brouczek dans la lune*.

En 1890 il fut l'un des premiers membres de l'Académie tchèque récemment fondée sur l'initiative et grâce à la libéralité d'un mécène, l'architecte Hlavka. Il n'avait pas le tempérament voulu. Il préférait à l'atmosphère académique celle des brasseries solitaires où il pouvait savourer en paix, en compagnie d'une chope de Pilsen, le cigare qui ne le quittait jamais. Au bout de quelques années il donna sa démission. Il aurait pu dire de lui-même, comme faisait notre Ducis : « Je suis un canard sauvage. »

¹ Voir mon livre sur Prague (Librairie Laurens, chap. XI).

A diverses reprises il avait accepté des prix provenant de fondations patriotiques. En 1892 le ministère de l'instruction publique de Vienne lui fit offrir un subside de six cents florins (douze cents francs). Il refusa, ne voulant rien devoir à l'étranger.

En 1892 ses compatriotes célébrèrent la vingt-cinquième année de ses débuts dans la littérature. Cette fête coïncidait avec le quarantième anniversaire du glorieux rival de Czech, le poète Vrchlicky¹. La municipalité de Prague leur conféra un titre qui n'est pas usité dans nos pays d'Occident, celui de bourgeois d'honneur et y joignit une subvention qui pouvait être acceptée. La ville de Prague est vraiment l'âme de la nation tchèque. Nous savons, pour l'avoir constaté sur les bords de la Vltava et de la Seine et sur le champ de bataille de Crécy, avec quel tact, quelle énergie, quelle intelligence elle sait être à l'occasion la représentante officielle d'une patrie qui n'a point de corps diplomatique. Elle a conscience de son rôle international et il ne lui arrive pas de commettre, dans ses relations avec ceux qui ont bien mérité de la patrie tchèque, les erreurs auxquelles se livrent parfois des corporations qu'on aurait lieu de croire plus éclairées et mieux informées des services rendus à leur nation.

Czech justifia l'enthousiasme de ses compatriotes par la publication du volume intitulé *Chants d'un esclave* qui parurent pour la première fois en 1894 et dont trente éditions n'ont pas épuisé le succès. Ce succès provoqua des manifestations enthousiastes et fit pénétrer le nom de l'auteur jusque dans les couches les plus humbles de

¹ M. Vrchlicky (prononcez Verchlitsky) s'appelle de son vrai nom Frida. Sous ce nom réel il lui eût été plus facile de devenir populaire à l'étranger que sous le pseudonyme rébarbatif qu'il a adopté.

la population. La ville de Karlin nomma le poète député au Reichstag autrichien. Les hommages lui arrivaient de tous les côtés. Ces hommages effrayèrent certains patriotes timorés ; exaspéré de leurs scrupules, Czech donna sa démission de député et de membre de l'Académie tchèque.

Quand on observe de très près et avec beaucoup de sympathie, comme je le fais depuis près d'un demi-siècle, les manifestations de l'esprit public en Bohême, on a parfois des sujets de s'étonner ; mais il ne faut point oublier que les Tchèques ne sont pas absolument les maîtres chez eux, que la situation de la Bohême n'est pas celle de la Hongrie : Prague dépend de Vienne et, si les exaltés s'efforcent de l'oublier, il y a des opportunistes qui s'en souviennent peut-être plus qu'il ne faudrait.

Arrêtons-nous un peu sur les *Chants d'un esclave* ; nous ne pouvons dans le cadre restreint de cette esquisse analyser l'œuvre entière du poète.

Le succès de cet ouvrage n'est pas seulement dû à la perfection impeccable de la forme, qui rappelle les plus belles pièces d'Hugo ou de Leconte de l'Isle. Il est dû surtout, j'imagine, aux allusions nombreuses que les patriotes tchèques ont cru y découvrir. Envisagé à ce point de vue, ce recueil joue dans l'œuvre de Czech le même rôle que *Conrad Wallenrod*¹ dans l'œuvre de Mickiewicz.

Voici par exemple des strophes que chantent les galériens au bord de la mer, et tout le monde sait que, — sauf dans une comédie de Shakespeare, — la Bohême ne touche point l'Océan :

« Nous fûmes des hommes libres ; ce pays nous appartenait.
Pour nous étaient nos labeurs et pour nous nos semences ; nous

¹ Voir mon étude sur Adam Mickiewicz. *Russes et Slaves* (3^{me} série), p. 170 et suivantes.

gardions notre domaine contre tous, nous menions des guerres victorieuses pour notre foyer et notre honneur. »

Ce pays « qui nous appartenait », c'est évidemment la Bohême slave asservie et dominée par une race étrangère. Sera-t-il jamais affranchi ? Le poète paraît en désespérer. Une autre chanson se termine par cette strophe mélancolique :

« Déjà ma tête s'incline et mes cheveux blanchissent, mon sombre automne ne connaît plus d'espérance. Je sais que mes mains enchaînées ne briseront pas leurs fers et qu'ils reposeront avec moi dans la tombe. »

Ailleurs un chœur d'esclaves chante :

« Une race étrangère nous foule dans la poussière, nous injurie dans une langue inconnue ; un double joug pèse sur nos épaules.

» Le coup de fouet de l'étranger s'imprime plus profondément dans la chair, nos lèvres n'osent émettre que des paroles craintives ; car un maître étranger en déteste le son. Tout ce qui nous est le plus cher, il le hait ; ce qu'il veut nous est odieux. Il voudrait nous arracher la voix de notre sang, les insignes, la mémoire et la langue même de nos ancêtres. »

Parodiant une chanson célèbre de Lermontov, la *Berceuse cosaque*, un grand poète russe, Nekrasov, avec lequel Czech offre plus d'un trait de ressemblance, a écrit la *Berceuse du fonctionnaire* :

« Tu grandiras et bientôt tu connaîtras ce monde chrétien. Tu achèteras un frac vert foncé et tu prendras une plume. Tu diras : « J'ai de bonnes intentions. Je suis pour le bien. » Dors. Je ne suis pas inquiet de ton avenir. Dodo ! l'enfant do !

» Tu auras l'aspect d'un fonctionnaire et l'âme d'un drôle. En un jour tu apprendras à plier l'échine avec élégance. Dors espiègle tandis que tu es encore un innocent. Dodo ! l'enfant do ! »

Non moins amère, mais plus douloureuse, est la berceuse que la mère du jeune esclave chante à son fils :

On t'ordonnera d'honorer dans la poussière les auteurs de nos maux. Ton esprit enfantin boira tout d'abord le poison de la servitude. Pour n'être qu'un instrument au nom du maître, étouffe en toi les moindres vestiges de tes rêves de liberté.

» Et quand tu seras arrivé à l'âge adulte, idole des vierges rêveuses, on t'emmènera, le joug au dos, sous l'étendard du souverain. On t'enverra au combat verser pour son honneur et sa gloire ton jeune sang vigoureux.

» Pour lui, de ta sueur, jusqu'à la tombe tu arroseras le sol ou, ce qui est pire, tu porteras la livrée de ses laquais ; tu exploiteras tes propres frères. Tu l'aideras à plier leurs têtes sous une pire servitude. Ferme les yeux, mon chéri, et pour la vie misérable de l'esclave, ne te réveille pas. »

Si, — comme je l'imagine, — dans ces chants d'un esclave, il s'agit réellement des destinées de la race tchèque dominée par les Germains, le poète est terriblement dur pour ceux de ses compatriotes qui servent le régime autrichien ou qui en acceptent des distinctions honorifiques. Nous avons dit plus haut avec quelle énergie il avait refusé la subvention qu'on offrait à Vienne. Il eût de même refusé toute distinction honorifique, si j'en juge par les vers suivants :

« Tout tremblant sur sa natte, il digère, le vieil esclave, près de son pot de riz gâté et il baise humblement le fouet dont il fut cent fois battu. Pour se moquer de lui, son seigneur lui a pendu au cou une plaque de fer-blanc et notre bonhomme dans sa joie enfantine dresse la tête au-dessus des autres. On l'a donné pour modèle aux esclaves ! »

Ni Hugo, ni M^{me} Ackermann, ni Richepin, n'ont rien écrit de plus haut que les strophes enflammées où le poète slave revendique la liberté de conscience. Pour

bien les comprendre, il faut se rappeler que la Bohême hussite, autrement dit hérétique, fut ramenée à l'orthodoxie catholique par la violence et la persécution :

« Même notre Dieu nous a été imposé par le Maître et il nous ordonna de croire que c'est par Dieu que le fouet nous a été infligé, que les fers nous ont été mis. Humiliez-vous, inclinez-vous devant le Seigneur de la voûte étoilée !

» Humiliez-vous ! Inclinez-vous devant le Maître de la terre. Seules, l'humilité et l'obéissance ouvrent les portes des cieux et la plus belle parure d'une âme est la dévotion envers le Maître.

» Ainsi le sentiment le plus sacré de l'humanité est au service du Maître des esclaves. Sur la face même de la divinité est gravée celle de son visage insolent, et un chœur de prêtres menteurs, le dos courbé, lui chante des hymnes à l'envi, soutient sa puissance et appelle la malédiction sur toute tête qui veut se redresser.

» Jadis la bouche d'un adorable prophète prêchait l'égalité des hommes et, brisant les chaînes de l'esclave, les a tous liés du lien de l'amour. Mais la troupe menteuse de ses disciples a pris l'envers de sa doctrine. A nous pauvres, elle exalte le saint exemple. Elle a pris sa part du pouvoir ; à l'ombre de la faveur du Maître, elle jouit de son misérable butin et en revanche elle bénit des fers, amère ironie, au nom du Maître ! »

» O notre Dieu, Dieu juste, écoute ! Dieu des misérables serfs, toi qui ne revêts pas ton autel d'or, ni tes prêtres de soie, toi qui trônes dans la majesté de la nature et dans le battement des cœurs simples, toi grand Dieu de la liberté, dresse ta main puissante, arrache nos chaînes séculaires, relève nos fronts de la poussière et, dans les temples de la liberté, proclame ta loi juste ! »

Pourtant le poète ne veut pas désespérer et il fait entrevoir à ses lecteurs... c'est-à-dire à ses compatriotes, l'espoir d'un meilleur avenir :

« Dans ma nuit est tombée la lumière fraîche de l'aube. Elle

m'a apporté une consolation ; elle m'a dit que l'ombre de nos ancêtres est pourtant restée sur nous, que la violence des tyrans n'a pourtant pas sucé tout le sang de nos veines. Salut à toi, aube printanière, qui, dans les angoisses de la nuit, nous annonces les joies prochaines du salut. »

Pour hâter cet heureux jour, il invite tous ses concitoyens à la concorde et à la persévérance :

« Je vois des efforts dispersés, j'entends une cacophonie de mots d'ordre divers.... Tous les matins un nouveau chef se lève. Ah ! si plutôt toutes les mains s'unissaient en un faisceau fraternel ! Que tous les efforts divergents s'effacent devant un effort unique : arracher notre col au joug. »

Ces vers font-ils allusion aux tendances parfois divergentes des jeunes et des vieux Tchèques pour réaliser l'idéal national ? Je serais tenté de le croire.

En dépit des tendances souvent pessimistes de l'auteur, le volume se termine par de consolantes prophéties :

« Je sais qu'elle brillera, à coup sûr, l'aurore des jours meilleurs, et que de nos visions s'accomplira au moins une grande partie. Assurément il ne me sera pas donné de secouer le joug qui pèse sur ma vieillesse ; ma tête chenue s'incline vers une terre asservie, mais vous, ô mes jeunes amis, vous poserez un pied heureux sur le rivage ensoleillé de la liberté.... Concentrez toutes vos énergies jusqu'à l'heure de l'action. Alors un peuple libre et fraternel verra tomber ses chaînes et notre drapeau, mes frères, flottera dans la sérénité de l'azur. »

III

J'ai dû particulièrement insister sur ce recueil, qui marque l'apogée de la vie du poète. Le 21 février 1896, les Tchèques tinrent à célébrer avec solennité le cinquantième anniversaire de sa naissance. On pourrait constituer toute une bibliothèque avec les hommages

littéraires que Czech reçut à cette occasion. Ces hommages, toutefois, ne le retinrent pas longtemps à Prague. Il n'aimait pas la vie fiévreuse des villes « où l'homme est esclave des besoins factices. » Il répondait avec enthousiasme à l'appel que lui adresse la nature dans un de ses poèmes :

« Oh ! reviens dans mes bras, enfant ! Là tu te rajeuniras jusqu'au fond de ton âme, tu sentiras dans tout ton être une fraîcheur bénie, tu te réveilleras d'un sommeil fiévreux. Ma sève pénétrera dans tes veines. Tu connaîtras le charme des vies droites. Plus près de ton origine et de ta fin, tu retrouveras chez moi l'heureuse harmonie de ton âme. »

Dans la solitude où il s'était retiré il méditait un poème dramatique emprunté à la période hussite qu'il avait déjà chantée dans les *Adamites* et qui est pour les Tchèques la grande période de leur histoire¹.

Le héros devait être Rohacz de Sion, l'un des plus vaillants compagnons de Zizka. Suivant une coutume répandue chez ces guerriers farouches qui s'intitulaient les champions de Dieu et de sa loi, Rohacz avait donné à son château le nom de Sion. Ce château fut pris au début du mois d'octobre 1437 et quelques jours après Rohacz, après avoir subi la torture, fut pendu avec cinquante-deux de ses compagnons. Malheureusement Czech n'a point achevé son œuvre, il n'en a écrit qu'un prologue et les trois premiers actes. Ces fragments grandioses font regretter qu'il n'ait pas eu le temps ou le courage d'achever son œuvre.

A dater de l'année 1900, il commença à réunir ses œuvres complètes qui forment vingt volumes, dont quelques-uns ont déjà eu plusieurs éditions. Il faudrait pour

¹ Voir dans la *Bibliothèque Universelle*, année 1876, *L'historien national de la Bohême* ; 1879, *Jean Huss et les Hussites* ; 1881, *Jean Zizka*.

en donner une idée complète dépasser de beaucoup les limites dans lesquelles je suis enfermé ici.

La mort le surprit pendant un séjour à Prague le 23 février 1908. Ce fut un deuil national. Le 1^{er} mars suivant il fut enseveli au cimetière du Visehrad, où reposent la plupart de ses illustres compatriotes.

C'était un patriote ardent, un apôtre passionné de la solidarité slave. Sa vie tout entière avait été celle d'un homme de lettres, d'un poète désintéressé. Il croyait à l'avenir de son peuple ; il ne cessait de l'engager à ne point désespérer. Au point de vue littéraire il fut surtout un poète slave : parmi ses prédécesseurs tchèques, il s'inspira surtout de Kollar, de Czelakovsky, de Macha, et de Neruda ; parmi les Slaves, de Pouchkine et de Lermontov chez les Russes, de Mickiewicz et de Slovacki chez les Polonais ; parmi les étrangers de Byron et quelque peu des romantiques allemands. Les littératures romanes n'avaient guère exercé leur action sur lui, la française — sauf peut-être Jules Verne — moins que toute autre. Il n'était venu qu'une fois en France et ce n'est pas du côté de ce pays qu'il tournait ses regards.

En littérature, depuis ses débuts, il n'avait guère rencontré que de succès. Ses compatriotes se plaisent à ce propos à raconter une plaisante anecdote. Lorsque parut l'*Almanach des étudiants tchèques*, Neruda, qui était alors le prince de la critique, se plut à relever le nom de deux débutants : Svatopluk Czech et Jean Vransky, or Vransky était tout simplement le pseudonyme de Czech.

Czech n'était pas comme son illustre confrère Frida Vrchlicky un poète de l'art pour l'art. S'il les avait connus, il eût volontiers pris pour épigraphe les vers de Hugo :

Malheur au barde qui s'exile
Et s'en va, penseur inutile,
Par la porte de la Cité.

Dans sa *Confession* il se reproche d'avoir préféré le calme à la lutte, mais dans les *Chants du matin* il tient le langage d'un homme d'action :

« On ne peut pas toujours abaisser de haut un regard superbe sur les foules qui luttent et planer indolent, inactif, au-dessus des flots agités. L'heure vient parfois où il est déshonorant de cacher ses couleurs dans la lutte, où il faut peindre sur son écu le blason de ses convictions.

» Je n'aime guère la mêlée quotidienne où écument les passions tumultueuses. Je ne veux point à tout propos et sans raison suivre l'étendard des partis. Mais là où la cause juste appelle des défenseurs, dans les rangs, toujours fièrement, je dresserai sur mes épaules fidèles l'écu teint de mes couleurs.

» Là où l'aigle blanc vole vers l'aurore, là où le tilleul gigantesque appelle sous son large feuillage les nombreux fils de la grande Slavie, là où l'amour et la concorde présagent à tous la résurrection, là est ma place.

» C'est là qu'on me verra toujours à l'aile la plus avancée. »

Pour comprendre cette dernière strophe il faut se rappeler que l'aigle est le symbole héraldique de la Pologne et de la Russie et que le tilleul est l'arbre national des Slaves, comme le chêne est celui des Allemands. Le poète n'eut aucune occasion d'essayer de suivre l'aigle dans son vol ; il se contenta de chanter à l'ombre du tilleul slave.

Malgré les déceptions et les amertumes de l'heure présente, il gardait une foi invincible dans l'avenir de sa race.

Cette foi, il l'a exprimée en de beaux vers que ses compatriotes aiment à répéter :

« Ne croyons à personne en ce vaste monde. Nous n'y avons pas un seul ami.... Ne croyons qu'en nous-mêmes, en notre labeur, en notre persévérance. Ne croyons qu'en notre saint enthousiasme pour nous-mêmes, ne croyons qu'en la confiance de la race slave. »

Et ailleurs :

« Nous sommes faibles, petits. Assez de ces propos ! Celui-là seul qui désespère ainsi est faible et petit. La Grèce était plus petite que Rome ; mais son front immortel a touché les étoiles.

» Comme ils semblaient ridicules, les fléaux de nos pères, quand le monde entier se dressa contre eux ! Et voici qu'un chef aveugle a tenu en échec le monde entier et que l'éternelle Rome s'est inclinée devant Tabor (forteresse hussite).

» Celui-là seul est faible qui a perdu la foi en lui-même et petit celui qui ne poursuit qu'un petit objet. »

Dans le même ordre d'idées, Svatopluk Czech a écrit en prose :

« Ne comptons pas sur le concours et la bienveillance des étrangers. Ils ne nous offriront pas un atome, sauf ce que nous leur arracherons dans une lutte acharnée. Ayons l'œil toujours tourné vers nos frères slaves, quand même ils répondraient à notre affection par la froideur ou même par un dédain aristocratique. Mais avant tout dressons bien haut notre drapeau et qu'il porte pour devise notre infatigable labeur ! »

C'est sur ces paroles que je voudrais finir une étude qui n'a pas la prétention d'épuiser l'œuvre du poète ni celle du prosateur. Je serais heureux si elle pouvait donner à quelque esprit curieux le désir de les étudier en détail et d'en traduire des extraits ou de les résumer en français. Mais, hélas ! combien sont-ils, ceux de nos compatriotes qui peuvent les aborder dans le texte original ?

LOUIS LEGER.



PETER CAMENZIND

—◆—
ROMAN
—◆—

QUATRIÈME PARTIE ¹

VI

Mon autre vice était beaucoup plus grave. Je n'éprouvais aucune joie à voir des hommes ; je vivais comme un ermite et j'opposais à toutes les choses humaines l'ironie et le mépris.

Au début de ma nouvelle vie, je ne m'en fis guère de soucis. Je laissais les hommes à eux-mêmes. Il me semblait naturel de tout donner, tendresse, dévouement, sympathie, à la nature. Et quelque temps, celle-ci me suffit.

Le soir, au moment où j'allais me coucher, une idée me traversait l'esprit. Je me rappelais une colline, une lisière de bois, quelque arbre solitaire et préféré que je n'avais pas vu depuis longtemps. Il était dans la nuit, dans le vent ; il rêvait ou dormait, ou il gémissait et agitait ses rameaux. Quel aspect avait-il maintenant ? Je quittais la maison, j'allais le chercher. Je contemplais sa silhouette vague dans les ténèbres, je le regardais avec une tendresse étonnée, et j'emportais en moi en m'en allant son image confuse.

Vous riez. Et pourtant si cet amour s'égarait, il n'était peut-être pas gaspillé. Mais où trouverais-je le chemin qui me conduirait à l'amour des hommes ?

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons de juillet à septembre.

Là où il y a eu commencement, il y a progrès. L'idée du grand poème que je projetais se précisait et se rapprochait toujours plus dans mon esprit. Lorsque l'inspiration me porterait à parler en poète la langue des forêts et des torrents, pour qui donc le ferais-je ? Non pour eux, mes favoris seulement, mais pour les hommes, surtout. C'était eux que je voulais instruire et guider vers l'amour. Et c'était à l'égard de ces mêmes hommes que je me montrais dur, ironique et impitoyable. Je compris la contradiction. Il me fallait avant tout combattre chez moi cette amère répugnance, et aux hommes aussi, montrer de la fraternité. La tâche n'était pas facile. Mon isolement, la destinée, m'avaient rendu dur et mauvais sur ce point-là précisément. Je m'efforçais bien, chez moi ou à la brasserie, d'être moins acerbé. Je saluais amicalement ceux que je rencontrais ; ce n'était pas suffisant. Je me rendis compte de la mauvaise réputation que je m'étais attirée en voyant la froideur et la méfiance avec laquelle mes premières avances furent reçues, lorsqu'elles n'étaient pas prises pour de l'insolence. Le pire était que j'avais, depuis près d'une année, déserté la maison du savant dont j'ai parlé et qui était la seule où je fusse reçu. Avant tout, je le compris, je devrais aller frapper de nouveau à la porte hospitalière et me débrouiller du mieux que je le pourrais dans la société qui se réunissait là-bas.

Eh bien, ce fut mon humanité tant décriée qui me vint en aide à ce moment-là. En même temps que la maison dont j'ai parlé, l'image d'Elisabeth s'évoqua dans mon esprit, belle comme elle était lorsque je l'avais vue devant la toile de Segantini. Je compris tout à coup quelle part elle avait eue à mon découragement et à ma mélancolie. Pour la première fois je pensai à me marier. Jusqu'alors je m'en étais toujours cru incapable, et ce sujet n'avait jamais excité que mon ironie.

J'étais un poète, un voyageur, un buveur, un indépendant. Je n'étais pas fait pour être attelé à deux.

Je me sentis soudain poussé vers de nouvelles destinées. Un mariage d'amour serait le pont qui me rattacherait au monde des hommes. Tout me parut tout à coup si facile et si sûr.

J'avais compris, j'avais pu voir qu'Elisabeth avait pour moi de la sympathie, qu'elle était intelligente et généreuse. Je me souvins de nos conversations sur San-Clemente, de sa rêverie devant le nuage; comme sa beauté était alors devenue vivante! Je m'étais enrichi ces dernières années d'une foule d'impressions d'art et de nature. Je lui apprendrais à voir la beauté qui se cache dans le monde. Je l'entourerais de pureté et de vérité. Son visage et son âme oublieraient toutes les choses sombres; elle s'épanouirait dans le développement de toutes ses facultés. Je ne me rendis pas compte du tout du comique de cette subite transformation. Moi, le solitaire, l'original, je m'étais mué en une nuit en un enfant amoureux. Je rêvais de mariage et je faisais des projets pour ma prochaine installation.

Je me rendis sans perdre de temps dans la demeure hospitalière. Je fus reçu avec des reproches amicaux. J'y retournai plusieurs fois. Un jour enfin je rencontrai Elisabeth. Qu'elle était belle! Je la retrouvai telle que je me la représentais dans mes rêves d'amour, paisible et heureuse. Pendant une heure je pus jouir de sa chaude et douce présence. Elle m'accueillit avec bienveillance, et même avec une familiarité amicale qui me rendit bien heureux.

Vous rappelez-vous cette soirée passée sur le lac, cette soirée en bateau, avec des lanternes vénitiennes et de la musique? Vous rappelez-vous cet aveu d'amour que je dus retenir sur mes lèvres? C'était la triste et comique histoire d'un enfant amoureux.

Plus comique encore et plus triste, l'histoire de Peter Camenzind, l'homme amoureux.

J'appris par hasard qu'Elisabeth venait de se fiancer. Je la félicitai. Je félicitai aussi son fiancé, lorsqu'il vint la chercher. Un sourire bienveillant et complaisant contracta mes traits toute la soirée; il me gênait comme un masque. Ce ne fut ni à la forêt ni à l'auberge que je courus ensuite; je m'assis sur mon lit et je restai ainsi, étonné et étourdi, les yeux fixés sur la lampe jusqu'au moment où celle-ci se mit à charbonner et à s'éteindre.

Quand la conscience de moi-même me revint, la souffrance

et le désespoir étendirent de nouveau sur moi leurs ailes noires. Humble, faible et brisé, je sanglotai comme un enfant. Puis je fis de nouveau mon sac, quand le matin fut là, je pris un train et je partis pour chez moi. J'avais envie de faire encore une fois l'ascension du Sennalpstock, de me replonger dans les souvenirs de mon enfance, et de voir si mon père vivait encore.

Nous étions devenus étrangers l'un à l'autre. Le père m'apparut tout gris, un peu courbé ; il était comme diminué. Il me reçut doucement, avec une certaine timidité ; il voulut me céder son lit et parut plus embarrassé que surpris de ma visite. Il avait encore sa maisonnette, mais il avait vendu les prés et le bétail. Il touchait une petite rente et faisait çà et là un peu de travail facile.

Il me laissa seul. J'allai à la place où, autrefois, se trouvait le lit de ma mère ; tout le passé coula dans ma mémoire comme un fleuve large et tranquille. Je n'étais plus un jeune homme. Je songeai que les années vont vite, et que bientôt, petit vieillard gris et courbé, ce serait moi qui m'en irais au-devant de la terrible mort.

Rien, ou presque rien, n'avait été changé dans la pauvre et vieille chambre où j'avais vécu tout petit, où j'avais appris le latin, où j'avais assisté à la mort de ma mère ; et ces pensées, qui naissaient naturellement dans mon esprit, avaient quelque chose de calmant et de reposant. Je me rappelai avec reconnaissance toute la riche abondance de ma jeunesse. Les vers de Laurent de Médicis, que j'avais appris à Florence, me revinrent à l'esprit :

*Quant' è bella Giovinessa !
Ma si fugge tuttavia ;
Chi vuol esser lieto sia,
Di doman non c' è certezza.*

Et je m'étonnai d'apporter ainsi dans la vieille demeure familiale ces réminiscences de l'Italie, de l'histoire, du vaste royaume de l'esprit.

Je donnai à mon père quelque argent. Nous allâmes le soir à l'auberge. Tout s'y passa comme autrefois ; seulement mainte-

nant c'était moi qui payais ; et quand mon père parlait de vin à l'étoile ou de champagne, c'était à moi qu'il s'en référait. C'était moi enfin qui avais maintenant la tête la plus solide. Je demandai des nouvelles du vieux petit paysan sur le crâne duquel j'avais dans le temps versé du vin ; c'était un plaisant et un rusé compagnon. Il était mort, et l'herbe commençait à croître sur sa tombe. Je bus du vin vaudois, j'écoutai les conversations, je racontai à mon tour quelques histoires. En rentrant au clair de lune, avec mon père, comme celui-ci, un peu excité par sa soirée, continuait à parler et à gesticuler, oublieux du présent, je me trouvai transporté dans je ne sais quel monde enchanté. Successivement toutes les figures du temps passé surgirent à mes côtés : l'oncle Conrad, Rosi Girtaner, ma mère, l'Aglietti. Elles défilaient, pimpantes et bien ordonnées, comme dans ces beaux livres de gravures où l'on s'étonne de voir quel relief prennent toutes sortes de choses qui sont bien plus ternes dans la réalité.

Comment toutes ces figures, que j'avais vues si souvent autrefois, mais qui s'étaient évanouies et que j'avais presque complètement oubliées, surgissaient-elles de nouveau devant moi, si claires, si nettes, si précises ? Elles vivaient sans doute dans mon cerveau, d'une vie incomplète et sans que ma volonté y prît aucune part.

A la maison et quand mon père, qui continua ses discours assez tard, se fut endormi, je pensai de nouveau à Elisabeth. La veille encore, je l'avais saluée, admirée ; j'avais fait à son fiancé mes vœux de bonheur. Depuis lors, me semblait-il, un long espace de temps s'était écoulé. Ma douleur se réveilla : elle se mêla au flot des souvenirs que je venais de remuer, et secoua mon cœur, resté égoïste et faible, comme le föhn secoue les vieux chalets délabrés de l'Alpe. La chambre me devint insupportable ; je sortis par la fenêtre basse, je traversai le jardin et j'allai jusqu'au lac où je détachai notre vieux canot vermoulu. Je ramai doucement sur l'eau sans couleur. Le silence était profond. Les montagnes s'estompaient dans une brume argentée. La lune, presque pleine, et que la cime du Schwarzenstock

semblait toujours sur le point d'atteindre, se balançait dans la nuit bleue. Le calme était si grand que j'entendais dans le lointain le bruit de la cascade du Sennalpstock. Les fantômes réveillés de mon pays et de ma jeunesse me frôlaient de leurs ailes blêmes, remplissant mon étroit bateau. Leurs mains tendues vers moi, ils faisaient, avec des gestes incompréhensibles et douloureux, des signes de supplication.

Quelle signification avait eue ma vie jusqu'à présent ? Pourquoi tant de joies et de douleurs ? Pourquoi cette soif du vrai et du beau, puisque je n'étais pas désaltéré ? Pourquoi avais-je, dans les larmes et dans la révolte, souffert pour l'amour de tant de femmes dignes d'être aimées, puisqu'aujourd'hui je courbais de nouveau la tête sous la honte et les larmes d'un amour malheureux ? — Pourquoi le Dieu mystérieux m'avait-il mis dans le cœur cette affection brûlante pour mon pays, puisque le sort qu'il m'avait assigné était celui d'un misanthrope et d'un solitaire ?

L'eau bruissait sourdement sous la proue et jaillissait des rames en gouttes d'argent. Les montagnes me surplombaient. Le pâle clair de lune flottait sur la brume des vallées. Les images de ma jeunesse surgissaient les unes après les autres. Elles me regardaient, m'interrogeaient de leurs yeux profonds. Parmi elles, me semblait-il, il y avait aussi Elisabeth ; elle m'eût aimé, elle serait devenue mienne, si je n'étais arrivé trop tard.

Je me dis : « Ne vaudrait-il pas mieux m'engloutir dans cette eau profonde ? Nul ne s'informerait de ce que j'ai pu devenir. »

Je ramai pourtant avec plus d'énergie quand je m'aperçus que le vieux et mauvais petit bateau faisait eau. Je sentis le froid tout à coup ; je courus pour arriver plus vite à la maison et dans mon lit. Je me couchai, fatigué. Je ne pus dormir et je continuai à réfléchir ; je cherchais ce qui pouvait bien me manquer, ce qu'il me fallait acquérir pour être plus heureux et meilleur, pour me rapprocher de ce qui est le cœur même de la vie.

Je savais bien que l'amour était l'essence de toute chose bonne et belle. Je devais, malgré le chagrin que m'avait causé

Elisabeth, être bienveillant et compatissant pour tous les hommes. Mais comment ? Et pour qui ?

Je pensai alors à mon vieux père. Je me rendis compte pour la première fois que je ne l'avais jamais aimé comme j'aurais dû le faire. Jeune garçon, je lui avais fait la vie amère ; plus âgé, je l'avais quitté ; je l'avais laissé seul après la mort de ma mère ; je m'étais souvent irrité contre lui et je l'avais enfin presque complètement oublié ! Je me le représentai, gisant sur son lit de mort, alors que, seul à ses côtés, orphelin, je voyais son âme, qui m'était restée si étrangère et dont je n'avais jamais su conquérir l'affection, s'échapper de son corps.

C'est ainsi qu'au lieu de faire l'apprentissage de l'art doux et difficile près d'une jeune femme belle et aimée, je le fis près d'un vieillard buveur et quinteux. Je ne lui répondis plus grossièrement ; je m'occupai de lui autant qu'il m'était possible, je lui lus des histoires dans le calendrier ; je lui parlai des vins que j'avais vus croître et que j'avais bus en France et en Italie. Je ne pouvais lui enlever son travail, il aurait été complètement désœuvré. Je ne pus non plus l'habituer à prendre sa chopine du soir avec moi à la maison, et non à l'auberge. Je l'essayai pourtant une ou deux fois. J'allai chercher du vin et des cigares ; je m'efforçai de lui faire passer le temps le plus agréablement possible. Le quatrième ou le cinquième jour, comme il se tenait devant moi, silencieux et boudeur, je lui demandai s'il lui manquait quelque chose. Il se lamenta tout à coup :

— Je crois que tu ne veux plus laisser aller ton père à l'auberge.

— Il n'est pas question de ça, lui dis-je. Tu es le père et je suis le fils ; c'est toi qui décideras ce que nous devons faire.

Il me dévisagea, un peu méfiant d'abord ; puis, tout content, il prit son bonnet et nous partîmes tous les deux pour la pinte.

Mon père ne tenait évidemment pas à me voir prolonger mon séjour, bien qu'il ne m'eût rien dit à ce sujet. J'avais envie, de mon côté, de chercher, dans l'état d'agitation et d'inquiétude où j'étais, un peu de repos et de calme à l'étranger.

— Que dirais-tu si je partais un de ces jours ? lui demandai-je.

Il se gratta la tête, secoua ses épaules, devenues bien étroites, et eut un sourire rusé. « Comme tu voudras », dit-il. Avant de partir j'allai visiter quelques voisins et les Pères du couvent. Je les priai d'avoir un œil sur lui. Je profitai enfin d'une belle journée pour monter sur le Sennalpstock. De sa large coupole, je vis tout le pays des montagnes et les vallées verdoyantes, l'eau qui étincelait et les fumées des villes lointaines. Tout cela, enfant, m'avait rempli d'un désir violent; je m'étais promis de conquérir le beau monde lointain. Il gisait de nouveau à mes pieds, aussi attirant, aussi étranger qu'auparavant, et je me préparais une fois de plus à partir à la recherche du pays du bonheur.

J'avais depuis longtemps, dans l'intérêt de mon travail, décidé de faire, aussitôt que je le pourrais, un séjour un peu long à Assise. Je rentrai d'abord à Bâle. Je procédai aux quelques démarches nécessaires. Je fis ma malle et l'envoyai d'avance à Pérouse; je pris moi-même le chemin de fer pour Florence. De là j'allai à pied, tout à loisir, vers le sud. Il n'est pas nécessaire d'être très habile, là-bas, pour se faire bien voir des gens du peuple et nouer avec eux des rapports familiers. Leur vie, toute de surface, est simple, ouverte, naïve, et dans chaque ville il est facile de former de nouvelles amitiés. Je me sentis de nouveau en paix et chez moi; et je résolus, quand je serais à Bâle, de chercher cette intimité chaude de la vie humaine, non dans la société, mais dans les simples classes populaires.

A Pérouse et à Assise je repris du goût et de l'intérêt pour mes études historiques. L'existence de chaque jour était un plaisir pour moi dans ce pays. Mon pauvre corps miné revint à la santé et de nouveaux liens me rattachèrent à la vie. Mon hôtesse, à Assise, était une brave marchande de légumes, pieuse et bavarde. A la suite de quelques conversations sur le saint, elle se prit d'amitié pour moi et me fit la réputation d'un catholique strict. Si immérité que fût cet honneur, il eut cet avantage de me faciliter et de rendre plus intimes mes relations avec ceux qui nous entouraient; il me lava du soupçon d'impiété qui s'attache à tout étranger.

Cette femme s'appelait Annunziata Nardini. Elle avait trente-quatre ans; elle était veuve, d'une corpulence colossale et affectait de très bonnes manières. Le dimanche elle apparaissait dans une robe à fleurs de couleur claire et semblait vraiment l'incarnation même du jour de fête. Elle portait, outre des boucles d'oreilles, une chaîne d'or qui lui descendait sur la poitrine, et où sonnaient et scintillaient une collection de médailles en plaqué. Elle avait toujours avec elle un lourd bréviaire, avec fermoir en métal, dont il ne devait pas être facile de se servir, et un beau chapelet noir et blanc, terminé par une petite chaîne en argent qui lui permettait de le tenir plus facilement. Lorsque, entre deux courses à l'église, elle était assise dans sa *loggetta*, contant à ses voisines admiratrices les péchés de quelques amies absentes, l'expression édifiante d'une âme réconciliée avec son Dieu s'épanouissait sur ses traits.

Personne ne pouvait prononcer mon nom; je m'appelais seulement Signor Pietro. Pendant ces belles soirées italiennes, aux teintes dorées, nous nous réunissions dans la minuscule *loggetta*, voisins, enfants et chats. Quelquefois aussi nous éliions domicile dans le magasin, parmi les fruits, les corbeilles de légumes, les boîtes de graines et les saucisses fumées qui pendaient au plafond. Nous nous racontions les uns aux autres les histoires qui nous étaient arrivées; nous échangeions nos pronostics sur les prochaines récoltes, nous fumions des cigares ou sucions quelques tranches de melon. Je parlais de saint François, je racontais l'histoire de la Portiuncula et de l'église du saint, celle de la sainte Clara et des premiers frères. On m'écoutait sérieusement, on me posait mille questions, on louait le saint et on passait au récit et à la discussion d'événements plus nouveaux et plus sensationnels. Les plus goûtés étaient les histoires de brigands et les luttes électorales. Au milieu de nous, jouant et se chamaillant, les chats, les enfants et les petits chiens. Pour mon plaisir, pour maintenir ma bonne réputation, je pillai la légende de toutes ses histoires pieuses et édifiantes. Je me félicitai d'avoir, avec un petit nombre d'autres livres, apporté le volume d'Arnold : la vie des premiers Pères et autres.

personnes pieuses. Je traduais en patois italien, avec de légères modifications, ses anecdotes ingénues. Des passants s'arrêtaient un moment pour nous entendre et bavardaient avec nous. Le cercle changeait ainsi constamment, souvent plusieurs fois dans la soirée. M^{me} Nardini et moi étions les seuls à ne pas bouger. J'avais mon fiasco de vin rouge à côté de moi ; j'en imposais à ce peuple pauvre et sobre par l'importante consommation que j'en faisais.

Les jeunes filles du voisinage, d'abord intimidées, finirent par s'approprier. Elles se joignirent petit à petit aux conversations que nous tenions sur le pas de la porte. Elles ne refusaient plus les images que je leur offrais et commencèrent même à croire sérieusement à ma sainteté en voyant que je ne faisais jamais de plaisanteries indiscrettes et ne me permettais à leur égard aucune familiarité. Quelques-unes étaient de vraies beautés, avec de grands yeux rêveurs, et semblaient descendues de quelque toile du Pérugin. Elles me plaisaient toutes ; je jouissais de leur présence et m'amusaiss de leur gaminerie naïve et bon-enfant. Je ne m'épris d'aucune ; les plus jolies d'entre elles se ressemblaient à tel point que leur beauté ne semblait qu'un apanage de race et perdait tout caractère personnel. De temps en temps, le jeune Matteo Spinelli, le fils du boulanger, un garçon intelligent et dégourdi, se joignait à nous. Il savait imiter les cris d'une foule d'animaux, connaissait le dernier mot de chaque scandale et avait toujours en tête quelque projet plus ou moins catholique. Lorsque je racontais les légendes, il m'écoutait avec une piété et une humilité sans exemple ; mais il se divertissait ensuite aux dépens des saints Pères en faisant, de son air le plus naïf, des questions, des comparaisons et des suppositions méchantes, à la profonde horreur de la marchande de fruits, mais au ravissement non dissimulé de la plupart des auditeurs.

Je restais souvent seul à la maison avec M^{me} Nardini ; j'écoutais ses pieux discours et je prenais une joie maligne à surprendre ses nombreuses petites faiblesses. Pas un défaut, pas un vice de ses voisins ne lui échappait. Elle assignait à chacun, avec un mépris pénible à voir, sa place au purgatoire. Quant à

moi, elle me portait dans son cœur ; elle me confiait sans réticences, dans tous leurs détails, les petits événements de sa vie et les observations qu'elle avait pu faire. Elle me demandait, après chacun de mes achats, ce que j'avais payé et veillait à ce qu'il ne me fût fait aucun tort sur ce point. Je lui racontai toutes les étapes de la vie du saint ; elle me mit en revanche au courant de tous ses petits secrets dans le commerce des fruits et des légumes et dans la cuisine.

Une légère complication vint assombrir cette existence idyllique. Je découvris que la bonne M^{me} Nardini était enflammée de l'ardent désir de me voir me fixer à Assise et l'épouser. Je dus, pour me sortir de cette difficulté, pratiquer la plus subtile diplomatie. Ce n'était pas facile de porter dans ces rêves une main brutale sans troubler l'harmonie et la confortable amitié qui s'était établie entre nous. L'heure du retour allait sonner du reste pour moi. N'eût été le rêve toujours caressé de l'œuvre que je projetais et le vide menaçant de ma bourse, je serais sans doute resté là-bas. Et j'aurais peut-être, à cause du vide de ma bourse précisément, épousé la Nardini. Et puis, non, si je partis, ce fut parce que mon cœur était plein encore de mon amour pour Elisabeth, que ma blessure n'était pas cicatrisée et que je voulais la revoir.

Contre toute attente, la corpulente veuve se résigna à l'inévitable. Elle ne m'en voulut pas de la déception que je lui causais.

La séparation me fut peut-être plus sensible qu'à elle ; je laissais à Assise plus de choses que je n'en avais laissé à Bâle, à mon départ. Jamais, lors d'aucun voyage, je n'avais été accompagné de tant de si chers camarades et de si cordiales poignées de mains. Chacun m'apporta un présent dans mon wagon : les uns des fruits, les autres du vin, des liqueurs douces, du pain et même une saucisse.

Je quittais des amis à qui il n'était pas indifférent de me voir rester ou partir. C'était un sentiment auquel je n'étais pas habitué. M^{me} Annunziata Nardini m'embrassa sur les deux joues. Elle avait les yeux pleins de larmes.

Je m'imaginai auparavant qu'il devait y avoir une certaine jouissance à se sentir aimé sans aimer soi-même. J'en avais fait maintenant l'expérience et j'avais pu me rendre compte comme il est douloureux de ne pouvoir répondre à l'amour qui s'offre à vous. J'étais pourtant assez fier d'avoir été aimé et désiré comme époux par une femme étrangère.

C'était chez moi un signe de guérison que ce léger sentiment de vanité ! J'avais été peiné du chagrin que j'avais causé à M^{me} Nardini. Je n'aurais pourtant pas renoncé volontiers à ce petit succès. Je fis une seconde expérience ; c'est que la satisfaction de nos désirs n'a au fond qu'un rapport assez lointain avec le bonheur. Si pénibles qu'elles puissent être, les peines amoureuses des jeunes gens ne doivent pas être prises au tragique. Je souffrais, il est vrai, de ne pouvoir avoir Elisabeth. Mais ma vie, ma liberté, mon travail, ma pensée me restaient, intacts. Je pouvais l'aimer de loin, après comme avant, autant que je le voulais. Toutes ces réflexions, la vie simple et facile que j'avais menée pendant ce séjour de quelques mois en Ombrie me furent incroyablement bienfaisantes. Rien ne m'échappait auparavant des ridicules et des faiblesses d'autrui ; je gâtais par mon ironie jusqu'à la joie que j'y prenais. J'arrivai à comprendre qu'il y avait aussi de l'humour et de la joie dans le monde. J'en arrivai à me réconcilier avec mon sort, à savoir apprécier les bons morceaux que je pouvais attraper de temps en temps à la table de la vie.

Il en est du reste toujours ainsi quand on revient d'Italie. On se moque des principes et des préjugés ; on a des sourires pleins d'indulgence ; on se promène les mains dans les poches avec des airs de dilettante. On voudrait continuer toujours à vivre de la molle et voluptueuse existence du peuple italien. Je fis toujours la même expérience, et à ce retour-ci surtout. En rentrant à Bâle, je retrouvai sans changement ma triste et âpre vie d'autrefois. Je tombai du haut de ma jovialité ; je dégingolai les marches les unes après les autres et je me trouvai au bas de l'escalier, plein d'amertume et de honte. Je ne perdis pourtant pas tout le bénéfice de mon séjour. Depuis lors, mon petit

bateau ne navigua jamais, par le temps clair comme par la tempête, sans laisser flotter, joyeux et hardi, un clair pavillon. Mes opinions s'étaient d'ailleurs modifiées peu à peu. C'était sans regrets, maintenant, que je voyais s'envoler mes années de jeunesse et s'approcher cette période où ma propre vie ne m'apparaîtrait plus que comme un court chemin, et moi-même comme un voyageur dont les courses et la disparition finale ne peuvent exciter dans le monde ni grand intérêt ni grande émotion. Alors, et bien qu'on garde toujours un but dans sa vie, quelque rêve favori devant les yeux, on ne se croit plus si nécessaire. On se permet plus souvent et sans remords quelques journées d'école buissonnière ; on se couche dans l'herbe, on fredonne des vers et on s'abandonne sans arrière-pensée à la joie des chères présences. Je n'avais jamais dressé d'autels à Zarathustra ; je n'en étais pas moins une manière de surhomme ; je m'enorgueillissais sans scrupules et j'écrasais de mon mépris les gens de plus humble condition. Je compris de plus en plus qu'il n'y a pas de différences si tranchées entre les hommes. Dans le monde des pauvres, des faibles et des opprimés, la vie est non seulement aussi variée, elle est bien plus chaude, plus sincère et plus pittoresque que dans celui des riches et des puissants.

VII

Alors, pas plus qu'avant, je n'avais de respect pour mon travail. Je pouvais vivre de mes feuilletons, mettre quelque argent de côté, de temps en temps envoyer une petite somme à mon père. Il la portait joyeusement à l'auberge, chantait là-bas mes louanges sur tous les tons et chercha même à me rendre service de son côté. Je lui avais dit une fois que je gagnais surtout ma vie par des articles de journaux. Il me prit pour un de ces rédacteurs ou mémorialistes comme en ont les feuilles de district à la campagne. A trois reprises il dicta des lettres paternelles dans lesquelles il me communiquait quelque événement qui lui paraissait important et dont, pensait-il, je pourrais tirer quelque copie et quelque argent. Une fois, ce fut l'incendie

d'une grange, une autre la chute de deux touristes dans la montagne, la troisième le résultat de l'élection du maire. Ces communications étaient déjà rédigées dans une sorte de style de journal assez plaisant et me firent vraiment plaisir. Elles étaient signe d'un lien amical entre lui et moi, et depuis des années les premières lettres que je recevais de mon pays. Elles me réjouirent aussi par l'ironie qu'elles projetaient sur mes écritaileries. Je rendais compte chaque mois de maint livre dont la publication était bien loin d'avoir l'importance et les conséquences de ces événements campagnards.

Deux volumes parurent en particulier à ce moment. J'avais connu leurs auteurs autrefois à Zurich, alors jeunes poètes lyriques et extravagants. L'un vivait à Berlin et avait appris dans les cafés et les mauvais lieux de la capitale à parler de beaucoup de choses malpropres. Le second s'était construit, dans les environs de Munich, un ermitage luxueux où il vivait, découragé et dédaigneux, partageant son temps entre une contemplation neurasthénique de lui-même et des expériences spiritistes. Je dus faire un compte rendu de leurs deux livres ; je m'en égayai naturellement. Je ne reçus du neurasthénique qu'une lettre méprisante en un style assez princier. Mais le Berlinoise fit du bruit dans un journal. Il cria que j'avais méconnu ses grands efforts, s'autorisa de Zola et s'en prit de ma critique inintelligente, non à moi seulement, mais à l'esprit suisse, prosaïque et présomptueux. Il avait probablement vécu, à Zurich, quand il y était, les seules années un peu saines et dignes de sa vie littéraire.

Je n'eus jamais la fibre patriotique exagérément sensible. Tout cela sentait pourtant un peu trop fort son Berlin. Je répondis au grinchu une longue lettre dans laquelle je ne cachai pas mon mépris pour la jeune école moderne et bouffie de la grande ville.

Cette petite querelle me fit du bien. Elle m'engagea à reprendre et examiner de plus près mes idées sur la vie moderne. Le travail fut fatigant et ennuyeux ; les résultats n'en eurent rien d'extrêmement brillant et je crois que ce petit livre n'y perdra

rien si je passe la chose sous silence. Mais elle eut pour résultat de me faire rentrer en moi-même et réfléchir à l'œuvre que je méditais depuis si longtemps.

Je désirais, comme on le sait, composer un grand poème où je m'efforcerais de faire mieux connaître et mieux aimer par l'homme d'aujourd'hui les forces grandioses et silencieuses de la nature. Je lui apprendrais à tendre l'oreille aux battements de cœur de la terre, à participer à la vie du grand tout; je l'empêcherais d'oublier, dans l'effort de sa petite destinée, que nous ne sommes pas des dieux qui nous soyons créés de nous-mêmes, mais des enfants et des parties de notre terre et du monde. Je lui rappellerais enfin que les mers, les fleuves, les nuages qui passent, comme les chants des poètes et les rêves de nos nuits, sont les symboles, les messagers aux ailes déployées entre le ciel et la terre, de cette nostalgie toujours vivante en nous. Elle nous rappelle par sa présence tous les droits accordés par Dieu à la nature vivante et lui donne l'assurance de son immortalité. L'âme profonde de chacun de nous, sûre d'être aimée de Dieu comme d'un père, attend sans crainte l'avenir éternel. Ce qu'il y a en nous de mauvais, de malade et de corrompu y répugne et tend à la mort.

J'espérais apprendre enfin aux hommes quelles sources de joie et de vie ils trouveraient dans un amour fraternel pour la nature, leur enseigner l'art de voir, de voyager et de jouir de leurs yeux, les persuader de se plaire dans ce monde qui les entoure. J'aurais fait parler, dans une langue puissante et séductrice, les montagnes, les mers et les vertes îles, pour les forcer à voir quelle vie aux formes et aux forces innombrables fleurit chaque jour et s'épanouit autour de leurs maisons et de leurs villes. J'aurais fait naître dans leurs cœurs la honte de connaître si bien les guerres étrangères, la mode, les nouvelles, les littératures et les arts, alors qu'ils savent si peu de chose sur le printemps qui déploie ses forces indomptées aux portes de leurs cités, le fleuve qui passe sous ses ponts et les prairies splendides où courent leurs chemins de fer. J'aurais fait briller devant eux la chaîne dorée des inoubliables jouissances trouvées par moi, le

solitaire et le mélancolique, dans cette nature ; car, à leur tour, avec des joies plus grandes encore que les miennes, puisqu'ils étaient plus heureux que moi, ils devaient faire la découverte de ce monde.

Et je voulais avant tout faire germer dans leurs cœurs le beau mystère de l'amour. Un amour fraternel naîtrait en eux pour tout ce qui se manifeste sur la terre ; la mort et la souffrance même ne les effraieraient plus. Ils s'en iraient vers elles, confiants, comme ils s'en seraient allés vers une sœur aimée, dans la certitude d'une fraternelle réception.

Et de tout cela je ne voulais pas faire des hymnes et des chants tragiques, mais en parler sur le ton tranquille et sincère, tantôt sérieux et tantôt plaisant, d'un voyageur qui, à son retour, raconte ses voyages à ses camarades.

Je voulais, je ferais, j'espérais. Tous ces conditionnels à réalisation lointaine finissent par prendre une tournure comique. Mais le jour ne se levait pas pour mes projets et mes espoirs. J'avais pourtant réuni passablement de matériaux. Non dans ma mémoire seulement, mais aussi dans une foule de petits carnets dont j'avais toujours un en poche pendant mes voyages et mes courses. J'en remplissais un chaque quinzaine. J'avais là, en brefs résumés, tout ce qu'il est possible de voir dans le monde : notes sans gloses, sans liens entre elles, sortes d'esquisses dans le genre de celles des peintres. A côté d'une série de petits tableaux pris sur le vif, — instantanés de rues et de routes, silhouettes de montagnes et de villes, conversations surprises entre paysans, entre ouvriers, entre femmes au marché, — j'avais noté mes observations météorologiques, mes études sur la lumière, les vents, les pluies, les pierres et les plantes, les bêtes, le vol des oiseaux, la formation des vagues, les jeux de couleurs de la mer et la forme des nuages. J'avais rédigé et publié aussi quelques courts récits, études d'art et de voyages, où l'humanité ne tenait aucune place. L'histoire d'un arbre, la vie d'un animal, les courses d'un nuage, me paraissaient suffisamment intéressantes, sans qu'il y eût nécessité d'y introduire les hommes.

Qu'une œuvre d'une certaine importance, dont toute silhouette humaine serait écartée, ne fût qu'une sorte de monstre, l'idée m'en avait déjà souvent traversé la tête. Je gardai pourtant cet idéal pendant plusieurs années ; j'avais le vague espoir qu'un jour ou l'autre quelque inspiration tombée du ciel m'aiderait à tourner la difficulté. Je compris pourtant que je devais animer mes paysages, y peindre des hommes, et que ces derniers ne seraient jamais représentés avec trop de fidélité et de naturel. Tout un monde restait encore à explorer pour moi jusqu'alors ; et mon travail n'est pas encore terminé à l'heure qu'il est.

A parler d'une manière générale, les hommes m'étaient restés étrangers. Je vis à quel point la connaissance et l'étude des individus était plus encourageante et plus riche en résultats que celle d'une humanité abstraite ; et mes carnets et ma mémoire s'emplirent d'images nouvelles.

Le début de ce travail fut des plus attrayants. Je sortis de ma naïve indifférence et je me mis à m'intéresser à bien des gens. Je vis à combien de choses importantes j'étais resté fermé ; mais je pus constater aussi à quel point les courses et les voyages m'avaient ouvert et aiguisé les yeux. Et parce que, depuis longtemps déjà, j'avais toujours été attiré vers eux, je m'occupais surtout et plus volontiers des enfants.

Mes études sur les nuages et les vagues me satisfaisaient toujours plus, pourtant, que l'observation des hommes. Je m'aperçus avec étonnement que ceux-ci avaient réussi à se séparer du reste de la nature par une couche gluante de mensonges qui les entoure et les défend ; je ne tardai pas à me rendre compte qu'il en était ainsi chez la plupart de mes connaissances, phénomène dû à ce fait que chacun se représente ses semblables d'une manière claire et précise, alors qu'il s'ignore lui-même.

Je me reconnus, à ma profonde stupéfaction, atteint du même mal et je finis par renoncer à pénétrer jusqu'à l'âme de ceux que je fréquentais, car la couche était beaucoup trop profonde. J'en

constatai la présence partout, même chez les enfants qui toujours, consciemment ou inconsciemment, préfèrent jouer un rôle et dissimulent tant qu'ils le peuvent leur caractère instinctif et sincère.

Je ne faisais aucun progrès, je finis par m'en apercevoir. Je me perdais dans les singularités et dans les détails. Je m'en pris d'abord à moi-même ; je cherchai quelle faute j'avais commise. Mais je me rendis compte que je n'avais pu trouver dans mon entourage les hommes que je cherchais. Je n'avais pas besoin de phénomènes et de curiosités, mais de types. Ni le cercle des universitaires, ni celui des gens du monde ne m'en offrait. Tout mon entrain du début s'était envolé. Je pensai avec regret à l'Italie et aux seuls amis et camarades des nombreux voyages à pied que j'avais faits, — aux ouvriers. Je les avais beaucoup fréquentés ; j'avais rencontré parmi eux bien des solides et braves compagnons.

Ce n'était pourtant ni à l'auberge de la Patrie, ni dans d'autres pensions d'ouvriers du même genre, dans la foule banale des chemineaux, que je trouverais ceux que je voulais. Poursuivre mes recherches de ce côté aurait été bien inutile. Je fus quelque temps assez indécis. Je revins aux enfants ; je continuai mes études dans les cafés et dans les brasseries, où elles ne donnèrent naturellement aucun résultat. Je passai quelques tristes semaines, j'avais perdu toute confiance en moi-même ; mes espérances, mes projets me paraissaient exagérés et ridicules. Je me remis à courir la campagne et à plusieurs reprises passai la moitié de la nuit à boire.

Les livres commençaient à s'entasser en piles sur mes tables. Je les aurais volontiers gardés, au lieu de les vendre à l'antiquaire. Mais il n'y avait plus de place sur mes rayons. Pour y remédier, je cherchai un atelier de menuisier et priai le patron de venir chez moi prendre la mesure d'une nouvelle bibliothèque.

Il vint. C'était un petit homme, aux gestes lents et prudents. Il calcula la place disponible, s'agenouilla, prit la hauteur de la paroi. Il sentait un peu la colle et inscrivait soigneusement ses

mesures les unes après les autres sur son carnet, en caractères gros comme le pouce. Il heurta par mégarde dans son travail une chaise où se trouvaient quelques volumes. Quelques-uns tombèrent ; il se baissa pour les ramasser. Il y avait entre autres un lexique de la langue des artisans. On trouve ce petit volume cartonné dans presque toutes les pensions d'ouvriers ; c'est un ouvrage bien fait et assez réjouissant.

Le menuisier vit ce livre, qui ne lui était pas étranger ; il regarda curieusement de mon côté, mi-amusé et mi-méfiant.

— Qu'y a-t-il ? dis-je.

— Pardonnez-moi. Je vois là un livre que je connais bien. Est-ce que vous vous en êtes servi vraiment ?

— J'ai appris la langue des compagnons sur les routes, répondis-je ; mais on cherche quelquefois un mot ou l'autre là-dedans.

— Vraiment ? cria-t-il. Est-ce que vous avez fait votre tour de compagnon, vous aussi ?

— Pas comme vous l'entendez. Mais j'ai passablement voyagé et j'ai bien souvent passé la nuit dans vos auberges d'ouvriers.

Il avait pendant ce temps remis les livres en équilibre et s'apprêtait à partir.

— Où avez-vous fait votre tour dans le temps ? lui demandai-je.

— D'ici à Coblenze et ensuite jusqu'à Genève. Ce ne fut pas mon plus mauvais moment.

— Avez-vous pris part à des batailles ?

— Une fois seulement, à Durlach.

— Il faut que vous me racontiez ça. Voulez-vous que nous prenions une chope ensemble un de ces jours ?

— Pas volontiers, monsieur. Mais si vous voulez venir un soir après le travail me serrer la main, cela me fera plaisir, — à moins que vous ne vous soyez seulement gaussé de moi.

Quelques jours plus tard, il y avait une réception chez Elisabeth. Au moment de partir et déjà dans la rue, je m'arrêtai et me demandai si je ne ferais par mieux de monter chez mon menuisier. Je revins en arrière, laissai mon habit à la maison et

partis pour l'atelier. Celui-ci était déjà fermé et sombre. Je traversai en trébuchant un vestibule obscur et une petite cour, montai un escalier placé derrière la maison et pus déchiffrer enfin sur la plaque d'une porte le nom que je cherchais. J'entrai directement dans une très petite cuisine, où une femme maigre préparait le repas du soir, en surveillant en même temps trois enfants qui remplissaient l'étroit espace de vie et de bruit. La femme, assez étonnée, me conduisit dans la chambre à côté. Je trouvai là mon menuisier assis près de la fenêtre, un journal à la main. Il grommela dans l'obscurité en me voyant entrer. Il me prenait pour un client indiscret. Quand il me reconnut, il me tendit la main.

Comme il était un peu surpris et gêné, je me tournai vers les enfants. Ils prirent la fuite jusque dans la cuisine, où je les suivis. Leur mère préparait un plat de riz; les leçons de mon ancienne *padrona* d'Assise me revinrent à la mémoire et je voulus prendre ma part des opérations. Chez nous le riz, si savoureux, est la plupart du temps transformé par des cuisinières sans conscience en une sorte d'amidon dépourvu de toute espèce de goût, gluant et répugnant à manger. Le mal était déjà à moitié fait; je pus encore pourtant sauver le repas. Je pris possession du plat et de l'écumoire et m'adonnai tout entier à mon œuvre. La femme me laissa faire. Elle fut bien étonnée de voir que le riz ne réussit pas trop mal. Nous le portâmes dans l'autre chambre, la lampe fut allumée et je reçus moi aussi mon assiette.

J'entamai ce soir-là avec la femme une conversation si captivante sur diverses questions de cuisine, que le mari ne put presque pas ouvrir la bouche. Il nous fallut renvoyer à une autre fois le récit de ses aventures de voyage. Les bonnes gens se rendirent du reste bientôt compte que si j'avais l'apparence d'un monsieur, je n'étais en somme qu'un fils de paysan et un enfant du peuple, comme eux. Des liens d'amitié se nouèrent entre nous dès le premier soir; car, de même qu'ils sentirent en moi un égal, je retrouvai dans l'humble ménage l'atmosphère de la vie des pauvres gens. Les hommes n'avaient pas de goût

et pas de temps ici pour les subtilités, la poudre aux yeux, les comédies; et leur pauvre et dure vie leur était assez chère déjà par elle-même sans qu'il fût nécessaire d'y ajouter un manteau de culture et d'intellectualité; ou de l'orner de la tapisserie des beaux discours.

Je revins de plus en plus souvent. J'oubliai chez mon nouvel ami, non seulement toute la misérable bimbeloterie de la société, mais aussi ma tristesse et ma misère. Il me semblait qu'il m'avait conservé et que je retrouvais chez lui toute une partie de mon enfance. Elle reprenait naturellement son cours comme si elle n'avait pas été interrompue autrefois par les Pères lorsqu'ils m'avaient envoyé à l'école.

Le menuisier et moi, courbés sur une jaunâtre et gigantesque carte à l'ancienne mode, y cherchions ses voyages et les miens. Nous nous réjouissions de toutes les portes de villes et de toutes les rues que nous connaissions tous les deux, nous réchauffions les vieux traits d'esprit des compagnons et une fois même nous nous mîmes à chanter quelques-uns de ces vieux chants de chemineaux qui sont toujours jeunes et nouveaux. Nous parlions des soucis du métier, de la tenue de la maison, des enfants, des choses de la ville; et il arriva petit à petit qu'entre moi et l'artisan les rôles changèrent. Ce fut à moi à être l'obligé et l'élève, il devint mon bienfaiteur et mon maître. Je respirais plus largement. Je sentais dans ce milieu, au contraire de ce que j'avais pu constater dans les salons, une atmosphère de réalités.

Un de ses enfants, une petite fille de cinq ans, surprenait par son expression douce et singulière. Son nom était Agnès, mais on l'appelait Agi. Elle était blonde, pâle, de membres frêles; elle avait des yeux profonds et timides et quelque chose de tendre et de craintif dans tout son être. Un dimanche, comme j'avais été prendre toute la famille pour faire une promenade, je trouvai Agi malade. Sa mère resta avec elle; nous autres allâmes faire un tour en ville. Derrière Sainte-Marguerite nous nous assîmes sur un banc. Les enfants cherchaient des pierres, des fleurs et des insectes; leur père et moi regardions les prairies alors dans tout l'éclat de l'été, le cimetière de Burning et la

ligne bleue du Jura. Le menuisier ne parlait pas ; il semblait fatigué et soucieux.

— Qu'est-ce que vous avez, patron ? lui demandai-je, lorsque les enfants se furent suffisamment éloignés.

Il me regarda. Il avait une expression triste et le regard perdu.

— Vous ne vous en doutez pas ? répondit-il. Mon Agi va mourir. Je le sais depuis longtemps. Ce qui m'étonne seulement, c'est que nous l'ayons gardée jusqu'à présent. Elle a toujours eu la mort dans les yeux. Maintenant il n'y a plus d'espoir à avoir.

J'essayai de le consoler ; il m'écouta sans mot dire et je m'arrêtai assez vite.

— Vous voyez, me dit-il avec un sourire triste, vous sentez vous-même que l'enfant ne se remettra pas. Je ne suis pas un mômier, vous le savez, et je ne vais guère à l'église, une fois dans l'année. Mais je sais maintenant que la main du Seigneur est sur nous. Ce n'est qu'une fillette, elle n'a jamais été très bien portante ; Dieu sait pourtant que je l'aimais plus que tous les autres.

Les enfants revenaient vers nous, avec des cris de joie et mille questions dans la bouche. Ils m'entourèrent, me demandèrent les noms des fleurs et des herbes ; puis ils réclamèrent une histoire. Je leur parlai des plantes, des arbres, des buissons, qui avaient aussi une âme et un ange gardien comme les enfants. Le père écoutait avec un sourire et faisait un signe d'assentiment de temps en temps. Nous vîmes les montagnes bleuir, nous entendîmes sonner les cloches du crépuscule et nous reprîmes le chemin de la maison. Le vent et les lumières du soir passaient sur les prairies, la cathédrale lointaine dressait ses tours légères dans l'air tiède, l'azur du ciel se teintait précieusement de vert et d'or, et les ombres des arbres devenaient toujours plus longues. Les enfants, fatigués, ne parlaient plus. Ils rêvaient aux anges qui veillent sur les pavots, les œillets et les campanules. Le père et moi, nous pensions à la pauvre Agi dont l'âme se préparait à s'envoler, à abandonner notre petite troupe angoissée.

Les deux semaines suivantes furent meilleures. La petite fille allait mieux. Elle pouvait quitter le lit plusieurs heures dans la journée, et dans ses coussins blancs paraissait plus jolie et plus heureuse que jamais. Puis les nuits redevinrent fiévreuses ; nous sentîmes, sans même en parler entre nous, que l'enfant ne resterait plus avec nous bien longtemps, quelques semaines, ou peut-être même quelques jours. Son père n'y fit allusion qu'une fois. Nous étions dans l'atelier. Il cherchait dans sa provision de bois. Je compris, sans qu'il me le dit, qu'il choisissait des planches pour un cercueil d'enfant.

— Ça ne durera plus bien longtemps, me dit-il. Et j'aime mieux le faire seul, le soir, après le travail.

Je m'étais assis sur un des établis. Il travaillait sur l'autre. Lorsque son bois eut été soigneusement raboté, il me le montra avec une sorte d'orgueil. C'était du beau bois de sapin, sain et sans défauts.

— Je ne veux pas y mettre de clous, me dit-il. J'adapterai les planches les unes aux autres ; ce sera une belle pièce, solide. Mais j'en ai fait assez pour aujourd'hui. Nous allons remonter vers la femme.

Les semaines s'envolaient, de chaudes, d'admirables semaines d'été. Chaque jour j'allais passer une heure ou deux près de la petite Agi. Je lui parlais des prairies si belles et des forêts. Je tenais dans ma large main sa légère et frêle main d'enfant, et j'aspirais de tout mon être la grâce affectueuse et claire qu'elle répandit autour d'elle jusqu'à son dernier jour.

Un peu plus tard, nous nous trouvions tous autour d'elle. Nous étions pleins d'angoisse et de tristesse. Nous vîmes le pauvre corps amaigri réunir une dernière fois toutes ses forces pour lutter contre la mort. Il fut vite et facilement terrassé. La mère était calme et courageuse ; le père ne quittait plus le lit de l'enfant. Il lui dit cent fois adieu, caressant la blonde chevelure et revenant toujours pour l'embrasser à sa petite favorite endormie maintenant dans la mort.

Après la courte et simple cérémonie de l'enterrement vinrent les soirs angoissés où nous entendions les enfants qui pleuraient

dans leurs lits. Et puis les courses au cimetière. Nous avions planté des fleurs sur la nouvelle tombe. Nous nous asseyions sans parler sur les bancs des allées ombragées; nous pensions à Agi; nous regardions avec d'autres yeux qu'auparavant la terre où elle était couchée maintenant, les arbres et le gazon qui la couvraient, les oiseaux qui continuaient, insoucieux, leurs jeux joyeux dans le paisible champ du repos.

La vie de chaque jour reprit son rude cours. Les enfants recommencèrent à chanter, à se chamailler, à rire; ils demandèrent de nouveau des histoires. Nous nous habituâmes à notre insu à ne plus voir notre Agi, à savoir qu'il y avait dans le ciel un petit ange de plus.

J'avais complètement déserté les réunions de mon professeur et je n'étais plus allé que rarement chez Elisabeth. Je m'étais senti, lors de ma dernière visite, tout éperdu et tout désespéré dans le tumulte des conversations. J'allai sonner dans les deux maisons et je trouvai partout portes closes. Tout le monde était parti pour la campagne depuis longtemps. Très surpris, je m'aperçus que, tout entier à mon amitié pour le menuisier et sa famille, à la maladie de son enfant, j'avais laissé passer la saison chaude et l'époque des congés. Il m'aurait été impossible auparavant de rester en ville en juillet et en août.

Je pris de courtes vacances. Je partis pour un voyage à pied dans la Forêt-Noire, la Bergstrasse et l'Odenwald. Ce fut un plaisir tout nouveau pour moi que d'envoyer, des plus jolis endroits, des cartes postales illustrées aux enfants et de préparer dans mon imagination le récit que je ferais de mon voyage à mon retour, à toute la famille.

A Francfort je décidai de prolonger mon absence de quelques jours. A Aschaffenburg, Nuremberg, Munich et Ulm, je me replongeai avec joie dans les œuvres de l'art ancien et pour finir je m'arrêtai encore à Zurich. Jusqu'alors, j'avais évité cette ville comme la peste. Cette fois-ci, je pus me promener dans les rues que je connaissais si bien, fréquenter de nouveau les brasseries et leurs jardins, où nous avions passé tant d'heures; retrouver, sans en souffrir, le souvenir des belles années éva-

nouies. M^{lle} Aglietti s'était mariée, on me donna son adresse. Vers le soir j'y allai, je lus le nom de son mari sur la porte de la maison, je regardai les fenêtres et hésitai à entrer. Tout le passé ressuscita devant mes yeux. Mon amour de jeunesse, assoupi, se réveilla à moitié. Je revins sur mes pas et ne gâtai pas, par un retour inutile, l'image gardée dans ma mémoire de la jolie femme italienne. J'allai me promener au bord du lac, dans le jardin choisi autrefois par les artistes pour leur fête de nuit. Je regardai, tout en haut de la petite maison, la mansarde où j'avais passé trois courtes et belles années. Au milieu de ce réveil de tous les souvenirs, involontairement le nom d'Elisabeth monta à mes lèvres. Mon dernier amour était plus profond pourtant que ses frères plus âgés. Il était aussi plus calme, plus modeste et plus reconnaissant.

Pour ne pas troubler l'atmosphère de paix et de sérénité où je me trouvais, je pris un bateau et ramai lentement et doucement sur le lac tiède et clair. Le soir tombait; un seul nuage flottait au ciel, blanc comme de la neige. Je le suivis des yeux, je lui fis des signes, songeant à cet amour pour les nuages que j'avais quand j'étais enfant, à Elisabeth et au nuage de Segantini devant lequel je l'avais vue un jour si belle et plongée dans le rêve. Mon amour n'avait jamais été terni par une parole ou un désir impur. Mais jamais il n'avait rayonné avec tant de chaleur et de beauté qu'en ce jour où l'aspect de ce nuage avait, dans mon cœur plein de gratitude, évoqué tout ce qu'il y avait eu de bon et de beau dans ma vie; et où je n'avais plus senti en moi, au lieu des erreurs et des passions des années précédentes, que la nostalgie mélancolique de mon enfance, plus mûrie et plus haute.

J'avais l'habitude, en ramant, de chanter ou fredonner quelque chose pour accompagner le mouvement régulier des rames. Je fis de même cette fois-ci et ce fut en entendant mon chant seulement que je m'aperçus que je chantais des vers. Je les gardai dans ma mémoire et les écrivis à mon retour, en souvenir de cette belle soirée passée sur le lac de Zurich :

Elisabeth, oh ! tu ressembles
A ces nuages, dans l'air bleu,
Neigeux, lointains et lumineux,
Que le vent chasse et qu'il rassemble.

Leur ombre légère a glissé
Sans que notre œil, distrait, se lève.
Mais plus tard, dans la nuit, en rêve,
Nous les ressentons vus repasser.

Leur grâce, harmonieuse et claire,
Hante notre cœur captivé,
Et nous ressentons le heimweh
Des blancs nuages qui passèrent.

Je trouvai à Bâle, en rentrant, une lettre d'Assise. Elle était de M^{me} Nardini et pleine de nouvelles réjouissantes. Elle avait finalement trouvé un second mari ! Il vaut mieux, je crois, que je la transcrive simplement sans y rien changer :

« Illustre et très cher Monsieur Peter !

» Votre fidèle amie prend la liberté de vous écrire. Vous ne lui en voudrez pas. Il a plu à Dieu de me donner une grande joie. Je viens vous inviter à ma noce qui aura lieu le douze octobre. Il s'appelle Menotti. Il n'a pas beaucoup d'argent, c'est vrai, mais il m'aime beaucoup et il a déjà fait le commerce des fruits. C'est un joli homme, pourtant pas si grand ni si beau que vous, monsieur Peter. Il vendra les fruits sur la place, pendant que je serai au magasin. La belle Marietta du voisin se marie aussi ; mais elle épouse seulement un maçon étranger.

» J'ai pensé à vous chaque jour et j'ai parlé de vous à bien des gens. Je vous aime toujours beaucoup, le saint aussi. En souvenir de vous je lui ai brûlé quatre cierges. Menotti sera très content de vous voir à la noce ; et du reste s'il n'était pas aimable pour vous, je saurais le lui faire payer. Matteo Spinelli a bien prouvé qu'il ne valait pas grand chose, comme je le disais toujours. Il m'avait souvent pris des citrons ; maintenant on l'a expédié au loin, parce qu'il avait volé douze lires à son

père le boulanger et empoisonné le chien de Giangiacomo, le mendiant.

» Que la bénédiction de Dieu et de saint François repose sur vous ! J'aurais bien envie de vous revoir.

» Votre humble et fidèle amie.

» ANNUNZIATA NARDINI.

» P. S. — La récolte a été moyenne. Il y avait peu de raisins, pas assez de poires, mais les citrons étaient très abondants ; seulement il a fallu les vendre à bas prix. A Spello il est arrivé un malheur effroyable. Un jeune homme a tué son frère avec un râteau. On ne sait pas pourquoi ; mais il devait être jaloux de lui, bien que ce fût son frère. »

Je ne pouvais malheureusement accepter cette tentante invitation. Je répondis en faisant tous mes vœux de bonheur et en promettant ma visite pour le printemps prochain. Je m'en allai ensuite, avec ma lettre et un présent que je rapportais de Nuremberg aux enfants, chez mon maître menuisier.

Je trouvai là un changement bien inattendu. A côté de la table, près de la fenêtre, dans une chaise munie sur le devant d'une sorte de plateau comme en ont les sièges d'enfants, était accroupi un pauvre corps difforme et tordu. C'était Boppi, le frère de la femme du menuisier, un malheureux homme à moitié paralysé et pour qui il ne s'était trouvé de place nulle part après la mort récente de sa vieille mère. Bien qu'avec peu de bonne grâce, le menuisier avait fini par le prendre chez lui provisoirement. La présence continuelle du malheureux infirme pesait lourdement sur le ménage. Il dérangeait tout le monde ; on n'avait pas encore pu s'habituer à lui. Les enfants en avaient peur ; la mère était pleine de pitié, mais embarrassée et soucieuse ; et le père ne cachait pas sa mauvaise humeur.

Boppi avait, sur une vilaine double bosse, une tête sans cou aux traits accusés, au front large, au nez fort et à la belle bouche douloureuse. Il avait des yeux clairs, sans beaucoup d'expression, un peu angoissés, et ses mains, étonnamment

blanches et fines, étaient constamment posées sur l'étroit plateau, dans une complète immobilité.

Je me sentis, moi aussi, assez gêné et mal disposé pour le pauvre intrus. Mais il me fut en même temps pénible d'entendre le menuisier me raconter sa courte histoire en sa présence. Le malheureux, assis à côté de nous, garda pendant tout ce temps les yeux fixés sur ses mains et personne ne lui adressa la parole. Il était infirme de naissance. Il avait fait pourtant son école primaire et pendant plusieurs années il avait pu tresser la paille et se rendre ainsi utile de quelque manière ; puis des attaques de paralysie répétées l'avaient immobilisé presque complètement. Depuis bien longtemps il ne quittait son lit que pour son extraordinaire chaise, où on le calait avec des coussins. La femme prétendait qu'autrefois il chantait beaucoup et très bien ; mais il y avait des années qu'elle ne l'avait plus entendu, et chez elle il n'avait pas encore chanté. Pendant ce récit et les réflexions que nous échangeions à son sujet, l'infirme resta assis, le regard fixe. Je me sentais mal à mon aise ; je partis bientôt et ne revins pas les jours suivants.

Toute ma vie j'avais été fort et bien portant. Je n'avais jamais eu une maladie et j'avais toujours considéré les malades, et surtout les infirmes, avec pitié certainement, mais aussi avec un peu de mépris.

HERMANN HESSE.

(Traduit de l'allemand par J. Brocher.)

(La fin prochainement.)

VARIÉTÉS

A PROPOS DE LA BIOLOGIE DU SAVANT¹

Un de ces hasards aimables qui égaient parfois l'austère besogne d'un chercheur a voulu que les travaux dont je me suis surtout occupé dans ces dernières années se rattachassent à un livre qui a vu le jour à Genève et qui de plusieurs manières plonge ses racines dans le sol genevois. Je veux parler de l'*Histoire de la science et des savants* d'Alphonse de Candolle. C'est dans cet ouvrage remarquable que j'ai, il y a déjà longtemps, trouvé pour la première fois cette pensée, que le phénomène éclatant que nous appelons le génie scientifique pouvait s'étudier par les méthodes précises des sciences de la nature. J'ai eu beau me plonger dans des études tout à fait différentes, cette idée ne m'a pas quitté, et c'est sans doute à ce livre que je dois d'avoir considéré sous cet angle et consigné dans ma mémoire les expériences personnelles et les connaissances de toutes sortes que j'ai acquises depuis lors sur les savants et sur le travail scientifique. Dernièrement j'ai résumé en un volume² les idées que j'avais ainsi amassées, et je demande la permission d'expo-

¹ L'article qu'on va lire est la version française d'une conférence donnée à Genève, au moment des fêtes du jubilé, par M. W. Ostwald, professeur émérite de l'Université de Leipzig. Le texte en langue allemande paraîtra prochainement dans une des publications officielles de l'Université.

² *Grosse Männer*. Leipzig, Akademische Verlagsgesellschaft, 1909.

ser les résultats essentiels de ce travail en les enrichissant peut-être ici ou là de ce que je puis avoir trouvé entre temps.

Une première question que nous pouvons nous poser concerne l'ascendance des grands savants, et les particularités héréditaires qui s'y manifestent. On sait que Galton a soutenu avec ardeur que les dons scientifiques se transmettent d'une génération à une autre, et l'on tient sans doute pour incontestablement démontré que l'hérédité joue ici un certain rôle. Mais l'on est amené tout de suite à se demander comment il se fait que les frères et sœurs d'un grand homme n'atteignent pour ainsi dire jamais un niveau intellectuel qui soit même de loin comparable au sien. Ce sont pourtant les mêmes parents et presque toujours aussi le même milieu. Sans vouloir contester l'action possible d'autres causes, je propose l'idée que voici comme une première tentative pour répondre à cette question :

Les recherches contemporaines sur l'hérédité ont montré que les qualités de l'individu ne représentent en aucune façon, comme on aurait pu le croire à première vue, une *moyenne* arithmétique entre les qualités correspondantes des parents. Au contraire, c'est ou bien la qualité du père, ou bien celle de la mère qui agit en la personne de l'enfant, de telle sorte que, si elles sont différentes, il n'y en a qu'une seule qui se développe, l'autre restant latente. Pour les diverses qualités de l'enfant, c'est tantôt le père, tantôt la mère qui exerce l'influence déterminante ; de là comme une *mosaïque* de qualités qui ne s'harmonisent pas nécessairement, mais sont bien plutôt en un désaccord plus ou moins flagrant. Ainsi s'explique que des enfants d'un même couple puissent être si différents ; de là vient aussi que certaines qualités se combinent parfois dans un individu d'une façon particulièrement harmonieuse, rendant possibles des résultats qui dépassent notablement la moyenne et permettent de parler de génie.

Un homme moyen, durant les années où les traits intellectuels se marquent, de sa douzième à sa dix-septième année par exemple, nous fait une impression de disharmonie que nous

rendons en traitant cet âge d'âge ingrat ; le génie-né, au contraire, ne connaît guère ces difficultés : l'action des divers facteurs se combine sans qu'ils se contrecarrent, et le premier résultat de cet heureux état de choses est l'admirable *précocité* qui est le partage de presque tous les futurs génies. Liebig était professeur à 21 ans, Lord Kelvin en avait 14 quand il inaugura ses découvertes dans le domaine de la physique mathématique, et ces cas de savants précocement doués abondent.

Il faut battre en brèche le préjugé courant en vertu duquel on ne doit pas s'attendre à ce que des enfants arrivés vite à maturité fournissent plus tard encore un travail utile et fécond, tandis qu'un développement lent serait d'un meilleur augure. Je crois que cette manière de voir est née des consolations qu'on donne aux mères des enfants retardés ; de ces politesses est sortie une théorie populaire. L'instinct maternel attache toujours le plus grand prix à un développement précoce, et rien ne réjouit davantage une maman que de constater les premiers rudiments d'activité intellectuelle à un âge où elle n'était pas vraiment en droit de les attendre. Un autre préjugé encore, que l'observation réduit à néant, c'est celui qui veut que des enfants précoces ne vivent pas longtemps. Liebig est arrivé à 73 ans, Lord Kelvin à 80, et l'un et l'autre conservèrent en grande mesure, jusque dans leur vieillesse, leurs aptitudes scientifiques. Sans doute beaucoup de génies meurent jeunes. Cela ne tient pas cependant à leur précocité, mais tout simplement à ceci, qu'il n'est pas sans danger pour la vie d'accomplir des travaux comme ceux que seul un génie peut mener à chef. Nous y reviendrons tout à l'heure.

La biographie des futurs savants nous apprend qu'ils ont généralement été de très mauvais écoliers. Inversement, c'est un fait bien connu que les élèves modèles qui font la joie de leurs maîtres et l'orgueil de leur école ne donnent jamais rien d'extraordinaire. On considère habituellement cela comme une anomalie bizarre, et on en rit volontiers. Mais il suffit de peser un instant les conclusions auxquelles ce fait connu et admis ne

peut manquer de nous conduire en ce qui concerne nos écoles pour que l'on recule épouvanté. Car ce double fait signifie tout simplement que la pratique courante de l'école, non seulement ne stimule pas le futur savant, mais qu'elle *met positivement obstacle à son développement*. Une de nos institutions les plus importantes, celle dont dépend la valeur des générations futures et partant tout l'avenir de la nation, est organisée d'une façon si contraire au bon sens, qu'elle va exactement en sens inverse de ce qui est son but et sa raison d'être. Ici déjà se révèle à nous l'importance extraordinaire de ces recherches qui, au premier abord peut-être, semblent surtout anecdotiques et amusantes ; bientôt les occasions ne nous manqueront pas de tirer de nos études sur la biologie du savant des conclusions qui auront une signification pratique immédiate.

Or on se demandera naturellement à quoi tient cette opposition entre les aptitudes scientifiques et l'école. Il faut répondre que les qualités du chercheur sont fondées sur l'originalité de la pensée et l'indépendance du jugement, et que ces qualités, non seulement l'école ne les développe pas, mais que, en vertu de ses principes fondamentaux, elle les réprime systématiquement. D'un âge vieux de mille ou deux mille ans, où il s'agissait d'apporter à des peuples barbares une civilisation déjà développée, l'école a gardé l'habitude de demander de ses élèves une attitude toute passive et réceptive en présence des matières d'enseignement ; se départir de cette position, aborder un objet d'études d'une manière personnelle, lui paraissent des actes dangereux et punissables. Dans les sciences nous avons abandonné cette manière de voir, du moins dans les sciences naturelles, depuis la mathématique jusqu'à la sociologie ; en droit et en philologie, en philologie classique surtout, il en subsiste des traces notables.

Nous comprenons ainsi comment cette conception, depuis longtemps dépassée, de la science s'est maintenue à l'école. Les écoles moyennes, entre le jardin d'enfants et l'université, sont, à l'heure qu'il est, sous la direction exclusive de philologues et

de juristes qui, en qualité de maîtres, de directeurs ou d'administrateurs, décident ce que l'on y doit enseigner, et de quelle manière. Les sciences, dont dépend proprement la grande marche de notre civilisation, ou bien sont ainsi complètement exclues de l'école, ou bien elles y sont rabaisées au point de n'y exercer aucune influence. Dans les établissements mêmes où l'on voue aux sciences une attention spéciale, les langues anciennes et modernes tiennent une si grande place qu'on leur consacre, en Allemagne par exemple, la moitié du temps dont on dispose. Mais les langues naturelles, avec leurs règles capricieuses et leurs exceptions, ne sont pour la pensée rien moins qu'un moyen de culture, et quand on parle du langage comme d'une logique incarnée, on calomnie la logique. Nous pouvons en effet constater chaque jour tout ce qu'il y a de fortuit dans les formations nouvelles des langues vivantes, et quelle influence toutes sortes de facteurs, sauf la logique, exercent sur ces phénomènes. Mais les formations anciennes qu'on nous invite à vénérer comme des éléments sacrés et intangibles du savoir humain se sont produites de la même façon que celles auxquelles nous assistons.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'esprit du futur savant proteste contre cette tyrannie capricieuse et sans âme. Ce qui le caractérise, n'est-ce pas en effet qu'il dirige son attention sur l'essence des choses et non sur les mots qui en sont l'enveloppe accidentelle, qu'il veut pénétrer d'une façon indépendante dans le domaine de l'inconnu, au lieu de recevoir passivement ce que l'on connaît déjà ? Nous n'avons donc pas de peine à comprendre la contradiction qui existe entre lui et l'école. Mais cela pose devant nous cette grave question : Cette opposition est-elle fatale ?

On ne peut altérer la nature du savant sans la détruire ; il faut donc se demander si l'on peut réformer l'école de telle sorte qu'elle cesse de détruire le savant ou du moins de l'entraver. Je n'hésite pas à répondre : Oui. Les faits, précisément, qui se révèlent à notre observation à propos des hommes exceptionnels nous dictent notre réponse.

Un trait caractéristique des savants, c'est qu'ils consacrent leur intérêt et leur activité, d'une façon très définie et très exclusive, à des objets nettement déterminés, tandis que d'autres domaines ne retiennent leur attention que dans la proportion où ils touchent à ce qui les captive avant tout. Tout ce que le futur savant réclame de l'école, c'est que, dans le domaine qui le passionne et vers lequel le portent ses dons, elle lui fournisse les moyens d'apprendre et de travailler, et qu'elle ne le force pas à dépenser un temps précieux à d'autres choses dont il ne voit pas le rapport avec ce qui est au centre de ses intérêts. Mais l'école condamne cette tournure d'esprit comme évidemment blâmable ; elle demande au contraire à ses élèves d'être également remarquables dans toutes les branches, et elle force ceux dont les aptitudes les portent d'une manière prononcée dans une direction spéciale à consacrer le plus clair de leur temps et de leur travail aux branches qui ne répondent pas à ces aptitudes, et où leurs résultats ne sont pas au niveau des exigences de l'école. Il n'y a pas de maître qui, une fois que ses yeux ont été ouverts, ne s'aperçoive que ces efforts de l'école restent habituellement sans succès et qu'ils conduisent à des conflits incessants entre maîtres et élèves où s'épuisent et s'anéantissent des énergies innombrables. Néanmoins on maintient intact l'idéal de la « culture harmonique », — c'est le nom que l'on donne à ce principe pédagogique, le plus vide qui soit, — et ce n'est que tout récemment que l'on a commencé à se rendre compte qu'il était impraticable. Mais, au lieu de renoncer complètement à cet idéal inutilisable, pour le remplacer par celui de la culture individuelle, on se borne à faire aux exigences nouvelles des concessions de détail et l'on perd ainsi le bienfaisant effet de ces progrès.

On oppose souvent aux considérations que nous venons de faire valoir cette remarque qu'elles ne valent que pour des natures exceptionnellement douées. Pour la moyenne, dit-on, la pratique courante est celle qui rend les meilleurs services. En parlant ainsi, on est aussi sage qu'un paysan qui prétendrait

qu'il vaut peut-être la peine de fumer les jardins, mais non les champs et les prés. Il n'est pas douteux cependant qu'un enseignement aussi rationnel que possible n'obtienne pour un individu médiocrement doué une plus-value proportionnellement beaucoup plus considérable que pour une nature très riche; celle-ci, à la rigueur, aurait pu se frayer son chemin toute seule. Et, d'autre part, entraver dans ses facultés une individualité d'élite, ou — ce dont certainement l'école d'aujourd'hui se rend coupable dans bon nombre de cas, — détruire de grands hommes en germe, c'est pour une nation, une société quelle qu'elle soit, une perte si grande qu'il faudrait tout faire afin de l'éviter. Même si l'individualisation de l'enseignement devait faire tort aux moins doués, il y aurait lieu de se demander si ce ne serait pas là un sacrifice à consentir dans un intérêt supérieur. Mais si, comme c'est le cas, on y trouve à tous les points de vue le plus grand profit, plus tôt on accomplira cette réforme et mieux cela vaudra.

Demandons-nous maintenant comment les jeunes savants acquièrent les connaissances dont ils ont besoin pour leurs travaux (l'inventeur le plus génial doit, pour faire avancer la science, partir du point où ses devanciers l'ont amenée); — ici encore la réponse est assez inattendue, elle tient en trois mots : dans des livres. Dans presque tous les cas on découvre que les futurs savants se sont procurés l'accès à une bibliothèque scientifique : tantôt par un ami plus âgé, tantôt par quelque autre voie. Faraday, ne voyant aucune autre manière d'atteindre l'objet de ses ambitions, se fit relieur et se mit à lire ce qu'il reliait. Là de nouveau nous trouvons une indication pratique de grande valeur : il s'agit de rendre cette source de culture scientifique aussi accessible à tous que possible. Pour cela il ne suffit pas de fonder des bibliothèques, il faut aussi par des conférences et des répertoires bibliographiques familiariser ceux qui sont avides de culture avec l'art de tirer parti des trésors littéraires qui sont à leur disposition. Il y a là une technique qui n'est pas aussi facile qu'il le paraît.

Une fois que le jeune savant a commencé à produire et à créer, il est intéressant de savoir comment se répartira la valeur de ses travaux. On est porté à admettre qu'elle ira en augmentant toujours ; peut-être, si l'on tient compte du recul général des fonctions vitales avec l'âge, accordera-t-on qu'à l'approche de la vieillesse cette valeur décroît ; pourtant il ne manque pas de gens pour affirmer que l'âge n'a pas de pouvoir sur l'esprit et que le progrès dure jusqu'à la mort.

Une étude précise nous donne des choses une image essentiellement différente, ainsi que Tigerstedt l'a déjà montré. Les productions les plus précieuses des grands savants sont d'ordinaire des œuvres de jeunesse, et même d'une jeunesse remarquablement précoce. En d'autres termes, le sommet de la courbe des valeurs est atteint en quelques pas rapides ; ensuite la ligne tombe parfois brusquement, parfois lentement. Cette seconde moitié de la courbe dépend de conditions que nous examinerons bientôt. Répondons tout d'abord à cette question : A quoi faut-il rapporter cette ascension rapide ?

Elle tient d'une part à cette précocité de génie que nous avons déjà constatée, et d'autre part à ce que la hardiesse de conception et l'énergie au travail, qui sont l'une et l'autre nécessaires à un résultat éminent, sont des qualités de la jeunesse et non de l'âge mur. On peut décrire le cours d'une vie normale, en admettant que toute existence reçoit en partage à sa naissance, pour la dépenser, une quantité déterminée de « potentiel vital », — par où j'entends d'aptitude à s'assimiler de l'énergie et à la transformer. La valeur du travail fourni dépend d'une part de la quantité de potentiel vital disponible, d'autre part du degré de développement du jeune organisme. Par conséquent, l'aptitude productive suprême coïncide avec le moment où ce développement maximal est atteint, — de la vingtième à la vingt-cinquième année.

En effet nous observons qu'un nombre étonnant de travaux de premier ordre datent de cette période de la vie. Parmi les savants auxquels nous devons la découverte des plus importantes

de toutes les lois naturelles dont le siècle passé nous ait dotés : les lois de l'énergie, — Carnot, Mayer, Joule, Helmholtz, Clausius, — pas un seul n'avait plus de vingt-huit ans au moment où il publiait son chef-d'œuvre. Ils ont donc conçu leurs grandes hypothèses, qui évidemment précédèrent leurs publications de plusieurs années, à vingt-cinq ans ou plus tôt encore. On ne peut pas sans doute affirmer que *toutes* les découvertes de cette espèce se placent aussi tôt dans la vie de leur auteur, mais bien que c'est le cas pour la grande majorité d'entre elles.

Les effets d'une découverte de ce genre sur les contemporains varient considérablement. Si l'idée nouvelle est de beaucoup en avance sur son temps, elle n'a d'abord aucune action quelconque : le jeune savant, après avoir, au prix d'un grand effort, donné la vie à une pensée, a encore devant lui un travail non moins pénible : lui faire faire son chemin. Qu'il rencontre autour de lui de l'inintelligence, ou même une résistance positive, il n'en faudra pas plus pour que cette seule découverte épuise toute la capacité de production de son organisme : le malheureux bienfaiteur de l'humanité, s'il ne meurt pas des suites de cet épuisement physique et moral, restera pour le reste de ses jours un esprit invalide. C'est le cas le plus défavorable, en ce qui concerne le contre-coup de la découverte sur la personne du chercheur.

A l'extrême opposé, les conditions sont les plus favorables possibles quand la pensée nouvelle ne devance que de peu son temps, de telle sorte qu'elle est tout de suite comprise par quelques-uns, puis par beaucoup ; quand en outre le savant trouve d'emblée l'appui de quelques amis et collaborateurs pour le soulager de tout ou partie du travail de propagande et de vulgarisation. L'inventeur peut alors surmonter ces temps difficiles sans souffrir de tort durable, et fournir plus tard encore beaucoup de choses excellentes. A vrai dire, il est très rare qu'il atteigne une fois de nouveau à la hauteur du travail de sa jeunesse, et cela indique que l'inévitable déperdition de potentiel vital n'est plus compensée par les progrès de l'exercice.

Le destin de ceux qui n'ont pas fourni à la science une contribution de tout premier ordre s'écoule plus tranquille. Ils n'ont pas à souffrir autant de l'épuisement causé par le travail, ils n'ont pas tant de peine non plus à faire reconnaître la valeur de leurs idées. Ainsi leur vie, après avoir de bonne heure atteint son zénith, est couramment remplie par un certain nombre de travaux de valeur à peu près égale, qui peuvent se continuer jusque dans un âge avancé, avec une diminution de quantité seulement, non de qualité.

On peut encore distinguer deux types extrêmes, qui sont d'habitude d'autant plus marqués qu'il s'agit de travaux plus importants : les chercheurs à *réaction rapide*, et ceux à *réaction lente*. Pour fixer notre pensée, appelons les premiers « romantiques », les seconds « classiques. » Liebig peut servir d'exemple pour ceux-là, Helmholtz pour ceux-ci.

Les romantiques à réaction rapide sont caractérisés par une production extrêmement prompte et abondante d'idées et de projets ; cela fait généralement d'eux des maîtres admirables qui savent communiquer leur enthousiasme et leur ardeur au travail à de nombreux élèves. Ils sont des fondateurs « d'écoles » et impriment une direction déterminée à la méthode de travail d'un grand nombre.

Tout au rebours, les classiques produisent lentement et avec beaucoup de peine, mais ils donnent le jour à des œuvres qui peuvent subsister sans changement pendant un temps beaucoup plus long que celles des romantiques. Leur façon de produire en fait des hommes renfermés, peu disposés à une action personnelle immédiate. Ils font ainsi souvent de mauvais maîtres, et ce qu'ils arrivent à donner de mieux dans ce domaine, c'est un cours soigneusement travaillé qu'on écoute comme un livre récité. Il leur manque ce souffle d'enthousiasme qui entraîne même les indifférents ; en revanche, malgré ce que la forme a de sobre, la perfection classique du fond offre aux plus avancés de leurs élèves des trésors d'instruction.

Il est facile, pour chaque cas particulier, de distinguer dans la

vie et la méthode de travail des grands hommes ces traits fondamentaux. Les caractères de ces deux espèces, une fois connus, apparaissent de si bonne heure que l'on a le droit de demander aux autorités, facultés, sénats, bref à tout ce qui préside aux destinées de l'instruction dans un pays, une université, une école, d'en tenir compte toutes les fois qu'il s'agit de faire une nomination ou d'utiliser des forces existantes. Il s'agira toujours d'atteindre, avec les forces et les moyens dont on dispose, le meilleur résultat possible. On mettra donc le plus tôt que cela se pourra un romantique en position d'exercer les dons qu'il possède pour former des élèves et organiser un enseignement sur une large échelle. A un classique, au contraire, on n'imposera en fait d'enseignement que ce qui correspond à ses désirs en lui donnant les moyens et les loisirs de poursuivre ses recherches.

L'âge est aussi un élément dont il est essentiel de tenir compte dans des questions de ce genre. Nous avons vu que le chef-d'œuvre est généralement fourni dans la jeunesse; l'histoire des grands maîtres nous montre que leurs aptitudes à former une école, au meilleur sens du mot, est également limitée à la première moitié de leur vie. Le grand dévouement qu'ils mettent à ce travail épuise généralement leurs facultés. C'est une raison de plus pour donner sans retard au savant de génie du type romantique l'occasion d'une vaste activité. Une université désireuse de se distinguer par l'éclat de son œuvre scientifique le peut en mettant tous ses soins à découvrir de jeunes génies du type romantique : en général, leur jeunesse les rend facilement accessibles et leurs prétentions sont modestes. En même temps on veillera à décharger autant que possible de la besogne courante les classiques dont on dispose, et à leur faciliter la production qui leur est si pénible.

Ces considérations nous amènent naturellement à une autre question : celle du sort à faire à des savants âgés qui ont rendu des services, mais qui ont payé de la perte plus ou moins complète de leurs forces productives la dépense très élevée qu'ils

ont faite de leurs facultés exceptionnelles. La grande complexité du problème ne permet ici que quelques indications rapides. Ce qui paraît la solution la plus appropriée, c'est de créer des fonctions de professeur honoraire qui, tout en assurant à leurs titulaires des ressources suffisantes, n'exigeraient d'eux que l'engagement de résider au siège de l'université ou dans son voisinage. Un homme qui a réussi à mener à bien une grande œuvre est élevé par là à un niveau supérieur ; sa présence est comme un obstacle vivant à la paresse et au laisser-aller des autres membres de la corporation. Le contact personnel avec des collègues plus jeunes lui fournit l'occasion de jeter dans le plus fécond des terrains la semence de son expérience et sa connaissance de la vie. Ainsi non seulement il aura une fin de carrière agréable et harmonieuse, telle que les services rendus par lui à l'humanité nous commandent de la lui faire, mais encore la communauté profitera ainsi, autant qu'il est possible et jusqu'au bout, de sa haute intelligence.

WILHELM OSTWALD.

CHRONIQUE PARISIENNE

Où il fallait passer les vacances de 1910. — Le Circuit de l'est et les progrès de l'aviation. — L'enseignement de la Sorbonne et la crise du français; ce qu'en pense M. Emile Faguet. — Centenaire de Maurice de Guérin.

Voici le moment de demander à ceux qui rentrent à Paris comment ils ont passé les vacances, s'ils n'ont pas eu trop mauvais temps, si une baisse fréquente du baromètre n'a pas contrarié leurs projets d'excursions, s'ils n'ont pas eu à souffrir du froid. Il y a des chances pour que les réponses soient affirmatives. Ce n'est pas la chaleur qui nous a fait quitter Paris cette année; du moins espérons-nous que la belle saison nous rattraperait à la campagne, mais cet espoir a été suivi de nombreuses déceptions.

J'ai découvert le pays qu'il fallait choisir pour y passer l'été de 1910. Ce pays, c'est tout simplement le Midi, le littoral méditerranéen entre Toulon et Saint-Raphaël. Cela paraît assez paradoxal, l'idée seule en est monstrueuse pour des Parisiens à la mode, c'est contraire aux lois du monde qu'ils fréquentent. Ce préjugé fashionable est d'ailleurs parfaitement conforme à l'ordre des saisons et à la réputation méritée qu'a le Midi d'être torride en été. Mais il y a des exceptions à tout, et je vous assure que le séjour du Midi était cette année tout indiqué pour ceux qui tiennent à bien employer leurs vacances. Le soleil n'y a pas eu d'éclipses, mais son ardeur était tempérée par la brise maritime. Pour les gens qui ne sauraient se passer de la mer, la mer était là, une mer sans marées, où l'on ne sent pas l'infini de l'Océan, mais enfin une mer bien authentique, et qui a ses titres de noblesse. A ceux qui aiment la montagne, les monts des Maures offraient leurs pentes sauvages, où le pas trébuche

sur des fragments de marbre dans les sentiers bordés de cystes, de bruyères arborescentes, de pins maritimes et de chênes-lièges. Et il y avait aussi de quoi faire le bonheur des botanistes : une végétation d'une richesse et d'une variété inouïes, pareille à celle des tropiques, et où l'homme du Nord se trouve environné d'une légion de plantes nouvelles, myrtes, oliviers, mimosas, camphriers, palmiers, bambous, cactus, aloès, eucalyptus. Quant aux paysagistes, ils auraient trouvé là les lignes les plus harmonieuses et les tons les plus savoureux, la ramure compliquée et la frondaison veloutée des pins parasols, la cendre argentée des oliviers.

Ajoutez à tout cela que le littoral méditerranéen est cette année une des rares régions où la vigne ait pu produire ses fruits. Tandis qu'en Suisse et dans notre Champagne les raisins manquent totalement, les vignobles du Var ploient sous le poids d'énormes grappes qui étaient mûres dès la fin d'août et dont les raisins étaient succulents. La vendange pourrait être meilleure, disaient les propriétaires, s'il était tombé un peu plus d'eau. Elle était encore assez bonne, puisque ces propriétaires, fidèles à leur habitude, ne croyaient pas devoir surveiller leurs belles grappes, qu'ils abandonnaient à la discrétion des promeneurs.

Voilà ce qui s'appelle un pays de cocagne, et je n'ai pas besoin de pousser plus loin le tableau ; il en ressort suffisamment que je n'avais pas si grand tort en disant que cette région est celle où nous aurions dû tous passer nos vacances. Mais les propriétaires de vignes se seraient peut-être alors montrés un peu plus circonspects.

— A Paris, le grand événement de la saison a été le Circuit de l'est en avion, organisé par le journal *le Matin*. Il a eu pour effet de ramener sur la capitale l'attention qui s'en détournait complètement à pareille époque et d'accorder une large compensation aux nombreux citadins qui ne peuvent participer à l'exode général.

Le circuit comprenait six étapes à parcourir entre les villes suivantes : Paris, Troyes, Nancy, Mézières, Douai, Amiens et

Paris, en tout 782 kilomètres. Ces étapes, échelonnées de deux en deux jours, devaient être couvertes à dates fixes. Sur 35 pilotes engagés, 8 seulement se présentèrent et prirent le départ, qui avait lieu du champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux. Le temps favorisait cette grande épreuve sportive, à laquelle un prix de 100,000 francs était attaché. Toutefois, sur les 8 concurrents, 6 s'arrêtèrent en route : 2 dès la première étape, 3 à la seconde, 1 à la troisième. A partir de Mézières il n'y avait plus comme concurrents que les aviateurs Leblanc et Aubrun. Leblanc est arrivé le premier au point de départ, acclamé par une foule énorme qui était sur pied depuis 1 heure du matin.

Les deux vainqueurs ont fait preuve d'une grande ténacité, et leurs appareils d'une remarquable endurance ; aux dernières étapes ils ont eu à lutter contre le vent et la pluie. Mais ils ont seuls satisfait aux conditions du concours. Ce ne seraient donc là que des « performances » isolées, et le Circuit de l'est n'aurait rien démontré en faveur de l'utilisation des aéroplanes pour les grandes distances. Cette objection, le commandant Paul Renard, un professionnel de l'aéronautique, la prévoit dans la *Revue hebdomadaire* ; il répond en disant que l'on commence toujours, en cette matière, par des résultats purement individuels qui ne tardent pas à devenir collectifs. Il rappelle qu'il y a deux ans, à la même époque, seuls Farman et Delagrangé pouvaient tenir l'air pendant un quart d'heure. Le commandant Renard fait d'ailleurs remarquer que si le succès des Leblanc et des Aubrun a effacé le rôle des autres concurrents, quatre de ceux-ci n'en ont pas moins accompli de fort beaux voyages. Il est suffisamment remarquable que trois des aviateurs aient pu arriver jusqu'à Nancy.

Le Circuit de l'est méritait d'attirer l'attention, ne fût-ce que par l'occasion qu'il a fournie à nos officiers aviateurs, — lesquels, comme on sait, n'ont pas pris part au concours, — de montrer ce qu'ils savaient faire. « Depuis plusieurs mois, dit le commandant Renard, ils s'entraînaient sans bruit, les uns au camp de Châlons, d'autres aux environs de Paris, d'autres dans les plaines de Normandie, et le jour même où s'ouvrait

la grande épreuve, on apprenait que des officiers étaient venus en aéroplane de Caen à Paris, et que d'autres, devançant les étapes du Circuit, s'étaient rendus du camp de Châlons à Nancy, franchissant ainsi les premiers cette région frontière tant redoutée » (parce qu'elle est accidentée et couverte de forêts). L'auteur de l'article ajoute que ces parcours étaient accomplis non point en droite ligne, mais d'après des itinéraires prescrits à l'avance par les chefs et comportant la reconnaissance de points déterminés. Tout le temps que dura le Circuit, le vaste hexagone qu'il formait ne cessa d'être sillonné par des aéroplanes militaires qui le traversaient en tous sens, d'une ville à l'autre.

Depuis lors, et les militaires mis à part, les aviateurs ont continué à nous étonner de plus en plus, soit par les hauteurs ou les vitesses atteintes, soit par la longueur des raids aériens. On a l'impression qu'ils font véritablement ce qu'ils veulent. Lorsqu'on assiste à de tels progrès, il est fou de conserver des doutes sur la possibilité d'une application pratique. Aussi l'aviation militaire a-t-elle joué son rôle, pour la première fois, dans les grandes manœuvres qui viennent d'avoir lieu en Picardie. Le commandant Renard ne croit pas cependant les aéroplanes encore assez perfectionnés pour qu'on puisse se dispenser de recourir aux dirigeables. Le plus léger que l'air conserve donc sa supériorité à certains égards. Et le commandant Renard mérite qu'on l'écoute, les prophéties qu'il avait faites il y a deux ans sur la navigation aérienne se sont pleinement réalisées.

— Un libraire mettait dernièrement l'aviation au nombre des causes qui, en détournant le public de la lecture, contribuent à entretenir et à prolonger la « crise du livre. » L'aviation est aussi implicitement visée dans un article que M. Emile Faguet vient de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* sur la « crise du français. » Il constate que nous ne lisons plus nos auteurs, ceux qui ont écrit en français, « parce que la curiosité esthétique qui porterait à les lire est combattue par un trop grand nombre d'autres curiosités, » parmi lesquelles « la curiosité des merveilleuses inventions et découvertes de la science. » Et pourtant, pense M. Faguet, la lecture lente et réfléchie de

nos écrivains serait le seul moyen pour la jeunesse de remplacer le latin, qui n'est plus obligatoire et dont l'étude lui apprenait à composer en français. « Il est très vrai, dit-il, qu'on n'a jamais plus mal écrit le français qu'aujourd'hui ; il est très vrai qu'on ne sait plus du tout le français. » A qui la faute ? Aux réformateurs de l'enseignement secondaire, qui ont rendu le latin facultatif dans les lycées pour faire de la place à leurs « programmes encyclopédiques » et à leurs « spécialisations hâtives. » Si cette ignorance du français se retrouve ensuite dans les rédactions scientifiques ou littéraires des étudiants de la Sorbonne, il ne faut pas en accuser la Sorbonne, mais les établissements qui ont pour mission d'enseigner le français.

M. Faguet, on le voit, fait allusion à la campagne de presse dont je vous ai entretenus le mois dernier. On y reprochait à nos facultés de mépriser la culture générale, par méfiance pour l'esprit littéraire, et de la sacrifier aux procédés de la science allemande. M. Ernest Lavisse, l'historien bien connu, directeur de l'Ecole normale supérieure et des études historiques à la Sorbonne, a fini par s'émouvoir de ces attaques un peu vives, surtout après un article des *Débats* où il était dit que « l'enseignement supérieur paraît se donner la tâche de détruire le fond de culture générale et classique que les jeunes gens d'élite apportent du lycée. » M. Lavisse a répondu à cette campagne par une apologie de la Sorbonne, vaste chantier d'études dont l'importance va croissant d'année en année. Mais il ne nie pas la crise du français et reconnaît que cette crise existe à la Sorbonne aussi bien qu'ailleurs ; il avoue que si l'on n'y fait plus de phrases, si l'on n'y applique plus la « méthode esthétique », on est tombé dans l'excès contraire et que « les étudiants, après le long travail de recherches et la *mise en fiches*, comme ils disent, expédient trop vite la rédaction. »

L'exemple de M. Lavisse nous montre qu'on peut défendre la Sorbonne sans y mettre trop d'intransigeance. C'est aussi le cas de M. Faguet, qui, tout en la défendant, n'en a pas moins dit naguère qu'elle était devenue « une sorte d'école primaire supérieure. » Dans son article de la *Revue des Deux-Mondes*, il affirme

qu'en littérature la méthode historique, celle qui est actuellement en faveur, est supérieure à l'ancienne méthode esthétique, et qu'une vaste et solide érudition est indispensable au maître, non pas pour la transmettre à ses élèves, mais pour saisir lui-même la portée de l'écrit, de la phrase qu'il commente ; non pas pour mettre en jeu la sensibilité de son auditoire, mais son intelligence ; non pas pour faire sentir les qualités esthétiques du texte, mais pour en faire comprendre le sens aussi exactement que possible. Il croit que la « philologie et la méthodologie » de la Sorbonne ne sont pas un danger national. » Elles ne sont guère propres, il est vrai, à enrayer la crise du français ; mais est-il possible d'enrayer cette crise ? M. Faguet dit résolument que non ; nous ne lisons plus les bons auteurs, sollicités que nous sommes par mille curiosités nouvelles. « Qu'y a-t-il à faire à cela ? Très évidemment rien. Vous n'allez pas interrompre le cours de la civilisation pour ramener les hommes à l'étude de la langue française. Vous ne pourriez pas, et du reste, vous auriez tort. »

D'ailleurs, il ne s'agit pas d'une crise. Pour M. Faguet, c'est quelque chose de beaucoup plus grave. C'est une *décadence*. Il croit que dans le nouvel ordre de choses, qui comporte des progrès incontestables, le français, ce qu'on appelle le « français », est appelé à disparaître. Il fera place à un jargon quelconque, amorphe et confus, et ne sera plus écrit que par une poignée de maniaques qui seront un objet de risée. « Et puis, après tout, qui nous dit que la société future aura le besoin, le goût, la notion des lettres ? » C'est par ces mots que Scherer terminait, en 1887, un article intitulé *Décadence*. Mais Scherer et M. Faguet sont bien pessimistes. En admettant que la France subsiste en tant que nation, il n'est guère probable qu'elle accepterait pour toujours une langue amorphe. Grâce au besoin de clarté qui est dans notre race, cette langue, après un temps plus ou moins long, donnerait naissance à un parler nouveau qui ne serait plus l'ancien français, passé à l'état de langue morte, mais en ressusciterait les qualités et les beautés.

— Le 5 août dernier a été célébré au Cayla, dans le départe-

ment du Tarn, le centenaire de Guérin. Ce nom n'est point familier au grand public, mais il n'est guère de lettré vraiment digne de ce nom qui n'ait rencontré au hasard de ses lectures, vers la fin de l'adolescence, cette attirante figure d'un écrivain mort trop jeune et qui avait donné infiniment plus que des promesses. La partie de l'œuvre de Guérin connue jusqu'à ce jour suffirait à lui assurer à jamais la gloire, et dans ce recueil le seul poème en prose du *Centaure* suffirait à éterniser son nom dans la mémoire des hommes.

Nous en devons la première publication à George Sand, à laquelle ce poème avait été communiqué après la mort de l'auteur. Elle le présenta, le 15 mai 1840, aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, en le faisant précéder d'une notice toute pleine de l'émotion esthétique que lui procurait ce chef-d'œuvre, émotion qui ne l'empêchait pas d'analyser, avec tout le sang-froid d'une intelligence supérieure, ce qui en constituait la beauté singulière. Le *Centaure* occupe une place unique dans la littérature. L'amour de la nature qui s'y révèle est si profond, si intime, qu'il va presque jusqu'à l'identification et qu'on n'en saurait trouver de pareil nulle part ailleurs. Lorsqu'on cherche un nom à rapprocher de celui de Guérin, on est d'abord embarrassé ; mais on ne tarde pas à penser à Shelley, poète mort jeune comme lui et dont la destinée offre avec la sienne plus d'une analogie. L'œuvre de Shelley est beaucoup plus abondante en poésie proprement dite, et Maurice de Guérin est surtout poète en prose ; mais il y a chez tous deux un sentiment panthéiste de la nature qui donne à leur œuvre, plus qu'à toute autre, une infinie profondeur de poésie. Dans le beau livre qu'il vient de consacrer à *Maurice de Guérin* (in-8° écu, Champion) et où je m'étonne de ne pas rencontrer le nom de Shelley, M. Abel Lefranc distingue avec soin la Nature, telle que la conçoit Guérin, de celle des romantiques. Chez ces derniers, elle est « surtout un décor, assurément varié et splendide à l'infini, mais enfin un décor. » La Nature, chez les romantiques, n'est qu'un témoin de l'homme, distinct de lui et qui n'est intéressant que par rapport à lui. Même dans ces vers de Lamartine, si descriptifs :

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon, etc.

on sent la présence de l'homme et qu'à la strophe suivante il va nous dire ses peines. Rien de tel chez Maurice de Guérin. Il a un don exceptionnel qui lui permet « de s'identifier avec les choses du monde extérieur, de les sentir vivre et palpiter en lui », don qui n'existe au même degré chez aucun des plus grands, qu'ils s'appellent Lucrèce, Vinci, Shakespeare ou encore J.-J. Rousseau, Goethe, Bernardin de Saint-Pierre, Chénier, Chateaubriand, Victor Hugo. Dernièrement M. Anatole Le Braz citait un passage de Renan sur la mythologie des Celtes, qui est la définition même du naturalisme de Guérin. Cette mythologie n'est pas, d'après Renan, le naturalisme anthropomorphique de la Grèce et de l'Inde, « mais un naturalisme réaliste en quelque sorte, l'amour de la nature pour elle-même, l'impression vive de sa magie, accompagnée de ce mouvement de tristesse que l'homme éprouve quand, face à face avec elle, il croit l'entendre lui parler de son origine et de sa destinée. »

La célébration du centenaire de Maurice de Guérin a définitivement consacré la gloire de celui que M. Abel Lefranc appelle « ce beau génie de la littérature intime, ce chantre magnifique de toutes les puissances primitives de la nature. » Mais il reste encore beaucoup à faire. Le recueil intitulé : *Journal, lettres et poèmes*, édité par Trébutien en 1862, ne représente qu'une partie de l'œuvre guérinienne. Il s'y est ajouté depuis cette époque quelques fragments isolés ; mais M. Abel Lefranc a eu la bonne fortune d'acquérir, il y a trois ans, cinq manuscrits des œuvres et de la correspondance de Maurice de Guérin et de sa sœur Eugénie. Il en donne des extraits dans sa récente biographie du poète. Et il y a encore d'autres dossiers, dont l'un, très volumineux, est malheureusement égaré. Il portait le titre de *Miscellanées* et doit exister quelque part. Il est à souhaiter qu'on le retrouve et qu'on puisse enfin publier intégralement tous les écrits de Guérin et rendre ainsi pleine justice à sa mémoire.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Lettres de Théodore Fontane à ses amis. — A propos de Herder. — Souvenirs de Julius von Eckardt sur Bismarck. — Les *Essais* de Maximilien Harden.

L'événement littéraire de la saison a été la publication de la seconde partie de la correspondance de Théodore Fontane. Après les *Lettres à sa famille*, qui parurent il y a quelques années et dont nous parlâmes ici-même, paraissent aujourd'hui les *Lettres à ses amis*¹. On sait quel merveilleux épistolier est le romancier et je me demande si ses qualités littéraires, — rapidité de perception, finesse de sentiment, art de condenser ses observations en formules brèves et saisissantes, — ne sont pas plus remarquables encore dans ses lettres que dans ses romans.

Ce que cette correspondance nous donne d'abord, c'est une fidèle image de l'activité de l'écrivain et de sa vie. Au jour le jour, Fontane se raconte à ses amis avec plus de sincérité et d'abandon qu'il n'en montre avec ses proches. La vie ne fut pas tendre pour cet ouvrier de la plume qui ne vit guère que dans sa vieillesse un peu de gloire lui sourire. Eh bien, jamais un mot de plainte. Constamment Fontane se raidit contre l'infortune, semblant même puiser dans son malheur des forces pour la lutte du lendemain.

Le premier volume de ces lettres va de 1846 à 1879. On sait que Fontane débuta comme apprenti pharmacien et c'est ses débuts qu'il nous raconte dans sa première épître. Il ne tarde pas à se dégoûter d'un métier pour lequel il n'est pas fait et il se lance dans la littérature. Sur le premier groupe littéraire dont il fit partie, le Tunnel, il nous renseigne abondamment. Comme beaucoup d'écrivains, Fontane pour vivre dut d'abord faire du

¹ *Theodor Fontanes Briefe an seine Freunde*. Herausgegeben von Otto Pniower und Paul Schlenther. Verlag F. Fontane & Co, in Berlin, 1910.

journalisme. Il resta même toute sa vie journaliste, sans y gagner, du reste, ni argent, ni considération. S'il n'y gagna pas d'argent, c'est qu'il mit toujours très haut son idéal professionnel. Jamais il ne voulut s'embrigader dans la troupe « des fabricants de correspondances, pêcheurs à la ligne et spéculateurs de tout poil. » « Au jour d'aujourd'hui, écrivait-il en 1850, être à la tête d'une feuille influente, c'est commander toute une armée. » Il n'entendait même pas être un soldat discipliné dans cette armée : il voulait faire le coup de feu en franc-tireur. « Je suis bien résolu, ajoutait-il un peu plus tard, à ne jamais vendre ma plume et ni la misère, ni les larmes ne pourront jamais me pousser à cela. Pour gagner mon pain, j'aimerais mieux faire le métier de copiste ou travailler de mes mains. »

Avec un tel idéal on comprend que Fontane n'ait guère eu de joies dans sa carrière de journaliste. Son talent était reconnu, mais il ne lui apportait pas l'aisance : il y eut des jours où l'écrivain connut la faim. En 1872, à l'âge de 55 ans, il écrivait : « J'en suis encore à chercher les moyens de nouer les deux bouts. » Quatre ans après, il avait été nommé à Berlin secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts. Mais Fontane était d'esprit trop indépendant pour rester longtemps fonctionnaire. Après un mois et demi d'activité, il donnait sa démission. « On ne peut rien contre sa nature intime, disait-il pour se justifier, et dans le cœur de chaque homme il y a un je ne sais quoi qui fait que, lorsqu'il a conçu une aversion pour quelque chose, on ne peut ni le contraindre, ni l'obliger. Pour moi le problème qui se pose est de savoir si pour une sécurité extérieure je dois me faire à une vie plate, sans clarté et sans joie, ou si, préférant l'ancienne insécurité, je dois tâcher de retrouver du moins quelques heures lumineuses et joyeuses. Je choisis cette dernière alternative. Pour moi, le point d'honneur passe avant l'argent et je n'ai pas le goût de danser aux accords de la flûte d'un conseiller intime. »

Fontane écrivait cela en 1876 et la gêne pour lui allait bientôt prendre fin : trois ans après, le succès de *Vor dem Sturm* et de

Grete Minde en faisait un écrivain considéré. C'est précisément à ce moment que s'ouvre le second volume de sa correspondance.

Ce n'est pas que la gloire vienne du premier coup, éclatante. Fontane était trop original pour être populaire à la manière de certains romanciers : son art ne fut jamais goûté que d'une élite et même, en 1893, il constate que ce qu'il rencontre surtout chez ses contemporains, « c'est force haussements d'épaules et sourires ironiques. » Mais peu à peu, sous les efforts de critiques intelligents, ses romans conquièrent un public plus étendu. Aujourd'hui sa gloire est incontestée et personne ne s'est étonné qu'au mois de juin dernier on lui ait élevé un monument au Thiergarten. Ces honneurs posthumes ne font sentir que plus amèrement la mélancolie de certains aveux de Fontane. « Je n'attends plus d'amour, écrivait-il le jour de son soixante-sixième anniversaire. Je veux être enterré solitaire. Je ne veux pas de couronne sur ma bière et rien du tralala des pompes funèbres. La seule chose qui m'importe est de pouvoir dire ce que je sens comme je le sens. On vit pour soi-même et l'on meurt pour soi-même. »

On n'a point, par ces confessions, épuisé tout l'intérêt que présentent les lettres de Fontane. On y retrouve aussi le merveilleux critique littéraire de la première correspondance et ses portraits de Gutzkow, de Gottschall, de Storm, de Scherenberg, de Félix Dahn, de Paul Heyse, de Menzel, de Léopold de Ranke, sont parmi les meilleurs qu'il ait tracés. Ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est le tour de main de l'écrivain. Quoi de plus joli, par exemple, que ce qu'il dit de son petit cadet : « Il pousse, mais il n'est pas aussi bien doué que les autres ; il a moins d'ambition, ce qui ne l'empêchera du reste pas de faire son chemin dans le monde. Le bon Dieu ne laisse jamais personne complètement dépourvu. » Humour, sensibilité vive, bonhomie un peu narquoise, Fontane a tout cela dans ses lettres qui ne sont pas seulement un régal littéraire, mais aussi une lecture reconfortante. Ah ! le brave homme que c'était !

— Plus on lit, par métier, d'écrits du jour, plus on sent le besoin de revenir à ce qui est définitif et durable. C'est comme quand on a longtemps rampé dans des endroits plats et marécageux, on est invinciblement poussé vers les hauteurs où l'on respire un air plus tonifiant et plus salubre.

Au milieu des médiocres productions contemporaines, les éditeurs nous procurent parfois ce plaisir. Ils le font surtout en rééditant de bons vieux auteurs que, dans le train ordinaire de la vie, on néglige un peu trop. C'est ce sentiment que nous avons eu en ouvrant le Herder que l'éditeur Bong a publié dans sa collection *Golden Klassiker Bibliothek*¹. L'ouvrage est précédé d'une étude fort bien faite d'Ernest Naumann sur l'écrivain. Dans un premier volume on a les œuvres de critique littéraire (*Fragments sur la littérature allemande, Forêts critiques et Pages sur le caractère et l'art allemand*); dans un second, le livre capital de Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire*; dans un troisième, le *Cid* et la collection des chants populaires que le poète recueillit dans tous les temps et dans tous les pays pour montrer à ses contemporains ce qu'était l'art spontané sorti des entrailles du peuple, par opposition à l'art plus réfléchi des civilisations avancées.

On sait combien dans toutes ces œuvres Herder s'est révélé précurseur et le nombre d'avenues qu'il a ouvertes à la pensée contemporaine. Ernest Renan, qui le constatait, disait que pour sa part Herder avait été le grand émancipateur de son esprit. Dans la critique religieuse, il fut, en effet, l'un des premiers qui montrèrent de quelle manière on doit envisager les livres saints.

« C'est humainement, disait-il, qu'on doit lire la Bible, car elle a été faite par des hommes pour des hommes. Le trésor qui s'y trouve caché, c'est l'expérience des humains en chacun desquels revit une étincelle divine plus ou moins vive. » Faire

¹ *Herders Werke. Auswahl in acht Teilen. Neu herausgegeben mit Einleitung und Anmerkungen versehen von Ernst Naumann. Berlin und Leipzig, Deutsches Verlagshaus Bong & Co.*

jaillir cette étincelle était l'ambition de Herder. « Tant que j'aurai un souffle de vie, disait-il aussi, je ne cesserai de faire sortir le feu de la fumée, le fruit de la fleur. »

Dans la science du langage, Herder fut également novateur. Son livre *De l'origine du langage* montre que le besoin crée la langue et que c'est dans les premiers tâtonnements des hommes pour exprimer leur pensée qu'on doit chercher les caractères qui individualisent une race. C'est la raison pour laquelle Herder recueillit tant de chants populaires, afin d'y découvrir l'âme des foules. Où il allait trop loin, c'est quand il disait que cette poésie populaire collective était au point de vue de l'art supérieure à la poésie individualiste.

Mais c'est peut-être en histoire que Herder s'est montré surtout penseur original et l'interprétation des faits historiques qu'il a donnée dans ses *Idées sur la philosophie de l'histoire* est singulièrement suggestive. Quoi de plus vrai que ses caractéristiques de l'activité des grands peuples, des Romains, par exemple? C'est à ce titre qu'on peut dire que, en un certain sens, Herder a été le père de l'histoire moderne. Sans lui, ni Niebuhr, ni Ranke, ni Mommsen n'auraient écrit leurs chefs-d'œuvre et l'on sait le cas que faisait de lui Michelet.

Herder a autre chose aussi à apprendre aux générations nouvelles : l'art d'exprimer avec force et clarté sa pensée. Avec Lessing il est le grand prosateur allemand de la fin du dix-huitième siècle. Sa langue, harmonieuse, ferme, nombreuse, coule comme un large fleuve. Notre époque trépidante, avec son style télégraphique, saccadé et sans ossature, aurait besoin de se remettre à l'école d'écrivains de cette envergure. Et c'est une des raisons pour lesquelles on doit féliciter les éditeurs qui travaillent à les rendre populaires.

— Julius von Eckardt, l'ancien diplomate, dont les tableaux de la société petersbourgeoise excitèrent en leur temps une vive curiosité, publié dans la *Deutsche Rundschau* des souvenirs qui ne sont pas moins intéressants. Nous avons relevé particulièrement ceux qui ont trait à Bismarck. Fonctionnaire au ministère

de l'intérieur, J. von Eckardt avait été invité à dîner par le chancelier à l'occasion de son soixante-neuvième anniversaire. « A l'heure dite, raconte-t-il, je me trouvai chez Bismarck, où je fus reçu dans le grand salon de réception, orné des portraits des trois empereurs. Peu après arrivèrent Rottenburg et un monsieur à barbe noire, de grandeur moyenne, que j'aurais pris pour un Italien à cause de la couleur brune de son visage, s'il n'avait pas porté des lunettes : c'était le Dr Schweninger, le médecin du prince. Puis vinrent la comtesse Rantzau et son mari, et, en dernier lieu Bismarck tout frais, tout dispos, et paraissant d'excellente humeur. »

En effet le chancelier, très en verve, fut intarissable pendant le repas. On parla de Berlin, du Berlin nouveau empiétant toujours plus sur la campagne et du Berlin ancien, en train de disparaître. Bismarck déplora aussi la disparition des vieilles mœurs, bien que la civilisation fût loin de pénétrer encore dans les campagnes reculées. Et à ce propos, il cita l'anecdote suivante :

« L'an dernier je me promenais dans la forêt du Sachsenwald et je m'étais si bien égaré qu'il me fut impossible de retrouver mon chemin. Harassé et mourant de soif, j'avisai une hutte de forestier où j'entrai pour demander un verre de lait. Dans l'unique chambre de la cabane se trouvait une vieille femme, la mère d'un forestier, en train de bercer un nouveau-né dans sa couchette. A ma demande elle répondit qu'elle me donnerait bien un verre de lait, mais que, pendant qu'elle irait traire la chèvre, je devais bercer le mioche (*das Gör*). Je me mis donc à bercer le mioche. La femme revint et me tendit le lait. Pendant que je buvais, elle m'examinait et me dit : « — Ne seriez-vous rien le forestier en chef? — Non, lui répondis-je, je suis le propriétaire de la forêt, je suis Bismarck. — Bismarck, dit la vieille, je ne le connais pas, mais tout de même j'aurais bien aimé voir une fois notre forestier en chef. — Voilà, ajoutait Bismarck en riant, qui nous fait toucher du doigt combien notre popularité est, en somme, chose restreinte. »

La popularité de Bismarck était pourtant supérieure à n'importe laquelle de ses contemporains. Une autre anecdote, relatée par Maximilien Harden, le montre d'une façon assez piquante. A Ischl, où l'empereur Guillaume était venu voir l'empereur François-Joseph, les deux souverains ne pouvaient se promener dans le parc sans attirer la curiosité de la foule. Comme l'empereur François-Joseph, impatienté, s'en plaignait à son visiteur, celui-ci lui répondit en riant : « Attendez seulement, nous serons bientôt délivrés de cette importunité du public ; quand Bismarck sera là, plus personne ne nous regardera. »

Pour en revenir aux souvenirs de J. von Eckardt, voici quelques détails assez intéressants sur les idées de Bismarck touchant la littérature française : « Ma lecture favorite, disait-il, était autrefois Béranger et je ne songe pas sans ravissement aux heures que je passai à Schoenhausen à lire le chansonnier à l'ombre des arbres par de chaudes journées d'été. » Sur la remarque qu'on lui fit que Béranger n'était guère lu maintenant, Bismarck répondit : « La plupart des gens sont assez fous pour négliger les vraies grandeurs littéraires et s'attacher aux écrivains du jour qui sont à la mode. — Mon écrivain de prédilection, dit alors Rottenburg, est Diderot. — Diderot, répondit le prince, je ne puis pas l'aimer, car c'était un matérialiste et moi j'exècre les matérialistes. » Là-dessus on se mit à parler des écrivains allemands, de Goethe en particulier et de *Faust*, dont la seconde partie, remarqua Bismarck, est totalement inintelligible, puis de la Révolution française et de ses historiens, sur quoi le chancelier confessa qu'il avait une vive admiration pour Taine.

Tous ces propos de table nous font mieux comprendre Bismarck. M. J. von Eckardt semble les avoir reproduits avec fidélité.

— Au moment même où je lisais ces *Souvenirs sur Bismarck*, il m'est tombé sous la main le volume d'essais que Maximilien Harden vient de publier sous le titre de *Köpfe*¹ et j'ai été frappé combien dans ce livre toute chose et tout homme dans la politique allemande sont rapportés à Bismarck.

¹ Berlin, Verlag Erich Reiss, 1910.

Toujours lui, toujours lui ! pourrait-on dire en paraphrasant le vers de Victor Hugo sur Napoléon. Voici vingt ans que Max Harden a fait des débuts retentissants comme journaliste en s'instituant le paladin du grand homme disgracié et dès lors, en toute occasion, le défenseur de sa mémoire. Dans chacune des campagnes politiques qu'il a entreprises, toujours la grande figure du chancelier a dominé le débat. Et n'allez pas croire qu'il y ait eu là calcul de sa part. Lorsqu'il alla voir après sa chute l'homme d'Etat à Friedrichsruhe, c'était une conviction profonde qui le poussait à agir, et, comme un chevalier, au lieu d'une épée, il mettait sa plume à son service. On s'explique aisément la chose : dans tout ce qu'a écrit Maximilien Harden, on sent le goût des fortes individualités. Le choix même des types qu'il a mis dans sa galerie de portraits, *Köpfe*, en est une preuve. Ce sont : le vieux Guillaume, Bismarck, l'impératrice Frédéric, Holstein, Johanna Bismarck, le pasteur Stöcker, le général de Waldersee, Eugène Richter, Gallifet, Ibsen, Böcklin, Zola, Lenbach, Matkowsky. Sans doute, on peut trouver que parmi ces étoiles, il en est de modeste grandeur. Mais quand on y regarde de plus près, on voit que toutes eurent une originalité très marquée. Prenez par exemple l'impératrice Frédéric, ou la femme de Bismarck, ou même le malheureux Waldersee et vous verrez aisément les raisons du choix de Maximilien Harden ; de Waldersee il fait le type de l'ambitieux trop pressé qui, faute de laisser mûrir la gloire, en perd le profit. Et le portrait est très juste. Quant à l'impératrice Frédéric, il montre que malgré sa grande intelligence elle ne parvint jamais à se faire aimer du peuple allemand parce que, secrètement, elle le jugeait inférieur à son peuple à elle, le peuple anglais, ce qui semblait justifier le reproche qu'on lui faisait de rester une étrangère dans le pays de son mari.

« Certes, dit-il, elle n'était pas sans amour pour la terre de ses enfants, mais elle la voyait du dehors, comme une intruse dont les yeux percevaient impitoyablement jusqu'aux moindres taches et non pas avec la tendre partialité de l'autochtone qui

a sucé avec le lait maternel l'amour de sa mère-patrie. Et lorsque sont venues les grandes journées de la lutte nationale, Victoria a cru que l'empire, ce nouveau-né, devait être élevé d'après les recettes consacrées de la pédagogie anglaise.... Comme la plupart des femmes, elle était absolument incapable de comprendre la nécessité d'une évolution organique : pour-quoi ne pas prendre les bonnes choses là où on les trouvait, pourquoi ne pas importer en Allemagne ce qui s'était montré utile en Angleterre ? »

Ailleurs Maximilien Harden montre que le vieux Guillaume fut réellement grand, mais non à la manière dont l'entend son petit-fils. Essayant de pénétrer au fond de l'individualité de chaque homme, à force de perspicacité il semble presque montrer de la sympathie pour certains hommes qui sont à l'antipode de sa pensée : ainsi Eugène Richter, type du libéral vieux jeu, doctrinaire et encroûté, dont il admire la ténacité ; ainsi le pasteur Stöcker, un fanatique sans doute, mais « un merveilleux spécimen de la doctrine autoritaire qui a fait la force de la vieille Prusse. » D'autres sont étudiés avec non moins de clairvoyance, tel Galliffet, le « sabreur, un petit-fils d'Artagnan », tel Ibsen, « ce grand déchiffreur d'âme », tel Zola, « ce naturaliste à rebours qui fut la dernière victime du romantisme. » Et tout cela est écrit de ce style mordant, plein, coloré, qui rappelle à la fois le style de Boerne et le style de Heine : Boerne par l'âpreté un peu rude et l'accent de sincérité indéniable, Heine par l'esprit incisif, la précision pittoresque et la verve méchante. Dans toutes les pages de Maximilien Harden on sent un vif souci de la perfection littéraire. On a déjà remarqué sa parenté, pour la forme, avec Goethe, Voltaire, Carlyle et Nietzsche. On sent à chaque page que ces modèles ont été fort médités par lui. Et ce n'est pas en vain : c'est à cela sans doute qu'il doit d'être le premier journaliste de l'heure présente en Allemagne.

CHRONIQUE RUSSE

Le choléra et la peste. — Un nouveau projet du ministre de l'instruction publique. — Le mémoire secret du général Novitzki. — Mémoires de l'académicien J. Yanjoul. — La Française et la Russe jugées par Tourguénev. — L'enquête sur la marine. — Comment les fonctionnaires accommodent les faits. — Le théâtre artistique de Moscou.

Comme si le choléra n'était pas un fléau suffisant, voici que la peste s'est déclarée à Odessa d'abord, puis dans quelques autres villes de nos provinces méridionales. Le premier fléau, qui sévit depuis deux ans, ne fait qu'augmenter d'intensité et nous avons tout lieu de redouter que le second ne suive la même progression. Le choléra, d'après de sérieuses statistiques, a déjà coûté la vie à 35 000 hommes. L'avenir nous apparaît sinistre, car notre bureaucratie, malgré sa légion de fonctionnaires, est impuissante dans la lutte contre ces redoutables épidémies. L'unique moyen de les enrayer serait une défense hygiénique rigoureuse, organisée par toute la population. Chez nous, le contraire se produit ; le peuple, qui a le plus besoin de recourir aux mesures préventives, dans son ignorance, non seulement s'y refuse, mais maltraite les médecins et les infirmiers, sous prétexte qu'ils engendrent la maladie. En beaucoup d'endroits, les moujiks sont persuadés que les pomechtchiks envoient des médecins exprès pour qu'ils empoisonnent les sources et les fontaines, afin de se venger des troubles agraires survenus il y a deux ou trois ans.

Alexandre Herzen, dans ses *Souvenirs de l'épidémie de choléra* qui a décimé Moscou en 1844, indique quels secours efficaces l'initiative privée peut fournir pour conjurer le fléau. Le général gouverneur d'alors, le prince Golitzine, homme de caractère faible, mais noble, instruit et universellement estimé, entraîna toute la société moscovite dans un élan charitable. Il forma un comité composé de riches propriétaires et de marchands, dont chaque membre prit sous sa surveillance un des quartiers de

Moscou. En un jour, vingt lazarets furent ouverts, sans qu'il en coûtât un copek au gouvernement, tous les frais étant couverts par des dons. Les marchands fournirent gratuitement les couvertures, le linge et les vêtements. Des jeunes gens du meilleur monde se chargèrent de la direction des hôpitaux et s'appliquèrent à empêcher tout coulage. Des médecins, des étudiants, des jeunes filles du monde transformées en sœurs de charité passèrent trois mois dans ces hôpitaux à soigner les cholériques et l'épidémie fut très vite conjurée.

Aujourd'hui cet élan charitable est paralysé par la méfiance du gouvernement, qui craint que la lutte contre le choléra ne ressuscite l'ardeur révolutionnaire. Il n'est même pas permis de répandre dans la population des brochures populaires expliquant en quoi consiste le fléau, la manière de s'en préserver et de s'en guérir. La *Novoïé Vremia* rapporte avec indignation un fait qui montre surabondamment à quel point les mesures prises contre le choléra et la peste sont puérides et vaines. Il y a quelques jours, le steamer *Cérès* arriva d'Odessa à Saint-Petersbourg sans être soumis à une observation quelconque, bien qu'il transportât une forte cargaison de blé, chargement très dangereux en temps de peste, à cause de la multitude de rats qui l'accompagnent invariablement. L'administration du port, l'inspection médicale, les bureaux de la municipalité n'ont même pas soupçonné l'arrivée de ce bateau, et le maire de la ville n'en aurait rien su, si un journaliste n'était venu le prévenir. « Le pernicieux formalisme bureaucratique des uns, et la négligence et l'apathie des autres, s'écrie la *Novoïé Vremia*, ont conclu un pacte contre la Russie et semé partout la ruine et la mort. »

— Le remède à un si désastreux état de choses se trouvera-t-il dans le projet du ministre de l'instruction publique, proposant d'accroître sensiblement le nombre de nos gymnases ? Pendant six ans, trente-trois nouveaux lycées seront annuellement ouverts à notre jeunesse. Ce projet alléchant n'a pourtant séduit aucun de nos partis politiques. Les réactionnaires lui reprochent de favoriser la pléthore de l'élément intellectuel, déjà, à leur avis, trop prépondérant en Russie. Ces gymnases, prétendent-ils,

sont comme des universités en réduction, et ne profitent qu'à quelques rares sujets, exceptionnellement doués. Il n'y a que les enfants de familles riches qui peuvent s'accorder ce luxe, car ils ne sont pas obligés de se préoccuper de leur pain quotidien. Il serait bien préférable d'avoir un moins grand nombre de ces lycées scolastiques avec enseignement de langues étrangères, et plus d'écoles spéciales, techniques, commerciales et industrielles.

Les libéraux, de leur côté, reprochent au ministre de placer les nouveaux lycées trop exclusivement sous sa dépendance. Toute initiative privée en est radicalement écartée. L'état n'accordera pour la création de ces écoles qu'une faible subvention, et demandera les fonds nécessaires aux communes. Celles-ci, n'ayant aucune voix dans la direction de l'enseignement, pas même la possibilité de préconiser tel ou tel type d'école, refuseront leurs contributions. Il est facile de prévoir que le projet du ministre est mort-né.

— Le rôle des agents provocateurs dans notre police secrète inquiète toujours l'opinion publique chez nous, d'autant plus que les retentissantes révélations de M. Bourtzeff, qui ont fait tant de bruit l'année dernière, viennent d'être en tous points corroborées par la divulgation du mémoire secret que le chef des gendarmes, le général Novitzki, a remis en 1904 à l'empereur Nicolas, par l'entremise du prince Sviatopolk-Mirski. Le général accuse ouvertement la police de recourir à la provocation et même à l'occasion de ne point reculer devant l'assassinat. Il cite à l'appui le fait suivant : en 1881, le révolutionnaire Dégaev, qui passa au service de la police, lui livra l'adresse de Véra Figner, qui se trouvait à Kharkov et qu'on accusait d'avoir ourdi un attentat contre la vie d'Alexandre II. Le trop fameux Plehve, qui n'était alors que directeur du département de la police, et l'inspecteur Soudeikine se rendirent aussitôt à Kharkov où, en effet, ils trouvèrent la célèbre révolutionnaire qu'ils arrêterent. Il fallait cependant écarter de Dégaev tout soupçon, car on attendait de lui d'autres dénonciations. A cet effet, Plehve et Soudeikine résolurent de sacrifier un de leurs agents, tout à fait innocent de ce crime, qu'ils laissèrent accuser d'avoir

dénoncé M^{lle} Figner et ce fut Dégaev lui-même qui le tua. Cet acte lui valut la confiance des révolutionnaires et il put continuer à les trahir en toute sécurité.

Le mémoire du général Novitzki abonde en exemples de faits non moins monstrueux. A l'en croire, le célèbre pope Gapon recevait depuis longtemps des subsides du département de la police et prit une part de provocation active dans un assassinat à Poltava. « La participation de Gapon dans ce meurtre, écrit-il, m'a été confirmée par l'évêque de Poltava, Ilarion, qui n'osait pas le dénoncer ouvertement par crainte de représailles, d'autant moins que le pope Gapon était devenu un personnage important qui avait la faveur du ministre von Plehve. On voit encore par ce rapport du chef des gendarmes que la police politique de la ville de Kiev, avant qu'on ait inauguré le système de provocation, ne coûtait que 7000 roubles par an, tandis qu'en 1905, l'année la plus féconde en actes provocateurs, elle émarge pour la somme de 108 000 roubles. La facilité qui a été donnée aux chefs de police de disposer secrètement de sommes aussi considérables est sans conteste la cause initiatrice de ce pernicieux système, que le général Novitzki réproouve et flétrit avec indignation.

— D'un tout autre caractère sont les *Mémoires* que publie en ce moment un de nos académiciens les plus marquants, le distingué économiste, M. Yanjoul, dont la substantielle étude sur la *Lutte pour les débouchés*, a été résumée ici-même, il y a quelques années. Tout en donnant à ses mémoires, que publie la *Rousskari Starina* un caractère autobiographique, M. Yanjoul nous livre au jour le jour des documents qui éclairent toute une époque de la vie russe et surtout du monde universitaire. J'emprunte à ces pages le curieux jugement que Tourguénev prononça sur les mérites respectifs de la femme russe et de la femme française. M. Yanjoul, se trouvant à Paris en 1880, entama avec son collègue et ami M. Kowalevski une discussion à ce propos. Tandis que le dernier opinait en faveur de la Française, l'académicien en tenait pour la Russe. Ils résolurent de soumettre cette question à l'arbitrage d'Ivan Tourguénev, un

des plus pénétrants psychologues de l'âme féminine et créateur d'adorables silhouettes de jeunes filles.

« Sans doute, dit Tourguénev, j'ai un peu de compétence en la matière et je m'appliquerai à vous répondre avec impartialité. La Française de nos jours, certes, a de grands défauts ; le plus important est son cléricalisme : l'influence que le prêtre exerce sur elle est pernicieuse. Mais sous d'autres rapports, elle a de grandes qualités qu'elle doit en majeure partie à la civilisation très élevée du peuple français. La Française, quand elle aime, est fidèle à la parole donnée et l'on peut compter sur elle.

» ...D'autre part la femme russe, qui le contestera ? a d'admirables qualités. Nulle femme au monde n'est capable d'autant de sacrifices, nulle n'est prête comme elle à donner à l'aimé tout ce qu'elle possède et plus encore.... Mais, en même temps, je dois avouer qu'on ne saurait compter sur la meilleure des femmes russes, car on ne peut jamais être sûr qu'au moment le plus décisif de sa vie, subitement, de la façon la plus imprévue, elle ne.... »

Ici Tourguénev employa une expression très crue, voulant exprimer un acte irréfléchi, inepte et léger.

« C'est très triste, ajouta-t-il, mais malheureusement c'est vrai. La Française, quand elle aime, ne vous surprendra jamais par des actes aussi inconsidérés. On peut avoir confiance en elle. »

« Si j'ai bien saisi la pensée de Tourguénev, conclut M. Yanjoul, les raisons de la supériorité des femmes en France s'expliquent presque exclusivement par la supériorité de la civilisation française. La culture générale d'un pays se reflète même dans les actes spontanés des femmes. C'est par leur vie qu'on peut juger du degré de civilisation des peuples, du respect mutuel des hommes et de leurs droits. »

— Je vous ai plus d'une fois entretenus de la revision que plusieurs sénateurs opèrent depuis une année dans nos intendances militaires et des concussions et des abus qu'ils ont signalés. Malgré tous leurs efforts, ils n'ont pas encore réussi à soumettre l'intendance de la marine à une mesure semblable.

Après le désastre de Tsoushima, il a fallu immédiatement songer à la reconstitution de notre flotte, mais la Douma a parfaitement compris que cette œuvre ne pourrait aboutir, si elle était conduite avec les errements et les fautes du passé. Aussi nos trois Doumas ont-elles refusé les crédits pour la reconstruction d'une nouvelle flotte, exigeant auparavant la réforme du ministère de la marine.

Cette année, le ministère a demandé 13 millions de roubles pour la constitution d'une nouvelle flotte, mais la Douma a renvoyé l'examen de ce projet à l'automne, faisant comprendre de la sorte au ministère qu'elle ne le prendra en considération qu'après que des sénateurs auront fait la revision de l'intendance de la marine et de tous les bureaux de ce ministère. La marine, cette fois, s'est décidée à faire une concession ; elle a consenti à la revision, mais en posant cette condition qu'elle serait faite non par des sénateurs, mais par une commission de fonctionnaires de la marine sous le contrôle d'un contre-amiral. Cette commission fut instituée et trouva, comme on pouvait le prévoir, que tout est pour le mieux dans le meilleur des ministères. La Douma resta incrédule et refusa de nouveau les crédits. Le ministère, voyant qu'il n'obtiendrait pas un copek du parlement, se résigna à de nouvelles concessions. Il consentit à laisser faire la revision par les sénateurs, mais à la condition qu'elle porterait le nom moins formidable d'*enquête*, et que les sénateurs ne seraient pas munis de pleins pouvoirs comme ils l'étaient pour la revision de l'armée de terre. Cette enquête est la première et modeste victoire que notre parlement remporte sur la coalition bureaucratique. Plus d'un d'entre nous se flatte que ce sera un premier pas vers une réforme radicale de ce ministère, dont nos revers ont dévoilé toute l'insuffisance et l'absence de scrupules.

— Les bureaucrates s'entendent à cacher la vérité. M. Firsov qui accompagna le tsarévitch Nicolas, l'infortuné frère d'Alexandre III, dans un voyage sur les canaux qui relient les grands lacs et la Néva, raconte dans ses *Souvenirs*, que publiée l'*Istoritcheski Westnik*, comment les ingénieurs s'y sont pris

pour présenter le labeur des *bourlaki* (les haleurs) sous des couleurs idylliques. En réalité, ces malheureux, attelés à de longues cordes, remorquaient de lourdes barques lestées illégalement et enfonçaient dans la boue jusqu'aux genoux. Le travail surhumain qu'on exigeait d'eux, la mauvaise nourriture et les durs traitements les livraient sans défense aux fièvres et à la peste sibérienne. Ils mouraient comme des mouches, privés de tout secours médical. A l'arrivée du tsarévitch, les fondrières, où hommes et bêtes trouvaient la mort, se transformaient par magie, des ponts pittoresques permettaient de traverser sans danger les passages les plus redoutables. Sous des prétextes spécieux, le passage des barques dans les canaux fut arrêté pendant la traversée du steamer qui portait l'héritier du trône. De temps en temps, on lui montrait sur les rives des groupes de haleurs, bien vêtus, qui mangeaient de bon appétit de la soupe de poissons et de la *kacha*, du gruau bien gras. Les bourlaki exprimaient leur contentement par de joyeuses chansons et des hourras enthousiastes. La supercherie réussit pleinement. Le tsarévitch fut persuadé qu'il avait devant lui une population laborieuse, parfaitement contente de son sort. Cependant, une année plus tard, la peste sibérienne s'abattait sur les canaux et emportait des milliers d'hommes et de chevaux.

— Les théâtres ouvrent leurs portes, mais jusqu'à ce jour je n'ai aucune nouveauté à signaler. Je profiterai de cette trêve pour vous parler aujourd'hui de notre *Théâtre artistique* de Moscou, auquel l'empereur Guillaume II vient de décerner des éloges enthousiastes. Les quotidiens de tous pays ont rapporté la conversation de l'empereur allemand avec une femme de lettres suédoise ; en parlant du théâtre, il a déclaré qu'il n'a jamais reçu une impression artistique aussi complète qu'aux représentations que la troupe du Théâtre artistique de Moscou est venue donner à Berlin. Ce théâtre a été fondé il y a douze ans par un auteur dramatique, M. Wladimir Nemirovitch-Dantchenko, et un acteur, ou plutôt un régisseur très habile, M. Stanislavski. Soucieux de renouveler le théâtre, ils créèrent une troupe capable de saisir le sens intime du drame

et de l'incarner dans des types vrais, vibrants de vie, harmonieusement liés, et subordonnés les uns aux autres comme les différentes voix d'un chœur bien conduit. Comme ce théâtre acceptait de préférence des pièces à grand spectacle, on lui a reproché de rejeter à l'arrière-plan le jeu des acteurs. Or, dans un ouvrage que M. Stanislavski prépare actuellement, avec l'intention de solliciter l'honneur de le dédier à l'empereur Guillaume, il raconte l'origine de son entreprise théâtrale et fait justice de ce reproche. Au contraire, il place la création de l'interprète au-dessus de tout ; il lui accorde une liberté absolue dans le choix des nuances individuelles et ne le subordonne qu'à l'intérêt artistique de l'ensemble. Le côté extérieur de la mise en scène, la notation du milieu où se déroule l'action n'est à ses yeux qu'un moyen auxiliaire et non le but de l'art scénique. La mise en scène doit aider l'acteur à entrer dans son rôle, à se pénétrer plus profondément de l'atmosphère du milieu et de l'époque.

Pour combattre la tendance des acteurs à jouer conventionnellement, la précision de la mise en scène lui a été d'un grand secours en influençant l'esprit et l'humeur de l'artiste. Il est probable qu'il est allé trop loin dans ce sens ; n'ayant pas encore une confiance entière dans la capacité des interprètes de créer l'atmosphère vraie dans laquelle ils devaient évoluer, il a probablement dépassé la limite. Il s'est laissé aller à multiplier à profusion les détails accessoires de la scène et à un luxe superflu. Actuellement le Théâtre artistique, sous ce rapport, atteint une véritable maîtrise et désormais il vise à donner plus d'intensité à la vie scénique de l'acteur ; il tend à ce que l'atmosphère de la pièce soit exprimée par ses propres ressources, sans le concours des détails matériels de mise en scène, mais uniquement par la puissance d'émotion qui émane du drame. Il faut que l'imagination des spectateurs soit éveillée et suscite spontanément le milieu ambiant. Toute l'attention doit être concentrée sur le sens intime et profond du drame.

M^{me} Gourevitch, critique théâtral estimé chez nous, à qui

M. Stanislavski a communiqué le manuscrit de son volume en préparation, assure que ce nouveau manuel des acteurs aura un grand retentissement dans le monde des théâtres. L'auteur se proposerait de révéler à l'artiste la technique de la création des rôles. Au rebours de l'acteur de l'ancienne école, qui reconstitue son personnage par l'imitation de la nature humaine, ou par des signes conventionnels transmis par la tradition, c'est-à-dire en représentant par la mimique les gestes et la voix, les signes extérieurs des sentiments sans éprouver l'émotion qu'ils font naître, l'acteur, tel que le conçoit M. Stanislavski, doit volontairement évoquer en soi-même certaines sensations, certains sentiments et états d'âme, les plus simples comme les plus complexes. Par une série d'observations pratiques le créateur du Théâtre artistique a établi toute une série de procédés psychologiques par lesquels l'acteur peut mettre en mouvement les ressorts intimes de son émotivité et s'enfermer dans un cercle magique de vie artistique, jusqu'à croire lui-même à la réalité de l'existence humaine qu'il revit sur la scène.

La théorie est plausible, mais en fait d'art je me méfie beaucoup des théories. Quel est l'artiste digne de ce nom qui ne croit pas, lorsqu'il joue, que « c'est arrivé ? » Voyez les acteurs après la représentation ou au foyer pendant l'entr'acte, ils sont le personnage qu'ils représentent, ils parlent son langage, parce que son âme les possède. Demandez aux deux Mounet, à Chaliapine, à Sarah Bernhardt, s'ils ne subissent pas cette possession. C'est le secret des grands artistes et malheureusement il ne s'apprend pas.

CHRONIQUE SUISSE

Exposition de Lausanne. — Le français que nous parlons. — Manœuvres militaires. — G. Moynier et la Croix-Rouge.

L'événement du mois qui va finir, c'est, pour notre Suisse romande, la VIII^e exposition suisse d'agriculture. La ville de Lau-

sanne avait assumé la tâche, assurément difficile, de l'organiser. Elle s'en est acquittée avec un soin et un savoir-faire que le plus brillant succès a récompensé. L'intérêt est considérable d'une pareille manifestation de l'activité nationale ; il est considérable, pourrait-on dire, en raison même de l'exiguïté du territoire helvétique. Car rien n'est plus propre à étonner l'étranger, et rien — n'était l'accoutumance — ne devrait nous étonner davantage nous-mêmes que la diversité du sol et du climat de notre petit pays, et partant, la merveilleuse variété de ses productions naturelles. Quand on y songe un moment, on se prend à fredonner la vieille chanson du bon Vulliemin, que nous apprenions à l'école :

La connais-tu, cette heureuse patrie,
Où la nature a son temple et son fort,
Riante ainsi que le ciel d'Italie,
Sévère ainsi que les glaces du Nord ?

Ces deux derniers vers m'ont toujours charmé, sinon par l'originalité du tour, du moins par la vérité qu'ils expriment ; vérité devenue banale, mais qui ne laissa pas de frapper ceux qui découvrirent, en quelque sorte, la Suisse pittoresque. Tel l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* : il signalait précisément ces brusques contrastes que notre pays offre à l'œil du voyageur, les sévères aspects des neiges éternelles tout proches des régions fleuries et riantes où s'épanouit la prodigalité de la nature méridionale. Songez donc, en effet : de la Brévine à Lugano, d'Engelberg à Sierre, quel spectacle changeant, que d'oppositions imprévues, pour le touriste qui sait observer ! Une exposition suisse, où se reflète la richesse de ces antithèses, est vraiment bien propre à nous faire aimer, non point davantage — cela ne se pourrait guère — mais plus intelligemment notre admirable patrie, ce pays qui mériterait le nom d'idéal, si, hélas ! en tant de lieux et de tant de manières, la sottise et la cupidité des hommes ne s'acharnaient à gâter l'œuvre du Créateur et à détruire celle des générations passées.

Notre peuple, relativement éclairé, actif, entreprenant, très

pénétré de l'esprit d'association qui décuple les ressources individuelles, très curieux de tout ce qui se fait au delà de ses frontières, est aussi fort accessible aux innovations; elles ne l'effraient point; il se montre toujours prêt à expérimenter les méthodes nouvelles, et peut-être n'est-il guère de nation qui, dans le domaine du progrès matériel, soit si peu esclave de la routine. C'est là sans doute encore une raison pour que chacune de nos expositions nationales d'agriculture présente un caractère distinctif, constitue un tableau toujours neuf, singulièrement instructif, des procédés de culture, de l'utilisation du sol, de l'outillage agricole, de l'élevage surtout.

Car c'est l'élevage du bétail qui demeure la vraie gloire de l'agriculture suisse; c'est sur cette branche d'activité que se concentre la sollicitude de nos paysans et que se porte leur principal effort. Au perfectionnement de nos deux races bovines l'on sacrifie, s'il le faut, les sympathies et les traditions locales. Vous savez combien nos amis de la Gruyère ont peine à renoncer à leur superbe race noire et blanche, à qui la protection officielle est refusée, mais qui, — est-ce une consolation? — jouira toujours de l'admiration des artistes et des badauds incompetents.

On a pu voir à Lausanne les 700 sujets, soigneusement triés par des juges sévères, qui figurent l'élite de l'élevage national à l'heure actuelle. Certaines régions sont vouées à l'élevage du cheval, et les 300 sujets choisis ont fait également honneur à la race indigène. Quant au petit bétail, il suffit d'écrire le mot « chèvre » pour évoquer une de nos gloires les plus pittoresques. Peut-on dire une « gloire pittoresque? » A la réflexion, cela paraît plus que douteux. Mais je m'entends, et l'on m'entendra. Oui, la chèvre est pittoresque éminemment. De quelles jolies robes, diverses selon les régions, la nature a revêtu ces jeunes personnes aux fantasques allures! Elles n'ont point honte de porter leur costume national et lui demeurent plus fidèles que nos paysannes; si bien qu'on reconnaît au premier coup d'œil d'où elles viennent, du Valais, du Toggenbourg, ou du Pays d'En-Haut.

A vrai dire, toutes ces bêtes qui, à Lausanne, sur l'admirable emplacement de Beaulieu, défilaient en musique comme des gymnastes ou des étudiants, sont bien plus amusantes pour les profanes que les produits du sol, surtout en une aussi déplorable année que celle que nous traversons. A cet égard, pourtant, l'exposition nous réservait des surprises ; on se demande par quelle grâce spéciale du ciel ont réussi à mûrir les beaux fruits offerts à l'admiration publique. A défaut de fruits, il y aurait eu des fleurs. L'horticulture, dont les merveilles attiraient d'entrée l'œil du visiteur, a eu un succès particulier, grâce à l'art avec lequel on a su, dans un parc soigneusement aménagé et diversifié, présenter ses gracieux trésors. Au reste, tout est intéressant dans une exhibition arrangée avec autant de méthode et de science ; il suffit d'un peu d'attention pour comprendre ce qu'on voit et pour en apprécier la valeur. Les machines agricoles elles-mêmes peuvent faire des passions, et l'on a vu de studieux visiteurs grisés de statistique.... Tout de même, pour les enfants que nous sommes tous plus ou moins, les charmants aquariums de la pisciculture auront toujours plus d'attrait que des graphiques.

Le succès de l'exposition, qui s'est affirmé dès le premier jour, paraît avoir dépassé celui de toutes les expositions précédentes. Il a été proclamé par notre presse unanime, notre honnête presse helvétique (laquelle a reçu d'ailleurs si grand accueil à Lausanne, qu'elle eût incliné à tout voir en beau, même si tout n'eût pas été parfait...). On a loué avec justice l'excellence de l'organisation, l'immense somme de travail accompli en un temps relativement court, pour livrer au jour voulu, à l'heure fixée, ce magnifique ensemble à la curiosité du public. Sans doute, c'est l'effort commun de tous les cantons qui en a rendu la réalisation possible ; mais c'est l'ingéniosité et le savoir-faire des Vaudois qui ont mis en valeur les éléments fournis par la patrie tout entière. Et l'on enregistre avec plaisir un témoignage comme celui du *Berner Tagblatt* :

« Pour tout résumer d'un mot, l'exposition est merveilleusement réussie. Et c'est avec joie que nous souscrivons aux pa-

roles de M. Moos, professeur à l'Ecole polytechnique de Zurich, — bien que nous eussions préféré les entendre de la bouche d'un étranger — lorsqu'il déclara avoir vu bien des expositions du même genre, en Angleterre, en Amérique ou dans les Etats qui nous avoisinent, mais n'avoir jamais trouvé nulle part ce qu'il a trouvé réuni à Lausanne. »

Il est permis d'espérer qu'un pareil succès moral se doublera d'un succès financier. En effet, l'affluence des visiteurs a été bien supérieure aux prévisions des plus optimistes. Cela tient à diverses causes, parmi lesquelles on peut citer l'organisation des « journées. » C'est un fait qui nous a plus d'une fois étonné, mais qui est vérifié par l'expérience : il y a beaucoup de gens qui, loin de goûter dans une visite de ce genre le charme exquis de la solitude et de l'indépendance, éprouvent au contraire un étrange désir de s'y rendre en troupe nombreuse. Ce goût des états d'âme collectifs est si fort, qu'on a conçu, en toutes sortes d'occasions, l'idée fort naturelle d'en tirer parti pour la caisse. Et alors, on s'est mis à organiser des « journées » pour ceux-ci, des « journées » pour ceux-là, et, l'esprit de corps s'emparant de leurs âmes, ils y vont tous, en paquet ; il semble que le plaisir individuel de chacun se multiplie par le chiffre des participants de la « journée. » C'est ainsi qu'il y eut, à Lausanne, une série de journées cantonales ; il y eut même une journée vaudoise. Bien mieux, on a imaginé, pour faire venir tous les habitants de la ville, une journée lausannoise ! Si bien que ces heureux citadins, qui goûtent déjà l'ineffable joie de se rencontrer tous les jours, ont eu celle, vraiment raffinée, de se retrouver autour des tables de la même cantine. Voilà ce qui s'appelle épuiser la coupe des délices ! Et pour prétendre, après cela, que les Suisses ne sont pas les plus sociables des mortels, il faudrait avoir un intrépide amour du paradoxe.

L'on fait des discours, cela va de soi, dans ces grandes agapes. Il y a une « éloquence de journées » ; ce genre oratoire promet de devenir extrêmement fécond, et il a produit, à Lausanne, de fort belles et bonnes choses. Rappelez-vous plutôt l'excellent discours de M. Comtesse, président de la Confédération.

Ajoutons qu'il a été publié un petit *Guide officiel* de l'exposition, où celle-ci est décrite sommairement de façon fort complète. A ce propos, nous ferons à l'auteur une petite chicane. Parmi les « renseignements divers » figure la rubrique *Restauration* pour *restaurant*.... Ce sont ces inadvertances qui nous valent les railleries de nos voisins de France sur les incorrections du parler romand.

— Vous savez, en effet, que c'est là un thème que reprend périodiquement la presse française. La *Revue* le rééditait l'autre jour, dans un article signé Clarsol (?), que plusieurs de nos confrères suisses ont analysé et discuté — sans émoi. Sous ce titre : *Le style réfugié*, Clarsol — puisque Clarsol il y a — confond fort mal à propos notre parler local et le français apporté chez nous par les réfugiés pour cause de religion. Le premier n'est nullement dérivé du second, comme le croit l'écrivain de la *Revue* ; il brouille vraiment tout quand il prend notre parler romand pour une déformation du style réfugié : « L'air de la Suisse, dit-il, que tous les idiomes ne supportent pas, a été fatal au pur français des huguenots émigrés, devenu, en se transformant, le langage de toute la contrée romande. » — Voilà qui s'appelle parler au hasard ; et l'on ne commettrait pas facilement plus d'erreurs en moins de lignes. Quand nous disons *restauration* pour *restaurant*, les bienheureux réfugiés de 1685 n'y sont, en vérité, pour rien. Nos locutions vicieuses nous appartiennent en propre, et beaucoup d'entre elles sont, hélas ! bien antérieures à la Révocation. Et puis, Clarsol dénonce à tort certains mots qu'il lui plaît de déclarer mauvais. Il s'étonne de rencontrer, dans notre langue politique, le mot *votation*, qu'il juge barbare. C'est qu'il ne connaît pas assez le jeu de nos institutions pour savoir que ce mot nous est indispensable : il désigne une opération spéciale, celle que rend nécessaire l'exercice du référendum. Mais pourquoi M. Clarsol saurait-il cela ?... Il n'ignore du reste pas moins un détail qu'il devrait savoir : le mot *votation* est admis par Littré. Devons-nous être plus sévères que Littré ?

Il est évident que Clarsol a recueilli toutes ses observations

dans le seul canton de Vaud. Sinon, il ne s'imaginerait pas qu'il existe un rapport quelconque entre l'accent vaudois et l'accent de Genève ou de Neuchâtel, et ne parlerait pas d'une « prononciation *romande*. » Il commet, au surplus, de graves erreurs dans l'interprétation même des exemples qu'il multiplie au petit bonheur ; il lui arrive la mésaventure de citer des expressions d'une correction irréprochable et de les déclarer mauvaises, parce qu'il les prend à contre-sens (voir l'annonce destinée à un jeune homme qui voudrait apprendre le métier de charcutier, p. 534).

En fin de compte, de quel droit Paris prétend-il se constituer juge souverain de ce qui est ou n'est pas « français ? » Le français est aussi *notre langue*, à nous autres ; elle nous appartient comme à vous. On dirait vraiment, à vous lire, que nous ne sommes que « tolérés » dans la possession de cet idiome ; que nous occupons je ne sais quel rang subalterne parmi ceux qui en usent. Cela est proprement ridicule.

Cette leçon de beau langage, qui nous est donnée par Clarsol sur un petit ton de supériorité protectrice dont nous saurons sourire, est agrémentée de réflexions et de plaisanteries qui visent à être drôles, et qui, nous avons regret à le dire, sont plus lourdes que françaises. Evidemment, il arrive à plusieurs d'entre nous de parler un français douteux, comme cela arrive également à tant de Parisiens qui disent sans sourciller : « Je pars à Versailles.... » M. Faguet ne le proclamait-il pas hier : « On n'a jamais plus mal écrit le français qu'aujourd'hui.... » Ce n'est probablement pas aux Suisses romands qu'il pensait. Souhaitons que ce ne soit pas non plus à M. Clarsol....

— Revenons, après cette digression, à des objets plus sérieux. Septembre n'est pas seulement le mois des pacifiques expositions agricoles ; il est aussi le temps des grandes manœuvres militaires. Celles du II^e corps d'armée, qui opérait cette année dans la région de Porrentruy, c'est-à-dire à deux pas de la frontière, ont eu une importance spéciale. On en attendait un certain nombre d'indications précieuses sur les résultats de cette nouvelle organisation militaire en faveur de laquelle le peuple suisse

a consenti si bravement un surcroît de sacrifices. Elles ont, en effet, consacré, comme le dit le *Journal de Genève* (13 septembre 1910), « le succès définitif des cours annuels, innovation capitale de la nouvelle organisation. Dès leur entrée au service, les troupes ont fait preuve d'une mobilité, d'une cohésion et d'une discipline qui ne s'acquéraient autrefois qu'après une semaine de présence sous les drapeaux. » Le chroniqueur que nous venons de citer, — nous le citons de confiance, car notre carrière militaire a été brisée dès le conseil de réforme, qui nous accusa de myopie ! — le *Journal de Genève* a recueilli d'autres observations intéressantes sur d'autres innovations, telles que la constitution d'une division de cavalerie, qui ne paraît pas avoir rendu tous les services que ses promoteurs en attendaient. On se loue en revanche de l'essai des cuisines roulantes d'infanterie, qui ont permis de distribuer la soupe avec une avance de trois heures aux bataillons qui en étaient pourvus. Nous citons enfin la remarque qui termine l'article que nous pillons : « Cette année, comme d'habitude, les manœuvres ont été suivies par un grand nombre d'officiers suisses en civil, en particulier aussi par des officiers en non activité, qui continuent à s'intéresser à notre milice et se donnent chaque année rendez-vous à l'occasion des grandes manœuvres. Ni les routes boueuses, ni les marches nocturnes ne rebutent ces vétérans, qui retrouvent avec bonheur le contact de la troupe et de leurs camarades plus jeunes. La camaraderie fraternelle qui s'établit autour du drapeau durant ces journées de manœuvres est une manifestation de patriotisme pure de tout alliage et qu'il faut ranger parmi les forces imposantes mises au service de la défense nationale. »

— Eh ! oui, toute tradition, comme toute réforme, est bonne, qui nous rend plus aptes à la guerre défensive. Mais demeurons fiers aussi des institutions dont la Suisse est le berceau et qui tendent à adoucir les horreurs de la guerre. N'oublions pas, parmi tant d'hommes éminents que la mort nous a enlevés au cours de l'été qui finit, celui en qui s'incarnait la plus belle, la plus humaine des œuvres internationales, la Croix-Rouge. Gustave Moynier est mort à Genève, le 22 août, à l'âge de 84 ans.

Nous nous rappelons, avec la vivacité qui marque les souvenirs d'enfance, la sensation produite par le petit livre d'Henri Dunant, *Souvenir de Solférino*, qu'on lisait avidement, en 1862, dans toute la Suisse française, et qui attira si fortement l'attention sur les souffrances des blessés et le spectacle affreux d'un champ de bataille. La Société genevoise d'utilité publique, que présidait alors Gustave Moynier, retint surtout de cet émouvant récit la conclusion pratique, qui visait l'organisation de secours volontaires pour suppléer l'insuffisance des ambulances militaires. Une commission, dont faisait partie le général Dufour, entreprit de créer des sociétés de secours privées et une action internationale. On sait quel succès eut sa propagande et quel essor prit l'œuvre dont Moynier devint l'ouvrier actif et persévérant. La première réunion, purement officieuse, des hommes de bonne volonté gagnés à cette grande cause eut lieu en 1863, à Genève, berceau de tant de nobles idées. L'année suivante, une conférence diplomatique, convoquée par le Conseil fédéral, élaborait cette « convention de Genève » que signèrent d'abord 12 Etats et qui a pris une place glorieuse dans l'histoire de la philanthropie. Elle repose sur ces deux principes essentiels : l'inviolabilité des blessés et la neutralité du personnel et du matériel de secours. Proclamer ces deux principes, c'était opérer une révolution. On ne s'en doute peut-être pas suffisamment aujourd'hui.

Pendant un demi-siècle, Moynier, président du comité international, fut l'âme de l'institution, qui, grâce à ses efforts, a jeté des racines dans tous les pays civilisés. Son talent d'organisateur, son don d'exposition précise par la plume, en dehors de toute vaine préoccupation littéraire, ont assuré la vitalité de la Croix-Rouge. Il fut d'ailleurs admirablement secondé par des hommes de volonté et de cœur. Ce n'est pas tout : Moynier ne cessa de perfectionner l'instrument qu'il avait créé. Nous le voyons, instruit par les expériences de l'année terrible, entreprendre de fixer les lois de la guerre, encore vagues et flottantes, par l'accord des jurisconsultes de tous pays. Cette initiative nouvelle a enfanté, en 1873, l'Institut de droit international,

fondé avec le concours de Rolin Jacquemyns et de notre illustre compatriote Bluntschli. Il ne faudrait d'ailleurs pas se figurer que Moynier fût l'homme d'une seule idée. Dès ses études de droit, à Paris, vers 1846, il avait montré un goût très vif pour les sciences sociales ; il s'y livra, non point en simple théoricien, mais avec cette préoccupation utile et morale qui est particulière au Genevois et qui a fait, par exemple, de Sismondi un économiste éminemment pratique et « humain. » Moynier fut aussi un sociologue philanthrope, et il serait long d'énumérer toutes les œuvres d'utilité et de charité auxquelles il s'est dévoué. Mais il est sûr que c'est par la Croix-Rouge que vivra sa mémoire. Il doit être doux, au moment de quitter ce monde, de se dire qu'on a fait quelque chose pour le rendre meilleur, et que le nom qu'on porte restera attaché pour jamais à une grande œuvre de fraternité humaine.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Obtention du radium métallique. — Le choléra en Europe : ses pérégrinations ; la prophylaxie. — Une invasion de fourmis aux Etats-Unis. — Les oscillations diurnes de la tour Eiffel. — Comment détruire les campagnols.

Le radium métallique a enfin été isolé par M^{me} Curie et M. Debierne. Jusqu'ici, on le sait, nous ne connaissions que le radium en combinaison, des sels de radium. C'était beaucoup, puisque cela a permis de découvrir nombre de choses sur ce corps extraordinaire, mais il était nécessaire qu'on arrivât à isoler le radium pur ; on devait y arriver. La méthode employée est celle que M. Guntz a déjà utilisée pour les préparations du baryum métallique. M^{me} Curie et M. Debierne ont fait un amalgame, en électrolysant du chlorure de radium avec une cathode de mercure. Puis l'amalgame séché a été distillé dans de l'hydrogène pur, à 270° en montant progressivement jusqu'à 400 et 700 degrés. Il est resté, après départ du mercure, un peu de

métal blanc, brillant, qui est, pense-t-on, du radium pur. Ce métal s'altère très vite à l'air; il noircit immédiatement, probablement par formation d'un sel de radium, d'un azoture. Tombant sur du papier, il le noircit comme s'il l'avait brûlé. Mis au contact de l'eau, il la décompose énergiquement et se dissout en grande partie, ce qui semble indiquer que l'oxyde est soluble. Il reste un résidu noirâtre qui se dissout après addition d'un peu d'acide chlorhydrique, et doit être de l'azoture de radium. Ce métal a une radioactivité qui est celle qu'on pouvait prévoir.

— Le choléra, sans abandonner l'Orient, semble vouloir se promener dans l'Occident. Et l'Europe occidentale est menacée, à l'est par la Russie et l'Allemagne, où des cas ont été observés; au sud par l'Italie, où le mal a pris pied aussi.

Voici quelque temps qu'il circulait. En 1902 les pèlerins musulmans l'apportaient au Hedjaz. De là il passait en Egypte, longeait la Méditerranée pour arriver à Damas en 1903. De là il gagnait Bagdad en 1904, traversait la Perse, arrivait aux bords de la Caspienne, pour se propager ensuite à Bakou et à l'embouchure de la Volga.

Au début, il se tint dans la partie sud de la Russie, s'étendant jusqu'à Saratow et au Caucase, mais à la fin d'août, il fit un bond brusque, et parut en Pologne, dans le bassin de la Vistule, et même en Prusse pour un peu de temps. En 1906, il semblait endormi : nulle part il ne se manifesta en Europe; mais en 1907 un réveil se fit dans le sud de la Russie. Il arrivait à Saint-Pétersbourg en septembre. En hiver il recula, se contentant d'une excursion jusqu'à Constantinople. En 1909 il occupait toute la Russie. Il passa même en Hollande, à Rotterdam, où il fut étouffé, en Belgique et en Prusse. Mais le froid le fit reculer. En 1910 il continuait à sévir en Russie, où de juin en août il déterminait 90000 cas; et de Russie il passait, comme nous l'avons vu, en Allemagne, en Autriche, en Italie. Il va sans doute s'en tenir là pour le moment, et reculer devant l'hiver, mais après ?

Ce qu'on sait de la propagation du choléra n'est pas encourageant. Ce ne sont pas seulement les malades, mais aussi les

sujets sains qui peuvent le promener. On peut donner le choléra sans l'avoir : il y a des porteurs de bacilles que rien ne fait soupçonner. Par conséquent la lutte contre la propagation devient plus difficile, tout sujet, en apparence sain, qui a passé par un foyer cholérique, ayant pu prendre le mal, et pouvant le transporter au loin. Il ne suffit plus de surveiller son eau de boisson : il faudrait encore surveiller son semblable. Car si le choléra si souvent remonte le cours des fleuves (sur la Volga, le Don, le Dnieper), c'est qu'il est transporté par les habitants des chalands.

La prophylaxie ne consiste donc plus, simplement, à stériliser son eau. Il faut y joindre une lutte vigoureuse contre l'arrivée dans le pays sain d'individus provenant de pays suspects ou contaminés. Du moins, il le faudrait : car, à y réfléchir, on voit bien qu'à moins de supprimer tout passage aux frontières, on ne fera rien, ou du moins peu de chose. On peut surveiller et mettre en observation les émigrants, les marins aussi. Mais va-t-on arrêter des trains entiers de voyageurs ? Par conséquent il est difficile d'empêcher le choléra de franchir une frontière. Peut-on du moins, une fois qu'il l'a franchie, protéger les individus et les collectivités ? Oui. Ici on est mieux armé. La prophylaxie individuelle repose sur deux principes : surveillance de l'eau de boisson et des aliments, surveillance des cabinets d'aisance ; isolement des malades, etc. Et la prophylaxie collective sur l'isolement des malades et la désinfection de tout ce qui les approche. En réalité, il est facile — quand on le veut réellement — à l'individu et à la collectivité de se préserver de la contagion ; il est plus difficile de beaucoup d'empêcher les foyers de se créer. Affaire d'intelligence, de discipline, et d'argent. La Hollande a vite fait, l'an dernier, de juguler une épidémie commençante, l'Italie pourrait faire de même. La Russie l'aurait pu. C'est dire que nos pays occidentaux voient très bien, par les faits, ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire si le choléra vient jusque chez eux. Il suffit que, voyant la besogne à accomplir, ils veuillent s'en acquitter, comme le disait très bien MM. Chantemesse et Borel dans un récent travail sur ce sujet.

— Une curieuse invasion de fourmis a récemment eu lieu à la Nouvelle-Orléans. Il s'agit d'une espèce qui jusque-là n'existait guère aux Etats-Unis. Elle fut pour la première fois signalée à la Nouvelle-Orléans en 1891 ; elle a son habitat originel dans la République Argentine et le Brésil. Il faut croire que son habitat nouveau lui a convenu, car elle s'est multipliée prodigieusement. Son nom est *Iridomyrmex humilis*. Elle est petite, d'aspect terne, mais prodigieusement belliqueuse et vorace. Elle envahit les habitations et y dévore tout ce qui n'est pas contenu dans des récipients hermétiquement clos. Elle ne respecte rien, et si la nuit un enfant crie, c'est, souvent, que des fourmis se sont glissées dans les narines ou les oreilles. Elle marche sur l'eau : impossible de préserver les meubles en posant les pieds dans des godets. Elle s'attaque à tous les fruits et légumes, à la canne à sucre, au cotonnier, aux diverses sources de richesse agricole. Et elle met le comble à ses méfaits en accordant une sollicitude extraordinaire à un puceron qui est le principal ennemi de la canne à sucre. C'est un véritable fléau que cet insecte. Il a sans doute été importé accidentellement dans quelques marchandises. Peut-on s'en défaire ? En tout cas on a observé qu'en hiver les fourmis se réunissent dans les coins chauds. Il serait possible de les centraliser par l'appât du confort ; et au printemps, avant le moment de la dispersion de la colonie, on anéantirait celle-ci sans peine par le sulfure de carbone. L'expérience a été faite avec succès. Il faudrait la généraliser.

— La tour Eiffel a, on le sait, un mouvement diurne. Son sommet bouge de façon régulière, s'inclinant en des sens variés, mais constants. Le fait a été reconnu depuis plusieurs années et, en même temps, on a vu à quoi il tient. Affaire de chaleur inégalement répartie sur les quatre piliers. Il y a des piliers chauffés par le soleil, d'autres à l'ombre. Et alors les piliers chauffés se dilatent, s'allongent, ce qui rejette le sommet de la tour du côté opposé. Et on conçoit que si deux ou trois piliers sont chauffés l'un après l'autre, le sommet doit faire une série de mouvements différents, mais ayant tous la même cause.

Au début on ne reconnut qu'une partie du phénomène. On

vit que le matin le sommet se dirigeait vers l'ouest ; puis plus tard, il inclinait vers l'est. C'est que le pilier est était d'abord chauffé ; puis le pilier ouest, d'où le renversement du mouvement. Celui-ci d'ailleurs ne présente qu'une faible amplitude : 7 centimètres pour le paratonnerre. Ces temps derniers on a voulu vérifier les faits à nouveau, et du même coup voir si, sous l'influence de l'inondation, il ne s'était pas produit quelque tassement des fondations qui se serait manifesté par une petite inclinaison. Le tassement n'existe pas : du reste les fondations sont au-dessous du niveau du lit de la Seine. Mais on a constaté que le mouvement est plus complexe qu'il n'avait paru d'abord. Il y a une influence saisonnière. En été, le déplacement se fait vers l'est et l'ouest selon la période de la journée. En hiver, il se fait vers le nord. C'est qu'en été le soleil chauffe tour à tour les piliers est et ouest ; en hiver, il ne chauffe que les piliers situés au sud : de là un mouvement vers le nord, avec retour au sud, quand le soleil cesse d'agir. C'est tout naturel : on aurait pu s'y attendre.

— Il arrive assez souvent que les campagnols deviennent particulièrement nombreux et se livrent à des excursions désastreuses pour les champs. Aussi a-t-on souvent cherché les moyens de se défaire de ces visiteurs incommodes, et l'Institut Pasteur prépare un virus, une culture de microbes, le virus Danysz, que l'on vient d'expérimenter une fois de plus, dans le Loiret, où l'on a, en même temps, mis à l'épreuve la pâte phosphorée et l'acide arsénieux.

La pâte phosphorée est évidemment bonne. Elle tue tous les campagnols. Mais elle coûte cher, et sa manipulation est dangereuse, en raison de sa nature chimique.

L'acide arsénieux, à la dose de 1 500 grammes pour 500 gr. de farine, 10 kilos de blé, et 1 kilo de mélasse, avec un peu d'essence d'anis, coûte moins cher : 7 fr. 60 à l'hectare au lieu de 15 fr. Mais elle ne tue que 50 ou 60 % des campagnols. L'anis, par lequel on pensait attirer les rongeurs, les dégoûte peut-être.

Le virus Danysz, qui coûte 6 fr. à l'hectare (pour une même population de campagnols dans les trois cas) paraît très supé-

rieur aux deux autres remèdes. La dose a été de 5 bouteilles de virus dans 15 litres d'eau qui ont servi à arroser de l'avoine, après addition d'un peu de carbonate de baryum pour exalter la virulence du bacille. Avec ce virus sans carbonate, on tue 85 0/0 des campagnols ; avec carbonate, 100 0/0.

Par conséquent, la supériorité du virus Danysz est incontestable. Il coûte moins cher, et tue davantage. Il a encore l'agrément de n'offrir aucun danger pour l'homme, le gibier, le bétail, la volaille. Le seul point faible, c'est qu'il ne peut être conservé en provision. On doit l'utiliser aussitôt reçu, dans les 3 ou 4 jours, car sa virulence s'atténue rapidement. Il ne faut donc le demander qu'au moment où il est nécessaire.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les discours de l'empereur et l'opinion allemande. — L'Assemblée nationale grecque. — La Turquie nouvelle et l'Europe. — Encyclique et décrets ; la logique de Pie X. — En Suisse : un grand événement.

Dans le silence de la fin de l'été, alors que les membres de tous les parlements se reposent, sinon de leur travail, au moins de leurs agitations, les discours des souverains ou ministres retentissent au loin et sont exactement commentés.

Justement voici que le plus illustre de tous les orateurs, et le plus original aussi, vient de rompre un silence qui, en raison de sa durée, ne laissait sans doute pas de lui peser. Comme pour rattraper le temps perdu, l'empereur d'Allemagne a prononcé en quelques semaines, soit à Posen, soit dans les villes de la Prusse orientale, soit à Vienne, cinq ou six discours. Ces morceaux ne se ressemblent pas : ils ne développent pas nécessairement les mêmes idées, peut-être même pourrait-on relever, de l'un à l'autre, quelques contradictions de détail ; mais chacun d'eux a des qualités de fond ou de forme, un mouvement, une saveur qui l'affranchissent nettement de l'ordinaire platitude des harangues officielles.

C'est à Königsberg que l'empereur a exposé avec le plus de vigueur ses principes et sa pensée : Königsberg, la vieille cité où, pour la première fois, un électeur de Brandebourg se déclara roi en Prusse et posa la couronne sur sa tête ; la ville où s'est vécue l'angoissante crise de la monarchie, qui a servi d'asile à Frédéric-Guillaume III et à la reine Louise, la ville des traditions et des souvenirs. Là, Guillaume II s'est laissé porter par le souffle du passé qui répond si bien à sa nature mystique. Il a proclamé des choses que ses ancêtres auraient reconnues et approuvées, mais qui ont fait une singulière impression sur ses sujets, gens du vingtième siècle. Il a dit que les rois de Prusse devaient leur couronne à la grâce de Dieu seulement et non pas à des assemblées nationales ou à des plébiscites ; il a dit qu'il se considérait comme un instrument du Seigneur et suivait son chemin, indifférent aux manières de voir du jour. Et, non content d'opposer ce programme de gouvernement à la nation prussienne qui, dans sa grande majorité, désire rompre avec une constitution d'un autre âge et entrer franchement dans la vie parlementaire, il a risqué une incursion dans les affaires de l'empire et déclaré que son grand-père avait « gagné » par ses victoires la couronne impériale allemande.

L'émotion a été grande : à part quelques feuilles du centre et de la droite, la presse unanime a fait ressortir cette affirmation du droit divin et du gouvernement personnel et déploré l'obstination du monarque qui, alors qu'on le croyait assagi, ménage à ses peuples de si troublantes surprises. Certains journaux d'extrême gauche, le *Vorwärts*, par exemple, réclamaient la convocation immédiate du parlement, comme si la constitution avait été violée. Pendant quelques jours, on aurait pu se croire revenu en arrière de deux ans, au lendemain de l'interview fameuse publiée par le *Daily Telegraph*. Et puis, presque aussi vite qu'elle s'était irritée, l'opinion s'est calmée et maintenant, sauf dans le camp socialiste où l'on compte bien exploiter l'incident à fond, personne ne parle plus du discours de Königsberg. Comment cela ?

On a constaté que, tandis que les inoubliables confidences au correspondant du *Daily Telegraph* engageaient la politique de l'empire, il ne s'agissait cette fois que d'anodines déclarations de principe. En l'absence du parlement, le mécontentement ne pouvait se manifester que par des articles de journaux ou quelques meetings dans les grandes villes du royaume, toutes choses qui ne durent qu'un temps. Le chancelier lui-même ne s'émouvait point.... Mais il y a plus que cela. La Prusse est un pays profondément monarchique et, dans son ensemble, l'Allemagne reste attachée à son empereur. Quand Guillaume II proclamait l'importance des victoires dans la prodigieuse ascension des Hohenzollern, il ne se trompait guère. L'empereur reste la personnification et le symbole de l'idée germanique et le loyalisme impérial est à la base du patriotisme allemand. Les sentiments de fidélité et de respect ne feront place à la colère que le jour où le souverain attaquera de propos délibéré la constitution. Mais rien de pareil ne s'est produit jusqu'ici : Guillaume II qui, à l'extérieur, veille avec un soin extrême aux intérêts politiques et économiques de l'empire, évite à l'intérieur d'engager une lutte à fond. Il a montré dans plus d'une circonstance que, même au prix de quelques froissements d'amour-propre, il savait reculer ; cette fois encore il se hâtait, dans un discours à Marienbourg, de corriger ce que son allocution de Königsberg avait de trop incisif ; au lieu de la mission divine d'un homme il parlait des devoirs généraux du chrétien, au lieu de l'autorité absolue du monarque il préconisait l'union nécessaire de tous les Allemands.

Le métier de souverain exige, plus que tout autre, de la réserve. Mieux vaudrait, dans un Etat où la représentation nationale est si faible et le pouvoir si fort, ne pas réclamer plus de puissance encore. Les affirmations moyenâgeuses et les airs de bravoure de Guillaume II n'augmentent en rien son prestige ; ils ne peuvent que fournir des armes à ses adversaires. Mais, dans ses couches profondes, la nation ne s'émue pas et, sur la politique générale, les élans oratoires du souverain allemand n'auront pas plus d'influence que les tirades d'un autre orateur,

moins auguste mais plus sonore, ce citoyen Jaurès qui, à Francfort sur le Main, est venu développer une théorie de l'histoire au moins originale et a fait applaudir l'air connu de la fraternité des peuples.

— « Beaucoup de bruit pour rien. » Telle est peut-être aussi la caractéristique de ce qui se passe en Grèce. L'Assemblée nationale que réclamaient tous les partis, que le roi acceptait, est enfin élue et aussitôt des discussions s'élèvent : d'aucuns voudraient que le nouveau corps ne se bornât pas à reviser la constitution, mais remit sur le métier les lois fondamentales du royaume, y compris le pacte qui l'unit à la monarchie ; c'est, disent-ils, indispensable à la vie de l'Etat ; c'est la condition et le gage de cette régénération de la chose publique que les tristes expériences faites depuis quelques années ont prouvé indispensable.

Faut-il les croire ? Je ne l'ose. Le Grec aime la politique, c'est un legs de ses ancêtres ; sans être très ferré en fait de théorie, il a des opinions sur tout et trouve pour les exprimer une volubilité de parole, une variété de termes, une abondance de gestes que nul ne possède au même degré ; il ne s'inféode pas volontiers à un parti ou, s'il le fait, il entend conserver sa liberté ; l'autorité lui est à charge, qu'elle émane d'un officier, d'un garde-champêtre ou d'un roi. Nourri de souvenirs glorieux, dans un cadre incomparable, il rêve de choses magnifiques : toujours ses désirs dépassent les réalités ; il est actif, joyeux, aimable ; il est agité, capricieux aussi ; il a des qualités et des défauts qui charment ; il n'a pas la persévérance qui triomphe des obstacles, le raisonnement qui inspire la soumission, l'instinct d'obéissance qui facilite la vie de l'Etat... Dès lors, quel que soit le chef qui préside aux destinées de la Grèce, qu'il s'appelle Mavromichalis, Dragoumis ou même Vénizélos, il aura toujours devant lui une nation frondeuse et inquiète, plus portée au blâme qu'à la louange, sujette à tous les revirements, qui lui demandera de grands actes sans lui fournir les moyens de les accomplir.

Malheureusement, tout ce qui se passe en Grèce prend une im-

portance internationale. Quelques Crétois ayant été nommés par l'Attique membres de l'Assemblée, la Turquie y a vu une atteinte à sa souveraineté. La diplomatie européenne s'est emparée de la chose ; des journaux, parmi les plus considérables, ont étudié la situation des élus, recherché si, de par leur ascendance, ils n'avaient pas quelque droit à être citoyens grecs ; pour un peu, on aurait publié au complet leur état-civil.... C'est de cela que s'occupe ce qu'on veut bien appeler encore la grande politique.

— Ces préoccupations se justifient d'ailleurs. La Turquie est là, prête à saisir la première occasion de conflit et ceux mêmes qui se montraient si âpres à la dépouiller, voici deux ans à peine, l'encouragent aujourd'hui à se faire respecter....

Elle est intéressante, l'attitude nouvelle de l'empire ottoman. Ceux qui le dirigent ont compris qu'à vouloir réaliser l'union des races et des religions entrevue en juillet 1908, ils perdraient leur prestige et leur peine ; l'attaque réactionnaire du mois d'avril 1909 a été pour eux un avertissement redoutable. Aujourd'hui c'est un travail de concentration, de nationalisation, que poursuit le gouvernement jeune-turc ; sans toucher naturellement aux religions, ce qui serait contraire aux principes du Coran, il réclame de toutes les races une obéissance égale. Les bénéficiaires d'anciens privilèges n'ont qu'à se bien tenir : le gouvernement ne s'embarrasse pas de l'histoire et la rigueur avec laquelle il désarme la Macédoine, les procédés policiers dont il use à l'égard du patriarcat œcuménique prouvent que son libéralisme s'accommode fort bien de la manière forte.

Mais surtout les Jeunes-Turcs veulent en finir avec les faiblesses et les humiliations d'autrefois. Elles s'expliquaient, disent-ils, par le détestable régime d'un Abdul-Hamid ; elles ne conviennent plus à l'Etat moderne et éclairé d'aujourd'hui. En y réfléchissant un peu, ils admettraient peut-être que, pour transformer une nation, pour lui donner des tribunaux impartiaux, des finances régulières, une instruction publique et supérieure, il faut plus qu'un accès d'enthousiasme et des bonnes volontés et qu'aussi longtemps que la Turquie sera dépourvue de ces choses,

l'Europe doit garder vis-à-vis d'elle certaines précautions. Mais, à Constantinople, on n'apprécie pas les demi-mesures : on annonce qu'à bref délai il faudra en finir avec les anciennes capitulations ; on s'étonne que l'étranger exige de sérieuses garanties avant de prêter son argent ; même on affecte de considérer certaines provinces depuis longtemps perdues comme des parties de l'empire et l'on traite leurs ressortissants à la façon de sujets ottomans.

De là une allure décidée qu'on pourrait parfois qualifier d'agressive. Le gouvernement turc est fréquemment en querelle avec Athènes ou Sofia ; il est en délicatesse avec l'Italie ; ses rapports avec la France sont franchement mauvais. Il a des soutiens aussi : l'Allemagne, fidèlement suivie par l'Autriche, a repris exactement à l'égard des Jeunes-Turcs l'attitude qu'elle avait eue en face d'Abdul-Hamid : elle admet leur programme, approuve leurs efforts, soutient leur action ; elle a retrouvé à Constantinople autant d'influence qu'elle en eut jamais et, par une légitime réciprocité, les commandes affluent à Essen et à Kiel.

Faut-il aller plus loin, faut-il accepter comme authentique cette entente militaire entre la Turquie et la Roumanie autour de laquelle on a tant discuté depuis une dizaine de jours ? Si le renseignement est exact, quelque chose d'important se sera produit en Europe : la Turquie rattachée indirectement au système austro-allemand se trouvera dans une situation toute nouvelle ; toutes les dispositions que l'Europe a prises à son égard depuis la convention des Détroits en 1841 ou le Congrès de Paris de 1856 n'auront plus qu'un intérêt historique....

Mais attendons de plus amples renseignements ; ce que nous voyons devant nous est intéressant déjà. Voilà un pouvoir qui s'élève et qui, par nécessité autant que par conviction, tend à briser les entraves du passé. Mais ce passé a des défenseurs résolus qui lutteront énergiquement. Qu'arrivera-t-il?... Là-bas on fait de l'histoire.

— Le pape, lui aussi, est en train de préparer une page intéressante à l'histoire ecclésiastique : il poursuit avec une logique

impeccable le but qu'il entrevoyait peut-être lors de son élévation au saint-siège et qui, depuis, s'est précisé, accentué dans son esprit.

Après avoir, par l'encyclique *Quam singulari*, condamné, avec le *Sillon*, ceux qui cherchent à fortifier la religion catholique en lui donnant comme allié le grand mouvement démocratique et social, Pie X, par le *Motu proprio*, met en garde les jeunes séminaristes contre l'ardeur d'apprendre ; il leur interdit de céder à l'attrait du modernisme : le bercail doit rester pur de tout alliage. A ceux qui expriment la crainte que l'Eglise ne perde ses plus actifs défenseurs ou que la controverse ne trouve ses membres singulièrement désarmés, les théologiens romains répondent qu'une troupe petite, mais unie, vaut toujours mieux qu'une foule sans mot d'ordre et sans chef ; ils comptent sur l'ardente conviction de chacun, ils comptent aussi sur un effet de la grâce pour rendre les soldats invincibles en face de l'ennemi. C'est également pour mettre les enfants plus tôt sous l'action de la grâce divine qu'un décret de la congrégation des sacrements a fixé à sept ans l'âge de la première communion. Le clergé se désespère ; les évêques français surtout déclarent que, quand l'instruction religieuse suivra la communion au lieu de la précéder, ils n'auront plus de catéchumènes... le saint-siège persévère dans sa voie avec la conviction d'un pouvoir infaillible. En même temps, le successeur de saint Pierre veut établir dans ses troupes une discipline exacte : un décret récent donne aux évêques pleine latitude de destituer les curés chaque fois qu'ils estiment que l'intérêt de la congrégation l'exige. Mais, comme les évêques sont eux-mêmes directement soumis à la papauté, comme tout ce qui ressemblait à un parlementarisme épiscopal a été impitoyablement condamné par le souverain pontife, c'est à Rome en définitive que se concentre le plus absolu des pouvoirs. Dans la plaine nivelée qui entoure l'Eglise, aucune barrière ne se dresse plus et cette plaine doit aller jusqu'aux extrémités du monde.

On le voit, Pie X revient à l'idéal qui hanta autrefois Gré-

goire VII ; il veut faire de l'Eglise un tout homogène et discipliné sans contact aucun avec le siècle et, je le répète, il procède avec une incontestable logique. Seulement, la logique peut devenir dangereuse quand elle ne tient aucun compte des faits ; elle se confond alors avec l'aveuglement. Ceux qui ont étudié l'histoire de la papauté savent où l'on va avec cette méthode-là.

La Suisse a été le théâtre d'un événement de première importance. Je ne parle ni des manœuvres du 2^e corps d'armée qui ont inspiré des articles élogieux à plusieurs grands journaux étrangers, ni de l'exposition d'agriculture dont il sera question ailleurs. Mais, dans la semaine qui vient de finir, les Alpes ont été franchies pour la première fois par un courageux aviateur, Chavez ; et le déplorable accident qui a mis fin à cette course n'enlève rien, ni à l'importance du fait, ni à la gloire de l'homme.

Il y a là un acte qui dépasse en difficulté et en audace la traversée de la Manche et tout ce que les aviateurs ont réalisé au-dessus d'aérodromes ou au « Circuit de l'est. » Ainsi la redoutable barrière qui, pendant si longtemps, a mis obstacle aux relations des peuples et que les hommes ont tenté de vaincre en traçant d'abord des sentiers et des routes, en creusant ensuite des galeries souterraines, vient d'être franchie de plein vol, en un temps incroyablement court, par un esquif aérien obéissant à une volonté intelligente.... On en parlera dans les âges à venir alors que tous les faits de la politique du jour seront dès longtemps oubliés. C'est une date dans l'histoire de la science et dans celle de l'humanité.

Lausanne, 26 septembre 1910.

—•—•—•—•—•—

Le troisième et dernier volume de ce magistral, ouvrage dont ni l'auteur ni le traducteur ne sont des inconnus pour les lecteurs de cette revue, est presque tout entier consacré à Aristote. Un Aristote qui paraîtra nouveau dans la mesure où un esprit original et pondéré renouvelle les questions qu'il traite, aussi libre de partis pris et d'opinions préconçues qu'étranger à toute affectation de paradoxe. Peut-être causera-t-il quelque surprise, voire quelque désappointement, à ceux qui, jugeant sur sa réputation le philosophe de Stagire, s'attendraient à une reconstruction systématique d'une rigoureuse cohésion. Il semble en effet que l'auteur se soit moins appliqué à présenter un tableau synthétique de la philosophie d'Aristote envisagée comme un tout qu'à analyser, en une série de chapitres pleins de vues pénétrantes, ses méthodes et ses conclusions dans chacun des nombreux domaines où se sont exercées sa curiosité et son activité intellectuelles. D'autre part, la métaphysique d'Aristote, où l'on voit encore volontiers soit le couronnement soit la clef de voûte de sa pensée, n'est l'objet d'aucune étude spéciale ; on la trouve comme diffuse au cours du livre, et elle s'en dégage peu à peu, sous forme de principes directeurs ou d'essais d'explication universelle, à propos de chaque ordre de recherches ou de spéculations.

C'est qu'en effet, pour M. Gomperz, comme pour d'autres du reste, Aristote est, par-dessus tout et par excellence, un génie observateur et classificateur. Sans doute, ce puissant esprit, chez

qui s'ajoute à la soif de connaître les choses elles-mêmes, l'impérieux besoin d'en pénétrer le pourquoi, ne peut manquer de s'élever de tout l'effort de sa pensée, à des généralisations de plus en plus hautes ; mais la tendance au savoir encyclopédique, la passion du fait individuel et concret, qui l'emportent chez lui, se prêtent mal à l'irréprochable ordonnance d'un système parfaitement lié, comme peuvent en édifier des philosophes moins épris de connaissances particulières que d'« harmonie intérieure » et d'« absolue continuité de la pensée. »

Il s'en faut toutefois qu'Aristote soit, comme savant, à l'abri de tout reproche. Il n'est pas rare que ses assertions soient mal établies ou insuffisamment contrôlées ; et sa physique, par exemple, ou sa cosmologie, marque trop souvent un recul sur la science de ses prédécesseurs. Mais surtout ce qui va parfois jusqu'à fausser, à frapper même de stérilité les résultats de ses recherches, c'est une tendance, qui dut se développer sous l'influence de Platon, à traiter les faits d'expérience comme des idées abstraites, et à résoudre à priori des questions qui, légitimement, relèvent du raisonnement inductif. Ce conflit entre l'« Asclépiade », comme s'exprime M. Gomperz, par allusion à la longue lignée d'ancêtres médecins dont descendait Aristote et le « Platonicien », notre auteur le considère comme essentiel à l'intelligence de la philosophie d'Aristote.

Nous ne pouvons songer à entrer ici dans la discussion du point de vue de l'auteur : à notre avis, il se justifie dans l'ensemble. Et une fois que la critique a marqué les limites de la pensée d'Aristote et défini la nature des entraves qui, dans une certaine mesure, en paralysent l'essor, il n'en est que plus à l'aise pour proclamer en quoi le philosophe grec reste vraiment original et supérieur. Il établit en même temps, entre les sciences qu'Aristote a fondées ou développées, un enchaînement et une gradation, correspondant à la continuité que le génie d'Aristote lui-même a su discerner entre les faits. Ces faits enfin, il nous montre le savant les ordonnant tous en vertu d'un certain nombre de tendances directrices qui constituent la personnalité intellectuelle du philosophe. De là la réelle unité de l'ouvrage de M. Gomperz, qu'un coup d'œil superficiel risquerait de méconnaître.

L'étude en question porte-t-elle au prestige d'Aristote, déjà

entamé, quelque nouvelle atteinte ? Peu importe, pourrait-on répondre : la science ignore le respect, et doit savoir, à l'occasion, renverser les idoles. A vrai dire, toutefois, il ne semble pas qu'Aristote sorte diminué de cet examen. L'impression qui s'en dégage plutôt, c'est qu'il n'a pas cessé d'être, selon le mot de Dante, et quoique dans un autre sens, « le maître de ceux qui savent, *il maestro di color che sanno*. » Et en vérité, on peut se demander à quel moment il a été le plus grand, au temps de sa royauté incontestée, durant le moyen âge, ou de nos jours, alors qu'en dépit du progrès des sciences et de la réaction qui s'est produite contre lui, il domine encore l'histoire de la pensée humaine.

Quoi qu'il en soit, il y a toujours profit à pénétrer dans l'intimité d'un grand génie sous la conduite d'un guide éminent. Travailleur infatigable autant que modeste, M. Reymond aura bien mérité du public de langue française en mettant à sa portée la belle œuvre de M. Gomperz, et en menant à bonne fin la tâche qu'il s'est imposée. Les circonstances lui ont permis d'achever son travail presque en même temps que M. Gomperz lui-même. Le lecteur associera dans une commune reconnaissance et de communes félicitations le savant philosophe viennois et son diligent interprète.

P.-L. V.

LA VIE DU LANGAGE, par *Albert Dauzat*. — 1 vol. in-18 jésus. Paris, Colin, 1910.

Les questions relatives à la vie du langage ont attiré depuis longtemps l'attention des « honnêtes gens. » Aussi est-il désirable que, de temps à autre, un linguiste averti mette à la disposition du public lettré les résultats du patient labeur de la légion de spécialistes actuellement à l'œuvre dans tous les pays civilisés. C'est un ouvrage de ce genre qu'a voulu écrire M. Dauzat. Son but est « de résumer et de synthétiser les principaux phénomènes qu'offre l'étude des langues. » Tâche ambitieuse à coup sûr et qu'on ne s'étonnera pas de ne voir que partiellement accomplie. En fait, M. Dauzat a étudié, non le langage en soi, mais la langue française (langue littéraire, langue populaire, argot, patois) et il a rapproché des phénomènes observés un bon nombre de faits analogues ou différents tirés d'autres idiomes, en première ligne des autres langues romanes et du latin, puis des lan-

gues germaniques et du grec, très rarement des langues slaves.

Il passe en revue, tour à tour, les phénomènes mécaniques, c'est-à-dire la transformation des sons ; les phénomènes psychologiques, soit les changements de sens (sémantique) et les changements de forme (morphologie) ; les phénomènes sociaux, par quoi il entend les luttes et la mort des langues, le sectionnement des langues (patois et argots), le développement des langues nationales et les influences sociales sur l'évolution du langage ; et enfin les phénomènes littéraires. Le volume se termine par un curieux chapitre sur le langage des sports, où l'auteur montre comment se combinent les phénomènes psychologiques, sociaux et littéraires.

Ce qui intéressera peut-être le plus le grand public, c'est, non la partie théorique de l'ouvrage, — sur laquelle il y aurait parfois des réserves à faire, — mais la partie qu'on pourrait appeler anecdotique. Ainsi, en particulier, les modifications de la forme des mots amenées dans la langue populaire par des confusions de diverse nature : l'*appendicite* devenant la *pendicite*, — comme, plus anciennement, l'*agriotte* avait été modifiée en la *griotte* ; — le repos *hebdomadaire* prononcé le repos *hebdomadaire* ; *sau-poudrer* transformé en *sous-poudrer* par le peuple des faubourgs de Paris, qui dit aussi de l'eau *d'ânon* pour du *laudanum*. M. Dauzat aurait pu faire rentrer dans le même chapitre les vocables tirés de deux mots de sens voisins, tels que *foulitude*, — provenant de *multitude* et de *foule*, — dont la formation est absolument analogue à celle du mot littéraire *meugler*, — employé par Régnier et par La Bruyère, — qui n'est autre que *beugler* influencé par *mugir*.

A signaler encore, dans le chapitre intitulé : « Réaction de l'écriture sur la langue, » des exemples de l'influence néfaste exercée sur la prononciation de certains mots par une fausse étymologie ou par l'orthographe illogique imposée par l'Académie et maintenue par elle contre les réclamations les plus légitimes : *legs*, — qu'il faudrait écrire *lais*, puisque c'est le substantif verbal de *laisser*, — prononcé *lègue* ; *gageure*, — qui devrait se dire et s'écrire *gajure*, — prononcé *gajeure*, etc. Non moins curieux sont les dérivés tout récents de mots constitués uniquement d'initiales : les membres du T. C. F. (Touring Club Français) sont dits les *técéfistes*, et les partisans de la R. P. (représen-

tation proportionnelle) sont affublés, par le plus fougueux de leurs adversaires, M. Camille Pelletan, de la dénomination d'*erpéistes* ou d'*erpistes*, qui retentira sans doute dans les prochains débats du Palais-Bourbon.

Riche de faits et d'idées, écrit dans une langue facile et souple, l'ouvrage de M. Dauzat est d'une lecture singulièrement attrayante.

J. B.

L'INDE BRITANNIQUE, par *Joseph Chailley*. — 1 vol. in-8°. Paris, Armand Colin, 1910.

L'INDE, SA CONDITION ACTUELLE, par *Edouard Clavery*. — Brochure in-8°. Paris, Berger-Levrault, 1910.

« L'ouvrage que je donne aujourd'hui au public, voilà vingt ans que j'y pense et dix ans que j'y travaille. Je serais hors d'état d'indiquer à quelles sources j'ai puisé pour le faire. D'abord j'ai lu, puis je suis allé dans le pays; puis, à quatre ans d'intervalle, j'y suis retourné et j'ai pu observer avec des yeux plus clairvoyants. J'ai publié, un peu partout, des études fragmentaires que j'ai soumises à de bons juges; j'ai, sur leurs critiques, repris ces ébauches pour les rendre plus exactes, plus claires, surtout plus brèves; j'ai réduit la matière de plusieurs volumes à un seul.... »

Ainsi parle M. Chailley au début de sa préface, et alors même qu'il ne nous dirait rien de l'étendue de son travail, la lecture de son livre nous l'indiquerait assez. Car il est à la portée de chacun de décrire les palmiers, les jardins, les rues, les bazars, de raconter des anecdotes, de relater des impressions sur les habitants de l'Inde; mais sortir des grandes cités, se mêler au peuple, étudier les détails de l'administration, constater sur place le fonctionnement de la législation anglo-indienne, exposer les complications infinies des cours de justice indigènes, suivre, des semaines durant, les collecteurs dans leurs courses à travers les villages.... tout cela exige une patience et un courage dont bien peu de voyageurs ont fait preuve.

Ce n'est pas une histoire, pas plus qu'une description de mœurs que M. Chailley prétend faire, c'est une étude de politique coloniale. L'Inde étant la plus grande expérience de ce genre qui ait jamais été tentée, il veut en connaître les résultats. Il décrit le terrain d'abord : l'Inde, « un monde », où l'on parle 147 idiomes différents, où les castes divisent les nations en plusieurs centaines

ou milliers de groupes impénétrables les uns aux autres, où les oppositions sont innombrables, les désirs contradictoires, les préjugés indéracinables. Il étudie les rapports d'Anglais à Indiens, les réformes sociales qui se sont réalisées ou qui ont chance de se réaliser, les réformes administratives que les partis avancés revendiquent. Puis, sous la rubrique : *La politique indigène*, il se livre à un examen très serré du régime appliqué aux Etats semi-indépendants ou à la région birmane, et surtout de l'administration, de la loi, de l'organisation judiciaire des provinces directement gouvernées. En terminant, M. Chailley expose ce que les Anglais ont fait et ce qu'ils pourraient faire pour instruire les indigènes et la part qu'ils leur accordent dans l'administration du pays.

De la sorte nous apparaît l'effort, l'effort colossal que les dominateurs de l'Inde soutiennent depuis un siècle et plus, poussés qu'ils sont, moins par des préoccupations philanthropiques, que par l'instinct de conservation, par le désir de ne pas déchaîner des hostilités auxquelles, perdus au milieu d'un peuple innombrable, ils ne sauraient résister longtemps. Jusqu'à quel point ont-ils réussi ? Dans chacun de ses chapitres, l'auteur aborde cette grosse question avec une impartialité digne d'éloges. Il ne ménage pas les critiques, constate, par exemple, les lenteurs regrettables de la justice ou les médiocres résultats de l'enseignement secondaire et supérieur ; mais, dans l'ensemble, l'admiration l'emporte : il est peu probable, nous dit-il, qu'une autre nation eût fait mieux que l'Angleterre ou su éviter les erreurs qu'elle a commises. Le lecteur qui l'a suivi jusqu'au bout ne saurait guère être d'un autre avis.

M. Chailley ne s'occupe que fort peu du réveil de l'« hindouïsme » qui se manifeste depuis quelques années et procède de la manière forte, par la bombe et l'assassinat. C'est qu'il ne le croit pas sérieux : quelques milliers d'hommes le représentent ; leurs compatriotes, qui sont des centaines de millions, ne les comprennent pas ; eux-mêmes, s'ils sont grands propriétaires, ne se signalent sur leurs domaines par aucune entreprise philanthropique, par aucune amélioration sociale. C'est une coterie d'ambitieux plus qu'un parti national. Les Anglais le savent, comme ils savent qu'entre Hindous et Musulmans on ne s'entendra pas contre eux ; aussi laissèrent-ils le petit groupe des régé-

nérateurs discuter et se disputer dans des congrès annuels ; tout au plus se mettent-ils en mesure de frapper la propagande anarchiste dans les journaux.... Et l'auteur, imperturbable dans son optimisme, passe à d'autres sujets qui lui paraissent plus intéressants.

A côté d'un livre comme celui de M. Chailley, la brochure de M. Clavery n'a qu'une importance secondaire. L'auteur, à propos du cinquantième anniversaire de la réunion de l'Inde à la couronne britannique, jette un coup d'œil sur sa situation actuelle : il traite de l'industrie, des moyens de transport, des tribunaux, de l'instruction publique, etc., et utilise les *Statistics of India* que le gouvernement, qui ne craint pas de faire la lumière sur ses actes, publie chaque année à Calcutta et à Simla. Cette étude succincte ne manque pas d'intérêt et peut rendre des services.

EDM. R.

PAPIERS DE BARTHÉLEMY, AMBASSADEUR DE FRANCE EN SUISSE (1792-1797), publiés sous les auspices de la commission des Archives diplomatiques par *A. Tausserat-Radel*. Tome VI : *Paix avec l'Espagne. — Echange de Madame Royale.* — 1 vol. in-8°. Paris, 1910.

Si, dans une large fresque, on peignait la paix de Bâle de 1795, la figure de François Barthélemy y apparaîtrait au premier plan. Ce diplomate de l'ancien régime n'avait pas été désavoué par la République, qui devait même l'appeler à siéger au Directoire. Il est vrai que, renversé au 18 fructidor, il fut déporté à la Guyane ; évadé et inscrit sur la liste des émigrés, il ne rentra en France que lors du coup d'Etat du 18 brumaire. Sa carrière politique reprit alors son cours ; après avoir suivi la fortune de Bonaparte, il se rallia au roi et mourut en 1830, à 83 ans, pair de France, marquis et ministre d'Etat. Barthélemy avait les qualités de ses défauts : son opportunisme est pour nous surprendre, mais il mérita le titre de pacifique à une époque où le pacifisme n'était guère de mode. Et c'est à son désir bien connu « d'arranger les choses », à l'habileté aussi qu'il déployait à cet effet, que les jacobins, les rois et l'empereur firent appel les uns et les autres. Son ambassade en Suisse fut la pierre de touche de ses capacités. Accueilli avec froideur par le Corps helvétique, — mais accueilli, — Barthélemy fut, de 1792 à 1797, le seul ambassadeur

représentant à l'étranger la France de la Révolution. Ses résidences de Baden et de Bâle devinrent le centre des relations qu'elle s'efforçait d'entretenir ou de reprendre, d'une façon occulte, avec les autres gouvernements. En 1795, la paix avec la Prusse, celle avec l'Espagne et l'échange de la fille de Louis XVI contre les représentants détenus par l'Autriche donnèrent à l'ambassade en Suisse une importance capitale que le dernier volume des *Papiers de Barthélemy* met tout particulièrement en relief. M. Tausserat-Radel l'a fait précéder d'une introduction dont on appréciera la précision ; toute son érudition se retrouve dans l'annotation des documents. Le classement des matières qu'il a adopté facilitera le travail de ceux qui seront appelés à le consulter.

Barthélemy, pour la France, le comte d'Yriarte, pour l'Espagne, poursuivirent de façon quelque peu romanesque les négociations dont ils étaient chargés. Leurs demeures étaient voisines, mais, comme il importait que leurs rencontres fussent secrètes, c'était en longeant les vignobles qu'ils échangeaient leurs notes diplomatiques, ainsi que des amoureux glissant leurs billets au travers des haies. Certain soir, la haie même qui séparait les deux ambassadeurs fut abattue : Yriarte, enveloppé d'une cape espagnole, lanterne sourde au poing, passa chez le voisin où l'instrument du traité fut signé. « Il y aura paix, amitié et bonne intelligence entre la République française et le roi d'Espagne, » portait-il en son article premier. Dans un article secret, la France s'engageait à remettre au roi d'Espagne la fille de Louis XVI, dans le cas où la cour de Vienne refuserait de s'en charger. Tel ne fut pas le cas et les *Papiers* reproduisent toutes les pièces relatives à l'échange de Madame Royale. Le bourgmestre de Bâle, Burckhardt, servit d'intermédiaire entre les représentants de la France et de l'Autriche. Le 27 décembre, « la fille du dernier roi des Français » fut remise au prince de Gavre. Quant aux otages enfin libérés, ils entrèrent à Bâle, où une foule considérable les reçut aux cris de « Vive la République ! » Reber, propriétaire de la maison dans laquelle l'échange fut effectué, et Burckhardt reçurent de précieux souvenirs des deux gouvernements. En 1811, le même Burckhardt fut appelé à la présidence du Directoire helvétique.

ED. CH.

FIGURES ET ASPECTS DE PARIS, par *François Maury*. — 1 vol. in-16. Paris, Librairie académique Perrin, 1910.

M. François Maury parle de Paris en homme qui le connaît, qui le comprend et qui l'aime. Il a pénétré dans sa familiarité et dans son intimité. Il en savoure l'élégance harmonieuse, la grâce nonchalante et noble; il goûte le charme reposant d'une promenade le long des quais déserts; il suit d'un œil amusé, aux allées des jardins, les innocents manèges de la coquetterie naissante chez les petites filles déjà femmes; il se laisse porter par le flot bourdonnant de la foule des petites gens, laborieux avec entrain et courageux avec bonne humeur; sa curiosité sympathique associe au sens du présent l'amour pieux des souvenirs du passé. Du rapprochement de ces traits épars, notés au jour le jour, suivant l'humeur et le moment, on composerait sans trop de peine un tableau d'ensemble sinon complet, du moins vivant. Mais ce qui constitue la physionomie de Paris, ce ne sont pas seulement les choses inanimées et la masse anonyme, c'est aussi cette élite d'esprits supérieurs qui en entretient la vie intellectuelle et morale. M. Maury s'est plu à faire le portrait de quelques-uns d'entre eux. Et sous le caprice apparent qui semble avoir présidé à son choix, il est aisé de discerner une préférence marquée pour les talents sincères et probes, une aversion non moins nette pour les faiseurs et les artisans de réclame. Il laisse à l'admiration béate des snobs les rois éphémères de la mode. Dans tout son livre se manifeste une même tendance à saisir la vérité sous la grimace et à dégager ce qui mérite d'être appelé la vie de l'agitation convulsive et des gestes de façade. Il a su voir et montrer dans Paris autre chose que ce qu'on a nommé récemment « la foire sur la place. » En revanche, il a exprimé, en même temps que l'intense activité du Paris d'aujourd'hui et ses aspects multiples, l'influence enveloppante et discrète, tantôt berceuse et tantôt vivifiante, qui s'empare insensiblement de quiconque s'abandonne au plaisir de flâner et de rêver, de travailler et de penser sous le ciel clément, spirituel et nuancé, le ciel unique de l'Île de France.

P.-L. V.



AUX ABONNÉS ET LECTEURS

DE LA

Bibliothèque universelle et Revue suisse.



Notre rédacteur en chef, M. le professeur Ed. Rossier, ayant été appelé aux fonctions de Recteur de l'Université de Lausanne pour une période de deux ans, nous a demandé à être déchargé, pendant ce temps, d'une partie de ses occupations à la *Bibliothèque universelle*.

Nous avons institué un comité de lecture pour l'aider dans sa tâche. MM. Philippe Monnier, à Genève, et

Charles Burnier, professeur à Lausanne, tous deux déjà membres de notre conseil d'administration, en feront partie.

Nous sommes certains que leur collaboration active contribuera au développement continu et au succès grandissant de notre revue.

Lausanne, octobre 1910.

LE CONSEIL
de la
Bibliothèque universelle.





UNE VIE DE POÈTE

ALFRED LORD TENNYSON

Alfred Lord Tennyson : a Memoir, by his Son. — 2 vol. London, Macmillan & Co.

L'Angleterre a célébré en 1909 le premier centenaire de la naissance d'Alfred Tennyson, et cette commémoration a rafraîchi une œuvre toujours vive sous les premières cendres du temps. Ce n'est point de cette œuvre que nous voudrions parler aujourd'hui : elle est encore là, qui parle pour elle. Mais la vie dont elle fut la fleur n'est plus qu'un souvenir. Il en est peu d'aussi harmonieuses et d'aussi belles. Nous aimerions rechercher l'inspiration du poète dans cette harmonie même et dans cette beauté. On se représente volontiers la poésie comme un sublime délire, les chansons de l'oiseau d'orage. Il y a une poésie plus sereine et plus pure. Des premiers vers de Tennyson en 1826 aux derniers en 1892, elle s'essaie, elle s'affirme, s'amplifie et s'élève. Elle traduit, pendant soixante-six années, les sentiments et les pensées d'une âme en étroite communion avec son pays et avec son temps, sérieuse, patiente et pensive, très anglaise et très humaine. Il ne saurait être indifférent ni à la psychologie ni à la critique de restituer à l'arrière-plan d'une telle œuvre le fond d'une telle vie.

I

A mi-chemin entre Horncastle et Spilsby, dans une région de tranquilles villages, de vastes champs, de collines grises et de nobles églises aux larges tours, au pied d'une forêt du Lincolnshire, se niche le hameau pastoral de Somersby, blotti parmi les arbres. C'est là que naquit, le 6 août 1809, dans la cure de son père, Alfred Tennyson. L'enfant était robuste :

« Voilà une jambe pour un bébé d'une semaine ! » dit le docteur ; et il est prêt à parier.

» Qu'il n'y a pas son pareil cette année dans vingt paroisses à la ronde ¹. »

Des douze frères et sœurs dont il était le quatrième, le premier-né seul mourut en bas âge. La famille des Tennyson était vigoureuse et remarquablement douée. Le père du poète, le Rev. George Clayton Tennyson, avait une Jane Pitt parmi ses aïeules. Déshérité au profit d'un cadet, il entra dans l'Eglise. Sans vocation véritable pour le ministère ecclésiastique, il ne s'en appliqua pas moins consciencieusement à ses devoirs. C'était un homme fort intelligent, très brillant et très instruit. Il savait l'hébreu et le syriaque, en dehors du grec, du latin et des sciences, qu'il enseigna lui-même à ses fils. Alfred, après quelques années, dont il avait gardé un mauvais souvenir, à l'école secondaire de Louth, était revenu, dès l'âge de onze ans, travailler sous la direction de son père. Jusqu'à leur entrée à l'université ses frères et lui n'eurent plus d'autre maître. Ils mirent à profit son excellente bibliothèque, où ils trouvaient Shakespeare, Milton, Burke, Goldsmith, Rabelais, Sir William Jones, Addison, Swift, Defoë, Cervantès, Bunyan et Buffin.

¹ *La grand'mère.*

Quant à la mère du poète, tous les témoignages nous la représentent comme une douce et sainte femme, au cœur tendre, entièrement dévouée à son mari et à ses enfants. Elle aimait les animaux et leur était si pitoyable que les gamins du voisinage venaient battre leurs chiens sous ses fenêtres pour se faire payer la grâce des bêtes ou induire la bonne dame à les leur acheter. Ses enfants héritèrent de cet amour et de cette pitié. Alfred devint dès ce temps un subtil observateur des mœurs des oiseaux, des fourmis, des abeilles ; il était « expert en choses ailées, et versé dans les voies de la Nature. » Plus tard, ces goûts le conduisirent à étudier les sciences avec ardeur. En attendant, il déclarait la guerre aux garde-chasse du voisinage, détendait tous leurs pièges, et goûtait la sauvage liberté des champs, les spectacles infinis de la terre et du ciel. On raconte dans la famille que Frédéric étant écolier à Eton et se trouvant intimidé d'assister à un dîner du voisinage, son cadet lui aurait dit : « Fred, pense aux grandes nébuleuses d'Herschell et tu te sentiras bien vite au-dessus de tout cela. »

Comme les autres enfants, les Tennyson avaient leurs jeux où l'imagination se donnait carrière. Ils se transformaient en chevaliers pour des joutes et tournois de fantaisie, ou bien écrivaient des contes en forme de lettres que l'on glissait sous les plats au dîner et qu'on lisait au dessert. Les frères et sœurs du poète se rappelaient que les siens étaient toujours très variés, les uns plaisants, les autres d'un dramatique féroce, et qu'il était le conteur sensationnel de la bande. Les soirs d'hiver, à la clarté du foyer, le petit Alfred prenait sa plus jeune sœur, Cecilia, sur ses genoux ; Arthur et Mathilde appuyés contre lui à droite et à gauche, le bébé Horatio entre ses jambes, il fascinait cet auditoire qui pratiquait

à sa manière le « culte des héros¹. » Garçons et fillettes écoutaient de toutes leurs oreilles et bouche bée les légendes de chevaliers partis à travers des forêts inviolées pour porter secours à des damoiselles en détresse, leurs combats contre des dragons sur des montagnes géantes, ou encore des histoires d'Indiens, de démons et de sorcières. Quelquefois on jouait une des vieilles pièces anglaises, et Alfred mettait dans ses rôles tant d'expression, il avait une voix si musicale, que la famille le voyait déjà acteur célèbre.

Mais il avait une autre vocation, bien plus marquée : il composait des vers. « Avant même de savoir lire, je me prenais déjà, quand le vent soufflait, à étendre les bras et à crier : *J'entends une voix qui parle dans le vent*, et les mots *loin, bien loin*, eurent toujours pour moi un charme étrange. » A huit ans, il écrivit sur une ardoise un éloge des fleurs, dans la manière de Thomson. Entre dix et onze il imitait l'*Iliade* de Pope, puis passait à une épopée de six mille vers dans le goût de Walter Scott, avec maintes batailles, sans oublier la mer ni les montagnes, et aboutissait enfin, vers ses quatorze ans, au drame shakespearien. Ces poèmes faisaient dire au Dr Tennyson avec un orgueil excusable : « Si Alfred mourait, nous perdriions un de nos plus grands poètes ; » et encore : « Je ne serais pas surpris qu'Alfred ressuscitât la grandeur de son parent William Pitt. »

Les *Poems by two Brothers*, publiés à la fin de 1826 avec la date de 1827, ne justifient guère encore cette haute opinion. Le petit volume n'en fut pas moins fêté par les deux auteurs. Le jour de la mise en vente, Alfred et Charles prélevèrent sur leurs droits la location d'une voiture et firent quatorze milles à travers bois et marais

¹ *Hero worship* : c'est l'expression fameuse de Carlyle.

jusqu'à la place déserte de Mablethorpe, où ils « partagèrent leur triomphe avec les vents et les vagues. »

Mablethorpe était la plage favorite de la famille pour les vacances d'été. Elle y habitait une petite maison, tout au bord de la mer, au pied « d'une longue ligne basse de dunes herbeuses. » Alfred s'attardait volontiers au faite de ces collines de sable et se plaisait à s'imaginer « qu'elles étaient l'épine dorsale du monde. » De là il contemplait avec émotion l'immense étendue marécageuse qui se prolongeait à l'intérieur des terres et toute cette solitude étrange, fantastique. Du côté de la mer, à marée basse, il y a un immense désert de sable et d'argile. Par le gros temps, les vagues brisent avec un bruit de tonnerre sur cette côte du Lincolnshire. Tennyson eut dès son enfance la passion de la mer, la rude mer du Nord, souvent déchaînée et mugissante. Ce fut une des deux grandes influences qui s'exercèrent sur son imagination.

L'autre est celle de Somersby. Sur la pelouse du presbytère, ombragée d'un côté par des ormes, de l'autre par des mélèzes et des sycomores, il avait composé son premier chant : « A spirit haunts the year's last hours. » Au delà du sentier en bordure de la pelouse au sud courait jadis une large plate-bande de lis et de roses, sur un fond de roses trémières et de soleils. Au delà encore un jardin descendait par une pente douce jusqu'au champ de la cure, au pied duquel coule, par « pelouse et prairie », le rapide ruisseau aux rives escarpées où se mêle aux ronces sauvages la douceur des myosotis et où pendent les longues mousses. Le charme et la beauté de ce ruisseau le hantèrent toute sa vie.

Le verger à droite de la pelouse forme un coin ensoleillé qui éveillait dans son esprit de charmants souve-

nirs. « Que de fois me suis-je levé dès la pointe de l'aurore pour voir les globes d'or tombés dans l'herbe humide entre les pommiers ! » Il se rappelait aussi avec délices la rare richesse des sentiers ombragés, la vieille croix normande dressée dans le cimetière, près de la porte de la petite église surannée, le vallon boisé de Holywell, les sources fraîches qui s'échappaient des rocs de grès, les fleurs, les mousses et les fougères. N'est-ce pas sur un de ces rocs qu'il grava, à quinze ans, les mots *Byron est mort*, en ce jour d'avril 1824 où, apprenant la nouvelle, il lui sembla que l'univers venait de s'obscurcir pour lui ?

L'univers, au demeurant, lui apparaissait lumineux, en dépit de quelques heures sombres, et l'enfance de Tennyson fut libre et heureuse : une enfance de poète, en vérité, riche d'émotions, d'impressions et de rêves. Une culture diverse, affranchie des disciplines scolaires, y laissait l'étude de l'antiquité se subordonner à l'imagination et celle des sciences à l'expérience personnelle, lettres et sciences gardant toute leur vivacité, toute leur fraîcheur, comme pour mieux façonner à sa divine tâche, en collaboration avec la famille et la nature, l'âme de l'adolescent.

II

Après la vie dans la famille et dans la nature, les années d'université. Elles font partie de l'éducation traditionnelle d'un « gentleman. » Elles forment cette aristocratie sociale où l'Angleterre recrute, parmi les fils de ses dirigeants d'aujourd'hui, l'équipe presque complète de ses dirigeants de demain. Oxford et Cambridge ne préparent pas seulement aux grades, mais à la vie. On ne se contente pas d'y étudier, et beaucoup de jeunes An-

glais y étudient peu : on s'y groupe, on s'y organise, on y discute, et déjà même, en quelque mesure, on y agit. Là surtout se nouent ces relations et ces amitiés entre hommes qui, appelés à jouer un rôle dans des carrières diverses, garderont de ce long contact une sorte de ressemblance et comme une affinité supérieure à celle des classes ou des professions.

Le 20 février 1828, Alfred Tennyson et son frère Charles prenaient leurs inscriptions au collège de la Trinité, *Trinity College*, à Cambridge, où leur aîné Frédéric était déjà un étudiant distingué, lauréat de la médaille de l'université pour la meilleure ode grecque sur les Pyramides. Les premières impressions sont nostalgiques. Il écrit à sa tante, Mrs Russell, qu'il voudrait avoir le tapis féerique du prince Hussein pour se transporter près d'elle. « Quelle pitié que ce bel âge d'or soit fini ! Quelle misère de ne pouvoir donner à nos songes aériens la consistance de la réalité !... Je ne sais comment cela se fait, mais je me sens seul ici au milieu de la société. Ah ! que ce pays est plat, que les divertissements sont monotones, les études de l'université peu intéressantes et positives !... Il faut être un petit monsieur à l'esprit bien sec, calculateur et anguleux, pour se délecter aux $a + \sqrt{b}$, etc. » Edouard FitzGerald, qui le vit deux ou trois fois à cette époque, avait gardé du Tennyson d'alors le souvenir d'« une sorte d'Hypérion. » Un autre ami le décrit ainsi : « Six pieds de haut, la poitrine large, les membres robustes, un visage shakespearien, aux yeux profonds, au front vaste, couronné de cheveux noirs ondulés, la tête de proportions parfaites, une main à faire l'admiration des sculpteurs avec ses longs doigts aux bouts carrés, douce comme celle d'un enfant, mais grande et vigoureuse : ce qui frappait le plus en lui,

c'était cette union de la vigueur à l'élégance. » En le voyant pour la première fois entrer dans le hall de Trinity, Thompson, le futur principal du collège, dit tout de suite : « Voilà certainement un poète. » Blakesley avait de lui cette impression qu'il était « à n'en pas douter un des puissants de la terre. »

Le cercle de ses amis nous montre des jeunes gens pleins de vie, des esprits élevés et poétiques, enclins à la spéculation, aussi enthousiastes de la grande littérature du passé que de la pensée moderne, dédaigneux de la rhétorique et du sentimentalisme. La poésie qui florissait alors parmi eux était celle de Wordsworth, Coleridge, Shelley, Keats, tandis que l'astre déclinant de Byron n'embrassait plus leur ciel. Tennyson écrivit des odes latines et grecques, lut ses classiques, des livres d'histoire et de science naturelle. Il prit aussi un vif intérêt à la politique. Il fut parmi les jeunes partisans de la Convention anti-esclavagiste et défendit la mesure pour l'abolition de la signature des 39 Articles. Parmi les hommes d'Etat son admiration allait à Canning, Peel et au duc de Wellington, dont la mort devait, trente années plus tard, lui inspirer une ode admirable. L'Angleterre était alors en pleine fermentation : les uns espéraient, les autres redoutaient le *Reform bill*. On incendiait des fermes, on mettait le feu aux meules. La « corde profonde que frappa Hampden » emplissait de ses vibrations le cœur de la jeunesse. Les complots des classes pauvres excitaient chez Tennyson un ardent désir de faire quelque chose pour ceux qui vivaient dans la misère. Et à la vérité, il prêcha toujours le progrès indéfini de la liberté, tandis qu'il s'opposait avec fermeté à la licence révolutionnaire :

« La liberté, libre de se tuer elle-même, et mourant tandis que l'on crie son nom. »

En somme, Tennyson appartenait à cette catégorie d'étudiants dont Carlyle nous a montré les caractères intellectuels dans Sterling : haine du conservatisme étroit et ignorant des tories arriérés au fond de leurs districts ruraux, dégoût des partis et des sectes, respect des grandes traditions et des grands hommes du passé, ardente sympathie pour les malheureux et les incapables. La plupart de ces jeunes gens faisaient partie d'une société appelée « Les Apôtres », qui avait des assemblées régulières, sans préjudice des réunions presque quotidiennes chez l'un ou l'autre de ses membres. On y buvait beaucoup de café et on y fumait beaucoup de tabac. On discutait aussi, sur une question proposée par un Apôtre. Tennyson devint très tôt, à titre exceptionnel, un membre honoraire, exempt de toute obligation. La société, comme dit si joliment Heath, était heureuse de le recevoir, lui, sa poésie et sa sagesse, en liberté. Il restait donc assis devant le feu, à fumer et à méditer, disant son mot de temps à autre dans la conversation, — un mot qui d'ordinaire résumait et tranchait.

Nous pouvons assez aisément nous représenter les idées du jeune homme, ses aptitudes et son état d'esprit. « L'esprit d'Alfred, disait son meilleur ami, Hallam, en 1832, est ce qu'il fut toujours, ou plutôt plus brillant et plus vigoureux. Je regrette avec vous que vous n'ayez jamais eu l'occasion de le connaître davantage. Son tempérament nerveux et ses habitudes de solitude donnent à ses manières une apparence d'affectation qui ne correspond pas du tout à la véritable nature de l'homme et s'efface à mesure qu'on avance dans son in-

timité.... Vous ne manquerez pas de trouver en lui beaucoup à aimer, aussi bien qu'à admirer. » Ses amis remarquèrent de bonne heure chez lui une profonde intuition des caractères, qu'il manifestait soudain, d'une manière élégante, par un mot décisif, lapidaire, au moment même où on le croyait bien loin dans les nuages :

Nous regardions un jour (raconte FitzGerald) le portrait d'un vieux politicien, représenté sous son aspect doux, familial. Alfred Tennyson ajusta son lorgnon : « On dirait assez une panthère qui se repose. » Tellement vrai !

Il avait le solide bon sens d'un Johnson et une rare puissance d'expression, beaucoup d'entrain, d'enjouement, de sensibilité et d'humour, avec le cœur passionné d'un poète, saisi soudain par la mélancolie de la vie. Il passait par des crises d'« inexprimable misère », mais qu'il secouait à l'occasion. Il se rappelait avoir subi, lors de ses premiers séjours à Londres, un de ces assauts de la tristesse à la pensée que « dans quelques années tous les habitants seraient couchés raides et glacés dans leurs cercueils. »

Au mois de février 1831, l'étudiant quittait Cambridge. Son père ne se sentait pas bien et désirait qu'il vînt près de sa mère. Quelques jours après, on trouvait le Dr Tennyson renversé dans le fauteuil de son cabinet, où il avait paisiblement rendu l'âme. A vingt-deux ans, Alfred allait voir la vie en face, avec ses difficultés et ses douleurs.

III

A l'université, il n'avait pas cessé d'écrire des poèmes, et un premier volume, *Poems, chiefly lyrical*, publié en 1830, fut suivi bientôt d'un second : *Poems* (1832). L'art en parut cherché, froid, factice, et ils ne furent pas bien

accueillis. Le découragement de cet échec n'aurait sans doute pas provoqué tout seul son silence de dix années. Il s'y ajouta la consternation d'une grande douleur. Le 25 septembre 1833, Arthur-Henry Hallam, le fils de l'historien, l'ami le plus cher d'Alfred, mourait subitement à Vienne, et on l'enterrait le 3 janvier 1834 dans l'église « obscure et solitaire » de Clevedon qui domine le canal de Bristol. Le coup fut de ceux qui ébranlent une jeune âme jusque dans ses profondeurs et la font chanceler. Le monde n'entendit plus la voix du poète. Mais sa vocation était trop impérieuse pour que tout ne tournât pas, en fin de compte, à la fortifier. Elle prit plus clairement conscience d'elle-même dans la solitude et le silence. Après une période d'extrême prostration, après bien des accès de morne désespoir, Tennyson se remit à sa tâche et y persévéra avec une intuition plus profonde et plus complète de ce que demandait son temps :

Sa résolution le soutenait, et une foi robuste... s'ouvrant un passage à travers toutes les amertumes du monde, comme des fontaines d'eau douce dans la mer, maintenait son âme vivante¹.

Durant ces années décisives, Alfred Tennyson ne sortit guère d'abord de Somersby, où il semble d'être soumis à une rigoureuse discipline de travail, étudiant l'allemand et l'italien, l'histoire, les sciences. En 1837, il fallut quitter cette demeure où la famille avait longtemps vécu, où étaient nés et avaient grandi tous les enfants. C'est à Alfred qu'il incombait de veiller sur les siens et de choisir un nouveau foyer. Pour bien des raisons, la tâche n'était pas aisée. La mère « gouvernait par le droit de l'amour », mais ne connaissait rien du monde. Tennyson

¹ *Enoch Arden*, v. 795-800.

montra combien il était loin d'être dénué de sens pratique. « J'ai connu trois grands poètes, disait un jour Mrs. Procter ¹ à l'actuel Lord Tennyson : Wordsworth, Browning et votre père; et quand ils voulaient, ils savaient être plus positifs et plus pratiques que personne. » On choisit comme résidence High Beech, dans la forêt d'Epping. L'installation fut faite par les soins du poète : il n'y manqua rien, nous dit-on, « pas même les ustensiles de cuisine, et tout cela joli et économique. » La maison et le parc étaient agréables. L'hiver, Tennyson patinait sur l'étang. Il aimait la proximité de Londres, où il allait voir ses amis : le critique Spedding, le poète FitzGerald, Heath, l'historien Kemble, Tennant et d'autres. Ses absences ne dépassaient pas la journée, car l'état nerveux de sa mère ne lui permettait guère de la quitter. Il lut à ce moment-là beaucoup de Wordsworth, et aussi Keats et Milton.

C'est à la fin de 1837 ou au début de 1838 que l'on commence à le connaître en Amérique. Emerson se trouva avoir entre les mains les volumes de 1830 et de 1832 et s'empressa de les prêter à ses amis. Il lança même l'idée d'une réimpression; mais le projet n'aboutit pas. Alfred Tennyson entra aussi en relations, la même année, avec Gladstone, qui avait été l'ami de collègue de Hallam et à ce titre ne pouvait lui être indifférent. Ils restèrent désormais étroitement liés, sans que les divergences politiques parvinssent à les séparer.

Depuis 1836, Alfred était fiancé. Au mariage de son frère Charles avec Louisa Sellwood, il donnait le bras, dans le cortège d'honneur, à la sœur aînée de la mariée. Leur première rencontre remontait à 1830. Les Sellwood

¹ La femme de Bryan Waller Procter, plus connu sous le pseudonyme de Barry Cornwall.

étaient venus en voiture de Horncastle, un jour de printemps, faire visite à la cure de Somersby. Arthur Hallam était alors l'hôte des Tennyson ; il avait invité Emilie Sellwood à une promenade dans le bois de Holy Well. A un détour du sentier ils se trouvèrent face à face avec Alfred qui, voyant cette mince et belle jeune fille de dix-sept ans dans sa simple robe grise, laissa échapper : « Etes-vous une Dryade ou une Oréade errant dans nos chemins ? » Ils ne s'étaient guère revus avant ce jour des noces. Ils ne devaient guère se revoir jusqu'au jour encore lointain où ils purent eux-mêmes se marier. Pour l'instant il n'y fallait guère songer : le ménage eût manqué des ressources indispensables et l'on sait que la positive Angleterre préfère les longues fiançailles aux unions inconsidérées.

Ces années d'intense labeur et d'éducation personnelle, et l'engagement avec Emilie Sellwood, avaient encore fortifié le jeune homme pour la bataille de la vie. Il voyait s'amasser peu à peu la matière d'une publication importante. Il s'était fait des amis à Londres, et l'œuvre prochaine ne serait pas celle d'un inconnu ni d'un isolé : elle était assurée de ne point passer inaperçue et de trouver des sympathies. Le présent était heureux en somme et s'ouvrait sur la perspective de jours meilleurs encore.

L'espoir, aigle aux ailes ouvertes, montait

Au-dessus du matin qui n'était pas encore levé.

Le sol, un instant ébranlé sous les pas du poète, se raffermissait maintenant. Cet homme, jeune encore et déjà mûri, avait toutes les raisons de vivre : assurer ses ressources en vue de son mariage, mettre au point ses matériaux afin de donner au monde un volume aussi parfait que possible.

A Boxley, où ils viennent résider en 1841, les Tennyson sont voisins de leurs amis, les Lushington de Park House. L'année après leur installation, Cecilia épousa Edmond Lushington, helléniste, germanisant et égyptologue. A Park House, Tennyson rencontrait de nombreux amis, anciens et nouveaux : Monckton Milnes, Venables, Chapman, Savile Morton (qui fut pendant quelques années le brillant correspondant des *Daily News*, à Paris), Lear, William Thomson (depuis Lord Kelvin). Avec un de ces amis, ou le plus souvent tout seul, il faisait de longues promenades. De temps en temps il séjournait en ville et se mêlait à des gens de toutes conditions. Il se plut toujours « en plein grondement » de Londres. Il logea dans le quartier du Strand. Généralement il descendait au Temple ou dans Lincoln's Inn Fields, et dînait avec ses amis au Coq ou dans d'autres tavernes. Son régal favori était un bifteck, une pomme de terre, une tranche de fromage, une pinte de porter, le tout suivi d'une pipe. Il y eut ainsi de joyeuses soirées, où l'on ne ménageait ni les anecdotes, ni l'esprit. Tennyson était membre du Sterling Club, une société littéraire où il rencontrait beaucoup de ses camarades, les « Apôtres. » Il vit souvent aussi Carlyle, Rogers, Barry Cornwall, Thackeray, Dickens, Forster, Savage Landor, Maclise, Leigh Hunt, Tom Campbell.

Au milieu de cette société, il montra toujours le plus vif intérêt pour les événements de son temps, les grandes découvertes scientifiques, les inventions et le progrès économique. La politique tenait une grande place dans sa conversation, ainsi que la philosophie, la théologie et les controverses qui se multipliaient. Il réfléchissait beaucoup sur les projets de réforme et les grands mouve-

ments philanthropiques. Les agitations du chartisme et du socialisme alarmaient alors le pays. Tennyson pensait qu'il ne convenait point de leur opposer l'emprisonnement et la répression, mais une large diffusion de l'éducation nationale, la prédominance de l'esprit patriotique sur l'esprit de parti dans la presse, l'adoption partielle des principes du libre-échange, plus d'énergie et de sympathie chez les adeptes des différentes formes de christianisme. S'il a paru quelquefois avancer à diverses époques des opinions opposées, c'est parce que son ferme sentiment de la justice l'amenait à présenter une opinion contraire à la sienne sous le jour le plus favorable, de manière à en permettre la plus généreuse interprétation possible.

Le mouvement d'Oxford était dans toute sa force. Depuis 1828, Newman occupait la cure anglicane de Sainte-Marie et il exerçait dans ce milieu intellectuel une action qui devait avoir la plus profonde influence sur l'avenir de la vie religieuse en Angleterre. « Qui aurait pu — dit Matthew Arnold lui-même, un des chefs pourtant, après son père, de ce « libéralisme » que Newman exérait et poursuivait comme « la grande apostasie » —

Qui aurait pu résister au charme de cette apparition spirituelle? Elle glissait dans le demi-jour des nefs, s'élevait jusqu'à la chaire, d'où sa voix nous ravissait en extase, versant dans le silence des mots et des pensées qui étaient une musique religieuse, — subtile, pleine de douceur et de tristesse. Il me semble l'entendre encore : « Après la fièvre de la vie, après les fatigues et les maladies, les luttes et les désespoirs, la langueur et le chagrin, les efforts et les succès, après tous les changements et les hasards de cette condition troublée et malsaine, —

à la fin vient la mort, à la fin la blancheur du trône de Dieu, à la fin la vision béatifique. »

Newman, Hurrell, Froude, Pusey et d'autres écrivaient les « Tracts for the Times » d'où vient le nom de « Tractariens. » Leur thèse, qu'ils soutenaient, tantôt dans de courtes brochures, tantôt dans de doctes traités, était alors la mission divine de l'Eglise anglicane. Mais en 1841 le fameux « Tract XC » vint jeter l'alarme dans le parti protestant. Newman y déclarait qu'il n'était pas incompatible de souscrire aux 39 Articles et d'accepter la doctrine de l'Eglise catholique sur le purgatoire, l'invocation des saints et la messe. Le conseil hebdomadaire de l'université condamna le Tract¹. Cependant Maurice et le groupe de Cambridge s'attachaient de préférence aux problèmes sociaux et s'efforçaient de faire pénétrer chez tous les hommes un sentiment de fraternité. Ce double effort réalisa en quelques années un puissant changement dans l'esprit de l'Eglise nationale en élargissant ses frontières et approfondissant sa spiritualité.

Toutes ces discussions, toutes ces pensées trouvaient un écho dans l'âme recueillie et sonore d'Alfred Tennyson. Les réflexions et l'expérience de ces dix années pendant lesquelles il ne publia aucun ouvrage inscrivent et manifestent leurs résultats dans les deux volumes de 1842, qui marquent le commencement de sa gloire et dans le chef d'œuvre d'*In memoriam* qui consacre sa popularité.

¹ Deux ans après, Newman résiliait sa cure de Sainte-Marie et en 1845 il adhéraït formellement à l'Eglise romaine.

IV

L'année où parut *In memoriam*, — le recueil des 131 poèmes d'un mètre uniforme inspirés par la mort d'Arthur Hallam et consacrés à la douleur, à l'amitié et à la foi, — cette année 1850 fut vraiment pour Tennyson l'année des félicités, et du triomphe, l'année d'or, comme disent les Anglais, *golden year*. Quelques mois après la publication du livre, il épousait celle que vingt ans plus tôt il avait rencontrée pour la première fois aux côtés de son ami dans le bois de Holy Well, et qui, sœur de sa belle-sœur, était depuis quatorze ans sa fiancée. La cérémonie fut des plus simples, dans la vieille et charmante église de Shiplake, fameuse par ses magnifiques boiseries de chêne sculpté, ses riches vitraux et les exquises dépouilles de l'abbaye de Saint-Bertin, près de Saint-Omer, saccagée durant la Révolution française. Tennyson disait plus tard : « La paix de Dieu est descendue sur ma vie devant l'autel où nous nous épousâmes. » Et il faut ici saluer cette noble figure de femme, cette délicate et parfaite compagne d'un grand poète. Elle fut dès lors le conseiller de toutes les heures. « Je suis fier de son intelligence », écrivait Tennyson. Avec elle il discuta toujours ses travaux en cours ; elle recopiait ses poèmes, et il ne demanda jamais qu'à elle de dire le dernier mot avant la publication. Tout en elle était tendresse, spiritualité, instinctive noblesse de pensée : où eût-il pu trouver une sympathie plus dévouée, plus vaillante et plus sage ?

On ne peut se défendre d'admirer la gravité, la haute raison, la patience qui ont préparé, ménagé et mérité un tel bonheur. Ces vertus sont essentielles à la person-

nalité de Tennyson : elles contiennent, au moins pour une grande part le secret de sa force et de son génie. Taine opposait les passions de notre Musset, son doute et son désespoir, sa fange et sa misère, à la tranquillité de ce poète si heureux parmi ses beaux livres, ses amis, ses chèvrefeuilles et ses roses, et il concluait : « J'aime mieux Alfred de Musset que Tennyson. » Moins asservis aux mortelles chimères du romantisme, nous ne sommes pas obligés de choisir. Certes la douleur des *Nuits* a sa beauté, qu'on peut préférer à toutes les autres, et une âme tourmentée de désirs et d'orages a des frémissements, des sanglots, dont la poésie est enivrante. Mais cette poésie n'est pas la seule ; et pourquoi même serait-elle la plus vraie ou la plus belle ? Les matins clairs, les soirs d'été, les nuits calmes n'ont pas moins de magnificence que les tempêtes et révèlent aussi bien la puissance de la nature. C'est une illusion romantique de ne concevoir la force que dans la violence : elle s'affirme mieux encore peut-être dans la sérénité et dans la grâce. En tout cas, il y a une poésie de la paix, de l'ordre, de l'harmonie, aussi bien qu'une poésie des convulsions, des bouleversements et des ruines ; il y a une poésie de la santé et de la vie aussi bien qu'une poésie de la maladie et de la mort ; et, pour ne pas sortir de l'Angleterre, je me demande si Tennyson n'est pas à la fois plus national et plus humain que Byron, si sa gloire, moins bruyante, ne se révèle pas déjà plus solide et plus durable.

C'est qu'elle est l'expression lentement dégagée, toujours plus ample et plus sûre, d'un intime accord entre le poète et son temps, son pays. A mesure que cette personnalité s'affirme, elle s'élargit ; elle embrasse plus

d'éléments de l'âme anglaise et les étreint avec plus de force, et le chant du poète devient chaque jour davantage le chant de la nation.

In memoriam avait trouvé dans le prince-consort un admirateur enthousiaste. Quelques mois après son mariage, avant même qu'il fût installé dans une demeure à lui, Tennyson se vit offrir le titre de Poète lauréat que laissait vacant la mort de Wordsworth. La reine lui faisait exposer qu'elle n'attachait à cette dignité aucune obligation de louange officielle, qu'elle la maintenait « d'abord à cause de son antiquité et ensuite parce qu'elle établit un lien, à travers Sa maison, entre Sa majesté et le corps des poètes de ce pays. » Le secrétaire ajoutait : « Pour que le maintien de cet office soit en harmonie avec l'opinion publique, la Reine comprend qu'il doit rester lié à un nom dont la haute distinction dans le monde littéraire donne crédit à la fonction.... » Tennyson prit un jour entier de réflexion, consulta le soir les amis qu'il avait à dîner et accepta. Le titre lui fut officiellement décerné le 19 novembre. Bientôt après il s'installe à Twickenham. La maison avait vue sur les parcs du général Peel et du duc d'Aumale. Au pied d'un vieil escalier de belle allure, un évêque sculpté, mitre en tête, « semblait vous bénir au passage. »

Le 21 février 1851, M. et Mrs Tennyson interrompaient leur lecture d'*Alton Locke*¹ pour courir les routes en voiture à la recherche d'un costume de gala qui permit au poète d'assister au baise-main du 26. Quand le vieux poète Rogers apprit l'embarras de son jeune confrère, il offrit le sien, qui avait été porté aussi par

¹ Roman de Charles Kingsley, qui parut en 1849 et fit appeler son auteur « le Pasteur chartiste. »

Wordsworth et promis à la famille en héritage. Tennyson pourrait ainsi assister au baise-main du 6 mars. L'habit allait assez bien, mais on n'était pas sans inquiétude sur les autres pièces du costume, qui n'avaient pas été essayées. Ce même mois de mars, tandis qu'il était l'hôte de Sir A. Tennyson Duff Gordon, fut présenté, au cours d'une soirée donnée par Lord John Russell à Bunsen et au duc d'Argyll. Le duc devait rester jusqu'à la fin de la vie de Tennyson un de ses amis les plus fidèles.

Le 20 avril, un premier enfant vint au monde ; mais, par suite d'une chute de la mère, il était mort.

C'était le dimanche de Pâques, et à sa naissance j'entendais le grand roulement de l'orgue et le chant du psaume [dans la chapelle contiguë à la maison]... Tout mort qu'il était, je me sentais fier de lui. Aujourd'hui, en écrivant cela, je ne puis maîtriser l'émotion de ce souvenir, je suis heureux de l'avoir vu, le cher petit être sans nom qui a vécu sans avoir vu le jour. Oui, moi, ton père, je t'aime et je pleure sur toi, quoique tu n'aies aucune place dans l'univers. Qui sait ? Tu en as une peut-être.... Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Le 15 juillet, les deux époux partirent pour l'Italie. Sur leur retour en septembre, ils s'arrêtèrent à Paris, où les Browning vinrent les voir à l'hôtel. Robert Browning était déjà l'ami de Tennyson. La frêle Elisabeth, aux grand yeux pleins de spiritualité, traita tout de suite Mrs Tennyson « comme si elle avait été sa propre sœur. » Savile Morton, alors correspondant des *Daily News*, vint aussi ; au moment de la séparation, les Browning offrirent deux jolis bouquets parisiens, tout pareils. Tennyson retrouva son logis avec joie. Le poète pouvait bien être attiré, comme tous ceux de son pays, par la belle Italie, par la terre des souvenirs classiques et des

paysages lumineux : il n'était chez lui, il n'était lui-même que sur le sol anglais. C'est là que vont grandir, d'un même progrès lent et sûr, son établissement et son inspiration.

V

Le 24 novembre 1853, Alfred Tennyson et sa femme quittèrent leur maison de Twickenham avec leur fils Hallam qui y était né le 11 août 1852, et le lendemain ils entraient dans leur nouvelle demeure de Farringford, où ils ne cesseront plus d'avoir leur résidence et où le poète écrira, pendant quarante années, une bonne part de ses œuvres les plus célèbres.

Deux considérations avaient déterminé ce choix : la beauté du lieu et son éloignement des agitations du monde. Le ménage s'y organisa tout de suite une vie de propriétaires campagnards, surveillant la petite ferme, s'occupant des pauvres et des malades du village, sans autre perspective mondaine que les visites de ses nombreux amis. L'après-midi, on balayait les feuilles, on coupait le gazon, on sablait les allées. Tennyson construisit « une tonnelle de paille » (*a bower of rushes*) dans le jardin potager. Les primevères, les perce-neige et autres fleurs faisaient leur constant délice et il commença un dictionnaire d'horticulture. Il acheta aussi une jumelle afin de pouvoir observer les faits et gestes des oiseaux dans les yeuses, les cèdres et les pins. Il se mit enfin à la géologie et entreprit à pied, avec le géologue du lieu, Keeping, maintes longues expéditions.

Un second fils, Lionel, naquit en 1854, et de bonne heure les deux frères devinrent les petits compagnons du poète. Leur mère n'ayant pas la force de faire de longues

marches, il les attelait à sa voiture de jardin, poussait lui-même par derrière et l'on faisait ainsi des courses par monts et vaux. Quand les journées étaient assez chaudes, on s'asseyait dans un champ et Tennyson lisait à haute voix. Par les temps froids, il jouait au foot-ball avec ses garçons dans une vieille carrière à chaux ou construisait au sommet d'une falaise (Beacon Cliff) des forts en cailloux que l'on canonisait de loin, ou bien encore leur apprenait à tirer de l'arc. Quelquefois on allait herboriser, et au retour, si l'on avait rapporté quelques fleurs inconnues, on consultait les *Flowering Plants* de Baxter. Quand la pluie ou la tempête retenait à la maison, il édifiait des villes de briques, jouait au volant, lisait les contes de fées de Grimm ou récitait des ballades :

Malbrou' s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine ...
Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville ...

Ou encore *Ye Mariners of England* et *l'Enterrement de Sir John Moore*. Les jours de fête on jouait des scènes de quelque pièce fameuse. Il prenait plaisir à diriger les charades enfantines, et s'il fallait un prologue, il en écrivait sa part.

Ses plus fécondes séances de travail étaient le matin et le soir, après le déjeuner et après le dîner, durant les deux demi-heures qu'il appelait ses « pipes sacrées. » Il ne voulait alors personne auprès de lui, car ses meilleures idées lui venaient à ce moment-là. A mesure qu'il composait ses poèmes, il les récitait ou les lisait. La lecture à haute voix était pour lui le plus sûr moyen de découvrir tout ce qu'ils pouvaient avoir de défectueux.

Au mois de juin 1855, l'université d'Oxford lui offrit le titre de docteur, sur la proposition de Temple, depuis archevêque de Cantorbéry. Il logea à Balliol, ainsi que sa femme. Assis dans les jardins du collège, en attendant la cérémonie, il entendait les cris des étudiants assemblés au Sheldonian Theatre, et il les comparait aux cris de la plèbe romaine : *Christiani ad leones!* Très nerveux au moment de partir, — car il avait, comme Virgile, une sorte d'ombrageuse pudeur qui lui faisait haïr de se produire en public, — il entra au théâtre tout à fait calme avec Sir John Burgoyne, Montalembert et Sir de Lacy Evans. Quand il eut pris place sur les gradins, il y eut trois grandes acclamations, une pour *In memoriam*, une pour « Alma » (c'est, ne l'oublions pas, l'année de la guerre de Crimée), et une pour « Inkermann. » Au moment de la remise du diplôme, Tennyson fut l'objet d'une « formidable ovation. »

Le volume contenant *Maud* et sept autres poèmes, parmi lesquels l'*Ode sur la mort du duc de Wellington*, parut en 1855. Les droits d'auteur servirent à l'achat de Farringford, dont les hôtes n'étaient jusque-là que locataires. Citons ici cette gracieuse page, enchantée et touchante, du journal de Mrs. Tennyson.

30 avril 1856. — Ce matin est arrivée une lettre de M. G. S. Venables disant que M. Chapman avait vérifié les titres de propriété de Farringford. Nous avons convenu d'acheter ; et je puis donc dire que cette maison couverte de lierre et cachée parmi les pins est à nous. Visite à notre oseraie : que de belles jacinthes bleues, d'orchis, de primevères, de pâquerettes, de soucis d'eau et de cardamines ! Des cerisiers sauvages aussi, avec leur floraison neigeuse, et les aubépines avec leurs « perles de mai. » Le parc a été durant plusieurs jours richement paré de narcisses et d'ajoncs en fleur. Les ormes enguirlandent d'or le

pied des dunes ; au nord de la maison, le mespilus et le marronnier d'Inde sont en fleur et les pommiers couverts de bourgeons rosés. Alfred a creusé la planche pour les rhododendrons. Une grive chantait parmi les rossignols et autres oiseaux, « folle de joie », disait-il. Au coucher du soleil, le vert doré des arbres, le rouge talus de la rivière en contraste avec le bleu turquoise de la mer (que nous voyons du salon) font ensemble un miracle de beauté. Nous sommes heureux que Farringford soit à nous.

Cette vie calme, retirée, si favorable au recueillement du poète, si propre à le faire participer plus étroitement à la vie profonde des choses, il l'avait réalisée lentement, avec un instinct très sûr et une admirable sagesse. Elle convenait mieux que toute autre à son génie, qui va s'en nourrir, s'en fortifier, s'y épanouir. A mesure qu'il prend plus nettement conscience de lui-même et que sa manière s'élargit, Tennyson se plaît davantage à peindre la vie anglaise, à se faire l'interprète des sentiments anglais. C'est la périodes des *Idylles du Roi* et d'*Enoch Arden*, des grands drames historiques aussi, *Queen Mary*, *Harold*, *Becket*, curieux du moins par l'esprit qu'ils manifestent. Le poète lauréat prend vraiment figure de poète national et entre dans les années de gloire.

VI

Les *Idylles du Roi* avaient beaucoup accru la popularité de Tennyson et ajouté à sa fortune. Dix mille exemplaires s'étaient vendus la première semaine, et pour la première fois la critique semblait unanime. Le 23 avril 1868, jour anniversaire de la naissance de Shakespeare, il posa la première pierre de son manoir d'Aldworth en présence de quelques amis. Le jour était splendide, Tennyson de joyeuse humeur. Il était content

de l'inscription gravée sur la pierre : « Fais prospérer, ô Seigneur ! l'œuvre de nos mains ; ô Seigneur ! fais prospérer notre ouvrage. »

Dans le large lit creusé par le temps, cette vie heureuse et ce tranquille génie mêlent leur cours. A partir de 1874, la famille passe quelques mois d'été à Aldworth :

Il n'abandonna jamais Farringford, bien qu'il y eût ajouté un autre foyer ; et assurément nul poète avant lui n'eut jamais deux résidences comme celles-là... La seconde était aussi bien choisie que la première. De la hauteur où elle se dresse, elle offrait à la contemplation du grand poète de l'Angleterre une vaste étendue de cette terre anglaise qu'il savait si bien aimer ; il la voyait étendre et chauffer au soleil son opulente beauté, et rien n'arrêtait ses regards jusqu'à « la mer inviolée. » Chaque année le ramenait de l'une à l'autre de ces belles terrasses où se promenèrent à ses côtés les plus fameux personnages de leur temps, hommes d'Etat, hommes de guerre, hommes de lettres, savants, artistes, et d'autres de race royale, et d'autres célèbres dans les terres lointaines, et, bienvenus entre tous, les amis de sa jeunesse ¹.

On restait à Farringford jusqu'à la fin de juin ou au commencement de juillet, puis on allait à Aldworth. Le poète trouvait à faire des plantations nouvelles et à surveiller les anciennes un plaisir inépuisable. Sa vie était extrêmement régulière : il prenait son premier déjeuner à 8 heures, le second à 2 heures, le dîner à 7 heures. Son médecin, Sir Andrew Clark, ayant insisté pour qu'il marchât avant le lunch, il aimait partir, vers la fin de la matinée, avec sa canne à la poignée recourbée, en compagnie d'un de ses fils ou d'un ami, et suivi d'un chien,

¹ Aubrey de Vere, note manuscrite, publiée dans *Alfred Lord Tennyson, a Memoir...*

vagabonder par monts et par vaux, sans souci du bon ou du mauvais temps. Il coupait parfois sa marche rapide d'une réflexion ou d'une anecdote. Quand il était seul avec son fils Hallam, qui, depuis sa sortie de l'université en 1875, lui servait de secrétaire, il récitait souvent le poème en cours de composition et y ajoutait des vers nouveaux. Son œil était aussi perçant que jadis pour observer les oiseaux et les fleurs ; rien ne lui échappait, et, comme jadis, il se faisait un devoir de se renseigner, au retour, sur ses découvertes.

Toujours très timide, très ombrageux, très jaloux de sa solitude et de sa liberté, il fuyait les touristes qui reconnaissaient de loin son feutre à larges bords (la coiffure aussi de Carlyle, de Sir Henry Taylor et d'autres de ses contemporains) et sa vareuse bleue au col de velours.

Il passait généralement ses après-midi sur une des petites pelouses, entourées de bouleaux et de différentes sortes de pins, de sapins et de cyprès qui en faisaient de petits cabinets de verdure. Là, il lisait les journaux ou quelque livre à sa femme étendue sur une chaise longue, ou bien recevait des amis du voisinage ou causait avec les hôtes qu'il avait dans sa maison.

De 1875 à 1882, la famille eut chaque année un pied-à-terre à Londres, afin d'être près du second fils, Lionel, qui travaillait au Bureau de l'Inde, et aussi, disait le poète, « pour nous dégrasser de notre rusticité. » On passait toujours les fêtes de Noël à Farringford, et l'on venait à Londres en février pour y rester jusqu'à Pâques. Durant ces années, Tennyson fit nombre de nouvelles relations, notamment avec Ruskin, le général Gordon, Matthew Arnold, George Eliot, Lord et Lady Russell. Renan lui rendit visite. Tennyson estimait sa bonne hu-

meur, sa finesse, son esprit et faisait grand cas d'un de ses mots : « La vérité est dans une nuance. » On raconta des histoires sur la Bretagne et les Bretons, et Renan fut ravi quand l'auteur des *Idylles du Roi* lui apprit que « Monsieur Tennyson » n'était point un inconnu pour l'hôtelière de Lannion et qu'elle avait salué en lui le poète de « leur Roi Arthur. » Tennyson déclara qu'il avait été désappointé à Carnac et que Stonehenge était bien plus beau. La discussion tomba ensuite sur La Villemarqué, et Renan accorda à Tennyson qu'il était plus poète que savant. On en vint à parler du matérialisme et du réalisme d'aujourd'hui, contre quoi Tennyson se déchainait. Renan dit : « Ah ! oui, il vaut mieux illuminer l'histoire avec génie, comme vous l'avez fait, vous et d'autres, que de se borner à l'explorer. » Tennyson riposta : « Vous êtes un poète en prose, monsieur Renan, et peut-être faites-vous, cette fois, la part trop belle à l'imagination. »

L'amitié de Lord Russell et de Tennyson se trouva sans doute fortifiée par cette conviction commune que la race anglaise était destinée à devenir la plus grande entre les races. Tous les deux se glorifiaient de l'*Imperii porrecta majestas* de l'Angleterre et tenaient pour une union toujours plus étroite avec les colonies. Tennyson voyait déjà dans la fédération ainsi formée la force la plus puissante que le monde eût jamais mise au service du bien et de la liberté. Il allait jusqu'à dire qu'il ne lui paraissait pas chimérique d'imaginer l'adhésion de l'Amérique à une pareille ligue. Nous reconnaissons là l'idée impérialiste, et il est bien remarquable qu'Alfred Tennyson rejoigne ici Rudyard Kipling et que des vues identiques, un même sentiment, se retrouvent chez deux poètes si dissemblables et à vrai dire si opposés. Tant il

est vrai que l'impérialisme est le fond du génie anglais et l'aspiration universelle de la race. « La lâche crainte d'être grand » semblait à Tennyson — car c'est lui qui parle ainsi et ne croirait-on pas entendre Kipling ? — un des péchés d'habitude de certains hommes d'Etat anglais, et Lord Russell se trouvait son interprète quand il s'écriait qu'il ne fallait pas marchander sur les armements et que « l'Angleterre, au besoin, pourrait se suffire. »

Là encore, Tennyson représentait donc le caractère de sa race et de son pays ; il exprimait dans ce qu'elle a de plus profond, en même temps que dans sa variété et dans sa richesse, l'âme nationale qui se reconnaissait dans ses chants. La fonction officielle ne lui fut point lourde et ne le contraignit jamais à aucun artifice : elle ne faisait que reconnaître, consacrer et favoriser la fonction naturelle de sa poésie. Et c'est pourquoi Tennyson, qui ne s'était adressé d'abord qu'à une très petite élite et avait vu s'agrandir peu à peu le cercle de ses admirateurs, se révélait jour après jour le poète de tous, comme ne l'avait point été son illustre devancier Byron, comme ne l'était point son grand contemporain Browning, comme le sera moins encore Swinburne.

Une popularité si étendue et si naturelle trouvait son achèvement et comme sa consécration dans la sympathie profonde qui rapprocha, sur cette terre traditionnelle du loyalisme, le poète national et la personne royale. Il ne faut pas s'étonner que Tennyson ait sincèrement aimé la reine, image concrète de la nation, image vivante, qui unit à la grandeur du symbole l'humaine réalité. Et la reine, aussi, aimait le poète cher à son peuple, le poète dont la vénérable institution de la « Laureateship » lui avait permis de faire officiellement

« son » poète. Entre eux c'est comme un échange où l'âme de la nation semble en communication directe, en communion intime avec l'âme de la souveraine, et il y a dans ce dialogue une sublimité pleine de douceur. L'hommage de Tennyson est chargé de l'amour de tous et les lettres de Victoria s'expriment avec une simplicité délicieuse. Les princesses ne sont plus avec lui que des jeunes filles qui l'admirent, qui l'aiment et qui savent ses vers par cœur. Il s'associe aux douleurs et aux joies de la royale maison ; il y mêle sa voix, qui semble parler pour tout un peuple. La mort du prince Albert, le mariage du prince de Galles, celui de la princesse Béatrice, la mort du duc de Clarence, les anniversaires lui sont autant d'occasions d'unir par la vertu de ses chants le cœur de la reine et le cœur de son peuple. Elles ne sont donc point de vaines paroles, ces belles condoléances au fils du poète :

« La Reine pleure avec une profonde douleur son noble Poète lauréat. Il sera universellement regretté ; mais il laisse après lui des paroles immortelles que nous conserverons comme un trésor.

» Il était si bon et si plein de sympathie pour la Reine, qui, hélas ! ne l'a jamais revu depuis sa dernière visite à Osborne. »

Et un peu plus tard elle joignait à une seconde lettre le fragment de son journal intime où elle avait noté le soir même le souvenir de cette visite.

En vérité, nous comprendrions moins bien la vie et l'œuvre du grand poète de l'ère victorienne si nous ignorions l'émouvante histoire de ses relations avec Victoria.

VII

La volonté royale et l'admirable jeu des institutions anglaises donnèrent à cette harmonieuse destinée son

couronnement naturel et permirent à Tennyson de prendre la place qui lui revenait dans la société de son pays, d'avoir, suivant les belles paroles de son fils, « une voix parmi les hommes de marque et les descendants de ceux qui ont fait l'Angleterre ce qu'elle est. » Indifférent aux grandeurs du monde, épris de vie libre, solitaire et tranquille, avec une aversion marquée pour tout ce qui est éclat ou parade, il avait deux fois décliné le titre de « baronet. » En 1883, il accepta la pairie héréditaire : il n'avait pas cru devoir refuser un honneur qui consacrait en sa personne l'éminente dignité de la poésie. Lord Tennyson devenait désormais, aux yeux de ses compatriotes et de l'étranger, le représentant illustre et reconnu des lettres anglaises. L'Amérique, dans une circonstance officielle, lui demandait un poème, témoignant par là, comme le disait si heureusement Longfellow, qu'elle voyait en lui le Poète lauréat non pas seulement de la nation, mais de la langue.

Lui-même, d'ailleurs, s'était toujours appliqué, avec un juste sentiment de sa mission et de sa véritable grandeur, à s'élever au-dessus des divisions de partis ou de sectes. Il voulut être le poète de l'âme anglaise tout entière, depuis ses manifestations les plus humbles et ses affections les plus terre à terre jusqu'à ses plus hautes aspirations morales et religieuses et à ses aspirations impériales. Tels les antiques poètes. Au mois de mars 1880, les étudiants de l'université de Glasgow tentèrent des démarches auprès de lui pour lui faire accepter le titre de recteur. Il avait compris que l'invitation émanait de l'ensemble des étudiants sans distinction de partis et à cette condition il avait accepté. Quand il s'aperçut qu'il avait été mis en avant comme candidat du parti conservateur, il se retira aussitôt, en rappelant

que, quelques années plus tôt, il en avait usé de même après une offre des libéraux. A la Chambre des lords, il choisit sa place sur les « bancs de traverse », *cross-benches*, c'est-à-dire en dehors des deux partis. Sa conduite à cet égard est donc invariable, et on le voit s'y tenir avec un soin jaloux, qui atteste chez le poète national la claire conscience de sa fonction et de sa destinée.

Cette longue vie finit comme un beau rêve. Au printemps de 1892, faisant sa croisière ordinaire dans la Manche, il alla voir son frère Frédéric à Jersey. Au moment des adieux, les deux frères pensèrent qu'ils ne se reverraient plus dans cette vie : « Bonsoir ici, frère fidèle; à demain, là-haut ! » Il s'arrêta quelques jours à Farringford. Il n'y avait jamais eu aussi splendide floraison des pommiers et des poiriers, des lilas blancs et des aubréas de pourpre qui bordaient les allées. Parfois il se promenait au fond du jardin potager pour regarder les rocs ou le figuier géant, « pareil à une vague qui déferle », disait-il, avec son jeune feuillage. Il protestait contre les jolis vers d'Emerson :

Les enfants ne chantent que pour les enfants,

Le printemps n'est le printemps que pour la jeunesse.

Sa conversation mêlait l'enjouement à la gravité. Au milieu des anecdotes il lui arrivait de s'arrêter court et de laisser parler le sentiment qu'il avait de la tristesse et du mystère de la vie. Son visage fortement marqué par la pensée s'éclairait alors, et dans ses paroles passait comme une flamme d'inspiration.

Le 30 juin, la famille partit pour Aldworth. Il y reprit ses promenades favorites, plus courtes, coupées de plus de haltes dans les kiosques qu'il avait fait élever

aux quatre points cardinaux. Au milieu de septembre, il reçut la visite de ses vieux amis Lord Selborne et Jowett, principal de Balliol. De nombreux hôtes se succédèrent au cours du mois, parmi lesquels M. Craik avec lequel il parcourut toutes les épreuves de son nouveau volume *La mort d'Ænone*. Il avait le sentiment que ce livre était son testament au monde, et c'est pourquoi sans doute on y retrouve l'écho des différentes notes qu'il avait fait entendre auparavant et un résumé de la foi qui avait conduit ses pas. La poésie, la philosophie emplissent ses derniers entretiens. Le 23 septembre, il se plaignit de faiblesse et d'une douleur dans la mâchoire qui lui rendait difficile d'avaler la nourriture. Le mercredi 28, on télégraphia à son médecin, Sir Andrew Clark. Le matin, il fit avec son fils une promenade en voiture à Haslemere. Il montrait du doigt tous ses endroits préférés, disant : « Je ne m'y promènerai plus jamais. » Il lut Job, saint Mathieu et un livre nouveau sur *Les poètes comme interprètes de leur temps*¹. Sir Andrew arriva et ne le trouva pas mal. Ils en vinrent à discuter tous les deux sur l'*Élégie* de Gray. Le jeudi et le vendredi (29 et 30), il sentit un violent mal de gorge. Il se fit lire pourtant le vendredi un article du *Times* sur la colonisation de l'Ouganda. Il envisageait le jour où l'Afrique du sud serait fondue en un puissant Etat étroitement rattaché à l'Angleterre par le lien fédéral. Le samedi et le dimanche il resta très assoupi. Sa respiration devint fort irrégulière. Le lundi matin, 3 octobre, il demanda son Shakespeare. Son fils lui apporta le volume de l'édition Steevens qui contient *Lear*, *Cymbeline*, *Troïlus et Cressida*, trois pièces qu'il aimait entre toutes. Il lut deux ou trois vers et dit au médecin local, le

¹ *Poets as the interpreters of the Age*, de Miss Swanwick.

D^r Dobbs, qu'il ne se rétablirait pas. Le docteur passa la journée à Londres, où il vit Irving. A son retour, Tennyson lui demanda : « Où en est-il avec mon *Becket* ? Ce sera un succès au théâtre avec Irving dans ce rôle. » Puis insensiblement il commença d'entremêler le réel et l'imaginaire. Le mardi, au milieu de la journée, il demanda : « Où est mon Shakespeare ? » Puis il fit relever les jalousies : « Je veux voir le ciel et la lumière ! » Est-ce donc le cri de tous les poètes mourants ? Il répéta : « Le ciel et la lumière ! » C'était une glorieuse matinée et le chaud soleil inondait les bois du Sussex et la ligne des collines du sud que l'on voyait de sa fenêtre. A trois heures, il fut heureux du télégramme de la reine, mais il murmura : « Oh ! cette presse ! Elle va s'emparer de moi maintenant ! »

Le dénouement est proche. Comme toujours, il s'annonça par une détente du mal. Le poète est dans un demi-rêve. Il demande à l'infirmière combien de temps il a été malade. Il demande à son fils : « Est-ce que je ne me suis pas promené avec Gladstone dans le jardin en lui montrant mes arbres ? » De temps en temps il réclame son Shakespeare, puis ferme les yeux, qu'il ouvre parfois tout grands pour promener son regard autour de la chambre, jusqu'à ce qu'enfin il dise ses suprêmes paroles, un adieu béni à sa femme, à son fils.... Le soir est venu, le dernier soir. Le clair de lune inonde la chambre et illumine au dehors la majesté du paysage. Autour du poète rayonnait une sorte de sérénité sur ceux qui lui étaient le plus chers. Ils se rappelaient les beaux vers consolateurs d'*In memoriam* : son génie le défendait contre leur douleur, comme si, devant cet immortel, perdait de sa force l'idée de la mort. Lui cependant reposait, tenant la main de sa belle-fille. A 1 h. 35 du

matin il rendit l'âme. Son fils prononça la belle prière de l'ode sur la mort du duc de Wellington :

Que Dieu l'accepte ! Que le Christ le reçoive !

Les serviteurs entrèrent. Quelques amis vinrent le voir. Le vieux pasteur du village, debout près de lui, éleva les bras et dit : « Lord Tennyson, Dieu vous a repris, lui qui avait fait de vous un prince des hommes. Adieu ! »

On mit avec lui *Cymbeline*, une couronne de lauriers cueillis sur la tombe de Virgile, des guirlandes de roses — la fleur qu'il aimait entre toutes les fleurs — et un brin de son laurier d'Alexandrie, le laurier du poète. Le 11 au soir, le cercueil fut placé sur le break de la maison, décoré de mousses et de *lobelia cardinalis* écarlate ; le drap mortuaire disparut sous les guirlandes et les croix de fleurs envoyées de toutes les parties de la Grande-Bretagne. Le cocher qui avait été pendant plus de trente ans le fidèle serviteur du poète conduisait le cheval. La famille, les villageois et les enfants de l'école suivaient le convoi sur la lande, le long du sentier du domaine, en face d'un glorieux coucher de soleil, et plus tard à travers Haslemere sous un ciel brillant d'étoiles. Le cercueil fut déposé dans l'abbaye de Westminster et, à la requête du prince de Galles, couvert du pavillon anglais : le drapeau avait été prêté par Lord Methuen et la brigade de la garde casernée à Londres. Le mercredi 12, le cortège funèbre se forma dans le cloître. Les cordons du poêle étaient tenus par le duc d'Argyll, Lord Dufferin, Lord Selborne, Lord Rosebery, MM. Jowett, Lecky, Froude, Lord Salisbury, le Dr Butler, représentant Trinity College de Cambridge, le ministre des Etats-Unis, Sir James Paget et Lord Kelvin. L'abbaye était remplie d'une immense foule en deuil. Dans la nef la haie était

formée par des hommes de cette « Balaclava Light Brigade » qu'il avait illustrée, des « London Rifle Volunteers » et des jeunes gens de l'Asile Gordon, « Gordon Boys' Home », vivantes illustrations de son œuvre, rappelant ici combien son cœur avait été près toujours du cœur de la patrie. On chanta deux hymnes, qui étaient deux de ses poèmes : *Crossing the Bar* et *Silent Voices*. La musique de cette dernière était de Lady Tennyson, qui l'avait composée sur le désir formel de son mari. Rien, dans cette cérémonie magnifique et simple, qui n'eût une signification ; rien qui ne rappelât et ne symbolisât, comme en un dernier tableau d'une suprême harmonie, l'ordre et la plénitude et la perfection d'une longue, d'une belle vie.

Après le service funèbre, le corps fut déposé près de Robert Browning, en face du monument de Chaucer, dans le « coin des poètes », et durant des semaines la foule déroula devant cette tombe nouvelle un cortège ininterrompu, qui ajoutait l'hommage du peuple à celui de la Couronne et de l'Etat.

Le vieux poète dort aujourd'hui son dernier sommeil, dans le panthéon des gloires nationales de son pays. Mais son œuvre lui survit, et son fils, les fils de son fils, promettent à l'Angleterre que longtemps encore elle verra briller parmi les plus beaux noms de son aristocratie et de sa Chambre haute celui de Lord Tennyson.

FIRMIN ROZ.



LE « JEUNE-SUISSE »

—•—
ROMAN
—•—

I. Chez les Plambuit.

Comme Laurent Plambuit était occupé à guetter du coin de l'œil les faits et gestes de son aîné, tout à coup il n'y tint plus. Décidément, cette sixième tranche qu'il venait de se tailler au fromage dépassait toute mesure.

— Sacrelotte!... fit-il en éclatant, il faut tous les jours vivre et les ans sont longs.... Pouvait-on y aller de ce train, nous, au bon de notre temps?

Et, pour donner à l'admonestation toute sa solennité, le bras du père venait de s'abattre sur la table avec la vigueur d'une palanche de pressoir. Les frères, les sœurs, la mère se redressèrent, interdits, effarés par la soudaineté de l'explosion.

Mais lui, l'aîné, n'avait pas bronché; il continuait son manège. De la pointe du couteau de poche qu'une mince courroie retenait au bouton de sa braguette, il s'appliquait de plus belle à couvrir des quartiers de pommes de terre de carrés de fromage. Ensuite ces morceaux rangés sur le coin de la table défilaient derrière les dents. Le quatrième bidet fit le rétif. Il ne disparut qu'après un effort. Un

léger arrêt en résulta, dont le luron voulut profiter pour hasarder une brève riposte :

— C'est pourtant pas de l'air du temps qu'on peut s'accroître... objecta-t-il.

Mais, soit parce que Julien mangeait sans boire, soit que sa parole emportât comme une angoisse, les mots n'eurent qu'un son rauque. Entre temps, le père s'était levé, sans doute pour montrer à quel renoncement le contraignait une telle débauche de victuaille. Raidissant plus que jamais ses courtes cuisses prises en des chausses de peau, il promenait sa rage des petites vitres à la lumière terne jusqu'au coin sombre dans lequel le grand coucou de la Forêt-Noire épelait son tic-tac. Sa nervosité était telle qu'il se comprimait visiblement, par crainte de susciter la curiosité des voisins.

Ce fut à sa femme d'intervenir :

— Pauvre homme!... Vas-tu pas encore faire la « potte » parce que ce corps a besoin de se sustenter!... Te priver des utilités de la vie parce que les enfants peuvent pas revenir en arrière de leur âge!

— Crie pas tant fort, Lucrèce.

— Bon! qui a commencé de crier fort, Laurent?... C'est pourtant vrai, on dirait-y pas qu'il te vole ce qu'il mange... qu'il te sort les morceaux de sous la mâchoire. Peux-tu pas te résoudre, puisque, ainsi qu'ainsi, le bon Dieu peut pas leur donner la croissance autrement?

— Croissance!... croissance!... comme s'il n'était pas assez grand! Ravager comme ça la bonne denrée!

— Est-ce qu'il t'aide pas?

Un peu refréné par cette tentative de résistance, Laurent crispa alors ses poings, non sans jeter un regard douloureux sur le cube du sérac taillé en pièces par sa multiple descendance.

La scène n'était point nouvelle et le gros appétit de Julien se serait chargé seul de la faire renaitre. Car, sans que Laurent Plambuit fût mauvais père, il estimait que lorsque le bas âge vous a été dur à vous-même, il est « de bon juste » qu'il le soit à vos enfants. Après tout, on ne se refait pas.

Un détail que Laurent passait toutefois sous silence, c'était ce singulier penchant qu'il avait de s'en prendre de tout à l'aîné, à Julien, à ce puissant gaillard qui lui était d'un si grand secours à l'ouvrage. C'était qu'il ne se rendait pas exactement compte de ses travers. Celui-là avait la spécialité de lui agacer les nerfs, de lui paraître plus à charge que le reste de la maisonnée. Tour à tour Laurent lui imputait à reproche sa haute taille, qu'il n'avait pas tenu à Julien d'arrêter; sa condition d'artilleur, qui n'avait pas dépendu de son choix; un amour des beaux habits que l'âge du jeune homme aurait dû suffire à justifier. Mais rien ne pouvait mettre ce vieux revêche si hors de lui que cette éternelle faim d'ogre en carême.

— Quelle pelure de châtaigne que tu me fais!... lui disait souvent sa Lucrèce, qui était femme de bon conseil. Ferais-tu pas mieux de remercier la bonne Notre-Dame qu'on ait pas la vergogne de l'envoyer gagner son pain dehors de la commune, comme tant d'autres!

— Dehors de la communel... Si seulement il l'osait, ce grand paufier!

— Laurent!... on tient-y des parlements de cette sorte! Si le bon Dieu te crochait au mot, pourtant....

— Crie pas tant fort, Lucrèce....

C'était là l'argument de réserve, l'aveu par lequel ce personnage maussade confessait sa retraite à la seule âme qui eût le secret de le dompter. N'ayant jamais été

manchot, il arrivait à Laurent qu'en dépit des approches de la soixantaine il éprouvait certaines démangeaisons de l'empoigner une fois pour de bon, ce gaillard qui avait eu l'audace de le surpasser de cinq pouces. Un Laurent Plambuit se laisser faire la barbe par ça?... Alors jamais!... Lui qui avait, — selon l'expression de l'époque, — tiré au sort au temps des Français! Lui qui en avait surtout connu un auquel, certes, il n'avait pas été besoin de beaucoup de pieds et de pouces pour faire façon des plus robustes grenadiers!

Oh! l'occasion ne lui aurait évidemment point manqué d'accabler de son dédain cet air de supériorité filiale! Et, néanmoins, Laurent ne semblait pas pressé de la saisir. Était-ce excès de prudence, appréhension d'un échec? Qui aurait pu le savoir?

En attendant, par une sorte de crânerie qui contrastait d'étrange façon avec la sévérité de ses principes, on voyait Laurent Plambuit dépenser ses instants si rares de gaieté à l'évocation de l'épopée: « Ce temps-là, tout de même! » Il suffisait d'en effleurer l'idée dans une conversation pour voir aussitôt se redresser ce corps grêle et s'agiter cette cadenette que toujours Laurent avait conservée avec religion. Cette cadenette, aujourd'hui réduite à une mince tresse d'un rouge brique où s'égarraient des fils d'argent, s'harmonisait avec une face desséchée, tigrée de lentilles, percée de deux petits yeux aux bords éraillés, mais d'un éclat d'acier, où l'iris, épanché en tache d'encre, mettait une étrange mobilité. Et plus bas, les muscles d'un cou ridé remuaient une barbe en collier que Laurent ne pouvait supporter longue et n'avait jamais eu loisir de maintenir courte.

Des dernières campagnes de l'empire, Laurent Plambuit avait aussi rapporté ce geste tranchant, cette parole

impérative qui restèrent comme des traits caractéristiques d'une génération convaincue de son prestige éternel. Aussi réalisait-il ce type du villageois péremptoire qui en tout a son mot à dire ou son apophtegme à décocher, qui met la main à tout, qui ne saurait tenir en place. Levé avant le chant du coq, il n'était pas simplement au four et au moulin, — ce qui, d'ailleurs, n'eût été qu'un fait banal, puisque Laurent faisait valoir tout un train de meunerie et de boulange, — mais à la forêt, à la scie, à l'assemblée du « bourneau », à la cave ou sur le toit.

Et cependant cette activité multiple témoignait une préférence marquée aux travaux champêtres. Dès qu'il lui était donné de s'employer deux jours aux semailles ou à la fenaïson, le vieil hérisson, ragaillard, couchait alors ses poils au point d'en devenir méconnaissable d'humeur et de bagou. C'était généralement à ces heures de plein air qu'il lui arrivait d'exercer sa verve de vieux troupier, à taquiner le « paufier », à lui « jeter des épingles. »

L'arsenal n'était pas riche des fusées que Laurent s'exerçait à tirer en l'air pour le plaisir de les voir retomber sur le nez de son estafier. Mais tout semblait si nouveau de la part de ce grognard de profession, n'eût-il été que de le voir rire.

— Du bon de mon temps, se plaisait-il à insinuer en simulatant de ne s'adresser à personne, tout gaillard tant soit peu planté n'avait pas à se montrer deux fois, allez !... Elles auraient bien vite été quatre à se tirer par les tresses....

Puis, comme pour aiguïser ce trait de défi et l'enfoncer au plus vif de la plaie, le troupier remontait alors le cours des plus lointains souvenirs, s'attardant volontiers,

soit complaisance soit manie, aux aventures de cette fameuse guerre d'Espagne de l'an neuf : « Il aurait fallu entendre ces Biscayennes !... Et les Catalanes ?... Ah, pauvres gens !... Et les Andalouses... c'est ça qu'il aurait fallu voir frétiller quand on était obligé de s'expliquer par signes.... Par exemple, d'autres qui n'avaient pas besoin de signes, c'étaient les Gasconnes de par Toulouse.... En voilà pour le coup de bec !... Mes amis !... Le rosaire entier y aurait passé avant qu'une Valaisanne eût seulement fini son premier *pater*. »

Sur ce sujet-là, lorsqu'il arrivait à Laurent de s'y mettre, quel chapitre ! Ce n'étaient que bamboches audacieuses, bonnes fortunes imprévues, ripailles extravagantes : des vendanges aux vignes sauvages des Sier-ras ; des caves sens dessus dessous ; des tonneaux mis en perce à coups de feu ; des œillades impertinentes ; des farandoles échevelées.

Julien le guettait alors comme au coin d'un bois, puis, ayant bien choisi son trait, il le lui décochait de manière à le piquer juste au filet de la langue :

— C'est pour ça que vous reveniez tous vous marier dans votre pays de loups !

— Revenir, revenir, protestait alors le vieux en se fâchant le plus souvent.... Revenir ! fallait encore pouvoir.... On était des soldats pour de bon, nous.... On se battait, nous !... On voyait d'autres feux que ceux qui grillent les saucisses dans les brasseries de Thoune.

— Mon pauvre homme, interjectait la bonne Lucrèce, quelle peine on a-t-il pas de te reconnaître quand tu parles de ce jeune temps !

— C'est pas pour dire, ergotait le vieux grognard piqué au vif, mais pas moins qu'ils sont incapables d'en faire autant.

Et se redressant de son ouvrage, Laurent Plambuit se carrait alors en enfonçant les mains au plus profond des ouvertures de sa braguette.

— En faire autant, ripostait Lucrèce, qu'en sais-tu, tu as vu ça l'autre année, en haut à Saint-Léonard....

— Peuh ! une douzaine de balles !

— Ne serait-il que d'une, pour celui qui la reçoit ! concluait la bonne femme en sa vaillance humanitaire. On est déjà pas tant sûr que ça revienne pas. Ceux de d'amont Sion sont allemands et cette sorte, quand ça s'est mis une chose dans la tête.... Moi, je m'y fie rien tant.... Encore cet Italien qui s'avise t'y pas de venir remuer notre jeunesse. Comment a-t-il à nom, déjà ?

— Mazzini.... le fondateur de la jeune Europe, expliquait Julien avec impétuosité.

Mais l'humeur de Laurent Plambuit s'épuisait vite et brusquement repris par son ouvrage il tranchait la conversation par quelque moralité :

— Pas moins qu'au temps d'alors, on se dépêchait vite de se mettre à son pain... et vous pouvez être sûr que c'était pas l'embarras que de se munir d'une grivoise.... Rappelle-toi ça, garçon !

II. Ludivine.

« ... Se munir d'une grivoise ! » C'était bien la peine d'être allé courtoiser dans les Castilles et l'Aragon pour supposer que Julien eût attendu si longtemps de partir en chasse !

S'il n'eût été que de s'accorder, il y aurait eu beaux jours que le père Plambuit eût pu changer cette corde à sa guitare. Malheureusement, entre faire son brin de cour et se mettre à son pain, il reste de la marge. Ah, s'il n'y en avait pas eu, comme Julien l'aurait vite en-

voyé, ce grognard, balayer seul la farine de son moulin et torcher la suie de son four ! Les gens de cette sorte, il n'y a tel que de les planter là, si l'on veut qu'ils sentent ce qui leur manque.

Julien Plambuit, qui était membre de la Jeune-Suisse, était d'autre part amoureux de la fille à la servante de Monsieur le curé.

Or, ce curé était le chanoine Carabot, un homme dont les modérés vantaient le libéralisme. Mais on avait beau mettre sous les yeux de Julien une certaine brochure qui attestait cet esprit de tolérance et qui avait valu à son auteur d'être traduit devant l'official, le « Jeune-Suisse » qui ne s'estimait plus assez enfant pour s'y laisser prendre, s'obstinait à voir en son curé un adversaire naturel.

Carabot comptait cependant pour un des meilleurs hommes qui, de vingt lieues par delà la vallée, eussent jamais apparu sous une soutane. Sans doute, il avait de petites faiblesses, comme une certaine prédilection pour les rôtis de blaireau. Les rigoristes lui reprochaient encore de tenir superlativement sa cave et de vouer à ses vignes une attention toute terrestre. C'est qu'il était homme, et qu'on ne refait pas sa race, surtout quand on est vigneron, et qu'on a le privilège de posséder un torse de chêne, un râble puissamment équarri et un beau nez romain.

A son arrivée dans la paroisse, une déception avait été réservée au curé Carabot. A côté d'un jeune vicaire, qui n'en pouvait mais, il n'avait trouvé au presbytère, pour toute domesticité, qu'une épaisse montagnarde infiniment mieux entendue au train d'une étable que d'une cuisine. Que l'épreuve lui fût venue d'en haut ou de la simple fatalité, le nouveau desservant préféra la porter au compte de Dieu et tâcha d'accepter chrétiennement

le statu quo. Il ferma un œil sur les plats, souvent deux, et même plus d'une fois daigna-t-il porter sa propre main au manche du « cassoton. » Puis, à force d'offrir son épreuve au ciel, Carabot arriva à conclure que l'être infiniment parfait aurait lui-même fini par y ébrécher sa patience.

C'est ainsi que le vicaire dut, en plus d'un cas, l'entendre entonner, en plein repas, au nez de la paysanne ahurie, cette première invocation des vêpres :

Domine ad adjuvandum me festina !

Cette aide finit par arriver. La Providence avait en effet suggéré au Conseil de paroisse que les dorures du maître-autel étaient décidément un peu écaillées et qu'on eût été bien inspiré d'utiliser les services d'une sorte de doreur ambulant occupé à promener sa famine à travers les villages d'alentour.

Ce qui fut dit fut fait. Avec cette particularité toutefois qu'épris d'existence champêtre autant pour le moins que la servante d'idéal artistique, le peintre soutirait bientôt à Emérentienne un solennel *oui* et au curé une bénédiction nuptiale qui, on en est sûr, fut gracieusement octroyée. Le nouveau couple gagna aussitôt le haut village, la mesure et l'étable dont jamais l'épousée n'aurait dû sortir.

L'ouverture de la succession fut d'autant plus brève que Carabot avait eu plus de loisir à couvrir son idée. Hardi à braver les jugements pervers, le prêtre étonna toute la paroisse en appelant, des Bains de Loèche, certaine cuisinière plantureuse qui, en plus de ses grosses mains faites pour battre les daubes, de ses fines recettes et d'une jambe claudicante, apportait de là-haut un souvenir de jeunesse. Souvenir aussi gracieux que mignon,

car, aux côtés de sa grosse maman, la frêle petite Ludivine savait déployer aux menues besognes de l'importante maison une souplesse, une prévenance, une habileté d'instinct incroyables. Douée de cette sûreté de touche que ces sortes d'êtres, germés on ne sait où, détiennent par les voies d'un atavisme aussi profond que mystérieux, elle tricotait, jardinait, décorait les autels, reprisait les linges de sacristie et de maison, soignait la basse-cour, faisait la chasse aux toiles d'araignée des gallets et à la poussière des confessionnaux. Dès le premier essai, elle avait appris avec une dextérité immatérielle à manier le fer aux hosties. Et si celui que devait incarner la fine pâte avait pu parler, sans nul doute eût-il déclaré que jamais le pain des anges n'avait éprouvé le contact de mains si discrètes.

Si fluette qu'on aurait à peine soupçonné un corps sous les droits plis de ses vêtements, si légère que tout juste elle effleurait le sol dans sa marche, la petite Ludivine offrait la vivante antithèse de Catharina-Barbara. Un prêtre étranger, tout ému d'admiration pour cette face éveillée, pour ces arcades sourcilières finement recourbées, pour ce regard ingénu, pour ce nez mince et droit, pour ces bandeaux de cheveux qui venaient se rejoindre en fortes tresses entre les frisons du bas de la nuque, en avait, certain jour, confessé son enthousiasme à Monseigneur. L'abbé faisait même part des fâcheuses distractions où ces grâces l'entraînaient : « C'est de l'extase, de l'extase, répétait-il.... Quand je dis ma messe à l'autel de l'Immaculée et que je vois la silhouette de la sainte mère de Dieu s'élancer des lourds évangélistes en bois sculpté, aussitôt la pensée m'emporte malgré moi vers cette divine enfant que sa sveltesse, sa douceur infinie, la

grâce de son moindre geste érigent si haut par-dessus la foule paysanne dont le destin la fit surgir. »

Tout en enregistrant l'aveu avec la profonde gravité que peut comporter un sujet aussi délicat, Sa Grandeur, qui ne voulait pas paraître venir de Béotie, moralisa :

— Un archange de vitrail, je le concède. *Con-ce-do !*... quoique ce soient là, cher abbé, de ces rapprochements qui doivent à peine effleurer nos esprits. Seul un artiste conscient du chef-d'œuvre pourrait être autorisé à de telles fantaisies... Oh, je sais, il est de ces déplorables distractions qui font fléchir jusqu'à nos volontés. Défions-nous-en d'autant plus, et, s'il le faut, prions.

Mais tandis que ces messieurs, dont le talent culinaire de Catharina-Barbara multipliait les visites à la cure, demeuraient les esclaves de leur admiration, tout opposé était le sentiment de la populace. Rarement Ludivine était aperçue dans le village sans qu'une réflexion plus ou moins cavalière ou brutale, ayant trait à ses origines ou à sa mise, tintât à ses oreilles. Du côté des gens comme il faut on hasardait : « Faut-il que M. le curé soit bon pour se charger d'un pareil monde ! » Du côté des mécréants on soulignait : « C'est encore nous autres qui payons tant de fantaisies ! »

Il est de fait qu'à l'école mixte ces robes de mohair rehaussées de passementeries, ces tabliers de linon ajouré, ces chaussures à boucles blanches n'allaient pas sans exciter l'attention des fillettes, attention qui lui valait l'admiration de quelques-unes. Mais, plus dédaigneux des raffinements, les marmots se faisaient les interprètes zélés des perfidies débitées par le village et les moins terribles étaient encore ceux qui jouaient à défaire les tresses de ses cheveux d'ébène. C'était si simple : une, deusse, un

d'un côté, un de l'autre, et tout en bas ! Les deux grosses épingles de métal blanc que M. le vicaire lui avait rapportées des cantons allemands lors du dernier pèlerinage aux Ermites sonnaient sur le sol.

Et les niches au cours des commissions, les sacs de papier vidés, les paniers renversés et répandus ! Ces vauriens excellaient surtout à se dissimuler derrière quelque angle de bâtiment, puis à apparaître soudain en criant : « Quatre ! »

Comme Ludivine revenait un soir de la laiterie avec un pot rempli, son saisissement fut si violent qu'échappé de ses petites mains le vase se mit en miettes en projetant une étoile de lait sur le chemin.

Et les hivers, mon Dieu ! Jamais Ludivine ne les voyait approcher sans appréhension. Oh ! ces boules blanches dont les malappris rivalisaient d'adresse à cribler son corps frêle et sa petite tête transie ! Pour leur donner plus de fermeté, quelques-uns prenaient jusqu'à la précaution de les tremper dans le bassin de la fontaine.

Aussi, à l'heure où, du boyau noir de la maison d'école, la ruche prenait l'envolée pour s'épancher avec la force d'un vin mousseux dont la bonde viendrait de s'échapper, aurait-on vu la pauvre petite s'enfuir de toute la vigueur de ses jambes grêles vers le coin propice d'où elle réussirait à guetter tant d'ébats sans qu'on prît garde à elle. Toutefois cette demi-sécurité n'était pas pour dissiper les amertumes de son petit cœur. Elle aussi en aurait voulu être, de ces fillettes qu'elle voyait s'élancer une à une, calculer leur pas de manière à se rejoindre, puis se prendre la taille ou se saisir la robe pour ensuite se dérouler à la file jusqu'au bas de la piste. Mais, à la première contrariété c'eût été une nuée de poings levés ou, ce qui est

pis, une litanie d'invectives.... Et pourtant, comme ce devait être amusant, ces glissades !

Ayant un jour trouvé la ruelle déserte, Ludivine ne se mit-elle pas dans la tête d'essayer, elle aussi. Timidement, elle venait de s'aventurer sur le miroir rayé. Oh ! avec le moins d'élan possible, un élan si modeste que, dès le milieu de la tranche de glace, se voyant trop avancée pour reculer, elle devait s'efforcer d'aller encore, en battant l'air de ses pauvres mains bleuies. Tout à coup, un pas martelé se fit entendre derrière elle comme les sabots d'une cavale sur la route durcie, suivi presque aussitôt d'un grincement de socques cloutées sur un poli d'acier. Alors, incapable de s'élancer de côté, Ludivine avait fermé les yeux comme devant l'imminence d'un péril inconnu. Mais, à la même seconde, sa taille était prise et enlevée du sol ainsi qu'une feuille qu'emporte l'aquilon. D'un clin d'œil elle se retrouvait à l'extrémité de la glissade et dès qu'elle osait rouvrir les paupières, elle avait devant elle un gamin plutôt grandolet qui, sans la lâcher, la regardait et articulait coup sur coup :

— Aie pas peur, Ludivine.... Tu vois, rien à risquer avec moi !

Rien à risquer ? Elle le voyait pardine bien ! Seulement on a, des fois, certains gestes plus rapides que la pensée... et elle ne s'en était pas moins remise à la garde de Dieu. D'ailleurs, toute frêle et tremblante, elle était si peu initiée à des attentions semblables que ce simple nom de Ludivine énoncé par une bouche adolescente la plongeait dans un trouble mêlé de ravissement, une sorte d'embarras si étrange qu'elle ne pouvait pas dire. C'était au point qu'elle devait faire violence à sa propre volonté pour prêter foi à des sentiments aussi nouveaux.

Force fut pourtant de se laisser persuader, car déjà le petit gaillard l'entraînait pour remonter la rampe :

— Pas peur ! va, Ludivine.... Regarde-moi bien.

En marchant à côté de lui, la main dans la main, elle se décida à le regarder. Un long garçon, étroitement serré dans des chausses rousses et dans une courte veste de milaine bleue. Sous sa casquette en peau de chèvre, des cheveux châains pendaient autour du crâne.

Tout en le trouvant drôle, Ludivine l'estima brave et très digne de confiance. Aussi sa dernière hésitation s'envola-t-elle dans cette question posée avec un brin d'embarras :

— Que dira le monde ?

Heureusement son cavalier n'en était pas à de telles subtilités !

— Regarde, disait-il, tu as rien qu'à te planter là, droite au sommet de la glisse.... Et puis : rran !... Voilà tout à coup que je m'amène, que je te puise par-dessous les côtes et que je t'enlève sans que tu t'en aperçoives, comme l'aigle de la tête blanche emporte une poulette.... Dis, veux-tu ?

— Mais pas pour me faire du mal, alors ?

— Y penses-tu, Ludivine !

— Que diront les filles quand elles nous verront....

— Qui ça ?... Les mal peignées ?

Ce jugement de la part d'un petit garçon dont les cheveux tombaient droit sur les sourcils, aussi droit qu'au barbet de monsieur le chapelain, la fit rire d'un si bon cœur qu'elle en faillit presque tomber. Mais voilà qu'on était justement en haut de la piste ; il s'agissait de se remettre en ligne. Droite comme un frêne au bord d'un ruisseau, Ludivine alla se planter au point indiqué.

— Surtout, me regarde pas venir, Ludivine.

— N'aie crainte, je reste tournée en enbas, comme la Notre-Dame du chœur.

Et dans un superbe élan, le gros garçon l'enleva avec la prestesse que met la bise à saisir un fétu de foin. Elle en eut une pamoison de tout son petit être.

— A présent, lui disait-il pendant la remontée, rappelle-toi, Ludivine, que je m'appelle Julien Plambuit et que si quelqu'un éprouve encore de t'époulailler ou bien de te tirer les tresses, celui-là, malheur ! Il aura affaire à un Plambuit, va, Ludivine !...

Il montrait ses poings crevassés par la froidure et les grosses besognes qu'on lui infligeait à la maison, et disait :

— Ceci, c'est pas du beurre frais !

— N'empêche que je suis toute tourbillonnée par dedans, Julien !

— Aie pas peur, Ludivine, va !

Et, pour attester l'énergie de sa résolution, il la pressait de ses longs bras contre sa poitrine. Même, s'aventura-t-il à attirer la petite tête sur sa joue osseuse, et il en restait là, car il ne savait pas encore embrasser.

Dès ce jour bonne garde fut faite autour de la protégée de Carabot. Au reste, la tâche fut plus aisée que Julien n'eût osé l'attendre, car une fois les petits en respect, les grands ne pouvaient être longs à désarmer.

Malheureusement, le cours de la vie devait bientôt prendre une orientation nouvelle, du côté de Julien surtout. Le père Plambuit n'était pas de trempe à tolérer longuement qu'un gaillard bien pris et en voie de le dépasser de hauteur consommât ses plus beaux jours sur des bancs d'école. Dès la première communion, son aîné avait dû apprendre combien il en coûte de pousser avec la rapidité d'une tige d'osier à la marge d'un ruisseau

Comme d'autres enfants de familles nombreuses, il fut investi de la charge d'un troupeau de chèvres et condamné par le vieux à user à fond sa défroque, ses vestes de milaine décolorée, ses habits à longues tassettes, ses bas de chanvre retalonnés de cuir et — dernier supplice ! — ses détestables chausses rapiécées et jaunies. Accoutré de la sorte, Julien s'imposait de longs détours afin d'éviter la rencontre de Ludivine. Au surplus n'était-il pas dans l'âge ingrat, aux approches de cette phase transitoire où, tout aux exigences de son développement physique, l'être renonce pour un temps à s'embarrasser de tendresses. Sans compter que, lorsque de grand matin il partait conduire ses chèvres sur les rochers, l'aîné des garçons à Plambuit avait plus affaire à son estomac qu'à son cœur. Réduit à calmer sa fringale d'un coin de « tomme » et d'un quartier de pain de seigle, que parfois il assaisonnait de framboises ou de myrtilles, dans l'impatience de la soupe aux fèves sèches du retour, il eût été rarement d'humeur à faire sa roue devant les beaux yeux d'une « princesse. » Et puis, il faut dire qu'il voyait la distance s'agrandir entre eux deux, à ce point que les circonstances du passé allaient s'atténuant chaque jour dans les lointains du rêve.

S'estimant rayé de l'attention de cette adolescente, dont tout le séparait, alors qu'à journée faite elle recevait compliments et hommages des gens d'importance, Julien n'y songeait plus que çà et là, un peu par hasard et quasi à contre-cœur. Peut-être même serait-il parvenu à l'effacer de son souvenir, n'eussent été certaines rencontres, à ses yeux inopportunes, et qu'il mettait tout son soin à éviter. Quand elles se produisaient, il prenait la précaution de tirer sa casquette de peau très bas sur les yeux, si bas qu'on eût été en peine de dire lequel de

Ludivine ou de lui rougissait le plus, elle de l'incertitude où cette inattention la jetait, lui par vergogne de cet accoutrement fâcheux qui devait le rendre grotesque en face de cette jeunesse couverte de superfluités.

Depuis des années leurs rapports en étaient là, lorsque, un beau matin, comme Julien Plambuit quittait le village derrière ses chèvres en poussant dans la corne de bouc son vigoureux touroutoutou, d'un coup il vit, à deux pas devant lui, son ancienne petite amie. Interloqué, il laissa choir le cor sur la cordelette pour s'enfoncer parmi les chèvres, de façon à lui dissimuler au moins les chausses. Mais, par une sorte d'attraction involontaire, irraisonnée, les regards étant venus à se rencontrer, chacun avait lu en l'autre l'expression d'un sentiment si étrange et si profond qu'ensemble ils rougirent jusqu'aux prunelles. Lui, devenu plus sauvage qu'un habitant des bois, en était demeuré immobile, aussi raide qu'une souche de pin. Quant à elle, issue d'un milieu plus communicatif, elle avait esquissé une inclinaison de tête affectueuse, d'une discrétion si charmante, que tout le jour le chevrier en était demeuré profondément troublé, et qu'il en oublia de déboucler le bissac. Mais une résolution fut prise. Julien passa la seconde partie de la journée à se hisser après le fût d'un mélèze pour ensuite se laisser glisser à terre. Par ce moyen, il achevait une fois pour toutes les fâcheuses chausses jaunes dont on l'affublait comme d'une ignominie.

Le lendemain, au lever, la bonne Lucrèce poussa une exclamation :

- Eh! quoi, tu mets pas les chausses?
- Regardez comme elles sont, maman....
- Mais tu vas pourtant pas traîner les pantalons de la dimanche sur les rocs....

— Ah! bah!... Et puis si on veut pas que je les y traîne, qu'on y envoie un autre.

— Et les dimanches alors... que mettras-tu?

— Je me suis ménagé des batz pour une paire de pantalons pers, en attrapant deux lièvres et des grives.

— Pers!... Comme les messieurs des villes!... Que va dire le papa?

— Ce qu'il voudra.... C'est du mien!... J'ai dix-sept ans, d'abord l'âge de fumer la pipe devant le gendarme, et bon corps pour travailler du chapuis, du scieur, de la meunerie, de tout le diable et son train.... Si ça lui va, au père, c'est une, si ça lui va pas... eh bien, on verra voir.

III. Avertissement.

Quel splendide temps pour un début de semaine sainte! Par enchantement, les deux flancs de la vallée ont dépouillé leur tapis neigeux. Bien au-dessus de la plaine du Rhône, toute roussâtre encore, quoique ça et là le tiède souffle des marais y mette de précoces oasis vertes, là-haut, les derniers mélèzes achèvent de secouer leurs capuchons d'hermine. A mi-coteaux, parmi la rouille des vignobles, se dispersent des champs de seigle aux verdure grises. Ailleurs, plus haut ou plus bas, sur les plateaux en saillie ou dans les niches des ravins et des rocs, les hameaux, comme en éveil, s'évaporent aux chauds baisers d'un soleil nouveau, ce blond soleil des premiers beaux jours d'avril que voilent de partout les haleines des arbres en sève et des terres en fermentation.

Parti seul au coup de l'angelus tailler sa vigne de la Croix de Verdan, attenante à celle de la cure, le père Plambuit y faisait, non sans surprise, la rencontre du chanoine Carabot.

— Tiens, monsieur le curé.... Matinal!

— Moi-même, Laurent. Car il faut se dépêcher; les derniers jours de la semaine sainte sont pris par les offices de la Passion et les confessions pascuales.... Et toi, toujours plus matinal aussi... quoique si quelqu'un peut remercier le ciel de lui avoir fourni de robustes grenadiers, ce soit à coup sûr Laurent Plambuit.

A l'ouïe d'un tel compliment et tombé de si haut, un tout autre paroissien eût certainement tressailli de gloire. Mais Laurent Plambuit était de ceux qui préfèrent se tenir en garde contre les attestations habituelles de nos communes misères.

— Grenadiers!... autour de la gamelle... maugréa-t-il.

— D'accord, Laurent! concédait le curé qui mettait une part de sa diplomatie à tutoyer ses ouailles, mais plus qu'un an ou deux et, grâce à Dieu d'abord, à la gamelle ensuite, te voilà complètement hors d'affaire.

— N'empêche, objectait le paysan, qu'il faut bien partout la main et l'œil des vieux, allez, monsieur le curé.

— N'empêche non plus que tout le monde dise: « Ce boufre de Plambuit, ça lui suffit pas d'être lui-même bâti en acier et d'avoir tout un beau bien, il est secouru pour le faire valoir.... »

— Monsieur le curé, répliqua Laurent dont la main rompait le vieux lien de paille qui maintenait quatre sarments en faisceau, tout le monde ne se dit pas que ma scie mord le mélèze au premier chant du coq. En attendant, les grenadiers font avant tout valoir les pintes de Sion et les brasseries de Thoune.

— Ah! tu veux dire ton aîné, l'artilleur... constata le prêtre qui déposait sa serpette à terre pour tirer de la poche de son tablier un grand mouchoir violet quadrillé de jaune.... Pourtant on dit que c'est un solide chapuis,

en même temps qu'un bon meunier.... Si ce n'était que de cela....

Carabot s'arrêta net, comme celui qui aurait trop tôt effleuré un sujet digne de ménagements. Par-dessus la barrière faite de perches couchées qui séparait les deux propriétés, le regard du prêtre attardé à savourer une prise venait de croiser celui de l'homme à la cadenette. Ils se sondèrent l'un l'autre avec persistance.

Ce fut Laurent qui reprit la parole.

— Monsieur le curé, chacun ses habitudes, fit-il avec une apparence de pacifisme, mais que pensez-vous de cette mode de tailler en couronne?

— J'en pense ce que je pense de toutes les innovations, Laurent. « Tout change, rien n'améliore! » disaient les gens du vieux temps, qui n'étaient pas dépourvus de bon sens. Et je suis d'avis que les choses allaient pour le moins aussi bien alors qu'à présent.... Regarde ce qui se passe....

— Pas moins qu'il n'est quelquefois pas mauvais de se rendre compte, monsieur le curé!... Par exemple, si c'était vrai que ça fait la ceppe plus noueuse, plus robuste... pas aussi casuelle en cas de gelée qu'avec la vieille mode....

— Voyons?... Toi.... Laurent Plambuit... un homme d'expérience....

— Pas moins que le Vaudois qui m'a pris la mule à l'hiverne l'an dernier me l'a certifié.

Le curé feignit de rire, en éternuant :

— Est-il au moins vigneron, ton Vaudois?... Atchou!

— Bénisse, monsieur le curé.... S'il est vigneron, vous voulez dire? Bougre, il faudrait pas aller le lui demander.... Dupertuis Louvi-Dâvi, d'Antagne....

— Expérience à faire, après tout! concéda le prêtre

qui n'aimait pas se montrer réfractaire à tout progrès.... Si j'avais assez de vigne, il n'est pas à dire que je n'en sacrifierais point quelques ceps à l'essai.

Un second silence intervint. Puis, apparemment peu désireux de laisser la conversation se buter en un temps où la mission des hommes d'Eglise était plus pressante et plus rude que jamais, Carabot jeta, un peu en l'air :

— Oui là, Laurent, le moment n'est pas tant bien choisi de se mettre en frais pour les choses de cette terre.... Si seulement on savait ce que l'on fera et où l'on sera l'an prochain.

— Comment ça, monsieur le curé, je m'étonne !

— Voyons, voyons, Laurent ! Comme si tu pouvais ignorer : les biens des couvents et des cures qu'on parle de prendre. Ce qui se passe dans l'Argovie... et chez nous, Laurent, chez nous-mêmes.

— Argovie, c'est par les cantons allemands, ça. J'ai bien entendu bourdonner un peu....

— Ne fais donc pas le benêt.

— Le benêt, moi ?... Mais il n'y a rien de drôle... on est de ceux qui ont d'autres tourments que de lire les gazettes....

— C'est presque mieux ainsi, Laurent, fit le curé engagé enfin sur le terrain qu'il cherchait, d'autant plus qu'on ne choisit pas toujours les meilleures, surtout quand on a soin d'en jeter les presses au Rhône....

— Pas des meilleures non plus, ces presses-là, monsieur le curé.

— Il est certain que chacun pense ce qu'il veut des gazettes. Mais, sans être trop exigeant, le curé de Laurent Plambuit pourrait-il lui demander quelles sont ses idées sur ce point ?

— Ma foi, monsieur le curé, les idées de Laurent

Plambuit sont celles de tous les Plambuit. A part ça, je vous dirai qu'on a rien tant loisir de remuer des idées, qu'on est resté un peu simple ; tel les anciens vous ont laissé, tel on se maintient.

— Les anciens, les anciens, holà hé !... avec le secours de Dieu, pourtant.

— Je sais rien trop si le bon Dieu s'en est mêlé, mais chez nous, pour pas dire ce qui n'est pas, c'est plutôt le sang libéral.

— Le sang !... trop aisé à dire !... Je te comprends, Laurent, tu as connu la vie licenciée des camps et des guerres et tu crois n'avoir plus rien à apprendre de chez nous, même les bienfaits de la grâce... Sais-tu que l'enfant de sept ans, capable de répondre à la première question de son catéchisme, est plus savant que les grands conquérants ?... Seulement je ne veux pas te faire de trop vifs reproches tant que tu gardes quelque respect pour les choses sacrées.... Mais alors tes fils ?...

— Eux ? Faut d'abord qu'ils apprennent à gagner le pain qu'ils mangent.

— Hé ! hé ! clama dans l'air le curé en esquissant un geste de doute, m'est avis que l'aîné sait se pourvoir... qu'il vise à une pâture plus délicate que le pain....

— Julien ?

— Un qui échappe souvent à l'œil du maître, à cet œil que tu lui a appris à graver aux linteaux des raccards que tu construis.

Laurent Plambuit eut un mouvement d'indifférence. Brandissant d'une main la serpette ouverte, de l'autre le bout de sarment qu'il venait de trancher, il s'écria :

— Ma foi, s'il fallait à chacun leur courir après !...

A ce geste du paysan, le prêtre discerna l'instant propice pour aborder le sujet qui le hantait. Ayant fourrés

outils dans les poches de sa soutane de travail, — la soutane de la dédicace, comme il la désignait plaisamment, — puis retiré le bréviaire d'une poche plus petite pour l'enfiler dans sa poitrine par la brèche de deux boutons manquants, il se carra. Et, bras croisés, prenant la posture d'un homme invincible, il s'écria d'une voix à faire se détourner tous les vigneron occupés aux alentours :

— Leur courir après !... Hé, mais ce ne serait déjà pas si mal. Toutefois, j'aurais un peu crainte que ta résolution n'y fût déjà bien tardive. Et puis je ne voudrais pas t'en demander trop. Seulement il y a l'exemple, Laurent !... Or, je considère que certaine manie de montrer les veines gonflées de son bras et de dire : « Celui qui coule là-dedans a toujours été rouge ! » est du plus déplorable effet sur l'esprit des jeunes gens. Sais-tu où tu les mènes par de tels propos ? A la surenchère, tout bonnement. C'est-à-dire que, jugeant bientôt les vieux trop somnolents, les fils s'avisent d'être encore plus rouges, plus bouillants, jusqu'à noctambuler, sous le prétexte d'être actifs. Oui, de noctambuler, Laurent, je pense que tu entends ce que je veux dire, de rôder comme le loup, de s'aventurer aux portes des logis pour guetter et happer la proie facile. Mais quand on désire une femme de vertu, on cherche à s'en rendre digne par des vertus, non par d'effrontées manœuvres, de louches artifices, de tortueuses embûches.

— Monsieur le curé, je vous comprends pas, confessa avec assurance Laurent Plambuit. Les anciens m'ont toujours enseigné, à moi, que la vertu c'est le travail. Je crois que j'ai fait ce qu'ils m'ont enseigné. Pour quant à Julien, les enseignements lui ont pas manqué plus qu'à moi. Et... s'il est pas des plus agissants, il est pas non plus des renitents, rappelez-vous ça, monsieur le curé.

— Le travail n'est pas toute la vertu, trancha le prêtre.

— Je vas pourtant quelquefois à la messe, monsieur le curé.

— Quelquefois, hum, c'est bien le mot. Mais si tu y venais souvent, ce serait au moins à tes fils d'y venir quelquefois, tandis qu'en ne t'y aventurant toi-même que de sept en quatorze comme un criminel qui hésite d'approcher du confessionnal, tu leur suggères de n'y pas venir du tout. Voilà ce que tu appelles des enseignements. Et c'est ainsi que, de fil en aiguille, une race autrefois probe et pieuse arrive à se corrompre en totalité, sous le prétexte du prétendu progrès.

Le prêtre avait appuyé sur ces deux mots. Mais tandis que Carabot s'excitait dans la hâte de laisser échapper ce qu'il avait sur le cœur, de l'autre côté de la clôture en perches Laurent le considérait du fond de ses yeux gris sertis entre des paupières en coulisse, éraillées par les intempéries de toutes les saisons. Le calme de Laurent empêcha le curé de s'aventurer plus avant sur les actes d'une nature personnelle qui provoquaient son algarade. Cependant il se devait de poursuivre son admonestation. Il le fit d'un ton légèrement adouci, en battant d'un sarment flexible les jupes de son froc.

— Oui, Laurent Plambuit, c'est ainsi que petit à petit on étouffe dans son germe le respect des choses les plus sacrées, des traditions, des chefs, des magistrats, des parents eux-mêmes et, ce qui est plus grave, du prêtre. Du prêtre... vous entendez, Laurent Plambuit ? — il se prenait à le vousoyer, pour donner à son avertissement un accent plus solennel—... Et quand on dit du prêtre, c'est déjà à peu près comme si l'on ajoutait de Dieu, de Celui

qui sait et voit tout. C'est ce qui explique ces attentats à la propriété....

Le paysan, qui avait laissé dévider cette tirade sans sourciller, bondit à ce dernier mot :

— Propriété ? que vous avez dit... attentats à la propriété ?... Ah ! vous savez pas à qui vous parlez, monsieur, si vous tenez un pareil langage... Propriété ! alors ça non ! Je veux bien qu'on me sermonne, monsieur le curé, mais Plambuit par le sang, Plambuit par l'honneur.... Tonnerre de Catalogne !

— Laurent, il est inutile de le prendre sur ce ton.

— Propriété... attentat !.. ça non !... Alors pas !... Cré nom....

— Ne jurez pas !...

— Ça, tant qu'on me l'aura pas montré.... Nom de bleu !

— Montré ?... Qui donc a déblayé le champ du grand châtelain là-bas près de la rivière... pas moins de deux cent cinquante javelles de seigle à l'eau, qu'une vieille mendiante a vues tourner dans le Rhône avant-hier, à la pointe du jour sous les rochers de la Crottaz ?... Et ces odieuses mascarades où, afin de parodier les tribunaux, les municipalités, le gouvernement, toutes les organisations dévouées à l'Eglise, on s'introduit avec effronterie dans les maisons pour s'emparer des vêtements des personnages qu'on représente ? Et tant d'autres entreprises folles dont il est de toute impossibilité que vous n'ayez pas entendu parler, Laurent ! Ces assauts de domiciles privés, ces portes enfoncées, ces fenêtres brisées à coups de pierres, tant de dégâts inutiles, de déprédations insensées ! Au fait, à quoi bon énumérer, vous aviez bien compris lorsque, il y a un instant, j'ai parlé de certain matériel d'imprimerie jeté l'autre jour sous le pont de Saint-Maurice !

— Dirait-on pas que c'est Julien qui aurait fait ça, seul !... s'exclama Laurent persifleur.

— Je ne l'ai pas dit.

— Il semblerait, pourtant....

— Je ne l'ai pas dit, Laurent !... Quoique *pars major trahit ad se minorem*....

— Alors, si vous vous mettez à parler en latin....

— Eh bien, cela veut bonnement dire que la simple unité comprise dans un nombre participe de toutes les opérations dont ce nombre est l'objet. C'est très simple : votre fils fait-il, ou ne fait-il pas partie de la Jeune-Suisse, de cette funeste association que la bile infernale s'est ingéninée à vomir sur notre sol, par la bouche cauteleuse de son agent Mazzini ?

— Mazzini !... Pourquoi voulez-vous que ça me regarde, moi ?

— Où votre fils a-t-il pu prendre les batz pour acheter le petit tromblon, coiffure indispensable des *carbonari*... c'est-à-dire des charbonniers, de la fournaise du diable ?

— Il aura bien fallu qu'il tâche moyen de s'arranger sans son père ! Rappelez-vous que j'en ai sept, moi, rien qu'en comptant les garçons. Et puis, même ment qu'il aurait un chapeau-tromblon.... C'est l'enseigne du progrès ! Quel mal?...

— Insigne, voulez-vous dire. Insigne... du progrès bâtard. Hé!... quel mal !... Vous osez me le demander, Laurent.... Mais quelle est donc votre inconscience ?... Eh bien, il y a d'abord l'excommunication, et ce serait à peu près suffisant. Car si vous étiez un tant soit peu assidu aux cérémonies de votre religion, vous sauriez déjà que Monseigneur a expressément défendu de donner l'absolution à tout membre reconnu ou affilié de la sinistre engeance dont les menées affligent le pays.

Le débat s'était élevé au diapason de la menace. Gesticulant à qui mieux mieux, leurs serpettes en main, les deux hommes avaient fini par se rapprocher au-dessus de la barrière.

— Savez-vous, monsieur le curé, ce que je vois de plus clair dans ce que vous me prêchez là ?... J'y vois que vous vous arrêtez beaucoup sur les niaiseries, sur les petits torts des uns, pas assez sur les méchancetés des plus puissants. Pourtant, un homme instruit, il ne devrait pas mettre tout au compte de quelques extravagants quand il passe quittance du principal à ceux qui ont pour eux l'autorité et la loi. D'ailleurs, s'il y a une Jeune-Suisse, vous en avez à présent une « Vieille ».... Tonnerre d'Espagne !

En ce disant l'homme à la cadenette avait allongé ses mâchoires dans la direction de l'adversaire. Déjà les chausses jaunes frôlaient les plis de la soutane de la dédicace, entre les sarments de la clôture. Pourtant, à la vue des gens qui se dressaient de loin parmi les vignes pour les regarder et les entendre, ils se domptèrent ; le curé eut presque un retour de modération ; il se borna à morigéner :

— Osez-vous dire, Laurent, que vous êtes sans reproche dans la mission de *pater familias* ?

— J'ose dire, riposta le paysan avec solennité, que Plambuit je suis et que tel je *les* veux !... A nous le soin !

Carabot venait d'exhiber son grand mouchoir carrelé.

Par la brèche où il avait fourré son bréviaire il tira une tabatière en écorce de bouleau, et tendant à Laurent cette boîte ovale il dit :

— C'est du gros râpé de Hollande... ça arrive de par là-bas vers le nord, dans des sacs en étain....

C'était au tour du paysan de ne pouvoir se calmer :

— Merci !... Ça fait éternuer et couper la langue entre les dents.... Ce serait pas tant le moment, est-il pas vrai ?

— Enfin, déclarait le prêtre, vous voilà prévenu, Laurent Plambuit. Surveillez-les ! Régissez-les... surtout l'ainé. C'est un conseil salulaire que vous recevez là....

— Ils sont de leur temps.... On a été du nôtre, monsieur le curé. Et puis on a assez de chats à épucer sans courir après les écureuils.

— Trop aisé à dire ! Mais tu as raison, Laurent, de les comparer à des écureuils. J'en connais un, moi, d'écureuil, et si, quelque soir, au retour de ma chasse, il m'arrive de le surprendre à grimper à la palissade de mon jardin....

— Eh bien ?

— Eh bien vlan !.. j'allonge la grande pince à saisir le blaireau... tu sais ?... Et je le pige net, comme ça, vois-tu... là où il y a plus de chair. Est-ce compris ?

— Essayez voir. Et tâchez qu'il vous tienne pas entre les siennes, de pinces....

— Quoi, il oserait ?

— Vaillant on a été, vaillants ils seront ! termina Laurent Plambuit, qui s'en alla un fagot de sarments accroché à sa pioche.

IV. Au traquenard.

Des doigts tambourinèrent à la fenêtre qui donnait sur le jardin.

Catharina-Barbara silencieuse à son rouet, dont le volant vibrail comme une libellule, et Ludiwine attardée sur la guipure d'un napperon d'autel levèrent leurs faces

du cercle lumineux. Ce cercle était tracé sur la table par la petite lampe faite d'une boule de verre posée sur un pied de prunier chantourné.

— Qui est là ? — *Wer da ?* demandèrent-elles à la fois.

— Pan ! Pan ! Pan !

Sans être inusitée, cette apparition était pour le moins inattendue, car les deux femmes eurent une brève hésitation avant d'aller ouvrir.

— *Donnerwetter*, encore un fois vous ? objecta la mère, qui avait été tirer les deux vantaux.

— Plus que cette fois, vous entendez, déclara la fille d'une voix qui restait indécise.

Mais le personnage dont le corps s'esquissait en ombre chinoise dans le cadre de la fenêtre n'en était plus aux explications. En se soulevant d'un bras, il appuya un genou au rebord de la croisée et d'un bond il fut dans la chambre.

— Si vous aviez à nous parler, vous pouviez entrer par la porte, Julien, ajouta Ludivine avec une apparence de fermeté.

— « Si *vous* aviez ! » releva l'intrus avec autant d'indignation que de surprise.... Est-ce bien toi qui parles ainsi, Ludivine ?... *Vous !* à moi, Julien ! Pourquoi pas tu... comme de coutume ?

— Goudume ! protesta la mère tandis que confuse la fille baissait la tête.... Est-ce un goudume tapacher fenêtres chez les autres ?... Et les touples ?

— Les doubles-fenêtres !... je les ai dégondées.... Elles sont sur l'avant-toit de la gloriette.

— Vous plus venir côté chartin, mossieu curé enrache.

Tout à sa Ludivine, Julien s'était tourné vers la jeune fille qui dissimulait son embarras dans la pénombre.

— Oui, s'il t'avait vu !... bredouilla-t-elle.

— Chulien, expliqua la vieille, nous tringuer encore un fois ensemble. Et puis vous fourt !

Et, sans attendre de réponse, Catharina-Barbara alla prendre sur le fourneau de pierre une lanterne plus vaste qu'une cage. Puis, ayant allumé un reste de cierge qui s'y dressait à l'intérieur, elle ajouta :

— Pour le ternier fois, entendez !

— Dernière fois ! Fourt !... Que diable....

— Vouï, Chulien. Vous laisser Litfine dranquille, décroéta l'Allemande qui décrochait la clef de la cave pendue à côté du bénitier. Elle ouvrit la porte et la referma derrière elle.

Les jeunes gens entendirent ses pas claudicants s'éloigner sous les corridors voûtés du presbytère.

Aussitôt, de l'angle du grand poêle où Ludivine était allée se blottir, partit l'explosion d'une douleur contenue.

— Eh bien, Ludivine, demanda Julien, me diras-tu ce que signifie cette scène?... ces paroles étranges ?

Seul un sanglot ininterrompu lui répondit. Puis, non sans effort, Ludivine bégaya entre ses hoquets :

— Tu dois.... t'en douter.... Mon Dieu, mon Dieu.... si.... si tu savais.... si.... tu....

Boutonné de métal clair dans son habit bleu de roi, le jeune homme était resté debout, immobile. Et comme avant d'avoir fourni d'autres explications, elle s'approchait maintenant de lui, il fit mine de se reculer d'un élan farouche. Mais Ludivine s'arma d'audace. L'ayant saisi aux épaules, elle l'assit sur un escabeau, et penchée sur lui, elle l'enlaça, l'arrosa de larmes et le couvrit de baisers.

Julien, perdu dans le désordre de ses pensées, montrait obstinément sa défiance :

— Pour le nom de Dieu, demandait-il, dans une exaltation croissante, me diras-tu, Ludivine ?

— De grâce, Julien, ne jure pas ! supplia-t-elle, en lui posant un gros baiser sur les paupières.

— Quand le diable y serait, je veux que tu me dises, entends-tu.... que tu me dises.... Voyons, Ludivine.

Ayant détaché les mains du cou de Julien, la jeune fille se laissa tomber à genoux et, dans un nouveau flot de larmes :

— Bon Dieu du Paradis ! que veux-tu que je fasse.... Julien ?... Seule !... On me fait force !

— Ta mère !

— Maman... pas tant elle.... Mais ce prêtre qui nous a accueillies, nourries, qui m'a pour ainsi dire élevée.... Et à présent que maman devient vieille.... Que ferions-nous?... Sans biens, sans avoirs, pas même une bourgeoisie.

Le jeune homme avait compris.

— Toi à un autre !... rugit-il sans souci du lieu où il se trouvait, avec un juron qui la fit se voiler la face de son tablier de linon.

— Julien, implora-t-elle d'un accent douloureux, sois raisonnable.

— Raisonnable !... Je m'en f...iche. Est-ce que je suis pas bourgeois, moi ?... Est-ce que j'ai pas des bras, moi, de la volonté, de la force, et du temps à courir ?

— Bien sûr, c'est quelque chose.... mais quand on a tout le reste contre soi !

— As-tu confiance, Ludivine, ou ne l'as-tu pas ?...

— Confiance, bien sûr.... Mais monsieur le curé....

— Ah ! Carabot....

— Encore une fois, ne parle pas de la sorte, au nom de notre ancienne amitié....

— Ancienne?... protesta Julien. Puis surexcité et montrant les poings à la cloison qui le séparait de l'appartement de son ennemi :

— Ah ! celui-là ! Si un de ces quatre matins....

— Cet homme à qui nous devons tout, qui a été si généreux....

— Généreux ? Est-ce donc que vous avez pas affané votre vie ?...

Cependant Ludivine prêtait l'oreille ailleurs. Soudain elle bondit comme sous la poussée d'un ressort :

— Tcht ! Tcht ! fit-elle effrayée.... Ce n'est pas maman.... Monsieur le curé !... Mon Dieu....

— Lui ! fit Julien qui chercha à cacher son trouble.... Qu'il vienne, nom de nom !

Et il éleva de nouveau ses deux poings élargis par les manches des outils.

— Tu n'oseras pas ! souffla Ludivine en écoutant le bruit des pas s'approcher sur les dalles du long corridor.

— Alors je file par où je suis venu ! déclara-t-il en s'élançant vers la fenêtre.

Ludivine lui barra le passage :

— Tais-toi, tu n'as pas loisir.... Tiens, ici.... Hardi, dépêche....

Elle venait d'entr'ouvrir un des lés du rideau qui enclosait le lit. Julien se hâta d'enjamber l'arche-banc qui précédait le grand meuble. Et le rideau se referma.

Le captif était à peine à l'abri du baldaquin que le loquet de la porte se souleva pour laisser apparaître le chanoine Carabot.

— Seule ? fit-il. Et à quoi penses-tu en te promenant ainsi par la chambre, Ludivine ?

— Maman sera allée réduire quelque chose par en

bas.... Immanquable !... expliqua l'enfant qui s'appliquait à paraître assurée.... Faut-il l'aller quérir ?

Mais un sanglot resté pris dans sa gorge s'échappa avec un bruit d'eau qui coule.

— Est-ce pour cela que tu pleures, Ludivine ?

— Pleurer, moi !... C'est le *giclet*.... Voyez, je me promène.... Je veux encore grandir.... fit-elle sur un ton qu'elle tâchait de rendre badin.

— Ah ! le hoquet ? Faut-il te faire peur pour te guérir ?... Non, vois-tu, Ludivine, ne mentons pas. C'est un odieux péché.

Ayant alors élevé la boule lumineuse, le prêtre put lire, sous l'effet de la confusion et des pleurs qui jaillissaient, des traces de larmes antérieures.

— Tenez, la voici qui revient, maman.... jeta Ludivine entre deux sanglots.... Si je pleure.... c'est que je pense à toutes vos bontés.... et que j'aimerais tant pouvoir vous obéir.... faire selon votre plaisir.... Mais mon Dieu du Paradis....

— Enfant ! répliqua Carabot en voyant les larmes s'écouler plus abondantes de ces jolis yeux, pourquoi toujours y penser, à cette fâcheuse aventure ?... Moi qui croyais que c'était fini, bien fini.... En fin de compte que ferais-tu, avec ce sans-cerveille de Plambuit ?... Un incroyant, privé de toute conséquence, sans sou ni maille.... et bientôt sans feu ni lieu... un hors la loi !... De pareils gueux, Ludivine, on les chasse de sa pensée comme on en expulse la vision de Satan, à renfort de prières, de jeûnes.... et de macérations. N'est-ce pas, Catharina ? demanda-t-il à la mère qui revenait en éteignant sa grande lanterne.... Tiens, tiens, la channe du pot !...

— La janne du pot ! répéta l'Allemande en cachant sa surprise sous des airs indifférents.

Et elle plaça la channe sur le poêle.

Le chanoine reprit :

— Ce que je te dis là, Ludivine, il est non seulement de mon droit, mais de mon devoir de te le répéter. Car à qui appartiendrait-il de régir ta destinée, d'en fixer le but par un sort tenable, sinon à celui qui t'a vue grandir, qui dès l'âge tendre t'a suivie pas à pas, qui, en un mot, t'a tenu lieu de père?... Il faut que tu te le rappelles, ma chère, nos vies, ces écheveaux dont Dieu tient en mains les fils, ne sont pas destinées à coudre de méprisables colifichets, à ourler des parures et des futilités de caprice.... Tous nous aurons à rendre compte de notre existence. Celui qui n'a reçu que deux talents d'argent aussi bien que celui qui en aura reçu cinq se doit d'en multiplier la valeur : *lucratus est alia quinque, alia duo*.... Et puis, à tout prendre, elle est si peu de chose, notre brève course ici-bas, que chaque jour nous voyons des gens qui ont débuté par la considérer comme une source de joies s'en détourner désabusés. A ce compte, quelle voie plus salubre que certain chemin bordé d'épines qu'on a le privilège de parcourir en faisant le bien.... et surtout notre devoir !... Ah ! le devoir !... Ne songerais-tu pas, Ludivine, aux vieux jours de ta mère ?

Catharina-Barbara l'interrompit d'un grognement sourd. Mais le prêtre était en trop beau chemin pour s'arrêter :

— Oui, oui.... laissa-t-il échapper, il convient bien d'y songer. Or, avec ce Michel-Athanase Marandon que, par mon ministère, le ciel a placé devant tes pas, te voilà d'un coup en mesure d'accomplir et tes devoirs de piété filiale et toute une mission de charité. Songe donc : six vaches, autant de petites armailles, un mulet, en totalité, de bonne vignes nouvellement replantées, sises à mi-mont, en résumé tout un beau bien.... Que souhai-

ter de plus, dis, Catharina-Barbara, toi qui as connu les prompts désenchantements ?

Rassise devant le rouet, l'Allemande avait saisi avec dédain la portée de l'allusion et plantant alors sur la face du prêtre un regard de souveraine fierté, elle trancha :

— Che regrette pas, safez-vous ?

— Hé hé ! comme vous y allez : « Je ne regrette pas !... Savez-vous ?... » Je sais surtout que c'est là un pur blasphème, ma chère.

— Ce édre fêrité !... Moi pïen fouloir Maranton, mais à gontission Litfine fouloir aussi !... profèrait-elle en s'obstinant.

Désarçonné par cette vigoureuse apostrophe, Carabot venait de faire un pas pour se retirer, quand son attention fut retenue par la channe du pot qui « chambrailait » sur le poêle de pierre.

— Au fait qu'attendez-vous, Catharina, vous qui aviez si soif ?

— Ché attendre mossieu curé.

— Grand merci de l'attention, ma bonne.... il fallait donc le dire.

— Etes-vous pas jez vous ?... Comme moi, t'ailleurs !...

— Oh ! oh !... je me suis toujours gardé de le contester.

— Inutile gondester, quand che travaille, che édre jez moi !

— C'est bon, c'est bon. Mais pensez-vous que nous en aurons assez ?

— Jagun il se sent par où qu'il s'atâte, dit le proferbe. Teux verres. Foilà le vôtre. Liftine poira dans la mien.

Cependant, un vague instinct de curiosité semblait agiter Carabot. Tout en inclinant à croire qu'il n'avait rien dû percevoir du mystère, Ludivine ne laissait pas

que d'en paraître de plus en plus troublée. Voyant son protecteur aller, venir et retourner s'asseoir sur le coin de l'arche-banc, son joli œil arqué était incapable de s'arrêter sur la guipure. Et, si elle n'eût été assise, ses jambes qui tremblaient n'auraient pu la soutenir.

Un instant elle crut que le curé allait entr'ouvrir le rideau, tant il s'en était approché.

Tout à coup, lit, arche-banc et chanoine furent projetés en avant, tandis qu'on entendait un corps s'abîmer sur le plancher du côté de la paroi. Et comme au bruit de cette chute Catharina-Barbara n'avait rien eu de plus pressé que de souffler le lampion, le curé se cognait à un personnage qui se précipitait vers la fenêtre.

— Catharina!... Ludivine!... Rallumez, je l'exige!...

— Che èdre chez nous! ripostait la vieille toujours péremptoire.

— Ainsi.... tu laisserais broyer ton maître?

— Le maître, il èdre de force écal.

— Merci!... fit Carabot qui, venant d'être saisi à bras le corps, cherchait à donner une violente poussée à l'adversaire.... Mais toi.... l'individu.... dis, parleras-tu?...

Seuls des halètements répondirent. L'inconnu préférait dépenser son effort à autre chose qu'à de vaines paroles. Afin d'isoler l'adversaire des gros meubles et de le terrasser sans trop d'encombre, il s'exerçait à le faire tourner sur lui-même. Quelques minutes, les deux corps, de force égale, demeurèrent arc-boutés l'un à l'autre. On n'entendait que le frottement des semelles sur le plancher.

Puis il arriva que l'équilibre se trouva rompu, et après trois tours dans la direction de la fenêtre, le coude du prêtre alla donner au milieu d'une vitre. Les débris dégringolèrent dans le jardin.

Comme le plan de Carabot était d'amener la face de l'intrus à la lumière pâle de la lune, celui-ci, qui présentait cette tactique, s'appliqua à la déjouer. Aussi tâcha-t-il de maintenir le chanoine à distance, ce qui fit qu'à chaque poussée ce fut l'expulsion d'une nouvelle vitre, jusqu'à ce que le prêtre s'écria :

— Ah, je ne m'étais pas trompé !... C'est bien toi, gibier de potence !... Je te connais enfin, ca....canaille !

La colère l'empêchait de songer qu'il avait tort de dépenser son souffle en malédictions. Mieux maître de lui, l'autre en profitait pour reprendre l'offensive.

Aussi Julien venait-il de saisir l'adversaire par le hausse-col de perles et par la ceinture.

— Me lâche....ras-tu, vau....aurien ? s'écriait Carabot. Et cette ga....aillarde qui s'en la....ave les mains !...

Catharina-Barbara se lavait si peu les mains qu'ayant compris la gravité d'un tel scandale, elle venait de monter à l'étage supérieur quérir un flambeau. Comme Ludivine s'était déjà envolée, les deux lutteurs, se sentant le champ libre dans cette obscurité, heurtaient tour à tour au morbier, au poêle, à la table, à la garde-robe, au prie-Dieu. Mû par une secousse désespérée que lui imprimait l'ennemi, Julien chancela ; une de ses tempes alla battre sur une colonnette du lit et son grand corps s'effondra sous celui de Carabot.

Mais il était d'un âge où les coups reçus semblent décupler les forces. Parvenu à se rendre libre de la main droite, il arriva à chavirer l'adversaire, puis, lui ayant abandonné son habit, il se dégagea d'une brusque secousse et, d'un coup, se trouva debout sur les jarrets.

La porte, laissée ouverte, fut franchie d'un saut. Une clarté approchait, à laquelle Julien ne se soucia même pas de prendre garde, en sorte qu'il s'en fut heurter

l'épaule de Catharina-Barbara qui revenait, escortée du vicaire muni d'un chandelier. En quatre bonds il franchit les rampes de marches qui le séparaient du rez-de-chaussée.

Il se serait butté à la porte d'entrée, si une voix étouffée par des sanglots n'eût soufflé près de son oreille :

— J'ai décroché les équerres de fer.... Tu n'as qu'à tirer sec et fort.... Va.... vite, a.... adieu !

Cependant, en prononçant ce mot douloureux, Ludi-vine s'était jetée au cou du fugitif, à la tempe contusionnée duquel elle appliquait sa petite joue bouillie de larmes. Julien sut si bien embrasser, cette fois, que lorsqu'il eut déclaré : « Je ne te lâche plus ! » elle sentit toute force de résistance lui manquer.

Au reste, ce n'était pas l'heure des vains propos. Là-bas, à l'extrémité du noir corridor, au détour de l'escalier, une lumière s'annonçait, dans un tumulte de malédictions.

Sur le seuil un coup de vent rafla la lumière du chandelier. Et ce ne fut pas sans peine que les yeux de Carabot parvinrent à distinguer, parmi les vapeurs de la nuit, deux ombres qui s'enfuyaient à travers les vergers.

Alors il proféra cette menace :

— Du propre !... Ce coup-ci, gare à vous !...

LOUIS COURTHION.

(La suite prochainement.)



LA PREMIÈRE ÉDITION

DES

ŒUVRES DE VINET

Au moment où une société, récemment fondée, s'efforce de replacer sous les yeux du public les œuvres d'Alexandre Vinet, il peut y avoir quelque intérêt à connaître les circonstances dans lesquelles ces mêmes œuvres furent autrefois publiées. Il y a longtemps que ce sujet piquait ma curiosité, — indépendamment de tout projet d'une édition nouvelle. Mais en vain avais-je interrogé les correspondances de l'époque, dans l'espoir d'y glaner quelques renseignements ; en vain avais-je assasiné de mes questions les hommes qui me paraissaient pouvoir posséder quelques souvenirs relatifs à cette affaire : je ne découvrais rien. Allait-il donc falloir ajouter cette petite question, avec tant d'autres, à la liste fameuse des *ignorabimus* éternels, jadis énumérés par du Bois-Reymond ?

Mais non : à un appel que j'avais encore, à tout hasard, glissé dans une note d'un article de la *Revue chrétienne*, j'eus le plaisir de recevoir, en août 1904, une

réponse de M^{lle} Louise Secrétan, m'apprenant qu'elle avait parmi les papiers laissés par son père une volumineuse liasse constituant les archives du comité qui, dans les années 1848 à 1870, publia les œuvres de Vinet. M^{lle} Secrétan voulut bien se dessaisir de ce dossier en faveur de la bibliothèque de la faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud. Une fois mis en ordre et complétés par quelques pièces officielles qui sont conservées aux archives notariales du district de Lausanne et dont il n'a pas été difficile d'obtenir des copies, ces documents fournirent à peu près toutes les lumières désirables. L'étude qui suit en est presque entièrement extraite.



Celui qui devait demeurer le dernier survivant du comité de publication et, à ce titre, en recueillir finalement les archives, avait été aussi le premier initiateur de l'affaire. On sait quels liens de respectueuse et profonde affection unissaient Charles Secrétan à Vinet. Appelé auprès du lit d'agonie de son « paternel ami », comme il l'a nommé quelque part, « il rédigea les derniers vœux que Vinet confirma d'une main défaillante et où il était désigné comme membre du conseil dont le mourant voulait entourer son fils. C'est à ce titre — continue Ch. Secrétan parlant de lui-même¹ — qu'il suggéra l'idée de recueillir, au moyen d'une société d'actionnaires, le capital nécessaire à la publication des œuvres du défunt, et qu'il fit partie ensuite du comité des éditeurs... sans y pouvoir apporter un concours bien effectif », ajoute-t-il avec trop de modestie.

Au moment où Vinet mourut, le 4 mai 1847, son fils

¹ *Revue chrétienne*, 1883, page 279.

Auguste, le seul de ses enfants qui survécut, avait vingt-cinq ans ; mais il était dans un état de santé tel, qu'une fois privé de son père, il n'eût pu gouverner convenablement sa vie sans la direction d'un conseil. Conformément aux volontés paternelles, le conseil de famille fut formé des sept personnes suivantes : Alexis Forel, de Saint-Prex (1787-12 décembre 1872), membre du Grand Conseil, qui fut avec M^{me} Forel parmi les plus « excellents amis » de Vinet, et auquel a été dédié, comme on sait, le second volume de la *Chrestomathie* ; Jean-Jacques Marquis, ancien pasteur, propriétaire de ce château du Châtelard (sur Clarens) où eut lieu le service funèbre lors des obsèques de l'illustre moraliste vaudois ; Théophile Passavant, ancien pasteur à Bâle et écrivain religieux, qu'une fidèle affection attachait au défunt et à sa famille¹ ; Louis Leresche, alors pasteur à Morges, le camarade de jeunesse auquel Vinet a si souvent écrit avec la plus confiante et intime cordialité ; le professeur Samuel Chappuis, dont nous parlerons tout à l'heure plus longuement ; « M. Secretan-Muller », c'est-à-dire le philosophe Charles Secrétan ; enfin Charles Scholl (1793-1869), pasteur à Lausanne, après l'avoir été durant dix-sept années dans l'Eglise française de Londres. Lui aussi était d'entre les intimes ; car Scholl était la seule personne à qui, — si l'on excepte sa femme et sa sœur, — Vinet eût, en 1839, fait la confidence des scrupules qu'il éprouvait à occuper une chaire

¹ Né en 1787 à Genève, où son père fut commerçant, avant de rentrer à Bâle, il fut lui-même employé dans la maison paternelle jusqu'en 1815, puis étudia la théologie. Pasteur à Bâle dès 1821, en 1838 sa santé ébranlée l'obligea de se retirer. Il fit des séjours nombreux et variés dans le Midi et souvent à Genève. Auteur de plusieurs écrits d'édification, il mourut à Bâle le 12 novembre 1864 (voir Ad. Sarasin : *Theoph. Passavant*, Bâle, 1865).

de « professeur de théologie à l'académie de Lausanne¹. »

Je ne saurais dire exactement sous quelle forme furent faites les premières démarches nécessaires à la réalisation de l'entreprise que Ch. Secrétan avait imaginée. Ce fut, sans doute, par quelques visites et par des lettres personnelles que les membres du conseil cherchèrent, tout d'abord, à s'assurer un certain nombre d'adhérents. De divers côtés, d'ailleurs, les amis et admirateurs de Vinet se préoccupaient de la situation ; plus d'un s'adressait spontanément aux membres du conseil de famille pour demander ce qu'il y aurait à faire. Dans une lettre du 14 juin 1847, la baronne de Staël² écrit : « J'ai prié M. Lutteroth de venir me dire ce qu'il savait. Il m'a raconté le plan formé par ses meilleurs amis pour l'achat des manuscrits. » Et, en annonçant la part qu'elle et son beau-frère le duc de Broglie³ comptent prendre à

¹ Voir H. Lecoultré, *Un épisode peu connu de la vie de Vinet*, dans le *Chrétien évangélique*, XXX, 1887, pages 461 et suiv. Comp. *Lettres d'A. Vinet*, tome II, pages 71-74, et pages 126 et suiv. (lettre à Scholl, du 5 septembre 1840) ; voir aussi *Revue chrétienne*, 1883, pages 343, 344, note.

Charles Scholl était né à Lausanne en 1793 ; il fut pasteur à Londres de 1819 à 1836, puis pasteur à Ouchy, enfin à Lausanne dès 1839 (dans l'Eglise libre, après la « démission »). Ses relations avec Vinet ne remontent pas jusqu'au temps de leurs études, quoiqu'ils fussent contemporains : Scholl était alors assez mondain et fort répandu dans la société lausannoise. Ce fut pendant qu'il était pasteur à Londres que des visites de Scholl, passant par Bâle, formèrent entre les deux hommes une intimité qui est allée en croissant jusqu'à la mort de Vinet. De mai 1848 à mai 1849 Scholl fut exilé de Lausanne en vertu des « pleins pouvoirs » du Conseil d'Etat (voir [C. Jayet] *Souvenirs de Ch. Scholl*, Lausanne, 1869, extraits du *Chrétien évangélique*, surtout pages 20, note, 43-45, 78, etc.)

² Adèle, née Vernet, veuve du baron Auguste de Staël, né en 1790, mort en 1827, et qui était fils de la célèbre M^{me} de Staël.

³ Victor, duc de Broglie (1785-1870), ministre de Louis-Philippe, et qui s'illustra surtout par ses fructueux efforts pour l'abolition de l'esclavage, avait épousé la sœur d'Aug. de Staël (Albertine, morte en 1838).

cette affaire, elle ajoute : « J'en ai parlé à deux amis riches, qui m'ont paru disposés à vous écrire incessamment sur ce sujet. »

Un petit carnet, contenant les procès-verbaux des « conférences du conseil de la famille Vinet », s'ouvre par la mention d'une séance tenue le 11 mars 1847, à laquelle assistent Chappuis, Secrétan, Leresche, Marquis, Scholl et Lutteroth. « On répondra, — lisons-nous, — aux personnes qui ont exprimé leur sympathie et manifesté le désir d'en donner des témoignages, que l'on cherche un mode digne de lui donner cours et que les personnes qui ont exprimé cette intention sont priées de vouloir bien faire connaître ce qu'elles seraient disposées à faire dans ce but et prendre à cet égard un engagement qui permette de juger à quel résultat on pourra parvenir. »

Le 15 mai le conseil décide de proposer à M^{me} Vinet l'achat des manuscrits et droits d'auteur de Vinet, et de constituer pour cela une société d'actionnaires. Le 8 juin, ayant déjà quelques milliers de francs assurés, le conseil « décide de rédiger un projet d'acte de société pour le communiquer comme prospectus aux personnes désireuses de s'intéresser à la publication des œuvres de Vinet. »

Et dès le 13 août 1847, une circulaire, signée au nom du conseil de famille par son président Ch. Scholl, put dire : « Grâce à Dieu notre dessein a rencontré une vive sympathie chez ceux auxquels nous avons cru devoir en donner connaissance ; nous avons reçu des offres pour 50 actions de 1000 francs de France chacune. » Le conseil déclarait donc regarder l'entreprise comme décidée et promettait de s'occuper sans retard des moyens d'exécution, heureux de voir réussir « une affaire également

importante, disait-il, pour la mémoire de l'ami que nous pleurons, pour la continuation de l'œuvre qu'il lui a été donné de faire et pour le bien de sa famille. »

Un projet d'acte de société ayant été rédigé, sur les bases qu'on avait préalablement fait connaître aux actionnaires, ils furent convoqués en assemblée générale pour le 15 octobre 1847 chez M. Scholl, rue Saint-Pierre, à Lausanne, afin de discuter les termes de l'acte, de le signer, puis de nommer un comité auquel serait confiée la tâche de réaliser l'entreprise. La circulaire de convocation, après avoir indiqué comment les actionnaires empêchés de se rendre à l'assemblée pourraient s'y faire représenter par délégation, ajoutait :

« Il importe à notre but commun que la publication soit dirigée dans l'esprit de la famille de l'auteur. Il conviendrait même que les détails relatifs à l'association, qu'un attachement commun a fait naître et qui n'est point une affaire commerciale proprement dite, restassent autant que possible entre les intéressés. »

Avant de poursuivre notre récit, jetons un coup d'œil sur la liste des actionnaires. Les sommes souscrites atteignaient 52 000 francs pour lesquels trente-quatre personnes s'étaient engagées. Dans le nombre étaient neuf Français et, à leur tête, le souscripteur de beaucoup le plus important, Henri Lutteroth, preneur de dix actions ; en tout trois Parisiens, parmi lesquels le duc de Broglie, trois Lyonnais, trois personnes habitant Annonay, mais qui tenaient plus ou moins directement au canton de Vaud par leur famille¹. A côté de cela, portant dix-

¹ C'étaient M^{me} Jaquet-Forel, M^{me} A. Jaquet-de Canson, M^{me} veuve de Canson-Fournat.

On se rappelle que Vinet avait été, pendant trois mois de l'année 1816,

sept actions, onze Bâlois, si nous comptons avec eux M^{me} S. de Riaz-Heussler, bien qu'elle fût domiciliée à Lausanne ; trois Genevois, en y comprenant M^{me} de Staël à Coppet ; deux Neuchâtelois, partageant une action ; un Zurichois, M. J.-C. Pestalozzi, ancien conseiller d'Etat ; enfin, neuf Vaudois, dont un avait souscrit deux actions, tandis qu'un autre, Ch. Scholl, s'était associé pour en prendre une avec Edmond Scherer et M^{me} Evesque.

Le jour même où l'acte de société devait être signé, M^{me} veuve Vinet avait, par-devant notaire, conclu avec son fils une convention en vertu de laquelle il lui abandonnait tous ses droits sur la propriété des œuvres de son père, tant publiées qu'inédites, à charge pour M^{me} Vinet de payer à Auguste Vinet la moitié des revenus annuels de la somme qu'elle obtiendrait en vendant elle-même ces droits à la Société d'édition.

L'assemblée eut lieu à la date fixée ; quarante-sept actions y étaient représentées soit par les actionnaires eux-mêmes, soit par leurs fondés de pouvoir. On signa l'acte de société, dressé par le notaire Louis Chappuis, frère du professeur Samuel Chappuis, et par qui furent rédigés tous les actes se rattachant à l'affaire dont nous parlons. La société était constituée sous le nom de *Société pour la publication des œuvres d'Alexandre Vinet*, pour le terme de dix ans, « c'est-à-dire, est-il ajouté, pour la durée du temps pendant lequel la loi française

précepteur dans la famille Jaquet, à Longeraie, près Morges, et qu'il eut toujours un ami dévoué en la personne de son ancien élève Auguste Jaquet, qui joua un rôle important dans la politique et dans la direction de l'instruction publique du canton de Vaud. (Rambert, *Alexandre Vinet*, Lausanne, 1876, I, page 27. — Sur Aug. Jaquet, 1802-1845, voir Alb. de Montet, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*.)

actuelle garantit les droits de propriété littéraire des héritiers d'un auteur. » L'acte prévoyait d'ailleurs la possibilité de proroger ce terme si les besoins de la liquidation venaient à l'exiger. Le capital social était provisoirement fixé à 52 000 francs, pouvant être portés à 60 000 par des souscriptions futures. Les actionnaires enfin déléguaient leur pouvoir à un « comité de surveillance », immédiatement nommé en la personne de MM. Ch. Scholl, président, Samuel Chappuis, secrétaire, Henri Lutteroth, Alexis Forel et Charles Secrétan.

Aussitôt ces actes conclus, le comité de surveillance en signait un autre par lequel, au nom de la Société, il achetait de M^{me} Vinet, pour 40 000 francs de France (soit 27 600 francs de Suisse), la propriété de toutes les œuvres de son mari, avec le droit de les imprimer, réimprimer, revendre en tout ou en partie ¹. Il était entendu cependant que le stock des écrits de Vinet déjà imprimés, ainsi que l'édition qui était alors sous presse des *Etudes évangéliques*, restait la propriété de M^{me} Vinet, et que ces ouvrages-là ne seraient republiés par la Société qu'après leur épuisement. La *Chrestomathie française*, pour laquelle existaient des conventions antérieures, était aussi exceptée du marché.

Une clause spéciale déterminait que chaque publication, avant d'être faite pour la première fois, devrait avoir obtenu l'approbation de M^{me} Vinet, de son fils et de leur conseil de famille. Enfin, lisons-nous, en vue « d'assurer la fidèle reproduction des ouvrages publiés, la première édition de chaque ouvrage sera imprimée sous la surveil-

¹ Il était établi par une clause que M^{me} Vinet aurait droit, en outre, à la moitié du bénéfice qui pourrait se trouver réalisé par la société au 31 août 1857.

lance spéciale de M. H. Lutteroth », à Paris (ou, à son défaut, sous celle d'une autre personne désignée par la famille et son conseil et agréée par le comité de surveillance).



On se mit sans retard à l'œuvre, et il y eut deux foyers d'activité : d'un côté, à Lausanne, quatre des membres du comité de surveillance et, avec eux, M^{me} Vinet, qui non seulement mettait à leur disposition les manuscrits de son mari, mais travaillait avec un zèle infatigable à faire des copies, tirant au clair ce que tout autre qu'elle eût eu peine peut-être à utiliser ; et d'autre part, à Paris, H. Lutteroth, dressant la liste de tous les articles que Vinet lui avait jadis envoyés pour le *Semeur*, surveillant avec une extrême conscience la préparation de chaque volume et présidant à l'impression.

Cette division du travail occasionnait plus d'une difficulté ; le comité ne pouvant jamais siéger au complet, c'était par lettres qu'il fallait discuter et s'entendre. Nous n'avons point à nous en plaindre, puisque c'est grâce à ces correspondances incessantes, — dont une partie au moins nous est parvenue — que nous arrivons à connaître quelques-unes des questions que les éditeurs eurent à examiner, et qu'il nous est possible de savoir pour quelles raisons ils les ont tranchées comme ils l'ont fait. Nous devons dire à ce sujet que, plus nous avons pénétré dans les détails de leur œuvre, plus nous avons admiré leurs soins scrupuleux autant qu'intelligents. Il est à propos de consacrer ici quelques mots à deux des membres de ce comité.

Henri Lutteroth¹ (1802-1889) était né à Leipzig,

¹ Sur Lutteroth voir *Encyclopédie* de Lichtenberger, tome XIII ; *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, tome XXXVIII, page 166 ;

mais, élevé en France et descendant par sa mère d'un réfugié huguenot, il avait été sur sa demande naturalisé Français. Fixé à Paris, membre actif de la plupart des comités des œuvres religieuses et philanthropiques que les protestants fondèrent à l'époque dite du Réveil, l'un des plus résolus créateurs des Eglises indépendantes de l'Etat, auteur de plusieurs cantiques dont quelques-uns ont cours dans toutes les congrégations évangéliques de notre langue (telle la traduction du choral de Luther : *C'est un rempart que notre Dieu*), érudit, à qui l'on doit notamment un commentaire de l'Evangile de Mathieu en quatre volumes et plusieurs notices historiques, relatives surtout au protestantisme français, ce fut lui qui dirigea le *Semeur* (septembre 1831 à 1850). « Sa vaste culture, a dit Edmond de Pressensé ¹, son jugement si droit, la largeur bienfaisante de son esprit, sa foi chrétienne si vivante et si éclairée, en faisaient un directeur admirablement qualifié pour une telle entreprise. Il s'agissait de suivre, au point de vue de l'Evangile, et avec l'inspiration la plus libérale, le mouvement de la pensée contemporaine à une époque d'incomparable vitalité intellectuelle. Ce qu'était l'homme et le chrétien, son noble désintéressement, son oubli absolu de lui-même, sa consécration entière à la vérité et à la liberté, tous ceux qui l'ont connu et aimé peuvent seuls s'en faire une juste idée. Il y avait une véritable harmonie préétablie entre Henri Lutteroth et Alexandre Vinet. »

On peut dire que c'est avec enthousiasme que Lutte-

Revue chrétienne, mars 1889. On trouvera un portrait de Lutteroth dans le volume intitulé *L'Union des Eglises évangéliques libres de France*, Paris, 1899, page 110.

¹ Ed. de Pressensé, *Vinet d'après sa correspondance avec H. Lutteroth* Paris, 1891, pages 2 et 3.

roth s'est occupé de l'édition dont il s'agit. Déjà il avait rendu plus d'un service à Vinet, puis à sa veuve, lorsqu'il s'agissait d'impressions à faire exécuter à Paris, et, au moment même où il allait se mettre à l'œuvre comme membre du comité de surveillance, il achevait de présider à l'édition des *Etudes évangéliques* pour le compte de M^{me} Vinet. « La correction des épreuves, écrivait-il à ce propos, me procure une vraie jouissance, en me faisant mieux comprendre l'importance de la publication actuelle ¹. » Cette ardeur ne devait point se démentir durant les longues et laborieuses années qui suivirent ; et l'on peut affirmer que les admirateurs de Vinet ne sont redevables à personne autant qu'à Lutteroth pour la publication des œuvres de ce grand Vaudois. Ceux, en particulier, qui en entreprennent aujourd'hui une édition nouvelle doivent reconnaître que, sans le fidèle et dévoué travail du directeur du *Semeur*, leur travail à eux serait ou impossible ou du moins fort malaisé.

Mais il n'est que juste aussi de mentionner, à côté de Lutteroth, celui qui à Lausanne fut la véritable cheville ouvrière, disons mieux : l'âme du comité, Samuel Chappuis (1809-1870). Né à Rivaz (près Vevey), il avait eu l'occasion de se lier avec Vinet pendant quelques mois qu'il passa comme suffragant à Bâle ; puis, après avoir complété ses études par deux ans de séjour à Berlin, il devint en 1838 professeur de théologie systématique à l'académie de Lausanne, avant d'occuper la même chaire dans la faculté de théologie de l'Eglise libre. Depuis le retour de Vinet à Lausanne jusqu'à sa mort, l'intimité personnelle et la communauté de pensée ne cessèrent d'augmenter entre ces deux hommes. « Quoique plus jeune de douze ans, a dit M^{me} Vinet,

¹ Lettre à M^{me} Vinet, du 27 septembre 1847.

M. Chappuis inspirait à mon mari autant de confiance que d'affection : « Allons voir ce que dira Chappuis » était son adage habituel en toute occasion. Ils se comprenaient à demi-mots ¹. » Nous avons tout motif de tenir ce jugement pour exact : nul, en effet, ne paraît avoir mieux compris Vinet, non seulement ce que Vinet a écrit et fait, mais ce qu'il a senti, désiré, voulu. C'est donc un grand bonheur que, avec Lutteroth, ce soit Samuel Chappuis, cet homme si bien informé, si pénétrant et si consciencieux, qui ait présidé à l'œuvre de la Société pour l'édition des œuvres de Vinet.

Nous ne pouvons pas nous rendre un compte exact de ce que fut son travail en cette affaire, mais assurément il fut considérable. C'est à lui que sont adressées les nombreuses lettres de Lutteroth qui nous restent et qui ne sont, bien souvent, que des réponses à celles de Chappuis, dont nous ne possédons plus qu'un petit nombre. Par certaines notes qui nous restent, d'autre part ², nous pouvons constater chez lui la préoccupation perpétuelle de livrer au public un Vinet bien authentique : « C'est Vinet, tout Vinet, rien que Vinet qu'il nous faut, écrit-il ; point de mutilation, mais point de Vinet imaginaire. Remercions Dieu de nous l'avoir donné tel que nous l'avons reçu de ses mains et ne le façonnons pas à notre image. »

Il vaut la peine de recueillir ici le témoignage donné par Lutteroth à Chappuis dans une lettre du 20 avril 1870, adressée à Ch. Secrétan : « J'ai reçu par M^{me} Vinet

¹ Mot cité dans *Souvenirs de Samuel Chappuis*, par L. Monastier et F. Rambert, Lausanne, 1871, page 44. — On trouvera un portrait de Chappuis, avec une notice, par R. Dupraz, dans l'*Annuaire de l'Eglise évangélique libré du canton de Vaud*, 1888, page 74.

² Il s'agit de notes relatives à un essai de notice biographique rédigé par M^{me} Al. Forel et qui est resté en manuscrit.

la nouvelle de la mort de M. Chappuis, et quoique rien ne dût me faire craindre une rechute, avant même d'ouvrir cette lettre, j'eus le pressentiment de ce qu'elle m'annonçait. Était-ce peut-être que, sentant profondément combien cette perte serait grande, j'étais plus préoccupé que je ne me l'avouais de sa possibilité. Elle est grande assurément à tous égards, et ce n'est pas en vous écrivant, à vous qui en êtes si douloureusement atteint, que je puis me permettre d'insister sur ce point. Mes longs rapports avec M. Chappuis m'avaient été très précieux ; ils me laisseront toujours un souvenir reconnaissant ; ses conseils m'ont été d'un grand secours pour l'accomplissement de la tâche qui nous était commune, et je me félicite de ce que jusqu'à la fin j'ai pu le consulter pour les détails de son exécution.... C'est M. Chappuis, me disiez-vous, qui était au fond seul tout le comité ; et cependant, en m'engageant à correspondre avec vous, vous consentiez en quelque sorte à l'avance à l'être à votre tour. »



Le comité — on ne saurait s'en étonner — n'avait pas eu dès l'abord une vue absolument claire du but à poursuivre. L'acte de société, comme l'acte de vente passé avec M^{me} Vinet, stipulait que la société s'engageait « à publier tous les ouvrages inédits d'Alexandre Vinet. » Mais on ne prenait pas ces mots dans le sens le plus extensif, comme le prouve le passage suivant d'une circulaire datée du 8 juin 1850 :

« Le projet du Comité n'est pas de recueillir tous les morceaux sortis de la plume de M. Vinet, Une telle collection serait sans doute fort intéressante pour le public et surtout pour les nombreux amis de l'auteur ; mais elle serait très volumineuse et

nous craignons que la vente n'en fût pas assez considérable pour couvrir les frais d'impression. Nous nous proposons donc de ne publier que les morceaux les plus distingués. Toutefois nous serions heureux de savoir quel est sur ce point le désir de MM. les actionnaires et s'ils partagent cette manière de voir ou s'ils préféreraient une publication plus étendue et plus complète. »

Deux ans plus tard, après avoir publié les tomes II et III des *Etudes sur la littérature au XIX^e siècle*, le comité tient un langage un peu différent (circulaire du 20 octobre 1852) :

« Nous annonçons un choix plus restreint, dans notre circulaire de 1850 ; mais quand nous avons mis la main à l'œuvre, il nous a paru difficile et fâcheux de beaucoup élaguer. Divers renseignements qui nous sont parvenus et l'écoulement assez prompt de ces volumes nous ont convaincus qu'une collection large et abondante répond bien aux vœux du public. »

On allongerait indûment cette notice si l'on essayait de raconter l'histoire de chacun des ouvrages publiés par le comité. Il suffit de dire que son œuvre marcha pendant quelques années avec une rapidité très louable. Néanmoins, il fallut reconnaître que l'on n'arriverait pas au bout de la tâche pour le 31 août 1857, terme fixé pour la dissolution de la société. Il fut donc proposé et admis d'en prolonger de cinq ans l'existence, en fixant le 31 août 1862 pour la reddition du compte final. Cette date encore passa avant que l'on eût terminé, et, semble-t-il, sans même qu'on s'en avisât ; car ce n'est qu'en octobre 1865 que les actionnaires furent invités à bien vouloir décider que la société subsisterait jusqu'au 31 décembre 1869 et que le compte terminal serait rendu le 31 mars 1870.

Durant les dernières années, le travail des éditeurs s'était ralenti. Outre le soin des réimpressions, ils avaient à s'occuper, pour compléter leur œuvre, de certains volumes dont la composition se trouvait être particulièrement difficile. Il s'agissait de morceaux nombreux et de diverse nature, auxquels on n'avait pas trouvé l'occasion de faire une place convenable dans les recueils composés jusqu'alors. Combien en fallait-il prendre et lesquels ? On hésita beaucoup, discuta longuement, changea plus d'une fois d'avis, et finalement se décida à ne donner qu'un seul volume de *Mélanges*, qui parut en 1869.

Ce fut la dernière publication du comité. Il avait décidé cependant (dans la séance du 16 juillet 1861) de publier encore un recueil de lettres accompagné d'une notice. Beaucoup de peine fut prise pour recueillir la correspondance de Vinet : un essai biographique fut rédigé, discuté ; mais la chose n'aboutit pas. On sait que ce fut sous une autre forme qu'elle s'exécuta plus tard. En 1875, parut la biographie de Vinet rédigée, à la demande de M^{me} Vinet, par Eugène Rambert, et en 1882, le même auteur, associé à Ch. Secrétan, puisait dans la correspondance jadis rassemblée la matière de deux volumes, auxquels Edmond de Pressensé devait ajouter, en 1891, les extraits de la correspondance de Vinet avec Lutteroth.

Une lettre de Samuel Chappuis (du 24 août 1867) nous montre qu'il n'avait vu qu'avec peine le comité abandonner à d'autres mains l'achèvement de sa mission. M. Lutteroth, de son côté, quand il écrit à Ch. Secrétan, resté seul avec lui sur la brèche¹, exhale un cri où paraît s'exprimer la fatigue de ces tergiversations :

¹ L'art. 9 de l'acte de société spécifiait que, « en cas de vacance par décès, démission ou autrement, le Comité pourvoira par lui-même au remplacement de ses membres. » Mais il n'en fut pas tenu compte.

« Tâchons de finir tout bientôt et pour le mieux. » Toutefois il ajoute : « Je ne regrette pas que nous ayons mis tant d'années à publier ces volumes; l'influence de M. Vinet a pu, en raison même de cette lenteur, continuer à se faire sentir tout entière. Puisse-t-elle continuer longtemps encore à exercer son action bienfaisante ! »



Si le plus essentiel élément du travail, quand il s'agit d'éditer les œuvres d'un auteur, consiste à colliger ses écrits, à en fixer le texte, à en coordonner les diverses parties, il est une autre tâche, plus modeste, sans doute, mais sans l'accomplissement de laquelle le premier labeur serait rendu stérile : nous voulons parler du côté financier de l'entreprise. Il ne suffisait pas que les amis de la première heure, répondant généreusement à l'appel qui leur avait été adressé, eussent constitué un beau capital d'actions ; il s'agissait que ces fonds fussent habilement administrés. Le jour même de sa fondation, la Société pour la publication des œuvres d'Alexandre Vinet avait nommé un « gérant », qu'elle chargeait de sa « gestion matérielle et financière. » Ce fut Victor Déhault de Pressensé¹.

Né en 1796, élevé dans la religion catholique, mais, durant un séjour à Lausanne, converti de tout son cœur au protestantisme, en même temps qu'à un christianisme aussi généreux que vivant, il n'avait point tardé à prendre rang parmi la pléiade de Parisiens dont la chapelle Taitbout était l'un des principaux centres de ralliement et qu'on voit, aux environs de 1830, fonder et diriger avec un dévouement admirable tout un ensemble d'œuvres évangéliques. Doué de talents distingués, d'une grande

¹ Voir sur lui *Revue chrétienne*, 1871, p. 106 et suivantes. — On trouvera son portrait dans le volume intitulé *L'Union des Eglises évangéliques libres de France*, p. 110.

énergie de caractère, de beaucoup d'habileté administrative, il avait entre autres fonctions accepté, dès 1832, celle d'agent parisien de la Société biblique britannique et étrangère. Il devait en diriger l'œuvre en France avec un plein succès jusqu'au moment où, retiré à Tours, durant la guerre franco-allemande, il y mourut le 4 janvier 1871 dans sa soixante-quinzième année.

Grand ami de Lutteroth, amené du reste à plus d'une reprise en Suisse, soit par ses relations de famille, soit par des motifs de santé, il avait bien connu Vinet, pour lequel il professait la plus haute estime et aux pieds duquel son fils Edmond venait de faire une partie de ses études. C'est Victor de Pressensé qui, — en dépit des refus auxquels s'étaient heurtées déjà des démarches analogues renouvelées maintes fois dès 1834, — avait proposé encore, le 9 janvier 1846, au comité directeur de la chapelle Taitbout d'appeler Vinet à venir s'établir à Paris pour y donner, aux frais dudit comité, des cours destinés à la jeunesse.

Aussi fut-ce avec joie que cet homme accepta la charge, assez lourde pourtant, que lui avait destinée la Société pour l'édition des œuvres de Vinet ¹.

« Ce dont je puis vous assurer, écrivait-il au comité, le 27 janvier 1849, c'est qu'il n'y aura jamais de négligence de ma part dans les moyens à employer pour activer l'écoulement de ces excellentes publications. C'est avec cœur que j'ai accepté la gestion des intérêts d'une société fondée pour honorer la mémoire d'un ami respecté et vénéré et c'est avec cœur que, dans ma capacité, je travaillerai à la prospérité de cette gestion. Nous

¹ Le 12 novembre 1847, en déclarant accepter la charge de gérant de la société, il exprimait son regret de n'avoir pu souscrire une action : « Etant en avance de plus de 5000 francs pour nos différentes sociétés religieuses, je dois, quant à présent du moins, renoncer à ce privilège. »

savons tous qu'en contribuant à répandre les ouvrages de M. Vinet nous faisons une œuvre qui peut, qui doit avoir les plus utiles et les plus précieux résultats. »

Et lorsque, après vingt-trois ans et demi de travail, en mai 1870, bien près alors du terme de sa vie, il envoyait le compte général qui devait clore son administration, il y joignait ces mots entre autres :

« Je termine, Messieurs, en vous exprimant de nouveau ma reconnaissance pour le bonheur que vous m'avez procuré d'être de quelque utilité, très petite sans doute, dans votre entreprise si excellente de rendre plus générale l'appréciation de la haute et exceptionnelle valeur chrétienne d'Alexandre Vinet, ami que je vénérerais avec une si vive affection et à l'honneur de la mémoire duquel, je le répète, j'ai été heureux d'apporter mon très faible concours. »

De fait, il eût été impossible d'avoir un gérant plus cordialement dévoué et plus minutieusement exact. La preuve en soient ses rapports annuels, — accompagnés de tableaux donnant la situation financière de chaque ouvrage publié, — et surtout les états justificatifs, dans lesquels, pour finir, il a résumé tout le mouvement de librairie et tout le mouvement financier de la société pendant le quart de siècle environ qu'a duré son existence.

De Pressensé avait reçu de la société, comme fonds de roulement, pour subvenir aux dépenses d'imprimerie, 12 000 fr., c'est-à-dire ce qui restait du produit des 52 actions souscrites, après déduction des 40 000 fr., payés à M^{me} Vinet. L'affaire marcha si bien, qu'au bout de trois ans il fut possible de faire aux actionnaires une première répartition de 100 fr. par action, sans entamer le capital nécessaire aux opérations du gérant. Celui-ci avait

lui-même exprimé le désir d'être, par ce versement, déchargé d'une partie de la responsabilité dont il portait le poids, vu les circonstances politiques si graves que traversait la France ; car, disait-il en 1850, « on ignore si d'une heure à l'autre on ne sera pas au plus fort d'une affreuse guerre civile. » Ce n'est pas, du reste, que les fonds confiés à un administrateur si fidèle risquassent d'être compromis par lui. Un peu plus tôt, lorsqu'à l'occasion de la révolution de février, quelques craintes avaient agité l'esprit de ses amis de la Suisse, il avait écrit au président de la société :

« Soyez parfaitement tranquilles, vous et les amis que cela concerne ; les 12 000 fr. qui sont entre mes mains comme fonds de roulement pour la publication des œuvres de M. Vinet ne courent aucun risque. Je ne suis engagé dans aucune affaire commerciale, et je vous réponds aussi affirmativement que possible que cette somme restera intacte quoi qu'il arrive.... Encore une fois, j'ai toujours considéré ce dépôt comme un dépôt sacré, et alors même que tout mon avoir serait englouti dans la crise financière (une très forte partie est bien compromise), ce dépôt n'en souffrirait pas. »

Pendant plusieurs années, non seulement Victor de Pressensé put loger dans les entrepôts de la Société biblique le stock des ouvrages imprimés, mais ce fut lui qui traita de leur vente avec les divers marchands de livres qui en débitaient. En 1854, cependant, il fait remarquer dans une de ses lettres que l'œuvre « a pris grâce à Dieu un tel développement, qu'elle est devenue une véritable affaire de librairie » ; il lui serait impossible désormais d'y suffire comme par le passé, d'autant plus que les sociétés religieuses de France l'occupent toujours davantage. En conséquence il propose que, tout en laissant chez lui le dépôt principal, on traite avec la librairie Ch. Meyrueis,

de façon qu'elle soit seule chargée de la vente. C'est en connaissance de cause que V. de Pressensé pouvait recommander cette maison-là et dire, en soulignant deux fois, qu'elle lui inspirait « une entière confiance. » Ch. Meyrueis venait de reprendre, en même temps qu'une imprimerie, la librairie protestante que Marc Ducloux avait dirigée, à Paris, de 1847 jusqu'à 1853, année de sa mort ; or, nous savons que, sous la raison sociale Marc Ducloux et C^{ie}, c'était Victor de Pressensé qui avait été associé avec notre actif compatriote.

Plus tard enfin, au moment où il rendait son dernier compte (28 mai 1870), V. de Pressensé proposa de remettre à Meyrueis tous les livres demeurés en magasin, et de charger ce libraire d'en achever l'écoulement.

Lutteroth et Secrétan s'occupèrent alors de liquider les affaires de la société. « Il me paraît comme à vous, écrivait le premier au second (20 avril 1870), qu'avant de convoquer les actionnaires et de leur faire des propositions, il faut avoir la somme nécessaire pour rembourser le solde dû sur les actions. » Pour cela, il fallait 8000 fr. ; on en avait déjà 3000, solde actif compté par V. de Pressensé ; Meyrueis offrait de verser les 5000 autres en avance sur les ventes futures, à la condition d'être assuré de rester dépositaire exclusif du stock. Quant aux gains subséquents, Lutteroth proposait de les abandonner à M^{me} Vinet¹.

Les actions furent en effet intégralement remboursées². Mais, sur ces entrefaites, la guerre était survenue, interrompant les communications. Lorsque plus tard la correspondance reprit, la situation était changée sur deux points. D'une part, Secrétan avait exprimé le désir que,

¹ Lettre du 15 juillet 1870.

² Lettres de Lutteroth à Secrétan, du 25 janvier et du 20 avril 1872.

sur le produit des ouvrages restants, un petit dividende fût réparti aux actionnaires. D'autre part, Ch. Meyrueis avait vendu sa librairie à MM. Sandoz & Fischbacher ; c'était avec eux qu'il s'agissait de traiter. On eût souhaité de leur vendre le stock et tous les droits de la société pour 10400 fr., ce qui eût permis de donner 200 fr. de bénéfice à chaque action ; de fait, on se contenta de 7800 francs. L'acte fut signé, le 18 juillet 1872, dans le salon de Saint-Prex, à côté de la chambre où reposait M. Forrel, très malade, et qui devait expirer avant la fin de l'année. Il avait pu, cependant, inscrire son nom à côté de celui de Ch. Secrétan comme représentant de la société, tandis que M. Sandoz signait pour la librairie.

« J'ai été fort aise, écrit Lutteroth à Secrétan, le 24 juillet 1872, d'apprendre par la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire après votre réunion d'affaires à Saint-Prex, que la cession à MM. Sandoz & Fischbacher du restant des ouvrages de M. Vinet publiés par notre Société est chose terminée. Il importait de finir cette liquidation sans plus tarder ; nous en avons été avertis deux fois déjà par la mort des membres du Comité que nous avons perdus. Et puis, il importait, dans l'intérêt de la diffusion plus grande des œuvres et des pensées de Vinet, que quelqu'un y fût commercialement intéressé. Ces deux buts sont atteints, et je crois que celui de donner, en nous séparant, un dividende suffisant aux actionnaires, l'est aussi. Cela leur importe fort peu, je le sais bien ; mais il n'en était pas moins désirable pour le Comité de laisser un bon souvenir de sa gérance. Maintenant je souhaite de tout mon cœur que les acquéreurs du fonds aient fait une bonne affaire. Si c'en est une bonne pour eux, cela leur donnera plus d'entrain pour les réimpressions qui seront comme la continuation de l'œuvre que nous avons faites nous-mêmes jusqu'ici.

» Je vous remercie des bons soins que vous avez donnés à cette

transaction. Les termes de l'acte sont ce qu'ils doivent être et la lettre de M^{me} Vinet à MM. S. et F., sans pouvoir lui imposer aucune intervention personnelle pour leur garantir les droits qu'elle leur transmet, est cependant une cession réelle dont ils pourront se prévaloir contre des tiers¹. La présence de M^{me} Vinet a, du reste, été une sanction pour tout ce que nous venons de faire, et je m'en félicite avec vous, tout comme je partage tous les sentiments que vous exprimez à l'occasion de cette dernière opération finale (*sic*). Je me reporte avec vous de vingt-cinq ans en arrière, et je me rappelle ce que nous avons senti et dit, lors de ma visite à Lausanne, où je suis arrivé trop tard pour revoir M. Vinet. C'est sur le bateau à vapeur et par un journal que j'appris sa mort en allant à Montreux. Votre excellente pensée de nous rendre ses éditeurs a porté des fruits, et en portera encore, j'en suis persuadé, dans les mains de nos successeurs. »



Du rapport que, le 28 mai 1870, Victor de Pressensé avait envoyé pour clore son administration, et de ceux qui l'avaient précédé, voici ce qui résulte, en abrégé :

De 1848 à 1870, la société avait, pour une somme de 83 930 fr. 50, fait imprimer, et parfois en deux éditions successives, 18 ouvrages, dont l'un comprenant trois tomes et un autre deux, soit en tout 30 volumes et 59 889 exemplaires. De ce nombre les deux tiers environ, à savoir 39 776, se trouvaient vendus au moment du règlement de comptes. Après déduction de 5884 fr. 11 de frais généraux, et adjonction d'autre part de quelques

¹ M. Lutteroth avait très justement fait remarquer que la Société de publication, constituée pour une période de dix ans, ayant dépassé depuis longtemps son terme, son droit de propriété pouvait être contestable, ce qui rendait nécessaire que M^{me} Vinet intervint personnellement dans la vente à Sandoz & Fischbacher, pour déclarer qu'elle leur cédait, aussi bien que le comité, toute faculté de réimprimer les ouvrages déjà publiés par la société.

intérêts de capitaux et de 1725 fr. payés par la librairie Clark d'Edimbourg pour droit de traduction de l'*Homilétique* et de la *Littérature au XVIII^e siècle*, on avait réalisé un bénéfice de 51 239 fr. Ce beau résultat avait permis de faire successivement huit répartitions aux actionnaires, les sept premières de 100 fr., la dernière (en 1868) de 150, en sorte qu'ils avaient été remboursés de 850 fr. sur les 1000 qu'ils avaient avancés; chacun d'eux avait en outre reçu gratuitement trente volumes. Enfin le gérant remettait au comité un solde actif de 3 000 fr. Sans compter les 20 113 exemplaires invendus, dont on pouvait espérer tirer encore plus de 40 000 francs. Nous avons dit, tout à l'heure, de quelle manière et en quelle mesure cet espoir se réalisa.

La nouvelle Société d'édition Vinet n'ose escompter de semblables succès. Elle n'a pas à prévoir, sans doute, d'aussi rudes labeurs qu'en a eu celle qui l'a précédée et qui lui a considérablement facilité la tâche; mais elle est loin, d'autre part, d'avoir trouvé jusqu'ici le même appui financier et peut-être ne sera-ce pas sans peine qu'elle arrivera à fixer sur ses publications l'intérêt du public sollicité de tant d'autres côtés. Puissent ceux qui ont assumé la responsabilité de cette entreprise tirer quelque encouragement de l'histoire qui vient d'être narrée. Puissent-ils, surtout, s'inspirer de l'exemple donné par les hommes dévoués dont la silhouette vient de passer sous nos yeux.

PH. BRIDEL.

UN PÈLERINAGE

AU COUVENT DE SOLOVETZK

Poiezdko s bogomoltzami v Solovki, par M. Nemirovitch-Dantchenko.

I

Sur la petite île de Solovetzk, au milieu des eaux glaciales de la mer Blanche, se dresse un édifice cyclopéen dominé par des tours crénelées, dont les meurtrières recèlent de primitifs canons, contemporains de leurs murs. C'est l'antique et fameux couvent fondé en 1436 par les saints Savvati et Zossime. Cinq siècles pèsent déjà sur ce monastère sans que la gloire de ses saints patrons ait pâli et que les pèlerins russes aient cessé d'y affluer, chaque année, des coins les plus reculés de l'empire. Les impotents, les aveugles, les malades de toute sorte viennent tous les étés à ce Lourdes septentrional pour puiser dans les eaux de ses lacs la santé, la vie et le pardon. Il est vrai que les moines russes ne s'entendent pas comme leurs confrères catholiques à organiser ce commerce de cures miraculeuses ; les communications sont moins faciles, d'ailleurs, et les excursionnistes Cook y sont inconnus. Aussi les visiteurs du couvent de Solovetzk sont-ils animés d'une ferveur religieuse naïve qui les distingue des pèlerins de Lourdes et les

rend autrement intéressants à observer. C'est ce qui décida M. Nemirovitch-Dantchenko, le romancier russe bien connu, à tenter un voyage à Solovetzk en compagnie d'un pèlerinage. La relation qu'il a écrite de ce voyage dans des régions si peu connues m'a semblé présenter un intérêt tout particulier, et j'en ai détaché les traits et les observations les plus caractéristiques.

M. Nemirovitch-Dantchenko s'embarqua sur le *Véra*, dans le port d'Arkhangel. Rien de plus bizarre que l'aspect de ce vapeur dont le capitaine, le timonier, les mécaniciens et les matelots étaient des moines, et c'était très drôle de voir des marins en froc exécuter avec précision et ponctualité les ordres du capitaine, un petit novice malingre qui scrutait sans cesse l'horizon du regard. On n'entendait pas sa voix, il commandait du geste et l'équipage obéissait en silence. Le bateau fendait l'eau, comme mû par des fantômes.

Ni drapeau, ni bannière sur ce curieux bâtiment, mais tout au haut du grand mât brillait d'un éclat éblouissant une immense croix dorée. De temps en temps, une blanche mouette venait se poser sur la croix, toute frémissante, puis, quand elle était reposée, ouvrait largement ses ailes aux reflets d'argent, et avec un cri plaintif s'élançait dans les nues.

Le pont était peuplé de pèlerins entassés. Le voyageur monta sur la passerelle où se tenait le commandant. Le regard embrassait toute la baie ; encore un instant, et les rives s'effaceraient. Le petit capitaine, un paquet de nerfs et de muscles, remuait sans cesse. Tantôt il descendait et s'emparait du gouvernail pour éviter des bancs de sable mouvants, puis rebondissait sur la passerelle et multipliait ses gestes de commandement ; sa robe de couil blanc flottait au gré du vent, sur la

nuque glissait son haut bonnet noir, et ses longues boucles de cheveux châains encadraient son jeune visage dont tous les traits exprimaient le courage, la force et l'intelligence.

— Combien jauge votre bateau ? demanda M. Nemi-rovitch-Dantchenko.

— Quinze mille pouds.

— Est-il bon marcheur ?

— Sans lest, il fait neuf nœuds à l'heure.... Dès que nous serons arrivés au couvent, nous le rentrerons dans les docks, nous changerons l'hélice et il marchera encore plus vite.

— A-t-il coûté cher ?

— Le couvent l'a payé 12 000 roubles.... Il en a fallu dépenser encore 8000 pour l'adapter à la navigation de la mer Blanche.... Mais si l'on tient compte de ce que nos ouvriers ne reçoivent pas de salaire, la valeur du *Véra* est encore beaucoup plus grande.

— Alors vous ne faites plus réparer vos bateaux à l'étranger ?

— Non. Nous avons appris à les radoubier nous-mêmes. Le *Nadejda* est notre ouvrage et nous fabriquerons l'hélice du *Véra* dans nos ateliers.

— Mais comment se fait-il que vous ayez le commandement de ce bateau ? C'est si curieux de voir un moine capitaine !

— C'est que j'ai l'habitude de la mer depuis l'âge de quatorze ans, répondit le père Jean.

Pendant que le *Véra* glissait rapidement sur les flots calmes, le voyageur russe apprit du capitaine-moine les curieux incidents de sa vie aventureuse.

A l'âge de quatorze ans, il avait terminé les cours de l'école de marins de Kem, mais il lui fut difficile de trou-

ver un engagement. Les propriétaires de bateaux de la mer Blanche se contentent des services de simples moujiks qui se louent pendant l'été pour un morceau de pain ou pour quelques roubles destinés à payer leurs impôts. Le futur père Jean s'enrôla alors en qualité de simple matelot sur une galiote de Hanovre. Il commençait à s'habituer à son service lorsqu'une tempête mit en pièces le frêle bâtiment, et tout l'équipage périt à l'exception de trois matelots. Le père Jean était du nombre. Il ne voulait pas retourner en Russie. Il s'enrôla de nouveau sur un bateau allemand, fit le tour du monde et, à son retour, il parlait couramment la langue allemande. Alors, un baleinier anglais l'ayant embauché, il repartit pour les mers polaires antarctiques à la recherche de baleines et, quand il revint à Londres, il pouvait s'exprimer dans un anglais fortement teinté de *slang*.

Il essuya ensuite plusieurs aventures en mer, tantôt en qualité de matelot, tantôt comme capitaine d'un bateau marchand, tantôt comme simple chauffeur sur un vapeur. Mais un jour, à Plymouth, sur les quais, il entendit une plaintive chanson russe, et du coup son cœur tressaillit. Il se souvint de son pays, de sa famille abandonnée, des rives escarpées de la mer Blanche où, encore enfant, il errait dans une barque, luttant seul contre les vagues soulevées. A partir de ce jour, il ne connut plus de repos ; les chansons mélancoliques de son pays le hantaient toujours et partout. Il lui semblait sans cesse qu'on l'appelait de loin, et des refrains depuis longtemps oubliés jaillissaient tout à coup de sa mémoire. Il prit sans raison l'étranger en grippe et sentit que s'il ne rentrait pas en Russie, il en mourrait de chagrin. Mais y retourner n'était pas facile.

Il était parti sans passeport et savait combien les lois

russe sont rigoureuses sur ce point. Malgré tout, il s'embarqua à Liverpool pour Arkhangel, et après avoir baisé la terre de la patrie, qu'il arrosa de ses larmes, il se présenta spontanément devant les autorités. Le jour même il fut appréhendé et enfermé dans une cellule, en compagnie de voleurs et de brigands. Quelques mois plus tard, enchaîné avec six autres vagabonds, il fut envoyé par étapes à Kem, d'où il était parti pour l'étranger douze ans auparavant. Là, il eut de nouveau à subir l'internement dans un cachot nauséabond, les interrogatoires interminables et les chaînes ; il regretta sa crise de patriotisme et se prit à rêver d'air pur et de liberté, ces biens qu'il avait connus loin de sa patrie marâtre, sur les océans infinis.

Il fit alors le vœu de rester une année comme simple pèlerin ouvrier à travailler pour les saints Zossime et Savvati, protecteurs du couvent de Solovetzk, s'il échappait à la peine des travaux forcés dont on le menaçait.

Le tribunal le condamna, mais il se trouva de braves gens qui s'intéressèrent à lui et obtinrent sa grâce.

Aussitôt, conformément à son vœu et aux coutumes de ce lieu, il entra au couvent pour accomplir des travaux en l'honneur des saints Zossime et Savvati. Pendant tout l'hiver, il transporta de lourds fardeaux, scia des planches, coupa du bois, travailla dans la tannerie et ne se refusa à aucune besogne. Au mois de juin, les moines firent de lui un matelot. Le *Nadejda*, étant sorti du port du couvent de Solovetzk pour gagner la pleine mer, subit l'assaut d'une terrible tempête. Les mâts furent brisés, les agrès mis en miettes, la perte du vapeur paraissait inévitable. Mais lorsque tout espoir était déjà perdu, que les uns récitaient des prières, prêts à descendre vivants dans la tombe mouvante des flots, et que

les autres se laissaient aller à un désespoir impuissant, tout à coup une voix impérieuse retentit, les matelots se tournèrent tous vers le capitaine et virent, sur la passerelle, à sa place, le père Jean qui assumait le commandement.

Il réussit à insuffler du courage aux plus timides, et une activité pleine d'énergie succéda à l'épouvante ; toute la nuit, le nouveau capitaine resta au gouvernail et lutta contre le déchaînement des eaux. Le lendemain, le *Nadejda* entra triomphalement dans le port d'Arkhangel. C'est ainsi que le père Jean sauva la vie de quatre cents passagers et préserva le premier vapeur que le couvent ait possédé. Les moines aiment à s'attacher les gens qui leur sont utiles, et le père Jean fut aussitôt engagé en qualité de capitaine du steamer avec un traitement de 300 roubles par an et l'entretien. En même temps, les religieux usèrent de toute leur persuasion pour le décider à prendre l'habit. Il est facile de se figurer quelle lutte morale dut subir cet homme remuant avant de se résoudre à prononcer les vœux monastiques. Comme ses services étaient inestimables, de crainte qu'il ne se ravisât, les moines l'autorisèrent à devenir novice sans passer par le stage de huit, neuf ou dix ans qu'ils imposent aux néophytes. Dès sa première prise d'habit, on diminua son traitement, parce que ce qu'il faisait auparavant pour de l'argent, il devait maintenant le faire pour les saints de Solovetzk. Quelque temps après, un grand-duc fit la traversée sur son bateau et lui offrit 200 roubles pour le récompenser de sa peine. Mais le père Jean refusa en disant :

— Un moine n'a que faire d'argent, il me serait plus agréable d'avoir un souvenir de vous.

Il accepta une montre d'argent.

— Je travaille maintenant non plus pour moi, mais au profit de saint Zossime et de saint Savvati, expliquait-il à M. Nemirovitch-Dantchenko en terminant le récit de sa vie.

Et sa voix avait un accent sincère d'émotion religieuse.

Tout en parlant, il ne cessait de scruter en tous sens l'horizon qui grandissait toujours.

— Vous n'avez aucun désir de rentrer dans le monde ?

— Le monde, c'est la perdition ; dans le monde, il n'y a pas de salut.

— Vous ne vous ennuyez pas au couvent ?

— La prière et le travail ne laissent pas le temps de s'ennuyer ; il n'y a que les paresseux qui s'ennuient.

Pendant que le voyageur russe songeait à l'étrange destinée de ce moine, la rive gauche de la Dvina disparut totalement, et devant les passagers, du milieu de l'étendue grise et ondulée des flots, surgit l'île verdoyante de Moudiougé drapée de forêts de sapins et surmontée par la tour ronde du vieux phare. Bientôt le *Véra* se trouva en pleine mer. Le pont du vapeur était couvert de monde. Les pèlerins se pressaient sur les bords du bateau, devant l'entrée des cabines, et se perchaient sur les cordages, les tonneaux, les caisses, les malles et les paquets. Plus de trois cents hommes parlaient, priaient et chantaient.

De l'ouverture carrée de la cale s'élevait une confuse clameur. Là étaient réunis, comme autour de la fontaine de Siloé, toutes sortes d'aveugles, de boiteux, de sourds et de malades en quête d'une guérison miraculeuse. Les impotents étaient littéralement assis les uns sur les autres. Vus du haut du pont, ils faisaient l'effet d'une mare de guenilles d'où émergeaient des visages hâves, des bras décharnés et des pieds nus rongés d'ulcères. Dans les

angles, baignés d'ombre, se tassait une foule grouillante de miséreux dont les éclats de voix assourdissants révélaient la présence.

Les passagers du pont ne semblaient pas beaucoup plus cossus ; c'étaient, pour la plupart, des paysans du gouvernement de Viatka. Ils restaient assis, la tête baissée, se regardant en silence et comme figés dans la même attitude. Quelques-uns seulement, en mâchonnant un morceau de pain rassis, montraient qu'ils étaient en vie.

Les moujiks du gouvernement d'Olonetz étaient les plus bruyants. Ils comptaient beaucoup de femmes parmi eux, toutes avec des mines de carême, les lèvres minces et repliées et le visage prématurément vieilli, pétrifié dans une expression de mépris des joies de ce monde.

Par-ci par-là erraient les pèlerines russes habituées au vagabondage, qui sans cesse, seules ou par groupes, vont de couvent en couvent prier de nouveaux saints, hébergées tantôt chez de riches marchands, tantôt dans les prisons, mêlées aux brigands et aux voleurs.

Il y avait aussi des pèlerins, gens austères, graves et immobiles. De dessous le bonnet noir pointu, qui a glissé sur la nuque, des yeux perçants furettent à droite et à gauche, des touffes de cheveux gris de poussière envahissent le front et le visage des deux côtés. Une large ceinture de cuir retient la soutane d'un drap grossier de paysan. Tout pèlerin tient dans sa main un bâton ; ses pieds sont nus, et à travers sa soutane on aperçoit parfois le cilice ou la haire ; seules, les lèvres rouges et charnues respirent tout autre chose que l'ascétisme, une envie sensuelle de la vie de beuveries et de ripailles qui est le partage des gros marchands russes et des hobreaux autour desquels les pèlerins gravitent.

A bord, tout comme dans les rues ou dans les hôtelleries des couvents, ils se tiennent à l'écart des pèlerines et les criblent d'épithètes et d'injures empruntées à l'Apocalypse. Ce mépris est tout bonnement de l'envie. Les pèlerins n'ont pas la langue déliée des pèlerines et ne savent pas, comme elles, raconter des histoires de saints, de miracles, de visions merveilleuses qui captent l'attention et la faveur des riches dévots et les décident à ouvrir largement leurs bourses.

Dans la foule, on remarquait encore beaucoup d'enfants de l'âge de neuf à quinze ans, revêtus de l'habit des novices. Ce sont, pour la plupart, des fils de paysans aisés dont les parents ont fait vœu de les envoyer une année au couvent pour qu'ils travaillent au profit des saints de Solovetzk. On reçoit une étrange impression du contraste que présente l'aspect robuste, jeune et gai de ces jeunes enfants du village et ce triste habit monastique qui est la négation de la vie dans tout ce qu'elle offre de joie et d'agrément. Les enfants-moines qui avaient déjà passé une année à Solovetzk et y retournaient pour prendre définitivement l'habit présentaient une tout autre allure. Immobiles, ils ne laissaient errer sur leurs frais visages ni le rayon d'un sourire ni l'éclair d'un regard. Ils imitaient l'attitude rigide des religieux adultes avec une affectation agaçante.

Seules les petites bourgeoises d'Arkhangel babillaient sans trêve, après avoir accaparé les meilleures places près des mâts et des bastingages. Elles se passaient des théières et des tasses de café ou de thé accompagnées de gâteaux et de confitures de toutes sortes. Hélas ! elles ne savaient pas quelles épreuves la mer leur réservait pour leur péché mignon de gourmandise !

A l'arrière étaient rassemblés les passagers de marque.

Ils s'extasiaient devant l'aspect grandiose de la mer et échangeaient des réflexions. Dans un groupe, on parlait des paysans qui occupaient le fond de la cale.

— Vous pensez vraiment, dit un marchand de Viatka à M. Nemirovitch-Dantchenko, que ce sont des mendiants ?

— Regardez-les donc, ils suent la faim et la misère !

— Hum !... parce qu'ils se sont volontairement privés de manger pendant tout le voyage, et cependant il se trouve parmi eux des gens qui portent au couvent de 100 à 150 roubles enveloppés dans un chiffon.... Questionnez ce moine....

— Cela se voit, cela se voit, dit celui-ci, seulement c'est rare.... Pourtant, il n'y a pas longtemps qu'un de ces pèlerins nous a fait don de 300 roubles.

— Est-ce possible, ils ont l'air d'être si misérables ?

— Quelques-uns d'entre eux ne quémandent que pour faire œuvre pie. Ces mendiants-là apportent toujours au couvent, sinon 100 roubles, au moins 50.... Demandez un peu à ce borgne, là, dans ce coin, comment les brigands l'ont attaqué dans le gouvernement d'Orel.... C'est à mourir de rire.... Avant lui, ils avaient tué un voyageur pour le dépouiller. Quand ils tombèrent sur le borgne, ils lui dirent : « — Où vas-tu ? — Au couvent de Solovetzsk. — Tu mens, montre-nous ta bourse.... » Chez nous, comme vous le savez, lorsqu'un pèlerin se met en route, tous les villageois lui donnent des billets sur lesquels est inscrit le nom d'un mort ou d'un vivant pour qui ils demandent des prières. Le borgne montra sa bourse bourrée de billets de cette sorte, et les brigands le laissèrent poursuivre sa route après lui avoir recommandé de prier pour eux. Le chef sortit même 25 roubles de sa poche et lui dit : « — Inscris

aussi mon nom et qu'on prie pour moi durant toute ma vie, car j'ai beaucoup de péchés à me faire pardonner.» Néanmoins ils le déchaussèrent et le laissèrent partir nu-pieds.

— Et moi, dit un autre voyageur, j'ai connu un paysan riche qui a fait vœu de se rendre à Solovetzk en pèlerin mendiant. Il a parcouru tout le chemin en guenilles, sans dépenser un sou pour s'acheter du pain, et a mendié tout le temps. En arrivant au couvent, il a incontinent versé aux moines au moins 500 roubles. Puis, de retour en sa demeure, il s'est mis à mener une vie des plus déréglées. « Maintenant tout me sera pardonné, disait-il, j'ai accompli un grand acte devant Dieu ! » Voilà comment ils sont tous.

Le bateau commençait à danser ; au nord, le ciel se voilait de petits nuages perlés et la mer devenait de plus en plus houleuse. Le voyageur russe, en se frayant passage sur le pont, fut attiré par un groupe de passagers au milieu duquel se tenait un vieillard aveugle, appuyé sur son bâton. Un chaud rayon de soleil jouait sur son crâne nu et mettait de la lumière dans ses yeux obscurcis en faisant ressortir son visage ridé et le sourire naïf et enfantin qui l'illuminait. A ses côtés, sur un petit paquet, était assise une fillette maigrelette à la mine timide et dont les yeux semblaient pétrifiés par la peur. Un sarafan bleu retombait sur ses épaules grêles ; elle racontait à sa voisine son pénible voyage jusqu'à Arkhangel.

— Je suis d'Irkoutsk, en Sibérie....

— J'ai un frère là-bas, répondit son interlocutrice.... Alors ce sont tes parents qui ont prononcé un vœu et qui t'envoient chez les saints ?

— Non, non, je viens de moi-même, par mon propre désir.... voici déjà cinq ans que j'y pense.... J'ai eu beau-

coup à lutter pour obtenir la permission de mon père.

— Et qui est ton père ?

— Un petit marchand qui a des boutiques.

— Ainsi tu as abandonné la vie confortable.... Chez toi, tu dormais sans doute sur la plume ?

— Evidemment, c'est ma destinée.

— Y a-t-il longtemps que tu voyages ?

— C'est le septième mois.

— Et toujours seule ou en compagnie de ce vieux ?

— Non.... le vieux, je l'ai rencontré chemin faisant ; il n'est pas mon parent.

— Je parie que tes sœurs sont choyées et jour et nuit se mirent dans des glaces, pendant que toi, tu parours tout ce chemin pieds nus !

— Depuis Tomsk, je marche nu-pieds parce que mes chaussures se sont trouées....

— Dieu te tiendra compte de tes peines.... Tu peux pécher grandement, à présent, parce que tu as accompli un grand acte....

— Ce que j'ai été battue, quand j'ai déclaré que j'irais à Solovetzk !

— Qui t'a battue ? tes parents ?

— Oui, mon père et ma mère,... et malgré cela je suis partie afin d'aller prier pour que les péchés de papa lui soient pardonnés.... La première fois, je n'avais prévu qui que ce soit.... On m'a rattrapée à deux cents verstes d'Irkoutsk.... Je suis repartie.... mon père m'a rejointe, à cheval ; on m'a tenue trois mois enchaînée.... Mais le jour de ma fête, on m'a laissée en liberté. J'en ai profité pour m'enfuir de nouveau ; alors mon frère m'a rattrapée.... J'ai été battue à mort....

— Pauvre enfant, comme Dieu t'a faite !... Mais toutes tes souffrances te seront comptées, ma chère, toutes....

— J'ai dit à mes parents : « Vous aurez beau me martyriser, vous ne me détournerez pas de mon projet, parce que j'ai eu une vision.... Saint Zossime m'est apparu et m'a dit : « Va au couvent de Solovetzk prier pour les » péchés de ton père. » Trois fois j'ai eu cette vision. Comme je ne cédaï pas malgré les mauvais traitements qu'on m'infligeait, mon père, un jour, pleura, puis éleva l'icône sur ma tête et me bénit. Il me donna 200 roubles pour mes frais de route et 300 pour les saints. Néanmoins, il me battit encore une fois parce que je parlais contre son gré.

— Et tu as fait toute cette route à pied ?

— J'ai mendïé tout le long de la route, car je veux remettre tout l'argent qu'on m'a donné à saint Zossime.

— Et le vieil aveugle, où l'as-tu trouvé ?

— Je l'ai trouvé en route, sans guide, car le gamin qui le conduisait l'avait abandonné. Alors je me suis dit que c'est Dieu lui-même qui me l'a envoyé pour que j'accomplisse encore une bonne action.... Ainsi nous sommes venus ensemble et je le reconduirai jusqu'à Chadrinsk.

— Et après ?

— Je le laisserai au lieu où je l'ai trouvé, où Dieu me l'a envoyé.

— Mais il en mourra....

— Ce sera comme Dieu voudra ; où je l'ai pris, là je le remettrai.

— Et après tu retourneras chez tes parents ?

— Oui, j'y resterai une année et ensuite je partirai pour Jérusalem.

— Tu ferais mieux de te marier. Tu as eu sans doute pas mal de fiancés....

— Oui, j'en ai eu.... Qui n'en a pas ?... Mais ce sont tous des brigands.

Le visage émacié de la jeune fille exprima une haine intense.

— Mais pourquoi ne t'es-tu pas mariée ?

— Jamais.... J'ai vu de trop près combien ma mère a souffert.... Ils sont tous ainsi.... J'aime mieux rester une fiancée du Christ, j'irai en Terre-Sainte et je prierai pour les péchés de mes parents.

II

Le roulis devenait de plus en plus accentué.

— Cela va chauffer ! dit un moine-matelot à un moine-machiniste qui sortait de la fournaise.

Il portait le bonnet pointu, mais avait relevé sa soutane. Tout son visage était brûlé et enfumé ; il humait avec satisfaction l'air froid que le vent du nord lui jetait à la face. Presque tout le pont disparaissait sous les corps des victimes du mal de mer. On n'entendait partout que des gémissements et des cris. Les malades perdaient tout de suite leurs forces. Après les deux premiers accès, ils n'avaient plus la possibilité de se retourner.

— Ce serait le moment de faire une collecte pour saint Zossime et saint Savvati, suggérèrent quelques moines. Nous adresserons alors une prière à nos patrons.

Les passagers eurent encore plus peur. Du moment qu'on implorait les saints, le danger devait être grave. Quelques vieilles femmes se mirent à hurler comme des folles. Un jeune homme, qui une heure auparavant avalait de la magnésie sous prétexte qu'elle préservait du mal de mer, se roulait sur le pont, invoquant l'aide de saint Tikhon du Don et promettant de payer trois messes dès qu'il arriverait au couvent.

— N'ayez pas peur, il n'y a aucun danger ! répétait le père Jean pour rassurer son monde.

Pourtant, lorsqu'il vit que le bateau, soulevé par les vagues, prenait une position presque perpendiculaire à l'eau, il donna l'ordre de faire rentrer tous les voyageurs dans les cabines et de fermer les écoutilles.

Le lendemain matin, M. Nemirovitch-Dantchenko sortit sur le pont ; des lambeaux de nuages déchirés par le vent rampaient encore sur le ciel. La mer s'était un peu calmée, et un vent favorable enflait les voiles. Sur la proue se tenait un vieillard dont la brise soulevait les longs cheveux argentés. Des guenilles protégeaient mal son corps, sa poitrine enfoncée respirait péniblement, son regard semblait rivé sur l'horizon. Tout à coup, il lève son chapeau et se signe plusieurs fois. Il prie. La mer lui apparaît comme un vaste temple, dans le lointain brumeux duquel, là-bas, vers l'orient, se dresse un autel inconnu et invisible. Le couvent n'est plus qu'à une faible distance.

Près de la cabine, sur la poupe, un rhapsode, le paysan aveugle du gouvernement d'Olonetz, chante la légende de saint Alexis, et plusieurs pèlerins et pèlerines l'écoutent avec dévotion. Un vol de mouettes éclatantes de blancheur sous les rayons du soleil s'abattent sur les agrès et font retentir l'air de leurs cris aigus, semblables à des plaintes. Au loin apparaissent des contours vagues et bleuâtres. La plupart des pèlerins s'élancent sur la proue ; les uns tombent à genoux et prient, les autres chantent des psaumes. Une émotion religieuse s'empare des plus indifférents. Les pèlerines surtout semblent attendries ; elles pleurent ou s'embrassent entre elles.

— Le Seigneur nous a jugés dignes de prier aux

saints lieux ! crient plusieurs en levant leurs mains jointes.

— De prier les saints de Solovetzk ! ajoutent d'autres.

Des popes mêlés aux pèlerins ne perdent pas de vue le côté pratique des choses :

— Si nous faisons une collecte, mes frères, pour un office ?

— Certainement, certainement, opine un second pope.

Et immédiatement ils se mettent en devoir de quêter, et les copecks affluent.

Les îles grandissent à vue d'œil. Les masses vagues et bleues deviennent verdoyantes et les rives de plus en plus distinctes. Dans le bleu du ciel, un point lumineux rayonne.

— C'est la coupole, frères, la sainte coupole de Solovetzk.

— Que c'est beau ! s'exclame un moujik en s'adressant à sa voisine, une pèlerine.

Le rivage verdoyant se rapproche et l'œil peut déjà distinguer les cimes altières des sapins. Au-devant du bateau accourt toute une flotte de mouettes, avec des cris perçants de bienvenue. On dirait des centaines d'oriflammes d'argent qui frémissent dans les airs. Elles tournoient autour du steamer, décrivent des cercles au-dessus, s'élancent en avant, puis reviennent en arrière, comme pour hâter sa marche. L'une, après avoir tracé une ample courbe, se suspend à la croix du gros mât ; une autre, comme une pierre, se laisse choir sur le pont et s'y promène sans crainte parmi les pèlerins ; une troisième se pose sur le gouvernail, étend largement les ailes et, du bec, lisse tranquillement ses plumes.

— Un miracle, frères, un miracle ! crient les pèlerins. Ce sont les saints de Solovetzk qui les envoient pour nous apporter leur bénédiction. Regardez, elles se lais-

sent caresser comme des chiens. Grâce soient rendues à Dieu de ce que nous avons pu assister à ce spectacle !

Les vagues s'amollissent de plus en plus. Les rayons du soleil effleurent doucement les sapins séculaires des hautes rives. La mer, d'un vert bleuâtre, est presque transparente. D'énormes récifs se dressent au milieu des eaux calmes que nul souffle ne soulève. Le vapeur avance en longeant la côte, et un pittoresque panorama se déroule : tantôt ce sont des bancs jaunes, sablonneux, tantôt des rocs à pic, et derrière s'étend la vaste forêt ombreuse. Encore un tour de roue, et le *Véra* pénètre dans la baie verte ; en face, tout au fond, se dresse, féerique, le monastère aux murs blancs, avec ses hautes tours rondes, ses nombreuses chapelles, ses vertes coupes dont les croix d'or se profilent, aériennes, sur le ciel bleu. Les voyageurs en extase retiennent leur souffle dans une transe d'admiration.... On n'entend plus une voix, pas même le rythme de la respiration ; tous attendent un miracle et tremblent de le manquer. Des centaines de têtes se courbent pour la prière et autant de mains se lèvent pour tracer le signe de la croix.

Cette rive verte est d'un attrait irrésistible. M. Nemi-rovitch-Dantchenko, en mettant le pied sur le quai, éprouva comme un ravissement. Droit devant lui se dressent des murailles formées de blocs erratiques, d'une construction cyclopéenne. Plusieurs hautes tours surmontées de pavillons pyramidaux sont construites de ces blocs énormes. Tout en haut, dans les tours et dans les murs, on distingue les trous noirs des meurtrières. L'ancienneté de ces édifices saute aux yeux ; ils datent des premiers tsars de Moscou. Quelques-uns rappellent l'époque de Monseigneur Novgorod-le-Grand (c'est ainsi que s'appelait la République de Novgorod). Chaque pierre a sa lé-

gende, et cette terre a été foulée par les plus anciens héros de l'histoire russe. A cette heure, ces murailles ne sont ni moins massives ni moins inaccessibles. Seulement, autour de cet antique couvent, germe une vie nouvelle : la grande hôtellerie à trois étages, les docks, les ponts de bateaux, le port, les grues et une activité toute moderne. Pourtant les petites chapelles blanches qui s'élèvent dans les prairies, devant le couvent, produisent une impression désagréable. Ces édicules, châteaux de cartes, à côté des géants de pierre qui, après des siècles d'existence, nous frappent par leur solidité et leurs dimensions, accusent trop le goût bourgeois moderne, qui s'est infiltré jusque dans cette oasis ascétique, perdue au sein de la mer Blanche.

Derrière ces murs, qui semblent être l'œuvre de la nature plutôt que faits de main d'homme, s'élèvent les croix d'or des églises et se dessinent harmonieusement leurs coupoles vertes. A côté du couvent se dresse la scierie, qu'entoure une vaste forêt verte, reluisant de fraîcheur et comme tissée d'émeraudes. On s'y roulerait avec délices. Les mouettes y sont encore plus nombreuses que sur l'eau et se comptent par dizaines de mille. Elles crient sans trêve. Les petits, encore vêtus de gris, trottaient gauchement dans l'herbe, tout près des murs du couvent et de l'hôtellerie. Les couveuses accourent au-devant des pèlerins pour quêter des miettes.

— Seigneur ! mais elles sont plus familières que nos poules ! s'écrient les pèlerins émerveillés.

— C'est Dieu lui-même qui leur confie la garde du monastère, explique un moine.

Enfin, les voyageurs sont introduits dans l'hôtellerie, assez convenablement entretenue. C'est un beau bâtiment à trois étages. Dans un vaste vestibule, tout nouvel arri-

vant doit, avant d'obtenir une chambre, déclarer pour combien de *Te Deum* ou actions de grâces il s'inscrit et les payer au taux de 35 copeks un *Te Deum* simple et 1 rouble 50 copeks avec la bénédiction de l'eau. Les nobles, les fonctionnaires, les gens bien mis sont logés au premier étage, dans de hautes chambres spacieuses, les pèlerins et les paysans entassés dans de vastes dortoirs au rez-de-chaussée.

A peine casés, les pèlerins demandèrent des samovars. Dans tous les couloirs, dans la chambre du moine préposé à la surveillance, se trouvent plusieurs de ces énormes machines, scellées aux murs, d'où l'on verse l'eau bouillante dans de vastes théières à l'usage des pèlerins.

La vue qu'on découvre des fenêtres de l'hôtellerie embrasse le couvent et la baie et forme un tableau admirable. On est surtout charmé par la transparence de l'air, la ligne harmonieuse des forêts lointaines et le bleu presque méridional du ciel. Les moines de Solovetzk ont su se choisir un coin délicieux, mais on préférerait pourtant trouver dans ce site ravissant une population égayée par des rires sonores d'enfants, des sourires et des chants de femmes, des faucheurs qui seraient vêtus de blouses et non de soutanes et de bonnets pointus.

Dès que les pèlerins et les voyageurs furent installés, ils s'enquirent des curiosités du lieu pour les visiter. Ils bombardèrent le moine surveillant de questions dans ce genre :

— Père convers, qu'allons-nous faire, maintenant ?

— En premier lieu, il faut aller se baigner dans le Lac-Saint.

— Le Lac-Saint ? Il a donc des vertus miraculeuses ?

— Il possède une grande vertu, car il guérit beaucoup de maladies.

Une foule de pèlerins, à qui notre voyageur se joignit, s'empressèrent de se rendre au bord du lac, sous la conduite d'un religieux. Les eaux sont presque noires, enchâssées entre la forêt et les murs du couvent. Dès que la foule eut pénétré sous la tente réservée aux hommes, le guide leur imposa un silence rigoureux :

— Vous ne savez donc pas en quels lieux vous vous trouvez et que des saints se sont plongés dans ce lac sacré !

Tout le monde se tut et chacun se recueillit. Quand les hommes se dévêtirent, le guide ordonna :

— Signez-vous et surtout entrez dans l'eau pleins de foi.

On entendit un bruit de lourds plongeurs ; tous accomplissaient leurs ablutions avec solennité, comme un rite religieux. Un des pèlerins prit de l'eau dans le creux de sa main et la but dévotement. Un autre se signa plusieurs fois sous l'eau ; un troisième récitait des prières. L'eau laissait à désirer sous le rapport de la propreté, mais elle était douce.

— Bénis-nous, père ! crièrent les pèlerins à un religieux qui apparut sur la rive.

Des centaines de bras nus se tendirent vers lui.

— Dieu vous bénira, répondit-il, moi je n'en ai pas encore la mission. Avez-vous fait bon voyage ?

— Nous avons été trop secoués.

— C'est un effet de la volonté de Dieu, qui a voulu que vous laissiez vos péchés et vos mauvaises pensées dans la mer avant d'entrer dans ces lieux saints.

— Il est vrai que votre couvent est un paradis terrestre et l'eau du lac opère des miracles, dit-on ?

— Elle agit très favorablement sur les maladies internes, répondit le religieux.

— Alors, j'en recueillerai dans une bouteille pour la porter à ma femme, qui souffre de l'estomac, dit un pèlerin.

— Tu peux lui en porter, ce n'est pas défendu.

En sortant de l'eau, les pèlerins se signaient et faisaient force génuflexions sur le petit pont qui reliait la tente à la piscine, avant de se sécher et de remettre leurs habits.

III

En retournant au couvent, M. Nemirovich-Dantchenko passa devant les vergers du monastère. Le principal jardinier, un petit homme bossu, aux jambes torses et dont le visage exprimait une bonté ineffable, remuait avec zèle la terre. Il regarda très curieusement les passants et brûlait évidemment du désir d'échanger quelques mots avec eux. A côté de lui trois ouvriers volontaires, des pèlerins qui avaient fait vœu de travailler une année au service des saints de Solovetzk, sarclaient, plantaient et arrosaient avec ardeur des carrés de légumes, oignons, choux, pommes de terre, concombres, carottes et radis qui poussaient tous très bien sous 65° de latitude N, tandis qu'on assure que dans le gouvernement d'Arkhangel il est impossible de cultiver des légumes.

— J'étais un paysan, dit le jardinier, et maintenant me voici moine convers et j'ai la direction des jardins potagers.... Eh bien! vous êtes venus nous rendre visite? Nous aimons beaucoup recevoir des hôtes: si l'on ne venait pas nous voir quelquefois, nous deviendrions tout à fait sauvages. Priez avec ardeur nos saints. Jadis nous avions ici un chœur admirable et l'on entendait de beaux chants, mais notre nouveau supérieur a supprimé cette séduction.

— Pourquoi donc ?

— Un moine ne doit pas penser à la beauté du chant d'Eglise ; il faut chanter simplement, comme dans un désert, pour que l'oreille ne soit pas flattée...

— Et vos potagers sont-ils prospères ?

— Nos potagers sont les meilleurs.... Nous n'achetons rien à la ville ; tout ce dont le couvent a besoin se fabrique ici.... Nous sommes abrités des vents du nord par la forêt.... Il est vrai que le Seigneur Dieu nous vient en aide par amour pour nos patrons saints Zossime et Savvati.... Ce sont de bons maîtres, ils gardent bien leur maison et leurs troupeaux.

— Et vous n'avez jamais envie de retourner dans le monde ?

— En vérité, je te dirai que le monde ne nous attire pas.... Sais-tu pourquoi ? Parce que nous sommes tous des paysans et que la vie du moujik en Russie n'est pas enviable.

— Vraiment ? ainsi dans votre couvent vous avez peu de religieux qui sortent de la classe des ecclésiastiques ou de celle des fonctionnaires ?

— Tu n'en trouveras pas vingt... et tant mieux, nous n'en avons pas besoin, ils ne travaillent pas et ne nous causent que des troubles.

— Combien êtes-vous en tout ?

— Avec les novices nous sommes à peu près cinq cents.

Puis s'adressant aux ouvriers d'une voix douce :

— Reposez-vous un peu, chers amis.... Nos plus grands ennemis ici, reprit-il, ce sont les mouettes.... Ces oiseaux sont de vrais brigands, ils dévorent tous nos légumes. Nous avons enclos nos potagers de genévriers et cela n'a servi à rien.... Depuis quelque temps les renards nous

ont envahis et ont mangé les œufs des mouettes. Alors, figure-toi ce qui est arrivé ! Les mouettes ont fait le guet et quand les renards sont venus, elles les ont cernés de toutes parts, se sont jetées sur eux et leur ont crevé les yeux.

— Pas possible !

— Oh ! c'est un oiseau très intelligent. Chaque mère, soit qu'elle couve, soit qu'elle élève ses petits, possède son territoire à elle, et nulle étrangère n'ose y pénétrer. Les couveuses s'entretiennent de loin.

— Pourquoi volent-elles en masse à la rencontre des bateaux ?

— C'est parce qu'elles savent que les pèlerins leur donnent toujours quelque chose à picoter. Mais le supérieur nous a ordonné de protéger les renards pour qu'ils détruisent les mouettes, parce qu'elles sont décidément trop nombreuses.

Cette mesure est vraiment regrettable, car ces oiseaux sont la parure du couvent et lui donnent une note pittoresque qui a sa poésie. On ne se lasse pas de voir leurs bataillons neigeux tourbillonner dans le ciel bleu et décrire d'amples courbes au-dessus des vieux murs. On s'habitue très vite à leurs cris aigus, qu'on finit par trouver harmonieux. Ils ont quelque chose de joyeux et d'excitant et retentissent sans cesse, jour et nuit, autour du monastère. Les petits, gris et ardoise, à grandes têtes huppées, sont amusants à voir à cause de leur gaucherie. Ils peuvent rester des heures entières le bec penché comme absorbés dans de profondes méditations.

Le moine jardinier continuait à énumérer toutes les beautés de ses jardins :

— Dans nos serres nous avons des melons d'eau, des pêches et toute sorte de baies succulentes ; c'est qu'il

n'y a pas de beaux diseurs parmi nous, mais rien que des gens qui connaissent leur besogne et viennent de tous les coins de la Russie.

Ce religieux traitait avec beaucoup de douceur les ouvriers placés sous ses ordres et M. Nemirovich-Dantchenko remarqua chez tous les moines la même sympathie pour les paysans. Tous semblaient se souvenir qu'ils avaient été moujiks, et se rappelaient les villages lointains enfouis dans la neige, où leurs mères, leurs sœurs et leurs frères peinaient encore. Aussi le séjour de l'ouvrier pèlerin à Solovetzk est-il pour lui une période de repos. Partout il trouve un accueil fraternel, un mot amical et un sourire. On l'appelle « mon ami », « mon frère. » Il reprend courage sur cette île hospitalière et rêve d'y revenir un jour pour être membre de cette famille laborieuse.

Il faut dire que les moines eux-mêmes gagnent leur pain à la sueur de leur front. Le moine jardinier ne se contente pas de surveiller les travaux, il met la main à l'œuvre et à la fin de la journée a peut-être abattu plus de besogne que les volontaires pèlerins. Les religieux, quel que soit le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie monacale, exécutent ces humbles travaux et le prêtre moine ne se distingue des ouvriers que par la chasuble qu'il revêt pour célébrer la messe.

— Si tu venais ici en hiver, dit encore le jardinier, tu verrais comme nous sommes isolés du monde par les glaces ; alors nous prions Dieu et nous travaillons, car tu sais que le travail est une forme de la prière. Il fait bon chez nous en hiver, on ne voudrait jamais quitter le pays !

— Comment ? Les jeunes novices non plus n'ont aucun désir de rentrer dans le monde ?

— Les jeunes ?

Le moine réfléchit un instant....

— Si, cela se voit, surtout les fils de nobles ou de marchands ; ceux-là souffrent beaucoup, principalement au printemps, quand les neiges fondent et que l'eau monte sous la glace. Alors pendant des journées entières ils restent sur le rivage, regardent au loin et pleurent. Quelquefois ils errent dans la forêt et chantent des airs si tristes qu'ils nous arrachent des larmes.... Nous avons eu un noble qui avait laissé, à ce qu'on nous a dit, une jeune femme à Saint-Pétersbourg.... En été, il restait sans cesse étendu sur l'herbe à regarder le ciel. Lorsqu'on s'approchait de lui, il ne tournait même pas la tête, mais des larmes coulaient de ses yeux. Il se débattait contre Satan. Ces gens-là deviennent de vrais anachorètes. Une fois qu'ils sortent victorieux du combat contre leurs passions, ils se pétrifient, leur visage devient impassible, les yeux s'éteignent ; on ne peut plus tirer d'eux une parole, ils ne savent que réciter des prières et se prosterner. Ils ne sont d'aucune utilité au couvent, faisant de forts mauvais ouvriers.

MICHEL DELINES.

(La fin prochainement.)



PETER CAMENZIND

—•—
ROMAN
—•—

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Je voyais sans plaisir ma vie confortable et gaie chez mon menuisier gâtée par la présence attristante de cette lamentable existence. Je reculais chaque jour ma seconde visite et cherchais vainement de quelle manière nous nous débarrasserions de ce pauvre Boppi.

On devait pouvoir, sans trop grands frais, le faire recevoir dans un hôpital ou dans un asile. Plusieurs fois je voulus aller voir le menuisier et en parler avec lui ; j'hésitais toujours à aborder le sujet sans y être invité, et j'avais une peur enfantine d'une nouvelle rencontre avec le paralytique. Il me répugnait positivement de l'avoir toujours là devant les yeux et de devoir lui donner la main.

Je laissai passer ainsi un dimanche. Le dimanche suivant j'avais fait le projet de prendre un train du matin et de m'en aller faire une course dans le Jura. Je finis pourtant par avoir honte de ma lâcheté. Je ne partis pas et j'allai l'après-midi chez le menuisier.

Je tendis avec effort la main à Boppi. Le menuisier était grincheux et proposa une promenade. Il était dégoûté, à ce qu'il me communiqua, de cette éternelle maladie. Je m'en réjouis,

¹ Pour les quatre premières parties, voir les livraisons de juillet à octobre.

pensant qu'il serait ainsi plus accessible à mes propositions. La femme voulut rester, mais l'infirmes l'engagea à nous suivre; il pouvait parfaitement passer seul l'après-midi. Pourvu qu'il eût un livre et un verre d'eau à côté de lui, on pouvait l'enfermer et le laisser sans s'en faire de souci.

Et nous qui nous considérions pourtant comme de bons et braves gens, nous l'enfermâmes et nous en allâmes nous promener. Nous étions heureux, nous nous égayions à la joie des enfants, nous jouissions de la belle lumière dorée du soleil d'automne. Aucun de nous n'avait honte, n'avait le cœur serré d'avoir ainsi laissé dans l'abandon un pauvre infirmes. Bien au contraire, nous étions tout satisfaits d'en être débarrassés pour quelques heures; nous respirions plus facilement l'air tiède et pur; et, à nous voir, tout le monde nous aurait pris pour une pieuse et honnête famille, jouissant avec reconnaissance et avec discernement du jour de fête du Seigneur.

Ce n'est que lorsque nous fûmes installés au Grenzacher Hörnli, dans le jardin de l'hôtel, un verre de vin devant nous, que le père reprit le sujet de Boppi. Il se plaignit de l'hôte importun, soupira sur l'augmentation de dépenses qu'il occasionnait, la place qu'il prenait, et dit en riant pour finir :

— Enfin, nous pouvons au moins passer une bonne heure ici en plein air sans qu'il dérange personne.

A ce mot irréflechí, je vis en imagination le pauvre infirmes. Il avait une expression suppliante et douloureuse. Aucun de nous ne l'aimait, et nous cherchions par tous les moyens à nous débarrasser de lui. Nous l'avions laissé seul et triste dans la chambre sombre. Je songeai tout à coup qu'il ne devait plus y faire clair, et que comme il lui était impossible d'allumer la lampe ou de se rapprocher de la fenêtre, il avait dû poser son livre et rester assis dans la demi-obscurité, sans compagnon et sans distraction. Pendant ce temps, nous buvions notre vin, et nous divertissions. Je me rappelai les récits de la vie de saint François que je faisais à nos voisins d'Assise, et comment je m'étais vanté d'avoir appris de lui à aimer tous les hommes. A quoi

m'avait-il servi d'étudier la vie du saint, d'apprendre par cœur son beau chant sur l'amour, de suivre ses traces sur les collines de l'Ombrie, si maintenant je laissais sans aide et sans consolations un pauvre malheureux qui souffrait ?

Une main invisible se posa sur mon cœur, l'étreignit, le remplit de honte et de douleur, à me faire trembler et chanceler. Je compris que Dieu allait me parler.

— Toi, le poète, me dit-il, toi l'élève du saint d'Ombrie, toi le prophète, qui veux enseigner l'amour aux hommes et les rendre heureux, toi le rêveur, qui prétendais dans le bruit du vent et des eaux entendre ma voix.... tu aimes une maison, tu y as été reçu avec bienveillance, tu y as passé des heures agréables ; et le jour même où je l'honore de ma visite, tu la quittes précipitamment et tu t'ingénies à chercher de quelle façon tu pourras arriver à m'en chasser. Toi, le Saint, le Prophète, le Poète !

J'étais dans l'état d'esprit d'un homme devant lequel on vient de placer un miroir. Je voyais dans un miroir limpide et fidèle mon image reflétée. C'était celle d'un menteur, d'un lâche, d'un fanfaron et d'un parjure.

Cela me fit mal, cela me fut amer, douloureux, atroce ; mais ce qui en moi, à ce moment-là, se brisa, et souffrit, et se cabra sous l'aiguillon de la douleur, n'était bon que pour la destruction et pour la mort.

Je n'hésitai plus, je quittai précipitamment mes amis, laissant mon vin dans mon verre, mon pain entamé sur la table, et je regagnai la route de la ville. Dans mon excitation je fus pris d'une intolérable angoisse : un malheur serait-il arrivé ? La maison avait pu prendre feu ; le pauvre Boppi, tombé de sa chaise, gisait peut-être, blessé ou mort, sur le plancher. Je le voyais étendu devant moi, et je surprenais dans son regard un reproche silencieux.

Hors d'haleine, j'arrivai en ville et à la maison de mes amis. Je montai au galop l'escalier. Ce fut alors seulement que je pensai à la porte fermée et à la clef que je n'avais pas. Mais mon

angoisse tomba immédiatement. Avant même d'avoir atteint la porte de la cuisine, j'entendis chanter à l'intérieur. Ce fut un étrange moment. Le cœur battant, à bout de respiration, debout sur le palier sombre, j'écoutais, petit à petit rasséréiné, le chant du malheureux emprisonné. Il chantait doucement, tendrement, d'une voix un peu plaintive, un chant d'amour populaire, celui de « la petite fleur blanche et rose. » Je savais qu'il n'avait pas chanté depuis longtemps ; l'émotion me gagnait à l'entendre jouir à sa manière de la paix de cette soirée.

La vie est ainsi faite. Les sentiments sérieux et profonds côtoient partout le comique. Le ridicule de ma situation me sauta aux yeux. Dans l'excitation de mon angoisse j'avais couru pendant une heure à travers champs pour me trouver finalement sans clef devant une serrure close. Il me fallait, ou m'en aller, ou crier ma charitable intention à l'infirmes à travers deux portes fermées. J'étais sur le palier, tout prêt à porter des consolations, à montrer de la sympathie, à chercher à distraire et à égayer un homme malheureux. Il chantait, sans soupçonner ma présence, et si je l'avais appelé ou si j'avais frappé, je n'aurais réussi probablement qu'à l'effrayer.

Il ne me restait qu'à m'en aller. Je me traînai toute une heure dans les rues pleines de monde ; quand je revins, tous mes promeneurs étaient rentrés. Je n'eus aucune peine, cette fois-ci, à tendre la main à Boppi. Je m'assis à ses côtés ; je me mis à lui parler ; je lui demandai quels auteurs il avait lus. De là à lui offrir des livres la transition était facile ; il m'en remercia avec reconnaissance.

Je lui conseillai Jérémias Gotthelf. Il se trouva qu'il avait lu presque tout ce que cet auteur avait écrit. Gottfried Keller en revanche lui était inconnu, et je lui promis de lui procurer ses ouvrages.

Lorsque je les lui apportai le jour suivant, je pus me trouver quelques instants seul avec lui. La femme voulait justement sortir et le menuisier était encore à l'atelier. Je lui avouai toute la honte que j'avais de l'avoir ainsi laissé seul la veille, et je

lui dis comme je serais heureux de le voir quelquefois et comme j'espérais devenir son ami.

Le pauvre estropié tourna un peu sa grosse tête de mon côté, me regarda et me dit : « Merci beaucoup. » Ce fut tout. Mais ce geste lui avait coûté plus d'efforts, avait plus de valeur que dix accolades chez un homme bien portant. Son regard était si clair, si naïf et si beau, que j'eus honte de moi-même et que le sang me monta au visage.

Le plus difficile restait à faire : il me fallait parler au menuisier. Le mieux, me semblait-il, c'était, de lui avouer simplement mon angoisse et mes remords de la veille. Il ne me comprit malheureusement pas ; mais il ne se refusa pas à écouter mes propositions. Il fut convenu entre nous que l'infirmes resterait chez lui à frais communs ; nous partagerions les modestes dépenses exigées par son entretien, et je serais autorisé à aller et venir auprès de Boppi autant que je le voudrais et comme s'il était mon propre frère.

L'automne resta beau et chaud plus longtemps que d'habitude. La première chose que je fis pour Boppi, ce fut de lui procurer un fauteuil roulant. Je pus ainsi chaque jour, en général en compagnie des enfants, le mener faire une promenade en plein air.

VIII

J'eus toujours ce privilège de recevoir bien plus de la vie et de mes amis que je ne pouvais moi-même leur donner. Il en fut ainsi avec Richard, avec Elisabeth, avec M^{me} Nardini. Il en fut de même avec le menuisier ; et je devais enfin, dans la maturité de l'âge et après bien des années de suffisance et d'orgueil, devenir le disciple étonné et reconnaissant d'un misérable estropié. Je ne sais si j'arriverai jamais à finir et à publier l'œuvre depuis longtemps déjà commencée. De ce qu'elle pourra renfermer de bon, bien peu ne me sera pas venu de Boppi. La période qui commença alors pour moi fut heureuse et bienfaisante, et elle exercera sa bonne influence sur toute la durée de ma vie. Il me fut accordé de voir dans toute sa limpide profondeur une mer-

veilleuse âme d'homme, sur laquelle la maladie, la solitude, la pauvreté et les mauvais traitements n'avaient fait que passer comme de rapides et légers nuages.

Tous les vices dont nous nous ingénions à attrister et à gâter notre vie, la colère, l'impatience, la méfiance, le mensonge; — tous les abcès purulents et douloureux qui nous défigurent, s'étaient chez cet homme consumés dans la douleur. Il n'était ni un philosophe ni un ange; seulement un caractère plein d'intelligence et d'abnégation, qui avait appris dans des souffrances et des privations terribles à ne plus avoir honte de sa faiblesse, à savoir s'abandonner dans la main du Créateur.

Je lui demandai un jour comment il arrivait à s'accommoder de son corps si faible et douloureux.

— C'est tout simple, me dit-il avec un bon sourire. Nous sommes toujours en guerre, la maladie et moi. Tantôt je gagne la bataille, tantôt je la perds; alors nous en livrons une autre. Quelquefois nous nous reposons tous les deux, nous faisons un armistice, ce qui ne nous empêche pas de continuer à nous épier; et puis c'est l'un ou l'autre qui recommence, et la guerre reprend de plus belle.

Je m'étais toujours jusqu'alors enorgueilli de mes yeux, et je me considérais comme un bon observateur. Dans ce domaine aussi Boppi fut pour moi un maître admiré. Comme il jouissait de la nature et qu'il aimait en particulier les animaux, je le conduisais souvent au jardin zoologique. Nous avons passé là de belles heures. Au bout de peu de temps, Boppi connut chaque bête particulièrement, et comme nous leur apportions toujours du pain et du sucre, plusieurs d'entre elles finirent par nous connaître, elles aussi. Nous nous fîmes là-bas plusieurs amitiés.

Je m'entendis avec un gardien qui m'autorisa à laisser Boppi seul dans le jardin, dans son fauteuil, lorsque je ne pouvais rester avec lui. De cette façon il ne serait pas privé ces jours-là de la chaleur du soleil et de la vue des bêtes. Il me racontait ensuite ce qu'il avait observé. La politesse du lion à l'égard de son épouse excitait surtout son admiration, Dès qu'elle se couchait

à terre pour dormir, il modifiait ses perpétuelles allées et venues, et s'arrangeait de façon à ne pas passer sur elle, à ne pas la toucher et à ne la déranger d'aucune façon. Mais la distraction favorite de Boppi, c'était la loutre. Il n'était jamais las d'observer la gymnastique adroite et les tours de natation de l'agile bête. Il y prenait son meilleur plaisir, lui qui, immobilisé dans son fauteuil, ne pouvait qu'à grand peine remuer le corps ou les bras.

Boppi avait entre temps lu *Henri le Vert* et les *Bonnes gens de Seldwyla*. Il s'était plongé si profondément dans le petit monde de ce livre unique, que Schmoller, Pancrace, Albertus, Zwickau et tous les braves faiseurs de peignes étaient devenus de bons amis pour nous. J'hésitai quelque temps à lui apporter les livres de C.-F. Meyer. Mais il me parut probable qu'il n'apprécierait pas la saveur presque latine de cette langue par trop apprêtée ; j'avais aussi quelque scrupule à troubler son regard paisible et serein par la vue de tous les abîmes de l'histoire. Je lui racontai plutôt la vie de saint François et lui donnai comme lecture les récits de Mörike. Je fus bien étonné de ce qu'il m'avoua, c'est que la plus grande partie de l'histoire de la sirène serait restée lettre morte pour lui, n'eussent été ses longues stations devant le bassin de la loutre pendant lesquelles son imagination forgeait toute sorte de rêves aquatiques.

Ce fut amusant de voir comme nous en arrivâmes petit à petit au tutoiement. Je ne le lui avais jamais offert, il ne me l'avait jamais demandé. La chose vint toute seule. Nous nous tutoyions de plus en plus souvent ; nous nous en aperçûmes un jour, nous en rîmes et dès lors nous ne fîmes plus autrement.

L'hiver approchait ; nos promenades devinrent bientôt impossibles. Lorsque je passai de nouveau mes soirées dans l'appartement du beau-frère de Boppi, je me rendis compte que ma nouvelle amitié demanderait de moi plus de sacrifices peut-être que je ne l'avais cru au début.

Le menuisier était devenu grincheux, malveillant, taciturne. La présence incommode de l'hôte inutile n'était pas seule à l'indisposer ; il commença à prendre ombrage aussi de mes rela-

tions avec Boppi. Il m'arrivait de bavarder des heures entières avec l'infirmes, tandis que le maître de la maison passait la soirée à côté de nous, profondément irrité, le nez dans son journal. Il commença même à se quereller avec sa femme, qui était pourtant la patience personnifiée, parce que celle-ci refusa de se plier cette fois-ci à sa volonté et ne voulut pas entendre parler d'envoyer Boppi ailleurs. Plusieurs fois j'essayai de l'amener à des idées plus conciliantes ; je lui fis des propositions plus avantageuses ; mais il n'y avait rien à faire avec lui. Il devint hargneux, ricanait sur mon amitié pour Boppi et rendit à celui-ci la vie amère.

Il est vrai que la présence de l'infirmes, la mienne, puisque je restais assis à ses côtés plusieurs heures chaque jour, était gênante et inconfortable dans l'appartement déjà bien étroit ; mais j'espérais toujours que le menuisier finirait, comme nous, par s'attacher à son beau-frère. Il n'en fut rien, et j'en arrivai à ne plus rien pouvoir faire ou ne pas faire sans le blesser et sans nuire à Boppi.

Je hais les décisions promptes et violentes ; déjà à Zurich Richard m'avait baptisé Petrus Cunctator. J'attendis plusieurs semaines pendant lesquelles je vécus dans la transe perpétuelle de perdre l'amitié de l'un ou de l'autre, peut-être même de tous les deux.

La gêne croissante de nos rapports me poussa de nouveau à la vie de brasserie. Un soir, comme toutes ces malheureuses histoires m'avaient particulièrement préoccupé, j'allai me réfugier dans un petit débit de vin vaudois, et je me mis en devoir de noyer dans plusieurs litres tous mes soucis. Le jour suivant, comme toujours après ces petites débauches, mon humeur était au beau fixe. Je pris courage et m'en allai chez le menuisier pour voir s'il n'y avait aucun moyen de résoudre d'une façon ou de l'autre le problème. Je lui proposai de me laisser Boppi complètement. La chose ne sembla pas lui déplaire, et il finit par y consentir après quelques jours de réflexion.

Peu de temps après, j'entrai avec mon pauvre camarade dans

un appartement que j'avais loué pour nous deux. Il me semblait que je venais de me marier : je quittais ma solitude, et, au lieu de la mansarde de célibataire à laquelle j'étais habitué, j'allais vivre dans un ménage bien ordonné. Je ne m'en tirai pas trop mal ; mes débuts dans l'art de tenir une maison furent pourtant marqués par bien des expériences malheureuses. Pour laver et faire les chambres, nous avions une femme de ménage. Notre dîner nous était apporté à la maison, et nous nous sentîmes bientôt tout à fait confortablement et au chaud dans notre petite vie à deux. L'obligation où j'étais de renoncer complètement à mes courses insouciantes, aux promenades comme aux voyages, ne m'effrayait pas pour le moment. Au travail, la présence tranquille de mon ami me calmait et m'encourageait. Je dus, il est vrai, me mettre à des besognes de garde-malade ; je m'y montrai peu expérimenté. Ce fut ce qui me coûta le plus ; j'avais de la peine surtout à habiller et déshabiller Boppi. Mais il se montrait si patient et si reconnaissant que je rougissais de ma répugnance et me donnais d'autant plus de peine pour le servir consciencieusement.



J'avais presque complètement déserté le salon de mon professeur. J'étais allé plus souvent chez Elisabeth, dont la maison avait pour moi malgré tout un attrait qui ne diminuait pas. J'allais m'asseoir chez elle, et en prenant une tasse de thé ou un verre de vin, je m'amusais à la voir jouer à la maîtresse de maison. Ma passion me revenait bien quelquefois par accès, quoique j'opposasse une constante ironie à tout le sentimentalisme à la Werther qui cherchait à faire invasion chez moi. Mais la jalousie égoïste et lâche de la jeunesse m'avait définitivement abandonné. Nous étions en général sur un pied de guerre familial et amical et nous rencontrions rarement sans nous disputer affectueusement. L'intelligence souple, et comme il arrive souvent chez les femmes, un peu faussée, de ma jolie amie ne s'accordait pas trop mal avec mon pauvre être amoureux. Nous avions

mutuellement beaucoup d'estime l'un pour l'autre, mais nous ne nous en querellions que plus énergiquement lorsqu'il ne s'agissait que de bagatelles. Je m'amusais en particulier à défendre contre elle le célibat, — contre elle que j'aurais, il y avait si peu de temps, donné ma vie pour épouser; et elle ne se fâchait pas des petites plaisanteries que je lui faisais sur son mari, un brave garçon tout fier de l'esprit de sa femme.

Mon vieil amour continuait à brûler sans bruit. Ce n'était plus maintenant un feu d'artifice prétentieux, mais une chaleur durable et bienfaisante qui gardait mon cœur jeune, et à laquelle un vieux célibataire endurci comme je l'étais pouvait à l'occasion se chauffer les mains les soirs d'hiver. Depuis que la vie de Boppi était réunie à la mienne, que j'avais cette précieuse certitude d'une affection sûre et loyale à mes côtés, mon amour d'antan ne présentait plus de danger pour moi, et je pouvais le laisser s'épanouir, jolie fleur de jeunesse et de poésie.

Elisabeth, par ses malinétés bien féminines, me fournit vite, du reste, l'occasion d'envisager les choses avec plus de froideur et de me féliciter sincèrement de mon célibat.

Depuis que le pauvre Boppi vivait avec moi, je négligeais de plus en plus la maison de mon amie. Nous lisions des livres, nous feuilletions des albums de gravures et des journaux, nous jouions aux dominos. Nous nous étions procuré un barbet qui nous distrayait, et de nos fenêtres nous épiions l'arrivée de l'hiver. Nous échangeions enfin quotidiennement une foule de propos plus ou moins intelligents. L'infirme avait, sur la vie et sur le monde, des opinions réfléchies, une vue nette et réchauffée de bonne humeur, et chaque jour j'apprenais quelque chose de lui. Quand vinrent les fortes chutes de neige, quand l'hiver déploya devant nos fenêtres sa pure splendeur, nous nous accagnardâmes avec une joie d'enfants au coin de notre poêle. Notre vie fut une vraie idylle d'intérieur. Cet art de connaître les hommes, après lequel j'avais tant et si vainement usé mes souliers, vint ainsi me trouver chez moi. Boppi, observateur silencieux et pénétrant, avait l'esprit encore tout rempli des images

de la vie de son entourage précédent. Il pouvait être, quand il était bien disposé, un admirable conteur. Il avait, dans toute sa vie, côtoyé trois douzaines d'hommes peut-être, et à peine. Il ne s'était jamais jeté dans la mêlée. Il connaissait pourtant la vie bien mieux que moi ; il était habitué à faire attention aux plus petits détails, et il savait trouver en chaque créature humaine une source d'expérience, de connaissance et de savoir.

Notre distraction favorite, maintenant comme avant, c'était le monde des bêtes. Nous imaginions, sur les animaux du jardin zoologique, que nous ne pouvions plus aller voir, des histoires et des fables de tout genre. La plupart du temps, nous ne les racontions pas, mais les improvisions en forme de dialogues. C'était, par exemple, une déclaration d'amour entre deux perroquets, des difficultés de famille chez les bisons, ou des causeries du soir de sangliers.

Les après-midi et les soirées passaient facilement et rapidement. J'étais toujours de la meilleure humeur possible. Je travaillais volontiers et aisément, et je m'étonnais de ma paresse, de mon dégoût, de ma mélancolie d'auparavant. Les meilleurs temps passés avec Richard n'étaient pas plus beaux que ces jours sereins et tranquilles vécus au coin de notre poêle en compagnie de notre barbet, pendant que les flocons dansaient devant les fenêtres.

Mon cher Boppi commit alors sa première et sa dernière bêtise. Le contentement me rendait aveugle ; je ne m'aperçus pas qu'il souffrait plus qu'auparavant.

Lui, par affection pour moi, par une admirable discrétion, ne se montrait pas moins joyeux, ne se plaignait pas, ne me demandait pas même de ne plus fumer. La nuit, il ne dormait pas ; il souffrait, toussait, gémissait doucement. Tout à fait par hasard, un soir, je me trouvais occupé à écrire dans la chambre à côté de la sienne. Il me croyait depuis longtemps couché et je l'entendis se plaindre. Le pauvre garçon fut tout effrayé et bouleversé quand j'entrai brusquement avec la lampe dans sa

chambre. Je posai la lumière près de lui, je m'assis sur son lit et commençai un sérieux interrogatoire. Il essaya longtemps de m'échapper, mais je finis par découvrir la vérité.

— Ce n'est pas si terrible, me dit-il craintivement, seulement, suivant les mouvements que je fais, des crampes au cœur et quelquefois aussi quand je respire.

Il s'en excusait presque, comme s'il avait commis un crime en tombant malade.

Le lendemain matin, j'allai chercher un médecin. C'était un beau jour clair, de gelée ; la marche me fit oublier mon angoisse et mes soucis. Je fis même des projets pour Noël ; je cherchai ce qui pourrait bien faire plaisir à Boppi. Le médecin était encore chez lui ; je le suppliai de venir tout de suite avec moi. Nous partîmes dans sa commode voiture, montâmes les escaliers et entrâmes dans la chambre de Boppi. Il commença à l'examiner, le palpant, le tapotant de son doigt, écoutant. Son visage devenait un peu plus sérieux, sa voix plus douce, mais toute la joie qui était en moi s'effondra.

« Paralytie, faiblesse du cœur, cas grave. » J'écoutai et je notai tout ; et je fus étonné de la façon résignée dont j'acceptai l'ordre de mener mon ami à l'hôpital.

L'après-midi vint la voiture des malades. Lorsque je rentrai chez nous, notre appartement me parut terriblement triste, avec le barbet qui venait se réfugier dans mes jambes, le grand fauteuil de malade poussé de côté, et la chambre vide.

Ainsi vont toutes les affections. Elles causent bien des souffrances, et les jours qui suivirent j'en eus ma large part. Mais il importe si peu que l'on souffre ou que l'on ne souffre pas quand une sympathie puissante vous accompagne, que le lien étroit et vivant qui vous unit à toute vie n'a rien perdu de sa force, et quand l'affection surtout reste intacte et ne diminue pas. Je donnerais tous les jours de joie que j'ai eus jusqu'à présent, toutes mes passionnettes amoureuses, tous mes projets de poète, si leur abandon m'assurait le privilège de pénétrer une fois encore dans le Lieu très-saint. Les yeux et le cœur vous font terrible-

ment mal ; votre orgueil et votre vanité reçoivent plus d'un mauvais coup ; mais après on est tellement plus paisible, plus modeste, plus mûr, et la vie intérieure est tellement plus intense !

Déjà avec la blonde petite Agi une bonne partie du vieil homme était mort en moi. Je dus voir maintenant mon pauvre bossu, à qui j'avais donné toute mon affection, avec lequel j'avais partagé ma vie, souffrir, et lentement mourir. Je souffris chaque jour avec lui ; j'eus ma part de toutes les épouvantes et de toutes les splendeurs de sa mort. Je n'étais qu'un débutant dans l'*ars amandi* ; je dus commencer par le plus sérieux chapitre de l'*ars moriendi*. Je n'ai rien à cacher de ce temps, comme j'ai dû le faire pour mon temps de Paris. J'en parlerai à haute voix, comme une femme de l'époque de ses fiançailles, et un vieillard de ses années d'adolescence.

Je vis mourir un homme dont la vie n'avait été que souffrance et qu'amour. Je l'entendis plaisanter comme un enfant pendant qu'il sentait en lui le travail de la mort. Je le vis, dans ces atroces douleurs, chercher mon regard, non pour mendier des secours, mais au contraire pour m'encourager, me montrer que ces souffrances et ces convulsions avait laissé intact le meilleur de lui-même. Les yeux s'agrandissaient alors, et l'on ne voyait plus son visage flétri, mais seulement l'éclat des ses grandes prunelles.

— Que puis-je faire pour toi, Boppi ?

— Raconte-moi quelque chose. Quelque chose sur le tapir, par exemple.

Je lui parlais du tapir. Il fermait les yeux ; j'avais de la peine à parler sur mon ton habituel, les larmes étaient près de mes paupières. Lorsque je le croyais distrait ou endormi, je m'arrêtai. Alors il ouvrait de nouveau les yeux :

— Et ensuite ?

Je continuais mon récit sur le tapir, sur le barbet, sur mon père, sur le méchant petit Matteo Spinelli, sur Elisabeth.

— Oui, elle a épousé un imbécile. Ainsi va la vie, Peter.

Il se mettait quelquefois à parler tout à coup de la mort :

— Ce n'est pas une plaisanterie, Peter. Le travail le plus dur n'est pas si dur que la mort. On en vient à bout, pourtant. Ou bien.... quand la maladie me laisse en paix, j'ai vraiment envie de rire. Mourir, pour moi, c'est tout bénéfice. Je serai débarrassé de ma bosse, de mon pied trop court, de ma hanche paralysée. Pour toi, ce sera dommage quand elle viendra emporter tes larges épaules et tes jambes robustes.

Une fois, dans les derniers jours, il se réveilla d'un court sommeil et dit à haute voix :

— Le ciel n'est pas comme les pasteurs le croient. Le ciel est beaucoup plus beau, beaucoup plus beau.

La femme du menuisier venait souvent. Elle était compatissante et désireuse de se rendre utile. A mon grand chagrin, son mari se tint absolument à l'écart.

— Qu'en penses-tu? demandai-je à Boppi un jour; est-ce qu'il y aura aussi un tapir dans le ciel?

— Oui, me dit-il. Et il fit encore un signe de tête d'assentiment. Il y aura toutes les espèces de bêtes là-haut, même le chamois.

A Noël, nous fîmes une petite fête près de son lit. Les grands froids étaient venus, puis le dégel; et la nouvelle neige recouvrait le verglas. Je ne remarquai rien de tout cela. J'appris qu'Elisabeth avait eu un petit garçon; la chose me sortit de la tête. Je reçus une drôle de lettre de M^{me} Nardini; je la lus en grande hâte et la mis de côté! Je faisais au galop mon travail avec la seule idée de garder le plus de temps possible pour moi et mon malade. Je courais, plein d'une agitation impatiente, à l'hôpital. Là, je retrouvais le calme, et je restais assis pendant des demi-journées au chevet de Boppi, dans une paix aussi profonde que le rêve.

Il eut, un peu avant la fin, quelques meilleures journées. Ce fut étrange de voir à quel point les mois qui venaient de s'écouler s'effacèrent de sa mémoire et comme il vécut complètement dans les années précédentes. Deux jours entiers, il ne parla que de sa mère. Il ne pouvait pas parler longtemps; mais pendant

ces silences qui duraient quelquefois plusieurs heures, on voyait qu'il pensait toujours à elle.

— Je t'ai trop peu parlé d'elle, me dit-il. Tu ne dois rien oublier de ce qui la concerne ; parce qu'alors plus personne ne se souviendrait d'elle et ne lui serait reconnaissant. Ce serait bon, Peter, si tous les hommes avaient une mère comme la mienne. Elle ne m'a pas mis à l'hospice, lorsque je n'ai plus pu travailler.

Il se recoucha et respira péniblement. Une heure après, il recommença :

— C'était moi qu'elle aimait le mieux de tous ses enfants ; elle m'a gardé près d'elle jusqu'à sa mort. Les frères sont partis pour l'étranger ; ma sœur a épousé le menuisier. Je suis resté à la maison, et, si pauvre qu'elle fût, elle ne m'a jamais laissé manquer de rien. Il ne te faut pas oublier ma mère, Peter. Elle était toute petite, peut-être plus petite encore que moi. Sa main, quand elle se posait sur la mienne, ne pesait pas plus qu'un tout petit oiseau. « Un cercueil d'enfant sera suffisant pour elle », a dit Rutimann, notre voisin, lorsqu'elle est morte.

Pour lui aussi un cercueil d'enfant aurait presque suffi. Il était couché à bout de forces, et si pâle dans son lit d'hôpital bien propre. Les mains étaient comme des mains de femme malade, longues, étroites, toutes blanches, et un peu courbées. Lorsqu'il cessa de songer à sa mère, ce fut mon tour. Il parlait de moi comme si je n'étais pas présent :

— C'est une tête brûlée, bien sûr ; mais il aurait pu tourner plus mal. Sa mère est morte trop tôt.

— Est-ce que tu me reconnais encore, Boppi ? lui demandais-je.

— Certainement, monsieur Camenzind, me répondait-il en plaisantant ; et il riait doucement.

— Si je pouvais seulement chanter, ajouta-t-il tout de suite. Le dernier jour il me demanda encore :

— Toi, est-ce que c'est bien cher ici, à l'hôpital ? Cela pourrait finalement coûter trop cher.

Il n'attendit pas ma réponse. Une rougeur légère passa sur

son visage blême ; il ferma les yeux et il eut un instant une expression de bonheur surhumain.

— C'est la fin ! dit la sœur.

Mais il ouvrit encore une fois les yeux ; il me regarda d'un air espiègle et remua les sourcils comme pour me faire un signe. Je me levai, je posai ma main sur son épaule gauche et le relevai tout doucement. Cela le soulageait en général. Lorsqu'il sentit le poids de ma main, ses lèvres se contractèrent encore une fois comme sous une brève impression de douleur. Il tourna ensuite un peu la tête et trembla comme s'il avait eu froid tout à coup. Ce fut la délivrance.

— Es-tu bien, Boppi ? lui dis-je encore.

Mais la vie l'avait déjà abandonné. Je sentis son corps qui se refroidissait sous mes doigts. C'était le 7 janvier, 1 heure après-midi. Vers le soir nous remîmes tout en ordre ; le pauvre corps contrefait reposa paisible et propre. La mort ne le défigura pas jusqu'au moment où il fut temps de l'enlever et de l'enterrer. Pendant ces deux jours, j'avais été tout étonné de ne me sentir ni particulièrement triste, ni très désemparé. J'avais prévu si souvent pendant sa maladie la séparation et le départ inévitable et j'en avais tant souffert par avance que la douleur en moi était presque endormie et je ne pleurai même pas.

Devenu plus léger, le plateau de la balance chargé de mon chagrin commença à remonter lentement.

Pourtant il me sembla que le moment était propice pour quitter sans bruit la ville et m'en aller chercher du repos n'importe où, si possible dans le sud. Je pourrais là mettre enfin sérieusement sur le métier le canevas grossièrement esquissé de mon poème. J'avais un peu d'argent en poche. Je me débarrassai de toutes les obligations qui auraient pu me retenir et je fis tous mes préparatifs pour pouvoir, dès le début du printemps, faire ma malle et partir. D'abord pour Assise, où ma marchande de légumes attendait ma visite, ensuite pour quelque coin de montagne, le plus tranquille possible, où je pourrais me mettre sérieusement à l'ouvrage. J'avais vu suffisamment, me sem-

blait-il, l'œuvre de la vie et de la mort pour que je pusse supposer que d'autres seraient disposés à entendre mes réflexions à ce sujet. Dans une impatience joyeuse j'attendis le mois de mars. J'avais par avance l'oreille pleine des énergiques jurons italiens et dans le nez un parfum irritant et épicé de rizotto, d'oranges et de vin de Chianti.

Mon plan était parfait. Plus je l'examinais, plus il me satisfaisait. Je fis bien, du reste, de jouir par avance du Chianti, car tout tourna bien différemment de ce que je pensais.

Une lettre pathétique, écrite dans un style extraordinaire, me parvint en février de l'aubergiste Nydegger. Il m'apprenait que la neige était tombée en grande quantité dans le village et que bien des choses pourraient aller mieux pour les hommes comme pour les bêtes. La santé de mon père, en particulier, laissait fortement à désirer et, en un mot, il serait bon que j'envoie de l'argent ou que je vienne faire un tour de leur côté. Comme la première alternative ne me plaisait guère et que le vieux me faisait vraiment souci, je partis. J'arrivai par un temps effroyable. Les bourrasques de neige cachaient complètement les montagnes et les maisons et il fut heureux pour moi que je connusse aussi bien le chemin. Le vieux Camenzind n'était pas au lit, comme je l'avais supposé, mais bien assis, l'air tout désespéré et tout misérable, au coin du poêle, sous l'œil vigilant d'une voisine. Celle-ci lui avait apporté son lait et en profitait pour lui faire avaler un sermon, aussi long qu'approfondi, sur sa mauvaise vie. J'entrai ; elle ne s'interrompt pas pour si peu.

— Ferme, voilà Peter ! dit le vieux pêcheur, qui cligna de l'œil gauche de mon côté.

Mais elle continua, imperturbable, sa prédication. Je m'assis sur une chaise et attendis que la source de cette éloquence fût tarie. Il y avait du reste dans son discours bien des choses dont je pus, moi aussi, faire mon profit. Je m'amusais pendant ce temps à suivre de l'œil la neige de mon manteau et de mes souliers qui fondait en formant d'abord un marécage autour de mon siège et s'étalant ensuite en un lac tranquille. Lorsque la

voisine se décida enfin à s'arrêter, la réception officielle put avoir lieu et elle y prit amicalement part.

Mon père avait bien perdu de ses forces. Je me souvins de la courte tentative de le soigner que j'avais faite l'année précédente. Mon départ d'alors n'avait donc servi à rien. La situation semblait avoir empiré et je n'avais rien de mieux à faire, me semblait-il, que de prendre à Nimikon mes quartiers d'hiver.

Après tout, on ne peut pas demander à un vieux paysan bourru, qui n'a jamais été un modèle de vertu, de se transformer, dans ses jours de vieillesse et de maladie, en un ange de douceur, et d'assister, la larme à l'œil, à l'éveil de l'amour filial chez son fils. Mon père en était certes bien loin. Plus malade il était, plus maussade il devenait. Il me faisait payer tous les tourments que je lui avais infligés dans le temps, si ce n'est avec les intérêts, au moins bien pesés et bien comptés. Il était avare de paroles et méfiant à mon égard ; mais il disposait d'une multitude de vilains moyens pour se montrer, malgré son silence, mécontent, amer et hargneux. Je me demandais quelquefois si avec l'âge je deviendrais, moi aussi, un hibou répugnant et odieux comme il était. Pour la boisson, il n'avait pas changé. En avalant le verre de bon vin du Midi que je lui versais deux fois par jour, il prenait son air le plus renfrogné. Il ne me pardonnait pas de remporter toujours la bouteille dans notre cave vide, dont je gardais soigneusement la clef.

Lorsqu'arriva le moment où j'avais pensé partir pour Assise, la neige avait encore un mètre de haut. Ce n'est qu'en avril que nous vîmes poindre le printemps. Le dégel fut, autour du village, plus soudain et plus mauvais qu'il ne l'avait été depuis des années. Le jour comme la nuit nous entendions les sifflements du föhn, le craquement des avalanches lointaines, le grondement sombre des torrents, entraînant avec eux les blocs de rochers et les arbres arrachés qu'ils jetaient sur nos étroits et maigres pâturages.

La fièvre du föhn m'empêcha de dormir. Nuit après nuit j'écoutais, étonné et angoissé, les plaintes de la tempête, le bruit

des neiges qui dévalaient, le lac en fureur qui se brisait sur ses rives.

Pendant cette période fiévreuse, ces luttes terribles du printemps, ma blessure d'amour mal guérie recommença à me faire souffrir atrocement. Je me levais la nuit, je me mettais sur le palier de notre porte et dans une rage de douleur je criais à l'orage des mots d'amour pour Elisabeth. Depuis cette nuit brûlante de Zurich où j'avais couru comme un fou de la maison de la jeune peintre italienne jusqu'aux collines, jamais la passion n'avait été si effroyablement et si irrésistiblement maîtresse de moi. Je croyais voir parfois la jolie femme pour laquelle je souffrais, tout près, devant moi. Elle me souriait ; elle reculait pourtant à chaque pas que je faisais vers elle. Mes pensées, d'où qu'elles vinssent, retournaient irrésistiblement à elle. Comme un blessé, je ne pouvais me lasser d'irriter la plaie qui me faisait souffrir. J'avais honte de moi ; c'était douloureux et inutile. Je maudissais le föhn. Et pourtant, à côté de toutes mes souffrances, au fond de mon cœur, j'avais comme un sentiment de joie réchauffante. Ainsi, jeune garçon, les rêves que je faisais sur Rosi Girtaner m'emportaient comme une vague triste et me laissaient tout étourdi.

Je compris que je ne trouverais pas de remède au mal dont je souffrais. Je voulus au moins essayer de travailler. Je cherchai d'abord quelle structure je pourrais donner à mon œuvre. Je fis beaucoup de projets jusqu'à ce que je me rendisse compte que l'heure n'avait pas encore sonné. Les mauvaises nouvelles du föhn affluaient alors de partout. La misère commença à régner au village ; les digues des torrents avaient été en partie rompues et bien des maisons, des granges et des écuries avaient souffert. De tout le district arrivaient des familles dont l'habitation avait été détruite. Il n'y avait plus partout que des plaintes et de la misère et on ne trouvait de l'argent nulle part. A ce moment-là, et ce fut très heureux pour moi, le maire me fit venir dans la petite chambre du conseil municipal et me demanda si je serais disposé à faire partie d'un comité constitué pour re-

médier autant que possible au dénuement général. J'aurais, pour ma part, à défendre les intérêts de la commune auprès des autorités cantonales, à tâcher d'exciter par des articles de journaux la sympathie et à obtenir ainsi l'assistance pécuniaire du pays. Je fus heureux de pouvoir oublier mes inutiles et égoïstes souffrances dans une tâche sérieuse et digne de mes efforts et je m'attelai désespérément au travail. A Bâle, où j'écrivis toute une série de lettres, je trouvai facilement et rapidement quelques collecteurs. Le canton, comme nous le prévoyions, n'avait pas d'argent ; il ne pouvait nous envoyer que des ouvriers pour aider aux travaux. Je m'adressai aux journaux ; je publiai des articles et des appels. Les lettres, les dons, les demandes de renseignements affluèrent. Outre le travail d'écriture, j'eus à me débattre aussi, pour ce qui concernait la commune, avec les crânes durs des paysans du conseil municipal.

Ces quelques semaines de travail absorbant et urgent me firent du bien. Lorsque notre œuvre prit une marche plus régulière, que je devins moins nécessaire, l'herbe croissait sur les pâturages, et le bleu du lac se mariait de nouveau à la verdure des prairies, complètement débarrassées de neige. Mon père passait des jours tolérables, mes chagrins d'amour, pareils aux débris sales des avalanches, avaient fondu au soleil et il n'en restait plus trace. Dans ce mois-ci, autrefois, mon père goudronnait le canot ; ma mère le regardait faire depuis le jardin, et moi je surveillais leurs allées et venues, les nuages de la pipe et le vol des papillons. Mais cette année il n'y avait pas de canot à vernir ; la mère était morte depuis longtemps et le père errait tout soucieux dans la maison délabrée. L'oncle Conrad, lui aussi, me faisait souvenir des temps anciens. Je l'enmenais quelquefois prendre un verre avec moi. Je cachais soigneusement la chose à mon père. Je l'écoutais me parler de toutes les bonnes idées qu'il avait eues autrefois. Il en riait, bon enfant, mais n'en tirait pas moins quelque orgueil. Il ne faisait plus de projets maintenant ; l'âge l'avait fortement marqué. Mais il avait toujours dans son visage, comme dans son

rire, quelque chose de jeune et d'espiègle qui me faisait du bien. Il était ma distraction et ma consolation lorsque je n'y tenais plus à la maison, près de mon père. Quand nous allions ensemble à l'auberge, il trottait à petits pas pressés, et de ses pauvres jambes cagneuses et toutes maigres, s'efforçait anxieusement de garder le pas.

— Il faut prendre la voile, oncle Conrad.

Je l'encourageais ainsi, et de la voile nous en venions à notre vieux canot, qui n'était plus là et qu'il plaignait comme un mort aimé. Et comme le petit bateau m'était cher, à moi aussi, qu'il me manquait également, nous parlions de lui et de tout ce qui lui était arrivé sans omettre le moindre détail.

Le lac était toujours bleu comme il l'était dans le temps. Le soleil n'avait pas moins d'éclat et de chaleur. Je regardais danser les papillons. J'étais devenu un vieux garçon, mais tout me paraissait avoir si peu changé. Pourquoi n'irais-je pas maintenant comme auparavant me coucher sous les pins et me bercer des rêveries enfantines d'autrefois ? Que je me fisse de fortes illusions, qu'une bonne partie de mes années m'eût dit adieu sans retour, la cuvette de fer-blanc rouillée dans laquelle je me lavais chaque matin me le disait assez, en me renvoyant mon image, mon visage au nez épais et à la bouche fatiguée. Camenzind senior veillait du reste de son côté, avec un plein succès, à ne pas me laisser ignorer que les temps étaient changés. Lorsque je voulais être tout à fait ramené à la réalité, je n'avais qu'à ouvrir l'étroit tiroir de la table de ma chambre à coucher. Là gisait, endormie, mon œuvre future : un paquet d'essais vieillis, et cinq ou six projets ébauchés sur papier in-quarto. Mais j'ouvrais rarement ce tiroir.

Outre les soins exigés par l'état de santé de mon père, la mise en état de tout notre train de maison, trop longtemps négligé, me donnait passablement à faire. Des précipices s'ouvraient dans les planchers, le fourneau et le foyer étaient en mauvais état, fumaient et sentaient. Les portes ne se fermaient pas, l'escalier à échelle qui menait à la fenière,

l'ancien emplacement des corrections paternelles, n'était plus praticable sans danger. Avant de pouvoir y porter remède, il me fallut aiguiser la hache, repasser la scie, emprunter un marteau et réunir des clous. Ensuite, dans ce qui restait de notre provision de planches, trouver parmi les moins vermoulues celles qui m'étaient nécessaires.

L'oncle Conrad me donna un coup de main pour réparer les instruments et la vieille pierre à aiguiser ; il était trop vieux et trop courbé pour pouvoir rendre beaucoup de services. Je dus déchirer mes mains tendres d'écrivain aux bois récalcitrants, consolider de mon mieux la meule vacillante, et faire de l'acrobatie tout autour du toit, car il était devenu trop fragile pour que je pusse monter dessus. Je clouai, je tapai, je plaçai des bardeaux, je sciai. De mon pauvre corps, devenu épais avec les années, coulèrent bien des gouttes de sueur.

Pendant le travail, et surtout pendant la réparation de ce misérable toit, je m'arrêtais quelquefois un moment. Je me redressais, j'aspirais une ou deux bouffées de mon cigare qui s'éteignait ; je regardais le bleu du ciel et je jouissais de ma paresse, dans la certitude joyeuse où j'étais que mon père ne pouvait arriver pour me secouer et me gronder. Des voisins passaient : des femmes, des vieillards, des enfants de l'école. Pour charmer mes loisirs, j'entamais une conversation amicale avec eux. Je me fis petit à petit la réputation d'un homme avec lequel on pouvait à l'occasion échanger quelques idées intelligentes.

— Il fait chaud aujourd'hui, Lisbeth.

— Il fait chaud, Peter. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je répare le toit.

— Ça ne peut pas lui faire de mal. Il y avait assez longtemps qu'il en avait besoin.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Qu'est-ce qu'il fait, le vieux ? Il ne doit pas avoir loin des septante.

— Quatre-vingts, Lisbeth, quatre-vingts. Qu'est-ce que tu

penses ? Si nous devenions aussi vieux ? Ce n'est pas une plaisanterie !

— C'est sûr, Peter. Mais maintenant il faut que j'aille. Mon homme veut avoir à manger. Porte-toi bien.

— Adieu. Lisbeth.

Et pendant qu'elle s'en allait, sa petite écuelle attachée dans un mouchoir, je soufflais des nuages dans l'air, je la suivais des yeux et je me demandais comment il se faisait, alors que tout le monde vaquait si diligemment à ses affaires, que j'en fusse encore, après deux jours pleins, à tourner et à taper autour de la même poutre.

Le toit fut pourtant finalement réparé. Le père s'intéressait extraordinairement à mon travail. Il m'était naturellement impossible de le hisser là-haut. Je dus tout lui expliquer en détail, lui rendre compte, sans rien omettre, de chaque poutre placée, ce qui n'alla pas sans quelque hablerie de ma part.

— C'est bien, disait-il, condescendant. C'est bien ; mais je n'aurais jamais cru que tu finirais cette année.



Quand je réfléchis à toutes mes allées et venues, à toutes les expériences de ma vie, je m'aperçois que j'ai une fois de plus, et en ma personne, prouvé la vérité du vieux dicton : les poissons sont faits pour vivre dans l'eau, les paysans pour vivre à la campagne. Toute l'adresse possible ne fera pas d'un Camenzind de Nimikon un citadin et un homme du monde. J'en ai pris maintenant mon parti. Je trouve la chose normale et je me félicite seulement que ma chasse au bonheur m'ait finalement et involontairement ramené dans le vieux coin auquel j'appartiens, entre le lac et les montagnes. Là, mes qualités et mes défauts, mes défauts surtout, ont quelque chose de naturel et le parfum du terroir. Là-bas j'avais oublié mon pays. Je n'étais pas loin de me considérer moi-même comme une plante rare et merveilleuse. Je vois maintenant que j'avais seulement l'esprit de Nimikon. C'était lui qui travaillait en moi et qui ne pouvait se plier aux usages d'un autre monde. Ici, personne n'aurait l'idée de

me considérer comme un original ; et quand je contemple l'oncle Conrad ou mon vieux papa, je me trouve un fils et un neveu des plus légitimes. Mes voyages en zig-zag dans le domaine de l'esprit et ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation peuvent se comparer à la célèbre course à voile de l'oncle Conrad. Ils m'ont coûté seulement plus cher qu'à lui en soucis, en argent et en belles années. Extérieurement aussi, depuis que mon cousin Kuoni me taille la barbe, que je porte des ceintures pour tenir mes pantalons et que je me promène en bras de chemise, je suis redevenu tout à fait un indigène. Quand je serai à mon tour grisonnant et vieilli, je prendrai, sans que personne y fasse attention, la place de mon père ; je jouerai après lui le même petit rôle dans la vie du village. Les gens savent seulement que je suis resté beaucoup d'années à l'étranger ; je me garde bien de leur dire quel vilain métier j'ai fait là-bas et dans combien de boubiers j'ai mis le pied ; je serais joliment tourné en dérision et j'aurais vite mon sobriquet. Que je parle d'Allemagne, d'Italie ou de Paris, j'arrange les choses à ma manière, et même dans mes plus honnêtes récits je me demande toujours si j'ai été absolument véridique.

Qu'est-il advenu de tant de courses vagabondes et de tant d'années consumées ? La femme que j'aimais et que j'aime encore élève à Bâle ses deux jolis enfants. L'autre, celle qui m'aimait, s'est consolée et continue à vendre et à acheter des fruits, des légumes et des graines. Mon père, pour lequel je suis revenu au vieux nid, n'est ni mort ni guéri. Il est toujours assis vis-à-vis de moi, sur sa couchette, me surveille et me jalouse parce que je détiens la clef de la cave.

Mais ce n'est pas tout. Bien des gens qui me furent chers sont maintenant au ciel.

Avec ma mère, il y a mon ami de jeunesse qui s'est noyé ; il y a la blonde Agi et mon petit bossu Boppi. J'ai vu réparer bien des maisons dans le village. J'ai vu refaire les deux digues. Il ne tiendrait qu'à moi d'être du conseil municipal. Mais il y a déjà assez de Camenzind là-bas.

Une nouvelle perspective s'est ouverte pour moi. L'aubergiste Nydegger, dans la salle duquel nous avons bu tant de litres de vin vaudois, de vin du Valais et de la Valteline, commence à descendre rapidement la côte. Il n'a plus de goût à ses affaires. Il se plaignait encore à moi ces jours derniers. Le pire, c'est que s'il n'y a personne du pays pour le faire, ce sera une brasserie étrangère qui achètera l'auberge. Tout sera gâté; nous n'aurons plus à Nimikon un seul coin confortable. On y mettra quelque gérant étranger qui vendra naturellement plus volontiers de la bière que du vin, et qui massacrera et empoisonnera la bonne cave de Nydegger. Depuis que je sais ça, je n'ai plus de repos. A Bâle j'ai encore un peu d'argent à la banque. Le vieux Nydegger ne trouverait pas en moi son pire successeur. Mais il y a un accroc. Tant que mon père vivra, il me sera impossible de me faire aubergiste. D'abord, je ne pourrais jamais le tenir à l'écart des tonneaux; et puis il triompherait trop bruyamment. Avec tout mon latin et mes études, je n'en serais arrivé qu'à être aubergiste à Nimikon et rien de plus. Ça ne peut pas aller. Et même je commence tout doucement à escompter la mort du vieux. Sans aucune impatience, mais seulement quand je songe à mes projets.

Oncle Conrad a de nouveau depuis quelque temps une soif d'agir qui, après tant d'années d'assoupissement, ne me plait guère. Il garde constamment l'index à la bouche et un pli au front; il marche à petits pas pressés dans sa chambre, et quand il fait beau regarde souvent du côté de l'eau. Je croirais presque qu'il va se remettre « à construire des bateaux », dit sa vieille Cenzine. Il paraît plus actif et plus entreprenant en effet qu'il ne l'était depuis longtemps. Son visage prend une expression de ruse et d'orgueil, comme s'il savait enfin exactement où il va en venir. Mais au fond, je crois qu'il n'y a rien. C'est seulement son âme, fatiguée maintenant, qui demande des ailes pour s'envoler bientôt là-haut, chez lui: « Il faut prendre la voile, oncle Conrad. »

Si je ne me trompe pas dans mes prévisions, ces messieurs de

Nimikon assisteront à un spectacle inouï. J'ai décidé à part moi de dire quelques mots sur sa tombe après le curé, bien que cela ne se soit pas fait ici jusqu'à présent, Je rappellerai le souvenir de l'oncle Conrad comme celui d'un saint et d'un enfant de Dieu ; et à la partie édifiante j'ajouterai une bonne poignée de poivre et de sel pour tous les parents en deuil, qui ne l'oublieront et ne me le pardonneront pas de sitôt. J'espère bien que mon père sera encore là et assistera à la cérémonie.

Dans le tiroir repose le commencement de mon grand poème. « L'œuvre de ma vie », pourrais-je dire. Mais ces mots sonnent trop pathétiques, et je les garde pour moi. Je dois reconnaître que le milieu et la fin n'ont pas encore les jambes solides. Le temps viendra peut-être où je pourrai m'y remettre, le continuer et le finir. Car mes ambitions juvéniles n'ont pas eu tort et je suis devenu un poète.

J'attache quelque importance à la chose, plus en tout cas qu'au conseil municipal où à la reconstruction des digues. Mais ma vraie richesse, à mes yeux, ce sont mes souvenirs : tous les événements de ma vie disparus dans le passé, mais non oubliés, les chères figures rencontrées, depuis la jolie Rosi Girtaner jusqu'à mon pauvre Boppi.

HERMANN HESSE.

(Traduit de l'allemand par J. Brocher.)





VARIÉTÉS



ART BYZANTIN

Le temps n'est plus où l'on réservait le nom d'« art byzantin » aux productions les plus informes de la peinture du haut moyen âge, où l'on admettait que l'œuvre des artistes byzantins s'était bornée à répéter indéfiniment les figures conventionnelles de l'iconostase, et les compositions, fixées par une invariable tradition, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours dans les couvents de l'Athos : le Christ Pantocrator, au geste triste, au visage fatigué et laid, autour duquel, en zones concentriques, les prophètes, les apôtres et les saints montent la garde, pareillement mornes et vieilliss.

On sait maintenant que le sixième siècle byzantin a été l'un des grands siècles de l'histoire de l'art, et que Sainte-Sophie est une œuvre merveilleuse et unique. Ravenne a pris rang parmi les villes d'art célèbres, et l'une des impressions les plus entières qu'on rapporte d'un voyage en Italie est celle de la vieille ville de l'Adriatique, aujourd'hui le plus délaissé et le plus solitaire des chefs-lieux de province, où l'herbe pousse dans les rues, et où des églises sans apparence révèlent, une fois le seuil franchi, la splendeur de leurs mosaïques éblouissantes. On n'oublie pas non plus le paysage où se dresse, seul vestige de l'imposante cité de Classe, la basilique de Saint-Apollinaire, avec le gros campanile rond tout fissuré, du haut duquel on aperçoit, par-dessus l'étendue sombre de la *pineta*, la ligne bleue ou grise de l'Adriatique.

Il est donc admis que les constructeurs byzantins ont, sinon créé, du moins généralisé et systématisé l'une des dispositions

les plus originales de l'art architectural, la coupole sur plan carré, le raccordement de ce plan carré avec la ligne circulaire de la coupole étant obtenu par des pendentifs. Cette disposition, appliquée par un artiste de génie, a permis de réaliser, à Sainte-Sophie, une conception d'une ampleur surprenante et d'une magnifique hardiesse. On sait enfin que les mosaïstes byzantins ont été, dans leur art, les premiers et les plus grands maîtres et qu'avec eux la mosaïque, cette « peinture pour l'éternité », a trouvé les formules qui conviennent le mieux et à sa fonction décorative et à la matière spéciale qu'elle emploie. Avec des couleurs en petit nombre, les maîtres de Ravenne construisent un ensemble aux attitudes simples, aux contours fortement marqués, et où, comme à Saint-Apollinaire-le-Neuf et à Saint-Vital, la raideur apparente des figures dissimule un art de composition extrêmement savant. Il était impossible d'obtenir plus d'effet par des moyens aussi simples et sans sortir du programme strictement décoratif que l'artiste s'était tracé.

Mais ainsi la réhabilitation de l'art byzantin n'est pas complète. Ses chefs-d'œuvre reconnus se localisent dans le sixième siècle. Après cette date, on admet trop volontiers encore que l'histoire de l'art byzantin n'a été qu'une longue et stérile décadence. Avant cette date, on ne sait trop ce qu'il y a, et l'on se représente en général l'art byzantin surgissant de lui-même au milieu de la décadence romaine. Mais aucun art ne se renferme ainsi dans les limites d'un pays et d'un siècle ; aucun art non plus ne naît constitué de toutes pièces. De plus en plus, à mesure que les recherches se font plus scientifiques, l'histoire d'un art devient celle de ses origines, de son développement progressif et des relations qui l'unissent avec l'art des pays voisins. En présence des chefs-d'œuvre de l'art byzantin, on s'est demandé à la suite de quelles transformations et sous quelles influences apparaissait ainsi, en Orient et jusqu'au cœur de l'Italie, un art aussi différent de celui de l'antiquité romaine.

Beaucoup d'historiens ont pensé, et c'était évidemment l'explication la plus naturelle, que l'art byzantin n'était qu'une forme provinciale de l'art romain de la décadence, une décom-

position, opérée sur place et sous l'effet de facteurs sociaux et moraux, des éléments fournis par l'art officiel de l'empire. Mais voici qu'une théorie toute nouvelle est apparue. L'art byzantin serait la survivance d'un art original et indigène de l'Orient, antérieur à la conquête romaine et auquel le christianisme aurait donné l'occasion de se développer. Telle est la « question byzantine » qui a fait couler des flots d'encre dans le monde des historiens et des archéologues. Elle avait été posée déjà par Courajod, qui avait revendiqué pour l'Orient l'honneur d'avoir donné naissance à l'art chrétien. Mais Courajod était l'homme des paradoxes et quelques-uns de ceux qu'il a professés dans ses admirables leçons de l'Ecole du Louvre sont si étranges qu'ils ont fait du tort aux parties solides de son système. Plus récemment, la question a été mise à l'ordre du jour par les savants russes Aïnalof et Kondakof et surtout par un professeur de Graz, M. Strzygowski. Dans une brochure qui a fait quelque bruit et qui s'intitule *Orient ou Rome ?* il s'est prononcé pour les origines orientales de l'art chrétien, en appuyant sa thèse sur une foule d'observations suggestives et de faits restés inaperçus.

Au milieu de cette discussion si nourrie, il n'est pas facile au public de s'éclairer. Par leur nombre même, autant que par leur caractère spécial, les publications relatives à la question byzantine sont rendues peu accessibles. Le profane frémirait rien qu'en jetant les yeux sur les séries de titres que donne, sous la rubrique « Byzantinische Frage », la *Littérature byzantine* de Krumbacher, et, périodiquement, la *Revue byzantine* de Munich.

Aussi le public verra-t-il avec satisfaction le *Manuel d'art byzantin* que vient de publier M. Diehl¹, le seul qui existe, croyons-nous, avec celui que M. Bayet a donné dans la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts ». Malgré son titre, l'ouvrage de M. Diehl est beaucoup plus qu'un manuel ; c'est une véritable histoire de l'art byzantin, suffisamment complète pour qu'aucune question digne d'intérêt n'y ait été négligée, pour

¹ *Manuel d'art byzantin*, par Charles Diehl, correspondant de l'Institut et professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. — 1 vol. in-8° de XI, 837 pages. Paris, Picard, 1910.

qu'aucun monument de quelque valeur n'y ait été omis. Ce beau volume a toute la valeur d'un ouvrage de première main ; parmi les centaines de reproductions dont il est orné, un très grand nombre sont inédites ou du moins très difficiles à trouver ; de plus, M. Diehl est de ceux qui ont personnellement contribué à jeter la lumière sur les origines et surtout sur la diffusion de l'art byzantin. Rappelons ses remarquables recherches sur l'art byzantin dans l'Afrique du nord, puis dans l'Italie méridionale, — sujet repris depuis dans le bel ouvrage de M. Bertaux, — et son étude sur les mosaïques de Kahrié-Djami et la renaissance byzantine au quatorzième siècle.

La première question examinée par M. Diehl est naturellement celle des origines. Dès les premières pages, le lecteur voit la solution se dessiner : elle est en faveur de l'Orient. L'art et la science admettent désormais, comme un fait hors de contestation, la prépondérance des influences orientales dans la formation de l'art chrétien. Dès que le christianisme a été reconnu religion d'Etat, Rome n'a plus été dans le développement de l'art qu'une ville de province ; « Rome doit être exclue du débat. » Le christianisme a été dans son art comme dans sa doctrine une nouvelle victoire de l'Orient. Dans les cités grecques d'Asie, l'art hellénistique avait continué à se développer, très différent de l'art romain par sa fantaisie décorative, par le souci du détail pittoresque opposé à celui de la régularité imposante. Mais dans l'arrière-pays, loin des grandes villes du littoral, en Syrie comme sur le plateau anatolien, un art indigène et asiatique avait subsisté, tout pénétré d'influences persanes. Rejetée dans l'intérieur pendant la conquête gréco-romaine, la vieille civilisation nationale se ressaisit à l'apparition du christianisme. Dans ces pays si passionnément religieux, qui ont vu naître toutes les grandes hérésies, l'art indigène s'associa au christianisme triomphant dans une originale et merveilleuse floraison.

De cette œuvre, si longtemps ignorée, il était cependant resté beaucoup. Les vingt-cinq villes mortes de la Syrie offrent encore aujourd'hui l'ensemble remarquablement intact de leurs basiliques, de leurs maisons et de leurs hôtelleries ; ces cités du dé-

sert, étudiées pour la première fois par M. de Vogüé dans une exploration célèbre, transportent le voyageur au milieu d'une civilisation perdue, plus originale et plus nouvelle pour lui que celle de Pompéi. Là, à Tourmanin, à Qalb-Louzé, à Kalat-Seman, on trouve des églises à plan basilical ou à plan central, voûtées ou surmontées de coupoles, précédées de porches portant des tours, tout cela présentant de si frappantes analogies avec les monuments du moyen âge occidental qu'on a pu y apercevoir l'origine de l'art roman.

Mais ces basiliques en pierre taillée n'ont pu fournir aux architectes byzantins, qui employaient presque toujours la brique, que certains types nouveaux de coupole. C'est dans la décoration surtout — cette grammaire ornementale des archéologues, — que l'influence est évidente et directe. Dans les monuments de Syrie apparaissent ces décorations plates, ces surfaces délicatement ouvragées et sans relief, où l'ornement s'étale comme une broderie, et qui permettent au plus profane de reconnaître la main d'un artiste byzantin. Les Syriens avaient emprunté ce système nouveau à l'Orient perse, où avait toujours prévalu la décoration polychrome. Ils l'ont appliqué aux motifs de l'ornementation hellénistique, qui, peu à peu, se transforment : la feuille d'acanthé se dessèche et se stylise, les reliefs disparaissent ; l'ornement de la pierre est fouillé à la virole plutôt que taillé au ciseau, gravé plutôt que sculpté ; il n'embellit plus l'édifice par les formes plastiques du modelé, mais par des contrastes de couleur, « par des oppositions de noir et de blanc alternant sur le fond légèrement entaillé et qui détachent le dessin sur un champ d'ombre. » En même temps agissaient les influences égyptiennes, notamment l'influence hellénistique d'Alexandrie, moins aisée à déterminer, mais sensible cependant dans les scènes de genre, dans les paysages, dans le réalisme de la peinture et le goût du portrait individuel. Enfin, le voisinage de l'Asie assyrienne et persane, en même temps que les nécessités de la décoration des églises, imposent à l'art nouveau le style monumental et historique : les figures prennent de la gravité, de la symétrie, une dignité plus com-

passée, l'art primitif raidit et solennise les formes vivantes et souples de l'art hellénique. Et alors apparaît cet aspect « hiératique » si caractéristique de la peinture du moyen âge.

Ainsi l'Orient a envahi le monde chrétien : ce n'est pas sans étonnement que l'on prend connaissance de ces conclusions qui nous font voir en Occident, à Rome même, et dans les siècles que nous sommes habitués à considérer comme romains et classiques, des monuments venus de l'Orient. Oriental, le palais de Dioclétien à Spalato ! orientale, la charmante rotonde de Sainte-Constance, à Rome ! égyptiens, les sarcophages de porphyre de Sainte-Hélène et de Sainte-Constance, au Vatican !

M. Diehl, qui se prononce si nettement en faveur de la solution syrienne, ne suit pas cependant ceux qui voudraient éliminer Byzance même de la formation de l'art byzantin. Constantinople a joué son rôle de capitale en réunissant les divers apports du Sud et de l'Orient. Mais en les combinant, elle les a renouvelés. Dans cette ville si remplie de souvenirs antiques, la tradition classique avait persisté. La prospérité générale, le luxe des empereurs, l'abondance des matériaux de choix, les ressources de tout genre qu'une grande ville peut offrir, tout cela a donné à l'art une richesse et une grandeur inconnues aux cités de l'arrière-pays asiatique. Il s'est trouvé aussi que les artistes byzantins ont eu du génie ; l'œuvre originale, on le sait, n'est pas celle qui n'a rien imité, et on ne trouverait ni dans la Rome des papes ni dans la France gothique une œuvre aussi spontanée, aussi originale et aussi unique que Sainte-Sophie de Constantinople.

L'histoire de l'art ne se borne pas à étudier les chefs-d'œuvre de l'architecture ou de la peinture. M. Diehl retrace la même évolution dans toutes les productions des arts, en particulier dans les manuscrits à miniatures, dans l'iconographie, dont l'origine est orientale aussi, et palestinienne. Il y retrouve la même lutte entre le style hellénistique, avec sa vivante fantaisie, et le style monumental, sévère et fidèle à ses types arrêtés. Le célèbre manuscrit de Cosmas, au Vatican, marque le tournant de l'histoire de l'iconographie byzantine.

Mais l'effort créateur de l'art byzantin ne s'est pas arrêté au sixième siècle. Le rôle civilisateur de Byzance demeurerait médiocre, si pendant ces siècles où trois renaissances successives ont vivifié l'Occident, l'art de l'Orient était resté toujours pareil à lui-même, répétant indéfiniment, d'après les formules d'un canon invariable, les compositions de l'iconographie traditionnelle. Ici encore le livre de M. Diehl contribuera à rétablir la vérité des faits. Le tiers seulement du volume est consacré à la première période de l'art byzantin, à celle qui se clôt avec le sixième siècle. Dans les deux siècles suivants, sans doute, les monuments sont moins importants : il en est néanmoins de fort remarquables, comme cette église de Sancta-Maria Antiqua, découverte en 1900, sur le Forum de Rome, au pied du Palatin. L'époque iconoclaste, loin d'avoir étouffé la culture artistique en Orient, a au contraire coïncidé avec une nouvelle expansion de l'art byzantin et de son influence en Europe, — influence qui n'a pas été étrangère, sans doute, à la renaissance carolingienne.

Avec le neuvième siècle commence le second âge d'or de l'art byzantin, correspondant à la renaissance politique de l'empire. C'est alors que se constitue le type de ces églises à croix grecque qui vont se multiplier à l'infini dans tous les pays orthodoxes. On avait bâti déjà sous Justinien des églises en forme de croix, à cinq coupoles, une au centre et une sur chacun des bras de la croix. Cette disposition avait été appliquée, entre autres, à la fameuse église des Saints-Apôtres, aujourd'hui disparue, et dont Saint-Marc de Venise n'est qu'une magnifique copie. Mais dans l'église grecque du type classique, les coupoles secondaires ne se placent plus sur la croix même ; elles sont au-dessus des angles que les bras de la croix laissent entre eux. Ainsi l'édifice prend la forme d'un carré, où le dessin de la croix n'est plus visible de l'extérieur. En même temps la coupole se rétrécit et se surélève à tel point que le tambour qui la porte devient une véritable tour ; et, à partir du onzième siècle, les arcades de ce tambour échancrent la partie inférieure de la toiture, qui se trouve ainsi bordée d'une sorte de feston : c'est l'aspect bien connu de la plupart des églises d'Orient.

A la même époque, la décoration des églises se fait de plus en plus théologique et symbolique. Elle est la représentation du dogme et des vérités de la foi. Et alors commencent à s'établir ces conventions qui deviendront plus tard des règles immuables. Dans cette période, c'est-à-dire du neuvième au douzième siècle, se placent les mosaïques de Daphni, près d'Athènes, celles de Saint-Luc en Phocide, les plus anciennes de celles de Venise, et, en Sicile, les magnifiques et célèbres ensembles de Cefalù, de la chapelle Palatine de Palerme, et de la cathédrale de Monreale. Les premières au moins de ces œuvres ne sont nullement inférieures à celles de Ravenne ; on y reconnaît même une science plus parfaite du coloris, une technique tout impressionniste, et l'on n'y trouve pas trace encore de cette immobilité qui desséchera l'art byzantin.

Quant à l'art profane, il n'a pas cessé d'exister ; le second âge d'or accentue au contraire la tendance mythologique et païenne dans l'illustration des manuscrits profanes : de tel manuscrit du onzième siècle se dégage « un parfum d'antiquité classique. » La sculpture même, qui semble avoir joué en Orient un rôle si effacé, a produit des chefs-d'œuvre de style et de goût ; on trouvera dans le *Manuel* de M. Diehl toute une série, particulièrement intéressante, de bas-reliefs et d'ivoires d'une délicatesse et d'une élégance toutes classiques. Les arts industriels, extrêmement actifs à cette époque, tiennent aussi, dans le texte et dans l'illustration, une large place : soieries éclatantes, émaux chatoyants, merveilleuses orfèvreries au milieu desquelles la fameuse Palà d'Oro de Venise n'est qu'une œuvre parmi beaucoup, et non la plus artistique.

A cette époque où Byzance éblouit de ses richesses les voyageurs de l'Occident et les croisés barbares, son influence est plus intense que jamais ; ce n'est pas la Sicile seulement, mais tout le sud de l'Italie, mais Rome, mais toute une province de France qui sont byzantines. On a cherché même en Orient, nous l'avons dit, l'origine de l'architecture romane ; c'est la seconde « question byzantine », et si elle n'est pas résolue aussi nettement que la première, du moins l'influence de Byzance

n'est-elle pas niable sur certaines écoles architecturales de l'Occident.

Au quatorzième siècle enfin, l'art byzantin a eu son troisième et dernier âge d'or. Celui-là ne coïncide plus avec une période de prospérité et de puissance politique, mais, au contraire, avec la décadence qui suit le rétablissement éphémère de l'empire grec. Dans cette ville déchue dont l'intérêt se détournait, d'où la vie économique se retirait de plus en plus, l'activité artistique du moins a persisté. La peinture byzantine semble même traversée alors par un souffle nouveau. Dans les mosaïques de Kahrié-Djami, qui sont du quatorzième siècle, on trouve un sentiment si intense de l'expression, un réalisme si vivant, une facture si aisée et si large, qu'il a paru impossible au premier abord de les attribuer à l'art byzantin. On a voulu y voir l'œuvre d'un Italien disciple de Giotto. Mais en présence d'autres œuvres semblables, il a fallu se rendre à l'évidence : comme les civilisations jeunes et fortes de l'Occident, et à la même époque, la civilisation vieillie de l'Orient chrétien, sur le point de s'anéantir, a eu sa Renaissance. A ce moment sans doute, l'Occident échappe à l'influence de Byzance : mais son art continue à vivre en Serbie, en Roumanie, en Russie surtout, où les coupoles byzantines de Kief répondent, à l'autre bout de l'Europe, à celles d'Angoulême et de Périgueux.

L'ouvrage de M. Diehl dissiperait donc des préjugés, et nous convaincrat que l'art byzantin, loin d'être immobile et stérile, a été la source vivante où s'est renouvelé deux fois l'art occidental. Il a été, comme le disait Courajod, « l'art régulateur de l'Europe. » C'en est assez pour qu'il mérite l'estime de l'historien. Quant aux amateurs qui ne connaissent l'art byzantin que par l'Italie, leur attention sera attirée surtout, je pense, sur ces inspirations orientales que les théories nouvelles ont mises en lumière. Les monuments byzantins d'Italie leur feront désormais une impression un peu différente, et qui s'éclairera de rapprochements plus suggestifs encore. Ils verront autrement, et ils remarqueront mieux certaines choses.

On connaît le péristyle de Saint-Marc de Venise, avec ses

arcades superposées, avec ses marbres de couleur et ses chapiteaux, avec ses admirables colonnes d'angle portant chacune un faisceau de colonnes plus petites. La décoration byzantine y a répandu toute la richesse de ses entrelacs, de ses réseaux, de ses tresses, de ses fleurs stylisées. Tout près de là, à quelques mètres de l'angle sud de la façade, se dressent deux piliers carrés, rapportés de Saint-Jean-d'Acre par les Vénitiens au treizième siècle. Ils sont couverts d'une décoration d'un dessin plus archaïque, mais qui présente la même richesse de détail, les mêmes surfaces délicatement fouillées, la même dentelle de pierre. Ces piliers, en effet, sont syriens, et M. Strzygowski y a reconnu l'art antiochéen antérieur à Byzance, l'art de l'arrière-pays asiatique. Ils représentent la première patrie et l'origine lointaine de cet art byzantin qui s'épanouit si merveilleusement dans la basilique voisine. On dirait qu'en les mettant à cette place, les Vénitiens du moyen âge aient obéi à une de ces curiosités rétrospectives qui sont le propre de notre époque, et qu'ils aient posé là ces deux témoins de pierre pour attester l'origine de leur art et permettre aux historiens de l'avenir d'en mesurer l'évolution.

A Ravenne, nous reverrons la mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf, où sur un fond d'or éclatant s'allonge la procession solennelle des Vierges, précédées par les trois rois mages qui viennent déposer aux pieds de l'enfant Jésus les trésors de l'Orient. Dans cette composition où la répétition de ces figures solennelles et graves, régulièrement alignées mais sans monotonie, semblables sans être identiques, met un rythme d'un si puissant effet décoratif, nous sentirons revivre le souvenir du grand art hellénique et de la frise des Panathénées. Mais nous penserons aussi aux palais de Ninive, de Suse et d'Ecbatane, à cette frise des Archers, à cette frise des Lions que nous a révélées la mission Dieulafoy, à ces bas-reliefs qui déroulaient à l'infini leurs figures sur les murailles des métropoles disparues de l'Orient ancien:

A. LOMBARD.

CHRONIQUE PARISIENNE

La grève des chemins de fer. — Ce qu'en pense un professeur en Sorbonne. — Comment faut-il se défendre contre les apaches? — Au théâtre. — Alfred de Vigny et Brizeux.

Les émeutes de Berlin et la révolution de Portugal, avec deux ou trois faits-divers plus ou moins tragiques, ont fourni aux journaux, dès la rentrée, la somme de matière qui leur était indispensable en attendant que la vie parisienne eût repris son cours normal. Les directeurs de ces feuilles y trouvaient leur compte, de même que leurs lecteurs.

Personne ne se doutait que ces événements lointains seraient brusquement oubliés pour un événement qui nous toucherait de beaucoup plus près : la grève des chemins de fer. Cette grève s'annonçait depuis longtemps, elle était décidée en principe depuis le mois de juillet. A cette époque, nous étions fort inquiets ; quelle épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes, au moment où nous faisons nos malles pour quitter Paris ! Les uns partaient, se sauvaient plutôt, comme pris de panique ; les autres n'osaient partir, de peur de ne jamais arriver. Si l'épée de Damoclès est restée au plafond, cela tient sans doute à ce que les chefs du syndicalisme pensaient qu'alors la grève n'était pas suffisamment organisée et qu'il valait mieux l'ajourner que de s'exposer à un échec. Devant ces hésitations, le public a repris confiance ; les Parisiens ont gagné sans encombre leurs villégiatures, dont ils ont goûté la douceur sans arrière-pensée, et ils en sont revenus de même.

La grève a éclaté au moment où personne n'y pensait plus, et nous nous sommes aperçus que, pour n'avoir pas coïncidé avec la saison des voyages, elle n'en était pas moins fâcheuse. Un grand

nombre de Parisiens habitent la banlieue et prennent les trains du matin et du soir. La suppression des trains a causé parmi cette population un désarroi qu'on imagine sans peine. En outre, toute communication nous était coupée avec l'Angleterre et l'Amérique, avec nos grands centres manufacturiers, avec l'exposition de Bruxelles. Et l'on ne pouvait savoir où cela s'arrêterait. Bien que le Syndicat national eût limité la grève au réseau du Nord, dans l'intérêt même des « cheminots », l'Ouest-Etat avait suspendu le travail, et les autres compagnies menaçaient d'en faire autant. Rien ne nous disait que la grève ne deviendrait pas générale, ne gagnerait pas les autres corps de métier, n'amènerait pas la famine et une foule de calamités.

Si elle ne s'est pas étendue aux autres réseaux, on le doit à l'énergie de l'action gouvernementale, qui s'est manifestée sans retard par l'occupation militaire des lignes et surtout par la mobilisation des agents du Nord et de l'Ouest-Etat. Le plus grand nombre de ces agents n'avaient quitté le service que pour obéir à leurs syndicats, et par crainte plutôt que par persuasion. Arborer le brassard du cheminot mobilisé, ce n'était après tout que changer de maître, avec l'avantage de rentrer dans l'ordre. Cette tactique a eu pour effet de ruiner les plans des meneurs de la C. G. T., qui rêvaient une tout autre issue au conflit. Mais ils se sont rattrapés par les nombreux sabotages, — fils télégraphiques coupés, signaux détériorés, tentatives de déraillement, — auxquels se livraient les agents qui leur étaient restés fidèles. C'est peut-être là un mauvais moyen de rendre une cause sympathique au reste de la nation, surtout lorsqu'on a commencé par priver celle-ci de moyens de transport. M. Briand n'a pas eu tort de dire qu'on se trouvait en présence d'un mouvement moins professionnel qu'insurrectionnel. Il a cependant tenu compte du caractère professionnel de la grève, puisqu'il a consenti à entrer en pourparlers avec les syndicats, sauf toutefois avec ceux qui prêchaient ouvertement l'action directe.

— Quelle que soit la solution de la crise actuelle, l'avenir demeure assez sombre. Après la grève des postiers et celle des

électriciens, la grève des cheminots nous fait assister, pour la troisième fois en moins de deux ans, à l'interruption d'un service public. On commence à sentir l'urgence de parer à ce danger. *Paris-Journal* a publié là-dessus l'opinion de M. Emile Durkheim, professeur à la Sorbonne. « L'enseignement qui me paraît se dégager des événements actuels, dit l'éminent sociologue, est que la vieille distinction des fonctions sociales en publiques et privées est aujourd'hui caduque, si tant est qu'elle ait jamais été fondée. Toutes les fonctions qui sont susceptibles d'affecter gravement la collectivité sont d'ordre public, et l'Etat ne peut les abandonner à l'arbitraire des particuliers. Peu importe que le service de l'électricité ou celui des transports soit remis à une compagnie privée ou rattaché à un ministère ; l'Etat ne peut tolérer que Paris soit plongé dans les ténèbres et livré aux apaches, ou que la vie nationale soit paralysée par une grève des chemins de fer. » M. Durkheim ajoute que les expédients auxquels on a recouru pour étouffer la grève, — allusion à la mobilisation des cheminots, — ne sauraient tenir lieu d'une solution qui aurait un caractère préventif. Toutes les formes de l'activité économique qui sont d'ordre public « doivent être soumises à une réglementation publique qui s'impose aux particuliers. » Mais il importe d'assurer en échange à ces particuliers les avantages dont jouissent les fonctionnaires.

Telle est la pensée de M. Durkheim. Bien qu'il l'ait exprimée dans le feu de la bataille, il y a lieu de croire qu'elle est le fruit d'une mûre réflexion. Mais lorsqu'on y songe, les services qui peuvent passer pour publics sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croirait tout d'abord ; il suffit de citer, par exemple, l'alimentation, au moins aussi nécessaire que l'éclairage. Il en résulte une chose étrange : notre sociologue, tout en s'élevant contre les actes de la C. G. T., se trouve amené à poser les bases mêmes de ce socialisme d'Etat qui est l'aboutissement logique de la poussée syndicaliste. Je serais curieux de savoir si, en se relisant, il n'en a pas éprouvé quelque effroi.

— Nous avons aussi à nous armer contre un autre péril, contre une catégorie d'hommes qui sont, reconnaissons-le, beau-

coup moins intéressants que les grévistes, quand ceux-ci ne se livrent pas à de criminels sabotages. Je veux parler de ceux qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'*apaches*, et dont les grandes agglomérations urbaines sont de plus en plus infestées. Plusieurs remèdes sont proposés pour rétablir la sécurité de la rue. Il est question d'augmenter les crédits destinés à l'entretien d'une police dans Paris et sa banlieue. En outre, le ministre de la justice annonce que la loi va être modifiée en ce qui touche le port du revolver, lequel n'est prohibé que lorsqu'il est de gros calibre; n'importe qui, même les tout jeunes gens, peuvent s'en procurer chez l'armurier: or la plupart des attaques nocturnes sont le fait de vauriens qui n'ont pas plus de dix-sept ou dix-huit ans. Il est temps aussi de réagir contre la faiblesse des « bons juges », qui, en vertu de la *loi de sursis*, dispensent de l'application de la peine tous les délinquants qui comparaissent pour la première fois, même lorsqu'ils sont des malfaiteurs avérés qui ont jusque-là échappé à la police. Le ministre de la justice a adressé à ce sujet, en juillet dernier, une circulaire à tous les procureurs-généraux.

M. Barthou croit que la législation actuelle, complétée par les légères modifications projetées, est suffisante pour nous protéger contre les apaches. Mais tout le monde n'est pas de l'avis du ministre, car notre législation, hélas! a fait ses preuves. Un député a manifesté l'intention de proposer à ses collègues, dès la rentrée des chambres, l'institution du châtiment corporel pour la répression de certains délits, et en particulier des agressions contre les personnes. Avant lui, et depuis deux ou trois ans, la presse a prôné à plusieurs reprises ce moyen de purger nos villes d'une redoutable plaie sociale, et l'opinion publique s'y montre elle-même de plus en plus favorable. Le principal argument sur lequel on s'appuie pour réclamer l'usage du « chat à neuf queues », c'est qu'il fait merveille chez nos voisins d'outre-Manche. Les statistiques montrent qu'en Angleterre les trois premières catégories de vols (*burglary, housebreaking et shopbreaking*) ont augmenté du double en quinze ans, alors que diminuaient d'un tiers, pour la même période, les vols

avec agression contre les personnes (*robbery*), qui seuls sont punis du fouet. Ce genre de châtiment compte d'ailleurs dans notre magistrature des partisans déclarés. Un substitut du procureur-général, M. Maxwell, a écrit dans son livre, *Le crime et la société* : « Le fait de recevoir la bastonnade n'est pas seulement douloureux ; il offre une action morale effective par l'humiliation qu'il cause. » Mais c'est précisément pour cette raison que d'autres repoussent le supplice du fouet ; à leur avis, l'humiliation atteindrait l'exécuteur autant que l'exécuté. Cette opinion est celle de M. Barthou, ministre de la justice, et de M. Brieux, auteur dramatique et académicien de fraîche date, pour lesquels le fouet est incompatible avec notre caractère national. Et M. Brieux a beau jeu, car il s'appuie sur les aveux d'un Anglais, l'écrivain Bernard Shaw, qui a écrit au *Temps* que la décroissance des agressions en Angleterre était antérieure à l'usage du chat à neuf queues. M. Shaw doute de l'efficacité du fouet, par la raison que cette peine a été appliquée à plusieurs reprises aux mêmes délinquants. Selon lui, elle ne détourne nullement les apaches de leurs habitudes ; elle ne fait que creuser le fossé entre eux et la société, dont ils deviennent plus que jamais les ennemis. Au surplus, les adversaires du fouet seraient en Angleterre de plus en plus nombreux.

Assurément, ce châtiment est barbare, et cela nous est confirmé par M. Alphonse Humbert, qui en a été le témoin oculaire en Nouvelle-Calédonie. Mais M. Humbert n'en est pas moins d'avis qu'il n'y a de salut que dans le supplice du fouet. Nos colonies pénitenciaires ne renferment actuellement que trois mille huit cents récidivistes punis de la relégation, chiffre très inférieur au chiffre réel des individus passibles de cette peine. Où sont les autres ? Ils se promènent, pour cette raison que leur transport et leur entretien coûteraient cher, et qu'il faut faire des économies. Un projet de loi dont la discussion est prochaine prévoit, il est vrai, une application plus large de la relégation coloniale, et il prescrit en outre l'encellulement obligatoire pour les apaches récidivistes. Malheureusement, remarque M. Alphonse Humbert, « il saute aux yeux que ce projet ne pourra jamais être appliqué

que dans une très insuffisante mesure. » Pour réaliser l'encellulement de tous les apaches qui le méritent, il faudrait construire des prisons, mais l'argent fait défaut; et il en faudrait encore plus pour la relégation aux colonies, qui entraîne des frais considérables. Nous devons donc « nous résigner à vivre sous le couteau de cent mille bandits. » Mais nous avons le droit de nous défendre, et si le fouet n'est qu'un pis-aller, c'est le seul moyen qui nous reste de tenir en respect MM. les apaches.

— La publicité donnée, depuis quatre ou cinq ans, à la marée montante du crime ne paraît pas avoir diminué le nombre de nos visiteurs. Il ne semble pas non plus que les étrangers se découragent de venir dans la capitale parce qu'ils lisent dans nos journaux, et parfois dans les leurs, que ses rues sont transformées en chantiers et qu'il faut faire son deuil de la beauté de Paris. Quel public, sinon les étrangers, permettrait à nos théâtres de maintenir sur l'affiche, pendant tout l'été et jusqu'en automne, des pièces qui avaient déjà fourni une longue carrière?

On annonce les dernières représentations de *Chantecler*. La pièce de M. Rostand a été pour son auteur et pour le théâtre de la Porte Saint-Martin une affaire excellente, et il ne pouvait en être autrement. Excitée dès le début par la réputation de l'auteur de *Cyrano*, puis par l'atmosphère mystérieuse qui enveloppait l'ouvrage à naître, la curiosité publique n'a cessé d'être piquée par l'étrangeté d'un spectacle où l'on voyait en scène des acteurs habillés en oiseaux. La grande masse des spectateurs qui ont défilé, tout le long de l'année, devant ces tableaux a dû se contenter de sensations visuelles. Au point de vue dramatique, cette œuvre est confuse, et l'action est incertaine. Une idée toutetois s'en dégage à travers le symbole, péniblement, car on trébuche à chaque pas sur des calembours, des concetti souvent très heureux en eux-mêmes, mais dont l'éclat nuit plutôt à l'ensemble; on se heurte à de nombreuses réminiscences d'un poète (oui, malgré tout d'un *poète*) très lettré qui prend successivement plusieurs visages familiers où nous reconnaissons tour à tour Molière et son robuste bon sens, le Victor Hugo

dernière manière et le Banville du *Baiser* et des *Odes funambulesques* : tout cela saupoudré d'incessantes allusions empruntées à la vie parisienne et de cet argot essentiellement changeant qui vieillit d'une semaine à l'autre. Il faut vraiment que M. Rostand soit aimé des dieux pour que ces obscurités, ces mots d'un goût parfois discutable, ces hors-d'œuvre n'aient pas fait tomber la pièce dès le premier soir, ou tout au moins lorsqu'elle n'a plus eu qu'un auditoire d'étrangers et de provinciaux. C'est apparemment son étrangeté même qui l'a sauvée, et le succès de *Chantecler* est avant tout un succès de curiosité.

— On ne peut parler de pièces à succès sans faire mention du *Mariage de M^{lle} Beulemans*, dont les auteurs, MM. Frantz Fonson et Fernand Wicheler, sont deux Belges, et qui n'a pas quitté l'affiche depuis le printemps. Cette charmante comédie a été accueillie par le public parisien avec une faveur très marquée. Peu importe, en effet, que ses auteurs soient Belges, s'ils ont su nous donner l'impression d'une pièce parisienne, j'entends par là une pièce qui devait satisfaire à toutes les exigences du peuple « le plus spirituel de la terre. » Elle devait même plaire aux Parisiens plutôt qu'aux Bruxellois, car elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'une charge de l'accent, de l'esprit et même de la famille belges ; à ce point que, par contraste, le jeune commerçant parisien Albert Delpierre, fourvoyé dans ce milieu, y semble auréolé du plus pur atticisme.

La longue carrière du *Mariage Beulemans* doit faire réfléchir nos auteurs dramatiques ; elle leur enseigne qu'il n'est pas nécessaire de présenter au public des cas exceptionnels plus ou moins compliqués de névrose, — ce qui, à la longue, est monotone, — mais qu'il suffit, pour s'imposer à lui, de prendre son sujet dans la vie, même la plus courante. C'est le seul moyen pour eux de garantir à chacun de leurs ouvrages l'attrait de la nouveauté.

— M. Ernest Dupuy a continué, dans la *Revue des Deux-Mondes*, la série de ses études sur le groupe littéraire qui entourait Alfred de Vigny. L'objet de son nouvel article, ce sont les liens d'amitié qui unissaient Vigny au poète breton Auguste Bri-

zeux, amitié qui dura jusqu'à la mort de ce dernier. Elle débuta comme elle devait débiter en pareille circonstance ; Alfred de Vigny avait six ans de plus que son confrère, et il était déjà célèbre. Brizeux n'était qu'un débutant de vingt-six ans et il éprouvait, devant le maître, le tremblement respectueux du disciple. Il avait attiré l'attention de l'auteur d'*Eloa* par une étude très élogieuse qu'il publia au *Mercure de France* à l'apparition des *Poèmes* d'Alfred de Vigny, réunis pour la première fois en volume. Une phrase fera juger du ton de l'article : « C'est cette même élégance douce et tranquille, ce mouvement sans turbulence, mais plein de vie, cet accord mélodieux de l'ensemble, cette grâce, cette jeunesse, enfin tout ce qui se révélerait dans une statue de Phidias inondée de la lumière de l'Attique. » Cette comparaison tirée de la sculpture grecque s'applique bien, en effet, à la sereine pureté du vers de Vigny. Celui-ci se sentait attiré vers ce jeune poète qui savait l'apprécier d'une manière si flatteuse. Brizeux, de son côté, « ne peut se départir d'une sorte de soumission. » Au reçu d'un billet par lequel Vigny lui annonce sa visite, il lui demande presque pardon de lui prendre un temps précieux.

Une lettre inédite de Brizeux du 4 avril 1831 offre un grand intérêt au point de vue des affinités poétiques qui déterminèrent le rapprochement des deux poètes : « J'aurais dû vous remercier aussitôt de votre charmante lettre. Je ne serais pas longtemps malade d'âme ni de corps, s'il m'en arrivait souvent de pareilles, mais qui sait écrire comme cela ? Votre billet m'a guéri. Aujourd'hui, je me demande pourquoi, à moi pauvre, cette bonne fortune ? Auriez-vous pressenti cela que, le dernier venu entre vos amis et le seul ignoré, je comptais depuis longtemps, parmi eux, par l'affinité de la poésie ? Sans doute, vous, vous l'avez pensé, et aussi qu'après avoir connu l'homme, je n'en ai pas moins aimé le poète : épreuve fort dangereuse pour tous ceux chez qui la poésie ne découle pas du fond le plus intime. Leur poésie est menteuse comme leur personne.... Celui-là est poète qui non seulement a de la poésie dans son livre, mais aussi dans la vie. » Plus loin, il compare les écrivains contem-

porains à ceux des premiers temps du christianisme ; il se les représente comme en une sorte de vision : « Dans un jardin retiré de la ville, sous de frais platanes, où conversaient, en marchant, quelques néo-platoniciens, était un poète à la robe blanche, à la lyre douce et d'ivoire, craignant, comme ses frères, la place publique et le bruit, et ne chantant que pour eux. »

Vigny s'est sans doute reconnu dans cette image d'un poète semblable à un dieu. Et le fait est qu'il fut pour Brizeux, en mainte occasion, une providence. C'est grâce à lui et aux pensions qu'il lui faisait accorder en haut lieu que l'auteur de *Marie* et des *Bretons* put faire de fréquents voyages en Bretagne et en Italie.

CHRONIQUE ITALIENNE

Procès et chronique judiciaires. — La réponse électorale et la réforme du Sénat. — Fogazzaro.

Il n'est pas rare de lire ou d'entendre des plaintes sur la part décidément trop grande que les journaux italiens consacrent à la chronique judiciaire. Les délits les plus monstrueux, les suicides les plus atroces sont racontés et décrits par le journaliste avec toutes les ressources et les finesses de son métier. Les procès les plus scandaleux sont suivis et rapportés avec un soin aussi scrupuleux qu'en mettrait un historien à étudier et à compiler même les plus petits détails de sa précieuse matière. On ne passe pas davantage sous silence les délits de moindre importance et les suicides les plus vulgaires. La chronique journalistique en déborde.

Je ne sais pas, à vrai dire, à quel point cette énorme part consacrée par nos journaux à l'historiographie du délit peut être nuisible au sentiment public et aux mœurs. Il y a peut-être quelque exagération dans les craintes de certains moralistes enclins à voir dans tout délit un exemple ou même une excitation. Si la théorie de la peine à titre d'exemple n'a pas réussi, heu-

reusement celle du délit faisant scandale n'a pas davantage d'effet. Et l'histoire du passé, comme celle d'aujourd'hui, montre les grands délinquants recherchant plutôt la lecture des livres édifiants, tandis que les romans judiciaires trouvent de nombreux et passionnés lecteurs dans les classes les plus pacifiques de la société.

On devrait, à mon avis, considérer la question à un autre point de vue, celui de l'esthétique et non de la morale. Il faut constater que l'importance exagérée de la chronique judiciaire en Italie répond à un vif besoin d'émotions artistiques. Le jour où notre théâtre et nos romans seront assez féconds et puissants pour contenter cette éternelle soif de choses extraordinaires et où notre palais se sera suffisamment affiné pour dédaigner les goûts trop crus et trop amers que nous offre la réalité immédiate, ce jour-là, nous cesserons peut-être de rechercher si passionnément le délit et le procès dans tous leurs petits détails. Il faut que l'œuvre d'art soit et paraisse meilleure que la réalité même, plus intense, plus riche, plus intéressante. Le cas de l'américain Porter Charlton, qui, ivre d'alcool et de volupté, tue sa femme trop aimée, comme il arrive à chacun de jeter une fleur trop vivement odorante, en enferme le corps tout palpitant dans une malle pour le jeter dans les eaux limpides du lac de Côme, ne pouvait soulever un tel délire de curiosité que chez un peuple n'ayant pas encore son Shakespeare et son Poë ou ne les connaissant pas. Celui dont les fibres ont tremblé aux tragédies des Atrides ou d'Edipe, conçues par un Sophocle, ne s'abaisse pas à chercher d'autres drames sur la place ou au tribunal. Celui qui sait lire *Crime et châtiment* de Dostoïewski ne se passionne plus à suivre le procès de l'aventurière russe et de ses complices, qui occupa pendant des mois entiers les assises de Venise.

Pendant des mois entiers ! Parce qu'en Italie la procédure criminelle est tout ce qu'on veut, sauf rapide et expéditive. Il n'est pas rare d'y voir des procès durer des années entières. Il suffit de rappeler, parmi les derniers, ceux de Palizzolo et de Murri. Des légions d'avocats sont requis, pour les cas les moins

graves, par l'accusé et par les plaignants. Et le vrai seigneur et maître dans notre forum, ce n'est pas le magistrat, mais l'avocat : l'avocat député, l'avocat sénateur, ou même simplement l'avocat influent, éloquent, insolent, arrogant. Ce personnage sait consumer des semaines en incidents, escarmouches, qui lui sont utiles à lui, sinon à son client, et visent à mettre en vue son habileté, sa faconde, ses innombrables ressources. Il se permet de faire citer par troupes les témoins même les plus insignifiants, et de désigner des experts aussi nombreux qu'il lui convient. Experts à charge ou à décharge, armés les uns contre les autres d'une science qui devrait être simple comme la vérité. Quand enfin le procès entre dans la phase de la discussion, il n'y a plus ni freins ni limites. La harangue de l'avocat italien dans les causes pénales est quelque chose comme la mer, le vent, l'avalanche, comme tous ces fléaux et ces débordements de la nature contre lesquels il est inutile d'élever des digues pour essayer de les modérer.

Et s'il en est ainsi, c'est aussi parce que le public y trouve son plaisir. Je me souviens quand, il y a douze ans, se tinrent à Genève les assises pour l'assassin de l'impératrice Elisabeth. Rapides, austères, terminées en deux séances. Presque tous les correspondants des journaux italiens en rendirent compte avec des expressions d'étonnement mélangé d'un peu de compassion. L'opinion générale était que ces magistrats genevois devaient être de pauvres artistes et avaient misérablement gâché une si précieuse matière. Très rares furent ceux qui goûtèrent la beauté d'une pareille simplicité, la grandeur de cette justice sans appareil. Les quelques-uns d'alors seront peut-être les nombreux de demain : espérons-le !

— Très modeste, presque nulle fut, comme d'ordinaire, dans ces mois d'été, l'activité politique en Italie. Mais d'importantes discussions s'annoncent pour la prochaine réouverture des travaux parlementaires, au premier rang celle sur la réforme électorale et sur la réforme du Sénat. La loi électorale en vigueur est fondée sur le principe du suffrage limité : le vote n'est accordé qu'aux citoyens possédant au moins ce minimum d'ins-

truction présumé nécessaire à l'exercice conscient des droits civiques. Et les élections politiques se font d'après le système du vote uninominal. Eh bien, les socialistes et les partis populaires qui s'y rattachent, réclament avec insistance le vote étendu à tous les citoyens, même aux analphabètes, et que les élections portent sur plusieurs noms par collège, avec le système du vote proportionnel. La première réclamation, bien qu'en partie justifiée par les exclusions faussement basées sur la loi actuelle, ne saurait assurément paraître raisonnable ni désirable pour qui discute sainement. On peut être démocrate convaincu sans verser dans la théorie absurde et inique de l'égalité absolue. Moi qui sais lire, penser, raisonner, je ne suis pas précisément sur un pied égal avec celui qui, par sa faute ou celle d'autrui, a toujours vécu dans l'ignorance complète de tout ce qui est vie civile, intellectuelle, humaine en un mot, dans le sens le plus élevé de cette expression. La loi qui voudrait mettre sur le même pied ma valeur civile et celle d'un analphabète serait factieuse et tyrannique au même degré que celle qui refuserait toute valeur au plébéien et attribuerait gratuitement toutes les capacités au patricien. L'erreur et le danger des démocraties modernes me semblent dépendre surtout de la confusion entre le terme homme et celui d'hommes. La formule de la grande révolution, les droits de l'homme, devrait être corrigée et interprétée comme si c'étaient les droits des hommes. Vu que, en réalité, ce sont les hommes qui existent et non pas l'homme. Les hommes, avec l'infinie variété de leurs attitudes, de leurs énergies, de leurs capacités, et les droits en proportion. L'égalité devrait être entendue dans le sens d'une faculté accordée à chacun de monter si haut qu'il le peut avec ses forces, d'émerger chacun suivant ses mérites et non dans le sens d'une tyrannie qui abaisserait les éminents au niveau des plus petits. En un mot, égalité en haut, aussi haut que possible, jamais en bas. Il y a peu de probabilité, heureusement, pour le triomphe de la théorie des socialistes, qui, si elle réussissait, aurait aussi la triste conséquence de lancer dans le corps électoral une foule de gens indifférents à toute raison politique et par

suite prompts à céder et à se vendre. La corruption électorale, que l'on déplore, trouverait plus que jamais matière facile et souple. Il semble, au contraire, que le gouvernement soit disposé à proposer certaines formules plus prudentes et plus sincères de limitation du suffrage, qui auront pour effet de s'opposer à bien des abus actuels et d'augmenter considérablement le nombre des citoyens actifs. Il semble en outre qu'on tentera d'appliquer le principe si fortement discuté du vote obligatoire. Il est probable également qu'on abandonnerait le système du vote uninominal et que, dans les nouveaux collèges élargis, on garantirait à la minorité, soit par le vote proportionnel, soit par quelque autre procédé moins mécanique, une équitable représentation.

L'effet final de ces réformes sera une meilleure entente entre la députation et la nation, un plus intime accord entre l'esprit public et l'action législative. Mais le parlement italien se compose, comme on le sait, de deux chambres. Les membres de la chambre haute, du Sénat, sont élus par le roi, sur proposition du gouvernement comportant le choix entre certaines classes de citoyens énumérées par le statut : anciens députés, hauts fonctionnaires de la magistrature et de l'armée, artistes et savants illustres, hauts contribuables, etc. Or, si l'idée d'une chambre haute se composant de certaines classes peut être reconnue raisonnable et bienfaisante, il n'est pas possible d'approuver le choix arbitraire que font les divers gouvernements, le plus souvent suivant les convenances de leur politique passagère plutôt qu'en considération des raisons éternelles de la justice et du bien commun. Les gouvernements passent et les sénateurs qui s'ajoutent au fur et à mesure, pour favoriser des amis ou pour créer une majorité, demeurent, attendu que l'élection est à vie.

Cet état de choses ne pouvait amener qu'un sensible et progressif appauvrissement de la chambre haute, réduite à approuver hâtivement les lois votées par la chambre d'élection populaire, et l'autorité de cette dernière augmentera davantage encore relativement, quand, par suite de la réforme électorale, l'accord sera plus complet entre les députés et la nation.

Le sénat lui-même a bien compris la nécessité urgente d'une réforme, et une commission de neuf sénateurs s'occupe à préparer une étude et des propositions que l'on ne connaît pas encore. Quelques-uns, en petit nombre, les plus radicaux, voudraient tout bonnement que, gardant le principe de la représentation par classes, chacune eût à élire ses sénateurs, Mais il est probable que pour le moment on s'en tiendra à une mesure intermédiaire: les classes présenteront les listes de leurs candidats et le roi choisira parmi les présentés.

— Mais au-dessus de l'imperfection des institutions humaines demeure le correctif de la destinée ou, disons-le, la providence divine; et même dans une assemblée aussi mal formée que l'est le Sénat italien, se trouvent un certain nombre d'esprits très supérieurs. Josué Carducci était sénateur; Jacques Barzellotti et Benedetto Croce, nos deux plus insignes penseurs, le sont également ainsi qu'Antonio Fogazzaro, dont le nom est aussi célèbre; davantage même peut-être, au dehors qu'il ne l'est en Italie. Chez nous, l'art de Fogazzaro a de nombreux admirateurs, mais aussi beaucoup de critiques et quelques adversaires déclarés. Du reste l'histoire nous apprend que l'artiste peut devenir un dieu, un dieu pour tous, mais seulement quand sa figure a quelque peu dépassé cette grande porte sombre qui met fin à la première vie. La seule solennité où les hommes consentent à marcher tous d'accord et à la file, ce sont les funérailles. Et Antoine Fogazzaro est plus que jamais vivant et vigoureux, sous la lumineuse auréole de ses cheveux blancs; il est critiqué, combattu, méconnu, même annihilé. Pour quelques-uns sa langue semble un peu subalpine, son style un peu négligé; il ignore les finesses auxquelles sont parvenus même les jeunes gens dans ces temps où règne d'Annunzio. D'autres trouvent ses idées trop imbuës de couleur septentrionale; il s'imprègne toujours un peu d'allemand ou d'anglais dans la langue de ses personnages, quand ils raisonnent, pleurent ou même plaisantent et rient. Mais la plupart s'offusquent par antipathie pour la matière religieuse qui abonde dans ses romans. C'est que nous sommes jusqu'à un certain point catholiques, mais fort

peu religieux, Nous voulons le catéchisme dans les écoles. Nous reprochons au syndic de Rome son trop vif rappel de la brèche de Porta Pia ; mais si un écrivain nous invite avec trop d'insistance à méditer sur les questions religieuses, il nous arrive rarement d'y condescendre. A la religion nous accordons volontiers l'hommage de nos lèvres, de l'encens et de toutes les autres manifestations sensibles, et nous trouvons ennuyeux et indiscret que d'autres puissent attendre de nous l'hommage de l'esprit et du cœur.

Telle est la raison qui explique mieux que toute autre l'incomplète popularité en Italie des romans d'Antonio Fogazzaro.... Il faut pourtant reconnaître que notre éminent écrivain reste, comme artiste, un peu inférieur à lui-même, quand il poursuit trop ardemment dans ses ouvrages la ligne philosophique, morale, religieuse. La formule *l'art pour l'art* peut être erronée aux yeux des savants, mais elle contient certainement sa part de vérité. L'art est une divinité jalouse, qui n'accorde pleinement son sourire qu'à celui qui s'y donne tout entier, ou du moins lui réserve son plus grand amour. Et les plus largement favorisés sont ceux qui vont à lui sans lui réclamer des dons spéciaux, prêts à recevoir ce qu'il voudra leur accorder. Quelques-uns, au contraire, lui apportent leur propre philosophie, leur propre science, leur propre morale et lui disent : « Fais pénétrer, ô dieu, nos créations dans ta matière lumineuse. » Le dieu consent parfois à déverser un rayon sur ces substances étrangères, mais il ne les pénètre pas, parce que se sont des formes déjà fermées et parfaites dans leur genre. Science, philosophie, religion, peuvent sans doute devenir pure matière de beauté, quand l'homme expose à la lumière de l'art un sentiment et non une idée. L'idée est un cristal de glace, dont le soleil peut faire resplendir la superficie, mais qui reste froid ou qui se fond. Le sentiment est comme le nuage que le soleil non seulement dore, mais envahit, pénètre et transforme pour ainsi dire en sa substance éthérée.

C'est l'injustice de nombreux critiques et lecteurs italiens, de ne pas savoir faire la différence dans l'œuvre de Fogazzaro entre

ce qui est profonde et réelle poésie religieuse et ce qui n'est qu'une religion colorée de poésie. Et pourtant la première est tellement plus abondante que la seconde ! Mais tant pis pour les critiques et pour les lecteurs, qui ne savent ou ne veulent pas entendre et voir. Les partisans de Fogazzaro, qui ne sont certes pas en petit nombre, comme aussi ceux qui sont simplement libres de préjugés, attendent avec grande impatience le nouveau roman *Leila*, qui va paraître.

CHRONIQUE ANGLAISE

Un triste été. — Trade-unions et politique. — Installation de bibliothèques. — Nos aviateurs. — Agitation politique. — Une correction. — Florence Nightingale. — L'exposition anglo-japonaise. — Un épisode dramatique.

La saison des vacances en Angleterre a été triste et déprimante. Nous n'avons pas eu les déluges qui ont dévasté les régions montagneuses de l'Europe et notre soi-disant été a été pourtant un peu moins froid que celui de l'an dernier, mais il n'y a pas eu trace de ce bienfaisant soleil que nous avons l'habitude de voir briller en juillet et en août. Malgré cela, les moissons ont été bonnes ; en revanche, nos jardins offrent un aspect lamentable ; le vent et la pluie les ont tour à tour ravagés et je suppose que la plupart des gens qui sont allés chercher le repos au dehors ont retrouvé avec plaisir leur home confortable.

— L'activité des trade-unions soit de patrons, soit d'ouvriers a été couronnée en somme d'un succès remarquable. La condition de l'ouvrier, ses salaires, sa vie, se sont améliorés progressivement sans causer à la société le préjudice que de constantes querelles, les grèves prolongées et l'amertume qui en résulte entraînent forcément après elles. Il y a eu sans doute des incidents regrettables, comme dans toutes les affaires humaines, mais on peut dire cependant que jusqu'ici les trade-unions se

sont développées pacifiquement et à la satisfaction générale; mais maintenant, il semble qu'une crise sérieuse se prépare. Dès l'origine, ces syndicats avaient coutume d'appliquer une partie de leurs fonds à des buts politiques, par exemple à soutenir les candidats parlementaires qui leur paraissaient le mieux qualifiés pour représenter leurs intérêts. Cette manière de faire a été approuvée, ou du moins n'a pas soulevé de protestations aussi longtemps qu'il n'y a eu en présence que nos deux partis, mais l'entrée en scène du parti travailliste a passablement changé les choses. On a souvent dit que l'ouvrier est infiniment plus jaloux de ses camarades que des gens qui sont au-dessus de lui. Quoi qu'il en soit, l'activité politique des chefs travaillistes a provoqué dernièrement des récriminations de leurs partisans, qui se sont avisés un peu tard que l'emploi, pour la politique, de fonds destinés à un usage professionnel impliquait le renoncement à toute liberté individuelle, et il vient en effet d'être décrété par notre tribunal suprême, dans ce qu'on appelle « le jugement d'Osborne, » que pareil emploi est absolument illégal.

Cette décision a naturellement fort indisposé les membres du parti travailliste, qui menace la justice de s'en tenir au *statu quo*; mais reste à savoir s'ils seront soutenus par les trade-unions. Des aspirations à la dictature se sont déjà fait jour plus d'une fois dans ses rangs. Jusqu'ici elles n'ont pas eu d'effet, mais le danger est là et je ne puis croire que l'Anglais, ami de la liberté, tolérera longtemps un système dans lequel, d'un côté son argent sert à appuyer des candidats qu'il n'approuve pas, de l'autre, s'il a la chance d'être élu membre du parlement, il se trouve n'être que le délégué et le porte-parole d'hommes qui peuvent être ses chefs de syndicat et ne lui laissent ni liberté d'opinion ni initiative.

— Le docteur F.-G. Kenyon, bibliothécaire en chef du British Museum, dans le rapport qu'il a lu à l'assemblée annuelle de l'Association des bibliothécaires a divisé les livres en trois grandes catégories : littérature d'imagination, littérature d'instruction et littérature de délassement. Malgré ce qu'il appelle notre « état fâcheux d'anémie littéraire », les chiffres qu'il a

cités sont plutôt rassurants. Il estime que le nombre des ouvrages de fiction empruntés à nos bibliothèques ne dépasse pas 24 0/0, y compris les livres d'enfants, contre lesquels il n'y a rien à redire.

Quant aux autres lecteurs, il classe leurs mobiles comme suit :

1° Intérêt économique, qui se traduit par la lecture des rapports quotidiens de Bourse.

2° Intérêt pour son propre commerce ou pour sa profession en vue de se développer ; c'est déjà là un but plus relevé.

3° Etude de la science pour elle-même.

4° Aspirations supérieures qui poussent l'homme à sonder le mystère de ses relations entre son créateur et lui, lorsqu'il s'est rendu compte que son premier devoir est de ne pas songer uniquement à son propre intérêt, mais aussi à celui de la communauté.

Enfin M. Kenyon énumère les qualités requises d'un bibliothécaire : celui-ci doit veiller à ce que sa bibliothèque contienne les livres voulus, — c'est affaire d'instruction ; à ce que ses livres soient facilement accessibles au public, — par le moyen de bons catalogues ; à ce que les lecteurs fassent un choix judicieux, — et pour cela il ne suffit pas d'être savant, il faut aussi du tact et de la sympathie.

— On peut dire aujourd'hui que la conquête de l'air se fait sûrement, quoique lentement ; mais que de désastres, hélas ! depuis le temps d'Icare et que de pertes de vies humaines ! Or la vie d'un homme ne se remplace pas, dans sa génération du moins. Les pionniers aériens sont justement les hommes comme il en faut à une nation dans les moments de crise, braves, pleins de sang-froid, ne désespérant de rien et doués d'un talent technique qui leur assurerait partout une situation en vue, en temps de besoin. Il n'y a pas encore beaucoup de noms anglais dans la liste des morts, mais le dernier laisse un vide qui ne sera pas aisément comblé. M. S. Rolls, fils de Lord Llangattock, un homme riche, n'était par conséquent pas dans l'obligation de

travailler pour gagner sa vie, mais de bonne heure son génie mécanique le poussa dans les rangs des artisans, où il se fit remarquer. On admet généralement que les automobiles Rolls-Royce, fabriquées par la maison dont il était un des chefs, sont les meilleures d'Angleterre, et comme M. Rolls était encore dans la fleur de l'âge, on pouvait s'attendre à d'utiles inventions de sa part. Nos voisins français nous ayant montré comment on volait de Calais à Douvres, il voulut faire mieux et non seulement traverser la Manche, mais revenir sans s'arrêter. Une vie de la valeur de la sienne n'aurait pas dû être risquée sans raison, mais que voulez-vous, l'homme a toujours un idéal lointain qui l'attire. Les souvenirs de la conquête du pôle sont suffisamment significatifs à cet égard. Maintenant qu'il est atteint, — et qu'en avons nous de plus? — il faut bien trouver d'autres débouchés à notre énergie. Quel est l'avenir de l'aviation? Jusqu'à présent on n'en voit pas encore le côté pratique, mais il est évident qu'elle peut être appelée un jour ou l'autre à transformer la face du monde. Une question qu'elle ne tardera pas à soulever, en tout cas, est celle des tarifs douaniers. A quoi serviront désormais les 16 000 hommes qui patrouillent jour et nuit sur les côtes de France pour empêcher la contrebande, si on peut passer par-dessus leurs têtes et aller atterrir où bon vous semble? Il faudra instituer des bureaux de douane dans toutes les villes du pays, ou bien soumettre en temps de paix l'art de l'aviation à de sévères règlements. C'est en temps de guerre, d'ailleurs, qu'il semble devoir donner toute sa mesure : on se souvient des services qu'ont rendus les ballons lors du siège de Paris. Quand les aviateurs pourront faire sauter des camps entiers en y laissant tomber des bombes, peut-être y aura-t-il des chances pour que se réalise le rêve si ardemment caressé d'un désarmement universel.

— Les politiciens enragés qui ne voient rien au-dessus de la politique sont sans doute mécontents de la trêve qui règne entre nos deux grands partis pendant que leurs chefs sont en conférence. Mais le grand public en juge autrement et jouit de cette paix prolongée. Il préférerait qu'on fit moins de lois et qu'on

appliquât mieux celles qui existent, mais il est devenu de règle en politique qu'il faut « de l'énergie, de l'énergie, et encore de l'énergie », et le gouvernement qui n'inscrit pas sur son programme une longue série de réformes est sûr de faire fiasco. Il est vrai que le monde est aux violents, et que peut-être sans eux il ne ferait pas de progrès. Après l'action vient la réaction. Il est curieux d'ailleurs de noter que la carrière des agitateurs politiques est en général courte. Voyez Napoléon : le drame que représente sa vie et qui assure l'immortalité de son nom s'est joué en moins de vingt ans. Vingt ans aussi a duré le succès de son neveu Napoléon III. Et ils furent parmi les plus favorisés. Bien des gens sensés estiment actuellement que nos deux partis, étant donné les divergences qui se font jour entre leurs membres sur des questions essentielles, telles que la réforme des tarifs et le suffrage féminin, devraient être entièrement refondus et renouvelés, et il est fort possible que l'indépendance croissante de nos trade-unionistes vis-à-vis de leurs chefs hâte cette transformation.

— On me permettra de corriger une erreur qui s'est glissée dans ma dernière chronique au sujet de la réforme des tarifs. « Cette politique, m'y faisait-on dire, que deux hommes aussi indépendants et aussi sensés que Lord Cromer et Lord Milner ont condamnée dès l'origine.... » Ce n'est pas exact. Lord Cromer est en effet très hostile à ladite réforme, mais Lord Milner en est un des plus ardents défenseurs. Et je voulais seulement dire ceci : lorsque deux hommes de telle envergure diffèrent à ce point d'opinions sur une politique, ne convient-il pas de dire que cette politique doit être plus ou moins utopique ? Lord Cromer est à tous autres égards un membre loyal du parti unioniste, et ce qui prouve bien le peu de consistance de notre politique actuelle, c'est qu'on ait pu émettre l'idée d'exclure ses partisans d'un parti auquel ils se sont toujours montrés fidèles, simplement parce que, comme lui, ils n'approuvent pas la réforme des tarifs. Ce dernier peut être considéré comme un des rares survivants de notre ancien parti whig et il l'est par tradition, tandis que Lord Milner, beaucoup plus jeune, est plus accessible

aux idées nouvelles ; mais cela ne justifie pas l'intolérance de ceux qui ont fait de la question des tarifs leur shibboleth.

— Il est réconfortant, à notre époque de féminisme militant et de suffragettes exaltées, de rappeler qu'elles ne sont pas les uniques représentantes de leur sexe. Nous venons de perdre une femme, Florence Nigthingale, qui a laissé une trace bienfaisante sur la terre. Il y a près de soixante ans qu'elle accomplit la grande œuvre de sa vie. Depuis lors, elle n'a plus guère fait parler d'elle. C'est un cas de célébrité malgré soi. Sans doute, elle fut une pionnière de cette noble armée d'infirmières qui sont une des gloires de l'ère victorienne ; elle eut la chance de mettre ses principes en action à un moment — la guerre de Crimée — où les yeux du monde entier étaient fixés sur elle, mais c'est surtout son immense sympathie pour l'humanité qui lui valut l'admiration universelle. Elle avait un don remarquable d'organisation, mais cela n'aurait pas suffi à la rendre fameuse. Voici qui explique mieux que toute autre chose le secret de son influence. « Elle ne pouvait pas, écrivait un de ses malades, nous parler, nous faire signe ou nous sourire à tous, mais nous embrassions son ombre quand elle passait et nous nous endormions contents. »

Malgré l'affaiblissement de sa santé, elle continua à s'occuper des questions qui lui tenaient au cœur et fut la conseillère de bien des gens éminents qu'elles intéressaient aussi. Il y a trois ans, elle reçut du roi l'ordre pour le Mérite, seule femme qui ait obtenu jusqu'ici cette haute distinction. De même qu'à son retour de Crimée elle refusa d'accepter le passage gratuit qu'on lui offrait sur un vaisseau de guerre, sa famille a décliné l'honneur de la voir enterrer au frais de la nation, à Westminster Abbey. On peut la citer comme un modèle du plus complet désintéressement.

— L'exposition anglo-japonaise a été un digne produit de notre alliance avec la race la plus entreprenante des temps modernes. Certaines gens affirment, d'après leur expérience personnelle, qu'il y a entre les nations d'Orient et d'Occident un voile qui sera toujours baissé. Cela se peut, mais ce n'est pas

une raison pour que nous ne fassions pas tous nos efforts pour en soulever un coin, et le meilleur moyen pour le faire est assurément de favoriser la rencontre des nations sur un terrain commun où elles puissent comparer leurs produits. En tout cas, les trésors que les Japonais nous ont envoyés, peintures, laques, émaux, sont [des gages de la confiance qu'ils ont dans notre prévoyance, car, en cas de malheur, rien n'aurait pu les remplacer. Le désastre qui a atteint nos envois à l'exposition de Bruxelles est fait, cependant, pour détourner à l'avenir les propriétaires d'objets de prix de les prêter pour de semblables exhibitions. On se rappelle que, lors de l'ouverture de notre Alexandra Palace, toute une collection inestimable de porcelaines de Chine fut détruite en quelques instants par le feu. Heureusement que tout s'est bien passé à l'exposition anglo-japonaise.

On ne pouvait s'empêcher, en la parcourant, de regretter la modernisation du Japon, qui n'est que trop apparente. L'originalité est chose si rare dans notre monde banal qu'on ne se console pas de la voir disparaître. Les cheminées d'usines, les tramways, les innombrables constructions de fer sont sans doute nécessaires, surtout dans les pays neufs, mais pourquoi faut-il qu'ils viennent gâter notre vieux Japon ? Avant qu'il soit longtemps, nous y verrons les femmes échanger leurs robes à ramages contre les dernières créations de Worth et de Paquin. La série de personnages, grandeur naturelle, en costumes japonais datant d'avant l'époque où nos premiers ancêtres bretons se contentaient d'une couche de peinture bleue pour tout vêtement, montrait bien que ce serait aux Japonais à faire et non à suivre la mode. Certaines des peintures que nous avons vues pourraient bien marquer aussi une date dans l'histoire de l'art.

— Il faudrait la plume magique d'un de Quincey pour décrire les surprises que nous réserve la télégraphie sans fil. La fuite du Dr Crippen, soupçonné de meurtre, son embarquement pour le Canada, sa traversée alors que, grâce à l'appareil Marconi, le monde entier était au courant de ses faits et gestes, tandis que lui-même ne se doutait de rien, son arrestation à

l'arrivée, auraient fourni un sujet merveilleux à ce génie auquel nous devons les curieux essais sur la « diligence », ou sur le « meurtre considéré comme un art », qui restent dans la mémoire comme la plus étrange combinaison de littérature et de musique, et font comprendre l'influence que des maîtres tels que Beethoven peuvent exercer sur des natures impressionnables. Nous autres Bretons, en général, ne sommes pas de ces natures-là. Mais il faudrait que nous fussions bien terre à terre pour ne pas sentir, avec ses magnifiques alternances de rythmes, les beautés du poème qui nous montre la diligence portant dans les campagnes les nouvelles de la victoire des armes anglaises. Dans le cas du Dr Crippen, ce qui faisait palpiter le public, c'était moins la question de savoir si l'inculpé serait reconnu coupable ou non que l'issue de cette dramatique poursuite à travers les mers.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

A propos des vacances. — Les étudiants pauvres et leurs travaux d'été. — La tentative d'assassinat contre le maire de New-York. — Réaction contre les *machines* politiques et la corruption. — Les fraudes en matière de terrains indiens. — Un désastre : les incendies de forêts du Nord-Ouest.

Quand cette chronique paraîtra, les vacances seront terminées, et les stations d'été désertes. Excursions, ascensions et bains de mer, avec leur accompagnement obligé d'accidents variés et de flirts, auront passé à l'état de souvenirs, encore plus lointains aux Etats-Unis qu'en Europe, puisque les établissements d'instruction, en Amérique, rouvrent de meilleure heure. Les écoles ordinaires, en effet, recommencent souvent dès le début de septembre, et les cours des universités vers le milieu de ce mois. Il n'y a guère que les institutions privées, fashionables, celles dont les élèves accompagnent leurs parents en Europe, ou restent longtemps dans les somptueuses résidences de la cam-

pagne, qui ouvrent leurs portes plus tard. Cette rentrée hâtive soulève, il faut le dire, des protestations chroniques de la part de bien des instituteurs ou professeurs, parce que, dans presque tous les Etats, septembre est un mois très chaud pendant lequel les études sont pénibles. Toutefois, comme il est nécessaire de terminer les cours à la fin de juin, à cause des chaleurs torrides de juillet, il n'est guère possible de reculer davantage la fin des vacances.

Et l'on doit aussi prendre en considération le fait qu'ici l'année scolaire est coupée de bien des jours de congé. Non seulement le samedi entier, dans la majorité des écoles, est laissé à la libre disposition des jeunes gens, mais les vacances de Noël sont longues, et, au printemps, il est d'usage, dans nombre de localités, d'accorder aux enfants une semaine, dite *moving week*, pour qu'ils puissent aider leurs parents soit à *déménager*, soit plutôt à faire le nettoyage général de la saison. Ce n'est pas tout, hélas ! Si du temps du bon La Fontaine, le savetier pouvait se plaindre que « Monsieur le curé de quelque nouveau saint orne toujours son prône », nous pouvons déplorer en ce moment la tendance à célébrer de plus en plus d'anniversaires, au grand ennui des pédagogues — et aussi des hommes d'affaires, qui sont tenus de donner congé à leurs employés sans pouvoir, bien entendu, leur retenir quoi que ce soit sur leur salaire.

— Il ne faudrait pas croire, cependant, que la période des grandes vacances scolaires soit, pour tous les maîtres et tous les élèves, consacrée uniquement au plaisir et au repos mental. Aux Etats-Unis, comme au Canada, les cours d'été, permettant aux professeurs et aux étudiants de se perfectionner dans telle ou telle branche, sont de plus en plus en faveur. Parfois ces cours sont obligatoires pour certaines catégories d'instituteurs primaires.

Maissi l'on peut plaindre les gens privés ainsi de la moitié au moins de leurs vacances, combien est plus intéressante encore la situation de ces étudiants qui travaillent l'été à toutes sortes de métiers pour être en état de payer les frais de leur instruction, pendant le reste de l'année !

C'est surtout en Nouvelle-Angleterre et dans l'Ouest que l'on

peut étudier cette phase, un peu pathétique, de la vie scolaire américaine.

Nombre d'hôtels d'été, en Vermont, en Maine, en New-Hampshire, dans le Parc National du Yellowstone, etc., n'ont pas d'autres servantes ou filles de chambre que des élèves des écoles primaires supérieures, des « séminaires », ou des écoles normales d'institutrices. Ces jeunes filles louent leurs services pour amasser le pécule nécessaire à leurs dépenses d'éducation. Dans une localité du Colorado près de laquelle nous campons en ce moment, non seulement les bonnes d'hôtel, mais presque tout le personnel supplémentaire engagé par les commerçants et artisans locaux pour la saison des touristes sont des étudiants ou instituteurs des deux sexes. Le garçon boucher qui vous débite des côtelettes est élève d'une école d'agriculture et futur ingénieur électricien ; le jeune *ranchman* dont la carriole s'arrête chaque matin devant votre tente pour vous approvisionner de lait et de pommes de terre est à l'Ecole des mines ; qui pourrait prédire l'avenir qui lui est réservé dans ce pays aux possibilités illimitées ? Peut-être, dans une vingtaine d'années, le trouvera-t-on à la tête d'une *Mining Company* quelconque, et trônant dans un somptueux bureau, avec des appointements de 125 000 francs par an. Pourquoi pas ? Cela est arrivé à bien d'autres !

Au début de septembre, tandis que les touristes se font plus rares, les magasins, les bureaux se dépeuplent. Commis, employés, mécaniciens d'automobile, lingères, caissières, redescendent dans la vallée reprendre leur place sur les bancs de quelque institution, et souvent aussi à la direction d'une classe dans une école de village dont le traitement n'est pas assez élevé pour assurer la pitance de l'été ou les frais d'études nécessaires pour atteindre une position plus haute.

Un pédagogue d'Europe, il y a quelques années, lorsqu'il visitait l'Amérique, fut horrifié en constatant ces pratiques. Il se refusait également à admettre qu'un étudiant d'université pût consacrer, durant la saison scolaire, une partie de ses loisirs à gagner un peu d'argent, soit en rendant des services à l'institution ou à ses camarades plus riches, soit en travaillant en ville,

chez des particuliers ou dans un atelier. « C'est là, déclarait-il, abaisser la dignité de l'étudiant, et celle du système d'éducation tout entier. » Nul, aux Etats-Unis, ne partage cette manière de voir. Les bourses existent aussi ici ; mais elles seraient insuffisantes pour donner à une multitude de jeunes ambitions des chances de faire leur chemin dans ce monde. Du reste, elles ne sont pas en faveur. On considère avec raison qu'il est mille fois plus digne de ne devoir son instruction qu'à ses propres efforts. Et une autre considération qui milite en faveur des usages dont nous parlons est que le *self support*, comme on l'appelle, trempe les caractères et prépare admirablement les étudiants des deux sexes en vue de la lutte pour la vie. Dans presque toutes les branches de l'activité humaine, aux Etats-Unis, la majorité des hommes et des femmes qui occupent aujourd'hui des situations de premier ordre sont des gens qui ont dû se procurer par un travail, généralement manuel, les moyens de faire des études universitaires ou professionnelles.

— Il serait malaisé de découvrir une transition entre le sujet où nous ont entraîné nos réflexions sur les vacances et les faits du jour, brutaux et terre à terre.

Mieux vaut y renoncer et prendre carrément le taureau par les cornes. Un des événements les plus sensationnels de l'été fut la tentative d'assassinat commise sur le maire de New-York, M. le juge Gaynor, au moment où il s'embarquait pour l'Europe.

Si ce crime eût été simplement, comme tant d'autres du même genre, l'œuvre d'un détraqué ou la vengeance bête d'un individu peu recommandable se disant lésé par une mesure isolée prise contre lui par l'administration, il n'aurait attiré que l'attention passagère accordée à un accident. Mais il n'en est pas ainsi. Quoique l'assassin ait déclaré avoir voulu tuer le maire parce que celui-ci l'avait destitué, il faut chercher plus loin la véritable cause de cet acte. Le meurtrier est un homme tranquille, nullement mauvais au fond, en somme incapable d'avoir agi ainsi sans quelque influence extérieure. Le motif du crime se trouve dans l'impopularité de M. Gaynor, impopularité dont il a le droit d'être fier, car c'est celle que s'attire tout réformateur hon-

nête, de la part des individus, ou plutôt des institutions qu'il gêne dans leurs agissements coupables.

M. Gaynor a été le seul membre de Tammany Hall élu dans la dernière campagne municipale de New-York City. L'on n'a pas attaché, au début, beaucoup d'importance à son élection. Mais, à l'étonnement général, le nouveau maire a agi fort cavalièrement envers les institutions de la ville ; il n'a cessé de lutter contre la corruption, le gaspillage des finances et la démoralisation de la police. Après trois mois d'administration, il avait conquis l'estime de tous les New-Yorkais honnêtes, à quelque parti qu'ils appartenissent, et fait naître une saine terreur parmi la foule des tripoteurs qui se groupent à la remorque du club de la XIV^e Rue. Tout en réussissant à réduire les dépenses de 50 millions de francs par an, il s'était surtout donné à tâche de purifier la police. Jamais encore, à New-York, même sous le maire Low, l'élu des partisans du « bon gouvernement », ce service n'avait été soumis à une surveillance aussi minutieuse, à une discipline aussi stricte que depuis l'installation du maire Gaynor. Il était inévitable qu'un homme qui heurtait de front tant d'intérêts louches devint l'objet de haines implacables. Maintes fois le maire reçut des lettres de menaces ; des conversations ont été surprises qui montraient qu'un jour ou l'autre ce magistrat porterait la peine de son intransigeante droiture. Son véritable assassin n'a pas été l'obscur surveillant de nuit dont le nom n'importe pas, mais le *graft*. — l'esprit de prévarication et de corruption dont de longues années d'administration tammanyste ont contaminé les rouages municipaux de New-York.

Le maire est sorti vivant de cette épreuve ; il en est aussi sorti — est-il besoin de le dire ? — grandi dans l'opinion, et mieux armé que jamais pour la lutte sans trêve à laquelle il a consacré son énergie.

— Ce n'est pas seulement à New-York, mais sur tout le territoire de l'Union, qu'il est nécessaire d'avoir des hommes énergiques, désintéressés, combattant le *graft* sous ses transformations multiples. A ce point de vue, la tournée effectuée actuellement par M. Roosevelt dans le Centre et dans l'Ouest

portera ses fruits. Sans doute, il est permis de se demander quelle est, dans ce voyage, l'étendue du coefficient personnel ; et l'on doit admettre que cette campagne a été entreprise principalement pour consolider le parti républicain, fortement endommagé par des dissensions intestines. Néanmoins, la tactique employée par l'orateur pour toucher les foules et qui consiste à affirmer que la masse des républicains est décidée à poursuivre la corruption, le gaspillage, sans s'arrêter à aucune considération de personnes, cette tactique vient à point pour seconder les efforts des sociétés, des clubs et groupes de toutes sortes organisés depuis quelque temps dans la même intention.

De nombreux symptômes, du reste, montrent que l'on commence à être las, aux Etats-Unis, du *bossism*, — la toute-puissance de certaines individualités presque toujours peu recommandables. Les événements, sous ce rapport, se sont précipités avec une rapidité étonnante pour les réformistes mêmes. Coup sur coup, on a vu un sénateur de l'Etat de New-York, M. Allds, arrêté et condamné pour avoir vendu son vote ; un démocrate (libre-échangiste), M. Foss, élu en Massachusetts dans un district jusqu'ici républicain et protectionniste ; le président de la Chambre, M. Cannon, — familièrement connu sous le nom d'Uncle Joe, — l'incarnation du *bossism* politique au Congrès, — dépouillé de presque tout son pouvoir de leader ; enfin l'échec retentissant, à Rochester, d'un des chefs de la « Vieille Garde » protectionniste, le congressman Aldridge, surnommé « l'homme au chèque », parce qu'il a notoirement accepté 5000 francs d'une coalition de compagnies d'assurance pour pousser une certaine loi à la Chambre. — Et ce n'est pas tout. Deux sénateurs, vétérans de la lutte pour les hauts tarifs douaniers, MM. Aldrich et Hale, ont déclaré ne plus se représenter aux élections. En cela ils sont fort sages. Ils sentent que, malgré leurs qualités sérieuses, ils ont fait leur temps ; que les pratiques auxquelles les Payne, les Hanna, les Quay, les Platt, les Dudley ont attaché leur nom, soulèvent aujourd'hui un dégoût général, aussi bien chez les républicains honnêtes que chez les démocrates.

— Si les incidents qui précèdent sont un peu consolants, nous n'en avons pas moins à enregistrer, dans cette chronique, d'autres qui montrent combien il y a à faire, aux Etats-Unis, pour purifier à fond les institutions politiques. On mène grand bruit, à présent, et avec raison, à l'occasion des révélations du sénateur Gore concernant les ventes de terrains qui appartenaient aux Indiens. Le fait que des congressmen auraient reçu des pots de vin pour favoriser de leurs votes certains particuliers n'a pas lieu, malheureusement, d'étonner outre mesure le public. Dans l'espèce, il acquiert plus de gravité que d'habitude parce qu'un vice-président des Etats-Unis s'y trouve impliqué ; que, d'autre part, il s'agit des Indiens : et aujourd'hui l'opinion est extrêmement chatouilleuse lorsque les intérêts des « pupilles » de la nation sont en jeu. Le temps est bien passé où les agents de l'Etat pouvaient tondre les Peaux-Rouges confiés à leurs soins et faire fortune en quelques années. Depuis la vigoureuse campagne du président Cleveland et la très utile publicité donnée par la presse aux agissements coupables des fonctionnaires des *Agencies*, les malversations, dans ce service, sont devenues très rares, et leur répression est toujours rapide. Mais on est actuellement en présence d'un véritable complot pour faire payer par les Indiens quelque quinze millions de francs de frais de vente à certains attorneys, alors qu'en vertu de la loi les opérations en question sont gratuites. Le « coup » à faire était simplement de changer la loi et légitimer le gaspillage par un bill *ad hoc*. C'est ce qu'on peut appeler agir en grand style et suivant les progrès du siècle. Les agents ne peuvent plus, il est vrai, voler les couvertures et les rations des Peaux-Rouges sans s'exposer d'une façon presque certaine à aller au pénitencier. En revanche, des hommes de loi s'approprieraient des millions et en seraient quittes pour distribuer deux ou trois cent mille francs de gratifications aux congressmen.

Il est triste de constater que, si les conspirateurs n'avaient pas commis l'étonnante bétise d'essayer de corrompre un homme aussi intègre que le sénateur Gore, ils eussent probablement réussi, sans difficulté, dans leur entreprise.

— Nous n'avons décidément pas, pour cette chronique, un choix de sujets bien réconfortant, car il nous faut mentionner encore une calamité qui s'est abattue sur le Nord-Ouest. Des villages entiers de la région de Cœur-d'Alène, et des millions d'arbres, d'une valeur incalculable, ont été détruits par des incendies de forêts d'une violence sans précédent, ravageant l'Idaho, le Washington, et le Montana. Le nombre des victimes a été considérable, bien qu'il n'ait pas atteint les chiffres redoutés au premier abord. Telle fut l'intensité du désastre que la fumée s'étendit jusqu'à Boston, à l'autre bout des Etats-Unis. Ce genre de fléau est commun, malheureusement, en Amérique ; et si l'excessive chaleur, la sécheresse, et la foudre comptent parmi les causes de ces conflagrations, il est impossible de nier le rôle considérable qu'y joue l'imprudence humaine. En dépit des instructions qu'ils reçoivent et des exemples terrifiants qu'ils ont sous les yeux, les *lumbermen*, — bûcherons, — se montrent incorrigibles, quittes à déployer dans la suite un héroïsme magnifique et de belles qualités d'abnégation quand le mal est arrivé par leur propre faute. Mais on a aussi quelque peine à comprendre que l'administration des forêts, en présence de ces catastrophes chroniques, n'ait pas réussi à prendre des mesures plus sévères et plus efficaces pour sauvegarder les propriétés nationales qui lui sont confiées. Les forestiers parlent maintenant de revenir à la méthode indienne qui consistait à provoquer, annuellement, à une époque convenable, des incendies destinés à *nettoyer* les forêts, et qu'on était à même de diriger et de contrôler. Si tel est le cas, il n'y a pas de quoi être très fier de l'administration en question et de ses progrès scientifiques !

Il est incontestable, du reste, que les incendies sont devenus plus fréquents, au moins dans les forêts nationales, depuis que celles-ci sont plus accessibles aux touristes et aux sportsmen. On se rend compte du degré de popularité actuel de ces forêts en remarquant que, l'an dernier, le nombre des permis d'admission s'est élevé à 460 775. Ce chiffre monte sans cesse, dans la proportion de 100 pour 100 ; et l'on prévoit déjà le moment

où un million de personnes séjourneront dans ces « réserves » chaque année. Cela se comprend, car les forêts nationales renferment souvent de grandes curiosités naturelles, et se trouvent en général dans des régions très pittoresques. En 1909, la seule forêt de Coconino, dans l'Arizona, attira 21 000 visiteurs. Il est vrai que le climat permet aux touristes, aux malades, de camper dans cette partie de l'Arizona pendant les trois quarts de l'année. 50 000 personnes entrèrent dans l'Angeles Forest de Californie en quatre mois. La Pike Forest, pleine d'attractions diverses, eut 100 000 visiteurs, au bas mot. En Alaska même, mille individus parcourent la forêt de Tongass, pendant tous les mois de l'année, et par les températures les plus rigoureuses, presque uniquement pour chasser et pêcher.

Il est facile de concevoir que dans une telle affluence de gens il s'en trouve un grand nombre d'insoucians, de paresseux, capables par leur négligence de provoquer des incendies désastreux.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

L'historien Dändliker. — Le poète Arnold Ott. — Polémique à propos de Leuthold. — Une étude sur Goethe, critique littéraire. — *Martin Salander*. — Les écrivains suisses et l'Allemagne. — Livres.

A quelques jours de distance nous avons perdu deux personnalités en vue de notre monde littéraire et intellectuel, l'historien Dändliker et le poète Arnold Ott.

Dändliker, qui est mort à Kusnacht, près de Zurich, dans sa soixante et unième année, était surtout connu par sa grande *Histoire suisse* qu'il publia en trois volumes de 1883 à 1891. Il l'avait écrite très vite, parce qu'il possédait son sujet à fond. L'histoire suisse avait été l'occupation de toute sa vie. Déjà sur les bancs de l'université il s'y préparait. Formé aux bonnes méthodes historiques par quatre maîtres, Georges de Wyss et

Büdinger à Zurich, Giesebrecht et Riehl à Munich, il rédigea plusieurs mémoires sur des sujets spéciaux : les guerres de Bourgogne, Hans Waldmann, les comtes de Toggenburg, l'Ustertag et la politique zurichoise après 1830. Mais il ne s'était pas cantonné dans ces travaux. Aimant les idées générales, aimant surtout à considérer l'histoire par grandes masses, il eut de bonne heure l'idée de mettre à la portée du grand public le résultat de ses recherches. Büdinger, qui l'encourageait, disait : « De tous mes élèves, Dändliker est celui qui possède au plus haut degré le sens de l'histoire universelle. » Ce qu'il avait aussi, c'était le goût de l'histoire des mœurs et de la civilisation. Les luttes politiques l'intéressaient certes et il y voyait avec raison l'ossature de l'histoire, mais il ne voulait pas qu'on les isolât de la vie du peuple : de là la place très grande qu'il donnait dans ses livres à la littérature, l'art, la religion, les problèmes économiques. Au lieu de mettre uniquement en scène les grands personnages qui d'ordinaire absorbent seuls l'attention, il s'occupait aussi des humbles ouvriers de la civilisation, l'imprimeur, le poète, le missionnaire, le maître d'école. C'est cela surtout qui fait l'originalité de ses travaux. En de grands tableaux, il nous donne une claire vision de l'activité multiple du peuple. Et ces tableaux, il s'entend à les broser, car il possède l'art de choisir les détails significatifs qui résument une situation, définissent un caractère et peignent une époque. Il possède aussi l'art de la composition qui groupe les faits et ne perd jamais de vue l'idée principale. Peut-être, au point de vue de la forme, sa langue n'a-t-elle pas toujours la pureté désirable. Du moins, reconnaissons qu'il était très soucieux d'améliorer son œuvre et qu'à chaque édition nouvelle, il la refondait pour l'amener au point de perfection voulu.

Dändliker est parti en pleine vigueur de talent sans avoir eu le temps d'achever une *Histoire de la ville et du canton de Zurich*, qu'il avait entreprise il y a quelques années et dont il annonçait le troisième volume pour le prochain Noël. On me dit que le manuscrit de ce volume n'est pas assez poussé pour qu'on puisse le publier, mais il se trouvera bien parmi nos historiens

quelqu'un qui reprendra cette œuvre. Il serait en effet regrettable qu'elle restât à l'état de tronçon.

— Juste quinze jours après la mort de Dändliker, nous avions à déplorer celle du bon poète schaffhousois Arnold Ott. Sa gloire ne fut point éclatante et je doute qu'il laisse une trace bien profonde dans notre littérature. Ces dernières années, il conquit quelque célébrité par des drames historiques et des pièces de circonstance qu'il fit représenter à Meiningen, Bâle, Zurich et Schaffhouse. Sans être très original dans ses conceptions, il avait le sens du théâtre et surtout l'art d'animer les foules sur la scène. A la lecture, ses pièces laissent passablement de déchet, car la psychologie en est plutôt rudimentaire et l'écriture non toujours soignée. Dirai-je qu'Arnold Ott les écrivit en amateur ? A tout le moins faut-il observer qu'Ott ne devint homme de lettres que vers sa soixantième année, après avoir pratiqué la médecine à Schaffhouse et à Lucerne. Il avait à vrai dire toujours eu le goût de la littérature et il m'écrivait un jour que ses tiroirs se remplissaient volontiers de vers. Il est bien certain que si tous ses loisirs avaient été consacrés à la poésie, il aurait pu s'élever plus haut comme écrivain. Dans sa courte carrière d'homme de lettres, il eut une grande joie, le succès que remporta, il y a cinq ans, à Zurich sur un théâtre populaire, son drame historique *Charles le Téméraire et les Confédérés*. Un peu de gloire illumina alors sa vieillesse. Il en avait peut-être besoin, car les vers qu'il fit paraître à Berlin, en 1902, sous le titre de *Gedichte*, révèlent plutôt une nature mélancolique, tournée vers le dedans. Souvent, dans ses plaintes, il nous semble percevoir l'écho du sentiment de l'homme qui croit avoir manqué sa vie. Il dit lui-même que sa poésie est « un fruit tardif d'arrière saison. » Et, en effet, elle a non l'allégresse et l'exubérance de la folle jeunesse, mais la tristesse et le désenchantement d'une vie sur le déclin. Quelques-uns de ces vers sont beaux pourtant, et je ne serais pas étonné que, lorsque les drames d'Arnold Ott seront depuis longtemps oubliés, ils ne trouvent place dans quelque anthologie de l'avenir.

— La récente édition des poésies de Leuthold, dont nous

avons parlé, a déchaîné tout un orage dans notre monde littéraire. On a trouvé que l'éditeur, l'ex-officier Arthur Schurig, avait traité avec trop de désinvolture notre vieux maître, Jacob Bächtold, le premier éditeur de Leuthold. Un de nos meilleurs critiques, M. Emile Ermatinger, professeur de littérature allemande au Polytechnicum, s'est chargé de remettre les choses au point. Il l'a fait dans une excellente étude parue dans les *Süd-deutsche Monatshefte*.

Les critiques qui ont attaqué Bächtold lui ont surtout reproché de s'être comporté comme un érudit sans goût, dépourvu du sens littéraire et ils lui ont opposé Gottfried Keller qui, à les en croire, aurait été un fervent admirateur de Leuthold. Or, c'est précisément le témoignage de Gottfried Keller qu'invoque dans des lettres inédites, écrites à Bächtold, M. Ermatinger. Bächtold qui, quoi qu'on en ait dit, était un écrivain de race, doué de l'esprit le plus fin, n'avait point voulu entreprendre la publication des poésies de Leuthold sans consulter Gottfried Keller. Il le fit par lettres, auxquelles l'écrivain répondit. Il en résulta une vraie collaboration de Gottfried Keller à la publication entreprise. Le malheureux Leuthold, qui finissait alors tristement ses jours dans un hospice d'aliénés, avait laissé des manuscrits très raturés, avec des variantes souvent nombreuses. Il s'agissait de choisir entre ces variantes. Il s'agissait aussi, dans des pièces trop copieuses, de faire des coupures discrètes. Ce travail, Bächtold le fit, mais toujours conseillé par Gottfried Keller. Les lettres de l'écrivain le montrent d'une manière péremptoire, si bien que toutes les accusations portées contre Bächtold retombent sur Gottfried Keller. On peut évidemment se demander si les corrections des deux écrivains sont justifiées. M. Ermatinger n'hésite pas à répondre par l'affirmative. Pour lui, Gottfried Keller et Bächtold ont eu raison d'amender et d'émonder Leuthold, dont l'œuvre, de ce fait, s'est trouvée singulièrement améliorée. « Leuthold, dit-il, ne savait qu'ébaucher et, en retravaillant ses vers, il les gâtait souvent. » La chose est possible. Il n'en est pas moins vrai que Leuthold a écrit de fort

belles poésies, d'un sentiment très pénétrant, et je trouve pour ma part que M. Ermatinger, dans son appréciation générale du poète, ne prend point assez en considération ces vers. Sans doute Leuthold trop souvent, par un faux principe d'art, atténuait l'originalité de certaines pièces à force de les polir : c'était le goût du temps, de Geibel surtout qui, à l'expression individuelle et forte, préférait le général, c'est-à-dire le joli banal. Mais il est des accents de plainte, d'angoisse et de regret qu'aucun poète de notre génération, si ce n'est Verlaine, n'a rendus avec une aussi grande intensité. C'est par les accents qu'on trouve dans *Ghazellen*, dans *Eglantine*, dans *An meine Grossmutter*, que Leuthold s'est conquis une place qu'on ne peut point lui ravir. Un autre critique suisse, M. Edouard Korrodi, le dit très bien dans une étude consacrée à Leuthold et publiée aussi dans les *Süddeutsche Monatshefte* : il faut la lire, car, sur plusieurs points, elle sert de correctif à l'étude de M. Ermatinger ¹.

— Puisque nous parlons de M. Emile Ermatinger, signalons l'excellente préface qu'il vient de consacrer aux écrits de Goethe sur la littérature et le théâtre, publiés dans l'édition complète de Goethe qu'entreprend la maison Bong dans sa belle collection populaire *Goldene Klassiker-Bibliothek* ². M. Ermatinger est un Goethéen fervent et peu de critiques chez nous possèdent aussi bien leur auteur. Dans son étude il montre que, si l'activité critique de Goethe fut accessoire dans son œuvre, elle n'en constitue pas moins quelque chose de fort important. Si rien n'est indifférent de ce qui est tombé de la plume d'un grand homme, la chose est surtout vraie de Goethe. « Dans les élucubrations du jeune homme écrivant pour les *Frankfurter Gelehrten-Anzeigen*, dit M. Ermatinger, on voit déjà le poète de *Götz* et de *Werther* avec ses premiers balbutiements, son enthousiasme et sa ferveur ;

¹ M. Korrodi prépare sur les conteurs suisses de l'heure actuelle un volume qui paraîtra prochainement à Berlin chez Wiegandt & Grieben et sur lequel nous reviendrons.

² Trois volumes jusqu'ici ont paru : la cinquième et la huitième partie (dramas) et la vingt-septième (*Lettres de Suisse, Voyage en Suisse, 1797, Voyage sur le Rhin, le Main et le Neckar, 1814-1815*).

dans les comptes rendus plus mûrs et plus approfondis de la *Jenaische Allgemeine Literaturzeitung* et dans les revues pleines de feu des œuvres représentées sur le théâtre de Weimar, il semble qu'on perçoive l'écho des conversations sur l'art que le grand poète échangeait avec son illustre partenaire, quand tous deux marchaient sur les traces des anciens; dans les innombrables communications tirées d'*Ueber Kunst und Altertum*, on croit entendre la voix du vieillard, qui, avec sa sagesse inépuisable, enrichie des trésors de l'art, de la science et de la vie, expose ses idées sur toutes les choses du monde et fond, dans un dualisme harmonieux, l'esprit cosmopolite du dix-huitième siècle avec l'esprit individualiste de notre moderne conception de l'histoire. A côté des œuvres poétiques, scientifiques et artistiques de Goethe, de ses lettres, journaux intimes et conversations, ces essais littéraires et critiques sont comme le reflet de cette personnalité puissante dont le germe fut toujours semblable à lui-même, mais qui s'enrichit harmonieusement au cours d'une longue carrière. »

Ce fragment montre l'intérêt de l'étude de M. Ermatinger, qui fait honneur à notre haut enseignement.

— Comme on peut le voir par les nombreux articles et ouvrages publiés en Allemagne par nos compatriotes, notre littérature locale jouit d'une faveur toujours plus marquée chez nos voisins. On s'en rend compte surtout lorsqu'on lit les grandes revues berlinoises et munichoises. Il n'est pour ainsi dire pas une de leurs livraisons qui ne nous donne des études d'écrivain suisse. Dans la *Deutsche Rundschau* je relève le nom de M. Ernest Zahn, qui commence un nouveau roman, *Forces cachées*, des nouvelles de M. J. Jegerlehner, auteur d'un roman valaisan, et de M. J. Reinhart, le conteur soleurois, dont la nouvelle, *Vroneli*, est charmante. Nous aurons prochainement l'occasion de revenir sur ce romancier, qui vient de faire paraître chez Wiegandt & Grieben, à Berlin, un volume de nouvelles, *Heimwehland*, lequel le classe définitivement parmi nos meilleurs auteurs.

Mais c'est surtout dans l'Allemagne du sud qu'on suit d'un

œil attentif le développement de notre littérature suisse allemande. Les revues munichoises ne se contentent pas d'ouvrir largement leurs portes à nos écrivains, elles leur consacrent parfois, comme les *Süddeutsche Monatshefte*, des numéros entiers. Dans celui du mois d'août, par exemple, on trouve des nouvelles de C.-A. Bernouilli, d'Ernest Zahn, et de J. Reinhart, une étude très curieuse sur la superstition des paysans suisses par C.-A. Loosli et une autre étude fort piquante sur le catholicisme politique de la Suisse par un anonyme, *Spectator novus*. Ajoutez à cela une excellente étude critique de nos auteurs par M. Josef Hofmiller, qui passe tour à tour en revue des œuvres d'Ernest Zahn, Hermann Kurz, J. Jegerlehner, Lisa Wenger, Robert Fäsi, Isabelle Kaiser, Alfred Huggenberger, Franz Odermatt, C.-A. Bernouilli, Carl Spitteler, Félix Moeschlin, Paul Ilg et Jacob Schaffner. A propos de ces trois derniers, qui sont les romanciers les plus originaux de la génération présente, M. Hofmiller formule des réserves et exprime des craintes comme nous l'avons fait ici-même dans notre chronique du mois d'août. M. Hofmiller trouve aussi que Berlin ne vaut rien à ces écrivains qui se dénationalisent trop vite et perdent le meilleur de leurs qualités. Rien n'est plus vrai : autrefois nos écrivains Gotthelf, Keller, Meyer restaient chez nous et écrivaient chez nous, et leurs œuvres n'en étaient pas plus mauvaises, bien au contraire ; aujourd'hui tout jeune auteur, dès qu'il a pondu un volume, s'enfuit à Berlin. Ce qu'il en rapporte, on l'a vu avec les œuvres nouvelles de Mœschlin, d'Ilg et de Schaffner, qui n'ont plus rien de suisse et qui ne sont pas plus littéraires pour cela.

— Parmi les écrivains allemands qui suivent avec intérêt le mouvement artistique de notre pays, il faut citer en première ligne Hermann Hesse, l'auteur de *Peter Camenzind*. Il vient justement de publier dans la revue munichoise *März* une importante étude sur *Martin Salander* de Gottfried Keller, à propos du vingtième anniversaire de ce roman. On sait que *Martin Salander* n'a jamais été goûté des Allemands. Il est sans doute trop spécifiquement suisse pour cela. Ne le comprenant pas, on dit : c'est une œuvre inférieure. M. Hesse est d'un avis con-

traire et il s'efforce de faire revenir ses compatriotes de leurs préventions.

« Pour moi, dit-il, je n'ai jamais compris pourquoi ce roman souvent dédaigné n'est pas considéré au contraire comme le modèle du roman moderne. Sans seulement frôler même de loin la vulgarité, il peint toute la vie avec une réalité que n'a dépassée aucun romancier naturaliste, et sur toutes les questions palpitantes du jour il s'exprime avec une chaleur, une intelligence, une supériorité et une élévation de sentiments qui sont tout simplement merveilleuses. Dans toute cette œuvre il règne une sérénité qui est pour moi le summum de l'art.... Dès qu'on a le livre en main, on est subjugué par la beauté, la grandeur, la netteté du dessin et la force du sentiment.... En Allemagne, *Doit et Avoir* de Gustave Freytag a longtemps passé pour un chef-d'œuvre. Je ne voudrais pas faire de la peine aux mânes du brave et adroit romancier qu'il a été, mais à côté de *Martin Salander* que pèse *Doit et Avoir* ? c'est un bon travail de commande, soigneusement fait, rien de plus. *Martin Salander*, au contraire, est un joyau sans prix qui survivra à tous les romans du jour, comme il a déjà survécu aux romans du temps où il parut. »

M. Hesse a raison et nous ne pouvons qu'applaudir à son acte. Il faut remarquer pourtant que *Martin Salander* a trouvé de chauds admirateurs en Allemagne et j'en cite pour preuve une lettre que Théodore Fontane adressait à un ami au moment où le roman paraissait à Berlin : « Enfin est venu, dit Fontane, le beau livre que je me réjouissais tant de posséder. Comme tout ce qu'écrivit Keller, — à l'exception de ses terribles vers; mais tout le monde ne peut pas tout avoir, — j'ai lu *Martin Salander* de livraison en livraison ¹ avec un plaisir artistique croissant. Keller est un des rares écrivains qui ne laissent pas ses personnages en plan, qui les suivent partout jusqu'au point où ils doivent logiquement aboutir. Ce point, pour *Martin Salander*, n'est peut-être pas celui que tous les lecteurs auraient désiré, mais qu'importe ? Comme Sterne, Keller peut tout se permettre,

¹ Le roman parut dans la *Deutsche Rundschau* en 1886.

car sa personnalité poétique est si forte qu'elle entraîne tout victorieusement. »

— Au moment où les feuilles tombent des arbres, les livres commencent à affluer sur les tables, messagers des longues soirées d'hiver. Dans le tas j'en distingue quelques-uns que je veux signaler : le *Rascher's Jahrbuch pour 1911*, qui en est à sa deuxième année et qui tient, même au delà, toutes les promesses du début, avec des morceaux de choix de Meinrad Lienert, Adolphe Frey, Carl Spitteler, Félix Moeschlin, C.-A. Loosli, C.-F. Wiegand, Conrad Falke, Francesco Chiesa, Jacob Bosshardt, J.-V. Widmann, C.-A. Bernouilli, Alfred Huggenberger, Joseph Reinhart et d'autres encore ; une bonne étude historique de M. Auguste Bernouilli sur les troubles à Bâle après 1830¹ ; le beau livre que l'université de Bâle a publié à propos du quatre-cent-cinquantième anniversaire de sa fondation et qui contient sept travaux importants de professeurs, entre autres une étude fort suggestive de M. Karl Joël, *Jakob Burckhardt als Geschichtsphilosoph*² ; le discours prononcé à cet anniversaire par le recteur de l'université de Bâle, M. Eberhard Vischer ; le curieux livre d'un jeune historien zurichois, M. Henri Seeholzer, *Les derniers jours du ministère Ollivier*, où l'auteur cherche à laver l'homme au cœur léger de toutes les graves imputations dont l'opinion publique l'a chargé³. Je reçois aussi une intéressante correspondance de Jérémias Gotthelf et de Rodolphe Hagenbach, publiée par M. Ferdinand Vetter professeur à l'université de Berne (Bâle, Lendorff) ; j'y reviendrai dans ma prochaine chronique.

¹ *Die Dreissigerwirren des vorigen Jahrhunderts im Kanton Basel.* Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1910.

² *Festschrift zur Feier des 450. jährigen Bestehens der Universität Basel.* Herausgegeben von Rektor u. Regenz. Basel, 1910.

³ *Die letzten Tage des Ministeriums Emil Ollivier. Juli-August 1870.* Zurich, Orell Füssli ; Paris, Fischbacher, 1910.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La lutte contre les inondations à Paris. — Une nouvelle théorie du goître.

— Utilisation de la force des vagues. — Le tir contre la grêle. —
Traitement chirurgical de la constipation. — L'industrie du caoutchouc.
— Publications nouvelles.

On sait qu'à la suite des désastreuses inondations de Paris en janvier-février derniers, une commission fut nommée par le gouvernement, chargée de faire une étude sur les causes du fléau et sur les moyens d'en prévenir le retour. Les résultats de cette enquête viennent de paraître sous forme d'un volumineux et très intéressant rapport dû à M. Alfred Picard et à ses nombreux collaborateurs.

Il ne peut être question de donner ici une analyse même succincte de l'œuvre de la commission des inondations. Retenons-en seulement deux points. Le premier, c'est que l'inondation a été due à une circonstance exceptionnelle : à une série de mois pluvieux qui a fait que dès l'entrée de l'hiver le sol était à peu près saturé d'eau sur une grande partie du bassin. Dans ces conditions un hiver pluvieux devait provoquer une crue. Il l'a fait d'autant plus aisément que par un concours de circonstances malheureux, il a beaucoup plu en diverses parties du bassin à des moments un peu différents, ce qui a fait que les crues partielles, au lieu de se succéder, se sont superposées à Paris. Il va de soi que ces circonstances peuvent se représenter; mais l'histoire est là pour faire voir que cela ne leur arrive pas souvent. Ce dont il faut se féliciter.

Second point : le remède. On en a beaucoup proposé, de remèdes. La commission a eu toute raison de ne pas croire qu'un reboisement intense suffirait à protéger Paris. D'abord, il n'y a pas trop de déboisement dans le bassin de la Seine; et d'autre part, il n'y a pas de boisement qui rende le sol capable de dépasser sa limite d'absorption des eaux pluviales. L'aptitude absorbante du sol, vêtu ou non, est limitée; on ne l'accroîtra pas

par le boisement. L'emploi de réservoirs, pour diminuer l'intensité des crues, a évidemment des partisans, et cela se comprend. En théorie, ce remède serait le meilleur. Seulement, il présente des inconvénients. Il coûte horriblement cher; or, on ne rencontre pas dans le bassin de la Seine les conditions qui permettraient de faire à la fois besogne utile et pas trop onéreuse. En principe, le système des réservoirs est excellent; mais il n'est pas toujours applicable, même si la question d'argent peut être négligée: il faut des conditions géologiques et topographiques qui ne se rencontrent pas partout.

La méthode des puits absorbants, bien qu'à première vue ingénieuse, n'a pas retenu non plus l'attention de la commission. Elle consiste, théoriquement, en ceci: creuser des puits qui, traversant le sol imperméable ou peu perméable, vont aboutir dans la profondeur à des couches perméables et poreuses. Par ces puits les eaux pluviales en excès seront soustraites à la circulation superficielle et obligées à circuler souterrainement. C'est très bien, en principe. Mais il y a des difficultés.

Il faut d'abord que sous le sol superficiel on trouve à profondeur commode des couches poreuses. Or, on ne les trouve pas toujours; et quand on les trouve, elle ne sont pas toujours de grande épaisseur. D'autre part, il faudrait beaucoup de puits, pour que l'eau pût s'enfoncer sous terre avec la vitesse qu'elle a en circulant à la surface. L'écoulement à travers du sable, par exemple, ne peut être aussi rapide que sur la pente; et en outre la puissance d'absorption des puits doit diminuer rapidement avec le colmatage qui se fait nécessairement. Enfin la méthode des puits a un gros inconvénient: celui de faire pénétrer directement dans les couches poreuses de l'eau de surface non filtrée et par conséquent de contaminer la nappe souterraine. Pour ces raisons et d'autres encore, on a écarté cette solution. Celle qu'on a adoptée — en plus d'une série de mesures locales, d'ordre secondaire — est la création d'un canal de dérivation qui, prenant les eaux de la Marne vers Meaux, les conduirait à la Seine en aval de Paris, près de Saint-Denis. De cette façon la hauteur de la crue sera, dans Paris, abaissée

d'une quantité variant entre un et deux mètres selon les endroits, ce qui suffira à empêcher les désastres du genre de celui de l'hiver dernier. En même temps on approfondira la Seine sur une partie de son parcours. Tel est le remède principal proposé par la commission : c'est la solution qui du reste a été à plusieurs reprises proposée depuis quatre siècles environ, sous des formes diverses. Espérons que cette fois on ne s'en tiendra pas au projet, et que le canal de dérivation sera enfin réalisé.

— Une théorie intéressante du goître a été récemment proposée par M. Ch. Répin, de l'Institut Pasteur. C'est que cette maladie de la glande thyroïde est due non à un parasite, mais à quelque substance du genre de l'émanation du radium, contenue dans l'eau des sources goïtrigènes. M. Ch. Répin part de ce fait que le goître est une maladie des pays de montagne, et que les montagnes sont les points faibles de l'écorce terrestre par les fentes de laquelle s'échappent les eaux natives, formées dans les profondeurs, les eaux radio-actives. Il est vrai qu'on trouve des sources goïtrigènes en pays de plaine ; mais ce sont des sources sortant d'un sol où il y a eu autrefois des dislocations, et des montagnes, nivelées depuis par l'érosion : l'exception confirme donc la règle.

Ces eaux de source nées au voisinage des dislocations sont radio-actives, comme chacun le sait. Et cette radio-activité, on le sait aussi, se dissipe vite. L'eau native qui séjourne dans des réservoirs ou qui circule dans une canalisation avant d'être analysée perd sa radio-activité. Or, les eaux goïtrigènes bien connues comme telles perdent de même leur activité goïtrigène. La même eau, goïtrigène à sa source, ne l'est plus à quelques kilomètres de distance, après passage dans des réservoirs ou des conduites : le fait est constaté, et M. Ch. Répin en signale plusieurs exemples tout à fait typiques. Sa théorie se tient fort bien. En tout cas, devant l'incertitude où l'on se trouve à l'égard de la cause du goître, elle est à examiner de très près.

— Encore un projet d'utilisation de la force de la mer. Cette fois il ne s'agit plus des marées seulement, mais des vagues. La solution adoptée par M. Bonchaud-Praceiq à l'embouchure de la

Gironde est la suivante. On dispose d'un puits creusé au bord de la mer, et communiquant avec celle-ci par une galerie qui ne reste jamais à sec, même par la plus basse marée. Le haut de ce puits s'ouvre dans une chambre à air close. L'eau monte dans le puits au moment où une vague déferle sur la côte? Elle comprime l'air dans la chambre, naturellement. Le niveau baisse ensuite? Un reniflard placé entre le puits et la chambre permet à l'air atmosphérique d'entrer dans le puits. L'eau remonte par le fait d'une vague nouvelle? Le reniflard ne laisse passer l'air que dans un sens: il y a de nouveau compression de l'air. Et on voit que de la sorte de l'air se comprime sans cesse dans la chambre à air. On obtient du mouvement, qui peut être utilisé de façons diverses, en plaçant à l'issue de la chambre à air une sorte de turbine qui est actionnée dans le même sens, grâce à un dispositif de soupape, tantôt par l'air aspiré dans le reniflard, tantôt par l'air comprimé par la vague. Le mouvement alternatif de la vague est transformé en mouvement continu et de même sens. L'installation fonctionne. Mais il faudra du temps pour se rendre compte du rendement possible. Il va de soi que celui-ci augmente avec l'agitation de la mer.

— Les canons ou fusées paragrêles ont-ils une action? Voici des années que l'on discute la question. On sait que le rapport de M. Blaserna sur l'ensemble des expériences faites en Italie est défavorable. Mais on a objecté à M. Blaserna que ses conclusions sont inexactes. Sans doute les résultats ne sautent pas aux yeux. La question a été discutée à nouveau au congrès de Toulouse par M. Vidal qui préconise les fusées ou pétards allant, dit-il, éventrer les nuages. Seulement, pour agir utilement et faire voir les résultats des fusées, il faut des précautions spéciales. Pour défendre un territoire donné, il peut être nécessaire d'agir fort loin de ce point. Et il importe de connaître les endroits où l'on doit agir pour intervenir utilement. Or, le plus souvent, on méconnaît ce principe qui est très juste, et on conclut à tort contre l'efficacité des tirs, parce que le tir fait en un point donné n'a pas protégé ce même point. Mais peut-être ne le pouvait-il pas. Si on opère en A pour protéger B, alors que c'est en C qu'il

faudrait agir, on tire des expériences des conclusions diamétralement opposés à celles qu'on tirerait si l'on avait opéré comme il faut, et surtout où il faut.

— La constipation est un mal très répandu, qui gêne beaucoup de gens et les rend pessimistes et acariâtres. Aussi a-t-on cherché de tous côtés le moyen de le traiter. Une méthode radicale est celle de la suppression, en excluant le gros intestin de la circulation intestinale. Mais elle a son danger. Un chirurgien anglais préfère réséquer le gros intestin. Il sectionne l'iléon au-dessus du cæcum, puis le colon pelvien à l'union du tiers moyen avec le tiers inférieur; on résèque alors tout le colon intermédiaire et on ferme le bout inférieur du colon après y avoir abouché l'iléon. L'opération réussit, relativement, ou du moins, si elle réussit toujours, le malade ne réussit pas invariablement à y survivre. Le chirurgien Lane a eu une mort sur 9 cas; Lowenstein, sur 44 cas, 21 morts. C'est beaucoup. Sans doute, la constipation est gênante; sans doute elle est la source de maux variés: mais elle tue moins vite et moins souvent que l'opération.

— Le bon caoutchouc est devenu une rareté. Trop d'industries ont besoin de ce produit. La production ne suffisant pas, on le falsifie à tour de bras. Cela va-t-il durer indéfiniment? Il faut espérer que non. D'un côté, après avoir barbarement détruit quantité de plantes à caoutchouc, au lieu de les exploiter raisonnablement, on s'est aperçu qu'on tuait la poule aux œufs d'or et on a commencé à planter les *Hevea*. Même on escompte fortement les bénéfices de l'opération: les titres financiers des sociétés sont montés à des prix absurdes; d'autant plus absurdes que la récolte ne commencera que dans 5, 6, 7 ans.... Il est bien possible que la spéculation soit mauvaise. En effet, on cherche la solution dans d'autres voies aussi. On s'ingénie à trouver le moyen de régénérer le caoutchouc usagé, et on arrive déjà à des résultats réellement encourageants. Le plus intéressant, toutefois, c'est qu'on cherche à obtenir le caoutchouc de synthèse: le caoutchouc fabriqué artificiellement. On y arrive déjà, en partant de l'éthylène et de l'acétylène. Il ne s'agit encore que de résultats de laboratoire. Mais avec le temps, on espère bien

résoudre le problème. Déjà les chimistes ont tué la garance et l'indigo : ils sont bien capables de tuer les plantes à caoutchouc aussi.

— Publications nouvelles : *L'Année biologique*, compte rendu annuel des travaux de biologie, sous la direction de M. Yves Delage (12^e année, 1909, Paris, Le Soudier). La réputation de cet admirable recueil n'est plus à faire. — *Traité de physique* de Chwolson, tome III, 2^{me} fascicule : thermodynamique générale, fusion, vaporisation (Paris, A. Hermann & fils). Encore une œuvre magistrale dont le succès a été très grand et très mérité. — *Congrès de psychologie* (Rapports et comptes rendus, Genève, Kündig). Il s'agit du 6^e congrès, tenu à Genève en août 1909 ; un fort beau volume, très substantiel et bien présenté.

CHRONIQUE POLITIQUE

La révolution portugaise. — La régénération de la Grèce. — Les embarras de la Jeune-Turquie. — La grève sur les chemins de fer français. — En Suisse : le rejet de la représentation proportionnelle.

Le grand événement du mois d'octobre est la révolution du Portugal. Non pas qu'elle change quoi que ce soit à l'équilibre politique : le temps n'est plus où le petit royaume lusitanien était la première puissance coloniale du monde, où le retour de ses vaisseaux était anxieusement attendu sur tous les marchés de l'Europe méridionale et centrale.... Mais ce n'est pas chose indifférente que cette chute d'une monarchie vieille de près de six siècles qui compte dans son histoire des pages merveilleuses.

La catastrophe des Bragance n'a étonné personne. Depuis longtemps la royauté était incapable d'aucun bien. Etat constitutionnel de nom, le Portugal était de fait une vaste ferme qui nourrissait tant bien que mal des politiciens avides. Progressistes et régénérateurs se succédaient régulièrement au pouvoir. Quand un parti était pourvu et que ses fautes et ses pillages commençaient à faire scandale, le roi appelait l'autre parti ; et toujours les

électeurs conviés à élire une nouvelle chambre sanctionnaient par leurs votes le choix de la couronne. A ce jeu, les différences de programme s'atténuaient ; de l'alternance des clientèles ne résultait aucun changement ; le progrès n'était plus qu'un vain mot. Et les rois qui couvraient tout cela, qui avaient l'air d'approuver tout cela, assumaient une responsabilité redoutable.

Pendant longtemps le peuple portugais a paru considérer ce régime comme parfaitement normal. Très patient malgré sa loquacité, il est habitué de longue date à être rudoyé et malmené par les grands de ce monde. Le seul problème qui le préoccupe est de vivre le moins mal possible avec un minimum d'effort. Le prix du poisson sur les marchés de Lisbonne l'intéresse plus que la politique à laquelle il n'entend rien et qu'il laisse faire à ceux dont c'est le métier.

Mais l'indifférence de la masse n'est en aucune manière une garantie pour un régime ; elle laisse le champ libre aux minorités qui agissent. Et justement, depuis quelques années, la machine commençait à grincer ; les finances publiques quasi épuisées par les abus des politiciens ne suffisaient plus à nourrir tous ceux qui y faisaient appel : la dette augmentait et les impôts aussi ; le parti républicain, qui seul avait un programme de réformes, s'organisait fortement dans les villes ; les gens actifs s'habituèrent à l'idée d'une révolution, préface indispensable du relèvement national.

Voici un peu plus de trois ans, la monarchie fit un effort suprême. Le roi Don Carlos confia des pouvoirs extraordinaires à M. Joao Franco et pendant dix mois à peu près ce ministre gouverna en dictateur, censurant et suspendant les journaux hostiles, réprimant vigoureusement les mouvements de rue, emprisonnant les adversaires irréductibles. Avec cela M. Franco était d'une incontestable probité ; il supprima les plus scandaleux des abus et s'efforça de rétablir de l'ordre dans les finances.... Le drame du 1^{er} février 1908 qui coûta la vie à Don Carlos et à son fils aîné mit fin à la tentative. Le petit roi Manoel II et la reine Amélie n'osèrent maintenir au pouvoir un ministre qui provoquait des colères si furieuses. La monarchie

ne songea plus qu'à vivoter, inoffensive, modeste, n'osant pas même poursuivre les régicides, s'efforçant de réconcilier, de grouper autour d'elle, tous ses partisans de manière à s'en faire comme une garde en face d'ennemis trop nombreux. Entre temps la course à la curée recommençait et des scandales financiers éclataient, habituels précurseurs des révolutions.

Les républicains ont osé le coup de main. Ils avaient pour eux une partie des troupes et presque toute la marine; ils étaient faibles pourtant et incertains du résultat; mais tout s'est écroulé devant eux. Les renseignements du début qui parlaient de bataille sanglante péchaient par l'exagération. Quelques soldats ont combattu d'instinct et se sont fait tuer, fidèles à leur serment. Mais ceux qui avaient une responsabilité directe dans les derniers événements, ceux qui auraient dû diriger la résistance ont disparu comme par enchantement. Plus tard, dans des conversations avec des journalistes, ils ont allégué d'excellentes raisons et rejeté la faute sur d'autres. Mais le fait est là dans toute sa laideur: au moment du danger l'antique et glorieuse royauté portugaise, que le pays dans son immense majorité admettait comme son gouvernement normal, n'a pas été défendue et les défaillances les plus honteuses se sont produites autour du roi.

Ce Manoel II, un jeune homme, presque un enfant, ne manque pas de courage, dit-on. Auprès de lui quelqu'un aurait pu lui dire qu'on ne laisse pas tomber une couronne, legs de ses ancêtres, sans un geste pour la défendre. Dans ces longues heures où la masse restait indécise, où tout dépendait d'un incident fortuit, qui sait ce qu'aurait pu produire au milieu des soldats, en face de la foule, la présence du jeune souverain.... Mais le seul conseil que des courtisans affolés ont su donner à leur maître a été de s'enfuir; et il s'est jeté dans cette fuite dont les rois ne reviennent pas.

La révolution a donc eu beau jeu. Une fois la victoire obtenue, elle est d'ailleurs restée modérée. Seul les membres du clergé régulier sont traités sans ménagement. C'est que, contre eux, il y a des haines anciennes et tenaces. Est-ce uniquement

le mécontentement d'un peuple qui ne veut pas que sa politique soit dirigée par des moines? n'est-ce pas plutôt une opposition sociale comme il en existe dans tous les pays où la nation est pauvre et le clergé riche, où les uns, ceux qui travaillent, ne comprennent pas la raison de vivre des autres, ceux qui s'enrichissent? Quoi qu'il en soit, le peuple et les soldats républicains ont couru sus aux frères; des couvents ont été mis à sac, des exécutions sommaires ont eu lieu; puis sont venues les mesures administratives: les écoles catholiques sont fermées, les congrégations expulsées, leurs domaines font retour à l'Etat; les moines et les nonnes s'enfuient épouvantés. Quant au clergé séculier, de tout temps ignorant et pauvre, la révolution le tolère; elle n'a aucune raison de lui en vouloir.

Et maintenant c'est la lune de miel. A l'intérieur, le gouvernement dirigé par M. Théophilo Braga ne rencontre que bonne volonté et soumission. Au dehors, une fois les craintes pour la sécurité du roi dissipées, il ne paraît pas que personne se soit ému beaucoup. Les temps de la Sainte-Alliance sont loin de nous: la chute d'une monarchie ne scandalise plus; bien plus important est le maintien des marchés. Aussi certaines diplomaties, celle de l'Angleterre par exemple, tout en conservant d'excellentes relations avec Manoel II et ses ministres, s'étaient dès longtemps ménagé des intelligences dans l'autre camp afin d'assurer la continuité des rapports commerciaux. La reconnaissance de la nouvelle république ne tardera guère et il suffira sans doute de cet acte pour couper court aux vellétés annexionnistes de certains journaux allemands qui, une fois le trône renversé, affectaient de considérer les colonies portugaises comme un bien sans maître à la disposition de quiconque voudrait le prendre. Inutile de dire que le gouvernement impérial ne s'est point approprié cette étrange conception juridique.

Donc, la jeune république portugaise est viable, car personne ne menace son existence. Mais saura-t-elle prendre la contrepartie de la monarchie, intéresser le peuple aux choses de l'Etat, rendre à la petite nation, endormie et indifférente depuis des siècles, un peu de cette activité qui a fait sa célébrité autre-

fois? C'est là le point délicat. Contrairement à ce que pensent certains incurables de l'idéalisme politique, il ne suffit pas de chasser un roi pour transformer un peuple et si, comme c'est le cas en Portugal, ce peuple compte 70 0/0 d'illettrés, il y aurait quelque témérité à attendre de lui un mouvement intelligent et soutenu; tout porte au contraire à croire qu'une fois la première excitation passée, il retombera dans sa torpeur ancienne. Aux hommes fort honnêtes, dit-on, qui dirigent les destinées du Portugal de lutter contre cette fâcheuse tendance: s'ils évitent dans le présent les luttes intestines; s'ils remettent de l'ordre dans les finances et de la dignité dans les affaires, s'ils développent l'agriculture et l'industrie par de sages mesures et le commerce par de bons traités, s'ils préparent l'avenir en instruisant le peuple, ils auront fait tout ce que leurs ressources comportent et la révolution portugaise qui aura causé le malheur d'un roi, de quelques centaines de courtisans et de quelques milliers de prêtres pour assurer le progrès d'un peuple de plusieurs millions d'âmes, pourra être considérée comme l'un des événements heureux de l'histoire.

— Rien de très nouveau en Orient. Le trône de Grèce dont on escomptait la chute il y a quelque six mois est encore debout; bien mieux, le roi croit avoir découvert un sauveur dans la personne de M. Venizelos: il l'a appelé à former un ministère; il lui accorde la dissolution de cette assemblée fraîchement élue dont on attendait la revision de la constitution et des lois et une abondance de biens pour le royaume. Le souverain a la main heureuse: pour autant que nous pouvons juger des hommes dans l'illusoire perspective de l'Orient hellénique, M. Venizelos paraît être beaucoup mieux qu'un politicien; il n'est inféodé à aucun parti; il peut se mettre au-dessus des clientèles; on cite de lui des traits de bon sens et de fermeté; il a l'étoffe d'un homme d'Etat. Est-il le sauveur attendu? Ceci est une toute autre question; je ne vois pas très bien ce que pourrait faire un sauveur, car si la politique grecque est ce qu'elle est: agitée, inquiète, brouillonne, c'est qu'elle répond au tempérament national et un homme ne change pas un peuple.

D'ailleurs, — je reviens sur ce que j'ai déjà dit et ne promets pas de ne pas le redire encore, — les troubles de la Grèce font une impression exagérée en Europe. Nous croyons sans cesse le petit royaume à la veille des catastrophes... mais eux, les Hellènes, rient dans leur barbe: c'est le soleil, c'est la joie de vivre qui les obligent à faire du bruit; en réalité, ils ne menacent rien du tout, pas même le trône artificiel du roi Georges et on pourrait les laisser s'agiter et se quereller sans aucune inquiétude si, au lieu d'habiter à deux pas d'un voisin sévère et revêché, ils déployaient leur zèle dans quelque coin perdu du monde.

— C'est en Turquie que les événements se préparent. Les hommes au pouvoir ont, par la force des choses, abandonné la plus grande partie du programme de réformes qui, en 1908, émerveillait les populations. Encore est-il qu'il faut vivre. Les revenus de l'Etat obérés par le service de la dette étrangère se révèlent insuffisants. De là cette campagne en vue d'un emprunt qui occupe depuis un mois et plus toute la presse européenne et que résument quelques traits caractéristiques.

Le gouvernement ottoman s'est, comme de juste, adressé à la France; c'est là que les bourses s'ouvrent le plus volontiers. Tandis que le sultan Abdul-Hamid était toujours prêt, pour se procurer de l'argent, à fournir des gages précieux, les Jeunes-Turcs prétendent être traités comme un gouvernement sérieux; ils voudraient emprunter sur le crédit général de l'Etat. En France, on a exigé des garanties plus directes et, après de laborieux pourparlers que les journaux, du côté turc surtout, ont commentés aigrement, il semble que, soit le grand-vizir Hakki pacha, soit le ministre Djavid bey, ont accepté les exigences de Paris. Mais ici l'incident s'est produit: le ministre de la guerre, l'illustre Mahmoud-Chevket pacha, entend être indépendant; il ne veut pas même soumettre les dépenses de son dicastère à la cour des comptes ottomane; et comme il est maître de l'armée, la seule force organisée qui existe en Turquie, sa volonté fait loi ou peu s'en faut. Pendant quelques jours des bruits de crise ministérielle ont couru; puis on a raconté que l'accord était

rétabli, que Mahmoud s'était rendu aux raisons de ses collègues. L'événement a prouvé exactement le contraire : brusquement les pourparlers avec la France ont été rompus ; donc les tendances intransigeantes l'ont emporté à Constantinople.

Mais les Turcs continuent à souffrir de mal d'argent ; les banques allemandes auxquelles il font appel ne peuvent leur assurer que des prêts à court terme. Que vont-ils faire ? Revenir à la France dans un esprit plus humble, économiser chez eux aux dépens de l'armée, risquer un coup de tête, essayer d'une diversion extérieure?... Tout est possible et, comme le don de prophétie ne m'appartient point, je ne me hasarde pas à répondre. Mais une chose est certaine : c'est là, en Turquie, du fait de ce gouvernement environné de difficultés et de périls, qui réagit contre les traditions et les turpitudes du passé, que réside le plus gros danger pour la paix de l'Europe.

— Et il arrive que le pays auquel chacun va demander de l'argent, cette France opulente dont les ressources paraissent infinies, a été brusquement menacé dans sa vie économique et sociale. La grève des « cheminots » à laquelle tant de gens se refusaient à croire a éclaté. Elle n'a pas été générale ; même sur les réseaux les plus atteints : le Nord et l'Ouest-Etat ; quelques mécaniciens et employés ont continué leur travail ; mais cet essai, même partiel, a suffi pour provoquer dans le pays de dangereuses perturbations et de stupéfiantes incohérences. Car jamais la situation des cheminots n'a été exactement délimitée : sont-ils des fonctionnaires ou de simples salariés, ont-ils ou n'ont-ils pas le droit de grève ?

A considérer les hommes au gouvernement, la réponse ne paraissait pas douteuse. MM. Viviani, Millerand, Barthou et surtout M. Briand avaient à mainte reprise proclamé le droit des employés des chemins de fer de se mettre en grève. Mais voilà ! ce qui est bon à dire dans une campagne électorale ou un discours d'opposition ne l'est plus quand on a la responsabilité du pouvoir ; la vie d'un grand pays ne peut s'arrêter, ni son territoire rester à la merci de quiconque voudra le violer. Il faut remédier au mal par tous les moyens.... Et le ministère Briand

a procédé avec une rapidité et une rigueur extrêmes. Non seulement, par le décret de mobilisation, il a transformé les grévistes en insoumis et les a rendus passibles des conseils de guerre, mais il a mis sous les verrous tous les principaux membres du syndicat des chemins de fer, quelques-uns ayant pour seul crime recommandé, préparé ou décrété la grève....

La méthode a été efficace : le travail a repris sur tous les réseaux et les actes de sabotage qui se produisent un peu partout ne peuvent que discréditer la grève en montrant combien dangereux sont ces mouvements sociaux qui donnent libre cours aux instincts de désordre et de destruction. Pourtant la situation reste anormale et l'approbation que la politique de M. Briand ne peut manquer de recevoir à la Chambre ne suffira pas à ramener de l'ordre dans les idées. Il faut fixer un statut pour les fonctionnaires et pour les cheminots ; il faut savoir si la liberté du travail est garantie dans toute la France ; il faudrait aussi apprendre du président du Conseil quelles sont ses convictions d'aujourd'hui et ses intentions pour demain. Mais ceci sera difficile à obtenir.

— La représentation proportionnelle a été repoussée par le peuple suisse à une majorité d'un peu plus de 24 500 voix. Le résultat était prévu : les partisans les plus convaincus du principe regrettaient que l'initiative fût intervenue trop tôt et qu'elle eût émané du seul groupe socialiste. Ils se consolent en constatant que le chiffre des opposants est tombé depuis dix ans de 75 000 à 24 000 et qu'ils ont pour eux la majorité des cantons. Ils escomptent une victoire certaine quand, pour la troisième fois, le peuple sera appelé à se prononcer sur ce grave sujet et leurs espérances ne paraissent pas exagérées.

Il appartient maintenant à la majorité radicale de tenir largement compte sur le terrain électoral et parlementaire des vœux des minorités. C'est le plus sûr moyen de retarder la reprise d'une campagne qui consacrera selon toute apparence une forme plus perfectionnée de la consultation populaire, mais dont les conséquences pourront nous mener très loin.

Lausanne, 26 octobre 1907.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

ESQUISSE D'UNE SCIENCE PÉDAGOGIQUE. LES FAITS ET LOIS DE L'ÉDUCATION, par *Lucien Cellérier*. Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques. — 1 vol. in-8°. Paris, Alcan, 1910.

M. Cellérier a été dans les affaires. Il aime à raconter qu'il a fait vingt-cinq ans de travaux forcés.... dans les bureaux. Il y a acquis une connaissance des hommes et des choses qui ont révélé en lui un psychologue sans le savoir, tandis que de nombreuses lectures d'ouvrages de psychologie en faisaient un psychologue le sachant et le voulant. Ayant remarqué la pénurie d'ouvrages complets sur l'éducation, — entendons-nous : d'ouvrages d'éducation fondés sur les connaissances modernes en psychologie, — il conçut le projet d'en construire un et d'y coordonner en un tout cohérent ce que les pédagogues consciencieux, désireux de s'instruire, cherchent actuellement dans vingt ouvrages différents.

Or entre temps l'Académie des sciences morales et politiques de Paris avait ouvert un concours sur ce sujet : *Les principes philosophiques de la pédagogie*. Sans trop comprendre ce que la philosophie et la pédagogie pouvaient bien avoir à faire ensemble sans passer par la psychologie, M. Cellérier envoya son manuscrit à ce concours. Il y obtint une mention honorable. Le jury reconnut dans cet ouvrage de sérieuses qualités de classification, de systématisation logique des principes, faits et lois de la pédagogie. Par la plume de M. Th. Ribot il s'exprima comme suit :

« On doit signaler une logique parfaite dans l'exposition d'un bout à l'autre. L'introduction et la conclusion résument l'œuvre avec une netteté possible à celui-là seulement qui est maître de son sujet.... Ce qui ressort, c'est d'abord une force de logique

grâce à laquelle tout se tient et s'enchaîne, au moins en apparence, rigoureusement ; ensuite une habileté particulière à traiter la question sous sa forme pratique et à en montrer tous les aspects. »

Une recommandation aussi autorisée pourrait presque nous dispenser de plus longs commentaires.

L'auteur de l'*Esquisse d'une science pédagogique* a beaucoup lu et beaucoup classé de documents. Il est familier avec Rousseau, avec Pestalozzi, avec Kant, avec Herbart, avec M^{me} Necker-de Saussure. Il a lu Bain, Spencer, Guyau, Compayré, William James. La littérature psychologique contemporaine n'a presque pas de secrets pour lui.

Il a voulu écrire une histoire naturelle de la pédagogie. De même qu'un botaniste classe ses plantes en ordres, sous-ordres et familles, il a classé les questions ressortissant à la pédagogie en différents groupes : les facteurs de l'éducation, c'est-à-dire le sujet, le milieu ambiant, l'éducateur ; puis le processus de l'éducation, c'est-à-dire le mode d'action de l'éducateur et l'objet de l'éducation.

Sous ces rubriques viennent se grouper des paragraphes courts, complets, clairs, bien dessinés, et ne manquant pas, ici et là, d'un certain humour. Fait original, l'auteur rejette la vieille division de l'éducation en éducation physique, intellectuelle et morale.

Il n'y a pas, dit-il, d'éducation physique. On ne saurait appeler ainsi l'habitude organique prise par un muscle mis en mouvement, et à part cela, la prétendue éducation du corps n'est qu'un enseignement par la parole ou par l'exemple, qui s'adresse à l'esprit.

Il n'y a pas non plus d'éducation intellectuelle, ou plutôt il y en a deux. Ce que l'on entend par ce terme global comprend en effet les processus distincts suivants : la formation psychologique et la formation logique, l'une ayant pour objet de former l'intelligence, l'autre de la meubler.

Enfin il n'y a pas davantage d'éducation morale. L'éducateur ne peut agir sur le caractère que par la voie de l'intelligence et par celle du sentiment. Notre vie morale est la résultante d'émotions et d'idées qui seules sont susceptibles d'être éduquées.

Malgré leur apparence un peu paradoxale, ces thèses sont

vraies. Ajoutons qu'elles avaient été formulées d'une façon plus ou moins explicite par d'autres écrivains. Aussi bien l'auteur se défend-il d'avoir voulu apporter des théories nouvelles. Il est deux points cependant sur lesquels il insiste avec prédilection, précisément parce que les écrivains pédagogiques les laissent trop souvent dans l'ombre : ce sont les principes qu'il a baptisés lui-même « principe de relativité » et « principe d'insertion. »

On ne saurait assez insister, en éducation, sur le danger des préceptes généraux et universels. Les enfants sont si différents, même entre frères, que ce qui sera bon pour l'un sera peut-être mauvais pour l'autre. Voilà le principe de relativité. Il y a relativité aussi chez les éducateurs qui ont chacun leur caractère, relativité dans les milieux qui sont différents, relativité dans les influences subies par les enfants.

Enfin, et voici le principe d'insertion, l'avenir qui attend les enfants d'une même génération différera du tout au tout et il convient de les préparer chacun au milieu et au rôle qui les attend dans la vie.

« L'instruction, dit M. Fouillée dans la *France au point de vue moral*, l'instruction moralise quand elle est appropriée à la situation même que l'enfant, selon toute vraisemblance, occupera plus tard ; mais si elle dégoûte d'une profession modeste pour susciter des ambitions impossibles à satisfaire, elle augmente le nombre des déclassés et des mécontents, qui deviennent les révoltés de demain. »

Si d'autre part, pourrions-nous ajouter, elle ne prépare pas l'élite à son rôle en lui assurant une haute culture intellectuelle et un caractère largement altruiste, elle risque de la rendre inapte aux devoirs sociaux qui l'attendent et de créer des déclassés en sens inverse. Il est bon de répéter ces vérités fondées sur deux grands faits naturels : l'hérédité psychologique et l'équilibre social, surtout à notre époque où la vague égalitaire submerge les théoriciens de l'extrême droite et ceux de l'extrême gauche qui tendent, pour des motifs opposés, à tout niveler dans l'ordre social.

Que les éducateurs n'oublient pas la relativité des règles qu'on leur trace ; qu'ils se souviennent que la valeur des programmes, des méthodes, des moindres procédés de l'éducation est toute relative. Il est nécessaire de se rendre bien compte de

l'importance des principes de relativité et d'insertion pour régler en conséquence les modes d'action propres à tels et tels enfants en particulier. On a trop échafaudé de théories sur l'enfant, conçu *in abstracto*. Il est temps de considérer les enfants en chair et en os, ceux que l'on a à éduquer, leurs antécédents, leur milieu, leur rôle social à venir.

J'ai dit les sérieuses qualités d'érudition de cet ouvrage. Est-ce à dire qu'il ne s'y trouve que la quintessence des vérités acquises par la science psychologique contemporaine? Ce serait dire trop ou trop peu. Ce serait refuser à l'auteur tout ce qu'il a mis de lui-même dans son ouvrage. Car il en a mis. Il critique, il redresse, il conteste et il adopte en connaissance de cause les opinions de ses prédécesseurs en science pédagogique. Souvent il a grand'raison. D'autres fois moins. Ainsi, lorsqu'il recommande à juste titre, page 285, l'emploi des travaux manuels pour éveiller l'attention chez les enfants, on peut s'étonner du scepticisme dont il a fait preuve à leur égard, pages 225 à 226. Ceux qui ont expérimenté leurs multiples bienfaits les apprécient vivement, moins, il est vrai, pour la formation musculaire que pour la concentration mentale qu'ils entraînent et qui entraîne par répercussion la maîtrise de soi dans la vie. Nous allions écrire : moins pour l'éducation physique que pour l'éducation morale ! Mais il est juste de reconnaître que, dans le passage visé, il s'agit plus spécialement du rôle des travaux manuels dans l'éducation intuitive des sens.

Il se trouvera aussi des gens pour regretter que l'auteur n'appuie pas davantage sur la méthode qui consiste à éclairer la psychologie par les analogies biologiques. Il y a là un vaste terrain, peu connu, il est vrai, des psychologues contemporains et qu'on laisse en friche, bien à tort selon nous.

Mais qu'est-ce que ces vétilles en regard des sérieux mérites de cet ouvrage? A tout prendre, il reste que M. Cellérier vient de rendre aux pédagogues désireux de s'éclairer un service signalé. Au rebours de tant d'écrivains plus profonds qu'accessibles, il se fait comprendre de chacun. Le style clair, les paragraphes courts, aux démarcations bien nettes, les exemples souvent spirituels, toujours plastiques, qui émaillent le texte, tout cela fera que ce livre sera lu, apprécié, discuté aussi, car c'est d'un bon ouvrage de susciter des objections; bref, les édu-

cateurs sérieux — et sous cette dénomination je compte avant tout les parents — auront grand profit à l'étudier.

On a prétendu qu'il y avait divorce entre le monde des affaires et celui de la science désintéressée, entre les chiffres et l'altruisme, entre les grands livres et les livres grands. M. Cellérier vient de prouver brillamment que ce n'est pas toujours le cas!

AD. F.

VERS LA VÉRITÉ, par *Paul Stapfer*, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Bordeaux. — 1 vol. in-16. Saint-Blaise, Foyer solidariste.

M. Paul Stapfer a toujours été un esprit curieux et chercheur. Il a porté tour à tour cette curiosité sur Victor Hugo, Rabelais ou Shakespeare, c'est-à-dire sur des personnalités ou des questions d'ordre littéraire, et sur des questions philosophiques ou religieuses telles que la grande prédication chrétienne en France, ou encore sur Sully Prudhomme, Pascal et le nouveau christianisme qui forment la matière de son dernier volume. L'auteur des *Réputations littéraires* et des *Récréations grammaticales et littéraires* accentue, nous semble-t-il, une orientation marquée vers l'étude des « grands problèmes, » et c'est une contribution importante à cette étude qu'il nous présente ici, après son bel essai sur la crise des croyances chrétiennes dans ses *Questions esthétiques et religieuses*¹. Le titre même de *Vers la vérité* a quelque chose de plus significatif et le ton de l'ouvrage est plus intime et plus ému. Je n'en veux pour preuve que les pages délicates consacrées au plus intimiste des penseurs, Sully Prudhomme. Je n'en veux non plus pour preuve que le ton des dernières lignes de l'étude sur le nouveau christianisme : « Il ne paraît plus impossible, Dieu nous prêtant sa force, de recueillir la précieuse primeur de notre long travail, si nous persévérons, sans nous lasser, à réconcilier avec la foi la raison, divine comme elle ; car cette généreuse entreprise, si souvent renouvelée et où tant de bonnes volontés ont perdu courage, semble enfin, au XX^e siècle, engagée dans la voie où elle peut espérer un commencement de récompense. » Nous avons été habitués par M. Paul Stapfer à une manière plus sèche et plus tranchante.

Cela ne doit pas laisser entendre que le bon joueur ait laissé

¹ Un vol. in-8°. Paris, Alcan, 1906.

se rouiller ses armes et que le brillant polémiste se complaise dans une espèce de passivité contemplative contraire à son tempérament. On n'est pas né si actif impunément, et *Vers la vérité* est encore un livre d'action. Il conclut en faveur de la doctrine très en vogue aujourd'hui du pragmatisme, une doctrine qui est basée tout entière sur l'expérience religieuse et dont le livre désormais classique de William James est devenu le bréviaire. Les lecteurs de la *Bibliothèque Universelle*, qui ont eu du reste la primeur de l'étude sur Sully Prudhomme, apprécieront les arguments et les raisons de l'ancien doyen. R. F.

TRAITÉ DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, par *Emmanuel de Martonne*. — 1 vol. in-4°. Paris, Colin.

« Donner au public instruit le moyen de suivre les publications géographiques de jour en jour plus nombreuses et plus scientifiques, aux spécialistes un livre général devenu indispensable, tel est le double but qu'on s'est proposé » : c'est ainsi que M. de Martonne s'exprime dans la préface de ce traité, et il faut le féliciter de ne pas avoir reculé devant les difficultés innombrables que comportait une tâche semblable, car son livre est un modèle de clarté et une source d'informations précises et consciencieuses. La lecture en est attachante comme celle d'un roman. Sans faire appel à des formules compliquées, M. de Martonne excelle à mettre en lumière les sujets les plus difficiles, tels que les projections cartographiques, les courants marins et les plissements alpins. Les faits bien choisis illustrent, sans les noyer ou les obscurcir, les lois générales, que des croquis schématiques, des planches et des photographies très soignées permettent de saisir sur le vif. Une bibliographie consciencieuse et clairement ordonnée termine chaque chapitre et facilite les recherches sur chaque sujet spécial. Le livre, en un mot, comble une lacune qui se faisait vivement sentir. A. R.

ETUDE SUR L'IMPÔT MOBILIER DANS LE CANTON DE VAUD, par *Roger Correvon*, Dr en droit. — 1 vol in-8°. Lausanne, Payot, 1910.

L'ouvrage porte en sous-titre : *La loi du 21 août 1886 et la jurisprudence de la Commission centrale*. — Sans vouloir entrer dans le détail du mécanisme de la loi de 1886, je crois utile de faire remarquer tout d'abord qu'à part les pénalités, la Commis-

sion centrale constitue à elle seule le tribunal suprême des contestations pouvant s'élever entre les contribuables et le fisc. Nantie d'une compétence aussi étendue, ses arrêts forment une jurisprudence complétant et interprétant la loi. Si l'on considère combien fréquentes sont les occasions qui mettent face à face le contribuable et le fisc, et combien variées sont les questions que soulève l'application de la loi, on comprend l'importance des décisions intervenues. A plus forte raison peut-on s'étonner qu'en dépit de sollicitations réitérées, le Conseil d'Etat n'ait pas cru devoir faire depuis longtemps une publication officielle de la jurisprudence observée dans la matière par la Commission centrale. Il s'est enfin ravisé, non pas encore en initiant directement le public aux résultats des délibérations de la Commission, mais en permettant à l'auteur de l'ouvrage présenté de prendre connaissance de sa jurisprudence et d'en tirer parti pour une étude de la loi.

Quiconque, dans un cas douteux, aura besoin de s'éclairer, consultera souvent avec profit l'ouvrage de M. Correvon. Est-ce à dire qu'il y trouvera une réponse à chaque question embarrassante que lui posera la loi de 1886? L'auteur ne peut donner des indications positives que là où la Commission centrale a statué en dernier ressort. Mais là où sa jurisprudence fait encore défaut, il a sur la base de textes insuffisamment précis, mis tous ses soins à chercher des solutions éventuelles telles qu'elles lui paraissaient s'accorder avec l'esprit de la loi et l'intention du législateur.

Le but de l'ouvrage étant d'utilité pratique, l'auteur n'a pas eu à s'étendre dans une critique de la loi ni à épiloguer sur les meilleurs systèmes d'impôts. Il n'en a pas moins relevé les décisions de la Commission centrale auxquelles son opinion personnelle ne lui permettait pas de souscrire. Il est peu probable que la Commission modifiera sa jurisprudence, mais peut-être observera-t-elle dans l'avenir une circonspection encore plus grande avant de trancher souverainement des questions épineuses. Peut-être aussi se décidera-t-on, lorsque de nouvelles questions exigeront de nouvelles interprétations, à en donner officiellement connaissance : les contribuables, s'ils ont des obligations à remplir vis-à-vis du fisc, ont aussi le droit de les connaître d'une manière sûre et exacte.

C. S.

LES TRIOMPHES. Poèmes, par *Nicolas Beauduin*. — 1 vol. in-16. Paris, Edition des *Rubriques nouvelles*.

Comme le clown de Théodore de Banville qui, pour fuir les habits noirs et les notaires, c'est-à-dire les choses laides et banales de ce monde, fait un saut de tremplin si prodigieux qu'il va rouler dans les étoiles, M. Nicolas Beauduin se retire sur les hauteurs d'où l'on ne voit pas les turpitudes humaines.

Il avait commencé, dit-il, par faire claquer comme un drapeau l'héroïsme altier; il avait montré la cime; il avait tout magnifié de sa voix chaude; il avait semé le lyrisme qui devait convertir les hommes et les extasier.

Mais, prophète sans prestige, poète bafoué, il a fini par se désintéresser des vils adorateurs du veau d'or et s'est évadé vers tout ce qui est capable de rafraîchir son âme : vers la Mer, vers les Légendes héroïques, vers les Certitudes, vers les Splendeurs :

Des ailes! vers les cieux, vers les dieux, vers la foi!
Hommes qui croupissez dans l'ombre, suivez-moi!
Suivez mon vol puissant dont la fougue invincible
Prend l'immense idéal passionné pour cible!
Je suis l'exemple saint, chaleureux et vainqueur;
Je suis la cime haute où s'exalte le cœur,
Où, magnifique et fier, vaste et plein de franchise,
L'homme, libre des maux grossiers, s'idéalise,
Et voit son corps se fondre, illuminé d'ardeur,
Dans un vertige fou de gloire et de splendeur....

Son vers est dru, emporté, tumultueux. Les mots y rutilent comme des gemmes, les strophes y brasillent comme des lacs d'Orient. On les lit avec des lunettes bleues, à petites doses, de peur que tant de mouvement ne vous donne le vertige et qu'un enthousiasme si soutenu ne vous fatigue. H. A.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE SUISSE, par *Virgile Rossel* et *Henri-Ernest Jenny*. — 1 vol. in-12. Lausanne, Payot & Cie.

L'apparition de l'ouvrage de MM. Rossel et Jenny n'est rien moins qu'un signe des temps. L'heure, en effet, est féconde en manifestations nationales autres qu'expositions ou tirs fédéraux, que fêtes militaires ou éloquence de cantine. Depuis une dizaine d'années s'est accentué, particulièrement en Suisse romande, un réveil intellectuel et artistique qui, s'il n'a pas donné encore tous

ses résultats, a déjà ajouté pas mal d'œuvres intéressantes à l'œuvre léguée par les générations qui nous précéderent. En outre, de grosses questions, vitales pour nous, se sont récemment posées devant le peuple, parmi lesquelles l'antimilitarisme et l'immigration, de plus en plus dangereuse pour notre esprit national, des étrangers. Il semble bien qu'un réveil est en train de s'opérer de ce qu'une élite de jeunes, remarquablement active et intelligente, et dont la *Voile latine* est le symbole de ralliement, a appelé l'*helvétisme*.

Cet helvétisme lui-même est une résurrection. Il constitue le lien intime intellectuel et moral qui doit unir de plus en plus les Suisses latins et les Suisses germaniques, plus spécialement dans les domaines de l'art et de la littérature, et ce n'est point par un pur hasard que M. Gonzague de Reynold a consacré, voici deux ou trois ans, au doyen Bridel un gros volume justement significatif.

Dans un autre ordre, l'apparition du monumental *Dictionnaire géographique de la Suisse*, la fondation de la revue bilingue *Wissen und Leben*, le développement de sociétés telles que le *Heimatschutz*, pour ne pas parler d'autres sociétés « helvétiques » d'activité plus ancienne, sont significatifs aussi de la tendance que nous signalions tout à l'heure.

C'est pourquoi les éditeurs d'une *Histoire de la littérature suisse* embrassant les deux fractions de notre petit pays ne pouvaient choisir un moment plus propice. Non que l'*helvétisme* soit encore devenu dans la conscience de notre peuple une réalité vivante, mais parce que le livre de MM. Rossel et Jenny y peut justement contribuer. Qu'ils se méfient à tort ou à raison de ce néologisme et se gardent bien de l'employer, peu importe : leur ouvrage est une œuvre nationale, — je n'aurais pas déploré qu'elle fût une œuvre nationaliste.

On trouvera dans l'introduction qui ouvre le premier volume de l'*Histoire de la littérature suisse* un exposé des motifs, si je puis ainsi dire, et de clairs éclaircissements sur le but voulu par les deux collaborateurs. Il appert à cette lecture que l'entreprise est légitime. Peu importe après cela que certains chapitres soient des chapitres de la *littérature en Suisse* plutôt que de *littérature suisse* ; nous ne chicanerons pas sur l'application d'une thèse que MM. Rossel et Jenny savent bien eux-mêmes n'être point absolue. Nous préférons relever ici les qualités

foncièrement *suisses* de leur œuvre commune : honnêteté littéraire, pondération du jugement, solidité de la documentation. M. Virgile Rossel, que nous connaissons mieux, nous paraît aussi heureusement qualifié pour une telle besogne que M. Philippe Monnier pour écrire l'histoire de Venise au XVIII^{me} siècle. Autre tempérament, autre objet de travail, et notre « polygraphe national » n'a jamais mieux employé une plume toujours abondante, sinon toujours consciente de son véritable talent. La publication de l'*Histoire littéraire de la Suisse romande* aura du reste été pour lui un excellent en même temps que considérable exercice. Et s'il nous est permis de comparer deux œuvres quelque peu différentes, ne serait-ce que par le fait de la collaboration dans la seconde, nous ne dissimulons pas nos sympathies pour l'*Histoire de la littérature suisse*. D'avoir été obligé de se limiter a été favorable à M. Rossel. L'œuvre y a gagné en concision, en nerf, sans y perdre en profondeur et en substance ; je n'en prendrai pour témoin que les magistrales et justes pages sur Calvin. Et serait-elle, cette œuvre, encore allégée de quelques noms décidément bien obscurs pour le public auquel elle est destinée que nous n'y verrions pas grand inconvénient ; mais de cela nous ne ferons point à M. Rossel un grief, sachant trop bien combien il est difficile d'opérer un tri de ce genre. J'aime mieux le féliciter du tact et de la sagacité qu'il a montrés en cette affaire.

A parler de l'auteur romand, je néglige l'auteur allemand. Celui-ci me pardonnera, aussi bien est-ce un peu sa faute, ou plutôt la faute à tous les deux. Rarement collaboration fut aussi étroite et aussi fondue. Si fondue qu'il est littéralement impossible, à moins d'être prévenu, de faire le départ entre ces deux nouveaux frères siamois de la littérature. Et cela est d'autant plus heureux que cela était plus nécessaire. S'il est des collaborations ratées, il en est de fécondes : les lettres françaises contemporaines en ont accusé quelques-unes justement célèbres. Celle de M. Henri-Ernest Jenny avec M. Virgile Rossel comptera parmi les collaborations réussies. Contingence d'un heureux augure pour le résultat qu'ils désirent atteindre : la double vulgarisation de la littérature welsche en Suisse allemande et de la littérature de la Suisse allemande dans nos cantons romands. Et ce but nous semble infiniment louable. Trop longtemps les con-

fédérés de l'une et l'autre division du pays n'ont guère connu que les travers de races ou des manifestations politiques et sociales quasi communes. Il est temps qu'ils prennent une conscience plus nette d'une autre activité, l'activité intellectuelle. Certes d'heureux échanges ont été déjà faits. Nous espérons que l'ouvrage récent de nos deux concitoyens contribuera à les rendre plus fréquents et plus fructueux, sans que du reste en soient altérés le caractère et le génie des deux races : « Pas de fusion impossible, pas de lourde et mortelle unité ! Mais dans la diversité, l'union.... tout en prêtant l'oreille aux voix mystérieuses de la race, nous voudrions sentir, penser et parler en Suisses¹. »

R. F.

DU RÉGIME DES CAPITULATIONS EN TURQUIE PAR RAPPORT A LA BULGARIE, par *Albert Caleb*. — In-12. Genève, Dürr.

LA BULGARIE ET LE TRAITÉ DE BERLIN, par *Albert Caleb*. — In-12. Genève, Georg, 1909.

L'auteur de ces deux brochures, qui est privat-docent à l'université de Genève, met au service de son patriotisme ses connaissances approfondies en droit international.

Dans la première, il étudie le régime des capitulations en Turquie. Chacun sait que l'on entend par là ces traités qui donnent aux étrangers séjournant en Turquie le droit d'être jugés par leurs consuls. Ce privilège s'explique par des raisons historiques, politiques et religieuses, quand il s'agit de la Turquie. Or la Bulgarie a hérité, pour ce qui la concerne, de cette servitude : par là son droit de souveraineté est atteint dans sa nature même. M. Caleb désirerait voir la fin de cet état de choses, de cette ingérence étrangère à titre permanent, car la Bulgarie est un Etat tout aussi civilisé que les autres Etats d'Europe.

Dans la seconde brochure, il examine le degré de souveraineté que le traité de Berlin a voulu accorder à la Bulgarie et il conclut que ce traité a fait de la Bulgarie un Etat libre, jouissant d'une souveraineté pleine et entière, la souveraineté du sultan se réduisant à un titre purement décoratif. La reconnaissance par l'Europe entière du royaume de Bulgarie est venue lui donner raison.

C. G.

¹ Page 38.

ECOLE DE COMMERCE WIDEMANN (13 Kohlenberg, Bâle). 34^e rapport annuel, par le directeur *René Widemann*, Dr en droit. Exercice du 1^{er} septembre 1909 au 1^{er} septembre 1910. — In-12, Bâle.

La Suisse est le pays béni des établissements d'instruction. Plus du tiers de nos cantons, comme on sait, en possède la gamme complète, depuis l'humble école primaire jusqu'à la savante université. Les écoles de commerce, en particulier, s'y sont beaucoup développées depuis quelques années, et le nombre des jeunes gens qui y accourent de tous pays prouve combien elles sont appréciées. Il en est d'officielles; il en est de privées. Parmi ces dernières, l'Ecole Widemann, à Bâle, a su conquérir une place en vue. Le rapport de son directeur, qui peut être considéré comme un chapitre d'éducation, nous apprend qu'ouverte en 1876, avec un très petit nombre d'élèves, elle en compte maintenant près de 450, recevant l'enseignement d'une quinzaine de professeurs. C'est là une belle carrière, à laquelle on ne saurait qu'applaudir, et qui nous montre que le renom d'honnêteté et de sens pratique des Suisses n'est pas perdu à l'étranger.

V.

LA MUNICIPALITÉ DE GENÈVE PENDANT LA DOMINATION FRANÇAISE. Extraits de ses registres et de sa correspondance (1798-1814), par *Edouard Chapuisat*, secrétaire-général du Conseil administratif de la ville de Genève. — Un vol. in-8°. Genève, Kündig, et Paris, Champion, 1910.

Je ne sais lequel est le plus à louer, de M. Chapuisat ou du Conseil administratif de Genève, pour le beau livre qu'ils viennent de publier. La ville de Genève a des traditions, elle ne néglige pas son passé. Elle a trouvé en son secrétaire du Conseil un historien de grande valeur, qui s'est spécialisé dans l'étude de l'époque de la Révolution et de l'Empire et dont les travaux ont été déjà fort remarqués.

Aujourd'hui M. Chapuisat entreprend un travail de longue haleine : la publication des extraits des registres et de la correspondance de la municipalité de Genève pendant la domination française, en deux volumes; le second, en préparation, traitera de l'époque du Consulat et de l'Empire; le premier volume, que nous avons sous les yeux, se rapporte à la période du Directoire. Il est précédé d'une introduction, qui est une véritable histoire de Genève pendant toute la domination française.

Pauvre Genève ! Le voisinage de la France lui a coûté cher : la Révolution était un article d'exportation et Genève en a souffert plus que tout autre pays. Elle a eu, elle aussi, sa Terreur, avec toutes ses atrocités; devenue française, elle a subi le Di-

rectoire, acclamé le Consulat, participé aux gloires, aux souffrances, aux revers de l'Empire, pour ne retrouver qu'au bout de seize ans la liberté qu'elle avait perdue et qu'on avait eu la prétention de lui apporter depuis l'autre côté du Jura. Certes c'est une époque sombre dans l'histoire de la petite république. Mais, une fois de plus, elle put surmonter l'adversité grâce au dévouement des citoyens et des magistrats. Elle fut dirigée alors par des patriotes, dans le bon sens du mot. Résignés à l'inévitable, ils surent pourtant obtenir de la France, au moment de l'annexion, de précieux avantages. Plus tard ils appliquèrent avec souplesse les mesures imposées par le gouvernement français et défendirent avec persévérance leurs administrés, tout en s'efforçant de satisfaire l'autorité supérieure. Et ce n'était pas chose facile : l'esprit de la vieille Genève subsistait. En vain les pasteurs avaient placé leur prêché au décadi au lieu du dimanche. En vain les magistrats et les fonctionnaires juraient : « Haine à la royauté et à l'anarchie ; attachement et fidélité à la République et à la constitution de l'an III. » Les autorités avaient beau faire célébrer avec solennité les fêtes du calendrier républicain en l'honneur des Epoux, de la Vertu, du 10 août ou du 14 juillet et faire enlever les girouettes et écussons aux couleurs jaune et rouge pour les remplacer par des « bonnets de Liberté » en fer-blanc. Rien n'y faisait et le commissaire du Directoire constatait avec mélancolie : « Les institutions républicaines ne sont pas très avancées dans cette commune... il est aisé de sentir que, Français depuis peu, les habitants de cette commune n'ont pas pu se conformer encore au vœu du gouvernement sur les institutions républicaines. » Assurément les Genevois, libres depuis des siècles, ne reconnaissaient pas la république sous la défroque grotesque dont on l'avait affublée à Paris. Ils ne pouvaient se décider à porter des cocardes aux couleurs de la « grande nation », car ils n'appréciaient que fort peu le privilège qu'ils avaient d'en faire partie.

Tout en lisant ce livre je pensais aux « patriotes » de notre canton, sincères sans doute, mais bien peu éclairés, et qui auraient voulu réunir le Pays de Vaud à la France « pour l'affranchir de la tyrannie. » Ah ! combien ne valait-il pas mieux le paternel gouvernement de LL. EE., même au jour de la décadence ! Qu'importe, en effet, l'étiquette, pourvu que la marchandise soit bonne ! Les mots de république et de démocratie sont bien loin d'être toujours synonymes de ceux de liberté et de bonheur. C'est là une leçon qui se dégage de ce beau livre ; elle peut être utile encore aujourd'hui.

C. G.

LA PLACE DE MICHELET

DANS L'HISTOIRE DE SON TEMPS

Michelet est né le 21 août 1798 ; il est mort le 9 février 1874. Sa vie occupe ainsi toute la période de l'histoire de France qui se confond avec l'histoire des Bonaparte. Ses premières impressions furent celles de la misère à laquelle la tyrannie impériale réduisit son père imprimeur en supprimant les journaux, et de la guerre incessante dévoreuse d'hommes, et de l'invasion. Elevé par un père républicain et voltairien, sorti du peuple et se sentant peuple, il n'éprouva aucune sympathie pour le gouvernement de la Restauration. Le coup de soleil de juillet 1830 lui donna un moment de joyeuse et confiante ivresse démocratique, suivie du mécontentement, de la lassitude que le régime bourgeois de l'orléanisme inspira à ceux qui, comme Michelet, avaient cru que la France allait reprendre en Europe sa mission révolutionnaire. Il fut soulevé un instant par l'enthousiasme et les crédules espérances de février 1848, mais juin, l'élection de Louis-Napoléon, la campagne de Rome, la réaction de 49 le replongèrent dans son pessimisme politique.

L'Empire lui enleva tous ses moyens d'existence, sa place des Archives et sa chaire du Collège de France, et l'obligea à ne compter que sur sa plume pour vivre.

Les premières années de l'Empire furent pénibles et laborieuses pour lui, mais son mariage en 1849 avec une jeune femme d'une rare intelligence et d'un charme indéfinissable avait transformé sa vie et dans une certaine mesure son caractère. Tandis qu'auparavant tout lui paraissait accablant et troublant, tout désormais, tout, même les épreuves les plus dures, lui parut allégé et illuminé par le bonheur. Après quelques années très difficiles, où la maladie et la pauvreté le menaçaient à la fois, il y eut en lui comme un renouveau de santé et de jeunesse et, à partir de 1857, le succès éclatant de ses livres le délivra de tout souci matériel. De plus, pour Michelet comme pour tous ceux des républicains et des libéraux de son temps qui avaient échappé à l'exil et à la proscription, la période impériale fut, chose singulière à dire, une période moralement heureuse. Sans doute on souffrait de la ruine des libertés publiques et des proscriptions qui avaient, après le 2 décembre et après l'attentat d'Orsini, fait tant de victimes, jeté en prison et chassé de France les plus nobles de ses fils, envoyé les plus énergiques républicains languir dans les géhennes de Lambessa ou de Cayenne. Mais tous les amis de la liberté, tous les ennemis de l'empire, républicains, orléanistes, légitimistes même, se sentaient unis dans une communauté de sentiments et d'espérances qui les entretenaient dans une sorte de fièvre heureuse. Ils luttaient ensemble, ils voyaient leurs efforts réussir à arracher un à un au despotisme les libertés perdues ; ils vivaient même dans l'illusion quotidienne que le régime qu'ils abhorraient

était sur le point de s'écrouler. Et comme, de plus, ils étaient tous patriotes, ils ne pouvaient s'empêcher de se réjouir des victoires des armes françaises en Crimée, en Syrie, en Italie, et du rapide accroissement de la prospérité publique. Ceux qui, comme Michelet, étaient les représentants des idées libérales, les symboles de l'idéal républicain, à qui tout ce qu'il y avait en France de jeune, d'ardent, de généreux, venait rendre hommage et demander conseil, se sentaient soutenus, soulevés par de magnifiques espérances d'avenir. Michelet a joui, pendant ces années de lutte, de sentir vivantes, agissantes dans l'âme de ses concitoyens, toutes les idées démocratiques qu'il avait prêchées de 1842 à 1848, de se voir ainsi admiré comme un des chefs de ce grand parti républicain qui, vaincu dans toute l'Europe en 1849 et 1850, rêvait toujours le triomphe prochain de la révolution démocratique européenne.

On peut imaginer ce que ce fut pour ceux qui avaient rêvé ce triomphe et qui avaient connu autrefois l'humiliation des deux premières invasions, de voir une troisième fois l'Empire ramener l'étranger à Paris, et la République, qu'ils avaient espéré voir surgir d'un élan d'enthousiasme national, s'imposer comme une nécessité cruelle au milieu des horreurs de la guerre étrangère et de la guerre civile. Michelet fut frappé au cœur par les désastres de 1870 et de 1871. Il ne s'en releva pas, languit trois ans, cherchant vainement un réconfort en écrivant l'histoire de ces Bonaparte qui avaient donné à la France tant de gloire et lui avaient coûté tant de larmes, tant de sang et tant de hontes, et il mourut le 9 février 1874, découragé et inquiet de voir la République entre les mains de ceux qui rêvaient de mettre

la France au service de la papauté sous la bannière du Sacré-Cœur.

Telle fut, en quelques mots, l'attitude politique de Michelet sous les divers régimes sous lesquels il a vécu, telles furent les impressions politiques par lesquelles il a passé. Jamais il n'a été réellement mêlé aux événements politiques, jamais il n'a pris part à la politique militante. Quand on lui offrit une candidature en 1846 et 1848, il refusa. Il n'avait point pris part aux « glorieuses, » de juillet 1830, quoiqu'il fût de cœur avec les combattants et qu'on ait prétendu qu'il leur criait : « Faites l'histoire, nous l'écrirons ! » Il ne fut pas comme Quinet, qui entra aux Tuileries un fusil à la main, au nombre des combattants de février 1848.

En décembre 1851 il ne prit point part à la résistance. Sous l'Empire, il n'accepta aucune candidature politique. Enfin, s'il lui arriva, dans des occasions solennelles, d'avoir recours à la presse pour faire connaître son opinion, jamais il ne fut le collaborateur politique d'aucun journal et il ne prit part à aucune polémique. Michelet n'était point un homme d'action, au sens où l'on entend d'ordinaire ce mot. Il était petit de corps, débile de santé. Il redoutait le bruit et les foules. Il aimait le silence, la solitude, le travail paisible du cabinet.

Et pourtant Michelet a vécu passionnément de la vie de son temps et il a constamment agi sur son temps. Efforçons-nous de préciser de quelle manière et dans quelle mesure.

La plupart de ceux qui ont parlé de Michelet ont fait de sa vie deux parts, l'une allant de ses débuts à 1843, l'autre de 1843 à sa mort. A la première période appar-

tiennent sa traduction de Vico, ses *Précis d'histoire moderne* et d'*Histoire de France*, son *Histoire romaine*, son *Introduction à l'histoire universelle*, ses *Origines du droit*, ses *Mémoires de Luther*, son *Procès des Templiers*, les six premiers volumes de son *Histoire de France*. De la seconde sont les *Jésuites*, le *Prêtre*, le *Peuple*, l'*Histoire de la Révolution*, les *Femmes de la Révolution*, l'*Etudiant*, les *Légendes démocratiques du Nord*, l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, la *Montagne*, l'*Amour*, la *Femme*, la *Sorcière*, *Nos fils*, la *Bible de l'humanité*, les onze derniers volumes de l'*Histoire de France*, la *France devant l'Europe*, l'*Histoire du XIX^{me} siècle* et en outre, parmi les œuvres posthumes, les *Soldats de la Révolution* et le *Banquet*, tandis que *Ma jeunesse*, *Mon journal* et les journaux de voyage parus sous le titre : *Les chemins de l'Europe* et *Notre France* se rattacheraient à la première période.

Pendant la première partie de sa carrière, Michelet aurait été, d'après certains de ses biographes, étranger à toute idée de propagande démocratique et révolutionnaire ; il se serait enfermé dans ses fonctions de professeur à l'institution Briand, à Charlemagne, à Sainte-Barbe, à l'Ecole normale, au Collège de France, et dans son travail de savant et d'écrivain. Il aurait été royaliste et catholique. Dans la seconde moitié de sa carrière, au contraire, Michelet aurait été avant tout un polémiste, un homme de parti et un fantaisiste. Il aurait transformé sa chaire en tribune, puis, chassé de sa chaire, aurait continué par la plume la propagande démocratique révolutionnaire et antichrétienne à laquelle il aurait été poussé par l'influence de Quinet et par les attaques des cléricaux, pendant la lutte qui se livra de 1840 à 1844 à propos

du monopole universitaire et de la liberté d'enseignement.

Il n'y a dans cette conception de l'œuvre et de l'évolution des idées de Michelet qu'une apparence de vérité. Des esprits médiocres et des âmes faibles peuvent, sous la pression de circonstances extérieures, subir de brusques revirements qui leur font brûler ce qu'ils ont adoré et adorer ce qu'ils ont brûlé, mais il y a dans le développement des esprits vraiment supérieurs et des âmes fortes une logique intérieure qui relie toutes les phases de leur pensée, quelles qu'en puissent être la variété ou même la contradiction apparente. Si l'on y regarde de près, on retrouvera dès leurs débuts le germe de toutes leurs évolutions ultérieures. Cette unité fondamentale de la vie intellectuelle et morale, nous la constatons chez un Chateaubriand comme chez un Lamartine, chez un Guizot comme chez un Taine, même chez un Victor Hugo, malgré la contradiction du royalisme des *Odes et Ballades* avec le républicanisme des *Châtiments*. Mais cette unité est particulièrement visible chez Michelet.

Sans doute, si l'on considère sa vie extérieure pendant la période de la Restauration, on peut croire Michelet royaliste et catholique. En 1816 il se fait baptiser, contrairement aux désirs de son père, resté fidèle au voltairianisme du XVIII^e siècle. Il fait partie en 1824 de la Société catholique des Bons livres. Il est le protégé de l'abbé Nicolle, le fondateur de Sainte-Barbe. Il est nommé à l'Ecole normale en 1827 par Mgr. Frayssinous, sur la recommandation de son ami le pieux M. Mazure, et dans la lettre par laquelle il posait sa candidature il invoquait comme garant de la pureté de ses principes,

Vico, dont il avait traduit la *Scienza nuova*, « où l'étude de l'histoire, disait-il, est éclairée par une philosophie conforme à la religion. » En même temps il disait, dans une lettre à Letronne, ne rien ambitionner en dehors de l'Université et ne vouloir qu'une vie de famille et de travail. Enfin, en 1828, il est chargé d'enseigner l'histoire à la fille de la duchesse de Berry.

Michelet n'était point un hypocrite et il avait certainement subi l'influence de ce vague mysticisme qui à l'aube du romantisme entraînait les esprits vers le catholicisme, non point par une adhésion réfléchie à ses dogmes, encore moins par une soumission aveugle à l'autorité de Rome, mais par un retour religieux aux dogmes spiritualistes, par amour pour les vieilles traditions nationales, par un de ces besoins de poésie et d'idéal qui sont le fruit du *Génie du christianisme*.

D'ailleurs, à cette époque, il y avait une sorte d'entente harmonieuse entre tous ceux qui avaient des tendances spiritualistes et religieuses ; et le catholicisme était encore imprégné du rationalisme du XVIII^e siècle. C'est seulement avec Lamennais que le dogmatisme reprendra sa force. Ce n'est qu'entre 1830 et 1840 que se formeront une école et un parti catholiques hostiles aux dissidents et aux libres penseurs. C'est alors que Michelet se dressera contre l'Eglise. La Société des Bons livres, créée en 1824, était une bibliothèque circulante et Michelet s'y affilia pour avoir à peu de frais les livres dont il avait besoin.

De même, en politique, Michelet avait, au lendemain de l'invasion, au sortir des cruelles misères subies sous l'Empire, vu dans la Restauration un régime de liberté et de réparation. Il garda jusqu'à la fin de sa vie un sou-

venir reconnaissant à celui qui incarna à ses débuts ce régime réparateur, le duc de Richelieu. En 1820 il se tient encore, comme Royer-Collard, entre les ultra-libéraux et les ultra-royalistes.

Mais regardons-y d'un peu près et nous verrons le libre penseur sous le néophyte, et le révolutionnaire sous le royaliste. Son journal de 1820-1821-1822 en apporte les preuves les plus certaines. Lorsque M^{me} Hortense Fourcy lui dit qu'elle allait à la messe et lisait Massillon, il est surpris et affligé de cet excès de dévotion. Il lui conseille de lire le *Vicaire savoyard* et de choisir dans la religion. Il reconnaît que la religion naturelle serait impuissante à la consoler dans ses chagrins et sa vieillesse, mais il regrette qu'on n'ait pas encore tiré des philosophes anciens et des livres de l'Orient, surtout de la Grèce et de la Perse, où l'idée de Dieu se confond avec celle de l'action, un livre qui pourrait être la nourriture habituelle d'une âme souffrante. Nous discernons déjà là l'auteur de la *Bible de l'humanité*, comme nous reconnaissons l'auteur de l'*Oiseau* et de la *Montagne* dans celui qui, dès 1820, faisait le plan d'une « Étude religieuse naturelle. »

Le républicain, le démocrate, nous le voyons surgir tout à coup dans le *Journal* quand il y raconte les émeutes de juin 1820. Elles éclatèrent à propos de la loi électorale qui devait arracher la majorité aux libéraux en donnant la prépondérance dans les élections aux riches propriétaires. Les étudiants et le peuple firent contre la loi de violentes manifestations où le jeune Lallemand fut tué. Non seulement Michelet est de cœur avec les opposants, Benjamin Constant, Camille Jordan, mais il date son journal du 3 juin « Lundi 3^{me} jour de la Révolution » et il écrit :

« J'entends venir du côté des Tuileries un bruit immense, comme le bruit de 20 000 poitrines. Ce n'est point le bruit d'une bataille ni d'une fuite; c'est un cri continu qui n'est terrible que par sa grandeur. Cette grande voix réalise le peuple dans mon imagination; il se lève comme un seul homme, indigné de la perte de sa liberté.... Je sens vivement la nécessité de savoir manier un fusil. »

Quelques jours après il dit encore :

« Le peuple, si peu préparé, est un terrible auxiliaire. Le sort de la France ne peut que s'améliorer, mais la guerre civile est le passage.... Quelle gloire pour la jeunesse française, si seule elle faisait cette sublime révolution ! »

Il ira même jusqu'à parler avec sympathie de Louvel, l'assassin du duc de Berry : « Louvel a vengé Ney. » (p. 40).

En 1826, il projette une étude sur l'esprit républicain en France au XVI^e siècle, de même qu'en 1825 il faisait le plan d'une logique de l'histoire où il aurait subordonné les éléments accidentels dus aux individus aux éléments réguliers dus à l'espèce.

Nous assistons donc, de 1820 à 1825, à ce travail d'idées et de sentiments qui fera de lui un démocrate révolutionnaire. Il pressentait déjà quelle était la vocation qui allait l'entraîner en faisant de l'histoire. Dans une lettre à Poinot du 25 mai 1820 il regrette de ne pouvoir se consacrer aux sciences de la nature, c'est-à-dire de Dieu, et de devoir s'occuper des sciences de l'homme : « Je vois avec terreur la carrière qui semble s'ouvrir pour moi, celle de l'écrivain politique. » Si Michelet s'est tenu extérieurement sur la réserve, c'est qu'il avait sa situation à faire et sa préparation scientifique à achever. Il se marie en 1824.

Michelet a retardé autant qu'il a pu le moment de pu-

blier. Il voulait être fortement préparé, solidement assis, ne rien improviser. Il s'était interdit d'écrire dans les journaux et les revues pour ne pas se disperser, pour ne rien écrire d'inachevé. Mais dès qu'il écrit, ce qu'il écrit a un but, non de pure érudition ni d'art pur, mais de prédication et d'action.

Dans une note du 3 mars 1866 il écrit : « Ma vie littéraire n'est rien auprès de ma vie d'enseignement. » Vacherot, dans une lettre à M^{me} Michelet du 11 juin 1884, dit de lui : « Toutes ses histoires étaient de véritables révolutions. » S'il traduit et commente Vico en 1826, c'est que Vico enseigna que l'humanité, tout en obéissant à un plan providentiel, est son œuvre à elle-même, et que les peuples, échappant au fatalisme des races et au fatalisme légendaire des grands hommes, se créent de leur énergie propre. Sa conviction démocratique avait pour base une conception philosophique de l'histoire : « Les masses font tout, les grands noms font peu de chose ; les prétendus dieux, les géants, les titans ne trompent sur leur taille qu'en se hissant par fraude aux épaules dociles du bon géant le Peuple ¹. » Les grands hommes n'ont qu'une valeur symbolique. Bonaparte est la figure de l'union de la France et de l'Italie. Charlemagne, celle de l'unité spirituelle du monde féodal et pontifical ². Les grandes révolutions ont d'avance leurs symboles prophétiques. Là fut, d'après Michelet, l'inspiration de tous ses livres, de *l'Histoire romaine* comme de *l'Histoire de France*.

On ne s'étonne pas, dès lors, que la Révolution de 1830 l'ait jeté dans une fièvre d'enthousiasme démocratique et qu'il ait écrit, comme il dit, « sur les pavés brû-

¹ Préface de *l'Histoire romaine* de 1866.

² *Introduction à l'Histoire universelle*.

lants,» son *Introduction à l'Histoire universelle*. On y trouve la même ardeur apostolique ou tribunitienne qu'on reverra dans le *Peuple* ou la préface de la *Révolution*. Sa foi dans la France, Messie de la démocratie et de la révolution sociale, y éclate. La France fait une révolution anonyme dont le peuple est le seul héros. C'est la France qui doit expliquer à l'humanité le « Verbe du monde social » et la diriger « dans la route mystérieuse de l'avenir. »

Michelet se considère désormais comme chargé d'une mission, celle de guider la France dans cette route mystérieuse, de lui donner une conscience de plus en plus claire de ce Verbe du monde social. Que l'on sourie si l'on veut de cet enthousiasme et de cette ambition, qui ne sont plus en harmonie avec notre froide sagesse et nos scrupules d'aujourd'hui, qu'on y voie même un peu d'orgueil, beaucoup d'illusions servies par une philosophie peu précise et une rhétorique parfois décevante et vide, j'y consens. Mais Michelet a apporté dans cet effort pour tracer à la France sa voie, pour la soutenir et l'encourager dans sa recherche de la vérité religieuse et sociale, beaucoup de sincérité, de sérieux, d'abnégation, et a contribué, malgré ses erreurs et ses exagérations, à nous donner une conscience plus nette de notre passé national et des idées que nous représentons dans le monde. A l'Ecole normale, où il enseignait depuis 1827, Michelet consacra, à partir de 1830, la partie la plus importante de ses cours à l'histoire de France, et en même temps il écrivait son *Histoire de France au moyen âge*. « J'ai passé dix ans, de 1830 à 1840, nous dit-il dans une note de son journal, à refaire la tradition du moyen âge, ce qui m'en a montré le vide. » Mais en même temps il avait cherché, avec une

bonne volonté touchante, avec science et patience, à pénétrer l'âme du moyen âge, à discerner ce qu'elle avait pu nous transmettre de bon et de fécond. Or, dès 1833, dans le second volume de son *Histoire de France*, Michelet avait signifié son arrêt de mort au christianisme et annoncé la venue d'une conception religieuse nouvelle plus large et plus humaine. Il est inconcevable qu'on ait pu avoir l'idée, qu'on répète encore parfois aujourd'hui, que Michelet était resté catholique jusqu'en 1842. La conclusion du tome I^{er} de l'*Histoire de France* est pourtant assez claire :

« Le moyen âge ne pouvait suffire au genre humain.... Le temple devait s'élargir... l'humanité devait reconnaître le Christ en soi-même.... L'idéal généralisé va s'étendre dans le peuple.... La Pucelle, en qui le peuple mourut pour le peuple, sera la dernière figure du Christ au moyen âge. Il faut que le moyen âge passe, que la trace du moyen âge achève de s'effacer, que nous voyions mourir tout ce que nous aimions, ce qui nous allaita tout petit, ce qui fut notre père et notre mère, ce qui nous chantait si doucement dans le berceau... ; ce monde condamné s'en ira avec le monde romain, le monde grec, le monde oriental.... Laissons le christianisme subir la loi universelle, passer par la tombe et rentrer en Dieu, y chercher son épuration. »

Véritablement, je me demande quelle différence il y a entre le Michelet qui a écrit ces lignes et le Michelet qui a écrit le *Prêtre* et la *Révolution*. L'un et l'autre sont les annonciateurs, les prédicateurs d'une foi nouvelle. La seule nuance qui les sépare, c'est que, tandis qu'en 1830 il parle avec émotion, tendresse, regret même, de la touchante, impuissante aspiration du moyen âge, en 1846 il prend un accent de colère en voyant le retour offensif

de ce moyen âge qu'il a cru mort : « J'ai dû lui dire : Arrière ! écrit-il dans le *Peuple*, aujourd'hui que des mains impures l'arrachent de sa tombe et mettent cette pierre devant nous pour nous faire choir dans la voie de l'avenir. » Et alors, dans sa *Révolution*, il oppose résolument le régime de la justice et du droit au régime de la grâce. Mais la doctrine exposée dans la préface de la *Révolution* n'est qu'un pas de plus dans l'évolution religieuse et mystique commencée en 1827 avec son Vico. Comme il le dira dans la préface du VII^{me} volume de l'*Histoire de France*, en 1855, il voit dans le monde moderne l'avènement du règne du Saint-Esprit après le règne du Père et du Fils, et toute l'histoire religieuse de l'humanité est toujours pour lui un élargissement de l'idée de Dieu. Il est impossible de discerner dans le développement de la pensée de Michelet un seul moment où il y ait eu arrêt, rupture, contradiction. Les étapes qu'il parcourt le conduisent toujours dans le même sens et toujours il se considère comme chargé d'accomplir par l'histoire une œuvre d'éducation religieuse et politique. Dans les petites leçons que Michelet donnait à l'Ecole normale à côté de son grand cours, et où il laissait libre essor à ses pensées les plus intimes, à ses effusions de cœur, où il faisait une sorte de prédication morale, il se déclarait déjà très nettement démocrate et libre penseur. Il montrait le droit obscur et méconnu du peuple détruisant le pouvoir du prêtre, puis le pouvoir du roi. Tout en rendant hommage aux services rendus par les missionnaires jésuites à la civilisation moderne, en les appelant les Christophe Colomb et les Hercule du monde moderne, il ajoutait : « C'est un ordre d'intrigants. Les Jésuites n'ont pas bon cœur. Ils avaient donné leur âme.

Que voulez-vous attendre d'un homme qui a donné son âme? C'est un homme vidé. » Tout le cours de 1843 sur les Jésuites se trouve en germe dans ces paroles de 1831. Rien n'est donc plus faux que de voir dans le Michelet du Collège de France de 1843 à 1848 un autre homme que dans le Michelet de l'Ecole normale.

Ce qui est vrai, c'est que le milieu nouveau dans lequel il se trouvait transporté, les batailles qui se livraient autour de sa chaire comme autour de celles de Quinet, de Mickiewicz ou de Lerminier et qui étaient le contre-coup de celles qui se livraient au dehors dans la presse et le parlement entre conservateurs, catholiques et libres penseurs, le sentiment de l'influence qu'il pouvait désormais exercer sur le grand public par sa parole, le surexcitèrent et firent prédominer en lui l'homme d'action et de lutte sur l'homme d'étude et l'artiste. Mais s'il perdit en équilibre moral et en sérénité intellectuelle, en transformant sa chaire en tribune il ne faisait qu'accentuer une tendance qui avait été de tout temps la sienne. Michelet était d'ailleurs encouragé à concevoir son enseignement comme une prédication par les autorités les plus graves, par M. de Montalivet qui en 1831, dans un rapport au roi, assignait comme mission au Collège de France d'enseigner tout ce qui est indéfini, tout ce qui est critique, discussion, philosophie générale, tout ce que les jeunes gens sont libres d'apprendre ou d'ignorer; par M. de Broglie, qui disait aussi du Collège de France : « Son enseignement, s'adressant au grand public, non aux étudiants, doit participer aux libertés de la presse. C'est un libre examen de toutes les grandes questions. »

Ce qu'il y a de vraiment nouveau dans les *Jésuites*, le *Prêtre* et le *Peuple*, c'est moins les idées qui y sont

exprimées et qui se trouvaient déjà virtuellement dans les précédents écrits de Michelet, que la forme dont ces idées sont revêtues ; ce sont des livres de combat, je pourrais presque dire des appels aux armes. Michelet, jusqu'en 1843, n'avait pas pris une attitude d'opposition vis-à-vis du gouvernement de Louis-Philippe. Pourtant, dès 1837, il éprouvait un sentiment de mécontentement presque aussi fort que celui de Quinet à la même époque et réclamait une Renaissance. Voici une note curieuse sur ce sujet :

« *Adventante mundi vespera*. Mort de Carrel, vrai suicide. Suicides de Gros, de Bach, de Berger (*projecere animas*) ; mort de Klimrath, de Boissière, Bougenot. Découragement de V. Hugo (reçois mon cœur où rien ne reste, l'amour ôté, *ἀναρχή*). Id. M. Royer-Collard. Id. Gans. Vienne la philosophie de *l'énergie* ! Celle de l'éclectisme, vrai fatalisme, en ce sens qu'elle montre les doctrines se complétant l'une l'autre sans l'intermédiaire des hommes. Déjà langueur en 1832 (effets du choléra sur les hommes finis : Cuvier, Périer, Rémusat, Saint-Martin). La presse et la banque vrais rois. Le roi touche la maison de Capo Feuillide, de Yousof. Ils adorent une publicité sans autorité. La duchesse d'Orléans reçoit le *Caligula* d'Alex. Dumas. Tocqueville, Beaumont Chamberlain, Laffitte repoussés. Fin du saint-simonisme, du fouriérisme. Nous errons parmi les morts. Fausse petite réaction catholique. Tout ce temps, c'est l'histoire du saint Christophe adorant le plus fort (de là Napoléon, mythe du peuple) ; d'abord un Roi, puis un diable. Qu'il finisse donc par adorer Dieu. »

Mais, malgré ces tristes impressions, Michelet, tant que le duc d'Orléans vécut, espéra comme Quinet, beaucoup plus pessimiste que lui, dans l'avenir de la monarchie que la France avait choisie. Il était alors le professeur d'histoire de la princesse Clémentine ; reçu dans

l'intimité de la famille royale à Neuilly, il était tout particulièrement l'objet des attentions du duc et de la duchesse d'Orléans et du duc d'Aumale. Quand il commença ses leçons sur les Jésuites, il trouva, à la cour même, des encouragements. Mais il sentit bientôt la sympathie faire place à la froideur, puis à l'hostilité. La mort du duc d'Orléans, en 1842, découragea les libéraux patriotes qui espéraient en lui. Michelet était, comme Quinet, entraîné de plus en plus vers l'opposition à un régime qu'ils jugeaient démoralisant par sa préoccupation exclusive de la paix et de la prospérité matérielle, par sa résistance à toutes les réformes. Le ministère Soult-Guizot-Salvandy prit, depuis 1845, une attitude nettement conservatrice et sympathique au mouvement catholique. En 1845, Michelet donne définitivement sa démission de ses fonctions au château et écrit le *Peuple*, qui est au fond une déclaration de guerre à la monarchie bourgeoise qui gouverne la France. Il fait en même temps son cours sur les préludes de la Révolution et se décide à abandonner momentanément son *Histoire de France*, pour écrire l'*Histoire de la Révolution*. Dans une note inédite d'une allure sauvage, du 14 février 1845, il marque la résolution belliqueuse avec laquelle il entreprend ces œuvres nouvelles :

« La guerre aux dieux pour le Dieu de l'avenir.... Gardons le cœur ferme et haut, nous n'avons que notre cœur ! Nous, dis-je, et c'est assez. Fais taire ton individuel, et la volupté énervante et les tristesses domestiques. Tu as à bâtir une pierre. Edifie et bâtis bien. Tu donneras de toi-même, mieux que ce qui est en toi. Tu agiras sur la foule, parce que tu en es, la remuant même par tes mauvais éléments, qui sont les siens. »

Désormais Michelet sera l'homme de la Révolution.

Il se considérera comme chargé d'enseigner la Révolution à la France, de faire reprendre à la France la tradition révolutionnaire. L'enseignement de Michelet, d'abord avec Mickiewicz et Quinet, puis quand Mickiewicz, en 1844, fut obligé de prendre un suppléant, avec Quinet seulement, et enfin seul, de 1846 à 1847, quand Quinet dut suspendre son cours, entretenait au Quartier latin une agitation permanente ; les échos en retentissaient dans la presse ; et les républicains de 1848 ont fait remonter en partie la révolution de février à l'ébranlement moral causé par les cours et les livres de Quinet et de Michelet¹. Michelet, tout en se refusant à faire de la politique active, avait constamment fait acte d'homme politique.

En janvier 1848, le cours de Michelet était suspendu. Deux mois plus tard Michelet remontait dans sa chaire, ainsi que Quinet. Comme Quinet, il fut effrayé de voir combien le peuple qui avait fait la Révolution était peu préparé à créer une France nouvelle, et tandis que Quinet

¹ « Les cours du Collège de France de 1840 à 1847, dit A.-L. Chassin dans son livre sur *Edgar Quinet* (1859), peuvent être considérés comme une des causes les plus directes du réveil national et universel de 1848 » (p. 64).

« Le jour où ces cours furent interdits, la génération nouvelle se mit en guerre ouverte avec la royauté constitutionnelle dégénérée en despotisme » (p. 61).

« Lorsque ces maîtres parlaient, leur parole était entendue au loin. Autour de leurs chaires se pressaient, se succédaient année après année, les plus intelligents représentants de la jeunesse française. Souvent aussi... on voyait accourir les représentants de toutes les races vivantes ou endormies, dont on prêchait là le réveil et l'union. Et les uns et les autres, Français, étrangers, s'en allaient, régénérés eux-mêmes, régénérer, d'un bout du globe à l'autre, ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de boire à la source de vie. Oh ! nous nous en souvenons ; en ce temps là le Collège de France était vraiment le collège du monde. »

écrivait l'*Enseignement du Peuple* et entrait dans le parlement, Michelet travaillait avec acharnement à son *Histoire de la Révolution*, consacrait ses cours du Collège de France exclusivement à des questions d'éducation, et quand vint la réaction de 1849, persuadé que ce qui manquait au peuple, c'était des livres d'édification morale qui lui enseignassent l'héroïsme et le sacrifice, il entreprit, d'écrire le *Livre d'or de la Démocratie*, où il aurait fait entrer toute l'histoire des héros et des martyrs de la révolution européenne. Il n'acheva que celle des martyrs de Russie, de Pologne et de Roumanie, qui forment les *Légendes démocratiques du Nord*. Il était si préoccupé de ce rôle d'éducateur qu'il s'était donné, que lorsqu'en 1848 Carnot l'appela à faire partie d'une commission chargée de la réforme de l'enseignement, il refusa, en donnant pour motif la nécessité d'achever son *Histoire de la Révolution* :

« Le travail, écrit-il au ministre, se trouve être le premier besoin moral du temps, le plus impérieux. »

Il veut donner la base de l'histoire et de l'espérance à la foi politique de la France, « pour vouloir rester dit-il, là où nous place le devoir, au foyer de la Patrie, entre son histoire accomplie que nous lui restituons, et son histoire à venir que la première éclairera. »

Quand le 2 décembre oblige Michelet ruiné, privé de toute fonction officielle, à quitter Paris pour aller achever près de Nantes son *Histoire de la Révolution*, il ne désespère pas de sa mission, ni de son œuvre. Dans d'admirables pages inédites, il prend la résolution de continuer, dans des conditions nouvelles, la lutte qu'il a entreprise pour le salut de son peuple :

« Paris

» où je suis resté un mois — rue Léonie,

» Mercredi 19 mai 1852.

» Je quittai ma maison des Ternes mercredi 12 mai à 8 h. du soir, fatigué, triste et à jeun, pour conduire ma femme à ce foyer de louage que j'avais trouvé le matin, par hasard et à grand' peine. La fête (!!) avait rempli Paris d'étrangers.

» Je quittai cette maison¹ où ma chère Athénaïs fut établie le 12 mars 1849, où elle accoucha, où je perdis mon enfant, où j'écrivis en partie *l'Histoire de la Révolution*, mes *Légendes de Pologne et Russie*, mes cours sur *la femme et l'éducation, l'amour*.

» Cette maison où je fus frappé du 2 décembre, où j'eus le bonheur et la gloire d'être destitué par le gouvernement nouveau.

» Je la quittai gai et triste, plutôt plein d'une joie amère, me sentant en conformité avec la France, déchiré quand on la déchire, déraciné quand on la déracine.... Et semblable à toi, Patrie !

» Le brisement de mes habitudes, le dénuement nouveau où je me trouvais sans papiers ni livres, l'insolite et l'étrange d'un appartement garni, et déjà sali par d'autres, au milieu d'un quartier neuf, sans tradition, peuplé de femmes entretenues, enfin tout ce qui sent son vrai Paris, mobile et fluide, en vue la figure fantasque des moulins à vent qui planent sur le cimetière Montmartre, — toutes ces circonstances tristes et sèches ne parvinrent pas cependant à entamer mon cœur.,..

» J'avais, il est vrai, avec moi, mon jeune trésor de vertu, de courage, de résignation, pour charmer ces lieux arides. La voyant si patiente, comment n'aurais-je pas supporté?

» J'avais avec moi aussi une forte pensée d'espérance et de renouvellement : changer d'habitudes, briser les routines, c'est un pas sans doute pour dépouiller le *vieil homme*, en faire un nouveau, plus fécond peut-être, meilleur, plus utile?.,.

¹ Leur maison de l'avenue des Ternes, à Villiers.

» Je m'en veux du 2 décembre, je le reproche et à moi et à toute la classe lettrée, écrivante ou parlante, aux gens de lettres, à la presse. Nous n'avons rien fait pour le peuple, et nous en sommes punis.... Entrons, s'il se peut, dans de meilleures voies.

» Ce que j'avais le plus à craindre, c'est la stérilité de la routine, uniformité des habitudes bureaucratiques, c'est l'encombrement de la science, de l'érudition. J'ai souvent comparé les âmes de savants à ces îles verdoyantes d'abord, que le corail envahit, belle et riche production pour laquelle on recherche ces îles ; mais par le progrès du temps, ce corail a tout couvert d'une surface sèche, dure, encombrante ; pas un brin d'herbe ne pousse.

» Ces pensées me firent supporter mieux que je n'aurais cru un si grand changement ; je trouvai quelque bonheur à enfermer sous la clef ces livres, ces papiers, ces instruments de tout genre qui m'ont si souvent servi, mais qui m'obligent aussi à suivre, quoique je fasse, des procédés analogues à ceux que j'ai suivis toujours. J'arrachai donc vivement de dessous ces décombres, avec une sorte de joie violente, la racine de ma vie antique, le germe de ma *Vita nuova*. Je sentis, et je me dis, avec un sourire intérieur : Le passé n'a rien pris sur moi. J'arrive à la nouvelle vie, plein de bonne volonté, d'amour, et de jeune espérance.

» Oui, d'amour encore, — quoi que tu m'aies fait, quoi que tu aies fait à toi-même, peuple infortuné !...

» Quand je prononce à demi-voix ces deux syllabes, ce mot, qui si souvent me tira des larmes, ce mot aimé, — *France*, — les mêmes impressions me reviennent, je suis le même et je vis encore.

» *Je ne mourrai pas, je vivrai, et je verrai les œuvres de Dieu.* — Et je les verrai d'autant plus, que pour ma part, je les ferai. — Je crois qu'il fera encore par moi quelque chose.

» Car enfin, tout ce qui est arrivé s'est fait surtout par ignorance, par notre retard fatal à éclairer ceux qui restent dans les ombres d'ignorance. C'est un appel de Dieu à une science meilleure et plus populaire.

» Dieu me donne seulement d'arriver à eux, de me faire entendre! Puissé-je dans ma solitude nouvelle, interrogeant mieux mon cœur, comprendre mieux le cœur de l'homme et trouver la langue des foules. J'espère l'entendre au désert mieux que dans la foule même. »



Michelet resta fidèle à ces résolutions. Quand il dut aller en 1854 rétablir en Italie sa santé ébranlée, il entreprit aussitôt un livre qui ne devait paraître qu'après sa mort, le *Banquet*, dans lequel il traçait un programme magnifique de réforme sociale et religieuse. Puis il revient à l'*Histoire de France*, et dans cette seconde partie de son histoire, la préoccupation polémique et éducative se manifeste avec une force qui nuit parfois malheureusement à l'impartialité de l'historien. Son livre est un réquisitoire contre la monarchie de l'ancien régime et une apologie de l'esprit de la Renaissance, de l'esprit de la Réforme, de l'esprit du XVIII^{me} siècle précurseur de la Révolution.

Les autres ouvrages de Michelet pendant cette période ne sont pas moins des œuvres de prédication morale. Il a exposé ses idées pédagogiques dans *Nos fils*, sa philosophie religieuse dans la *Bible de l'humanité*; ses livres d'histoire naturelle répondent exactement à l'idée qu'il avait conçue à vingt ans quand il projetait une *Etude religieuse des sciences naturelles*. Il croit montrer aux hommes dans la Nature la voie du rajeunissement du cœur, d'une *Vita nuova*. *L'Amour* et la *Femme* ont été écrits, dans sa pensée, pour enseigner le respect de la femme et la beauté du mariage.

Quand la guerre éclata, Michelet était occupé à écrire une *Histoire du XIX^{me} siècle*, où il aurait fait le procès

des Bonaparte, et continué sa prédication démocratique. Après les premières défaites, et quand il voit l'invasion approcher de Paris, il ne s'y enferme pas. Il reste au dehors pour défendre la France par la plume, fidèle en cela à la mission qu'il s'était toujours attribué. « Il faut laisser libre, disait-il en quittant Paris, le juge des événements. » Et en effet, quand la France vaincue était sans défenseurs et sans voix, Michelet écrivit et publia en 45 jours un petit chef-d'œuvre : *La France devant l'Europe*, qui réveilla bien des sympathies et releva bien des courages.

La vie de Michelet, vie tout entière consacrée au travail de l'écrivain et du professeur, a été, à la bien prendre, la vie d'un homme d'action, d'un agitateur et d'un éducateur politique et religieux. Son action a été considérable, non seulement au temps de ses cours du Collège de France, mais sous l'Empire, quand il était pour la jeunesse le représentant le plus illustre des idées démocratiques.

GABRIEL MONOD

Membre de l'Institut.

LE « JEUNE-SUISSE »

ROMAN

SECONDE PARTIE ¹

V. Idéal et réalités.

Ce matin-là, éparpillés dans les champs dès l'apparition du soleil, les paysans voyaient poindre, au détour du mont, la blanche cavale du grand-châtelain. Suivi du sautier et du gendarme, à mulet, le magistrat chevauchait d'une prudente allure, écharpe au vent, son épée battant le flanc de la monture. Tant d'appareil révélait une enquête judiciaire.

Et, sur les deux pentes de la vallée, des propos s'échangeaient par-dessus les clôtures et les « murgères » :

- A qui peut-il encore en avoir ?
- Quoi, vous savez pas l'histoire de la nuit passée ?
- Pas entendu bourdonner, moi.... rien !
- Paraîtrait que le plus gros des Plambuit....
- Julien, le chapuis ?...
- Chapuis ou meunier.... Esquivé !.... avec.... devinez qui ?

¹ Pour la première partie, voir la livraison de novembre.

— Jésus Maria !... Ça serait pas des fois avec la pou-pine de l'Allemande ?

— Vous y êtes, avec la Ludivine, quoi.

— Voyez, je m'en étais méfiée.... C'est pas pour rien qu'elle faisait tant la fringuette. Et puis quand ça tient de race.... La mère....

— Il semblait pourtant qu'ils étaient dans les mêmes idées, les Plambuit et le grand-châtelain.

— Bien sûr, tant que les rouges tenaient le dessus ! « Qu'ils étaient », vous dites tout. Voyez-vous, me parlez pas de cette clique de mossieux qui ont envie des places. Et même ment que le châtelain sera pas dernier à revirer casaque.... Vous verrez venir.

Isolé là-haut dans la clairière du Plan-des-Quilles, le petit chalet, bien clos, laisse peu soupçonner ceux qu'il abrite. Une fumée que tamisent les schistes du toit, une plainte chevrotante échappée des buissons, l'aigre chanson d'une poule qui célèbre la ponte du jour décèleraient seules quelque mystère.

Ces premiers jours de captivité sont pour les fugitifs une longue fête. Oh ! vivre d'amour et d'eau fraîche, se sentir affranchi d'entraves sociales, étranger à tout, dédaigneux des soucis extérieurs ! Ne boire qu'une haleine suave ! Ne se nourrir que de caresses, sans souvenir, sans appréhension, sans désir !

Anéantis l'un en l'autre, Ludivine et Julien passèrent ainsi les plus douces heures de leur existence. Ils n'entendaient même pas les plaintes, de plus en plus pressantes, de la chèvre qu'ils oubliaient de traire.

Malheureusement, s'il advient que de telles expansions ne lassent pas à la longue, il est rare que l'idéal ne soit suivi de la réalité. Dès la troisième journée d'une

effusion qu'ils auraient pu croire éternelle, l'immense monotonie de ce qui les environnait commença à faire sentir son froid. Sans doute, il leur semblait toujours que leur bonheur était aussi complet que profonde leur tendresse, mais un aiguillon invisible venait les harceler de sa piqure.

Ce soir-là, vers l'heure du crépuscule, Ludivine ayant émis l'idée d'une petite promenade au dehors, ils s'étaient d'un pas nonchalant acheminés vers le haut de la clairière. Comme l'automne n'était plus éloigné, les gazons frais tondus s'étoilaient de ces colchiques que les montagnards nomment *veilleres* lorsqu'ils devancent les verdure du printemps, et *dormeres* lorsque, surgissant derrière les regains, ils présagent le retour des longues nuits. Reculé en son trou, le grillon ne rendait qu'un sifflement atténué et, dans une bruine légère, les vents en lutte tantôt promenaient des vapeurs humides, tantôt des brouillards rampants qui aspiraient cette humidité de leur haleine plus froide. L'atmosphère gardait, malgré la saison en déclin, certaine tiédeur d'orage. Enveloppés par cette tristesse des choses les jeunes gens résolurent de rentrer. Ils avaient les bras chargés de ramilles et de cônes de pin.

— On va faire une fois son petit ménage ? proposa Ludivine.

— Ah oui ! la pauvre chèvre qu'on a juste traite deux fois pour en boire le lait chaud !

— Et je suis sûre qu'il y a bien deux œufs au nid de la poule. Comme ton petit frère a été gentil de nous envoyer ces bêtes !... S'il y en a deux, tu en prends un, n'est-il pas vrai ?

— Alors ça non. Je t'ai dit : les œufs, c'est pour toi, Ludivine. Il y a encore en un coin des pommes de

terre.... un peu regermées, mais baste!... on n'est pas difficile, les Plambuit.

Ayant dépouillé quelques tubercules de leurs germes blancs, Julien les jeta dans la marmite et Ludivine posa les deux œufs dessus. Et entre temps on s'en fut traire la chèvre qui se laissa faire en retournant la tête avec un air de gratitude et en donnant, du bout de la queue, des signes de soulagement. En trempant une lèche de pain dans le pot d'étain, les amoureux durent s'avouer que jamais ils ne s'étaient vu un semblable appétit. Au second œuf ce fut cent compliments, car Ludivine ne consentait pas à en priver son ami. Il finit cependant par en accepter la moitié.

Ils se tenaient enlacés, lorsque, sous la flambée de l'âtre le regard clair de Ludivine découvrit à celui de Julien une expression encore inconnue. Cette expression la plongea dans un grand trouble; tout son corps en tressaillit. Lui s'en aperçut, mais il s'obstinait à la garder serrée contre son cœur sans détourner d'elle ce regard. Alors ce fut Ludivine qui s'arracha de lui, raidie de toute sa hauteur.

Dès la matinée du lendemain, comme la même expression était venue aux prunelles de Julien, elle dut faire appel à l'éloquence et lui représenter, de son accent le plus énergique, l'importance du sacrifice et du devoir. Elle lui démontra qu'il est, dans nos vies, certaines heures où il nous est moins permis que jamais de nous abandonner.

— Il n'est pas bien, disait-elle, quand on respecte une société dont on s'honore d'être, d'en compromettre la dignité par notre propre faiblesse!... Nos caprices et nos satisfactions doivent fléchir devant l'intérêt de la cause commune!

Elle ne réussissait qu'à lui paraître plus charmante que jamais. Incapable de parler d'une façon aussi relevée qu'elle, il se contenta de cette objection facile :

— Est-ce que nous ne sommes pas l'un à l'autre ?

— L'un à l'autre ?... Pas tout à fait, mon pauvre garçon. Il y a l'œil de Dieu ici. Le vois-tu, là-haut, sur cette poutre, tel que ton père lui-même l'a gravé ?

— Alors, tu me craindrais, Ludivine ? fit-il, effaré et déçu.

Elle crut devoir le rassurer :

— Non, mon Julien, je ne te crains pas. Je sais trop bien que jamais tu n'entreprendras rien qui soit à l'encontre de mon intention.

En ce disant elle le couvrit de baisers affectueux. Mais tant d'énergie l'étonnait elle-même. Et tout à coup, elle se sentit en proie à un vertige des plus étranges, à des frissons qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. De telle sorte qu'en promenant ses lèvres sur le front du bien-aimé, elle vint à se demander si ce n'était pas sur elle-même que devraient plutôt porter ses craintes.

Sans un mot, elle cacha sa tête dans la poitrine de Julien et fondit en larmes, tandis que lui, évidemment conscient du mystérieux conflit qui surgissait, non plus en eux, mais entre eux, demeurerait muet. Dès lors tout allait s'opposer à la continuation d'un tel mode de vivre. Les propos s'embarrassaient. Malgré l'effort fait pour s'éviter, leurs regards arrivaient obstinément à se croiser. Ils se sentaient devenus les esclaves de tant de formalités, si bien qu'un certain soir, l'arrivée du petit frère de Julien leur fut presque une délivrance. Cette présence d'un tiers leur rendit la paix accoutumée des premiers jours.

Et puis, voici qu'il en contait de belles, à présent, le petit ! C'était l'heure des représailles : le meurtre de

Codonnet à Monthey, la découverte peu de jours après au fond du Rhône, à Vouvry, de Saillenlardé de coups de couteau.... Et ce n'était, paraît-il, qu'un commencement. On disait que ceux de la Vieille Suisse avaient prêté serment sur les choses saintes d'exterminer ceux de la Jeune, ces « mauvais gueux. »

— Et puis, tu croirais pas ?... demandait le messager... Eh bien, le cousin député, Ferdinand...

— Eh bien quoi ?

— Je serais pas surpris qu'il découvre ta cachette.... et qu'il la dénonce.

— Pas possible !... Quoi, chaviré, lui aussi ?

— Parti, l'autre lundi pour Sion, rouge comme un pavot, revenu le lendemain au soir plus noir qu'un magnin.

— Qu'est ce qu'on a bien pu lui promettre ?

— On sait-y jamais, avec ces gens instruits !

— Diable, s'il allait faire comme tu dis !... observa Julien pensif.

— N'en sois pas en peine, atténua Ludivine confiante. Qu'un homme de loi, qui a toute une bergerie d'enfants, se rende, rien d'étonnant. Mais tant qu'à coquiner, je l'en crois peu capable.

— Sans ça y aurait rien qu'à déménager, proposa le petit. Aller à notre grange des Agittes, quoique les portes y soient pas encore mises. Vite fait... un bouchon de foin dedans le sonallon de la chèvre, la poule dedans ma *cavagne* et en route à travers la forêt... Mais tu sais pas ? interrogea-t-il au bout d'un instant... eh bien, Pierre du Taxateur, celui qui est de la même société que toi....

— De la Jeune-Suisse, eh bien ?

— Eh bien, il a voulu se marier.

— Avec la blonde de vers le bourneau couvert?... hasarda Ludivine.

— Justement. Mais bernique. Le curé, il a dit que pour ça il fallait pas être, comment déjà... excommunié... et que jamais un de cette société n'aurait une absolution de lui.

Rassuré par la confiance de Ludivine, Julien préféra rester. Le feu éteint, ils s'étendirent sur le foin, l'enfant au milieu d'eux.

D'autres journées s'écoulèrent, interminables, monotones, intercalées de nuits plus longues et non moins torturantes. Au cours d'une d'elles Julien s'était levé et, tel un lion en cage, avait promené dans le chalet l'impatience de ses nerfs qu'il ne croyait plus parvenir à dompter. Puis, dès le matin, il s'était laissé tomber et endormi profondément.

A son réveil il avait appelé, cherché, hélé à cor et à cris sa bien-aimée. Seuls l'écho et les bêlements de la chèvre avaient répondu. Alors pris d'inquiétude, découragé, assombri, il s'était retourné du côté du chalet pour entrer et se recueillir dans la pensée de son abandon, quand des mots fraîchement tracés à l'extérieur du panneau de la porte attirèrent sa vue. Avant même de lire, il eut tout compris. Son regard éperdu étant venu à tomber sur le sol, Julien découvrit un clou qu'il recueillit avec le respect dû à une relique. C'était la pointe qui avait servi à graver cette brève, trop brève déclaration : *J'ai peur... j'ai fui.*

VI. La « Jeune-Suisse ».

Au nombre des liens qui retiennent le montagnard obstinément attaché à la foi de ses ancêtres, le plus

solide est certainement fait du caractère social qui le long des siècles s'est venu incorporer aux solennités d'ordre religieux. Pour beaucoup, le calendrier des saints continue encore de jalonner la marche des saisons, de repérer le cours des travaux champêtres, d'enchaîner la série des événements. C'est là un fil d'Ariane dont la résistance défie jusqu'aux assauts des esprits, car on a accumulé pour sa justification une infinité de proverbes, de dictons, de superstitions et de préjugés contre la masse desquels s'useraient toutes les subtilités du raisonnement.

A la tête des habitants du ciel qui ont conservé la plus grande autorité ici-bas, la population de la vallée du Rhône place sans hésiter l'époux de Marie. La Saint-Joseph trouve les montagnards de ces contrées réunis dans la plaine, où ils sont descendus de leurs hautes vallées pour « fossorer » et tailler les vignes qu'ils y possèdent. C'est le moment où ceux d'en haut et ceux d'en bas se rencontrent, se mélangent, fraternisent et, selon l'âge, maquignonnent assis sur les fagots au seuil des chaix ou bien dansent la monferrine sous les châtaigniers en bourgeons des vergers.

Toutefois, en ces temps de guerres civiles, de telles rencontres servaient plus souvent de prétexte à des provocations, à des défis, à des paris. On s'appliquait moins à danser ou à maquignonner qu'à savoir lequel en pouvait davantage pour le coup de gosier ou la poigne. Il n'était pas de district, de vallée, de commune, de village, voire de famille, qui n'eût son champion à aligner :

— Qu'il ait pu boire ses douze pots, je dis pas que non, mais pour cette mailloche-là (et on montrait le poing), je gage ce qu'on veut qu'il en peut rien à notre Jean-Etienne du Folaton....

— On voit que vous connaissez pas Julien Plambuit !

— Julien Plambuit ! Pauvre toi !.... Carabot, le borgnaud d'Alesses, en ferait qu'un morceau.... Savez, le neveu du prêtre.

— On les a pas encore vus en face.

— Veux-tu qu'on les y mette ?

— Ils finiront bien par s'y mettre un jour sans nous.

— Je parie pas moins....

— Combien ?... Deux pots ?

— Je veux bien, mais du rouge des Claives, alors....

C'était le carême de l'an quarante-quatre. Julien Plambuit, que les tracasseries judiciaires et le retour de sa bien-aimée sous le joug du curé avaient poussé à se chercher du travail pour l'hiver hors de sa vallée natale, reçut d'un de ses frères le message suivant avec cette suscription :

« Julien Plambuit, chez le constructeur
de bateaux, Saint-Gingolph.

» Tu sais qu'on compte te voir à Fully pour la Saint-Jôset.... On aimerait même que tu profites d'être par le fond du pays pour faire un crochet du côté du canton de Vaud et nous ramener en haut la mule, qui va commencer de nous faire faute. On nous a dit qu'elle a été bien hivernée, rien à dire, et que c'est un homme encore assez conséquent que ce Louvi-Dâvi Dupertuis. Tu lui donneras bien la salutation.

» Pour ce qui est des affaires de la république, ma foi, je te dirai que ça s'est tenu à peu près tranquille, cet hiver. Par-ci par-là quelques bosses dans les temps de carnaval. On a su le charivari que tu as fait avec d'autres Jeunes-Suisses au curé de Saint-Gingolph... Bien payé !... Ici, le cousin Ferdinand est tout sombre. Moi j'ai idée, le père aussi, qu'il a du regret de s'être chaviré, parce

qu'il aurait pas reçu tout le payement qu'il s'attendait. Tant pis, est-il pas vrai ?... On reste ce qu'on est.

» Le grand-châtelain, il reste coi, mais pas moins qu'on a pas tant confiance pour le printemps qui vient. Le curé Carabot fait de ces sermons ! Faudrait voir comme il remue les bras. Ludivine, pas revue. Elle sort plus.... Dit-on pas.... Mais je t'expliquerai ça.

» Pour cette Saint-Jôset, paraîtrait qu'il y aurait des bals partout dans Fully : un à Branson pour les ristous, un à la Fory pour les libéraux ; deux Vers-l'Eglise, autant à Châtaignier ; un à Saxé, libéraux ; un à Mazimbroz, ristous. Tous les joueurs de violon, d'harmonica, de clarinette sont barrés. Moi, je sais pas si je reverrai ma Fignolaine de l'an passé. Finhaut c'est loin ça, surtout par ce temps de bagarres et de mauvaises chicanes ! Et puis je te dirai qu'ils ont eu une mission par là-haut ! »

Arrivé à Martigny le soir de la fête, Julien avait fait halte à « l'Aigle » pour laisser manger sa mule. La jeunesse se trouvant à Fully, l'établissement était désert. Le voyageur demanda une quartette, un batz de pain, un batz de fromage et un picotin. Et comme il s'était assis auprès d'une porte de communication, il laissa son oreille suivre machinalement d'abord, puis avec une attention croissante, les propos de deux femmes occupées dans la cuisine :

— Par force.... Mariage forcé, quoi ?

— Quelque vieux broc ?

— Vieux pour elle... et de la Vieille encore, de la Vieille-Suisse !... Mais vous le connaissez bien, Prudence, ce Michel-Athanase Marandon qui vient quelquefois par là... aux foires.

— Ce richard ?

— Richard et économe... allez le demander du côté de Sion.

— M'étonnerais pas qu'il y ait par là du prêtre... faisait énigmatiquement celle qu'on avait nommée Prudence.

— Pensez donc ! Le curé Çarabot qui l'a gardée jusqu'à présent....

— Est-ce qu'elle le connaît seulement?... je veux dire son... son Marandon.

— Ma pauvre !... Connaître ou pas connaître, quand ou vous fait force... Quarante-trois ans, qu'on dit. La peau noire comme un Maure, mais des dents plus blanches que celles d'une peignette d'ivoire. Douze vaches, autant d'*agots*, trois-vingts de primes bêtes, un mulet rien que pour lui, des belles vignes par la plaine, des acquêts, des bons *danrés*, des créances, des gros bâtiments, le diable et son train.

— Bien sûr que ça compte... mais pas moins qu'elle serait autant satisfaite du luron que je vous parle.

— Luron?... Comme dit mon mari, je donnerais pas une pipée de tabac pour ça... Si un de ces quatre matins le Tribunal central venait à s'en mêler, vous verriez les lurons....

La bravade involontaire touchait peu Julien. Bouleversé sans savoir si c'était d'amertume ou d'indignation, il régla son compte, enfourcha sa monture à poil et reprit son chemin. En laissant la bête aller l'amble et ruminer le vestige du picotin, il ruminait lui-même les moyens de vengeance. — Que faire ? — Courir droit à Ludivine ? — Mais où la trouver ?... Chez l'usurpateur ? — Encore aurait-il fallu être sûr de ne pas faire chou blanc ?...

Conscient de son indécision et désarmé contre son

mauvais sort, Julien s'était affalé sur le garrot de sa mule, sans idée, sans but, oubliant jusqu'à cette soirée de liesse qui devait s'achever là-bas, derrière les vapeurs du fleuve, et négligeant de prêter l'oreille aux chansons, aux vociférations qui de tous côtés s'élevaient traînantes ou criardes vers la crête des monts.

Tout à coup, de l'ombre des peupliers qui défilent en double rang à travers la plaine de Martigny jusqu'au pont du Rhône, la monture s'arrêta net. Tiré de son hébétude, Julien se vit assiégé par une bande qui entonnait cette chanson :

Allons, jeunes gens,
Toujours triomphants,
Conquérir par notre victoire
La couronne de gloire
Que Dieu prépare à ses vainqueurs !

Puis brusquement la troupe se tut.

— Vieille?... Jeune?... interrogea la voix tranchante d'un personnage campé devant la mule.

— Hue, Ninette ! cria Julien à la bête immobile.

— Ristou ou bien gripiou ? insistèrent plusieurs voix.

— Plambuit, si vous voulez savoir... Hue, Ninette !

Déjà à ce nom le cercle des ombres venait de se resserrer. Menaçante la meute humaine se déchainait en aboyant :

— Ah le fuyard ! — Ah le trembleur ! — Tu sais donc pas qu'on vient d'en laisser un pour mort sur le plancher de la pinte et que ça pourrait bien t'arriver.... Hein, chien de gripiou ? C'est donc qu'il te faut aussi ton compte ! — Descends ou qu'on t'éventre ton *picre*....

— Essayez voir ! jeta le cavalier en se roidissant sur l'animal dont il saisit la crinière de toute sa force jusqu'à le faire cabrer. Alors la mule s'emballa, roula deux

individus sous ses sabots, s'enfila entre deux peupliers et s'en fut ventre à terre au travers des roseaux des « champagnes. »

Sur la route, la meute acharnée redoublait d'imprécations.

— Venez-y, à présent, tas de capons!... criait le cavalier.

Et, comme au passage du Petit-Rhône la monture avait ralenti sa fougue, Julien perçut des cris de rage et d'épouvante à l'endroit où il avait laissé les agresseurs. Sans doute la bête avait porté un coup fatal à l'un deux, car il recueillit ces mots qui ne lui laissèrent aucun doute :

— Lui.... mon premier cousin.... Ah! on aura la tienne de peau, hé, Plambuit !

— Qui que tu sois.... quand tu voudras ! jeta Julien à l'écho des Folaterres.

— En tout cas, inutile de tant courir pour la Ludi-vine.... C'est pas pour ton nez ! renvoya l'écho de la Pierre-à-Voir.

Lorsque les rapports entre gens du peuple en sont venus à ce degré que chacun s'évertue à cribler un autre d'imputations vraies ou imaginaires, qu'au moindre pas hors de chez soi on est interpellé, nargué, défié, comment voudriez-vous que les raisonnables ne se confondissent à la mêlée des extravagants ?

Ainsi livré aux intrigues des uns, aux menaces des autres, aux indiscretions de tous, excommunié par Carabot, traqué par le grand-châtelain, lâché par Catharina-Barbara, privé de l'amour et des consolations de Ludi-vine elle-même, qui s'était livrée à un Marandon, l'aîné des Plambuit ne rêva dès ce jour que plaies et bosses, charivaris, bagarres, bousculades. Et, non content de

tromper les angoisses de son cœur en persécutant quelques lugubres fanatiques, il devenait lui-même une sorte de fanatique à rebours, un aventurier par système, un boucanier de la déprédation.

Le trop facile proverbe : « A la guerre comme à la guerre ! » fournissait désormais prétexte à tout. On tapageait, on culbutait, on brisait ; on s'entraînait à dix, à vingt, à cinquante, aux exploits d'un vandalisme continu. Par une pente fatale on arrivait à mêler ses affaires intimes aux plus hautes questions de la politique et de la vie sociale. Mauvaises farces, vaillantises, tout se paraît de l'importance d'un sacrifice sur l'autel de la patrie : des planches enlevées dès l'aube du jour au tablier d'un pont par où la procession allait passer ; une roue dévissée au cabriolet d'une autorité en déplacement ; un cheval tiré de son étable et emmené paître à l'abandon sur des rochers perdus ; un battant de cloche subtilisé à la veille d'une solennité ; des seillées d'eau renversées du sommet d'un toit sur un cortège de bigotes, tout prenait l'envergure d'un haut fait, le caractère d'un acte d'héroïsme, le parfum d'une rare vertu.

Et, comme Julien Plambuit n'était pas seul à couvrir des projets de cette extravagance, on se représentera l'état de ce pauvre pays dans les premiers mois de l'an quarante-quatre. Mais si ces exploits des « Jeunes » comportaient toujours un léger aspect comique, les « Vieux », qui avaient pour la plupart passé l'âge des facéties, y mettaient un accent plus grave, en sorte que leurs hauts faits touchaient à la tragédie.

C'était le corps d'un libéral inoffensif trouvé criblé de coups de couteau au fond du Rhône ; c'était un vieillard de Vérossaz tiré de son sommeil par une grêle de balles ; c'était les fils de ce vieillard mis sous les verrous.

Les « jeunes » ripostaient sans retard en ouvrant les verrous aux détenus et en les refermant sur leur juge. Ils firent plus : accusant le gouvernement de mollesse, ils lui opposèrent le comité central de Martigny « chargé de veiller à la sécurité publique. »

A quel arbitre soumettre un si redoutable conflit ? Au pouvoir le plus biscornu qui eût peut-être existé jamais, à une autorité fédérale qui s'appuyait sur cette charte de 1815 dont on peut dire qu'elle fut plus étrange encore qu'étrangère, car elle avait été infligée à une démocratie séculaire par les plus éminents représentants de l'autocratie. Elle était mue par trois pivots à fonctionnement alternatif : Berne, Lucerne, Zurich. Elle se montrait tour à tour protestante ou catholique, libérale, cléricale ou radicale. Elle disposait des événements sans que l'immense majorité du peuple entrât pour rien en ses multiples avatars. Aussi bien pouvait-on la comparer à un groupe de dix-neuf femmes réduites à se partager les grâces bonnes ou mauvaises de trois personnages qu'elles recevaient à tâtons.

Un tel état donné, quoi que fît la haute assemblée cantonale, convoquée pour le 14 mai, les délibérations de cette haute assemblée ne pouvaient fournir d'autre preuve que celle de son impuissance. Ce qui était écrit au livre du destin par un autre qu'elle devait s'accomplir sans retard.

VII. La mobilisation.

Ce lundi 20 de mai, revenu de grand matin à la maison, où il n'avait pas reparu d'une semaine, Julien Plambuit se trouva seul à seul dans la cuisine avec sa mère.

— Encore un charivari!... Où t'imagines-tu que va nous mener une pareille vie?... s'exclama la pauvre Lu-

crèche qui montrait une face ravagée par l'insomnie et les larmes.

— Bien oui!... puisqu'il le lui fallait, à Carabot, ce charivari.... Je ne pouvais pourtant pas le faire à *elle*....

— A Ludivine?... Est-ce pas tout un?... Qui donc te met la tête à l'envers si ce n'est pas cette poupine?

Comme Julien ne répondait plus, la pauvre mère éclata en sanglots. Ensuite s'essuyant les yeux du coin de son tablier de toile, elle ajouta :

— Avec tout ça, le père qui n'est pas revenu de voir les vignes!... Je n'en ai pas fermé l'œil.... Pourvu qu'il lui soit pas arrivé quelque achoppement.... On est venu déjà quatre fois le demander.... Paraît qu'il devait rapporter un message....

— Bien sûr, on compte sur lui pour savoir ce qu'il faudra faire....

— Ça doit pas aller tant bien, par là-bas....

— Il nous le dira. Pour le moment on est resté de l'attendre ici en haut.

— Mon homme!... Dieu de Paradis, faites au moins qu'il lui soit rien arrivé!... Que ferions-nous?...

Et les larmes de l'infortunée débordèrent comme si quelque malheur se fût déjà accompli.

— Mère, il faut pourtant pas se chagriner avant que de savoir.

— Je comprends, Julien. Seulement je n'ai plus de forces, vois-tu!... Si toi, au moins.... Mais depuis deux mois que te voilà revenu du fond du pays, qu'as-tu fait? Des extravagances.... toujours à cause de cette poupée qui n'est pas pour toi....

Sur ces mots un rugissement exaspéré s'échappa de la gorge du fils.

— N'as-tu pas toujours l'amitié de ta mère, pauvre

enfant ? reprit Lucrèce attendrie. Et qu'est-ce qu'on te demande ? De travailler, d'avancer les choses, non pas de jeter des batz au Rhône en gâtant ta vie.... et ta santé.

— Je travaillerai, mère ! Que faut-il faire ?

— Commence par prendre cette soupe de fèves.... Tiens, une cuillère d'étain.... A présent, plus que quelques jours et il faudra qu'on aille aux Agittes, avec les bêtes. Et il y a pas encore des gonds aux portes.... Voilà le lundi. Et ce pauvre Laurent qui est déjà parti samedi matin.... Lui qui a pourtant pas coutume de *trégailer* sur les routes....

Conscient des responsabilités que ces propos lui rappelaient, Julien s'était assis un peu honteux devant l'écuelle de terre cuite.

— En auras-tu assez ?... Tiens encore une pochée ! dit la mère. Tu vois à présent, tu bâilles.... Regarde, je t'apprête le sac de côté : les outils dans la grande poche.... Si le sommeil te vient après le travail, tu t'étendras un moment.... Mais pas à l'ombre ; fais attention, au moins ! C'est encore frais par là-haut, le terrain.... A présent voilà le pain par ici ; une quartette de vin, quoique tu en sois pas à jeun, et puis le fromage dans cette gazette.

— Une *Gazette du Simplon* !... Faudrait pas que ça m'empoisonne....

— Pas de risque, pourvu que tu t'empoisonnes pas toi-même.... C'est du gras.... Si papa voyait : du gras !... J'ai justement profité qu'il était loin pour porter une douzaine et demie d'œufs à Anne-Cécile du dessus.... elle m'en a remis deux livres....

Escomptant l'effet d'une telle gâterie, Lucrèce se pencha pour solliciter une caresse. Julien l'attira à lui, et

d'une étreinte ils s'abandonnèrent l'un à l'autre dans la communion de deux êtres que rapprochent les plus grands devoirs. Mais Lucrèce ayant vu perler une larme sur les cils de son fils, elle le voulut consoler :

— Je le sais bien, tu as de grands combats, mon pauvre toi.... Mais chacun ses peines et ses croix !... Que faire, puisqu'on est pas en puissance de vaincre la volonté du bon Dieu ?

— C'est pas le bon Dieu qui est contre moi....

— Mais ce sont de ceux qui lui tiennent de proche. Et tu as rien fait pour les contenter....

— Ça, ils l'attendront longtemps....

— Pourvu qu'il t'arrive rien de plus terrible....

— Mère, je vais où vous me commandez.... Pour le reste nous verrons, déclara Julien en se dégageant. Voyez-vous, maman, si c'était pas pour vous faire plaisir, je ne serais pas allé de bon cœur, parce que les camarades veillent et qu'il pourrait bien arriver un message avant que longtemps soit. Gardez ma carabine, que les petits frères me la prennent pas.... D'ailleurs qu'est-ce qu'ils en feraient ? Elle pèse quatorze livres.

Julien était si complètement resté « en l'air » depuis son retour de St-Gingolph que par moments, lorsqu'il lui arrivait de faire un rapide retour sur lui-même, il s'adressait d'amers reproches de tant d'action perdue. Car, après tout, ne faut-il pas qu'on boive et qu'on mange même en temps de révolution ? Mais le milieu, l'entraînement le reprenaient.

Ce jour-là, il se mit pourtant à l'œuvre. Ce ne fut pas sans des haltes répétées qu'il gravit les hauteurs. Tout le long de ces pentes qui, d'une fuite molle ou rapide, s'élèvent jusqu'au *mayen* des Agittes, il revécut les

moindres détails des prouesses de la nuit. Des échos l'assourdissaient. Il aurait pu se boucher les oreilles sans perdre rien du vaste tintamarre. Il se revoyait derrière un drain de « bourneau » porté par deux hommes, où lui-même mirlitonait des avanies. Devant, derrière, autour, sur les arbres du verger, les murailles du jardin et les toits des dépendances de la cure, apparaissaient des grands, des petits, voire quelques femmes enragées, qui tapaient sur des entonnoirs de fer, agitaient des sonnailles rouillées, battaient des tambours crevés. D'autres soufflaient en de vieilles trompettes, en des clarinettes démodées, en des fifres rongés de poussière. Du haut du clocher on simulait des pleurs dans les tuyaux des anciennes orgues. Un original avait eu la patience d'affamer un âne pour l'amener braire. Toute l'imagination dont sont capables les cervelles rurales s'était donné essor en cette charivarique solennité.

Parmi les scènes d'un tel sabbat, le vicaire apportait les propositions de paix sous la forme d'une clef de cave et de l'offre de trois setiers d'*arvine*. Et Catharina-Barbara allait de son pas claudicant le long des tonneaux, tantôt en menaçant de la mailloche qu'elle tenait de la main droite, tantôt en faisant les cornes de la gauche :

— Litfine partie Loncheporgne, afec Maranton.... Toi finir galère, disait-elle à Julien.

Plus Julien rapprochait ces souvenirs, plus il songeait à sa mère désolée, à son père encore absent, et plus aussi il s'en voulait d'avoir pu se livrer à tant de fantaisies saugrenues.

« Ainsi, se disait-il, pourquoi cette grossière équipée à l'adresse d'une malheureuse jeune femme probablement plus éprouvée que toi-même?... Comme si elle ne

t'avait pas dit ses anxiétés, ses tortures, ses terreurs, sa conception particulière du devoir, telle qu'elle découle de l'éducation que lui a donnée Carabot ! »

Tandis qu'aux épais gonds de bois sculptés dans les montants il enfilait les lourdes charnières, Julien continuait l'examen de sa conscience. Et l'intuition lui venait que pour s'attacher une âme faite de douceur, de délicatesse et de tact, il convient qu'on se montre sensible à de tels mérites. Elevé durement, exercé à équarrir des souches de mélèze, à mettre en planches des troncs de noyer, ne devait-il pas travailler à s'inculquer des manières passables sans s'obstiner à paraître plus grossier ?

Quant à s'étonner qu'en plein orage politique un homme d'église ne voulût pas accueillir de parfaite bonne grâce un adversaire déterminé, n'était-ce pas du pur enfantillage ? « Aurais-tu osé croire, Julien Plambuit, qu'il te jetterait au cou sa filleule de saint-chrême ? Un fou y aurait hésité.... Et puis, pourquoi s'acharner sur l'obstacle, braver, défier une puissance comme celle du curé?... Sans doute, lorsque Plambuit on a été fabriqué, Plambuit l'on reste, mais le temps et les positions changent.... Que de fois on a vu les difficultés se muer en moyens ! »

Et Julien concluait que l'audace est bonne ou mauvaise, selon l'emploi qu'on en fait. Pour cette fois elle avait tout gâté en précipitant avant l'heure sa Ludivine dans les bras de ce fichu Marandon. De plus, leur fugue ayant mis contre lui la vieille boiteuse, celle-ci avait souscrit à ce faux mariage.

Et ce charivari, quoi de plus incohérent ? Sans cette manifestation ridicule, du moins Ludivine aurait-elle pu lui demeurer fidèle de cœur, le regretter. Par ce

défi insolent, il la rendait plus consolable de la définitive séparation....

Cependant, Julien Plambuit venait d'achever son ouvrage. La tête lourde encore, il alla s'étendre au pied d'un petit sapin dressé au milieu d'une protubérance du sol. Mais le sommeil n'arrivait pas. Sa vue fuyait, vagabondait, allait flotter au hasard sur la vallée qui découvrait toutes ses profondeurs devant lui. La chère vallée apparaissait grandiose, parée de toutes les fraîcheurs de mai. Là-bas, c'étaient les verdure crues des prairies, puis des carrés où alternaient les verts gris des seigles et les sillons nouvellement ensemencés des pommes de terre. Les cerisiers poudrés de blanc, les pommiers poudrés de rose confondaient toutes les nuances, les mariaient çà et là au vert mat des noyers fleuris de grappillons odorants. Plus haut, les bourgeons rafraîchissaient la peluche foncée des sapins ; de petits cônes écarlates tachetaient les mélèzes. Ici, tout autour, des ruisseaux fuyaient en riant sous les gentianes et les ombelles ; au loin les « essertées » s'étoilaient de marguerites, s'émaillaient d'esparcettes, de sauges, de trèfles, de plantains et d'orchis. Tout rutilait de vie ou vibrait de mystère sous le cadre des cimes virginales qui enclosaient ce lambeau de ciel.

Comme Julien était resté un moment sur le dos, il se souleva à demi. Son regard s'en alla effleurer le profil lointain des cimes blanches ; il s'arrêta sur les hauts vallons encore balafrés de névés ; il descendit aux mame-lons pelés, aux croupes fauves que les neiges venaient de dépouiller à peine. Les pentes des hauts alpages offraient des plaques grises, jaunes, ou d'une vague verdure, selon le sol ou l'exposition. Plus bas les mayens verdoyaient, s'apprêtant à recevoir les bestiaux. Puis c'étaient les

hameaux supérieurs, égrenés, dispersés, blottis chacun à sa fantaisie, tel juché au sommet d'un promontoire, tel à dos d'âne sur une crête rocheuse, tel accroupi au fond d'un nid de verdure, tel autre campé à la marge d'un torrent.

Julien se plaisait à en épeler les noms sonores, à en énumérer les avantages particuliers, les privilèges de site, les conditions de fertilité, les mérites ou les travers. Et les différences qui lui apparaissaient n'étaient que les moindres de tant d'autres imperceptibles peuplades rassemblées sous la même dénomination communale. Que de contrastes encore ! Julien les dégageait avec une telle précision que son imagination voyait surgir le tableau de la patrie à son aurore. Dans cet instant de rêverie, le Jeune-Suisse était conduit comme d'instinct à se retracer la genèse de cette patrie. Il croyait entrevoir les huttes primitives, jetées au petit bonheur çà et là, au caprice des élémentaires commodités de l'existence : auprès de la source qui jaillit, sur la chute d'eau qui meut les roues, en face du soleil qui abrège les hivers, derrière l'ombrage qui adoucit les étés, au pied du rocher qui protège, à la marge du champ qui nourrit.

Puis l'évocation s'amplifiait, s'idéalisait. Ces demeures primitivement isolées se rattachaient les unes aux autres, enfantant le hameau. Celui-ci s'érigeait à son tour, conscient de son individualité propre. Mais, comme rien ne saurait vivre ici-bas sans lutter, ce groupement égoïste jetait aussitôt son défi au hameau rival, acharnait sur lui une jeunesse ardente. A boules de neige, à coups de pierres, de mottes de gazon, de fronde ou de gourdin, on s'enlevait des Sabines, puis encore des Sabines, jusqu'au pacte solennel qui, englobant ces parentés diverses, les ramenait toutes au même clocher et par

l'institution communale tirait la société de son étape embryonnaire. Les communes formaient alliance dans le cadre naturel de la vallée, constituaient le dixain, et en gage d'union posaient une étoile neuve sur les couleurs de la plus vaste patrie. Hélas ! pourquoi fallait-il que chaque étape de ces agrégations fût fournie dans le sang ?.... Nul ne se fût chargé de répondre. Julien lui-même n'en savait rien, quoiqu'il comprît qu'il en irait toujours ainsi dans l'avenir. Car, à peine venait-on d'achever cette patrie cantonale que déjà une aurore nouvelle embrasait le plus large horizon et le teintait de sang, comme si chaque progrès humain devait s'accomplir dans le choc d'une jeunesse confiante et d'une vieillesse rétive.

Julien Plambuit se retourna sur le gazon. Non sans surprise il constata que sa tête venait de s'alléger de tout ce qui la troublait depuis le matin. Quelle pouvait être la lumière qui ainsi, tout d'un coup, s'était allumée dans les ténèbres de son esprit ? Car il comprenait à présent la signification de ce mot de ralliement, *Humanitas*, qu'avait choisi la Jeune-Suisse et que tant de fois on avait dû lui expliquer. Désormais les quatre syllabes sonnaient différemment à ses oreilles. Sa rêverie venait de lui révéler la pensée du maître, de ce Mazzini qui, au-dessus de la Jeune-Suisse, de la Jeune-Italie, de la Jeune-Allemagne, de la Jeune-Pologne, déjà édifiait la Jeune-Europe et rêvait de couronner ce temple aux multiples chapelles d'une vaste et rayonnante coupole, l'Unité sociale universelle.

Julien déduisit que l'heure était venue de resserrer d'un cran le faisceau national. Le surplus viendrait en son temps, et c'est pourquoi il ne s'en tourmentait guère, car, avant d'arborer le drapeau au donjon on se

préoccupe d'asseoir l'édifice tout d'abord. Et, sans tarder, il tira la moralité de ces pensées : « De tels projets, mon pauvre Julien Plambuit, demandent à être réalisés par des voies autres que celles que tu as jusqu'à ce jour suivies. Que diable, on ne refait pas un monde en jetant des moissons à l'eau, en décrochant des battants de cloche, non plus qu'en submergeant des bigotes ! »

Le Jeune-Suisse se prit à sourire, la tête dans l'herbe. Puis, son regard s'intéressa à une volée de petits papillons bleus qui tournoyaient à quelques pas. D'une grappe de boutons d'or poussés près d'un ruisseau, il les vit se disperser plus loin entre deux touffes de graminées, quand soudain la scène la plus inattendue vint frapper son attention.

De l'autre côté de la vallée, une troupe de gens armés sortaient d'un bois, s'élançaient à travers une clairière déserte et disparaissaient à nouveau dans le velours des mélèzes. Julien Plambuit proféra tout haut :

— Les vois-tu ?... Ces brigands !... Pardieu, c'est ce que beaucoup pensaient. Le grand-châtelain rallie les ristous des hauts villages, puis va descendre sur le chef-lieu tenir en respect ceux de la Jeune-Suisse et de là s'en ira porter secours à la Vieille-Suisse de la plaine et aux Allemands.

Laissant là ses outils épars et le sac bouclé plein des gâteries maternelles encore intactes, Julien n'attendit pas d'en savoir davantage. Il bondit sur la pente, fila droit parmi les prés, les buissons, les rocs et les torrents. Un peu plus bas il s'aperçut qu'il n'avait pas été seul à déjouer la manœuvre et que le chef-lieu n'avait pas attendu son arrivée pour se mettre en mouvement. Avertis à temps de ce qui devait se passer, les Jeunes-Suisses du village s'élançaient dans la direction de la vallée supérieure et venaient se grouper sur une éminence qui domi-

nait la route. S'en étant aperçu, le chef des « Vieux » descendait vers le grand chemin et faisait avancer sa colonne. Profitant du premier pont, il la fit passer par la rive opposée à celle que les « Jeunes » gardaient.

Ce fut en vain. Sans hésitation, ceux-ci se jetèrent à travers les flots tumultueux de la rivière, d'où, avec l'élan d'un troupeau de chèvres, ils gravirent en moins de dix minutes le point culminant de l'autre rive : c'était un cône couvert de champs de labour que jalonnaient à leur sommet des amoncellements de pierres.

Embusqués derrière ces barricades, les « Jeunes » n'avaient qu'à s'y établir, puis à échelonner quelques volontaires jusqu'à la rivière, obstacle que, fort de la supériorité numérique de sa troupe, le grand-châtelain comptait briser sans trop de peine. Il y serait parvenu peut-être, et, qui sait ? toute effusion de sang aurait pu être évitée, quand un coup de carabine parti de ses propres rangs précipita l'attaque.

A cette décharge intempestive répondit aussitôt le feu nourri des Jeunes-Suisses abrités derrière les arbres et les « murgères. » Disposant de plus de quatre cents hommes et sachant que le nombre de ses adversaires ne pouvait être supérieur à une centaine, le grand-châtelain compte les réduire aisément au silence. Il ordonne un feu de peloton. Mais, dirigés de bas en haut, les projectiles s'envolent en essaims par-dessus, les « murgères, » confondant leurs bourdonnements avec celui des hannetons.

A cet instant, Julien Plambuit accourait essoufflé avec sa carabine de quatorze livres. Ayant fait le calcul qu'il ne lui restait plus le temps de gravir le cône jusqu'aux barrières, il se jeta parmi les hautes tiges d'un champ de seigle et arriva presque en bordure d'une plantation

de pommes de terre, d'où, masqué par les épis, il lui était facile d'ajuster.

Cependant, mal assurée dans sa position, forcée de faire des feux de peloton, puis de recharger péniblement sous le feu libre des Jeunes-Suisses, la troupe du grand-châtelain commençait à se replier sur le village qu'elle venait de laisser derrière elle.

— Mon Dieu, je comprends, se disait Julien, tandis qu'apitoyé il rechargeait son arme, je comprends ça, moi!... De notre côté, rien que des jeunes, pleins d'élan et de vigueur; de leur côté, des pères de famille dérangés du travail et de la vie du ménage pour se soumettre à des ordres qu'ils savent pas d'où que ça vient!... A part cinq à six échauffés, tous ces gens-là pensent encore à leur femme en larmes et aux petits enfants qui il y a une heure ou deux se pendaient à leurs chausses... Ça y est... allons-y... Tiens, à la cocarde celui-ci... Et feu!

Car les considérations auxquelles il venait de se livrer ne l'empêchaient pas de faire ce qu'il appelait son devoir. Il ne songea à s'arrêter que lorsqu'il eut vu le grand-châtelain en personne disparaître dans le village d'où il avait surgi peu d'instants auparavant, précédé du drapeau noir au centre duquel brillait une tête de mort. Cette chouannerie montagnarde avait cessé de psalmodier ses cantiques; elle était en pleine débandade. Alors Julien s'en fut rejoindre les camarades, dont un grand nombre s'évertuaient à pourchasser les fuyards.

Un peu avant l'entrée du village, auprès d'un routoir à chanvre, un rassemblement s'était formé. Il entourait un paysan atteint d'une balle aux reins, qui priait le bon Dieu de pardonner à ses ennemis et de protéger ses enfants. Comme un prêtre arrivait pour lui donner les sacrements, Julien eut la délicatesse de se maintenir à

l'écart. Il sentit une main sur son épaule. C'était un de ses jeunes frères :

— Il se croit perdu, disait-il... Pauvre diable !... Mais toi, as-tu vu la mère ?

— Il a bien fallu que je passe prendre ma carabine...

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Oh ! je me suis pas amusé à l'écouter ; elle aurait encore voulu m'empêcher de venir... J'étais déjà bien en retard... On a un peu fait sans moi, dit-il en montrant le blessé.

— Faut pas te plaindre. Il y en a trois par terre, sans compter celui-ci, qui s'en porte pas mieux... Tous de leur côté... Pas un du nôtre, à part que Jean du Saunier a reçu une balle au ventre... Mais faut croire que ça le gênait pas, puisqu'il appelait ça une pilule.

— Et papa... toujours rien de nouveau ? Ça me fait bien peur.... Il faut qu'on sache... on peut plus rester comme ça.

— Moi je veux aller avec toi.

— Non, si tu veux me croire, reste avec les frères.... Dis-leur que je suis allé seul.

— Passe par les montagnes, au moins, qu'on te voie pas trop... Dis donc... il se pourrait que ça soit moi qui aie tué celui du Plan.

— Tu as fait ton devoir, puisqu'il fallait nous défendre. Mais rappelle-toi qu'on doit pas se *gaber* de ces choses... que ça soit toi ou un autre.... Vois-tu !

— Paraît qu'il y en avait de leur côté qui osaient pas seulement mirer.

— Mon Dieu, je crois bien, ceux qui avaient de leurs propres fils dans notre camp... Adieu et reste ici. Tu entends. Vous n'êtes déjà pas de trop.

— Adieu, Julien. Fais-nous vite message de ce que tu sauras du père, et va dire un mot à la mère.

— Je crois pas d'y aller. Je l'ai déjà assez vue pleurer pour un jour.

Et laissant sa carabine au frère, Julien se mit en marche par les montagnes, tandis que le petit rentrait dans le village saccagé où libéraux et Jeunes-Suisses fouillaient les maisons de fond en comble.

VIII. La guerre civile.

Parvenu dans la soirée à Martigny par des sentiers détournés, Julien Plambuit avait eu la déception d'apprendre que, dès le 18 après-midi, son père avait repris le chemin de son village et qu'il était même porteur d'un message dont seuls quelques chefs devaient avoir le secret.

Depuis, le secret s'était éventé. En voyant Sion envahi par les Haut-Valaisans, le gouvernement intimidé avait déserté son poste, et dès lors les « Allemands » avaient poursuivi leur route avec une lenteur voulue, préférant laisser à leurs alliés, conservateurs du Bas, la responsabilité d'exterminer les Jeunes-Suisses.

Le pays était ainsi livré aux caprices de la réaction armée. Malgré ses anxiétés, Julien en conclut que le seul rôle qui lui pût convenir était dicté par cet état nouveau des circonstances. En supposant que son père eût été là, que lui aurait-il prescrit ? De partager le sort des vaincus en allant se joindre à la petite troupe qui dès l'aube du jour suivant devait se mettre en marche dans la direction de Saint-Maurice et du lac Léman. On ne savait ce que feraient les vainqueurs. Mais comme ils étaient trop bruyants pour se contenter des faciles suc-

cès de leurs amis haut-valaisans, on prévoyait quelque coup de Jarnac. A Martigny, chacun sentait qu'il restait de l'électricité dans l'air.

En apportant la nouvelle de la prise d'armes organisée le matin même, là-haut, par le grand-châtelain, Julien ne faisait que confirmer de tels pressentiments. En effet, quel aurait pu être le but de cette tentative locale de mobilisation, sinon de courir assurer les derrières des Vieux-Suisses? « A mon idée, déclarait l'artilleur Julien, il faut monter par la Forclaz et courir les surprendre.... Un détachement suffirait. »

Le pauvre garçon fut accueilli comme un paysan du Danube par le sénat romain. L'état-major libéral n'en examina pas moins son projet, mais comme c'est ordinairement le cas aux heures d'effervescence, l'avis des plus autoritaires prévalut. On arrêta que, pour donner le change, une petite troupe serait détachée vers les hameaux de la Basse-Combe, avec ordre de s'éparpiller dans les bois, puis de revenir dans la nuit au quartier. On s'arrangea à ce que l'ennemi eût vent de ce départ, en oubliant qu'il serait de la sorte informé sans peine du retour. A côté des dissentiments entre les chefs, des rivalités de vallée, de clocher, de famille, gangrenaient de haut en bas le corps des volontaires. Depuis quelques jours les suspicions qu'avait fait naître la fâcheuse tournure des faits politiques aggravaient ces rivalités. L'artilleur Julien, placé entre le devoir filial et le devoir civique, n'eut cependant aucune hésitation. Il alla se joindre à ceux que la Vieille-Suisse s'appêtait à canarder au passage du Trient.

Partie à la pointe du jour de Martigny, l'artillerie du lieutenant-colonel Casimir Dufour se trouvait moins

d'une heure après au pied des rochers de Gueuroz, hautes parois perpendiculaires que des créneaux naturels présentent comme un bastion devant la route de Martigny. Le plan était d'attaquer le pont couvert du Trient, sur lequel il était vraisemblable que la Vieille-Suisse avait concentré le meilleur de ses forces.

En approchant des gorges par où le Trient débouche de la montagne, Julien exténué buvait à pleins poumons les fraîches haleines échappées du gouffre, lorsque, du haut des rochers où s'étaient embusqués les Vieux-Suisses, une fusillade éclata et s'abattit aussi nourrie qu'une colonne de grêle. C'était l'instant précis où la colonne Joris, formant l'avant-garde, s'élançait du côté du pont. L'artillerie des Jeunes était, par suite de ce mouvement, bloquée et dans l'impossibilité de prendre position. Et l'arrière-garde, commandée par Barman, suivait de près.

Là-haut, la grêle s'acharnait de plus belle. En vain l'obusier confié à Julien se mettait-il à cracher contre les hauts créneaux, le manque de recul faisait s'aplatir chaque décharge contre la paroi d'où tombaient des débris de pierre. Les vieux carabiniers de Salvan, en sécurité derrière l'arête des Charfâs, eurent en un instant paralysé l'action de l'artillerie libérale.

Comme plus rien ne restait à faire de leurs canons, les canonniers s'élancèrent hors de la route pour rallier la colonne Barman. Mise en marche un instant après celle de Joris, cette colonne obliquait par les broussailles et les champs vers le confluent du Trient et du Rhône en vue d'opérer un mouvement tournant. Selon toute apparence, le plan de Barman était de franchir à gué le Trient près de son embouchure, d'en remonter la rive gauche

et, là, de prendre à revers les positions de l'ennemi. Malheureusement, outre que Barman ignorait encore l'avantage remporté par la Vieille-Suisse sur la colonne Joris, qu'aurait-il pu contre la multitude ? Ces « Vendéens » étaient partout. Embusqués sur le pont couvert, ils faisaient feu par les travées. Juchés sur les moindres aspérités du roc, blottis jusque dans les replis des gorges, ils tiraient à loisir, au visé. Sans doute l'orage avait l'air de s'apaiser ; la fusillade ralentissait. Mais que devait importer désormais aux Vieux-Suisses que là-haut la munition commençât à manquer ? Le grand coup n'était-il pas donné ? Assurés de leur affaire, ils dégringolaient maintenant de tous côtés, par les sentiers, par les couloirs, par les aspérités du roc, en poussant des huchées, des jodels, des cris de bêtes joyeuses. Et, baïonnette au canon, ils venaient cerner les pauvres hères de la Jeune-Suisse occupés à se défendre.

Devant le village de Vernayaz la confusion était indescriptible. C'était le plus singulier pêle-mêle d'habits militaires et de vêtements montagnards de toute forme et de toute couleur, une cohue déchaînée où chacun se défiait par des sobriquets et mille appellations outrageantes. Il semblait que la politique fût venue déballer en ce lieu le bagage de ses hideurs, étaler les plus secrètes de ses plaies, la honte de ses mobiles, la mesquinerie sournoise de ses appétits. Dettes, travers de famille, services rendus, difformités physiques, succès et échecs d'amourettes, tout servait à exaspérer la mêlée. Et les coups de redoubler selon le degré de fureur de l'insulté ou l'indignation de l'insulteur.

Au milieu du Trient, l'artilleur Plambuit, submergé jusqu'aux hanches, luttait contre le courant, lorsque, du

haut de la rive gauche, un grand blondasse se montra qui devait l'avoir guetté. Il n'avait qu'un œil et le nez aplati par quelque coup de massue.

— On est moins fier que lorsqu'on va à la chasse aux damoiselles, hein ? cria-t-il en brandissant sa baïonnette.

Grâce à un effort surhumain d'agilité, Julien esquiva le coup.

— Rôdeur de nuit ! clama l'autre en relevant son arme.

— Rôdeur si tu veux !... riposta Julien qui venait de dégainer, mais toi, qui es-tu, borgnaud ?

— Ça, déclara le provocateur en exhibant la grande veine de son bras gauche, c'est du Carabot, d'Alesses, si tu veux tant savoir.... Tu connais ce sang-là, hein, loup-cervier ?

— Carabot tu es, Plambuit je suis, sais-tu ! annonça Julien.

— Approche voir, capon, qu'on te guérisse de la fièvre rôdeuse ! Un coup de sabre où qu'il faut et l'affre t'en passera de la Ludivine.... couic !....

A la voix de Barman, dont les éclats métalliques traversaient le Trient au bord duquel il s'évertuait à rallier ses hommes, Julien se sentit comme électrisé. Il bondit sur l'agresseur. Un instant, les deux ennemis se mesurèrent nez à nez, le regard dans le regard, Carabot détourné à demi à cause de son œil unique. Au bout d'une minute ils se reculèrent pour allonger leur arme. Ni l'un ni l'autre n'avait pris garde qu'une bande de « Vieux » accourait. Lancée de leur côté, elle passa entre eux en ouragan, proférant des cris de mort : « Jetez-le au Rhône !... Jetez-le au Rhône !.... Fendez-lui le ventre !.... Tranchez-lui la margoulette ! »

Sans doute, les « Vieux » croyaient tenir un des chefs, probablement Joris qui, là-bas, passait la rivière pour galvaniser sa troupe. D'autres meutes se jetaient à la suite de la première. Julien se vit ainsi débarrassé de son provocateur. En revanche, il constata qu'il allait être cerné et qu'au lieu d'un duel ce serait cette fois la lutte impossible, à un contre dix. En tentant de chercher une issue, il avait posé le pied sur le canon d'un fusil. Se hâtant de rengainer son sabre, il ramassa l'arme, la saisit par l'extrémité du canon et, résolu à se frayer un chemin coûte que coûte, il se rappela les petits exercices de bâton que le vieux soldat qu'était son père lui avait appris naguère, aux heures de bonne lune. Il prit son élan avec une furie telle, sans discerner rien devant lui, il décrivit une série de moulinets si vifs et si serrés, que, n'eussent été les plaintes des mourants, les cris de carnage ou de triomphe, on eût perçu les sifflements de la crosse fouettant l'air.

Un instant cet exploit lui parut inutile, car il était venu tomber dans une mêlée nouvelle. Cinq ou six individus s'acharnaient sur un jeune officier de Monthey. Pouvait-il laisser ce malheureux à son triste sort ? Aurait-il supporté, lui, Julien Plambuit, qu'on l'envoyât rejoindre ces deux officiers qui râlaient dans un jardin, à côté ? « Ça non, alors ! » se dit-il serrant les dents.

Et, rugissant, le Jeune-Suisse bondit en plein dans le groupe de ces enragés ; il les dispersa d'une nouvelle volée de crosse. A son tour l'officier prit son élan, se fit jour à coups de sabre, suivi de son sauveur. Mais, fatalité ! Julien se retrouva en présence de Carabot. Le borgnaud revénait droit sur lui, la baïonnette basse. Exténué, l'artilleur dut, cette fois, saisir son canon des

deux mains. Par bonheur le jeune officier, venant à son secours, fit dévier la baïonnette du forcené, et la crosse de Julien s'en fut abattre le neveu du chanoine près d'un poirier, au milieu des pommes de terre en fleurs.

La façon dont il échappa de la mêlée et comment la bataille prit fin ? C'est ce qu'il aurait été superflu de demander au fils de Laurent Plambuit. Au bout d'un temps qu'il n'aurait pu mesurer, hébété, ahuri comme s'il fût sorti d'un rêve ou d'un étourdissement, il se découvrit seul, au milieu d'une ruelle dont les constructions n'étaient plus qu'un brasier. Suffocant, haletant, il éprouvait la plus grande peine à sérier, à rattacher les bribes d'idées qu'il arrachait de violence à ses esprits troublés. « Et pourquoi, se disait-il, as-tu ainsi perdu la conscience de tes actions?... Pourquoi ces simples tronçons de souvenirs ? » Il était resté là, couché, oublié entre les débris d'une grange, lorsque deux hommes, de ceux de la Vieille — ça se connaissait à la forme des chapeaux — l'avaient doucement dégagé du brasier et traîné vers l'espace libre d'un jardinet. Ils n'avaient pas osé le porter plus loin, de crainte qu'on ne les molestât pour cette bonne action. En fin de compte n'avaient-ils pas mieux fait ? Quelque lâche aurait pu l'achever en passant.

Ainsi un à un les faits reparaissaient, venaient se coordonner devant sa mémoire : « Ah ! oui, l'horrible bataille.... la voix de M. Barman.... celle de M. Joris, presque éteinte à force de crier dans la fumée des poudres.... Et les excitations du commandant Jost ? Et ce Carabot, quel enragé !... Il avait eu son compte, celui-là ! » Tout revenait, s'enchaînait, se précisait : le village de Vernayaz en flammes, un officier, M. Pignat de Vouvry, faisant appel à des hommes dévoués pour arrêter les ravages de

ce nouvel ennemi ; des crépitements, une fumée rousse, des flammes qui de loin vous rôtissaient la face.... Julien, seul au centre des décombres humides et fumants, se tâtait à présent, cherchait à s'expliquer pourquoi il avait perdu sa coiffure ; pourquoi ses cils, sa moustache, ses cheveux étaient trempés d'eau sale, couverts de cendre et de suie ; pourquoi ses vêtements restaient plus moites qu'une bourre de fusil. Ses pantalons pers immergés dans le Trient pendaient comme des loques enfilées à des rames de haricots ; au moindre mouvement des pieds, ses souliers napolitains rendaient un bruit de pompe à feu.

Oh ! non, Julien n'était pas le jouet d'une hallucination. Tout cela était bien réel, trop réel, si réel même que, lorsqu'il voulut s'arracher du milieu des brasiers éteints et se rapprocher du centre du village, il perçut les ultimes échos de la fusillade expirante des Vieux-Suisses. Sur la route, des carrioles défilaient, celles-ci chargées de cadavres, celles-là de blessés, qu'une ambulance improvisée par des chirurgiens du canton de Vaud convoyait vers les Bains de Lavey.

Et, tandis qu'on s'attardait à relever les dernières dépouilles sous les yeux hagards d'une femme qui divaguait, adossée à une barrière branlante où ruisselaient des larmes rouges et des éclaboussures, au loin, pêle-mêle, des clameurs s'élevaient aux échos des monts de Salvan, des Folaterres et du Salentin : cris de douleur, cris de défi, cris de malédiction, de triomphe ou de vengeance.

Consterné, sans résolution et sans pensée, Julien Plambuit se jeta comme d'instinct sur la route de l'exil. La tête basse, il s'était mis à la suite d'une charrette que

couvrait une toile à voile tendue sur des cerceaux. Dedans des blessés s'insultaient, se provoquaient, se menaçaient de leurs membres mutilés pour aggraver leur infortune. Au hameau de Miéville on dut faire halte afin de les séparer et de les grouper d'après leurs partis. Les véhicules se remirent en marche, espacés. Julien se cramponna à la dernière carriole, que les médecins suivaient de près dans leur voiture. Qu'y avait-il là, dans les ridelles, sous cette capote trempée d'eau et de sang ?

Un cri de douleur le mit au fait. C'était un officier, sans doute celui dont les médecins disaient qu'ils l'avaient trouvé si outrageusement mutilé qu'on avait jugé bon de le cacher. Il ne fallait pas que le spectacle de ces actes odieux contribuât à attiser les haines. Ah ! pour une jeunesse alerte et décidée, quel destin ! Etre vouée à l'extermination par ses aînés, ses oncles, ses pères, ses grands-pères, par des voisins dont porte à porte le regard bienveillant avait suivi toutes les phases de votre croissance !... C'est qu'il est dans le cours des générations des crans d'arrêt et dans l'évolution du cerveau humain une certaine étape au delà de laquelle il se fige. Pour se rendre compte de l'esprit qui régnait parmi ces villageois obstinés, il aurait fallu lire derrière leurs masques farouches, hâlés par l'air des sommités. Peut-être même n'aurait-on rien découvert sinon la résolution irraisonnée de rester tel qu'on avait toujours été, selon cet idéal fixe du montagnard qui, sa journée achevée, ne sait nourrir un autre rêve que de la recommencer, que d'équilibrer le présent sur le passé et l'avenir sur le présent. Aussi, à part une poignée de turbulents et d'ambitieux, que de braves gens parmi cette chouannerie nouvelle ! Et combien devaient être nombreux ceux qui, à cette

heure, regagnaient leur foyer les yeux à terre, la conscience bouleversée par cette inutile boucherie !

A la Balme, comme le char avait fait halte, Julien avisa une margelle et y fut puiser un peu d'eau que le jeune officier implorait dans le délire de son agonie. Puis, à contempler cette infortunée victime, tout à coup une pensée jaillit qui le fit sursauter :

— Et le père?...

Le feu de l'action avait empêché Julien d'y songer; l'hébétude où il était tombé avait prolongé son insouciance. L'image du vieillard lui apparut à peine ébauchée, lointaine, imprécise, encore que dans un rayonnement tragique et solennel. Cette immatérialisation frappa le fils comme l'accomplissement d'un fait irréparable. Il pressentit que jamais plus il ne reverrait son père. Remonté sur la lance du véhicule, il s'affala contre les ridelles. Des larmes jaillirent de ses yeux, roulèrent sur ses manches en croix et allèrent se répandre sur les pieds de l'officier mourant. Celui-ci poussait une plainte continue, et cette plainte persuadait à Julien que son père avait dû subir une mutilation aussi atroce.

— Ah! pauvre père!... laissa-t-il échapper, un peu grognon parfois, mais terrible homme tout de même, un de ceux dont on ose se dire le fils, crénom!... Dans quel odieux guet-apens a-t-il bien pu tomber, pour ainsi disparaître? Il eût été fier de nous!

Car ce n'était pas la moindre des tortures de Julien de songer que, mystérieusement retranché de la vie, Laurent Plambuit s'en était allé sans apprendre que son fils avait été soldat pour de bon et qu'il avait connu d'autres feux que ceux des brasseries de Thoune.

— Dire, sanglota le jeune homme, que tu ne le ver-

ras jamais plus, qu'il ne sera pas là pour flétrir les vainqueurs de sa voix de guerrier.... Et Ludivine qui est aux bras d'un de ces vainqueurs, considérée, bénie, résignée à son aisance domestique !

A ces pensées, un cri de haine vengeresse s'apprêtait à monter de la poitrine de Julien. Mais il le reprima : un regard tombé sur le malheureux qui, bientôt délivré de ses tortures, bégayait à côté de lui les noms des petits qu'il laissait au monde, lui fit sentir que c'eût été lâche. Resté jeune, sain et fort, il devait sa commiseration aux autres.

LOUIS COURTHION.

(La fin prochainement.)



¹ *Schweizerisches Dichterbuch*, herausgegeben von Emil Ermatinger und Ed. Haug. Frauenfeld, Huber & Co, 1903, in: 16.

talent restera toujours un mystère, de cette abondante et belle floraison littéraire. La plus immédiate de ces causes a paru être ce bien-être général qui règne en Suisse grâce à un siècle entier de paix extérieure et d'activité nationale. Les fleurs ne poussent pas, a-t-on dit, sur un sol ravagé. Pour qu'elles croissent et prospèrent, il faut une terre assez riche pour les nourrir et des mains assez libres et assez généreuses pour les arroser. Les lettres et les arts ne sont-ils pas la fleur d'une civilisation sinon opulente, du moins aisée et sûre du lendemain ?

L'état de paix intérieure et l'accalmie politique dont nous jouissons en Suisse ont sans doute aussi contribué pour leur part à cet empressement des esprits distingués vers la carrière littéraire. Les grandes luttes politiques sont bien finies en Suisse. Et les grandes luttes sociales ne sont pas encore sérieusement engagées. Les intelligences supérieures et les ambitions généreuses ne sont plus guère entraînées et moins encore accaparées, comme jadis, par la politique. Elles ne sont plus même sérieusement tentées par elle. Il nous suffit, actuellement, pour recruter notre personnel politique, de trouver de bons administrateurs, d'importants étudieux de « questions », et des gens assez modérés, ou assez neutres, pour ne pas trop déplaire aux divers partis, tacitement coalisés, qui les envoient siéger aux Chambres. Les esprits indépendants, les tempéraments originaux, les individualités marquées plairaient médiocrement aux comités électoraux qui exercent, de fait, la souveraineté théoriquement attribuée au peuple. Ils détonneraient dans nos assemblées et ils risqueraient de s'y ennuyer un peu. Rien d'étonnant à ce que ces francs parleurs se

détournent résolument de la politique et se réservent le domaine, relativement libre, de l'art et de la littérature.

Il est hors de doute, enfin, que l'exemple et le prestige des deux grands écrivains suisses allemands du XIX^e siècle, — Gottfried Keller et C.-F. Meyer, — aient fortement attiré à la littérature la génération qui s'éveillait à la vie de l'esprit dans le dernier rayonnement de leur gloire. Je ne parle pas seulement des honneurs que le pays natal décerna à ces poètes, au déclin de leurs jours, ni de leur retentissant succès littéraire en Allemagne, ni de la notoriété universelle que leur valut ce succès même. Mais il reste certain que la seule existence d'un G. Keller et d'un C.-F. Meyer et le seul témoignage de leur œuvre ont donné aux générations nouvelles un sentiment de confiance assurée en la force créatrice, en la vertu poétique qui réside dans notre sol et dans notre peuple. Cette confiance a déterminé, encouragé et soutenu beaucoup de vocations littéraires.

Aussi bien, la diffusion très grande et le niveau moyen très élevé de l'instruction populaire dans la Suisse allemande avaient admirablement préparé le terrain propice à l'éclosion du talent littéraire. On peut constater en effet que la plupart, je ne dirai pas des lettrés, des intellectuels ou des savants, mais des producteurs littéraires suisses allemands sont des autodidactes ou des fils d'autodidactes. Toute une série de noms, depuis Gottfried Keller jusqu'à Ernest Zahn, établirait facilement la vérité de cette assertion, si contraire aux théories développées par M. Paul Bourget dans *l'Étape*.

D'autres circonstances secondaires qu'on pourrait étudier, telles que le développement du journalisme litté-

raire dans les feuilletons des grands quotidiens; la présence de quelques bonnes maisons suisses d'édition, anciennes et solides; l'accueil très large et bienveillant fait aux écrivains suisses par les éditeurs et les revues d'Allemagne, contribuent encore pour une large part à expliquer le nombre et la qualité des écrivains suisses allemands que nous constatons au début de cet article.

Nous ne pouvons songer à caractériser, ni même à énumérer ici tous ces écrivains nationaux ou seulement les principaux d'entre eux. Il faudrait mettre d'emblée hors de pair deux grands noms littéraires. J.-V. Widmann, conteur charmant, critique éminent, dramaturge applaudi, reste surtout l'auteur de ces deux poèmes exquis de pensée, de sentiment et de forme : la *Comédie des hannetons* et *Le saint et les animaux*. Carl Spitteler est le poète du *Printemps olympique*, que l'Allemagne nous a révélé et nous envie et que nous ne savons pas encore admirer et applaudir autant qu'il le mérite. Toute une série de poètes lyriques ou dramatiques mériteraient mieux qu'une mention : Victor Hardung, Arnold Ott, Fritz Bopp et tant d'autres. Dans le roman et la nouvelle, des talents jeunes se sont affirmés remarquables, qui n'ont pas encore pu donner toute leur mesure, mais qui la donneront certainement un jour. Ainsi M. Fritz Marti, excellent observateur des paysages et des mœurs, patient psychologue aussi dans son *Prologue de la vie* et son *Ecole de la passion*. Ainsi M. Jacob Wiedmer, l'auteur de *Flut*, cette évocation poignante de la décadence et de la ruine d'un village alpestre par la trop fameuse « industrie des étrangers. » Ainsi encore MM. C.-A. Bernouilli (Bâle), auteur du *Sonderbündler* et d'autres romans; Adolphe Vœgtlin, traducteur de

Maupassant; J. Bosshart, auteur de la *Baretlitochter*; Emile Ermatinger (*Le chemin de la vie*) et Eugène Ziegler, dont les nouvelles historiques et les essais littéraires évoquent, par la culture de l'esprit et le charme du style, le souvenir de C.-F. Meyer.

Sans nous arrêter ici à quelques jeunes romanciers de talent qui, après d'heureux débuts en Suisse, s'en sont allés perdre à Berlin le meilleur de leur originalité et de leur saveur, nommons les deux romanciers suisses les plus connus peut-être de l'heure actuelle. M. J.-C. Heer, auteur des *Eaux saintes*, du *Roi de la Bernina*, du *Gardien du temps*, a situé dans le cadre de la montagne suisse les élans de son subjectivisme lyrique et de son romantisme impénitent. Comme M. Edouard Rod l'a fait pour la France, il a offert à la bourgeoisie allemande, adonnée et abonnée à la *Gartenlaube*, ce qu'elle peut comprendre et goûter de notre nature suisse et de notre caractère national. Son succès fut très vif au début et reste encore assez grand. Avec un tempérament plus robuste et plus sain, avec des dons d'observateur et de peintre réaliste très supérieurs, M. Ernest Zahn a peint le pays d'Uri, la vie simple et les mœurs primitives de ses rudes montagnards. Ses *Nouvelles montagnardes* et ses nombreux romans uranais (*Albin Indergand*, *Clari-Marie*, etc.) ont conquis, par leur psychologie simplifiée et leur puissance dramatique, un cercle considérable de lecteurs, en Allemagne, dans la Suisse allemande et même, grâce au zèle des traducteurs, dans la Suisse romande. Aucun nom d'écrivain suisse allemand n'est aujourd'hui plus généralement apprécié [et aimé que celui de M. Ernest Zahn.

Et cependant il est un écrivain, beaucoup, moins

connu des lecteurs berlinois et même de notre grand public suisse, dont j'ose préférer l'œuvre et la personnalité littéraire à celle de M. E. Zahn lui-même. Beaucoup de bons esprits, parmi les critiques et les lettrés suisses allemands, le regardent comme l'écrivain le plus original, le plus richement doué, le plus spécifiquement suisse que nous ayons à l'heure présente. Peut-être, puisqu'il est beaucoup moins répandu, commenté et traduit que son émule uranais, me sera-t-il permis de présenter au public lettré de langue française cette esquisse littéraire de M. Meinrad Lienert.



Comme Ernest Zahn, Meinrad Lienert est le peintre des hommes et des choses de la Suisse primitive, c'est-à-dire de ce qu'il y a en Suisse de plus foncièrement, de plus complètement suisse. Il a fait, dans son œuvre d'écrivain, pour Schwytz et les montagnards schwytois, ce que M. Ernest Zahn allait faire, à peu près dans le même temps, pour les montagnards du pays d'Uri. Il n'est pas seulement, comme Zahn, un observateur très intelligent et très pénétrant venu du dehors et frappé par un spectacle nouveau et curieux, qu'il s'efforce de voir, de sentir et de rendre de son mieux. Il est lui-même le produit authentique du sol et de la race qu'il a voulu dépeindre. C'est du dedans qu'il a rendu, avec le pays, le peuple et les mœurs, l'âme schwytoise elle-même. Car il est issu directement de cette race. Il y plonge, par une longue ascendance, les racines de son être. Né, grandi et élevé parmi elle, vivant au milieu d'elle, et de la même vie, les premières années de sa carrière d'écrivain, il n'a quitté la mon-

tagne natale que juste assez longtemps pour la voir, au retour, avec des yeux neufs, rendus clairvoyants par la comparaison. Quelques brèves notes biographiques le montreront.

Né à Einsiedeln le 21 mai 1865, Meinrad Lienert est le fils du *Landschreiber* Conrad Lienert. Ce père est un brave homme aisé, un père de famille modèle, un citoyen excellent, d'opinions libérales, et un fonctionnaire irréprochable. Meinrad coula, dans la bourgade natale, cette claire enfance, voilée de nuages légers, coupée de quelques courts orages de passion précoce, qu'il a contée de façon exquise dans les *Souvenirs* que nous dirons. Après l'école primaire, c'est le collège du couvent, où règne le savoir des bénédictins, et, après le collège, ce sont les études de droit au dehors, à Heidelberg, à Munich, enfin à Zurich. Lienert a laissé à ses camarades d'université le souvenir d'un étudiant sans prétention qui les frappait seulement par sa constante bonne humeur et l'inaltérable gaieté de ses propos. Dons précieux que la vie ne lui a point fait perdre.

De retour au pays, le jeune jurisconsulte est nommé d'emblée notaire officiel (*Amtsnotar*) du district d'Einsiedeln. C'était là une fonction considérée, très absorbante, dotée d'un traitement annuel fixe de 900 francs, auquel venait s'ajouter un casuel très peu important. Elle eut du moins le mérite de plonger le futur écrivain en pleine vie réelle, en plein centre de l'activité et de la lutte humaine dans le milieu même qu'il devait décrire. Bénéfice inappréciable, en vérité, dans une époque comme la nôtre, où ceux qui décrivent la vie ne la voient pas, où ceux qui la voient ne la décrivent pas. La fonction publique remplie par M. Lienert fut pour lui

une mine inépuisable et inappréciable d'observations vraies sur les mœurs, le caractère et tout spécialement le langage des Schwytzois montagnards. Avant de peindre la vie, l'écrivain voyait la vie. Avant d'écrire son cher dialecte, il l'entendait parler, il le parlait lui-même, dans les mille circonstances de la vie réelle que son office l'obligeait à connaître.

Ce fut précisément par de petits *lieds* écrits en dialecte schwytois d'Einsiedeln et d'Yberg, exquis de lyrisme et de joie, que M. Lienert débuta en littérature aux environs de la trentaine (*Der Jodler vom Meisterjutzer*, 1893). L'année suivante, il donnait son premier volume écrit en prose littéraire allemande, les *Histoires des montagnes schwytoises*, qui, bien accueillies par l'élite de la critique, celle des Carl Spitteler et des Albert Fleiner, furent froidement reçues par le grand public. L'art littéraire de Lienert était franc, on le trouva cynique; il était vrai, on le déclara brutal. Il fallut l'approbation joyeuse et cordiale des deux vieux maîtres Arnold Bœcklin et Rudolf Koller, qui, eux, ne s'y trompèrent pas un instant, pour encourager l'écrivain et pour l'imposer à l'attention de la foule.

Aussi bien, Meinrad Lienert, après ces débuts littéraires, conserva encore pendant quelques années ses fonctions de notaire officiel. C'est en 1899 seulement qu'il vint à Zurich rédiger la *Limmat*, feuille libérale aujourd'hui disparue. Par bonheur, l'écrivain ne fut guère tenté de s'enliser dans les fondrières du journalisme politique. Dès 1900, il reprenait toute sa liberté de pensée et d'action. Retiré dans une jolie maison solitaire, sur les pentes du Zürichberg, il partagea désormais sa vie entre sa production littéraire, abondante sans ex-

cès, et ses affections de famille, étroites et heureuses. Artiste sincère, modeste et joyeux, ignorant le besoin qu'ont tant d'autres de se pousser dans le monde par l'intrigue et par la réclame, il fait paisiblement et bravement son œuvre. Envoûté par le souvenir et par l'imagination dans son petit monde schwytois et montagnard, l'écrivain ne paraît pas être curieux à l'excès des choses du dehors. Quand je le rencontrai, il y a quelques années, il m'avoua n'être jamais allé... à Berne, et ce trait de caractère, entre beaucoup d'autres, m'enchantait. Au milieu de l'agitation effrénée qui entraîne notre époque, lui reste en place et fait son œuvre. Le charme de cette œuvre, déjà considérable, si l'on songe que l'écrivain a débuté tard et qu'il n'est libre que depuis dix ans, lui a conquis déjà et lui conquiert chaque année un cercle plus vaste de lecteurs, c'est-à-dire d'admirateurs et d'amis.

Sans parler ici de ses nombreux lieds et poèmes dialectaux, récemment recueillis en deux forts volumes, ni même de ses deux volumes lyriques en allemand littéraire, M. Lienert a publié au moins huit volumes en prose, — romans, nouvelles, souvenirs d'enfance, — tous parus dans ces quinze dernières années¹. On peut bien désormais parler d'un « œuvre » et le moment paraît venu, même pour le lecteur de langue française, d'en connaître quelque chose.



Le caractère commun de tous ces récits, à une ou deux exceptions près, c'est d'être exclusivement schwytois.

¹ Ce sont, par ordre chronologique, après les *Histoires des montagnes schwytoises*, déjà mentionnées : *Récits de la Suisse primitive* (1895); *Histoires du chalet des bergers* (1898); les *Sauvages* (1902); *Le chercheur de*

Presque tous ils mettent en scène, avec le pays de Schwytz, les mœurs, le caractère, l'esprit, les passions ou les vices du peuple schwytois et, plus spécialement, du montagnard schwytois. Or, dès les origines de la Confédération, les Schwytzois s'affirment comme un petit peuple actif et énergique sans doute, mais aussi singulièrement délié, avisé, voire même un peu roué, gai, ironique et malin. Il y aura donc dans les récits schwytois de M. Lienert moins de force concentrée, de carrure primitive, de roideur sauvage que dans les récits uranais de M. Ernest Zahn. On y trouvera, en revanche, plus de grâce et de subtilité d'esprit, d'ironie et de gaieté, plus d'humour aussi et plus de nuance psychologique.

Si les mœurs schwytoises actuelles inspirent la plupart des études, croquis ou tableaux de Meinrad Lienert, il lui est arrivé aussi, comme à E. Zahn, de donner à son récit un cadre historique qu'il choisit parfois dans les âges les plus reculés. C'est ainsi que dans la pathétique nouvelle de *Ziumarstalden*, nous assistons aux luttes sanglantes qui, au cinquième siècle de notre ère, mirent aux prises les Schwytzois de la plaine gagnés à la religion du Christ et les sauvages de la montagne (*Wildleute*) restés avec obstination fidèles à la loi des vieilles divinités germaniques Hård (Hertha) et Muoth (Wotan). Le combat sans merci des deux religions hostiles et la destruction finale de la foi ancienne sont évoqués ici avec une ampleur épique et une puissance dramatique assez peu fréquentes dans l'œuvre de M. Lienert.

Ces mêmes dons vigoureux se retrouvent encore dans le *Roi des clochettes* (ou *Roi de carreau*¹), une nouvelle

cristaux, roman (1903); *Les verts-galants* (1904); *C'était l'âge d'or*, souvenirs d'enfance (1907); *Le roi des fîfres*, roman historique zuricois (1909).

¹ Le titre allemand *Der Schellenkönig* offre ce double sens.

très remarquable qui donnera une idée suffisante de la manière historique de notre écrivain. C'est en 1799, au temps de l'occupation française à Schwytz. Les gens de la plaine, les autorités, les sages et le chef du pays lui-même, Aloys von Reding, le vainqueur de Rothenthurm, ont reconnu que toute résistance est devenue, pour le moment, impossible. Ils prêchent la soumission provisoire à l'envahisseur étranger et au Directoire de Berne. Mais chez ceux de la montagne, à Yberg, à Tschalim, sur les pentes du Righi, partout, le frémissement de la colère, le souffle de la révolte gronde dans toutes les âmes. Ce n'est pas seulement aux soldats étrangers qu'on en veut, qui pillent le bétail et cajolent les filles, c'est encore aux gouvernants de Schwytz, les couards et les traîtres qui supportent cette honte.

A la veille du jour fixé par les Français pour la conscription, les gars de la montagne et les vieux pâtres, taciturnes et fermés, vont, sous les faux dehors d'un pieux pèlerinage à la chapelle de Sattel, se concerter pour l'émeute. On décide d'exterminer les soldats étrangers, de renverser et de jeter en prison le gouvernement schwytzois, qu'on accuse de félonie. Comme chef de l'expédition, on désigne Félix Rychmuoth, le Noiraud, un descendant des terribles « sauvages » de la montagne, sauvage et passionné comme ces ancêtres, pâtre de chevaux, tueur de Français. C'est un gars superbe, vigoureux et sanguin, qui aime d'amour la belle Marianne, fille d'un conseiller d'Yberg, et qui est aimé d'elle pour sa force et pour sa rudesse.

Le 27 avril 1799, sur toutes les hauteurs, des feux s'allument dans la nuit. Armé de fusils, de piques et de gourdins, et précédé par les cloches des troupeaux, le *landsturm* des pâtres montagnards se rue en avant,

contre le chef-lieu. Et tout le pays le suit, comme une avalanche. Le matin du 28 avril, aux sons d'une grosse cloche de vache et de cent clochettes de chèvres, Félix Rychmuoth lance sa troupe à l'assaut de Schwytz. Un combat acharné, furieux, sanglant lui livre le cimetière occupé par les Français et la grenette qui leur sert de caserne. Il s'empare sans peine de la maison de ville et du Conseil schwytzois qui y siège. Sous le fusil du chef insurgé, le vieux Reding nargue encore Rychmuoth et lui crie tout son mépris : « Séducteur du peuple ! Roi des clochettes ! Roi de carreau ! »

Exaspéré par ces insultes, le pâtre révolté va accomplir tout son mandat : déposer les chefs, se mettre de force à leur place en occupant l'arsenal, frapper à mort tous ceux qui résisteraient. Alors intervient la belle Marianne, son amie, qui intercède, implore et supplie Félix de ne pas verser le sang schwytzois, de respecter les magistrats établis. Sous l'empire de cet amour, plus puissant que tout autre sentiment, Rychmuoth cède. Au moment d'agir il recule.

Dès lors tout est perdu. La méfiance s'empare des montagnards révoltés. Ils se disent trahis, ils se débandent. Ceux qui restent marchent sans entrain vers le Rothenthurm, où le général Schauenbourg doit bientôt faire avancer ses troupes. Arrivée là avec ses cloches et ses canons, la bande des montagnards achève de se démoraliser, de se décourager, de se disloquer. Les simples bergers, puis les chefs eux-mêmes, et Félix le dernier de tous, quittent le champ de bataille et traversent Schwytz sous les huées des gamins : « Roi des clochettes ! Roi de carreau ! »

Alors c'est, dans la nuit, la retraite des pâtres vers la

montagne. Montée sur son cheval, Marianne porte fièrement le drapeau conquis par Félix dans le combat du cimetière. Un coup de feu siffle dans l'ombre. C'est la vengeance d'un vieux rival de Rychmuoth éconduit par Marianne. La jeune fille tombe, morte, dans les plis du drapeau. Au jour de l'enterrement, on annonce l'arrivée des troupes ennemies. Félix refuse de fuir. Il mord à la gorge son vieux rival, le meurtrier de Marianne, et l'abat d'un coup de sabre. Lui-même tombe frappé par une balle française, poussant une dernière fois, dans un râle désespéré, l'antique cri de guerre des Schwytzois : *Haarus !*

« Son corps vigoureux trembla et frissonna, puis il tomba lourdement sur son ennemi mort, et il ne bougea plus. Alors ce fut, tout à coup, dans la campagne, un tintement, un éclat, un carillonnement de clochettes. Un petit berger poussait vers la montagne les chèvres du village, jodlant dans la clarté bleue de ce matin de mai, insoucieux des temps difficiles. Ce fut là le glas funèbre du Roi des clochettes. »

Cette brève analyse suffit peut-être à montrer que M. Lienert ne manque, dans le récit historique, ni de souffle épique, ni de force dramatique émouvante. Mais ce ne sont pas ces qualités-là, on le devine, qui font la force vraie et le charme séduisant, d'un accent si personnel, de ses récits contemporains. Le mérite du conteur n'est pas non plus dans l'invention d'un sujet rare ou curieux, dans l'arrangement ingénieux d'une intrigue savante, dans la préparation patiente d'un dénouement imprévu. Les histoires schwytzoises que nous raconte Lienert sont très simples, très ordinaires et souvent, par le sujet, vieilles comme le monde. Ce sont des thèmes connus que l'écrivain aime à traiter, et vous le verrez

parfois, dans un même volume, s'amuser à broder deux ou plusieurs variations sur un seul et même motif. Quoi de moins inédit, de plus rabattu même, que le thème du *Strahler* (chercheur de cristaux), le plus long roman de Lienert ? Comme dans tout le théâtre ancien, comme dans Molière, comme dans cent romans modernes, c'est la lutte entre l'amoureux jeune, pauvre, mais aimé et beau d'une fille riche, et le vieil amoureux riche, vicieux et répugnant que les parents de la belle voudraient la contraindre à épouser.

Tout pareillement, les deux joyeuses nouvelles que réunit le titre commun des *Verts-galants* (*Die Immergrünen*) renouvellent, l'une et l'autre, l'éternel spectacle de filles jeunes, belles, amoureuses et rieuses, bafouant l'amour sénile des vieux richards qui les désirent avec âpreté et qui voudraient les forcer au mariage. Alors elles se donnent librement aux jeunes gars, vigoureux et beaux, joyeux et sains, qu'elles aiment et qui les aiment d'amour. Rien de plus commun, rien de plus banal que ces thèmes, que M. Lienert a su animer, rafraîchir et rajeunir par son triple talent d'observateur réaliste, d'humoriste ironique et d'artiste littéraire original.

Mais c'est surtout dans ses *Souvenirs d'enfance* (*Das war eine goldene Zeit!*) — et l'on ne peut certes imaginer un motif d'inspiration plus modeste et plus courant, — qu'il a donné toute la mesure de son talent d'écrivain et révélé tout son charme intime de poète, ému par la beauté des choses et par la qualité des âmes. Attardons-nous un instant à ces pages exquises où frémit à la fois la vérité du souvenir et la grâce heureuse de la fantaisie créatrice.

Le titre de ces récits, *C'était un âge d'or !* ne surprendra personne. Qu'il en soit ce qui peut dans la réalité des choses, l'enfance passera presque toujours, aux yeux des plus âgés, pour l'« âge d'or » de l'individu.

Dans le double prestige du lointain et du souvenir, et grâce au bienfait de l'oubli, elle nous apparaît, malgré tout, comme l'âge heureux. Insouciante, impétueuse et candide, elle nous sourit, dans le passé, comme la source pure de ce qui fut le flot troublé de notre destinée. Aisément nous oublions de l'enfance les gros chagrins irraisonnés, les grandes douleurs éphémères, et surtout ce sentiment, constant et pénible, d'être incomplet et dépendant, qui vient troubler la joie et révolter la fierté de certains enfants. C'est dans une vision dorée de fantaisie et de rêve que la plupart des écrivains nous ont peint l'aube déjà lointaine de leurs premières années. Quelques-uns, il est vrai, mais beaucoup moins nombreux, ont dit aussi les souffrances trop vraies d'une enfance pensive, solitaire ou malheureuse. Nous leur en avons su peu de gré, car ils dissipaient, avec le rêve de notre cœur, la convention intellectuelle qui fait de l'enfance un « âge d'or. » Les uns et les autres, les optimistes et les pessimistes, ont trop souvent compromis ce charme, joyeux ou mélancolique, des souvenirs d'enfance, en prêtant à l'enfant qu'ils furent les sentiments, les idées, les passions de l'homme qu'ils sont devenus. Ou, tout au moins, si ces idées et ces sentiments existaient chez l'enfant, ils leur ont donné une logique, une cohésion ou une portée symbolique que l'âge mûr seul comporte et connaît. Ni Rousseau, ni Gottfried Keller, dans la merveilleuse évocation de leur enfance, ne me semblent échapper tout à fait à cette critique-là.

Ce qui me frappe et me charme, dans les souvenirs d'enfance de Meinrad Lienert, c'est, avant tout, leur caractère direct, spontané, sincère. Ils sont moins stylisés, moins composés, moins combinés en vue de l'effet, que chez la plupart des écrivains qui ont su en tirer parti pour faire œuvre littéraire. Ils sont plus naïfs et plus vrais. Ils sont l'écho fidèle de ce qu'a pu vraiment sentir, penser, imaginer le petit montagnard schwytois qu'il était. Rien de pensif, de compliqué, de trop mélancolique ou de trop solitaire, dans ces souvenirs. C'est une enfance joyeuse, sociable, toute en action, en jeux, en entreprises d'éclat ou en aventures du cœur, qui s'épanouit ici, parmi la troupe délurée des gais compagnons et des gentilles compagnes aux petites tresses blondes. Ce n'est pas le petit Meinrad Lienert tout seul qui revit dans la fraîcheur de ces pages, c'est toute la bande turbulente de ses camarades d'école, garçons et filles, et c'est même, un peu, tout le petit monde de leur entourage, parents, maîtres, grands-pères et grands-mères.

Sans doute, le plus précieux de ces récits, celui qu'on peut, sans hésitation, qualifier de petit chef-d'œuvre, « *Le bon Dieu qui voit tout* », raconte une expérience de vie tout individuelle avec l'accent direct, ému, profond de la confession personnelle. C'est tout seul, en faisant l'école buissonnière par un jour d'orage, que le petit Meinrad a vu, devant le torrent déchaîné, l'Alpe menaçante et la mort qui grimace dans l'ombre, à la lueur des éclairs, l'œil de Dieu grand ouvert sur toute la nature et sur sa propre vie.

Mais la plupart du temps, tous ces enfants réunis vivent en quelque sorte d'une vie collective. On les voit

ensemble à l'école, à l'église, dans la rue, par les champs, dans la forêt. Ensemble, la classe finie, ou la classe esquivée, il vont jouer, à grand fracas de hallali, à la chasse aux ours, dans les bois profonds du Freiherrenberg. Ensemble, ils font rôtir sous la cendre les pommes de terre, non pas volées certes, mais maraudées le long du chemin, et, tout comme des hommes faits, ils se battent à poing fermé pour le partage du butin. Ensemble, à la porte d'une étable, ils voient apparaître une forme blanche, sans tête, qu'ils prennent pour un revenant et qui est un vieux cheval blanc. Un père du couvent les rassure.

Bien instruits dans l'hagiographie, ces enfants jouent, sur la grande place d'Einsiedeln, devant la fameuse fontaine de la Vierge, à l'histoire de Jeanne d'Arc. Le bûcher flambe, le drame s'accomplit. Mais l'héroïne, rentrée tard au logis, est fessée par ses proches. De dépit, elle tire la langue, par la fenêtre, aux preux guerriers qu'elle menait naguère à la victoire. Ils jouent encore, comme tous les enfants du monde, aux Indiens, et les garçons scalpent sans pitié les blondes chevelures des petites filles qui sont leurs *squaws*. Ensemble, le soir de Noël, dans la grande église éclairée, ils attendent la venue du petit Jésus qui doit descendre, le long d'un fil de soie, de la tourelle où il réside. Etant venu sur la terre, il monte sur son âne et va, de maison en maison, récompenser les enfants bien sages. Mais, pour qu'il s'arrête devant un logis, il faut qu'il y trouve un petit tas de foin préparé pour son âne. Et le petit Meinrad, ayant oublié cette précaution, va très bien chiper le foin de son voisin, le petit Franzeli.

Car ces petits Schwytzois ne sont pas des anges. Les

lendemains de vogue, ils ont de la peine à se lever, ils redoutent fort l'école, ils se disent bien malades, et leurs mamans les croient ; mais le vieux médecin vient les chasser du lit par la menace des sangsues. Quand on les envoie porter une lettre à la poste, ils musent par les rues du bourg, ils s'en vont béant aux corneilles, et ils perdent la lettre. Il leur arrive même de remplacer par de l'eau de fontaine l'eau bénite qu'ils devraient rapporter de l'église. Mais de très nobles sentiments remplissent souvent leurs petites âmes. L'héroïsme des aïeux n'est point un mythe pour eux. Il les anime parfois dans leurs jeux guerriers. Ils entonnent alors le chant de Sem-pach. Ils poussent le vieux cri de guerre, le *Haarus !* des anciens Schwytzois. Et le petit Arnold, commandant ses troupes, veut tomber, comme le héros Winkelried, dans la mêlée. On le relève tout sanglant.

Ce sont là jeux d'enfants. Mais ces enfants parfois jouent déjà, sans le savoir et sans le vouloir, à un jeu plus grave. Ils jouent à la vie. Naïvement, gauchement, timidement, ils s'essaient déjà à l'amour. Ils en devinent, ils en pressentent, d'une âme obscure, les grandes joies, les alarmes subites, les poignantes douleurs.

Dans trois courtes nouvelles, les premières du volume et non les moins exquises, Lienert a montré l'éveil de l'amour dans deux cœurs d'enfants. Comme je lui sais gré de n'avoir pas raillé ce sentiment craintif, ingénu et puissant, mais de l'avoir su peindre, en sa grâce naïve, avec tant de sérieux et de force, avec un tel sourire de bonté ! Écoutons-le conter.

Le petit Joseph et la petite Marie vont ensemble à l'école. Ils sont très bons amis. Un jour la petite Marie demande au petit Joseph :

— D'où viennent les petits enfants ?

Et le petit garçon, qui veut paraître informé de la vie, répond sans hésiter :

— De chez les bonnes sœurs du couvent.

Tous les deux voudraient bien avoir un petit enfant. Alors, ayant bien réfléchi, et rassemblant tout leur courage, ils se rendent ensemble au couvent, pénètrent au parloir et demandent aux religieuses si elles ne pourraient pas leur donner ce petit enfant. Les bonnes sœurs répondent qu'elles y réfléchiront, si les deux petits amis sont sages et s'ils disent bien leurs prières. Et cette assurance leur suffit.

Le petit Joseph, fils de David, le paysan de la Kräheide, vient chaque jour à l'école du village. La petite Marie, fille de l'aubergiste de l'*Etoile*, l'accompagne chaque après-midi, après l'école, jusqu'à mi-chemin de la ferme, jusqu'au bois des mélèzes. Car, en route, le garçon sait lui conter les belles histoires des saints et surtout celle du bon saint Nicolas de Flüe. En retour, Marieli décrit à Joseph la vie brillante du village et de l'auberge. Elle lui rapporte tout ce qu'on y dit du vaste monde, où se trouve « le grand lac bleu. » Alors, un samedi après-midi, après la classe, ils partent tous deux à la découverte du beau lac bleu, du lac fascinateur où s'ébattent des poissons aux écailles d'or, et près duquel les pommiers portent des pommes toujours mûres. Longtemps, ils marchent tout droit devant eux, riant d'abord et cueillant les fleurs de la route, puis un peu las, puis enfin épuisés de fatigue. Jusqu'à ce qu'ils tombent, vaincus par le sommeil, s'endorment et rêvent, devant l'ossuaire du cimetière. Un vieux sacristain les trouve là, les réveille et les renvoie au logis, non sans avoir débité

le chapelet de ses sarcasmes contre l'amour, les femmes, le mariage, et une grand'mère de Marieli qui repoussa, jadis, l'offrande de son cœur. Mais que peuvent ces blasphèmes séniles sur la clarté des âmes d'enfants ?

Ayant lu l'histoire du chevalier Cuno, amoureux de la belle Hildegarde, le petit Joseph renonce à son projet de devenir curé. Sur un arbre de la forêt, il grave ces mots que la petite Marie, on s'en doute, ne tarde pas à lire :

— Oh ! si j'avais seulement une bonne amie !

Ayant lu, la petite Marie rougit, s'inquiète et s'informe. Elle demande au garçon :

— Qui est-ce, cette bonne amie ?

Et Josebeli répond :

— Celle à qui je donnerai, cet après-midi, cette bille de verre bleue.

L'après-midi vient, et la récréation, et les jeux habituels des enfants. L'inquiétude croît dans le cœur de la fillette. Enfin, Joseph donne la bille bleue à Marieli, sans rien lui dire. Plus tard, les deux enfants se rejoignent dans la forêt pour garder les chèvres. Et c'est alors, en cueillant les myrtilles, l'idylle enfantine des aveux, et la déclaration fervente, et les promesses échangées. Mais pas de baiser ! Certes Josebeli en voudrait bien un, mais Marieli n'en veut point donner. Une grande joie l'envahit et encore une grande crainte. Alors, elle s'enfuit par les pentes boisées. Bientôt Josebeli la poursuit, et les chèvres elles-mêmes, entraînées par l'exemple, bondissent derrière leur petit berger....

C'est dans de pareils tableaux, dont une sèche analyse ne peut évoquer le charme, car ils valent surtout par la fraîcheur du coloris et par la grâce du détail, que se ré-

vèle chez Lienert le poète ému et l'écrivain délicat. Revenons à l'observateur réaliste et à l'humoriste ironique que ces pages attendries nous ont un peu fait oublier.



Le réalisme de M. Lienert s'affirme dans toute son œuvre par l'étendue et la vérité de l'observation, par la couleur locale fidèle des paysages, des personnages, des caractères et des passions et par la hardiesse crue avec laquelle il peint tout cela.

L'œuvre romanesque d'Ernest Zahn est toute peuplée de héros. Les récits montagnards de Meinrad Lienert montrent peu de héros et beaucoup d'hommes semblables à nous, et surtout de Schwytzois semblables à eux-mêmes. Les propos de ces Schwytzois sont rudes, caustiques, drastiques, et leurs jurons grossiers, savoureux et innombrables. Leurs gestes sont vifs, emportés et violents, et, dans les rixes furieuses que déchaîne l'amour, la jalousie ou la vengeance, le sang qui coule de leurs veines est rouge, abondant et chaud. Leurs manières n'ont rien de délicat, ni de très poli. Dans les auberges, qui leur tiennent lieu de salons, l'âcre fumée des pipes s'élève en nuages épais et des flots de vin et de schnaps coulent, sans relâche, des clairs flacons contrôlés par la Confédération. L'amour, même chez la femme ou la jeune fille, est rendu avec une liberté et une vérité que le *cant* de notre Suisse romande ne lui aurait peut-être ni permis, ni pardonné. Ses filles schwytzoises sont de vigoureuses gaillardes, intelligentes et fines, comme le veut leur sexe, mais aussi douées de sens robustes et sains, qui parlent haut et sans ambages. L'amour qui les tient au cœur est l'amour naturel et fort

des êtres que la civilisation des villes n'a pas amollis, compliqués ou pervers. Il parle un langage énergique et naturel. Dans le *Roi des clochettes*, à la mère prudente qui lui fait prévoir que Félix, devenu son mari, pourrait bien la battre, la belle Marianne répond, et une petite flamme bleuâtre rit dans ses yeux malins :

« — Mère, les coups que je recevrai de Félix, j'aime mieux les recevoir tous qu'un seul baiser du vieux Hännel. Ah ! je voudrais seulement que Félix pût commencer bientôt à me battre ! Je le ferais tenir tranquille, comme la petite femme du pinson quand elle couve. Et puis, si cela allait par trop mal, je l'empoignerais dans mes deux bras, je le serrerais contre moi et je l'étoufferais d'amour ! »

Le réalisme se montre aussi, mais tout pénétré de poésie, dans les peintures du paysage montagnard et dans les scènes de la vie naturelle que M. Lienert a su joindre à sa description des caractères et des mœurs. Les animaux paraissent souvent et viennent occuper pour un instant de leur placide simplicité la scène agitée par les passions ou les crimes de l'homme. On se rappelle peut-être, à la fin du *Roi des clochettes*, le défilé des chèvres dans le soleil de mai. A la fin du *Chercheur de cristaux*, quand la mort tragique de l'ignoble Fränzel a ensanglanté le ruisseau montagnard, c'est un renard qui apparaît :

« Comme une chauve-souris gigantesque, la nuit étendait les mille plis de ses ailes sur l'étroit vallon du Hurlitobel. Un petit renard sortit en rampant de la vaste caverne de la Muetplang et vint, les yeux aigus, se frôler au ruisseau rougi. Alors, il se mit à laper l'eau du torrent avec autant d'avidité que si c'eût été du sang tout frais et bouillonnant.... »

Ailleurs, c'est un saut de lièvre par les champs, un cri de chat-huant dans la nuit, un bond effaré de chevreuil dans la forêt, qui viennent traverser une idylle d'amour ou un guet-apens de crime. Les paysages de Lienert sont presque toujours aussi remarquables par la vérité de la ligne et de la couleur que par la poésie du sentiment. J'en citerai un seul, choisi parmi les plus brefs. Il ne semble pas qu'on puisse mieux exprimer, et en moins de mots, la paix glorieuse du soir dans la montagne :

« Comme un poisson d'argent aux écailles d'or, un long nuage se traînait aux flancs du Miesstock, et, dans la prairie bleue du ciel, d'innombrables brebis semblaient paître, semant les flocons d'une laine teinte de pourpre. Le soleil venait de s'engloutir derrière la plus haute arête des rocs du Krumm-wändlistein. Sur le petit village de Saarthalen, un voile bleuâtre et diaphane se tendait, tissé de parfums et de paix. Dans le rouge du couchant, le clocher doré de l'église brillait, montrant là-haut, dans le ciel, la patrie de la lumière. Les hauts champs de glace du Lauriruck se teintaient d'une pâle rougeur, car ils voyaient, là-bas, le soleil célébrer ses noces avec la mer lointaine.... »

Cependant, plus encore que le peintre réaliste de la vérité humaine ou naturelle, c'est l'humoriste étincelant de gaieté et de fantaisie que j'aime et que je goûte dans Meinrad Lienert. C'est là la note la plus originale, la plus inimitable de son talent et, dans ce domaine-là, on a pu placer l'écrivain schwytzois à côté, si ce n'est au-dessus, du Gottfried Keller des *Gens de Seldwyla*.

C'est dans les silhouettes, et surtout dans les propos de toute une galerie admirable de vieux pochards philosophes, qu'il a donné libre cours à l'étourdissante fan-

taisie de sa verve ironique, où se voile souvent, dans des éclats de rire, une pensée fine et pénétrante.

Ces sages débraillés sont des épaves humaines, que la vie, en les ballottant sur ses flots, a rendus psychologues, raisonneurs et un peu ivrognes. De leurs gueules édentées, que noircit la fumée des pipes, coule un flux de fortes paroles lentes, sentencieuses et salées, d'un sel qui n'a rien d'attique, on le devine, mais dont l'âpreté même est singulièrement savoureuse. Comment énumérer la longue série de ces humanités pittoresques, dégradées et vénérables ?

C'est, dans le *Roi des clochettes*, le vieux régent d'Yberg, Verlsepp, ancien vaguemestre au service de Hollande, qui cuve au bord des routes ses vapeurs de gentiane, ses souvenirs de gloire, et ses propos aventureux, teintés de réminiscences évangéliques, cueillies là-bas, en ce pays d'hérétiques.

Dans le *Chercheur de cristaux*, à côté du vieux Erasi, colporteur et mége, dont les boniments, intraduisibles en français, sont drôles à dérider une porte de prison, c'est le couple ineffable des deux buveurs Verilunzl, courtier en bestiaux et ramoneur, et Toni Lueg, le bouvier, maçon amateur et contrebassiste, qui ne vide pas un flacon sans ajouter aussitôt : « A l'honneur de Dieu ! A l'honneur de Dieu ! »

Ailleurs, c'est Blodeler, le régent congédié, qui sert de secrétaire au maire de Neblikon trop dépourvu de lettres, et qui, entre deux vins, prononce des paroles pleines de sens, toutes baignées de tendresse humaine, où il déplore les coups de la destinée et les atteintes de l'âge, où il entonne aussi un hymne joyeux à la gloire «le tout ce qu'il a perdu : l'amour, la jeunesse et la force.

Mais c'est dans la *Chambre commune*, une nouvelle d'une folle gaieté et d'un grand sens, qu'on rencontre la perle de ces originaux, le vieux tailleur socialiste Urban Spätzlin. Ce sage trouve moyen de loger, de boire et de manger gratis chez les deux aubergistes de l'endroit, le conservateur et le radical, en flattant chez chacun d'eux la haine qu'il nourrit contre l'autre, et l'amour qu'ils ont tous les deux conçu pour sa belle fille, la Roseli. On voudrait pouvoir citer tous les discours subtils et captieux de cet admirable psychologue. Ecoutez seulement l'éloge convaincu de la paresse qu'adresse à sa fille ce père de famille avisé :

« — Oui! oui! susurrait le tailleur, en s'étendant confortablement. C'est le travail qui rend la vie douce, et c'est la flânerie qui fortifie les membres. Pas d'endroit au monde où il fasse aussi beau que dans son lit. Surtout pour un travailleur comme moi, qui se consume, jour après jour, l'esprit aussi bien que le corps, pour le bien de l'humanité! Oui, le lit est ce qu'il y a de mieux en ce bas monde et le lit est le meilleur des médecins. Le lit est pour les femmes ce que la coquille est pour l'escargot. Pour les pauvres diables, il est un coin de paradis, même si leur lit n'est qu'une pailleasse. Et, dans le lit, le plus panné des col-porteurs d'allumettes peut faire des rêves aussi beaux que le plus richard des millionnaires porteurs de cylindres. *Punctum! Punctum! ... »*



Il faudrait parler encore, pour être complet, de l'artiste littéraire, du style et du vocabulaire de Lienert. Mais ces qualités de forme se jugent assez mal d'une langue à l'autre, et nous devons nous en rapporter sur ce point au témoignage des critiques suisses allemands. Le plus compétent d'entre eux, et le plus sévère, M. Carl Spitteler, célébra hautement, dès que parut la première

œuvre en prose de M. Lienert, non pas seulement « la poésie de la conception, la vérité de la peinture, la fraîcheur des motifs ou la gaieté exubérante de l'auteur », mais encore et surtout « sa foncière originalité et sa pleine maîtrise de la langue. » Cette maîtrise de la forme se révèle surtout au lecteur étranger par une étonnante variété, une richesse presque surabondante de l'image, toujours dérivée d'ailleurs d'une observation minutieuse et d'une vision aiguë du détail réel. Et de ce vocabulaire pittoresque infiniment étendu, M. Lienert joue avec une incomparable virtuosité. Il s'y complaît, il s'y attarde quelquefois un peu, il s'y amuse, au risque de nuire à l'action et à l'effet dramatique de ses récits. Son rire clair semble souvent se prolonger, multiplié à l'infini par tous les échos de la montagne.

Mais, en somme, que nous importe, à nous lecteurs, l'histoire, le drame, l'action, si tout ce qui peut sommeiller en nous de poésie, d'émotion ou de gaieté fantaisiste, se trouve réveillé et charmé par la qualité d'âme, d'esprit et d'art qui sourit et scintille dans cette prose heureuse ? Et si Meinrad Lienert ne connaît pas les gros succès et les forts tirages de l'étranger, sa gloire n'est-elle pas assez belle de passer, aux yeux de ses pairs, pour le plus excellent écrivain de son petit pays ?

GASPARD VALLETTE.



ANACHRONISME

— Bonjour, monsieur ! dit joyeusement, entrant dans un petit salon bleu, un peu fané, une très jeune fille, une enfant presque, suis-je en retard ?

Dans l'attente d'une réponse qui tardait à venir, elle posa sa boîte à violon sur les bras d'un fauteuil et campa sa musique sur un pupitre préparé pour cela entre les deux fenêtres ouvertes.

On voyait tout de ces fenêtres : le lac scintillant dans la lumière, les montagnes qui semblaient surprises par un soleil trop chaud pour un matin de printemps.... Sur la promenade, devant la maison, les bourgeons des platanes éclataient, mettant une note verte aux bras amputés et difformes des arbres ; et dans les airs, très haut, les tuiles de verre éparses sur les toits d'ardoises lançaient des fusées de rayons comme de mauvais garnements qui font la « rate » les uns sur les autres. Des essaims de moucherons tournaient en rondes folles annonçant le retour du temps chaud. Tout était à la joie dans la nature et dans les cœurs.

— En retard, non, répondit le professeur ; mais presque, ajouta-t-il, souriant derrière son lorgnon doré.

Grand, bel homme, de cette beauté germanique qui comporte des épaules carrées et des cheveux fauves. Dans les rides du front, dans les deux sillons qui descendaient des coins de la moustache et encadraient la bouche, on sentait l'être de volonté, dur à ses heures. Mais une fossette verticale, au bas du visage, en adoucissait l'expression, et les yeux assez grands et tout bleus avaient, quand on les voyait, un reflet de bonté.

Comme il accordait son violon, toujours prêt sous son fourreau de soie noire, il prit aussi celui de la jeune fille et le mit au même diapason. Il fit cela calmement, presque sans y penser, comme on accomplit tant de choses qui font que la vie passe.

Pendant ce temps, la petite élève ôtait sa jaquette, enlevait son large chapeau garni de roses, tirait ses gants l'un après l'autre en poussant de légers soupirs, derniers halètements qui trahissaient une course éperdue en haut des cinq étages de la maison. Puis, passant comme par hasard devant la glace au-dessus de la cheminée, de ses doigts déjà habiles, elle remit en place le chignon légèrement dévié et regonfla les bandeaux de sa chevelure blonde et mousseuse. Petit mouvement tout féminin, si gracieux et si naturel que la femme ne l'oublie que bien tard dans la vie.... Enfin, le sachet de velours piqué par une épingle double sur son épaule, elle se présenta, toute simple, devant le vieux garçon, son maître.

Les instruments étaient d'accord, l'harmonie parfaite ; le professeur se leva, tendit son violon à la jeune fille, pensant revoir devant lui la petite élève de chaque mercredi matin. Mais il étouffa un cri de surprise : quelque chose avait changé ; il se trouvait en face d'une sorte de femme en herbe. Ce n'était plus la longue natte

qui descendait sur le dos, les cheveux follets autour des tempes, la figure enfantine, l'allure de pensionnaire des autres jours.... c'était une vraie jeune fille, à la coiffure relevée, maintenue par de grosses épingles d'écaille qui semblaient incapables d'enserrer longtemps encore des cheveux habitués à plus d'indépendance. Elle était exquisement blonde, aux formes encore frêles, mais gracieuse et élégante déjà dans sa robe longue. Comme elle baissait la tête pour appuyer le violon sous son menton, il aperçut sa nuque, sa nuque rose et blanche, non plus celle d'une enfant, pas encore celle d'une femme... Et de toute cette symphonie de lignes et de couleurs s'élevait comme un parfum indéfinissable de fraîcheur et de jeunesse qui éveillait l'amour. Que tout avait changé, comme la fleur s'était épanouie !

Le maître avait toujours trouvé l'enfant intéressante et il s'était laissé aller à une sympathie toute paternelle, il en était sûr. Il était vieux pour elle et vieux pour tous, puisqu'on la lui avait confiée. Mais en la voyant là, devant lui, sans crainte, mais si changée, une singulière impression le saisit. Il eut peur.... Peur de quoi ? De la laisser jouer pour avoir à la réprimander ? Peur d'elle, peur de lui ? Peur d'anéantir un brusque sentiment qu'il croyait oublié à jamais, mais qui montait et l'étreignait en face de ce printemps quand il était dans son automne ?

Alors, se penchant sur son violon, sans mot dire, comme en un rêve, il se mit à jouer, à jouer ce que pensait son cœur. Il respirait à peine, ne disait et n'entendait plus rien. Et les cordes vibraient, racontant tout ce que l'âme humaine peut dire en égrenant des sons. L'artiste, le poète qui sommeillait en lui et que les duretés de la vie avaient étouffé se réveillait et se ressouvenait. En

notes profondes et tristes grondaient les heures douloureuses, noir amoncellement de nuages et d'orage ; en mélodies douces comme des chants d'oiseaux revenaient les heures d'amour, inoubliables pour qui les a vécues. Et le violon chantait, merveilleux, comme s'il avait eu vie.

Tout était changé dans la petite chambre : aux murailles, les feuilles de laurier desséchées sur le fil de fer des couronnes frissonnaient comme jadis, toutes fraîches, au feu de la rampe ; les mouches ne bourdonnaient plus et dans le large rayon des fenêtres la poussière fine semblait arrêter son mouvement éternel. Le soleil arrivait au milieu de sa course ; il allait être midi. Et la jeune fille regardait son maître, comme on regarde un être surnaturel, avec un mélange d'admiration et de crainte. Elle aussi retenait son haleine, se gardait de faire un mouvement ; mais, seule, elle n'oubliait rien de la réalité.

Inexorable, la cloche sonna douze coups. Que de belles heures qui n'auraient jamais dû finir elle a troublées, que d'heures d'angoisse qui n'auraient jamais dû commencer elles a marquées, cette cloche accrochée dans son vieux clocher brun !

Le charme était rompu : le violon s'arrêta au milieu de la phrase. Le maître ne savait plus.... Il s'accouda sur son pupitre, passa une main sur son front moite de sueur, essuya son lorgnon, secoua ses cheveux fauves parsemés de fils d'argent et dit à la fillette :

— A mercredi prochain, n'est-ce pas ? et pour une meilleure leçon.

Levant sur lui son regard surpris, elle renferma son violon dans son cercueil tout noir, enleva sa musique,

mit son chapeau devant la glace avec plus de soin qu'elle ne l'avait ôté. Elle prit sur son bras sa jaquette, enfila un gant seulement et s'en alla à travers la chambre, emportant avec elle tout ce qu'elle avait apporté de jeunesse et de rêve. Elle était heureuse de sa liberté reconquise. Mais, posant un regard très doux sur le vieux professeur, elle dit en lui tendant la main :

— Merci, monsieur, puis elle ajouta avec un joli sourire, ouvrant la porte toute grande : Ah ! mais j'oubliais de vous demander des nouvelles de vos rhumatismes.

Comme la porte retombait, elle crut entendre qu'on lui répondait :

— Mieux !

B. T.





UN PÈLERINAGE

AU COUVENT DE SOLOVETZK

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Poiesdka s bogomoltsami v Solovki, par M. Nemirovitch-Dantchenko.

C'était une belle journée d'été, la forêt qui entoure le monastère semblait convier les hôtes à venir goûter la fraîcheur de ses ombrages. La mer, toute bleue, enveloppait les îles de caresses câlines.... Le moine-jardinier conduisit M. Nemirovitch-Dantchenko, entre deux rangées de maisonnettes à double étage, hors de l'enceinte du couvent. Les unes étaient occupées par les ouvriers, d'autres abritaient les ateliers, car les moines fabriquent eux-mêmes presque tout ce dont ils ont besoin. Notre voyageur distingua l'école, où il pénétra par un escalier conduisant à un vaste vestibule, très frais. En bas, tout était désert; en haut s'étendait une longue galerie; à gauche, une série de petites portes, environ vingt-cinq, et à droite, deux grandes chambres pour les classes. On ne voyait nulle part âme qui vive, on entendait seulement le bourdonnement agaçant d'une grosse mouche et les cris des mouettes pénétrant à travers les fenêtres closes.

¹ Pour la première partie, voir la livraison de novembre.

M. Nemirovitch - Dantchenko essaya successivement d'ouvrir les vingt-cinq portes et ne réussit qu'à la dernière. Son regard plongea dans une sorte de cellule présentant cinq pas de long sur trois de large. Un vieux moine dormait sur un lit exigu.

— Voulez-vous nous montrer l'école ? demandèrent les visiteurs.

— Je viens, je viens... où sont mes clefs ?

L'école est destinée aux jeunes garçons hivernés dans le couvent. Ils sont à peu près une centaine, logés dans des cellules semblables à celle du moine-gardien.

— Les enfants ne sont pas au large, ici, observa M. Nemirovitch-Dantchenko.

— Mais ils ne font qu'y passer la nuit. Le matin ils sont au travail, ils dînent au réfectoire, l'après-midi on les laisse courir où bon leur semble et le soir ils rentrent à l'école.

Cette existence variée fait les délices des jeunes moujiks, c'est pour eux l'idéal du bonheur. A l'école on les entretient de leur salut, du péché, de la vie dans le monde et de l'impossibilité qu'il y a de maintenir la pureté de l'âme hors de l'enceinte du couvent. Les vieux moines les considèrent comme leurs enfants, car, le besoin d'aimer se réveillant dans leurs cœurs d'ascètes, ils s'attachent à cette jeunesse. Ces petits moujiks sont bien nourris, proprement vêtus et nullement surmenés. Après une année de cette vie pleine de quiétude, les enfants ne veulent plus entendre parler de quitter le couvent, qui devient leur patrie, leur foi, leur vie. Ils se transforment en religieux exemplaires, qui travaillent beaucoup et raisonnent peu. Ils manquent d'initiative et d'idées, mais savent obéir passivement.

La vaste salle de classe est meublée de lits de camp, noirs et au milieu se dresse une chaire. Les murs sont ornés de cartes de géographie surannées, et sur la fenêtre un globe terrestre, fabriqué par un élève.

— Il a regardé la carte, expliqua le moine-jardinier, et d'après la mappemonde il a dessiné le globe.

Il paraît qu'il n'est pas rare de trouver parmi les écoliers de ce couvent des enfants prodiges. Entre autres, le bon religieux raconta l'histoire d'un petit paysan, de la peuplade des Ziraines, au bord de la Volga.

— Un matin on lui a montré pour la première fois l'alphabet, et le soir le gamin le savait déjà. Au bout de deux jours, il lisait couramment. Impossible de l'arracher à ses livres. Il avait une telle mémoire, qu'il pouvait répéter mot pour mot la page qu'il venait de lire. Quatre mois plus tard, il connaissait l'Evangile mieux que les moines. Un jour, il prit la Bible en slavon, une Bible en latin et un dictionnaire, et trois mois après il savait le latin. En arithmétique, il humiliait son maître, lui posant des problèmes qu'il ne pouvait résoudre et dont lui-même trouvait la solution en se jouant. Il voulait tout savoir et pétillait d'esprit. Nous lui avons prédit qu'il ne ferait pas de vieux os. Nous avons essayé de le détourner des livres en lui faisant exécuter des travaux manuels.... Il se dépêchait d'accomplir sa tâche et vite revenait à ses bouquins. Il n'était pas moins habile de ses mains, il a fabriqué dans nos ateliers une horloge de bois et une réduction du couvent en mie de pain avec tous ses accessoires. Un jour, notre monastère a été visité par un sénateur, et nous lui avons présenté notre prodige. Le sénateur en fut émerveillé, tant et si bien, qu'il l'emmena à Saint-Pétersbourg et le plaça dans une

école. Eh bien, en trois ans notre prodige apprit à parler douze langues. Nous avons su depuis qu'on l'a envoyé à Paris, à l'exposition universelle, et qu'il y est mort.

— De quoi ?

— Il est mort parce qu'il a quitté le couvent. S'il était resté parmi nous, il vivrait encore pour notre gloire. Dieu n'accorde pas longue vie à ceux qui abandonnent le couvent, car il ne faut pas le déshonorer.

Le soleil déclinait, mais la lumière persistait, car à ce moment de l'année il n'y a pas de nuit à Solovetzk. Cependant l'humidité se dégageait de la forêt, l'eau n'étincelait plus et s'étendait comme une nappe d'acier où se reflétaient les cimes des sapins.

Le voyageur prit alors congé de ses guides et se dirigea vers le couvent. Le bruyant carillon des cloches venait de s'éteindre dans l'air et l'oreille croyait encore percevoir ses derniers sons. Tout à coup, timidement, un jeune moine s'approcha du visiteur et avec hésitation lui dit :

— J'ai quelque chose à vous demander....

— En quoi puis-je vous être agréable ?

— Un frère m'a dit que vous écrivez dans des journaux et des revues.... il y a longtemps que j'ai envie de voir un écrivain.... moi aussi.... j'écris des vers.... Ils sont sans doute bien mauvais.... Mais qui peut savoir?...

Cet adolescent était d'aspect très sympathique. Deux grands yeux noirs éclairaient son visage pâle, tandis qu'une luxuriante chevelure brune encadrait son front élevé; mais les traits de son visage portaient l'empreinte d'une tristesse malade, et chacun de ses gestes révélait le manque de confiance en soi.

— Qu'est-ce qui vous a amené ici ? lui demanda M. Nemirovitch-Dantchenko.

— C'est une douloureuse histoire ; dois-je vous la raconter ?... J'ai aimé, j'ai été aimé.... Mais les parents de celle que j'aimais n'ont pas voulu pour gendre d'un petit bourgeois comme moi.... Elle n'a pas pu se résigner et elle est morte de langueur. J'allai pleurer sur sa tombe, ce fut mon unique consolation. Puis vint l'hiver.... La neige ensevelit une seconde fois sa tombe. Une telle angoisse m'étreignit que je pris la décision de tout abandonner et de venir m'enfermer dans ce couvent. Ah ! je sais que c'est un grand péché de penser à mon passé.... mais j'avais besoin de vous ouvrir mon âme....

— Et vous composez des vers ?

— J'en composais déjà lorsque je vivais dans le monde....

— Avez-vous tenté de les publier ?

— Jamais, je les écris en cachette.... ce n'est pas l'affaire d'un moine....

Il récita quelques-unes de ses poésies. La rime n'était pas toujours riche, la mesure pas toujours juste, mais la vigueur de l'expression et l'éclat des images rachetaient et au delà ces incorrections. Chacun de ses vers, pénétrés d'un profond sentiment de douleur, révélait un vrai poète. M. Nemirovitch-Dantchenko engagea vainement le jeune moine à retourner dans le monde pour s'instruire et développer son talent :

— Non, non, c'est la main de Dieu qui m'a conduit ici. Je n'ai plus rien à faire là-bas, mais ici je peux prier pour le repos de *son* âme.

IV

Un jour, de grand matin, M. Nemirovitch-Dantchenko entra dans la cathédrale du couvent; il fut aussitôt assourdi par le bruit d'une multitude de voix qui l'enveloppait de toutes parts. Vingt-trois *yeremonachs* (moines-prêtres) disaient simultanément des *Te Deum*. Même en se tenant à côté du desservant, il était impossible de distinguer les paroles; c'était une cacophonie indescriptible de cris, de chants et de psalmodies. A chaque instant de nouveaux pèlerins entraient, et le prêtre, en recueillant à la fois les billets de sept ou huit personnes, d'une haleine égrenait toutes les prières.

Les prêtres ne doivent pas recevoir une rémunération de la main à la main. Le pèlerin achète préalablement un billet qui lui donne droit à un nombre déterminé de *Te Deum*, puis, muni de ce billet, pénètre dans l'église où il s'empresse de le remettre à l'officiant, qui s'exécute sur le champ.

— Combien de prières expédiez-vous de la sorte en un matin ?

— Souvent cinq cents et même parfois six cents, cela dépend du nombre des pèlerins.

Le desservant qui donna ces renseignements à M. Nemirovitch-Danchenko était un petit homme trapu; il venait d'enlever sa chasuble. Dans sa grosse face carrée pétillaient de petits yeux bridés au regard énergique et intelligent. D'épais cheveux gris encadraient son front d'une crinière de lion. Il avait un air des plus satisfaits, et comment ne l'eût-il pas été puisqu'il allait se reposer après avoir dit quarante prières ?

— Vous venez d'Arkhangel ? demanda-t-il. Nous y

avons sans doute des amis communs. Venez prendre une tasse de thé chez moi, nous causerons.

Le voyageur russe accepta cette invitation avec empressement, charmé de pénétrer un peu plus avant dans l'intimité des moines. La chambre était blanchie à la chaux et meublée d'un prie-Dieu, de deux tabourets, d'une table et d'un lit ; pas de superflu.

— Tous les moines vivent-ils aussi modestement que vous ?

— Ma chambre est la plus vaste et la plus claire, répondit-il. Mais au fond nous menons une vie d'anachorètes. Nous ne sommes ni des pasteurs allemands, ni des curés polonais pour nous permettre du luxe.

Le père Abraham enleva sans façon sa soutane, son ample pantalon et ses bottes et resta ainsi court-vêtu ; quelques secondes avaient suffi pour le transformer en un vrai paysan de Vologda. Il prépara le thé et devint fort loquace.

M. Nemirovitch lui demanda des renseignements sur la bibliothèque du couvent.

— Notre librairie s'est complètement vidée, nous avons envoyé tous nos manuscrits à l'université de Kazan.

— Pourquoi vous en êtes-vous défaits ?

— Vous demandez pourquoi ? Mais chez nous ces manuscrits gisaient comme des pierres mortes. Maintenant on en tirera quelque chose ; je vois par mes lectures qu'ils ont déjà servi.

— Il n'y avait personne parmi vous pour s'en occuper ?

— Personne. Les membres de notre chapitre et nous tous, nous sommes des moujiks. C'est ici le règne des paysans. Notre devoir est de travailler à la sueur de notre front. Nous avons expédié six cents manuscrits,

tous d'anciens parchemins.... Ici ils auraient été mangés par les souris ou les vers, car, je te le répète, ce n'est pas notre affaire.

— Depuis quand êtes-vous au couvent ?

— Depuis quarante ans. J'étais serf ; un jour mon maître m'a permis d'aller prier à Solovetzk. Alors, j'y suis resté. J'ai eu beaucoup à lutter ; je me suis caché... puis je suis revenu ici, et finalement on ne peut pas arracher un moine au couvent. Quand je suis arrivé, je ne savais pas lire. Eh bien, maintenant je commence à m'y entendre....

Sa conversation, en effet, dénotait quelque lecture et des connaissances. Il se montrait dialecticien retors et très fier en même temps de son origine paysanne.

— Il suffirait d'admettre dans ce couvent vingt-cinq nobles, continua-t-il, pour que toute sa productivité cessât et que sa prospérité s'écroulât. Nous nous contentons d'une table et de vêtements grossiers. Ils voudraient introduire leur manière de vivre, et tout serait perdu.

— L'ennui ne vous prend-il jamais ? N'avez-vous pas quelquefois envie de rentrer dans le monde ?

— Presque jamais... Une fois seulement j'ai été tenté de partir d'ici.... Alors je me suis adressé à l'archimandrite et je l'ai prié de m'employer aux travaux les plus pénibles. Pendant deux mois j'ai peiné avec un tel acharnement que, le soir, quand je rentrais dans ma cellule, je m'effondrais comme mort sur le plancher, sans avoir la force de gagner mon lit. C'est ainsi que j'ai été guéri de ma folie.

— Y a-t-il des moines qui ne peuvent pas vaincre cette tentation ?

— Il y en a ; il y en a qui cèdent à Satan, qui profite de leur faiblesse et fait miroiter devant leurs yeux les

biens de ce monde. Un des nôtres, pour se délivrer du froc, imagina de s'accuser d'un meurtre devant le juge d'instruction. Mais quand il fut écroué en prison, à Arkhangel, on acquit la preuve qu'il n'avait commis aucun crime. Nous l'avons quand même chassé du couvent ; il s'est mis à boire et en une année l'alcool l'a brûlé. Il est mort.

M. Nemirovitch-Dantchenko put se convaincre que les religieux de Solovetzk sont profondément attachés à leur monastère. Ils refusent de le quitter, même lorsqu'on leur offre une situation supérieure dans un autre couvent.

— Dans d'autres monastères les moines vivent richement, ils portent des frocs de soie, mais ici c'est mieux, car nous menons la vraie vie monacale.

En effet, le couvent leur tient lieu de famille, de village, de patrie. Ils ne disent pas « *chez nous*, en Russie », mais « *chez vous*, en Russie ».... « Comment vit-on *chez vous*, en Russie ? »

Il est même arrivé à un gouverneur d'Arkhangel d'accuser officiellement les moines de Solovetzk de séparatisme....

En quittant le père Abraham, le voyageur russe passa devant la prison de Solovetzk, qui était encore tout dernièrement une des prisons d'Etat les plus rigoureuses et destinée surtout aux fauteurs d'hérésie. Les tsars de Moscou y reléguaient fréquemment leurs favoris tombés en disgrâce. Pierre-le-Grand remplit les cellules de tous ceux qui osaient lui résister. Tous les martyrs russes de la pensée étaient envoyés à Solovetzk après la torture, mutilés, la langue coupée ou les narines arrachées. Encore aujourd'hui cet amas de pierre suintant l'humidité reporte le voyageur à quelques siècles en arrière. On se

croit en présence d'un gigantesque tombeau à plusieurs étages d'où surgissent les spectres du passé.

M. Nemirovitch-Dantchenko eut la surprise peu banale d'y trouver deux prisonniers volontaires. L'un, déjà vieux, avait été envoyé dans la prison de Solovetzk un demi-siècle auparavant. On oublia jusqu'à son existence. Lorsqu'enfin on se souvint de lui pour le rendre à la liberté, il était trop tard, le vieillard avait perdu la raison. Quand on le sortit de la prison, il fit le tour de la cour, regardant d'un air hébété les hommes, les arbres, le ciel bleu ; puis il rentra de lui-même dans son cachot. Depuis lors il ne l'a plus quitté. On le nourrit, on l'habille ; de temps en temps on le conduit à l'église. Il accepte tout comme un enfant et ne comprend rien. Autrefois il a eu une famille quelque part en Russie, mais pendant les cinquante années de son incarcération toute communication fut rompue, il n'entendit plus parler de ses proches ni ses proches de lui. Peut-être leur a-t-il survécu.

L'autre prisonnier volontaire, qui occupait une cellule voisine, était un bel homme de haute taille, robuste, avec une longue barbe de fleuve rousse. C'est un ancien bourreau de Saint-Pétersbourg qui subitement exprima le désir de se faire moine. Les religieux de Solovetzk ne refusèrent pas de l'accepter dans leur communauté, mais à la condition qu'il resterait quelques années en prison, afin qu'ils eussent le temps de le connaître à fond. Il passe maintenant tout son temps à implorer le pardon de ses victimes. Les moines estiment qu'ils auront plus tard en lui un solide ouvrier qui leur sera utile.

Le voyageur russe fit ensuite le tour du réfectoire. Le long couloir qui y conduisait était orné de fresques qui provoquaient chez les pèlerins une terreur sans bornes :

— Seigneur ! Seigneur ! Regardez, regardez, un serpent lui sort de la bouche.

— Voyez là... c'est le feu de l'enfer !...

Le moine qui accompagnait les pèlerins leurs expliquait le sujet de ces peintures murales :

— Le serpent qui lui sort de la bouche personnifie ses péchés... Un pécheur vint un jour se confesser à un pieux anachorète, et à mesure qu'il avouait ses péchés, de sa bouche sortaient un scorpion, un crapaud, un aspic, un caméléon et des dragons ailés. En tout dernier lieu apparut la tête du serpent. Mais comme le pécheur ne s'était pas confessé en toute sincérité, la vipère rentra dans sa gorge. Voilà ce que nous enseigne cette peinture, et vous pouvez en retirer cette leçon : il ne faut rien cacher à son confesseur.

Les parois de la salle de réfection, une immense pièce voûtée, soutenue par un épais pilier, étaient de même couvertes de fresques. Quelques-unes, entre autres une descente de croix, œuvre d'un moine, dénotaient un certain talent.

La table réservée aux pèlerins est à part de celle des religieux. Pendant trois jours tout nouvel arrivant est nourri gratuitement ; devant chacun sont placés une assiette d'étain, une cuiller de bois, une fourchette et un couteau. On sert une écuelle de soupe pour quatre convives. Chacun se rend en entrant à la place qui lui est désignée et reste debout en attendant le signal de la cloche. Au premier coup tous disent une prière, puis s'asseoient ; ce n'est qu'au troisième que les cuillers ont le droit de plonger dans l'écuelle, pendant que les frères convers distribuent de petits morceaux de pain blanc, bénit.

Chaque service est annoncé par un coup de cloche. Lorsque le diner est fini, les convives se placent en deux

rangs autour des tables et entonnent un chant d'actions de grâces. Le frère convers passe de nouveau le pain béni, et l'on chante un psaume. Pendant le repas un moine lit un chapitre de l'Evangile. Le jour où M. Nemirovitch-Dantchenko dîna avec les pèlerins, le menu se composait de harengs saurs, de brochets garnis de concombres, de plusieurs soupes de poisson frais, d'une *kacha* de gruau de blé au beurre et de lait. En outre, devant chaque pèlerin était posé un gros morceau de pain d'une $\frac{1}{2}$ livre. La viande de boucherie ne figure jamais sur la table des moines de Solovetzk, et d'ailleurs nul de leurs convives ne s'en soucie.

V

L'archipel de Solovetzk, que la République de Novgorod a donné aux moines en pleine possession, — charte ratifiée par Ivan-le-Terrible, — comprend, outre Solovetzk, plusieurs autres îles, dont quelques-unes sont assez grandes, telles qu'Anser, Mouksalma, Zaitzevo et d'autres plus petites. A Mouksalma, les moines ont établi leur ferme-laiterie. Notre voyageur s'y rendit assez commodément dans la voiture du couvent, pour cinquante copeks.

Le soleil qui venait de se lever brillait avec un éclat d'émeraude à travers le feuillage de la verte forêt. Les oiseaux s'appelaient de branche à branche sans le moindre émoi. Souvent des deux côtés de la route, comme des colonnes soutenant le firmament, s'élevaient des pins séculaires. A travers le bois miroitaient dans la clarté ruisselante une multitude de petits lacs. On en compte plus de quatre cents dans l'archipel de Solovetzk.

D'énormes blocs erratiques revêtus de jeunes pousses

se dressaient des deux côtés du chemin. De temps en temps de dessous les pieds des chevaux surgissaient sans hâte des tétras. Les moines ne permettent pas qu'on abatte le gibier dans les forêts, les champs et les prés de l'archipel. Il en résulte que les fauves ne fuient pas l'homme ; le cerf s'approche de lui à deux pas et même le renard oublie de se méfier. Une caille fit conduite à M. Nemirovitch-Dantchenko au moins cinq minutes et ne s'envola que lorsqu'il avança la main pour la caresser. Cette confiance entre bêtes et gens est le fruit de plusieurs siècles de bons procédés, car jamais les moines n'ont permis la chasse dans leur domaine. Ils sont très fiers de cette familiarité et appellent les forêts leur basse-cour. Ce spectacle impressionne très vivement les pèlerins qui traitent de prodige ces amicales relations des religieux avec le monde animal.

En sortant de la forêt, les visiteurs se trouvèrent au bord de la mer et durent pour atteindre l'autre île passer un pont, si l'on peut appeler ainsi le gigantesque travail des moines. Entre Solovetzk et Mouksalma il y a plusieurs ponts jetés dans différentes directions. Les religieux ont réuni ces îles en comblant la mer avec des blocs de pierre, des rochers entiers et en recouvrant cet isthme artificiel de cailloux et de sable. Construction primitive, mais colossale et indestructible, car ni les tempêtes ni les icebergs n'en ont raison. On dirait plutôt l'œuvre de la nature que celle de l'homme. Cet isthme zigzague et est coupé au milieu par un pont-levis qui permet aux vaisseaux de passer. Il est soutenu des deux côtés par d'énormes blocs erratiques. Ce travail prodigieux a été exécuté sans ingénieurs, sans machines, par de simples moujiks.

— Dieu nous est venu en aide, raconta un moine ;

l'archimandrite a eu une vision. Durant un mois nous avons observé un jeûne sévère, puis nous nous sommes mis à l'œuvre. Notre supérieur a porté lui-même des pierres et Dieu a fait un miracle, qui oserait en douter ?

— Avez-vous travaillé longtemps à ce pont ?

— Ce n'est pas nous qui l'avons fait, mais nos saints Zossime et Savvati, et une légion d'anges les ont aidés. D'ordinaire, il est impossible de soulever ces blocs, mais cette fois ils étaient légers comme des plumes. Un de nos anachorètes a entendu un chant dans les airs, les légions célestes glorifiaient le Créateur. En un été nous avons tout fini. Le Seigneur l'a dit : la foi transporte les montagnes.

Deux paysans qui écoutaient le récit descendirent de voiture, s'agenouillèrent et baisèrent dévotement le pont.

Encore quelques tours de roues et la voiture entra dans l'île de Mouksalma toute revêtue de pâturages. M. Nemirovitch-Dantchenko fut frappé par la propreté de la ferme-laiterie, et se demanda comment il se fait que le moujik qui croupit en Russie dans la malpropreté, quand il revêt le froc de Solovetzk, devient industriel et propre.

En revenant, les promeneurs assistèrent à une pêche de mouettes. Sur un bloc erratique ces oiseaux formaient une longue rangée. Dès que sur la crête d'une vague luisait le dos argenté d'un hareng, la première mouette plongeait dans la mer, happait le poisson et après avoir décrit un cercle dans l'air allait se poser à l'autre extrémité de la rangée. La seconde mouette répétait peu après le même manège, puis la troisième, et ainsi de suite sans que l'ordre des pêcheuses fût jamais troublé.

— Les îles de Solovetzk sont la couronne de l'archi-

pel et les monts Sekirskaia (la hache) et Golgotha en sont les fleurons ! répétèrent à satiété les moines à M. Nemirovitch-Dantchenko.

Un très haut personnage qui les a vues nous a déclaré que dans le monde entier il n'y a rien de plus beau.

La distance du couvent au mont Sekirskaia n'est que de seize kilomètres ; des paysages plus ravissants l'un que l'autre se succèdent sans interruption comme dans un panorama enchanté. La route, suspendue aux flancs des montagnes, traverse des forêts d'arbres géants ou longe des parois de rochers à pic, surplombant l'abîme. Les sapins, l'un plus majestueux que l'autre, piquent de leurs cimes l'azur du ciel. Les lacs, malgré leurs dimensions réduites, dépassent en beauté, s'il faut en croire le journaliste, tous ceux qu'il a vus en Finlande, en Allemagne et même dans les Alpes.

Il exalte surtout la grâce d'un petit lac, étroit et sinueux, caressant des rives d'émeraude. Au milieu, une île minuscule surmontée de trois hauts sapins qui semblent jaillir de l'eau bleue, argentée. Mais il faut voir les lignes pittoresques des rives, les blocs erratiques entassés et couverts de mousse, le reflet des nuages perlés et la calme surface des eaux qui semble de l'argent fondu.

Parfois, entre les sapins, on aperçoit, à gauche, la mer sans bornes et, à droite, plusieurs petits lacs voilés d'une buée vaporeuse qui leur prête je ne sais quel charme mystérieux. Le plus beau de tous est le lac Blanc : un vallon verdoyant au fond duquel on a jeté un bouclier d'argent et dans ce bouclier se reflètent les moindres détails des rives. Quoi de plus merveilleux que toutes ces lignes élégantes, ces tons tendres et doux sous un jeu perpétuel de lumière et d'ombres !

Ces lacs ont tous beaucoup de poissons, qu'on voit du rivage comme dans un bocal mouvoir leurs nageoires roses. Ce qui frappe surtout ici, c'est l'absence de tout chant d'oiseaux. Le silence est impressionnant, on dirait le royaume de la Belle au bois dormant.

Le voyageur descendit de voiture et par monts et par vaux atteignit l'ermitage de Saint-Savvati qui dépare le paysage par son aspect de caserne. Dans l'église, les pèlerins qui avaient fait de même l'ascension du mont Sekirskaia faisaient dire des prières par un moine qui savait à peine épeler. Le supérieur de l'ermitage aborda aussitôt M. Nemirovitch - Dantchenko et lui dit :

— Inscris-toi, inscris-toi....

Il le tira par la manche :

— Inscris-toi pour une année, pour trois ans, cinq ans ou pour l'éternité....

— Que me voulez-vous ?

— Pour la mémoire éternelle, cela ne coûte que six roubles, donne l'argent et inscris-toi vite.... Veux-tu seulement pour trois ans ? Deux ans ne coûtent que deux roubles. On priera pour le salut de ton âme.

M. Nemirovitch se déroba aux importunités du moine et recouvra sa belle humeur en présence d'un grand lac couvert de petites îles où brillaient, tels des fragments de miroirs à tain vert, des lacs en miniature. Sans s'inquiéter de ses compagnons de route, il marcha droit devant lui dans la prairie et tout à coup s'arrêta, la voie étant coupée par le mont Sekirskaia, au sommet duquel luit le clocher d'un autre ermitage, si grêle qu'il semble planer dans le ciel.

Le sentier monte tout droit la pente abrupte; la forêt s'est partagée à droite et à gauche et forme une avenue

interminable qui va du pied de la montagne jusqu'à la cime. Du haut du clocher le regard embrasse l'île dans toute son étendue avec ses forêts, ses lacs, ses prairies, ses églises, ses ermitages, ses chapelles et ses collines. L'œil est d'abord frappé par l'ensemble de ce paysage inusité, et s'attache ensuite aux détails : voici les routes forestières « dorées » qui serpentent, disparaissent dans l'épaisseur des bois et ressortent en lignes capricieuses ; puis viennent les blanches églises, semées de tous côtés et qui semblent des miniatures d'une rare élégance. Sur le velours d'une prairie folâtre une bande de cerfs.

A l'autre extrémité s'élève la cime haute du mont Golgotha, aussi surmontée d'un ermitage. Des centaines de lacs scintillent comme des diamants à facettes et tout autour de l'île, écharpe de pourpre, d'or et d'azur, se déploie la mer infinie. Quelle incomparable station d'été on aurait pu créer en ce coin privilégié que sept moines solitaires habitent en restant indifférents à ses beautés !

La plupart des pèlerins s'intéressaient d'ailleurs beaucoup plus aux faits et gestes d'un innocent qui faisait des cabrioles et des grimaces qu'au site incomparable qu'ils avaient sous les yeux.

— Le Saint-Esprit va descendre sur lui, il va prophétiser.

Les uns se prosternaient, d'autres se signaient et récitait des prières, une pèlerine pleura d'attendrissement. L'innocent fredonnait ces vers frustes :

« Un oiseau volait, — une mésange sans queue, — et le loup tenait la queue entre ses dents. »

— Seigneur ! criaient les pèlerines, tu lui as tout dévoilé ; l'oiseau, c'est notre âme pécheresse ; le loup, c'est

Satan ! Qu'est-ce que le Malin va faire de notre âme en enfer ?

Sur ce thème l'innocent broda des fioritures si hardies, qu'un moine l'emmena précipitamment en grognant :

— C'est un fainéant, il refuse de travailler, il fait le fou pour qu'on lui donne de l'argent, et il trouve des imbéciles pour le nourrir !

Quelques jours plus tard, le *Véra* appareilla. Le père Ivan était déjà sur la passerelle, l'équipage attendait le dernier signal. Au moment où M. Nemirovitch-Dantchenko se disposait à monter à bord, il remarqua près de lui le novice poète qui regardait mélancoliquement les préparatifs du départ. Le voyageur s'approcha de lui pour lui serrer la main et lui dit :

— Ecoutez-moi bien, quand on possède votre talent, il ne faut pas renoncer à la vie.... Comme un esclave paresseux, vous enfouissez dans la terre le don que vous avez reçu. Venez avec moi.... Quittez ce froc, vous appartenez au monde et il vous réclame. Vous êtes un novice, vous n'avez pas prononcé les vœux.... et il est encore temps. Dans une heure le bateau part et il vous ramènera à la vie, au bonheur et peut-être à la gloire !

Le beau visage du jeune homme s'assombrit.

— Je ne suis pas un esclave paresseux, dit-il, je n'enfouis pas le don que j'ai reçu, je le porte en sacrifice à Dieu.... Là, au delà de cette mer, le monde où vous m'appellez n'est à mes yeux qu'une tombe. Là n'existent ni vraie joie ni vrai bonheur. La vraie joie, le vrai bonheur, c'est de prier pour *elle* et d'attendre la mort qui m'unira à *elle* !

— Ecoutez, je vais vous faire encore une proposition : envoyez quelques-unes de vos poésies à Saint-Péters-

bourg et si elles sont bien accueillies, vous prendrez une décision.

Le jeune homme regarda douloureusement son interlocuteur :

— Après notre dernière conversation j'ai toute la nuit réfléchi à vos paroles. Vous m'avez dit que j'ai du talent et un moment tous mes anciens désirs se sont rallumés. J'ai voulu aller là-bas, mon cœur battait à se fendre ; j'ai prié et Dieu m'a répondu. Pour n'être plus jamais troublé par ce qui est vain, j'ai brûlé tous mes vers... j'ai même brûlé *ses* lettres.... Maintenant j'appartiens tout entier à Dieu, ne me troublez pas.

Il se détourna et disparut sans avoir pris congé du voyageur qui eut à peine le temps de sauter dans le bateau. Le *Véra* levait l'ancre.

L'ascète l'emportait sur le poète.... Lorsqu'il aura pris l'habit, saura-t-il se plier à la rude vie agricole où le moujik trouve son bonheur ? Car, ainsi que le fait observer M. Nemirovitch - Dantchenko, les îles de Solovetzk sont dans le nord de Russie la région la plus productive, la plus industrielle et la plus peuplée. Les religieux, sans recevoir aucune subvention du gouvernement, y ont créé un centre économique d'autant plus remarquable qu'il est dû à l'effort et à l'ingéniosité de quelques centaines de moujiks, primitifs et illettrés.

MICHEL DELINES.



LE MAITRE DE L'AUBERGE¹

NOUVELLE

C'était une maison toute simple, en briques, haute de trois grands étages, avec quatre larges cheminées et des pignons qui surplombaient. D'après la tradition, ç'avait été une auberge coloniale, un point perdu parmi les collines du Nord, sur la route postière qui grimpait jusqu'au Canada. Le village aux maisons égrenées le long de la voie, dans le bas-fond, s'appelait Albany ; village vite oublié lorsque le chemin de fer fut construit à travers une autre vallée, plus à l'ouest.

Un peu plus de trente ans avant les événements que nous allons raconter, le docteur était arrivé, un certain jour d'été. Il avait acheté la vieille maison abandonnée et en avait ouvert les portes et les fenêtres. C'était un homme paisible, ce docteur, ayant dépassé la première jeunesse. Insensiblement il s'identifia avec le petit monde d'Albany, endroit où l'on cultivait des fourrages et des pommes de terre et où l'on abat encore de bon sapin sur les hauteurs. Peu à peu la vieille auberge en briques revint à la vie ; mainte bâtisse s'y ajouta ; beaucoup d'hectares de champs et de forêt furent joints aux terres achetées par le docteur. Le nouveau maître n'ouvrit pas sa maison aux passants,

¹ *The Master of the Inn*, by Robert Herrick. New-York, Charles Scribner's Sons.

mais tout de même il devint une manière d'aubergiste, recevant des hôtes qui restaient longtemps auprès de lui. Aucune enseigne, maintenant, ne pendait au vieux hêtre devant la maison ; pourtant, une procession toujours grossissante gravissait de plus en plus souvent la route en lacets qui montait de la rivière White, et franchissant les portes de l'auberge, venait y chercher la vie.

Le premier été le docteur amena avec lui le Chinois Sam, que bientôt tous connurent et aimèrent, et aussi un jeune homme qui vagabondait beaucoup pendant que le docteur travaillait ou, de temps en temps, pêchait. Ce jeune homme s'appelait John Herring, — il est maintenant un architecte célèbre, — et ce fut d'après ses plans, jetés sur le papier pendant ces premiers jours d'été où il semblait paresser, que fut agrandie la vieille et simple maison, que furent bâties les deux ailes basses pour les « cellules », ailes reliées par le jardin à l'italienne avec son siège de marbre en hémicycle, auprès de l'étang ; que fut aussi élevé le mur qui déroba l'auberge, ses jardins à terrasses et ses vergers à la curiosité albanèse. Herring trouva une réserve de briques rouges dans quelques bâtiments en ruine du voisinage et il découvrit une carrière dont on tira de grosses plaques d'ardoise aux tons pourprés. Le marbre, veiné de bleu, fut obtenu dans une fissure de la montagne et l'école du docteur confectionna les tuiles.

Je crois que Herring ne travailla jamais mieux que lorsqu'il transforma ainsi cette vieille auberge ; il devina l'affinité subtile qui existe entre le nord de l'Italie, avec ses arts, et l'âpre Nouvelle-Angleterre ; il eut l'audace de les greffer l'un sur l'autre, l'arrière de l'auberge devenant tout à fait italien, avec son portique, sa gracieuse colonnade, le jardin, la fontaine et l'étang. Du jardin on embrassait les grands espaces aux gazons ondoyants de l'Entre-vallées, qui descendaient en courbes molles vers la rivière turbulente, puis remontaient jusqu'aux collines boisées, grim pant, toujours plus hautes, pour se perdre enfin dans le lointain bleu.

Tout ceci ne se fit pas d'un coup, comme bâtissent les millionnaires ; ce ne fut accompli que dans une couple de décades et tout fut élevé, amoureusement, par les « Frères, » pierre sur pierre, briques et moellons et tuiles. Bien des mains s'y employèrent, faibles tout d'abord, fortes une fois la tâche terminée. Ces mains-là travaillèrent aussi aux terrassements des jardins et des vergers qui allaient des dépendances de la ferme jusqu'au village. Pendant un certain temps Herring respecta l'originalité de la vieille taverne avec ses petites chambres et ses lambris de sapin ; puis sur l'emplacement d'une moitié de la bâtisse primitive il éleva un hall majestueux, haut de deux étages, où l'on dînait par le mauvais temps, et un grand cabinet pour le docteur. Les portes, au levant et au couchant, restaient toujours ouvertes pendant la belle saison et donnaient aux rares passants un aperçu du ciel bleu radieux par delà les collines, avec le scintillement de la rivière au centre, et un petit enclos de jardin paisible, tout proche.... Les rudes herbages du Nord murmuraient aux brises qui toujours éventaient Albany ; et le parfum des sapins sous le fort soleil, — ce puissant souffle résineux du Nord, — arrivait tout droit des forêts.

Ainsi s'organisa cette maisonnée d'hommes dans la vieille auberge au delà du village d'Albany, parmi les collines du Nord, avec le docteur et Sam et Herring. Celui-ci, au début de son combat avec la vie, avait été terrassé, et le docteur, dans la bonté de son âme, l'avait recueilli comme une épave de notre monde moderne et l'avait enlevé à la ville meurtrière. Au bout du temps voulu, le jeune architecte était rentré dans l'arène, — en chantant, — et, tout naturellement, il vénérât le docteur comme un père. Alors, quand un ami très cher, à son tour, trébucha et tomba sur la *via mala* de ce monde, il lui souffla à l'oreille le nom de l'auberge et du maître, lui parla de la vie là-haut parmi les collines, où l'homme compte pour peu et où Dieu contemple son œuvre....

— Oh ! vous comprendrez lorsque, un matin, vous verrez

la « Face blanche ! » Le docteur ? Il guérit l'âme comme le corps.

Et l'ami, ayant écouté la bonne nouvelle, à son tour en parla à ses camarades, vaincus dans la lutte, c'est-à-dire « à ceux-là seulement qui pouvaient comprendre. » Et ainsi l'habitude fut prise, une sorte de confraternité fut fondée, de ceux qui avaient trouvé plus que la santé à l'auberge, qui s'étaient trouvés eux-mêmes. Le docteur, toujours occupé de ses fermes, de ses bois, de ses bâtisses et surtout de son école, eut bientôt sur les bras une douzaine au moins de malades, ou plutôt d'invités, comme on pouvait les appeler, et tout de suite il les mit à la besogne. A l'auberge on ne trouvait que peu de médicaments ; les malades travaillaient selon leurs forces et, en travaillant, recouvrèrent la santé.

Réunis dans une pensée commune, ces hommes commencèrent à s'appeler « Frères » et le docteur devint le « Père. » Les aînés parmi les frères revenaient de partout à l'auberge, pour quelques jours ou quelques semaines, afin de serrer la main du docteur, de se plonger dans l'étang ou dans les petits torrents de la montagne. Jeunes gens, hommes mûrs, et même des vieillards, arrivaient des villes, où l'air torride de la vie les avait desséchés, où ils avaient douté de la grandeur de la vie. D'une façon ou d'une autre ils avaient entendu parler du maître et avaient écouté le conseil : « Allez ! Et dites bien que je vous ai envoyé. » Ainsi, de la clinique ou de la salle de conférences, du bureau ou du moulin, — partout où les hommes travaillent, les nerfs tendus, — celui qui souffrait entreprenait le long voyage. Vers le soir il arrivait devant la façade rouge de l'auberge. Et comme il entrait dans le grand hall, une voix, toujours, s'élevait de quelque part, la voix profonde d'un homme robuste, et bientôt le maître s'avancait pour donner la bienvenue au nouvel arrivé, lui mettant peut-être la main sur l'épaule avec cette profonde sympathie qui, déjà, préparait la cure.

— Ainsi vous voilà, mon enfant ? disait-il. Herring (ou un autre) m'a écrit pour me demander de vous prendre en main.

Et après quelques paroles réconfortantes, le docteur, ap-

pelant Sam, lui confiait l'invité. Alors le Chinois glissait sans bruit le long des couloirs carrelés jusqu'à la cour, où l'étranger, frappé de toute cette beauté, de toute cette paix, si bien cachées, s'arrêtait un moment. Le petit espace entre les ailes était rempli de fleurs jusqu'à l'eau jaunâtre de l'étang, jusqu'au banc de marbre. Au centre de la cour se trouvait une vieille fontaine grise, — envoyée de Vérone par un frère, — dont l'eau se sauvait à travers les parterres jusqu'à l'étang. Un hêtre superbe ombrageait l'endroit. Le soleil dardait de longs rayons sous ses branches et sur toutes choses on percevait le parfum de fleurs épanouies et le murmure des abeilles.

— Bain ! expliquait Sam, d'un geste et d'un large sourire indiquant l'étang.

L'étranger, dès ce jour, regarde au delà des moissons de l'Entre-vallées, la noble ligne des collines de Stowe coupant l'horizon. Ces petites montagnes du Nord ! De simples collines aux yeux de ceux qui connaissent les géants du monde, et non pas des montagnes dignes de figurer dans la confraternité des glaciers, de la neige et des rochers. Mais grâce à leurs formes et à leurs teintes, parmi les choses moindres qui inspirent aux hommes l'amour de la nature, ces modestes collines se dressent bien noblement vers le ciel. Par un jour d'été comme celui-ci, elles portent glorieusement leur parure d'arbres ployant sous la brise, et, le soir, des brumes pourpres s'amoncellent les unes sur les autres, pénètrent dans les creux où murmurent les ruisseaux et montent jusqu'au ciel. Quand le soleil a disparu, il reste une bande de pur safran, et, dans le calme et la paix exquise du soir, on devine la lune qui va surgir. Ah ! elles sont bien de la grande famille des montagnes, ces petites collines de Stowe ! Et quand, l'hiver, leurs flancs sont endiamantés de glace et de neige, elles dressent fièrement leurs cimes vers les étoiles, appelant par delà les vallées gelées à leurs grandes sœurs au loin : « Voyez, nous aussi, nous sommes, au gré du Seigneur, de véritables collines.... »

Entre temps, Sam, avec son aisance d'Oriental, glisse le long de l'arcade jusqu'à une certaine porte en chêne, dépose la

valise, et disparaît après un salut. La chambre est grande et haute de plafond ; un petit balcon domine le verger, et du balcon la vue s'étend sur la vallée et sur les bois au delà ; de quelque part dans les champs s'élève l'appel d'une grive. La pièce même est fraîche, décorée en grisaille, avec une large cheminée, une table solide et beaucoup de livres. Les meubles indispensables, lit, chaises, table de toilette sont d'une simplicité austère. Et, sur toutes choses, — la paix ! Dieu, quelle paix, pour celui qui vient d'échapper à la fournaise allumée par les hommes ! Il lui semble être venu des confins de la terre et avoir trouvé une grande chambre de paix.

Bientôt une cloche sonne, — elle a une vibration étrange comme si, dans des pays lointains, elle eût rassemblé des communautés d'hommes, — et la maisonnée s'assemble sous les arcades. Il fait beau et pas froid, de sorte que Sam et ses aides placent sous la colonnade la table longue, comme celles autour desquelles Véronèse groupait les invités de ses festins, — et ainsi est servi le repas du soir. Une grossière serviette, bien blanche, est placée devant chaque convive, et le docteur, assis au centre, sert tout le monde. Les plats ne sont pas nombreux et proviennent, généralement, du pays même. Il y a un cruchon de cidre à un bout de la table, à l'autre un léger vin blanc, et les hommes mangent et boivent, en causant et en badinant, chaque jour apportant sa plaisante histoire. (Le novice peut-être ne perçoit que l'harmonie du tout, mais plus tard il apprendra combien d'éléments bien étudiés entrent dans la composition de la paix.) Après, lorsque Sam a apporté les pipes et le tabac, le maître se rend au large siège de marbre, disposé en demi-cercle autour de l'étang sous le hêtre touffu ; et là ils se tiennent tous dans la douce nuit, parlant de beaucoup de choses, à la lueur des pipes allumées, jusqu'à ce que l'un après l'autre aille chercher le sommeil. Car, selon le mot du maître, « la conversation d'hommes rassemblés détend les muscles de l'esprit et ravive le cœur. » Cependant il aimait surtout à écouter.

Alors, insensiblement, le novice se fait à cette nouvelle

existence, qui par une douce et continuelle routine le prend et l'entraîne dans son flot. Il rencontre la tradition et l'habitude partout autour de lui, dans la vie bien ordonnée et très remplie de l'auberge, et il s'y soumet sans protester....

À l'aube, la cloche appelle les hommes autour de l'étang où le docteur est toujours le premier. Un plongeon dans l'eau jaunâtre, tachetée de feuilles tombées, puis chacun trouve dans sa chambre un grand bol de café au lait, avec du pain, des œufs et du fruit. S'il a encore faim, il y a tout ce qu'il lui faut dans le hall.

Bientôt, on frappe à la porte du nouveau venu, et la voix d'un voisin s'écrie :

— Tous les matins, vous savez, nous allons aux champs. Il faut gagner votre dîner, dit le docteur, ou bien l'emprunter !

Et le novice s'en va gagner son premier dîner avec ses mains. Au delà des jardins et des vergers sont les dépendances, et un grand espace avec des champs de luzerne, de pommes de terre et de seigle, les hectares productifs de la ferme, et au delà encore les bois des collines.

— Près d'un millier d'hectares, champs et bois, explique le voisin. Oh ! il y a de la besogne pour toutes les saisons.

Alors le docteur s'avance à grands pas à travers l'herbe mouillée, ses yeux fouillent partout, s'assurant de l'état de ses terres. Et le nouveau venu, l'examinant, est convaincu qu'il fait bon suivre là où le docteur ouvre le chemin.

Peut-être est-on au mois de juillet et les foins se fauchent, — tout le foin de l'Entre-vallées est fauché à la main, — une rude tâche ! Ou bien on sarcle les pommes de terre. Ou bien plus tard il y a les pommes à cueillir, — travail agréable, aux bonnes odeurs, avec les paniers qu'on remplit et que l'on vide dans de grands tonneaux rebondis. Mais quelle que soit la corvée, le docteur n'oublie pas le novice, et lorsque le soleil est bien haut au-dessus des collines de Stowe, il lui frappe sur l'épaule :

— Assez travaillé pour aujourd'hui, mon ami ! Vous trouverez là-bas près du ruisseau un bon arbre auprès duquel sommeiller....

Sous cet arbre, au beau milieu de la luzerne, il fait frais et le novice, somnolent, songe aux faucheurs des temps bibliques, tout en suivant des yeux mi-clos les rangs en marche se frayant un passage à travers champs, jusqu'à ce que les paupières se referment et qu'il dorme avec le murmure des herbes ployant sous la brise, lui chantant à l'oreille. A midi la cloche sonne de nouveau à l'auberge, et les hommes se dirigent à grands pas vers la maison, essuyant leurs visages inondés de sueur. Ils s'assemblent autour de l'étang et, tout essouffés de leur labeur, arrachent leurs vêtements trempés et se jettent à l'eau comme des gamins nerveux. Un bain à la chambre, quelques minutes pour se vêtir proprement, et tous se retrouvent dans le hall, obscurci et frais. Jamais les vieux murs d'une taverne ne virent hôtes plus gais.

A partir de ce moment, on est maître de son temps ; il n'y a plus de travail en commun. Le fermier et ses garçons reprennent les tâches commencées, et le maître généralement va à son école, accompagné de quelques-uns des frères. Chacun passe comme il l'entend les heures jusqu'au soir, — les uns pêchent à la ligne ou chassent, selon la saison ; d'autres jouent au tennis ou se mêlent aux jeux des écoliers ; d'autres encore lisent ou se promènent, — jusqu'à ce que l'ombre descende sur l'étang et la cour, et que Sam traîne dehors la longue table du dîner.

Les saisons qui, imperceptiblement, se confondent l'une dans l'autre, varient la routine du jour. Dès le commencement de septembre, on se rassemble le soir autour du feu dans le hall ; quand la neige se durcit sur les pentes, il y a le bois à couper, et au petit printemps du travail dans l'atelier des charpentiers. Ainsi la forme change, mais la substance reste la même : du travail, des jeux, du repos...

A chacun, une fois par semaine, il est donné de voir le docteur seul à seul. Et, avant bien longtemps, le novice se trouvera sous le regard de ces grands yeux inquisiteurs. Cela se passe parfois dans son cabinet, lorsque les autres ont pris leur vol, ou auprès de l'étang, où surtout le maître aime à écouter

les « confessions, » comme on appelle ces conversations. A ces moments-là, comme le confesseur se le rappelle par la suite, le docteur pose peu de questions, dit peu, mais il écoute. Il a une oreille de confesseur ! Et, comme par hasard, sa main se pose sur le bras ou l'épaule du jeune homme ; car, comme il avait coutume de dire, « le toucher parle ; l'âme arrive à l'âme à travers la chair. »

Et ainsi il confessait ses malades l'un après l'autre, et ses yeux noirs semblaient percer tous les maux de l'humanité, comme si de tout temps il eût écouté. On lui disait des choses jamais dites jusqu'alors ni à un homme ni à une femme, des choses que soi-même on n'osait guère regarder dans les ténèbres de l'âme. Sans bien s'en rendre compte, les « confessés » découvraient aussi la raison cachée de leur mal, la cause ultime de leur chagrin. Au moment où ils lui avaient montré cette chose cachée, — où ils avaient osé en parler, — elle ne semblait plus à craindre. « Les soucis s'évaporent lorsque la fenêtre est ouverte, » disait le docteur. Et déjà, chez l'homme éprouvé, l'écheveau de la vie qui semblait embrouillé, sans espoir, se démêle, et des voiles tombent entre lui et ses peines.... « Car il faut apprendre à oublier, ajoutait le docteur, oubliez au jour le jour jusqu'à ce que l'âme, qui est le fond de votre être, soit purifiée. Et pour cela, travaillez, oubliez, renaissiez!... »

Un jeune homme, très plein de lui-même, demanda une fois au maître :

— Docteur, quel régime me conseillez-vous ?

Et tous, nous entendîmes sa réponse :

— Les pommes de terre doivent être sarclées, et vous serez content après coup de vous baigner dans l'étang.

Le jeune homme, paraît-il, écrivit à l'ami qui l'avait envoyé : « Ce médecin ne peut comprendre mon cas ; il me dit d'arracher des pommes de terre et de me jeter dans une piscine. Et c'est tout ! Ah !... » Mais l'ami, un ancien membre de la communauté, lui télégraphia : « Idiot ! bêchez et nagez. » Sam recueillit le message au téléphone tandis que nous dînions et le répéta

fidèlement au jeune homme devant tout le monde. Un éclat de rire formidable accueillit ces paroles et je crois que le docteur lui-même ne put s'empêcher de sourire....

Au début il paraît que le maître donnait des remèdes comme les autres médecins. C'était au moment où il passait encore une partie de l'année en ville, qu'il y avait un cabinet et croyait aux drogues. Mais lorsqu'il eut délaissé la ville, la provision de médicaments dans l'armoire au fond de son cabinet s'épuisa ; elle ne fut jamais renouvelée. Tous ceux qui avaient besoin de remèdes allaient en chercher chez un ancien frère, établi dans la vallée de Stowe. « Il s'y connaît mieux en pilules que moi, disait le docteur. Du moins il vous donnera ses drogues en conscience. » Peu des hôtes de l'auberge allèrent jamais à Stowe, quoique le frère Williams fût un excellent médecin. Et c'est vers cette époque que nous cessâmes de lui donner son titre de docteur ; nous l'appelions ou bien maître, ou parfois, les plus jeunes : père. Ces nouveaux titres semblaient lui faire plaisir, comme étant des preuves d'affection et de respect pour son autorité.

Au moment où nous commençâmes à l'appeler maître, l'auberge était en pleine prospérité. Elle pouvait recevoir dix-huit hôtes, et si plus encore arrivaient, en été ou en automne, ils campaient sous des tentes dans les vergers ou sur les coteaux. Le maître ajoutait toujours à ses bois ; les villageois les appelaient des réserves de chasse et de pêche ; car le maître était chasseur et pêcheur. Mais lorsqu'il se trouvait sur les collines moutonnantes, quand il regardait les branches ployant sous le vent et mesurait de l'œil un sapin ou un mélèze, il disait, en hochant la tête : « Mes enfants, voilà mes héritiers de génération en génération. »

Il était alors âgé de cinquante ans et avait complètement abandonné la ville. Certains hommes mûrs dans les grands hôpitaux se souvenaient encore de lui lorsqu'il était étudiant ; mais il avait disparu, disaient-ils, — pourquoi ? Il aurait pu répondre que, au lieu de suivre le chemin tracé, il avait dit son mot au monde par la bouche des autres, et qu'il avait ainsi parlé à beaucoup. Car une foule toujours grossissante prenait

le chemin de l'auberge. Les cellules étaient toujours occupées, hiver comme été. Maintenant il y venait les enfants des plus vieux frères, et ceux-ci, ayant appris de leurs pères les habitudes de l'endroit, se trouvaient, dès l'arrivée, rompus à notre vie. Ils savaient qu'aucune porte n'était fermée à clef, et que s'ils rentraient après dix heures, ils devaient passer par le jardin et ne faire aucun bruit. Ils savaient que dès la première glace formée sur l'étang, ils n'étaient pas forcés de quitter leurs lits pour le plongeon du matin. Ils savaient qu'il y avait une ancienne habitude que personne n'oubliait : au départ on mettait de l'argent dans un tronc à la porte d'entrée, ce que l'on pouvait ou voulait donner. Tous savaient que le contenu du tronc servait, une fois les dépenses payées, à maintenir l'école. Ainsi les comptes de l'auberge n'étaient guère compliqués, — jamais on ne parlait d'argent dans cette maison, — mais je sais que souvent de grosses sommes se trouvaient dans le tronc et que jamais l'école ne périclita.

Que je voudrais mieux raconter ce qui se passait à l'auberge, et ce que disait le maître, et quels gens s'y rencontraient, et quelles conversations avaient lieu au bord de l'étang et les soirs d'hiver dans le hall ! Je crois que l'hiver était la saison bénie de toute l'année, la saison belle entre toutes, d'une joie profonde, à partir de la première chute de neige dans l'eau jaunâtre du ruisseau et sur les glaçons flottants de la rivière Blanche. Alors les grandes ombres veloutées reposaient sur les collines entre les sapins raides ; alors les matins rosés émergeaient de l'obscurité et on sentait qu'un bonheur quelconque attendait chacun de nous dans le monde. Après le bol de café au lait, on prenait une hache et on suivait la procession des bûcherons, qui, soigneusement, émondaient les bois du docteur. Au printemps, lorsque les ruisseaux commençaient à dégringoler le long des pentes, il y avait les chemins à faire et à réparer ; car le maître s'occupait de presque toutes les routes d'Albany, pulvérisant les roches dans sa mine, disant « qu'une bonne route est un bienfait durable. »

Et ces crépuscules... ces moments d'or et de mauve avec la

lueur du ciel derrière le rempart des collines ; et les nuits, immobiles comme la mort éternelle, chaque étoile sertie comme un joyau dans le ciel sombre au-dessus d'une terre blanche... jamais je ne les oublierai. Quelle joie de quitter le hall bien chauffé, où nous avons lu et causé, pour la cour où il gelait à pierre fendre, et de contempler la large vallée blanche, marquée d'une raie noire où les sureaux indiquaient le voisinage de la rivière muette, jusqu'aux petits cours d'eau sur les collines, veillées par les étoiles scintillantes. Et j'allais jusqu'à ma chambre en silence, me réjouissant que tout fût ainsi, qu'il se trouvât un coin de notre monde tourmenté où tant de beauté se cachait, et où se cachait aussi le secret de la vie ; et que j'appartinse à la confrérie de ceux qui avaient découvert ce coin....

Tels étaient l'auberge et son maître lorsqu'il eut atteint la soixantaine et que barbe et cheveux furent devenus encore plus blancs que gris.

II

Et alors, à l'auberge, un jour d'été commençant, arriva un nouvel hôte, — un homme d'une cinquantaine d'années, — dont le visage, un visage de mondain, vieillissait. Bill, le conducteur de diligence d'Albany, l'avait amené d'Island Junction, et en route avait répondu à maintes questions, discrètement, ayant dans sa sagesse décidé que son voyageur était « un de ces drôles de corps qui fréquentaient la maison du vieux docteur. » Car il y avait dans la tenue de l'étranger quelque chose de cosu et de distingué qui déconcertait Bill.

— Là, fit-il en s'arrêtant à la porte de la maison rouge et indiquant le jardin par-dessus le mur ; pour sûr que vous trouverez le vieux occupé là-dedans, à moins qu'il ne soit à son école.

Et il s'en alla distribuer le courrier.

L'étranger jeta un regard derrière lui, à la route du village, silencieux comme l'est tout village à quatre heures en été. Alors il répéta en souriant : « Pour sûr que vous trouverez le vieux occupé là-dedans... » Eh bien, et puis après ? Et il examina

L'humble bâtisse en briques rouges d'un œil désabusé comme un homme qui a vu bien des changements dans le décor de la vie et que rien n'intéresse plus. Et il restait là (songeant peut-être au train du matin qu'il pourrait bien prendre), lorsque la porte s'ouvrit toute grande et un homme assez âgé parut. Il était vêtu d'un complet en toile blanche, ce qui faisait ressortir le hâle de sa figure et de ses mains. Il dit :

— Vous êtes le docteur Auguste Norton ?

— Et vous, répliqua l'étranger avec un sourire courtois, vous êtes le Maître, et ceci est votre auberge ?

Il avait oublié le nom dont son ami Percival avait appelé le vieux, — il oubliait tout alors, — il avait essayé, en vain, de le retrouver en route, mais, tout de même, il ne s'en était pas mal tiré. Alors les deux hommes se regardèrent : l'un un peu plus jeune que l'autre, mais dont la figure était ravagée et dont les mains tremblaient ; l'autre solide et sûr de lui-même, quoique moins rompu à jouer avec les mots que ceux dont l'esprit s'aiguise à l'esprit d'autrui. Et ils se trouvèrent ainsi face à face, chacun contemplant un homme et un égal.

— Le grand chirurgien de Saint-Jérôme ! fit notre maître en guise de bienvenue.

— Qui est fier de votre approbation.

Ce fut ainsi que l'homme de la ville accepta le compliment, et offrit sa main ; le maître lentement la pressa, dévisageant son invité avec une certaine insistance :

— Entrez dans ma maison, je vous prie, dit-il avec plus de dignité et de cérémonie qu'il n'en déployait généralement vis-à-vis d'un nouveau frère. Mais il faut dire aussi que le nom du chirurgien était célèbre dans le monde médical. Le Dr Norton suivit le maître dans son cabinet d'un pas incertain, et se laissant tomber dans un fauteuil auprès d'un feu presque éteint, il regarda son amphitryon avec un sourire triste :

— Peut-être me donnerez-vous quelque chose... vous savez... le voyage....

Deux années auparavant, le chirurgien en chef de Saint-Jérôme était, un matin, arrivé à l'hôpital pour y faire une opé-

ration, une de ces opérations qui l'avaient rendu fameux. Comme il entra, ce jour-là, d'un air arrogant de commandant en chef au milieu de ses officiers, un de ses aides le regarda d'un œil inquisiteur, puis le regarda de nouveau, et le grand chirurgien sentit ce regard le suivre partout. Et il en comprit la raison ! Quelque chose chez lui n'allait pas. Cependant, morne et silencieux, il se prépara. Puis, lorsque le moment fut venu de jouer le rôle de Dieu envers cette chair anesthésiée, il hésita. Subitement, pris d'une peur terrible, il recula :

— Macrac, dit-il à son aide, il vous faudra opérer. Je ne peux pas, je suis malade.

Il y eut presque une panique, mais Macrac se montra à la hauteur de sa tâche. Sans un mot, il commença l'opération. Le grand chirurgien, les mains tremblantes, s'en retourna à la salle des chirurgiens, ôta ses vêtements blancs et rentra chez lui. Là il écrivit une lettre de démission aux directeurs de Saint-Jérôme et il abandonna aussi tous les postes de confiance qu'il occupait. Puis, il fit appeler un spécialiste, son vieil ami, et il lui tendit sa main tremblante.

— La sacrée machine ne va plus, dit-il, et il désigna aussi sa tête.

— Trop de travail, répliqua tout naturellement le médecin.

Mais le grand chirurgien, qui voyait clair, ajouta de façon impersonnelle :

— Trop de tout, je crois !

Il avait suivi la filière habituelle, faisant du malade un vagabond et un paria, — d'abord en Europe, « pour se débarrasser de moi, » grommela le chirurgien ; puis dans la Géorgie pour jouer au golf, dans le Montana pour la chasse, au Canada pour la pêche au saumon, et ainsi de suite. Chaque fois il revenait un peu bronzé, ce qui disparaissait après quelques jours, et, les mains toujours tremblantes, repartait pour un nouveau voyage. De sorte que les médecins de Saint-Jérôme qui, au début, avaient parlé du retour de leur chef, maintenant haussaient les épaules lorsque son nom était prononcé :

— Fichu, le pauvre vieux !

Et ces mots, le grand chirurgien avec ses yeux perçants les lisait sur les visages des hommes qu'il rencontrait au cercle. Sa bouche prit un pli amer et son dos se voûta. « Cinquante-deux ans, murmura-t-il, Dieu ! c'est trop tôt. Je trouverai bien quelque chose pour me remettre d'aplomb. » Et il essayait d'une chose, puis d'une autre, tandis que ses amis annonçaient qu'il se reposait, et que le monde l'oubliait.

Un jour, Percival, de Saint-Jérôme, un de ses internes contre qui, dans le temps, il avait maugréé et juré, le rencontra se traînant le long d'une avenue vers le plus paisible de ses cercles ; le chirurgien lui ayant pris le bras, — il était gris de teint et avait le cou tout desséché, — lui raconta ses misères, comme en ce temps-là il le faisait à n'importe qui. Le jeune homme écouta respectueusement. Alors il parla de la vieille auberge, de la confraternité, du maître et de ce qui se faisait là pour des hommes frappés et désespérés. Son interlocuteur, branlant la tête comme quelqu'un qui souvent avait entendu parler de miracles pareils et les avait trouvés nuls, écouta pourtant, avec avidité.

— Il vous prend, dit le jeune chirurgien, un homme qui ne tient plus à vivre et le rend amoureux de la vie.

Le Dr Augustus Norton renifla :

— Amoureux de la vie ! Elle est bien bonne ! Si votre magicien peut faire qu'un homme de cinquante ans soit amoureux de n'importe quoi, j'irai le trouver.

Et son rire sardonique sonna faux.

— Ah ! docteur, s'écria le jeune homme, il faut que vous aliez vivre avec le maître. Alors vous nous reviendrez à Saint-Jérôme : nous avons besoin de vous !

Et le grand chirurgien, touché au vif par ces dernières paroles, dit :

— Très bien ! Comment s'appelle votre faiseur de miracles, et où le trouve-t-on ? Je puis bien essayer de toutes les cures.... J'en ferai un livre, un de ces jours !

Et ainsi il était arrivé par la diligence jusqu'à la porte de la vieille auberge, et le maître, prévenu par une dépêche du jeune

docteur, le matin même ouvrit sa porte et accueillit son célèbre invité.

Il lui donna la chambre la plus luxueuse, au-dessus de son cabinet, une grande pièce carrée, commandant les ailes de la maison, et le jardin parfumé, et, plus loin, la luzerne moirée par le vent, les grands hêtres jetant leur ombre sur les champs, le tout d'un vert encore jeune.

— Pas mal ! murmura l'homme fatigué, et il doit y avoir des truites dans ces ruisseaux là-bas. Eh bien, pendant une semaine ou deux, si je puis pêcher....

Soudain, la cloche du diner sonna et, pour la première fois de la saison, on mangea dehors à la lueur du doux crépuscule. Les frères, jeunes ou presque mûrs, — tous ayant fléchi sous le même fardeau, ce fardeau qu'ils avaient appris à porter facilement, — s'étaient rassemblés auprès de la fontaine. Ils se tinrent près de la porte jusqu'à ce que le nouvel hôte se fût montré ; celui-ci traversa le groupe pour se rendre à la place d'honneur à côté du maître. Chacun fut présenté au grand chirurgien, puis, une fois la soupe servie, on l'oublia pour parler du travail de la journée et de celui du lendemain. La grosse question se trouvait être celle d'un moulin en ruine. Un ingénieur de la société décrivit ce qu'il faudrait faire pour raffermir les fondations. Et un jeune homme assis par hasard à côté du chirurgien expliqua que le maître avait rouvert un vieux moulin au-dessus de l'auberge dans l'Entre-vallées, où, avec l'antique roue à aubes, il faisait moudre le maïs, le blé et le seigle ; car les gens du pays, habitués à ce moulin, se plaignaient depuis qu'il n'était plus en état. Il sembla à l'étranger que le gros pain de la table était extraordinairement bon et il se demanda si l'ancien procédé n'y était pas pour quelque chose. Il résolut de visiter le vieux moulin. Alors le jeune homme dit un mot des bars qu'on trouvait dans un lac aux eaux fraîches. Les yeux du chirurgien brillèrent. C'est qu'il s'entendait à cette pêche-là. Comment, avant que ce gamin... ouf, il se leverait à cinq heures sonnantes.... Après le repas, tandis que la fumée bleue serpentait au-dessus des fleurs, le maître et le nouveau venu s'assirent seuls sous le grand hêtre.

Le chirurgien pouvait discerner, à la surface paisible des eaux de l'étang, l'image du maître, et elle lui rappela quelque beau camée, avec les fines lignes autour de la bouche et des yeux qui faisaient oublier le nez trop gros. Cependant, d'instinct, il comprit que tous deux ils appartenaient à une espèce différente. Ce soir-là le maître resta très silencieux, et son invité sentit, tandis qu'il étudiait le visage dans l'eau, qu'un mystère quelconque, un vide, les séparaient. On eût dit que le vieillard le tenait à distance, tout en l'étudiant. Mais, habitué à l'étiquette de la vie mondaine, il résolut de le faire causer :

— Vous avez créé ici un centre extraordinaire ! Je crois n'avoir jamais rien vu de pareil. Dites-moi, en quoi consiste votre système ?

— En quoi consiste mon système ? répéta le maître étonné.

— Oui. Votre méthode pour « retaper » tous ces hommes, — l'électricité, la diète, le massage, les bains, — quels sont vos moyens ?

— Je n'ai pas de système, répondit le maître, pensif. Je mène une vie de travail et ceux que vous voyez vivent avec moi, en amis.

— Mais vous avez bien vos idées.... succès extraordinaires.... tant de cas... murmura le grand homme, tout confus sous le regard clair du maître.

— Vous nous comprendrez mieux lorsque vous aurez un peu vécu avec nous. Vous observerez et les autres vous aideront à y voir clair. Demain nous allons travailler au moulin, et, le jour suivant, au jardin, mais vous serez peut-être trop fatigué pour vous joindre à nous. Et nous nous baignons ici, matin et soir. Harvey vous mettra au courant de nos habitudes.

Le grand chirurgien écrivit le même soir à un vieil ami : «...Et l'ordonnance du savant docteur semble être de bêcher la terre et de se baigner dans un grand étang. Drôle d'endroit ! Mais demain matin, à cinq heures, je m'en vais à la pêche avec un jeune homme qui pourrait être mon fils ! Et maintenant au lit, mais j'ai une vague idée que nous nous reverrons bientôt ; les nouveautés s'usent vite à cinquante ans passés. »

A ce moment souffla la brise exquise de la nuit, venue de loin, au delà des lacs du sud, elle envahit la chambre, soulevant les draperies, soupirant, soupirant, et éteignit la bougie. Le malade contempla la cour, blanche sous le clair de lune, et ses yeux se portèrent plus loin, jusqu'au verger sombre, jusqu'aux granges et au troupeau assoupi. « Un vrai bout de campagne ! » murmura le chirurgien. Il resta là à regarder la confuse lumière qui baignait l'Entre-vallées, et les hautes collines au-dessus desquelles flottaient de grands nuages lumineux. Un refrain de vieille chanson s'éleva des bords de l'étang où rougeoyaient les pipes. Il se pencha, aspira l'air chargé des senteurs venues des champs verts, et ajouta, comme malgré lui : « Et un bon endroit ! »

Il se coucha et dormit d'un sommeil profond, et sur sa face lassée de mondain le souffle de la nuit passa doucement, enlevant fragment par fragment de son esprit fatigué ce fardeau de soucis dont l'avaient chargé de longues années.

Le Dr Augustus Norton ne partit ni au bout d'une semaine, ni au bout d'une quinzaine. La ville, à dire vrai, ne le revit pas de toute l'année. On disait bien qu'un ressuscité aux fraîches couleurs s'était montré en courant dans divers cercles à Saint-Jérôme vers la Noël, distribuant force poignées de main, puis avait disparu. Parfois arrivaient, timbrées d'un coin perdu, des lettres de lui, où il annonçait, en plaisantant, qu'il étudiait les méthodes d'un médecin de campagne extraordinaire qui guérissait les hommes au toucher : « Il vit ici parmi les montagnes par un froid de vingt-cinq degrés, et, si je ne me trompe, il est plus près du secret que n'importe lequel de vous autres donneurs de drogues (car sa lettre était adressée à un médecin). En tout cas je resterai jusqu'à ce que j'aie découvert le secret ou que mon amphitryon me mette à la porte ; car, ici, la vie me semble bonne comme, à une fillette de seize ans, les friandises et les baisers.... Pourquoi donc, — pour le moment du moins, — retournerais-je ronger mon frein au milieu de vous ? Hier j'ai péché un gaillard de cinq livres et je l'ai mangé. »

A cette époque j'entendis beaucoup parler du grand chirurgien. Il était très aimé, surtout des jeunes, une fois qu'il se fut débarrassé de sa mélancolie et que le sang se fut mis à circuler normalement dans ses veines. Il avait une façon à lui de plaisanter qui en faisait un charmant compagnon de table, et les frères, convaincus qu'il deviendrait l'historien de l'ordre, lui en apprirent toutes les traditions. Alors il demandait en riant :

— Mais le secret, le secret ! Comment le découvrir ?

Un soir, — c'était à table et tous étaient au complet, — Harvey lui demanda :

— Le maître vous a-t-il confessé ?

— Me confesser ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Un silence tomba soudain, car c'était là chose dont on ne parlait jamais en public. Alors le maître, qui ce soir-là était resté très silencieux, détourna la conversation.

A vrai dire, le maître accordait à cet invité de marque toute liberté et souvent ils causaient ensemble de leur commune profession. Et le chirurgien assista à tous les travaux, au renouvellement du moulin, au semage, au labourage, aux récoltes, aux préparatifs en vue du long hiver, au sciage du bois, aux travaux de voirie, et de tout il prit sa part.

— Un sport comme un autre, disait-il, en compagnie de tous ces malades ressuscités !

Mais tout de même, malgré la tension de son esprit très vif, le « secret » qu'il recherchait à chaque instant lui échappait.

— Vous ne donnez aucun médicament, docteur ? demanda-t-il un jour d'une voix pleine de reproches, vous êtes traître à la Faculté.

— Les médicaments une fois épuisés, expliqua le maître, je ne les fais pas renouveler.... Il y a toujours Bezt Williams à Stowe qui peut vous donner ce dont vous avez besoin. Voulez-vous que je le fasse appeler, docteur ?

Tout le monde se mit à rire, mais le grand chirurgien revint à la charge :

— Eh bien, là, dites-nous ce à quoi vous croyez. La magie,

l'imposition des mains ? Voyons, nous sommes ici quatre médecins, et nous avons bien le droit de savoir, — ou de vous dénoncer !

— Je crois, répondit le maître avec une solennité qui fit taire toute plaisanterie, je crois en Dieu et en l'humanité.

Et alors s'ensuivit une conversation telle que le vieux hall n'en avait jamais ouï ; car le chirurgien, comme tant d'autres de sa caste, était matérialiste et il pressa le maître d'exposer ses théories. Le maître croyait, selon mes souvenirs, que, dans la plupart des cas, la maladie ne pouvait être vaincue. Aucune chimie ne pouvait résoudre le mystère de la douleur. Mais on pouvait ignorer la maladie, et le travail était le meilleur moyen de l'oublier. Pas un travail pour soi seulement ; mais quelque chose d'utile aux autres. Pour atteindre ce but, l'école avait été ouverte, l'auberge, la ferme avaient été agrandies. Et il nous dit qu'il avait acheté l'auberge pour donner un refuge à ses jeunes gens, déchet de la grande ville. Trouvant la vieille bicoque insuffisante pour ses projets et voyant qu'il lui faudrait des aides, il avait encouragé les hommes atteints à venir vivre avec lui et à se guérir en guérissant les autres. Sans l'école, là-bas dans la vallée, avec ses ateliers et ses maisonnettes, l'auberge n'eût pas existé !

Quant à Dieu, cette fois-là, il n'en voulut pas dire plus long, et le chirurgien déclara un peu irrévérencieusement, il nous semble, que le maître avait laissé peu de place à Dieu, ayant fait l'homme si grand. Je me souviens que c'était une nuit du mois d'août, où nous avions été forcés par les averses, après une journée de chaleur orageuse, à rentrer pour le dîner. La vallée était pleine de brume, parfois déchirée par des éclairs qui laissaient voir les feuilles tremblantes des arbres. Comme nous passions sous les arcades pour regagner nos chambres, le chirurgien montra cette mer de feu et d'obscurité, et murmura avec un peu d'ironie :

— On dirait qu'il se parle à lui-même ce soir.

A ce moment la foudre, tombée droit, révéla, en les élargissant, les vallées encaissées, et les pentes des collines.

— C'est comme si nous nous cramponnions à une planche étroite sur une mer démontée, ajouta-t-il en faisant la grimace. Ah ! mon fils, c'est bien l'image de la vie !

Et il disparut dans sa chambre.

Néanmoins, le même soir, il écrivit à son ami : « Je me rapproche du mystère, qui semble être au fond un mélange du Saint-Esprit et de sueur, — avec un bon bain comme compensation ! Mais c'est le vieux, voyez-vous, qui se charge de nous guérir, et il est bien un maître ! Probablement, je n'entrerai jamais dans le *sanctum sanctorum* ; car, d'une façon ou d'une autre, et cependant avec une courtoisie parfaite, il me tient à distance. Il ne m'a jamais « confessé, » quelle que soit cette opération, — une expérience accordée au plus jeune d'entre nous. Peut-être le docteur pense-t-il que des vieux comme vous et moi nous n'avons à avouer que des péchés morts prêts à tomber en poussière. Mais il y a un venin dans les péchés très vieux ; il me semble, par exemple.... Ah ! si vous étiez ici ce soir, je me montrerais faible comme une femme.... »

La foudre, cette nuit-là, s'abattit sur une dépendance de l'école et tua un jeune garçon. Au matin, le maître et le chirurgien s'en allèrent à l'école du village, un peu au delà d'Albany. A l'auberge il faisait chaud et clair ; mais d'épaisses nuées traînaient encore lourdement dans l'Entre-vallées. Les collines alentour scintillaient comme en octobre, et dans l'air on sentait cette paix souriante, ce souffle de riches floraisons qui suivent l'orage. Les deux hommes prirent un sentier qui serpentait de l'auberge à travers l'Entre-vallées. Le soleil resplendissait dans l'atmosphère calmée, suçant le parfum poivré des fougères et de la balsa mine, l'odeur aussi de la terre mouillée par la pluie. La verdure nouvelle s'en donnait à cœur joie par-dessus les feuilles mortes.... Le maître observait de près son invité ; il dit :

— Vous semblez très bien, docteur. Sans doute vous nous quitterez bientôt.

— Vous quitter ? fit le chirurgien lentement, comme si une terreur lui fût venue à cette pensée de départ. Oui, avoua-t-il après un silence, je suppose que je suis ce que vous pourriez

appeler guéri ; je ne vais pas mal. Mais il y a encore quelque chose qui me retient : sans doute le souvenir de mes terreurs passées, j'ai peur de moi-même !

— Peur ? Il vous faudrait peut-être une épreuve. Elle viendra en son temps ; nous pouvons l'attendre.

— Oui, nous pouvons l'attendre.

Et, cependant, il savait fort bien que l'auberge n'admettait pas de bourdons et qu'il avait été traité avec une indulgence toute spéciale ; il avait emprunté largement aux plus jeunes frères, — emprunté leur temps et leurs forces. Sa pensée s'arrêta avec complaisance sur le fort chèque qu'à son départ il laisserait tomber dans le tronc, et qui permettrait au maître de bâtir une nouvelle dépendance à l'école ou un petit hôpital.

— Il y en a, dit le maître tout pensif, qui ne retournent plus à la machine qui les avait broyés. Ils restent ici et me viennent en aide.... achètent une ferme ou quelque chose de ce genre. Mais la plupart, ardents pour la lutte, retournent au travail, et ils ont raison. Quelquefois ils restent trop longtemps et je les pousse hors du nid.

— Et nous en sommes là ? reprit son compagnon avec vivacité. Alors il me faudra quitter cette chère jeunesse, et la paix, et la pêche, — et *vous* ? Oui, oui, vous avez raison.... Docteur, vous m'avez sauvé la vie.... Que diable ! ce n'est pas dire assez. Moi-même, je comprends ce que vivre à votre auberge signifie !

Instinctivement, il serra le bras de son hôte, — il était un homme de premier mouvement. Mais le bras du maître ne répondit pas à la pression ; et même un petit frisson le parcourut ; la main du chirurgien tomba tandis que le maître disait :

— Je suis heureux que nous ayons pu vous être utiles... à vous... oui, surtout à *vous*....

Ils arrivèrent à l'école du village, un petit endroit où se voyaient de vieilles maisons blanches, très propres et avenantes, avec une rangée de grands hêtres le long du chemin. Un ruisseau venu de la montagne faisait tourner une vieille roue de moulin, donnant la force motrice nécessaire aux ateliers où les

jeunes garçons étaient dressés. Le grand chirurgien y était déjà souvent venu en compagnie du maître, et quoiqu'il admirât l'ordre et l'économie de l'institution et respectât son but, — qui était de faire des hommes du déchet de la société, — il faut avouer qu'il s'y ennuyait un peu. Ce matin-là ils allèrent directement à la maisonnette qui servait d'infirmerie, où l'on avait porté le petit mort. C'était un Italien à cheveux noirs, et ses lèvres étaient joliment dessinées. Le maître mit la main sur le front de l'enfant comme il eût pu le faire à un vivant et resta quelques instants à le regarder.

— J'ai un cas à côté au sujet duquel je voudrais bien vous consulter, docteur, dit un jeune médecin à voix basse au chirurgien. Tous deux traversèrent le corridor pour pénétrer dans l'autre chambre. Le Dr Norton examina le jeune malade; le cas lui était familier; c'était un problème dont il connaissait la solution. Le vieux maître, qui les avait suivis, se tenait derrière eux.

— Williams, dit le chirurgien, le cas est clair; il faut faire l'opération, et tout de suite !

— C'est bien ce que je craignais, répondit le jeune homme. Mais comment faire l'opération ici ?

Le chirurgien haussa les épaules :

— Il n'arriverait jamais à la ville !

— Alors vous croyez que je dois....

Le chirurgien intelligent reconnut la peur qui tremblait dans la voix du jeune homme. Instantanément ses nerfs tressaillirent et il s'écria :

— Je ferai l'opération, *maintenant*.

Une demi-heure plus tard tout était fini ; le maître et le chirurgien gravirent le sentier sous le soleil ardent de midi. Le maître jeta un regard à l'homme qui, à ses côtés, marchait d'un pas allègre et ferme, où il y avait même un soupçon de jactance, et lui dit :

— L'épreuve a eu lieu et vous l'avez supportée, — magnifiquement.

— Oui, répondit le grand chirurgien avec un sourire radieux,

je crois que le vieux tour de main est revenu. Il me semble que je suis prêt à me remettre entre les brancards.

Puis après avoir marché quelque temps en silence, il ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Mais il y a d'autres choses à craindre.

Le maître le regarda sérieusement, mais ne demanda aucune explication, et ils continuèrent leur promenade sans rien dire de plus.

Le bruit se répandit parmi les hôtes de l'auberge que le chirurgien de Saint-Jérôme avait réussi une opération extraordinaire et tous tombèrent d'accord qu'à l'automne il reprendrait son ancien poste. En attendant, le grand praticien goûta la douceur des hommages rendus à son habileté. Les frères ne l'admiraient pas seulement ; ils l'aimaient, et maintenant que son départ approchait, ils l'entourèrent d'attentions flatteuses, l'élevant presque au niveau du maître, — et le craignant moins. Sa réputation s'étendit si bien que d'un moulin lointain on amena à l'auberge un cas très grave, et de nouveau le chirurgien fit une opération qui réussit. Il était bien, de nouveau, maître de son art et maître de lui-même. Cependant il prolongea encore un peu son séjour pour bien jouir de son triomphe et pour échapper à la morte saison en ville.

L'été fut merveilleux. Le Nord capricieux se montra sous toutes ses faces. Parfois le soleil brûlait comme aux tropiques, sans un souffle, et les odeurs puissantes de la terre et des bois montaient dans l'air embrasé ; et les nuits exquises, avec leur silence absolu et leur paix, semblaient vibrer de tous les mots d'amour murmurés sur la terre ! Les grands hêtres de la route laissaient pendre leurs branches immobiles, et quand la lune se montrait derrière les maisons, les hautes collines paraissaient vagues comme des ombres lointaines, si lointaines !... Puis les ouragans sauvages balayaient la vallée, laissant pendant plusieurs jours une houle sur les hauteurs ; après quoi, purifié et vif le vent d'ouest descendait en tourbillons dans l'Entre-vallées, séchant la terre.... Et chaque jour il venait des champs et des

bois un subtil changement de voix et de parfums, — dans cette course de l'été septentrional, — changement que le chirurgien, tandis qu'il jetait sa ligne dans les rivières minuscules, notait et sentait. Chaque jour, radieux de vie palpitante, était pourtant comme chargé de souffrance prochaine et annonçait déjà la mort à venir.

Vers la fin d'août un refroidissement subit nous chassa à l'intérieur pour le repas du soir. Puis, autour du feu, il y eut une grande discussion entre le maître et le chirurgien, une espèce de tournoi d'âmes, dont nous étions les témoins silencieux. Car toujours ces conversations du soir, provoquées par un mot dit au hasard, tels les ruisseaux qui deviennent torrents, subtilement réveillaient les pensées profondes et cachées des hommes. Et dans ces profondeurs, comme je l'ai déjà dit, ces deux hommes se mesuraient. Le maître, devenu assez silencieux depuis quelques années, se réveilla, plein de feu. Les coups rapides et légers du chirurgien, qui discutait, comme un maître d'armes fait scintiller son épée, exaltaient tout son être; nous comprîmes que les paroles des adversaires soulevaient le conflit des conflits, le mystère profond de l'âme et du corps. Et le maître, qui avait traduit ses croyances dans son œuvre, par sa vie passée sous nos yeux, ne sortait pas victorieux du combat! Le grand chirurgien avait l'esprit plus vigoureux et plus délié et il avait vu de la vie tout ce que l'on en pouvait voir....

On causa du prochain départ de l'hôte célèbre, que l'on devait escorter en triomphe jusqu'au White River. Mais il ne précisait pas la date, reculant comme si tout n'avait pas encore été accompli. Un soir chaud et empourpré de septembre, les pipes furent allumées; le maître et le chirurgien s'en allèrent ensemble vers l'étang. Cette fois, il n'y avait eu aucune discussion, le chirurgien répugnant à en venir à la dispute frivole avec cette foi du maître qui lui était si précieuse.

— Les fleurs se meurent et annoncent mon départ, dit-il, et cependant, mon cher maître, je m'en vais sans posséder le secret, sans tout comprendre.

— Peut-être n'y a-t-il aucun secret caché. — Et le maître sourit. — Tout est ici étalé à vos yeux.

— Je sais bien, vous avez été pour moi d'une grande bonté, vous avez tout partagé avec moi. Si je n'ai pas surpris le secret, c'est bien par ma faute, par l'impossibilité où je suis de comprendre. Mais, — et le son de la voix, qui avait été gai, se chargea d'amertume, — je sais au moins qu'il y a un secret.

Ils prirent place sur le banc de marbre et regardèrent l'eau, chacun absorbé par ses pensées. Subitement, le chirurgien se mit à parler. Il hésitait, pourtant, comme s'il eût obéi à une force mystérieuse qui le forçait à ouvrir son cœur.

— Mon ami, dit-il, moi aussi j'ai quelque chose à vous dire : la cause des causes, la raison des raisons, — du moins c'est ainsi que je le comprends maintenant. — la raison qui est à la racine de tout, du chagrin, de la défaite, de la main tremblante et de la voix railleuse. Et je voudrais tout vous confier, si vous y consentez.

Le maître leva la tête, mais ne répondit pas. Le chirurgien continua, sa voix tremblait par moments, quoiqu'il parlât lentement, cherchant évidemment à se maîtriser :

— L'histoire est banale, du moins dans notre monde. Vous savez que j'ai travaillé surtout en Europe. Mon père avait les moyens de me donner les meilleurs maîtres et je pouvais prendre mon temps. Ainsi, avant de retourner à Saint-Jérôme, j'ai passé plusieurs années à Paris, à Munich, à Vienne, et ailleurs... Pendant cette absence, j'ai vécu comme les autres, — vous connaissez notre profession, et vous savez ce qu'est la jeunesse. D'après ce que mes amis me racontent de leurs fils, je crois qu'il en est de même aujourd'hui. En tout cas, j'ai travaillé comme un beau diable, et je sauvais les apparences... Oh ! ce n'est pas de tout cela que je voulais vous parler ! J'étais ambitieux, alors. Enfin, il fallut songer au retour, car tout finit ; je m'accordai un congé en Italie comme une dernière joie, et je m'en allai à Naples prendre le bateau pour New-York. Je ne suis jamais retourné à Naples, et il y a de cela juste vingt-six ans. Mais je revois la ville comme si j'y étais ! Cette ruche humaine toute

bourdonnante, les débardeurs travaillant en chantant, la bouche de feu du Vésuve, là-haut. Et la nuit douce et obscure avec le murmure des vagues sur le quai.

Le maître écoutait, les yeux fixés sur l'eau à ses pieds.

— Eh bien, elle était à bord, naturellement, contemplant, elle aussi, la nuit si chaudement obscure et soupirant de songer à tout ce qu'elle laissait derrière elle. Dans ce temps-là, les voyageurs n'étaient pas nombreux... Elle était ma compatriote, et il y avait quelque chose — du moins je le pensais alors — de particulièrement doux dans ses yeux, quelque chose de très fort aussi dans son cœur. Elle était fiancée à un homme quelque part aux Etats-Unis, et elle s'en retournait pour l'épouser. Pour quelle raison se trouvait-elle là? Je n'en sais plus rien, et cela importe peu. Je crois que cet homme était médecin, mais dans quelque petite ville... Je l'aimai !

Le maître quitta des yeux l'étang et, se croisant les bras, regarda fixement le chirurgien.

— Je crois que la pensée de cet autre homme ne me trouble nullement, ne me trouble même pas maintenant. Cela, c'était la part de la brute en moi ; je ne voyais que ce qui se trouvait devant mes yeux. Et je savais, lorsque nous fûmes à mi-chemin de l'Atlantique, que je désirais cette jeune fille comme je n'avais jamais rien désiré jusqu'alors. Elle me troublait, âme et corps. Si elle n'eût été qu'une jeune fille ordinaire, tout eût pu se passer autrement. Est-ce qu'on sait jamais?... Mais chez elle il y avait une puissance qui m'électrisait. Je n'ai jamais connu homme ou femme qui, autant qu'elle, aspirât aux grandes choses. Probablement l'homme qu'elle devait épouser n'eût guère satisfait son ambition... Il y a en Amérique tant de ces affaires de cœur lorsque l'on est trop jeune pour comprendre ce que l'on promet... A mesure que les jours passaient, nous savions mieux à quoi nous en tenir, mais nous n'en parlions pas. Sans doute trouvait-elle en moi cette espèce de puissance qui manquait à l'autre. Je devais accomplir de grandes choses, et elle m'y poussait. J'en ai accompli quelques-unes. Seulement, ce fut à un moment où elle avait disparu et où je n'avais plus

besoin d'elle.... Mais, alors, j'avais besoin d'elle, et je l'ai prise, voilà tout.... Les détails de l'affaire sont vagues maintenant et bien oubliés ; puis, en quoi peuvent vous intéresser les amours d'un jeune homme ? Avant l'arrivée, nous étions d'accord. Je lui dis qu'elle eût à abandonner l'autre et à m'épouser. Nous ne nous sommes pas payés de mots, ni elle ni moi ; nous avons regardé la situation bien en face. Elle aimait à voir les choses sous leur vrai jour ; et c'est très rare chez les femmes. Enfin, le dernier jour, elle me demanda de la laisser à elle-même, promettant de m'écrire. Puis, avec un baiser, nous nous séparâmes, tandis que nous voguions encore.

Tous les frères avaient quitté la cour et les arcades, où ils s'étaient promenés, et le vieux Sam éteignit les lumières de l'auberge. Mais les deux hommes auprès de l'étang ne bougèrent pas. La chaude brise de l'ouest plissait l'eau à leurs pieds.

— Mon père se trouva au quai pour me recevoir ; vous savez qu'il était, avant moi, chirurgien en chef de Saint-Jérôme. Ma mère était avec lui et elle m'embrassa... Mais je ne songeais qu'à cette lettre, qui sûrement me parviendrait. C'était sûr. Eh bien, elle est arrivée.

L'homme silencieux, qui écoutait, baissa la tête et le chirurgien songeait à sa grande passion morte. Enfin, le maître souffla d'une voix presque perdue dans la nuit :

— L'avez-vous rendue heureuse ?

Le chirurgien ne répondit pas tout de suite.

— L'avez-vous rendue heureuse ? répéta le vieillard, et cette fois sa voix trembla tellement que son compagnon le regarda étonné. Et dans ces yeux sombres, il lut quelque chose qui le fit tressaillir. Alors, avec sévérité, le maître lui demanda une troisième fois :

— Dites-moi, l'avez-vous rendue heureuse ?

C'était la voix de quelqu'un qui avait le droit de savoir, et le chirurgien répondit lentement et faiblement :

— Heureuse ? Dieu non ! Peut-être, dans les commencements, pendant la lutte. Mais après, il y avait trop, trop de

choses dans ma vie. Tout s'en alla : inspiration, amour. Je lui ai brisé le cœur, et elle m'a quitté. Voilà, voilà ma raison...

— C'est, en effet, la raison de tout. Car vous avez tout pris; elle vous donna tout, et, à votre tour, que lui avez-vous jamais donné?

— Rien, Elle est morte.

— Je le sais, elle est morte.

Le maître s'était levé et, les bras croisés, se tenait devant son hôte, un regard de pitié dans les yeux. Le chirurgien se couvrit la figure de ses mains, et après un long silence, il dit :

— Et vous saviez tout?

— Oui, je le savais.

— Et le sachant, vous m'avez accueilli ici? Vous m'avez ouvert votre maison, vous m'avez guéri, vous m'avez rendu ma vie?

Et, d'une voix ferme, le maître dit :

— Je savais, et je vous ai rendu votre vie. Puis, au bout d'un moment, il ajouta plus doucement : Vous et moi, nous ne sommes plus des jeunes gens aux passions vives, qui tranchent de pareilles questions dans la haine. Nous ne pouvons nous quereller pour une femme... Elle fit son choix : souvenons-nous en ! Il y a ce mois-ci vingt-six ans. Nous avons vécu nos vies, vous et moi, avec ce qu'elles ont contenu de bien et de mal. Pourquoi ajouterions-nous une seconde fois la passion au chagrin?

— Et, cependant, sachant tout, vous m'avez accueilli?

— Oui ! s'écria le vieillard presque avec fierté. Et je vous ai fait ce que vous étiez jadis... quand elle vous aimait... un homme plein de puissance.

Alors ils restèrent sans parole devant les faits : l'un avait tout pris, et l'amour si doux s'était tourné en amertume dans son cœur ; l'autre avait tout perdu et l'amertume s'était changée en bonté. Après une longue pause, le chirurgien dit avec timidité :

— Tout aurait pu être si différent pour elle avec vous ! Vous l'aimiez davantage.

Un sourire plein de compassion illumina le visage du maître, tandis qu'il répondait :

— Oui, je l'aimais mieux.

— Et tout pour vous a été changé ensuite ?

— Tout a été changé ; j'aurais pu, moi aussi, avoir mon Saint-Jérôme — et la gloire. Mais je suis venu ici avec mes jeunes gens. Et ici, s'il plaît à Dieu, je mourrai.

Alors le vieux maître resta silencieux, sa figure reflétant le rêve de la vie, comme elle fut, comme elle eût pu être ; de son côté le grand chirurgien de Saint-Jérôme réfléchit à des choses auxquelles jusqu'alors il n'avait jamais pensé. La brise de la nuit mourut et le froid de cette saison de transition se fit sentir. Les étoiles scintillèrent toutes proches de la terre et tout se tut dans la paix des mystères. Le maître regarda l'homme à côté de lui et dit tranquillement :

— Tout ce qui est est bien. Tout est bien.

Enfin le chirurgien se leva et se tint devant le maître :

— J'ai découvert le secret, dit-il, et maintenant il est temps que je parte.

Il traversa la cour et disparut dans l'auberge, tandis que le maître restait auprès de l'étang, avec, sur son visage, l'impression calme d'un vieillard qui a vu la vie tout entière et qui l'a comprise...

Au matin, on s'étonna du départ subit du Dr Norton, jusqu'à ce qu'il fût annoncé que le grand chirurgien avait été rappelé d'urgence à la ville.

Un hiver, les frères apprirent que la vieille auberge avait été complètement détruite par le feu, un jour de décembre cruellement froid, où les conduites d'eau étaient gelées. Et le maître, devenu sourd, surpris dans sa chambre éloignée, avait été brûlé, asphyxié plutôt. L'auberge était à demi vide, car c'était la période des fêtes, et quand ceux qui s'y trouvaient

parvinrent à la chambre du vieillard, ils le trouvèrent étendu sur sa chaise longue près de la fenêtre, les paupières abaissées sur les yeux sombres et la figure calme comme dans le sommeil ou la rêverie. On chercha en vain ce qui avait causé l'incendie. Pourquoi chercher les raisons des choses ?

Toutes ces belles collines que nous aimions tant à contempler sous les brumes du soir, le maître les avait laissées à l'état d'hectares et d'hectares de forêt. Et l'école fut continuée au même endroit, les frères se cotisèrent pour que le travail s'accomplît. Mais l'auberge ne fut jamais rebâtie. Les ruines noires furent enlevées et le jardin, entouré d'une ceinture de sapins; recouvrit tout l'espace où elle s'était élevée ; le côté de l'ouest pourtant resta ouvert et de là se pouvait voir l'Entre-vallées.

Et quand tout fut prêt, — embaumé et joyeux de fleurs, — on inhuma le maître auprès de l'étang, là où il aimait à s'asseoir au milieu des frères. Sur une plaque on grava ces mots :

LE MAITRE DE L'AUBERGE.

ROBERT HERRICK.

Traduit de l'anglais par Jeanne Mairet (M^{me} Charles Bigot).



VARIÉTÉS

L'original d'un des personnages
les plus célèbres créés par George Eliot.

The true story of George Eliot, by William Mottram. London, Francis Griffiths.

Le voyageur admirateur d'*Adam Bede* qu'un pèlerinage conduit jusqu'à la petite chapelle wesleyenne de Wirksworth (Angleterre centrale) lit avec respect ces mots gravés sur une tablette de marbre blanc :

A LA MEMOIRE DE
ELISABETH EVANS

Connue dans le monde sous le nom de Dinah Morris,
Ses nombreux amis.

Durant de longues années elle proclama
Sous le libre ciel, dans le sanctuaire,
Et en allant de maison en maison,
L'amour du Christ.

Elle mourut dans le Seigneur le 9 Nov. 1849
Agée de 74 ans.

Prenez *Adam Bede*, relisez les épisodes relatifs à Dinah Morris, ces passages « qui semblent écrits de la même main que le livre de Ruth¹ » : et vous ne vous étonnerez pas de

¹ Vicomte E.-M. de Vogüé, *Le roman russe*. (Avant-propos.)

l'intérêt qu'éveille en Angleterre tout détail inédit concernant la femme véritablement sainte dont le souvenir inspira George Eliot, quand le grand romancier créa une des plus admirables figures que nous ait données son génie. Après tant de critiques anglais, français, allemands, il serait superflu de tenter l'analyse du charme évangélique, de la puissance de séduction religieuse qui émane de cette figure, connue d'ailleurs, de tous ceux qui lisent. Je me bornerai à rappeler ici que le pénétrant critique italien Gaetano Negri ne voit, dans toutes les littératures, que le personnage de Federigo Borromeo, des *Promessi sposi*, qui puisse être mis en parallèle avec celui de Dinah Morris ; et encore préfère-t-il au grand prélat milanais la petite méthodiste anglaise. Tous les lecteurs d'*Adam Bede* ont certainement gardé le souvenir de cette scène de la prédication en plein air, unique dans l'histoire du roman, et où les moindres détails concourent à créer une émotion religieuse d'un caractère si authentique et si pur :

« Elle ne tenait pas de livre dans ses mains, qu'elle laissait tomber devant elle, négligemment croisées, tout en arrêtant sur l'assistance le regard de ses yeux gris. Les branches feuillues la protégeaient des rayons du soleil qui allait disparaître à l'horizon ; et dans la tranquille lumière, le coloris délicat de son visage semblait prendre quelque chose de plus vif en même temps que de calme, comme les fleurs vers le soir. »

George Eliot elle-même explique dans son journal la genèse du célèbre roman où Dinah Morris joue un si grand rôle.

« L'idée première d'*Adam Bede*, dit-elle, me fut suggérée par une anecdote que me conta ma tante Samuel Evans, la méthodiste (femme du frère cadet de mon père). Etant en séjour chez nous, à Griff, en 1839 ou 1840, elle me narra un jour comment elle avait jadis visité dans sa prison une condamnée à mort, jeune femme pauvre et inculte qui avait tué son enfant et refusait d'avouer son crime. Ma tante avait passé toute la nuit en prière avec la pauvre créature, jusqu'à ce qu'enfin la malheureuse, dans une crise de larmes, fit des aveux com-

plets. Ma tante prit place à côté d'elle sur la charrette qui la conduisait au gibet....

» Cette histoire, et l'émotion que son souvenir provoquait encore chez ma tante, continue George Eliot, firent sur moi une impression profonde ; jamais je n'oublierai l'après-midi où elle me la raconta. Je ne crois pas, néanmoins, en avoir parlé à personne pendant nombre d'années, jusqu'au jour où, en décembre 1856, l'idée me vint de raconter l'épisode à George¹. Je venais alors de commencer à écrire les *Scènes de la vie du clergé*. George fut frappé du parti que l'on pouvait tirer, au point de vue littéraire, de la scène de la prison. Il me conseilla de faire une nouvelle à l'aide des souvenirs de ma tante, à commencer par celui que j'ai rapporté tout à l'heure.... »

Usant du droit qu'a le romancier de repétrir la réalité comme bon lui semble, George Eliot modifia grandement, non seulement l'aspect extérieur de son modèle, mais encore sa manière d'être, et, dirai-je, le son particulier que rendait son âme. Nous ne retrouvons pas, dans le personnage réel, l'onction divine, l'incomparable suavité du personnage imaginaire ; mais bien son zèle pieux, sa ferveur, et son inépuisable charité.

Elisabeth Evans, la tante de George Eliot, était de très petite taille. Le regard intense de ses yeux noirs disait l'ardeur de sa vie intérieure, et son très réel talent oratoire semble avoir été fait de véhémence plutôt que d'onction. A en croire les contemporains, elle possédait à un degré rare ce don merveilleux de remuer les âmes qui est fait surtout de l'ardente sympathie que l'on ressent pour elles. Quiconque l'avait entendue prêcher, ne fût-ce qu'une fois, ne l'oubliait pas de sa vie. Etant donnés les besoins d'une époque très intellectualiste, il est à croire que la théologie, absente du christianisme de Dinah Morris, tenait au contraire dans celui d'Elisabeth Evans une très large place, et que dans cette théologie, Satan, l'enfer et ses peines éternelles occupaient un poste d'honneur. Dans la piété d'alors, même chez les plus doux, entraînait un zèle amer, un appétit d'inexo-

¹ George Lewes, premier mari de George Eliot.

rables rétributions que les chrétiens d'aujourd'hui n'éprouvent ni ne comprennent plus. Bornant à la vie terrestre la miséricorde divine, la théologie du temps ne pouvait transiger sur la nécessité d'une conversion immédiate; de là ses appels si tragiques à des pécheurs que quelques années, ou peut-être seulement quelques heures, séparent d'une irrévocable damnation.

« Ma tante, dit George Eliot non sans une pointe de malice, ne pouvait se retenir de prêcher en temps et hors de temps. » Mais ce zèle parfois intempestif, dont elle-même eut sans doute à souffrir, n'empêcha point la jeune fille au regard souverainement intelligent de descendre jusqu'au fond de ce cœur et d'en apprécier les merveilleuses richesses d'amour. Aussi, malgré quelques froissements inévitables, rares d'ailleurs et sans gravité, George Eliot conserva-t-elle toujours à sa tante une affection profonde.

Impossible de parcourir la vie d'Elisabeth Evans (avant son mariage Elisabeth Tomlinson) sans que reviennent à la mémoire les vies de saintes telles que nous les racontent les anciennes légendes. C'est, dans l'enfance, la même ferveur; plus tard le même détachement du monde, et aussi les mêmes événements miraculeux. Agée d'un an à peine, elle fut vouée à Dieu par sa mère mourante, qu'un méthodiste du voisinage, « poussé par l'Esprit », était venu réconforter au moment du terrible passage. La malade, jusque-là très troublée, mais dont les angoisses se dissipaient aux paroles de paix et de pardon, et qu'inonda enfin une joie divine, s'écria au moment d'expirer : « Le Seigneur vous a envoyé ici pour me montrer le chemin du salut ! » Elle eut encore le temps de consacrer son enfant au service de Dieu, puis ses yeux se fermèrent.

Dans cette consécration solennelle, Elisabeth Tomlinson voyait le premier des nombreux miracles qui devaient, comme autant de jalons posés par une main divine, marquer tout le cours de son existence. Elle parlait peu, d'ailleurs, de ces interventions surnaturelles, craignant, même dans un temps moins rebelle au merveilleux que le nôtre, de n'être pas comprise, et de faire

ainsi, la plupart du temps, plus de tort que le bien. Elle se contentait comme Marie, « de garder ces choses dans son cœur. »

L'enfance d'Elisabeth ne connut guère de jours ensoleillés. La femme que son père épousa en secondes noces témoignait peu de tendresse à la petite fille, dont les meilleures heures se passaient sur les bancs de l'église du village. Le regard fixé sur le prédicateur, Elisabeth buvait des paroles qui remplissaient son cœur d'une ferveur mystique d'autant plus intense que son intelligence les comprenait moins. Combien le brave pasteur de campagne, que devait souvent désoler la tiédeur de ses ouailles, prévoyait peu le sort réservé à ses exhortations ! Elles servaient à former un caractère que le génie, plus tard, ferait vivre de cette vie immortelle que lui seul a le pouvoir de donner. Et qui dira les millions d'âmes qu'a fortifiées, enrichies, la noble Dinah Morris, fille du cœur et du cerveau de George Eliot ? Nombreux dès la première heure, les lecteurs de ses livres, grâce à l'énorme diffusion de la langue anglaise, sont aujourd'hui légion. Tous, certainement, valent un peu mieux pour avoir écouté, par l'intermédiaire du grand écrivain, Dinah Morris parler aux villageois réunis sous le grand sycomore, pour l'avoir vue balayer la chambre de la vieille Lisbeth, caresser la petite Totty, ou serrer entre ses bras, dans la prison, Hetty la réprouvée.



Le père d'Elisabeth eut, de son second mariage, plusieurs autres enfants. A cette époque, dans les campagnes anglaises, la vie était particulièrement dure. Le travail du chef de famille ne suffisant plus aux besoins de la maisonnée, la fille aînée dut céder aux plus jeunes sa place à la table de famille trop maigrement servie ; elle s'engagea dans la ville voisine, à Derby, en qualité de petite domestique. Elle avait à peine quatorze ans. Ses maîtres, apparemment, n'eurent qu'à se féliciter de la façon consciencieuse dont elle lavait les planchers et faisait cuire la soupe, car ils la gardèrent sept ans à leur service, jusqu'au moment où elle se rendit à Nottingham comme raccommodeuse de dentelles.

Dans les fabriques de dentelles, le raccommodage occupe de nombreuses ouvrières. Les fils si fins tendus sur les métiers se rompent facilement, aussi chaque pièce doit-elle passer par les mains de la raccommodeuse, qui l'examine et remédie aux dégâts. Les ouvrières spécialisées dans cette branche du métier, qui exige de l'adresse et du goût, forment une élite où Elisabeth fut bientôt en bon rang. Mais son développement spirituel, loin d'être aussi rapide que ses progrès professionnels, subissait un temps d'arrêt ou même de recul. A sa ferveur enfantine avait succédé une phase d'indifférence ; cette indifférence, peu à peu, se transforma en mondanité. Tourmentée du besoin passionné d'être heureuse, la jeune fille cherchait le bonheur là où ses compagnes semblaient le trouver, dans les plaisirs, les danses, les jeux de hasard ; et la soif de son âme, loin de s'apaiser à ces sources troubles, ne faisait que grandir. Enfin vint un jour où, à la voix d'un prédicateur méthodiste, elle se convertit pour la seconde fois, pourrait-on dire, et retrouva d'un coup l'ardente piété de ses premières années.

« J'avais rompu entièrement avec les plaisirs du monde et avec mes anciens camarades, dit-elle dans son autobiographie. Je crus aussi devoir renoncer, dans ma toilette, à tout ornement superflu : je me débarrassai des fleurs artificielles que j'avais portées jusqu'alors, ainsi que de mes dentelles ; je coupai mes boucles ; et tout cela me procura un plaisir inexprimable. Je sentais avoir mieux à faire, de mon argent et de mon temps, qu'à suivre les usages et les modes d'un monde de vanité. »

Et cette jeune fille de vingt et un ans, sans s'occuper des moqueries ni des sourires de pitié de ses compagnes, adopte pour le reste de ses jours le costume des quakeresses : la robe noire, le châle blanc, le bonnet de mousseline, plus un grand chapeau en forme de seau à charbon, assez semblable à celui que portent aujourd'hui les officières de l'Armée du salut.

Dès lors ses heures de loisir sont consacrées à la prédication de l'Evangile ainsi qu'à la visite des pauvres et à celle des malades. Ces visites n'étaient pas sans danger dans un temps où l'on ignorait les règles les plus élémentaires de l'hygiène. Dans le

premier quart du dix-neuvième siècle, des épidémies meurtrières décimèrent, à différentes reprises, la population de Nottingham. Une année que le typhus faisait rage, la jeune méthodiste en fut atteinte, et dans l'ardeur de son enthousiasme religieux, elle pratiqua d'instinct, avec un plein succès, les méthodes que les modernes Américains ont baptisées du nom de *Christian Science*. Guérie sans le secours d'aucun médecin, elle entra à peine en convalescence, que déjà elle se mettait en route pour la ville de Derby, où on la réclamait pour prêcher et présider des réunions de prières.



Aux assises de Pâques, en cette année 1802, onze personnes, à Nottingham, furent condamnées à mort. La mansuétude souvent excessive dont nous usons aujourd'hui à l'égard des criminels nous rend doublement révoltante la barbarie des coutumes judiciaires d'il y a une centaine d'années. C'est avec épouvante qu'on lit dans les chroniques du temps qu'un petit garçon de dix ans fut pendu haut et court pour s'être approprié un mouchoir de soie, et qu'une femme abandonnée par son mari, chargée d'enfants, ayant volé une pièce de calicot à un étalage, fut pendue, elle aussi, et conduite au gibet avec son dernier né dans les bras.

Sur les onze condamnés de Nottingham, dix avaient à expier de semblables peccadilles. Seule une jeune femme de 19 ans, Mary Voce, était coupable d'un meurtre : elle avait tué son enfant nouveau-né. Bien que pendant son procès elle n'eût témoigné aucun repentir, la malheureuse était si abandonnée, si totalement destituée d'appui et de réconfort, que la sensibilité populaire fut remuée dans ses profondeurs, comme en témoigne une complainte du temps, touchante explosion de la pitié anonyme et collective qui s'inscrivait en faux contre l'implacable rigueur des tribunaux d'alors. A cette époque barbare, encore si près de nous, la charité, heureusement, ne chômait pas plus qu'aujourd'hui. Les méthodistes, entre autres, se consacraient tout spécialement à la visite des prisonniers, Souvent, à force de charité, de sympathie, ils réussis-

saient à toucher leur cœur, et adoucissaient leurs derniers moments par l'espérance d'un bonheur éternel promis à leur repentir.

Dans le cas de Mary Voce, la hâte s'imposait. La jeune femme, condamnée le vendredi soir, devait être exécutée le lundi au petit jour. Les méthodistes multiplièrent les démarches auprès des autorités, et permission fut donnée à deux femmes de leur secte de pénétrer dans la cellule où était enfermée l'infanticide, pour passer auprès d'elle les vingt-quatre heures précédant son exécution.

Elisabeth était une de ces deux femmes. Sa frémissante sympathie pour les douleurs d'autrui lui fit traverser, pendant ces vingt-quatre heures, une véritable agonie. Tandis qu'elle exhortait la malheureuse, priant à haute voix, non pas avec elle, car Mary Voce restait en apparence insensible, mais auprès d'elle et pour elle, ses frères, les autres méthodistes, étaient eux aussi, réunis en prière. Le lundi matin vers deux heures une voix mystérieuse avertit l'un d'eux que leurs supplications étaient exaucées et qu'ils avaient obtenu le salut de la pécheresse. A partir de ce moment, en effet, le cœur de la pauvre fille parut s'amollir. En même temps que l'aube dans la prison, une grande paix entra dans son cœur, et on l'entendit s'écrier : « Je suis heureuse ! le Seigneur m'a pardonné, je vais être reçue au ciel ! »

Peu après le shériff de Nottingham, accompagné du gouverneur de la prison que suivait le bourreau, pénétra dans la cellule. La sentence lue à haute voix à la prisonnière fut reconnue par elle juste et méritée. De ses propres mains, elle aida le bourreau à lui passer la corde autour du cou, puis elle monta sans défaillance sur la charrette qui attendait à la porte. Elisabeth prit place à côté d'elle. Pendant toute la durée du funèbre voyage, elle ne cessa de prier et d'encourager la pauvre fille qui s'avavançait lentement vers une mort affreuse au milieu des cahots de la charrette qu'entourait une foule de curieux accourus de tous les points du comté. Une procession composée d'une centaine de méthodistes avançait aussi en chantant des

hymnes. Cependant une ferveur radieuse illuminait le visage de la condamnée, qui proclamait à haute voix sa joie d'être sauvée pour l'éternité. Au dernier moment, à l'instant où son corps allait flotter dans le vide, on l'entendit encore s'écrier : « Gloire à Dieu ! Gloire, gloire ! »

↓

Telle est, dans sa tragique simplicité, l'histoire que la future George Eliot entendit un jour raconter à celle qui avait joué dans le douloureux drame un rôle si important. La jeune méthodiste, à qui la conversion de Mary Voce avait donné une sorte de célébrité, fut dès ce jour réclamée pour prêcher et faire part à d'autres du riche trésor de ses expériences religieuses. « Ce furent des jours bénis, lit-on à cette date dans son journal ; je puis à peine me les rappeler sans pleurer. Il me semblait vivre entre le ciel et la terre. A cause de mon corps, je n'étais pas dans le ciel, ni sur la terre à cause de mon âme : la terre était pour moi le marche-pied des cieux. »

C'est dans une réunion religieuse en plein air que Samuel Evans (le Seth Bede du roman de George Eliot) vit pour la première fois celle qui devait plus tard devenir sa femme. Il ne la gagna pas sans peine. La jeune apôtre ne croyait pouvoir, sans être infidèle à son apostolat, écouter l'appel de l'amour. Mais l'amoureux plaida sa cause avec tant de ferveur, il sut si bien persuader à celle qu'il aimait qu'un mari comme lui serait pour son œuvre religieuse le plus précieux auxiliaire, et qu'avec le secours d'un chevalier servant elle lutterait avec plus de succès pour ce droit de parler en public contesté aux femmes par les mœurs du temps, qu'Elisabeth se laissa convaincre. Elle n'eut pas à s'en repentir, puisque, quarante-six années durant elle fut la plus heureuse des femmes et des mères. Loin cependant de s'enfermer dans son bonheur domestique, elle poursuivit avec autant de zèle que par le passé son œuvre d'évangélisation. C'est ainsi qu'en 1809 nous la voyons prêcher à Wootton, le charmant village où J.-J. Rousseau en exil reçut l'hospitalité de Hume. Accompagnée de son mari, qui lui aussi prenait quelquefois la parole dans ces séances d'édification

mutuelle, elle se rendait pédestrement de village en village, à travers les sentiers de cette campagne anglaise où tout parle de calme, de sérénité et de paix.

Au point de vue matériel, les affaires du ménage prospéraient, surtout depuis que Samuel Evans, ayant inventé un nouveau métier à tisser, s'était transporté avec sa famille dans la petite ville de Wirksworth, où il pouvait plus facilement tirer parti de sa découverte. Les jours ouvrables, une grande activité régnait au logis, car M^{me} Samuel Evans était aussi scrupuleuse ménagère qu'épouse et mère soucieuse du bien-être des siens. Elle ne croyait pas avoir fait assez pour son mari en favorisant ses progrès spirituels, comme il arrive à de saintes femmes qui estiment, selon l'amusante expression de l'une d'entre elles, « que la cuisine est trop loin du ciel pour qu'il convienne de s'y attarder. » Il ne lui semblait pas indifférent que la soupe sentit le brûlé ou que les chaussettes de son époux eussent le trou aux talons. Du reste, on aurait dit qu'en sa présence choses et gens se mettaient spontanément à leur place ; de sorte qu'on ignorait chez elle ces impitoyables remue-ménage qui font parfois regretter que certaines maîtresses de maisons n'aient pas un peu moins de vertus.

Le dimanche, jour où le travail proprement dit chôrait rigoureusement, selon les prescriptions bibliques, on n'était guère moins occupé, les exercices spirituels remplaçant alors le labeur matériel ; et ce n'est pas sans épouvante que l'on suit heure par heure le programme de cet écrasant « jour du repos. »

Le samedi soir, tout était préparé pour que rien ne vînt troubler le cours paisible de la journée du lendemain. Sur la table du salon on avait rangé toute une collection de livres pieux : plusieurs bibles, les hymnes de Wesley, un dictionnaire des termes employés dans les livres sacrés, une concordance, différents commentaires. Dès quatre heures du matin, après une tasse de thé prise en famille, commençaient les pieux exercices, lecture, chant, prières, discussion de tel ou tel texte. Vers sept heures, on voyait arriver un à un des voisins qui venaient se joindre aux membres de la famille Evans pour un culte en commun. A

huit heures, on déjeunait ; à neuf, on faisait un second culte. Puis les enfants du voisinage se réunissaient pour un cours d'instruction religieuse fait par Samuel Evans, tandis qu'Elisabeth se rendait à pied à Wirksworth pour présider, elle aussi, une école du dimanche. Une trêve d'environ deux heures, à midi, permettait de diner, puis on repartait pour un culte en plein air dans quelque village souvent situé à une grande distance ; la course se faisait à pied, les moyens de transport étant rares et dispendieux. La visite des malades, office pour lequel Elisabeth Evans avait un don tout particulier, absorbait le reste de la journée. Souffrance et tristesse, affirmaient ceux d'entre les contemporains qui avaient eu le privilège d'être soignés ou consolés par elle, semblaient fuir au bruit de son pas léger ou au contact de ses mains douces.

Durant trente années, elle se prodigua de la sorte à Wirksworth et dans les environs, de sorte que le souvenir de cette sainte des temps modernes, auquel le génie a donné un incomparable éclat, demeure pour toujours lié à l'antique petite ville, si pittoresque avec ses cottages groupés autour de sa vieille église aux pures formes ogivales.

Elle est maintenant couchée dans le cimetière paroissial, sans qu'il soit possible de déterminer le lieu exact de son repos, car, au moment de mourir, elle demanda qu'aucun monument ne fût érigé sur sa tombe. « Je désire, dit-elle à ses enfants groupés autour de son lit, que votre argent soit employé à secourir les vivants, et non pas à glorifier les morts. »

Pourtant un monument devait être élevé à sa mémoire, « monument plus durable que le bronze et plus pur que le marbre le plus immaculé », dit M. William Mottram en faisant allusion à l'admirable figure créée à sa ressemblance par le génie de George Eliot. Il dit vrai. En conférant à ce beau caractère une impérissable vie, le grand écrivain a enrichi sa race et toute l'humanité d'un inestimable trésor. Malgré le vœu de son humilité, Elisabeth Evans, la sainte femme, vivra dans le souvenir des hommes.

J. DE MESTRAL-COMBREMONT.

LA FILLE ADOPTIVE DE MONTAIGNE

La fille d'alliance de Montaigne: Marie de Gournay, par Mario Schiff, chargé de cours à la faculté des lettres de Florence. In-16. Paris, Champion.

La Bibliothèque littéraire de la Renaissance, dirigée par MM. P. de Nolhac et L. Dorez, vient de s'enrichir d'un petit volume, œuvre d'érudition et de littérature à la fois, que goûtera le public et qui satisfera la critique la plus exigeante. M. Mario Schiff, professeur à Florence, mérite qu'on dise de lui : *Omne tulit punctum*, puisqu'il a bien rempli cette double condition, de pouvoir plaire et aux savants et aux amateurs.

Sur la fille adoptive de Montaigne, il n'y avait peut-être rien à dire d'entièrement nouveau ; mais il fallait, en résumant l'essentiel, insister sur ce que les biographes n'ont pas assez dit et glisser sur ce qu'ils ont un peu trop rebattu. M. Mario Schiff a finement dosé l'un et l'autre dans une juste mesure qui fait la distinction de son opuscule.

Les mystifications dont Marie de Gournay fut victime sont célèbres ; notre auteur n'en recommence pas, après Tallemant des Réaux, la narration explicite trop longue et trop connue ; mais il prend plaisir à rappeler que cette commère de Tallemant, « moins injuste et moins mauvaise langue qu'on ne l'a dit », accordait à la vieille fille de la générosité et de la force d'âme. Elle a chaleureusement défendu ses bons amis les Jésuites, qu'elle croyait calomniés ; et elle se montra toujours bonne au fond sous les rudesses de la forme.

Il faut avouer que sa lettre à Juste Lipse sur la mort de Montaigne est ridicule : « J'étais sa fille, je suis son sépulcre ; j'étais son second être, je suis ses cendres.... » Mais cette sincère em-

phase partait de l'excès de son culte et de son affection. De même lorsqu'elle a publié, d'après un manuscrit de son invention, de soi-disant vers de Ronsard corrigés et refaits par elle, il fallait que le faux fût singulièrement audacieux pour avoir scandalisé Colletet dans un siècle qui n'était pas très sévère sur la critique des textes. « Passionnée que je suis au respect de la mémoire de ces excellents génies anciens et nouveaux en la splendeur desquels le ciel a communiqué à la terre un des rayons de sa puissance et de sa gloire », j'ai recueilli « une vingtaine des plus riches pièces de Ronsard... qu'on m'assure avoir été n'a guères trouvées en son cabinet et corrigées de sa dernière main », et je publie l'ancien et le nouveau texte « teste à teste... pour reprocher l'insolence des ennemis de la mémoire de ce poète ; de s'amuser à faire tant de bruit pour quelque manquement de versification, seul défaut de ses œuvres, lequel il a si facilement réparé quand il lui a plu... » La fervente admiratrice de Ronsard le falsifiait donc par pitié. Il est curieux de voir cette implacable ennemie de Malherbe suivre, en dépit qu'elle en eût, le mouvement de son siècle et devenir, dans ses dernières publications, de plus en plus « classique. »

La nature s'est-elle trompée en faisant d'elle une femme ? Certes, elle a des traits plus virils que féminins. Son style est cru, vert, pétulant ; volontiers elle traite ses adversaires de « buffles » et de « veaux » ; mais M. Mario Schiff remarque qu'elle a une décence relative d'expression, qu'elle évite les vocables « libertins » et qu'elle se rend à elle-même ce témoignage « d'avoir tors le nez » aux mots trop « fripons » des auteurs qu'elle avait à citer. Elle était atteinte, à un degré exceptionnel, du *morbus lilerarius*, plus rare chez les femmes que chez les hommes, qui trouve aux peines les plus vives une consolation dans la joie de leur donner une forme littéraire ; mais elle a réellement éprouvé ces peines.

... Voici donc mes deffaux : je suis d'humeur bouillante,
J'oublie à peine extrême une injure preignante,
Je suis impatiente et subjecte à courroux...

Mes bonnes qualités prendront ici leur place :
Les lois de l'équité d'un saint respect j'embrasse.
J'ay l'entregent modeste et de l'honneur j'ay soin.
Je n'aime pas l'argent que pour le seul besoin.
Que si j'ay ce deffaut d'aimer un peu la gloire,
L'ambition au moins me cède la victoire...

C'est-à-dire : je ne suis pas ambitieuse. Ces vers ne sont pas fameux. En prose, M. Mario Schiff a fait ce portrait de la demoiselle : « Les passionnés et les sincères ont toujours été une proie facile pour les moqueurs. Bas-bleu, féministe, éprise de ses chats, polémiste imprudente, Marie n'avait pas, pour se défendre, la beauté... Son ami le cardinal Du Perron répondait à ceux qui l'interrogeaient sur la vertu de la demoiselle, qu'il suffisait de la regarder pour en être convaincu. » Sa véritable originalité est d'avoir à tout propos défendu la femme et les femmes contre l'injuste dédain des hommes. Pour elle, l'homme et la femme sont des créatures équivalentes. Tous deux étant nécessaires à la propagation de l'espèce, aucun des deux ne doit l'emporter sur l'autre. Il convient d'accorder aux femmes le bénéfice de l'égalité. « Cette façon de voir, en un temps où la majorité des hommes pensait ce que Molière devait exprimer plus tard dans les *Femmes savantes*, indique une réelle indépendance de jugement et un grand courage. »

M. Mario Schiff estime que les critiques littéraires qui se sont occupés de Marie de Gournay « n'ont pas fait, de ses traités en faveur des femmes et des nombreuses déclarations de féminisme qui émaillent ses ouvrages, le cas qu'il en fallait faire. » Il choisit donc, pour les réimprimer en appendices, le *Traité de l'égalité des hommes et des femmes* (1622) et le *Grief des dames* (1626). A ces deux textes établis avec une docte et minutieuse exactitude, un autre appendice ajoute les variantes et additions de l'*Ombre* et des *Avis ou Présents de Mademoiselle de Gournay*, d'après les éditions de 1626, de 1634 et de 1641.

PAUL STAFFER.





CHRONIQUE PARISIENNE

Nouvelle crue de la Seine. — Le chemin de fer souterrain Nord-Sud; ses avantages sur le Métro. — Quelques peintres du Salon d'automne; l'art décoratif de Munich. — La Sorbonne contre *Agathon*. — Une élection à l'Académie Goncourt.

La saison d'hiver, décidément, débute mal. Après une grève de chemins de fer qui a mis en alarme le pays entier et qui, même terminée, laisse l'avenir chargé de nuages, nous voici de nouveau exposés à l'inondation. Nous avons tout lieu de craindre, au moment où j'écris, le retour d'un désastre comparable à celui qui s'est abattu sur nous au mois de janvier. Le désastre est même déjà, dans la banlieue, un fait accompli; nombre de petits propriétaires sont obligés de fuir devant le lent envahissement des eaux, de quitter de nouveau leur maisonnette dont la remise en état, réalisée à grands frais, avait demandé toute l'année. Un tel acharnement du malheur défie toute résignation.

On a reproché au gouvernement de n'avoir pas hâté les travaux qu'on avait décidé d'entreprendre et qui devaient protéger Paris contre un retour du fléau. Il pourrait répondre que les travaux d'une réelle efficacité à cet égard, — comme la dérivation du cours du fleuve en amont, — ne pouvaient être exécutés dans l'espace d'un an, et que ceux qui auraient pu l'être ne pouvaient offrir qu'une protection bien illusoire. Comment empêcher, en effet, les infiltrations par le sous-sol? Et s'il est vrai que la Seine ne pourrait envahir la ville par la surface si l'on avait surélevé les parapets, n'a-t-elle pas prouvé qu'elle savait tourner la difficulté? A la Chambre, un député de droite pressait naïvement le ministre des travaux publics de « rassurer les habitants d'Auteuil, inquiets des progrès du fléau. » Il ne faut assurément pas être fataliste, mais que pourraient les paroles d'un

ministre, même les plus encourageantes, contre les ravages d'un élément déchaîné?

— Parmi les méfaits que la précédente crue comptait à son actif, un des plus graves fut le dommage causé aux travaux du chemin de fer souterrain Nord-Sud. On se rappelle que, par suite de la rupture d'un égout, les flots de la Seine s'étaient déversés dans le chantier, dont ils occupèrent plusieurs semaines le long boyau sur tout son parcours. Les eaux retirées, le travail fut repris activement, mais les effondrements nécessitaient de grosses réparations et la ligne Nord-Sud n'a pu être inaugurée que dans les premiers jours de novembre.

Les nombreux Parisiens qui ont tenu, dès le lendemain, à visiter la nouvelle ligne, n'oubliaient pas que le fleuve les avait précédés dans cette visite, et une telle pensée leur causait même un léger frisson pendant la traversée du tube Berlier, construit sous le lit de la Seine, qui était alors en pleine crue. Dans cette partie du trajet, les personnes atteintes de claustrophobie devront s'armer de courage. En réalité, il n'y a pas un tube, il y en a deux, un pour chacune des deux voies. L'espace, dans chaque tube, se trouve donc rétréci à la mesure d'un train et l'on s'avance entre les parois concaves d'une armature de fer dont les côtés parallèles font croire qu'on est dans le ventre de quelque énorme poisson. Partout ailleurs, l'aspect du Nord-Sud ne diffère en rien de celui du Métro, mais tout le monde a été frappé de la supériorité du premier au point de vue du roulement. Les trains du Nord-Sud ne roulent pas, ils *glissent*; les courbes, fort nombreuses sur cette ligne, n'y provoquent point de secousses, mais un balancement berceur. Le bruit, en outre, est réduit à son minimum, ce qui rend la conversation possible. Ce sont là de sérieux avantages; ce sont aussi des exemples dont le Métro, que la Compagnie du Nord-Sud a pris pour modèle à d'autres égards, devrait bien faire son profit.

La direction suivie par la ligne Nord-Sud est indiquée par son nom même. Elle relie entre eux le septentrional Montmartre et le méridional Vaugirard; elle établit une communication directe entre les deux gares de l'Ouest: Saint-Lazare et Montparnasse;

elle met à quelques minutes de plusieurs quartiers très populeux les magasins du Printemps et du Bon-Marché, si fréquentés des Parisiennes. Enfin elle correspond sur quatre points avec le réseau métropolitain, sans que le voyageur ait à payer de supplément.

Tout cela n'est pas pour nous déplaire. Encore deux ou trois lignes à ouvrir, et le moment approche où nous n'aurons plus rien à envier, pour la réduction des distances, au plus modeste hameau.

— Mais nous nous attardons sous terre, et nous voilà loin de la locomotion aérienne, dont je me promettais bien de vous parler aussi puisqu'elle vient d'avoir son exposition, et une exposition qui a dépassé beaucoup en importance celles qui l'avaient précédée. Les chiffres, au besoin, suffiraient : au lieu de vingt aéroplanes exposés l'an dernier au Grand-Palais, il y en avait cette année environ cinquante. Les prouesses accomplies par les aviateurs en 1910, parfois au prix de leur vie, la curiosité de voir de près, dans le détail de leur anatomie, ces oiseaux dont tout le monde maintenant a suivi les vols audacieux, soit au-dessus de Paris, soit au-dessus des campagnes ou dans les différents meetings, cela suffisait pour attirer aux Champs-Élysées des foules et des foules.

Pénétrons au Grand-Palais avec Gérard d'Houville, pseudonyme de la femme de talent qui envoie au *Temps* des chroniques où se trahit avec charme et variété la poétesse, fille et femme de poètes : « Dans ce grand hall banal tendu de rouge où s'étaient quelques carrés de toile et où luisent des cuivres et des bois, il y a réellement de la beauté. C'est qu'une ferveur secrète circule dans cette assemblée presque religieuse où l'on parle bas, où l'on se rappelle des aventures déjà mémorables, où il semble que les grandes blancheurs étendues des aéroplanes soient ouvertes ainsi que les pages d'un livre que personne encore n'a lu jusqu'au bout.... » Ces lignes expriment bien les pensées qui hantaient les innombrables visiteurs du Grand-Palais et se lisaient sur tous les visages. Mais il y a certainement, depuis un an, quelque chose de changé. L'an dernier, le contraste était

parfait. D'un côté, trois ou quatre héros de l'air et leurs oiseaux fabuleux; de l'autre la foule immense, ivre de curiosité pour cette épopée aérienne qu'elle ne connaissait guère alors que par ouï-dire. Aujourd'hui, entre ces deux extrêmes s'agite tout un petit monde intermédiaire. Les stands des différentes marques ne sont plus des lieux déserts où l'appareil se dresse comme une pièce de musée; il y règne une activité significative. Ce sont des ruches autour desquelles bourdonne l'impatience des futurs aviateurs. On surprend des conversations qui décèlent, chez de jeunes inconnus, une connaissance théorique et *pratique* des appareils exposés. Et les demi-dieux eux-mêmes ne restent pas invisibles. Le héros de la traversée de la Manche, qui se repose sur ses lauriers, ne quittait guère son stand, où il allait et venait au milieu d'un cercle d'amis, de clients et d'élèves. Il fallait voir quelle curiosité provoquait dans la foule la vue de M. Blériot; il y avait certainement plus de regards attachés sur lui que sur l'aéroplane vainqueur du Circuit de l'est, dont il est le constructeur et qui étendait au-dessus de lui ses ailes glorieuses. Plus encore que dans cet appareil, la foule voyait en cet homme svelte, au nez d'aigle, au regard souriant et assuré, l'oiseau, l'oiseau merveilleux de son rêve, qui aurait simplement replié ses ailes.

Mais ils sont bien frêles, ces oiseaux mécaniques, et la ténuité des fils de métal qui retiennent la toile semble expliquer la fréquence avec laquelle les accidents se sont produits. Il s'agit de remédier à ce danger, et l'on projette à l'Aéro-Club « la création d'une commission qui serait chargée de délivrer un certificat de garantie de solidité et de bon fonctionnement des appareils d'aviation. » Ce projet laisse fort sceptiques certains constructeurs, mais il faut en tout cas faire quelque chose, moins pour donner de la confiance aux pilotes, — ils n'en ont pas besoin! — que pour les protéger contre leur propre audace. La solidité des appareils n'a pas crû en proportion de la hardiesse des aviateurs et de leur nombre. Mais les accidents ne semblent pas avoir ralenti l'essor de l'aviation, et il est d'ailleurs certain que, quand bien même, contre toute probabilité, les hommes de

sport s'en détourneraient, elle continuerait d'être utilisée en vue de la défense nationale. Dans ce domaine, en effet, le danger n'est plus une objection, et il suffit que l'aviation ait fait ses preuves dans le Circuit de l'est et aux manœuvres de Picardie et que son utilité en matière de reconnaissances ait été démontrée, pour que le danger auquel elle expose les pilotes passe désormais au second plan et que l'aviation militaire ne soit pas plus discutée que la marche au-devant de l'ennemi.

— Le Salon de la navigation aérienne avait pour voisin, dans le même palais, le Salon d'automne, dont la mission est décidément de nous offrir un amusant mélange d'éléments disparates. La peinture y appartient toujours au clan des « fauves. » Mais il semble que le public et la critique se détournent avec un dégoût de plus en plus marqué de cet art de parti pris, si l'on peut appeler un art la surenchère du difforme, la confection bâclée d'œuvres destinées, avec la complicité des marchands, aux acheteurs naïfs qui veulent être « dans le mouvement. » Les deux grandes toiles qu'exposait M. Henri Matisse semblent faites pour orner la maison, sinon d'un fou, du moins de quelqu'un qui aspirerait à le devenir. Que nous veulent, sur ce monticule, ces grands diables tout nus, à la peau rouge-brique, qui gambadent en tous sens? Est-ce un spécimen de l'ancienne peinture des Incas?

L'élément rétrospectif du Salon d'automne était fourni cette année par une exposition des toiles de Frédéric Bazille, un peintre mort prématurément au siècle dernier et dont les œuvres prouvent qu'une manière sage n'exclut pas un tempérament d'artiste. Entre les « fauves » et lui, il faut placer Maurice Denis et M^{lle} Dufau. Par ses deux panneaux décoratifs, *Géologie* et *Zoologie*, cette dernière montre quelle couleur savoureuse peuvent prendre le corps humain et la nature ambiante sous un pinceau trempé dans la lumière. L'art de M. Maurice Denis est plus froid, mais ses décorations inspirées des *Crépuscules* de Boccace et destinées à un hôtel particulier ont un parfum de *quattrocento* qui ne manque pas de charme. On se prend pourtant à regretter

Puvis de Chavannes et la noblesse de style, la haute poésie, le langage profond de ses attitudes.

J'oublierais la principale curiosité du Salon si je passais sous silence la section des *Arts décoratifs de Munich*. Le projet remonte à 1908, époque à laquelle le comité directeur du Salon d'automne alla visiter à Munich l'exposition des artistes décorateurs. Cette exposition intéressa vivement nos compatriotes et les Municois furent invités à participer au Salon d'automne de 1910. Leur installation y occupait une grande partie du rez-de-chaussée. Représentez-vous une succession de salles figurant les diverses pièces d'un riche appartement. Dès l'entrée, on était saisi d'une sorte de respect, dû autant à l'obscurité du lieu qu'à la sévérité du style et au soin consciencieux, religieux, que l'on sentait dans la combinaison de l'ensemble. Il est regrettable qu'on n'ait pu donner plus de lumière ; je ne vois pas l'avantage de placer dans un jour à la Rembrandt un mobilier déjà sombre par lui-même. Dans le vaste *salon* de forme oblongue, dans la spacieuse *bibliothèque*, les tables, le bureau, les fauteuils étaient massifs et sans grâce ; seules les vitrines à livres avaient quelque élégance. Ces épais fauteuils de cuir qui semblent faits de coussins agglomérés conviendraient à des ministres, à des directeurs de grandes compagnies, mais non à des femmes. « Art de club et de paquebot », disait un critique d'art. En revanche, de la *salle à manger* et du *boudoir* se dégageaient une charmante impression d'intimité, de *home*, une agréable harmonie de tons et de lignes. Dans les *chambres à coucher*, ces qualités étaient gâtées par des meubles un peu lourds. On admirait les belles dimensions de la *salle de musique*, sa disposition si conforme à son objet, mais les murs y étaient ornés de tableaux choisis au hasard et dont la vue serait funeste au recueillement musical. La décoration murale est d'ailleurs le côté faible des Municois.

Sous ces quelques réserves, leur exposition nous a paru imposante. C'est un spectacle rare et dont il n'y a pas actuellement d'exemple chez nous que ce concours de plusieurs industries

spéciales en vue d'un même effet décoratif, d'un seul et même ensemble homogène, cette soumission de toutes les initiatives à l'architecte, au « chef d'orchestre », comme l'appelle un des organisateurs. C'est par une telle convergence d'efforts qu'on arrive à créer un style. Le but des artistes municois étaient d'ailleurs, en acceptant de venir à Paris, de « se refléter dans l'âme des artistes français », de tirer parti de nos éloges comme de nos critiques, de collaborer avec nous. De notre côté, nous avions certainement beaucoup à apprendre d'eux, ne fût-ce que la nécessité d'une entente plus étroite entre les industriels et les artistes décorateurs. Malgré cela, je ne crois pas qu'on puisse réaliser encore le souhait formé par le baron de Pechmann en tête du *Guide officiel*, et qu'il n'est guère possible de créer un style qui puisse plaire à la fois aux Municois et aux Parisiens. Le temps du « style européen » n'est pas encore venu. Au Salon, les jugemens de mes compatriotes reflétaient la déférence due à un effort étranger, l'admiration aussi pour un art si bien adapté à l'esprit, aux mœurs, à l'idéal particulier de la race qui l'a conçu. Mais cela n'allait pas plus loin et le Parisien se tenait à distance. Pourtant il n'avait rien à mettre à la place. Nos artistes décorateurs n'étaient pas en mesure de fournir un tel résultat collectif. Quelques spécimens de chambres étaient d'un goût très discutable. Mais je donnerais tout l'art de Munich et tous nos décorateurs pour le salonnet qu'avait exposé M. André Groult. Rien n'était comparable à cette originale petite pièce pour son charme familier et *homelike*, la grâce accueillante que lui donnaient la forme des meubles, à la fois simple et nouvelle, le choix des étoffes et la combinaison des tons. Il est vrai que, ce jour-là, le soleil s'était mis de la partie.

— Nous avons de tous côtés des « ententes cordiales », mais cela ne nous met pas à l'abri de la guerre civile. Voilà peut-être un bien gros mot pour désigner la bataille qui se livre autour de la Sorbonne. Vous la connaissez déjà. Elle a repris de plus belle, parce que le doyen de la faculté des lettres, M. Alfred Croiset, a prononcé, à la rentrée des cours et conférences, un

discours où il répond à la campagne dirigée contre l'enseignement de la Sorbonne dans l'*Opinion* et dans divers journaux.

Cette réponse ne mettra pas fin à la lutte, car elle n'a fait que brouiller les cartes. M. Croiset pense qu'on est injuste envers nos étudiants lorsqu'on les accuse de ne plus soigner leur français. Il croit qu'il en a toujours été ainsi, et que les gens qui écrivent convenablement ont toujours été en minorité. C'est vrai. Mais M. Croiset déclare que les étudiants d'aujourd'hui sont, à cet égard, en progrès sur leurs devanciers. « D'excellents juges, dit-il, des professeurs de lycée, sont, je le sais, aussi sceptiques que moi sur cette prétendue décadence. Ils estiment que si certaines élégances sont moins en honneur, la *précision* et la *justesse* sont en progrès, et ils ne jugent pas que la compensation soit insuffisante. » Fort bien ! mais encore faudrait-il qu'elle fût réelle. Or rien n'est plus douteux, et *Agathon*, le grand « tombeur » de la Sorbonne, n'a pas de peine à répondre à cela, dans l'*Opinion*, par les citations mêmes qui lui ont servi à échafauder sa campagne et qu'il emprunte à des juges non moins excellents que ceux dont se réclame M. Croiset, à des professeurs, non de lycée, mais *de la Sorbonne* ! Ces citations contredisent absolument les témoignages recueillis par l'éminent doyen. On reste sceptique sur la *précision* et la *justesse* qui caractérisent, selon lui, le style des élèves, lorsque ses collègues, MM. Faguet, Lavisse et Langlois et les membres des jurys d'agrégation disent que « le soin de la composition et de la forme n'est plus aussi attentif qu'autrefois », que « l'on n'a jamais si mal écrit le français », que « la plupart des copies sont longues, molles, superficielles, plates, ternes. »

M. Croiset a cru devoir prendre la défense de l'érudition. *Agathon*, dans sa réponse, fait remarquer que l'érudition n'est point reprochée à la Sorbonne, mais bien l'abus qu'elle en fait. Sous sa triple forme, bibliographie, critique des textes, confection de fiches, moyens nécessaires, assurément, mais qui n'ont pas leur but en eux-mêmes, l'érudition absorbe toute l'activité de l'esprit ; elle constitue un terreau compact peu propice à

l'éclosion des idées. Les professeurs se méfient de tout ce qui n'est pas labeur anonyme, de tout ce qui sent l'indépendance, l'individualité, le talent.

Les attaques d'Agathon sont d'autant plus à considérer qu'elles ne sont que l'écho des griefs formulées par les étudiants eux-mêmes. L'un d'eux a publié dans un journal, sous la forme d'une lettre, un véritable réquisitoire contre les professeurs de la faculté des lettres. Il n'est pas impossible qu'avant longtemps nous assistions à une réaction contre cette « science germanique » dont le regretté William James avait signalé le danger.

— L'Académie Goncourt avait à procéder au remplacement de Jules Renard, et elle a fait choix de M^{me} Judith Gautier, fille de l'illustre poète d'*Emaux et Camées*, dont le gilet rouge flamboyait à la première d'*Hernani*. Et M^{me} Judith Gautier ne dément pas son hérédité romantique. Dans ses nombreuses œuvres d'imagination, elle a fait preuve d'un goût constant pour l'exotisme ; mais si, parmi ses livres, il n'en est, que je sache, aucun qui ait la France pour théâtre, elle a du moins le mérite d'être restée, par la grande pureté de son style, entièrement fidèle à son pays.

CHRONIQUE ALLEMANDE

La correspondance de Liliencron¹. — A propos d'anniversaires. — Sur Mantegna. — Une nouvelle édition de *Faust*. — Livres d'histoire.

Je crois bien que la correspondance de Liliencron que vient de publier Richard Dehmel constitue l'un des documents les plus intéressants et les plus vivants sur la littérature allemande actuelle. On y assiste aux péripéties de la lutte gigantesque que le poète soutint pour le triomphe de ses idées. Cette lutte commence vers 1883 et neuf ans après le poète confesse qu'il est totalement inconnu. C'est en 1900 seulement que l'Allemagne

¹ *Liliencrons Briefe*. 2 Bände. Berlin, Schuster & Löffler, 1910.

daigne s'apercevoir qu'il a du talent. « Voilà quinze ans, dit-il, que le volcan lance des flammes ! Ah ! les Abdéritains ! » En considérant les écrivains goûtés du public, les Dahn, les Wolff, les Ebert, les Wichert, « des gaillards, dit-il, qui se font des quatre-vingt ou des cent mille marks par an, tandis que moi, je ne gagne rien ou presque rien, » il rugit de colère. « Le public allemand, dit-il avec dégoût, n'aime que le médiocre et le plat. La « Marlitt » et les écrivains de la *Gartenlaube*, voilà les gens pour lesquels il s'enthousiasme. Il n'est capable que de goûter les abstractions et a horreur du concret. A-t-il jamais su distinguer un écrivain artiste d'un écrivain ordinaire ? Un génie original comme Nietzsche lui paraît un monstre. » Et de ce mauvais goût du public, le poète n'est pas loin de rendre responsable la critique allemande, dont les admirations de commande, la morale philistine et la triste conception de l'art le stupéfient. « Tous les messieurs de Weimar, dit-il, et les professeurs en titre, me traitent d'affreux naturaliste sans avoir lu une seule ligne de mes œuvres. Et les écrivains arrivés font chorus ! Que Freytag ne soit pas avec nous, cela se conçoit, mais qu'il traite Gottfried Keller de sensualiste grossier, voilà qui passe la mesure ! » Et quand la loi Heinze est votée, la colère de Liliencron ne connaît plus de bornes. « Les imbéciles, dit-il, traiter Klinger et Böcklin d'immoraux ! Si Goethe et Shakespeare étaient encore de ce monde, ils les mettraient aussi sans doute au pilori ! »

C'est ainsi que cette correspondance fait défiler sous nos yeux toute une page de la vie littéraire de ces dernières années. Et avec quelle intensité ! Car Liliencron, le réaliste impersonnel dans ses œuvres, est, dans ses lettres, l'écrivain le plus subjectif qu'on puisse imaginer. Lisant les lettres d'amour de Moltke, il s'écrie : « Que tout cela est froid ! Pas de flamme, pas de passion, aucun mot sauvage, brûlant, aucun désir ardent ! Quand je pense à mes lettres d'amour ! des cris, du lyrisme débordant, et souvent pour des femmes qui étaient incapables d'en comprendre le plus petit mot. » La passion est ce qu'il goûte le plus dans un écrivain. Il adore Byron, et il exècre ceux qu'il nomme

« les Henri le doux de la littérature. » C.-F. Meyer, par exemple, dit-il : « n'est-il ni chair ni poisson, plutôt poisson que chair et de l'espèce du poisson froid. » Lui est toujours exubérant et débordant de sève : constamment il a besoin de « s'épancher dans le cœur d'un ami. » Il est surtout intarissable sur le chapitre de ses expériences amoureuses. Avec quelle complaisance voluptueuse il les détaille ! Il n'en est plus à compter le nombre de coups de foudre qu'il a eus dans sa vie et à chaque nouveau, il s'écrie : « Je n'ai jamais aimé comme cela ! » Et, jusqu'à la fin de ses jours, sur ce chapitre il resta un grand enfant.

Grand enfant aussi pour toutes les affaires d'argent. Il est vrai que dès son enfance il connut la misère : « Qu'y a-t-il de plus triste qu'une famille noble qui tombe ? Un père pauvre qui devient agent d'assurances. Une mère éthérée qui met son point d'honneur à ne pas vendre à un Juif un vieux service de famille.... Ah ! la pauvreté de gens qui ont connu l'aisance ! » Et cette pauvreté est comme un refrain qui revient dans chacune de ses lettres. Jeune lieutenant, il ne peut vivre selon son rang qu'en faisant des dettes et ces dettes seront un boulet qu'il traînera toute sa vie. Et quelle vie ! Les usuriers et les huissiers sont ses hôtes ordinaires. Sans cesse, il se débat entre un billet à ordre et une saisie. Avec cela il est prodigue et ne saurait renoncer à ses habitudes de grand seigneur. « Si je sombre, écrit-il, je veux sombrer en souliers vernis et gants glacés. Me mêler à la tourbe du peuple, jamais ! » Ailleurs, il trouve moyen, après une saisie, de s'acheter un cendrier artistique et un superbe bouquet de roses safranées.

Liliencron n'est pas sympathique dans tous les actes de sa vie. Du moins devons-nous reconnaître que son caractère n'eut rien de mesquin. En lisant sa correspondance, je songeais au mot qu'on a dit de Mirabeau : « Tout était grand en lui, même ses vices. » La chose est vraie aussi de Liliencron.

— On a commémoré cet automne deux anniversaires, le cinquantième de la mort de Schopenhauer et le quatre-vingtième de la naissance de Marie d'Ebner-Eschenbach. A ce propos ont

paru différentes publications qui méritent de ne point passer inaperçues. C'est d'abord une nouvelle édition des œuvres du philosophe en six volumes, mise en vente par la maison Brockhaus de Leipzig, avec la troisième édition revue et corrigée de la biographie, devenue classique, de Wilhelm von Gwinner, *Schopenhauers Leben*. Le succès de ces livres nous fait mesurer le chemin parcouru par Schopenhauer dans l'admiration de ses compatriotes. Lorsqu'en 1818 parut *Le monde comme volonté et représentation*, le livre passa presque inaperçu et, pendant trente ans, les exemplaires s'en empilèrent dans l'arrière-boutique du libraire. Brusquement, en 1844, l'ouvrage trouve son public et du jour au lendemain Schopenhauer devient illustre. Son grand succès pourtant date de 1870, où son esprit réaliste est vivement goûté de la génération nouvelle. Je ne jurerais point qu'à l'heure actuelle l'engouement soit aussi grand. Du moins s'attache-t-on moins aux doctrines du philosophe qu'à la forme qu'il a donnée à l'expression de sa pensée. Je veux dire que c'est moins le métaphysicien que l'on goûte que l'écrivain. Schopenhauer fut avant Nietzsche l'homme qui lutta le plus en Allemagne contre la tendance qu'ont nos auteurs à envelopper de brume leur pensée. Il n'appréciait rien tant que la clarté française et il eut le courage de le dire. « Les Allemands, écrivait-il, s'étudient tout spécialement à trouver toujours les expressions les plus indécises et les plus impropres, de sorte que tout apparaît comme dans le brouillard : leur but semble être de se ménager à chaque phrase une porte de sortie, puis de se donner le genre de paraître en dire plus qu'ils n'en ont pensé ; enfin, ils sont stupides et ennuyeux comme des bonnets de nuit. » Stupide et ennuyeux, voilà ce qu'on ne peut reprocher à sa prose, qui a la limpidité et l'agilité de la prose française, dont il disait : « Aucune prose ne se lit aussi aisément et aussi agréablement que cette prose. »

— Marie d'Ebner-Eschenbach a d'autres admirateurs que Schopenhauer. Ce ne sont pas les esprits très raffinés et très subtils qui lui font cortège, mais la masse des braves gens qui aiment être réconfortés par une bonne lecture. Aucun écrivain dans

l'Allemagne actuelle n'est plus populaire au sens large du mot. On l'a bien vu lors du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. De toutes parts sont arrivés des témoignages d'admiration et ce qui a surtout dû plaire à la bonne dame de Zdislawitz, c'est qu'ils émanaient de gens très simples qui exprimaient naïvement leurs sentiments de gratitude. Flaubert s'indignait quand George Sand lui parlait de bonnes lectures, de lectures utiles dont la masse peut profiter. Les bonnes lectures sont pourtant nécessaires et, quand, à force de cœur et d'intelligence sympathique, on parvient comme M^{me} d'Ebner-Eschenbach à en faire des œuvres d'art, c'est double profit. Aussi bien ne faut-il point s'étonner que l'éditeur de ses œuvres, M. Paetel de Berlin, ait précisément ces jours mis en vente un choix de récits de Marie d'Ebner-Eschenbach d'un caractère éminemment populaire : il y a d'abord une nouvelle édition des *Histoires du château et du village*, puis *Fruits d'arrière-saison*, enfin un petit livre que nous voudrions recommander et dont le titre est déjà une promesse, *Ein Buch das gern ein Volksbuch werden möchte*.

— La maison d'édition Deutsche Verlags-Anstalt vient d'ajouter à la belle collection de ses classiques de l'art un nouveau volume sur Mantegna¹. On sait l'attrait qu'exerce aujourd'hui le grand primitif de la Haute-Italie. Un fait récent qui illustre la chose est l'acquisition par le musée du Louvre, pour la belle somme de deux cent mille francs, du *Saint Sébastien* qui se trouvait dans l'église d'Aigueperse. Aucun peintre italien actuellement ne grandit davantage dans la faveur du public. Aussi ce livre sur Mantegna est-il particulièrement le bienvenu, car il reproduit ses œuvres en des planches d'une exécution parfaite, sur papier olivâtre qui les fait admirablement valoir. On y trouve, à côté de la grande série des peintures décoratives de Padoue et de Mantoue, les fameux cartons de Hampton Court, *Le triomphe de César*, les tableaux pour l'atelier d'Isabelle Gonzaga, qui sont à Londres, ceux de la chapelle de famille,

¹ *Andrea Mantegna*. Des Meisters Gemälde und Kupferstiche, in 200 Abbildungen. Herausgegeben von Fritz Knapp. Stuttgart und Leipzig, 1910.

les fresques, tableaux d'église et retables, et les gravures en taille douce qui ne sont pas la partie la moins intéressante de l'œuvre du maître. Une bonne étude de M. Fritz Knapp élucide tous les problèmes relatifs à Mantegna, et nous fait assister au développement de ce rare artiste qui, élève de Francesco Squarcione, à l'âpre observation réaliste, subit, avant d'acquérir toute son originalité, l'influence de Donatello, de Paolo Uccello, de Fra Filippo Lippi et de Jacopo Bellini. C'est à ces sources que se forma l'art robuste du Padouan Mantegna qui, avant les Vénitiens, propagea le goût de la couleur et des formes vivantes, la passion du contour rigoureux et des raccourcis énergiques. On a souvent montré la parenté qui existe entre Mantegna et notre grand artiste de la Renaissance, Albert Dürer. M. Knapp, à son tour, souligne cette ressemblance. Ce fut même un des chagrins de la vie de Dürer de n'avoir pas rencontré à Venise en 1506 Mantegna qui venait de mourir. M. Knapp reproduit dans son introduction un dessin à la plume d'Albert Dürer, d'après la gravure du peintre italien, *Orphée tué par les Bacchantes*.

— Goethe, causant un jour avec Eckermann, consentait à reconnaître dans *Faust* l'image d'un homme qui, à travers bien des égarements, tend à s'élever et à s'affranchir. C'était là, disait-il, une interprétation qui pouvait servir à expliquer plus d'une scène ; mais, ajoutait-il, il ne fallait pas croire pour cela que le poème, dans tous ses détails, fût le développement de cette idée. Il avait voulu, dans *Faust*, représenter une vie pleine de variété et de mouvement, et non tout ramener à une idée abstraite. On sait combien cette idée tenait au cœur du poète. On peut dire qu'elle le hanta sa vie durant ; d'où *Faust* peut être défini l'expérience de toute une existence. Goethe commence son œuvre à vingt-cinq ans et à quatre-vingt-trois ans, il y travaille encore. De là, ces différences si considérables entre les deux parties du poème ; de là aussi ces essais, ces esquisses et ces ébauches qui l'ont précédé ou accompagné. Goethe a publié un *Faust* qu'il jugeait définitif, mais à côté, en des temps divers, il a écrit de nouveaux fragments sur le sujet qu'il avait à cœur.

On a trouvé aussi dans ses papiers une première rédaction de l'œuvre qui diffère considérablement de l'autre et à laquelle on a donné le nom d'*Urfaust*. Tout cela constitue des documents fort importants qui non seulement éclairent la pensée de Goethe, mais renseignent sur ses procédés d'art. On comprend dès lors qu'on ait voulu publier ces rédactions successives, et c'est ce que vient de faire M. Karl Alt dans une édition critique qui fait partie de la belle collection *Goldene Klassiker-Bibliothek*, éditée par la maison Bong de Berlin¹. Outre le *Faust* classique, il nous donne le *Faust* dans sa forme première, des variantes fort intéressantes, un fragment qui date de 1790 et un autre important fragment, *Hélène*, écrit en 1800. Et, pour guider le lecteur, il fait dans son introduction une histoire complète du poème. « Ce n'est point, dit-il, l'œuvre la plus parfaite de Goethe, car elle n'est pas coulée d'un seul jet, mais c'est la plus riche d'idées et de sentiments, la plus débordante de poésie. » M. Alt a raison. Le plus grand poème n'est pas le poème le plus habilement construit, c'est celui où il y a le plus de poésie.

— M. Théodore Lindner poursuit son *Histoire universelle*, dont le septième volume vient d'être mis en vente² : il comprend l'histoire des colonies américaines qui se rendirent indépendantes à la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle, celle des Etats européens à la veille de la Révolution française, celle de la Révolution française et celle de Napoléon. Sans se perdre dans les détails, M. Lindner dit ce qu'il importe de savoir sur chaque époque et sur chaque pays. Conçue à un point de vue strictement scientifique, son œuvre a un caractère de grande impartialité. On le voit dans le jugement final qu'il porte sur Napoléon. « Il recherchait son intérêt, dit-il, mais il savait concilier cet intérêt avec l'intérêt commun. S'il écrasa les idées politiques de la Révolution, d'autre part il contribua à les propager. C'est sincèrement qu'aux peuples opprimés il apportait

¹ *Goethes Faust in sämtlichen Fassungen, mit den Bruchstücken und Entwürfen des Nachlasses*. Herausgegeben, mit Einleitung und Anmerkungen versehen, von Karl Alt. Berlin und Leipzig, Bong, 1910.

² *Weltgeschichte seit der Völkerwanderung*. Siebenter Band. Stuttgart und Berlin, Cotta'sche Buchhandlung, 1910.

des idées nouvelles et ce n'était pas pure vantardise lorsqu'il disait à Saint-Hélène qu'il avait eu l'ambition d'établir le règne de l'intelligence et de développer toutes les capacités des hommes.... Il y a quelque chose d'incommensurablement grand dans la personnalité de cet homme qui dépasse toutes celles qu'on rencontre dans l'histoire. Où trouver, en effet, esprit d'une telle acuité, énergie si grande, une maîtrise qui s'affirme en des domaines si divers ? Certainement, comme souverain, il n'a été surpassé par personne, et sa grandeur paraît surtout colossale quand on le compare à ses contemporains. »

Nous avons souvent constaté chez les historiens de l'heure actuelle la tendance à réagir contre les jugements excessifs des Sybel et des Treitschke sur Napoléon. M. Lindner en fournit une preuve nouvelle.

— Puisque je suis en train de vous parler d'histoire, laissez-moi vous signaler un essai de M. Erich Marcks, professeur à l'Institut supérieur de Hambourg sur *l'Unité de la politique extérieure de l'Angleterre de 1500 à nos jours*¹. On sait que M. Marcks aime à considérer les idées qui se dégagent des faits historiques et on sait aussi qu'il expose ces idées dans une langue claire et de bonne tenue littéraire. Ce sont là qualités qui n'ont jamais couru les rues. Elles ne donnent que plus de prix à des travaux qui, comme ceux de M. Marcks, reposent sur une documentation à la fois solide et précise.

— Poursuivant ses études sur l'emploi des matériaux pour les constructions, la publication de Hans Krämer, *Der Mensch und die Erde* (Berlin, Richard Bong) apporte dans ses dernières livraisons (de 106 à 110) une histoire de la mise en œuvre des métaux dans le travail des hommes. L'ingénieur H. du Bois et le professeur Koetschau commencent par l'histoire des instruments, armes et armures, depuis les temps les plus anciens. La riche illustration documentée est comme toujours un des attraits de ces études.

¹ *Die Einheitlichkeit der englischen Auslandspolitik von 1500 bis zur Gegenwart*. Stuttgart und Berlin, Cotta, 1910.

CHRONIQUE RUSSE

Mort de M. Mouromtzev. — Les *khouligans* des villes et des villages. — Le « sphinx. » — *Ceux qui cherchent Dieu*, par M. Pankratov. — *Gaudeamus*, pièce de M. Andréev. — *L'Histoire générale du XIX^e siècle*, par M. Karéev. — Notre littérature et la Pologne d'aujourd'hui. — Le jubilé de M. Boborikine. — Un policier célèbre.

La mort subite du président de la première Douma, Sergueï Andréevitch Mouromtzev, a vivement ému parmi nous tous ceux qui voyaient en lui le porte-drapeau de la Russie rénovée. C'était une personnalité remarquable, qui se distinguait surtout par ses hautes qualités morales. En outre, il avait le don de savoir grouper autour de lui des amis et des disciples, de les unir dans l'amour d'une œuvre commune, d'entretenir leur zèle et de le diriger vers un but déterminé. Professeur de droit à l'université de Moscou pendant à peu près un quart de siècle, président de la « Société juridique de Moscou », directeur de la revue que publiait cette société et qui fut supprimée, il s'est toujours efforcé de développer chez ses contemporains le sentiment de la légalité. Dans ses cours comme dans ses écrits, il n'a cessé de montrer comment le respect de la dignité humaine est incompatible avec un gouvernement autocratique.

Il fut incontestablement l'homme de la situation, lorsqu'enfin, en 1905, le tsar Nicolas II octroya la constitution. Il fut élu à une grande majorité député de la ville de Moscou et, à la première séance de la Douma, choisi à la presque unanimité comme président du premier parlement russe. On assure que M. Bryan, le candidat à la présidence des Etats-Unis, ayant assisté plusieurs fois à des séances présidées par M. Mouromtzev, a déclaré que ni M. Brisson, ni M. Deschanel, ni M. Ballestre ne possèdent l'élégance et l'autorité qui distinguaient le premier président de la Douma.

On se rappelle combien brève fut l'existence du parlement

russe initial. M. Mouromtzev, avec la majorité des députés, protesta contre la dissolution, et de ce chef fut condamné à plusieurs mois de forteresse et privé de son éligibilité. Moscou lui a témoigné son attachement par des obsèques grandioses. Des députations accoururent de toutes les villes et districts de Russie, et l'affluence fut telle, les discours si nombreux, qu'on ne sortit du cimetière qu'à neuf heures du soir. La troisième Douma, qui est par sa composition tout l'opposé de la première, a vu dans ces solennelles funérailles le signe du réveil de l'opposition et s'est refusée à honorer la mémoire de Mouromtzev par une manifestation commémorative quelconque. Enfin M. Stolypine a donné l'ordre au gouverneur de Moscou de faire enlever les rubans couverts d'inscriptions qui attachaient les innombrables couronnes déposées sur la tombe du regretté président. La famille de M. Mouromtzev ayant protesté contre cette mesure en revendiquant la propriété de ces emblèmes, la police les lui a restitués avec défense de les déposer sur le monument funèbre. Tels sont les événements les plus saillants de notre vie politique, et d'autant plus caractéristiques qu'ils montrent combien les positions des anticonstitutionnels sont toujours fortes dans notre troisième Douma. Ils sont également les maîtres de la politique intérieure, qui laisse pourtant beaucoup à désirer même simplement au point de vue de l'ordre.

— Le monde entier s'inquiète des méfaits des apaches de Paris, mais que sont les prouesses de ces chevaliers des boulevards extérieurs à côté des exploits de nos *khouligans* ! Ils ont formé des bandes sous les noms pittoresques de « Le Bosquet », « Haïda », « Satan », « Basile-le-Noir », etc., et terrorisent à la lettre les habitants de Saint-Petersbourg. Tout dernièrement ils ont tué dans la salle de la Maison du Peuple le soldat Volkov, et bien qu'on ait arrêté quinze cents d'entre eux, on n'a pas encore découvert le coupable. Mieux que ça, la nuit qui suivit le crime, les bandits ont attaqué une sentinelle de la garde dans l'île Wasilievski. Ces bandes pillent, tuent dans le centre de la capitale, commettent des actes de piraterie sur la Néva et attaquent des soldats armés. La police de Saint-Petersbourg, bien que très nom-

breuse, est impuissante à les combattre. Les râfles, les arrestations, la relégation, rien ne diminue la horde des khouligans.

S'il faut en croire les correspondants de province de la *Novoïé Vrémia*, ces bandes terrorisent encore plus la campagne. M. Menchikov résume la situation en ces termes : les khouligans villageois ne connaissent aucune discipline morale ; ils dévastent en sauvages et s'imaginent qu'ils sont des héros. Le vol, le viol, le meurtre sont à leurs yeux des actes de bravoure. Je veux bien admettre que le journaliste réactionnaire exagère quelque peu pour déconsidérer le moujik qui va fêter bientôt le cinquantenaire de son émancipation. Cependant, il faut remonter au temps d'Ivan-le-Terrible pour trouver chez nous un tel déchainement de violences et de crimes. N'oublions pas non plus que durant ces deux dernières années le peuple russe n'a vu autour de lui que des gibets et des exécutions et qu'il a reçu de ces exemples cruels une leçon de férocité.

— Dans un de ses admirables poèmes en prose Tourguénev reconnaît que le peuple russe, dont il a si profondément scruté l'âme, reste pour lui un sphinx impénétrable. De même, les révolutionnaires qui ont tenté pendant un certain temps de se simplifier pour vivre avec les paysans et les développer avouent en ce moment, dans les mémoires qu'ils publient, que ce ne leur fut pas toujours facile de s'entendre. M. Deutsch, dont les « Souvenirs » paraissent en ce moment dans le *Messager d'Europe*, pour montrer combien la simplification des intellectuels était sincère, raconte qu'un de ses amis vint un jour à lui tout rayonnant :

— Figure-toi qu'un gendarme, à la gare, m'a passé à tabac sans que je lui aie fourni le moindre prétexte !

— Qu'est-ce qui te rend si content ?

— Mais c'est la preuve que le gendarme m'a pris pour un véritable moujik, sans cela il n'aurait pas frappé si fort.... Maintenant les paysans me prendront pour un des leurs.

Il dut bientôt en rabattre. Toutes les tentatives des révolutionnaires pour expliquer aux moujiks que les origines de l'inégalité provenaient de causes sociales les laissaient incrédules.

— Tiens, répondaient-ils, tu vois la pluie, voilà qu'elle tombe sur ce champ et ne mouille pas celui du voisin.... Le bon Dieu sait mieux que toi et moi ce qu'il faut donner à chacun.

Un jour après souper, un moujik demanda à M. Deutsch :

— Est-il vrai qu'il y a des étoiles plus grandes que la terre ?

Le jeune propagandiste, enchanté de la question, s'empressa d'expliquer pourquoi les étoiles nous semblent si petites et nomma quelques planètes.

— Mais dis donc, Dimitri, interrompit le moujik, comment va-t-on d'ici au village Vassilievskia ?

— Je n'en sais rien, je n'y suis pas allé....

— Ah ! ah ! cria triomphalement le moujik, as-tu été au ciel ? Tu ne peux pas me dire comment sur la terre on parcourt trente kilomètres et tu connais la distance qu'il y a de la terre aux étoiles, au soleil et à la lune... Va donc ! et il lui tourna le dos.

— Les tendances mystiques de notre peuple ont été minutieusement étudiées par M. Pankratov dans un ouvrage qui vient de paraître, intitulé : *Ceux qui cherchent Dieu*, essai sur les tendances et les recherches religieuses modernes. Ce n'est pas une étude philosophique, mais plutôt un recueil de documents pris sur le vif, car l'auteur a puisé ses informations auprès des initiateurs et des adeptes de nos principaux courants religieux. L'essai consacré aux recherches mystiques d'un cercle de croyants qui se nomme « La Fosse » est particulièrement curieux. Non moins originales apparaissent les études consacrées aux fondateurs de sectes : « Le marchand prophète, Kouramchine », « La Sionienne Richkov », « Le serrurier Pétrov ». Nous trouvons encore dans cet ouvrage un fidèle tableau de trois tendances de notre prétendu christianisme libre, celui de l'évêque Mikhaïl, de M. Trégoubov, et le christianisme libre de Moscou. Enfin l'auteur n'a pas oublié non plus les aspirations mystiques qui se sont manifestées ces dernières années parmi la jeunesse de nos écoles.

— Ce n'est pas de la vie religieuse des étudiants que s'occupe M. Andréev dans sa dernière comédie, qui est la nouveauté de notre saison théâtrale. Comme dans sa pièce précédente *Les jours de notre vie*, dans *Gaudeamus* les étudiants ne font que

boire, chanter à tue-tête des refrains et débiter des banalités. Il est impossible de comprendre ce que l'auteur a voulu dire et je crois que, grisé par la faveur que lui témoigne un public assoiffé de nouveauté, il n'a même pas eu l'intention de dire quelque chose. Voici en quoi consiste l'intrigue de *Gaudeamus*. Un homme d'une cinquantaine d'années, déjà grisonnant, qui a passé vingt ans en Sibérie, où il a perdu sa femme et sa fille, se décide à revenir sur les bancs de l'école pour reprendre ses études trop longtemps interrompues. Il retourne à Moscou, s'inscrit à l'université, fait partie d'une société d'étudiants et, en dépit de ses cheveux blancs, s'efforce de se mettre au diapason de la jeunesse qui l'entoure. On a pitié de lui, on l'écoute avec condescendance et on le surnomme « le vieil étudiant. »

Il rencontre surtout beaucoup de sympathie auprès d'une jeune et jolie élève de l'université, Dina Stern. L'étudiant cinquantenaire s'éprend de sa gracieuse camarade, bien qu'il sache que ses préférences vont à un jeune étudiant, surnommé « le ténor » à cause de sa belle voix. Le Faust caricatural que représente le vieil étudiant amuse d'abord la jeunesse, puis finalement l'excède et tout le monde traite de raté le quinquagénaire amoureux de la belle Dina. Au dernier acte, la corporation a organisé un bal. Tous dansent et s'amuse royalement, seul le vieil étudiant s'écarte des danseurs et s'ennuie ; il comprend qu'il est forcément isolé et lorsque tout autour de lui on entonne le *Gaudeamus*, il se laisse choir sur le tas formé par les manteaux de ses camarades et pleure amèrement.

Cette fois le public n'a pas fait bon accueil à cette élucubration de l'auteur à la mode et ne s'est divertie que de certains incidents comiques. Ainsi, au troisième acte, la belle Dina et le ténor se querellent. Le jeune homme, pour se venger, la menace de suicider sa voix. Il ouvre le vasistas et aspire l'air glacé. Mais dans la salle le public amusé s'est mis à crier : « Fermez, fermez vite, le vieil étudiant va prendre une fluxion de poitrine ! » Il est désolant de voir nos théâtres de drame tourner aux tréteaux de foire.

— J'ai passé la soirée suivante beaucoup plus agréablement en lisant le nouvel ouvrage du professeur Karéev, une *Histoire générale du XIX^e siècle*. Ce livre a cela de très original que, le premier, il tente de nous présenter l'histoire du XIX^e siècle, non pas comme se divisant entre plusieurs peuples, mais comme le développement d'une même civilisation. L'auteur a principalement étudié les mouvements politiques nationaux et sociaux, en indiquant les modifications qui se sont produites dans les conditions matérielles et spirituelles de la société. L'événement capital d'où découle toute l'histoire du XIX^e siècle est la Révolution française. M. Karéev commence par définir l'influence mondiale de la Révolution et, après avoir caractérisé l'époque de la domination napoléonienne, il étudie successivement tous les moments décisifs de l'histoire du XIX^e siècle jusqu'à nos jours : réaction et libéralisme, transformation économique et triomphe du capitalisme, naissance et développement du socialisme, guerres nationales, militarisme, politique coloniale. Ainsi comprise, l'histoire devient un clair tableau de la civilisation européenne au siècle dernier. Le point de vue est séduisant et il est présenté sous une forme très attrayante.

— Parler de la Pologne, c'est encore faire de l'histoire, car, depuis que le nationalisme « zoologique » domine chez nous, nos rapports avec notre sœur slave deviennent de plus en plus tendus. Tout récemment la littérature russe comptait de fervents admirateurs en Pologne. A l'exception des ultramontains à tous crins, la plupart des Polonais appréciaient hautement l'idéalisme et le sentiment d'humanité qui animent les œuvres de Tourguénev, de Dostoïewski et de Tolstoï. Quelle ne fut donc pas notre stupeur en lisant dans un journal libéral polonais, la *Prawda*, une étude de M. Grubinsky où il déclare : « Chez nous, en Pologne, tout le monde déteste la littérature russe, littérature barbare et servile, car tous les Russes sont des barbares et des esclaves. C'est une littérature orientale qui ne connaît pas le culte de l'individualité, qui professe la peur de la vie et que la civilisation occidentale rebute. Comme nous sommes des Occi-

dentaires, nous ne pouvons pas prendre plaisir à une pareille littérature. »

Ce n'est pas en Pologne une opinion isolée, comme on peut le voir par l'approbation qu'elle a rencontrée dans la presse non seulement catholique, mais même radicale. Lorsqu'on se souvient de la bonne intelligence qui a toujours régné entre les intellectuels russes et polonais, de l'amitié qui liait Pouchkine à Mickiewicz, de l'estime que nous avons toujours professée pour les bons écrivains polonais, tels que M^{me} Orzeszko, MM. Boleslaw Pius, Srenkiewicz etc., cette soudaine hostilité pour notre littérature, à qui l'Occident fait si bon accueil, est un symptôme grave. La russification à outrance de notre gouvernement actuel en est en grande partie responsable, car elle provoque dans le cœur des opprimés une haine irraisonnée. Ne voyons-nous pas la *Biblioteka Warszawska* reprocher à certains auteurs français, amis de la Pologne, d'admirer Tourguénev et Tolstoï !

— Nous fêtons en ce moment le cinquantième de la carrière d'écrivain de M. Pierre Boborikine, qui s'est plus d'une fois efforcé de nous faire mieux connaître notre voisine récalcitrante. Le trait distinctif de ce romancier est de s'inspirer toujours des événements les plus sensationnels et d'actualité. Déjà en 1882, Tourguénev, dans une lettre à Tchédrine, disait : « Je peux facilement me représenter Boborikine sur les ruines de l'univers écrivant un roman pour faire connaître les suprêmes tendances du monde agonisant. Il n'y a dans aucune littérature, à ma connaissance, d'exemple d'une production aussi hâtive. Vous verrez qu'il finira par inventer des faits saisissants cinq minutes avant qu'ils se soient produits. » En effet, dans la trentaine de romans auxquels M. Boborikine a donné le jour depuis 1860, tous les événements, toutes les tendances qui ont à un moment donné piqué la curiosité non seulement des Russes, mais de l'Europe, ont été reproduits par le fécond écrivain. Il a fait œuvre de bon journaliste, et c'est en même temps la condamnation de l'art du romancier. On lit avec plaisir une correspondance animée, mais on l'a oubliée le lendemain parce qu'une nouvelle correspondance l'a remplacée. Néanmoins chaque roman

de M. Boborikine, grâce à sa vive imagination et à ses qualités d'observation enjouée, porte l'empreinte de l'époque où il fut écrit.

Le meilleur est encore celui qu'il a composé tout jeune: *En route*, et qui a un caractère autobiographique. Il faut à côté citer les *Vertus solides*, dont l'action se passe en partie à Paris et où M. Naquet et sa loi du divorce sont mis en cause. Il est à noter que M. Boborikine est polyglotte dans l'âme: «Toute ma vie, dit-il dans son autobiographie, j'ai appris les langues vivantes, j'en connais sept et je peux en parler et écrire facilement cinq. Quand j'avais déjà soixante ans, je me suis mis à apprendre le grec, tout en relisant mon latin.» Et actuellement, à l'âge de soixante-quinze ans, M. Boborikine nous donne des articles pleins de verve et de jeunesse.

— Au moment où je vous adresse ces lignes, le télégraphe annonce la mort du célèbre policier Ratchkowski, décédé subitement dans la petite ville de Regitza, sur la ligne du chemin de fer de Varsovie. Je ne ferais pas à cette personnalité les honneurs d'une nécrologie, si je n'avais trouvé dans l'article que lui consacre la *Novoïé Vrémia* quelques détails qui doivent intéresser en Europe. On n'a peut-être pas oublié que, lors de l'affaire Azev, M. Bourtzev accusa ce dernier d'avoir, avec la complicité du chef de la police russe, assassiné le ministre Plehve. Or la *Novoïé Vrémia* raconte qu'en effet M. Ratchkowski, après avoir joui d'une très grande faveur à Paris comme agent de la police secrète russe, «choyé par le président, M. Loubet, et M. Delcassé, » fut subitement rappelé en Russie par Plehve qui s'acharna contre lui, le persécutant de mille façons. C'est alors qu'Azev, ami de Ratchkowski et faux frère parmi les nihilistes, provoqua l'assassinat du ministre. Tout de suite après M. Ratchkowski, à qui Plehve avait interdit le séjour en France et en Russie, était rappelé à Saint-Petersbourg et nommé chef de la police politique.

La *Novoïé Vrémia* avance encore un fait qui chagrinerait plus d'un partisan de l'alliance franco-russe. A en croire ce journal, c'est à Ratchkowski que revient tout le mérite du rapprochement

entre Alexandre III et la République : « Lorsqu'à Saint-Petersbourg on vit avec quelle complaisance le gouvernement de la République allait au-devant des désirs de Ratchkowski, qui faisait arrêter les nihilistes à Paris, il fut décidé qu'on enverrait les marins russes à Toulon. Les rapports, jusque-là tendus entre la Russie et la France, prirent alors un tout autre caractère. » Je veux croire que cette affirmation est très hasardée et que l'alliance franco-russe, qui a tout de même consolidé la paix de l'Europe, est due à des motifs plus élevés que les intrigues d'un policier.

Je rouvre ma correspondance : des nouvelles plus alarmantes l'une que l'autre arrivent de Yasnaïa Poliana. Tolstoï a quitté la maison familiale pour aller mourir parmi ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'une chambre chaude, un lit moelleux, un repas à satiété. Dans ma prochaine chronique, je donnerai des détails sur ce drame intime qui a surpris l'Europe. L'attention de tous ceux qui pensent est fixée sur l'auguste vieillard qui agonise dans une gare perdue de la Russie, sur le prophète qui a uni, dans son apostolat, l'amour de la justice et de la vérité d'un Jean-Jacques Rousseau à la mansuétude évangélique du Poverello.

CHRONIQUE SUISSE

La famille Toepffer ; les nouveaux *Voyages en zigzag* ; le Dr. Festus. — Publications sur Rousseau ; le *Rousseau genevois* de M. G. Vallette ; Jean-Jacques et l'aviation. — A la Neuveville. — Zidji. — Le « pasteur » de Benjamin Vallotton. — Ouvrages divers pour la jeunesse : *Enfant de Genève* ; Shakespeare et Rabelais, etc....

Au moment où la ville de Genève s'apprêtait à inaugurer son nouveau musée, qui contient et met en pleine valeur les plus précieux trésors d'art de la petite république, s'éteignait, le 21 septembre, en la personne de M^{lle} Adèle Toepffer, une famille qui a particulièrement honoré sa patrie dans les arts et

les lettres¹. Et, à ce moment aussi, un éditeur à l'initiative duquel Genève a déjà de grandes obligations, M. Jullien, nous donnait trois nouveaux volumes de Toepffer. Deux sont inédits ; le troisième l'est presque : c'est l'édition complète des *Voyages et Aventures du docteur Festus*, qu'il ne faut pas confondre avec l'album du même nom, et dont l'édition in-8° de 1833, puis celle de 1840 sont devenues plus que rares. Dans l'élégant petit in-12 que nous offre M. Jullien, on retrouvera le véritable *Festus*, tel que le charmant humoriste l'avait publié d'abord. Une « note bibliographique » renseigne les curieux sur les métamorphoses qu'a subies ce petit ouvrage, où la prudence de 1833 trouva sujet de s'effaroucher !

Les deux autres volumes (de jolis in-12) sont les *Derniers voyages en zigzag*, demeurés inédits. L'un est orné du portrait de Toepffer par Lugardon et de trente-neuf dessins ; le second, de soixante dessins. L'auteur y raconte des excursions en Suisse et sur le revers italien des Alpes, faites dans les années 1832-1836. Comme le remarque M. P. Seippel dans une courte et excellente préface, Toepffer a prévu une bonne partie des profanations dont notre pays a été depuis la victime. Débarquant à Interlaken en 1832, il s'écriait, déjà : « Les étrangers ont gâté ces lieux, aussi bien qu'ils en ont corrompu les habitants. Interlaken, antique rive, séjour agreste et tranquille, est devenu un grand café dans une grande promenade... » — Hélas ! que dirait-il aujourd'hui ?

Il ne faut chercher dans ces récits de voyage que ce que l'auteur a voulu y mettre. On n'y trouvera pas des descriptions appliquées et littéraires de la nature alpestre, mais de simples notes humoristiques relatant en quelques traits rapides les menus incidents de ces joyeuses excursions d'écoliers en vacances. De cette narration sans hautes visées se dégage tout de même une impression singulièrement vivante de ce que fut la bonne vieille Suisse, qui déjà subissait les premières atteintes de « l'industrie des étrangers. » S'il en était besoin, elle nous enseigne-

¹ M^{lle} Toepffer a fait à la ville de Genève un legs important d'objets d'art et de manuscrits (voir *Journal de Genève* du 24 septembre 1910).

rait aussi le charme unique du voyage à pied, avec ses hasards, ses petites peines passagères et ses bonheurs imprévus. Ce qui fait le fond de ces récits, parmi lesquels le plus joli est peut-être le voyage à Milan de 1833, c'est la gaité, une intarissable gaité bonne enfant, la gaité de l'honnête homme qui se délasse. Sauvons-nous encore rire avec cette simplicité de cœur ? Puissions-nous du moins goûter le rire du bon Toepffer : vraiment, il faudrait plaindre celui qui dédaignerait de s'y associer. Les « auteurs gais » d'aujourd'hui sont bien propres à nous en faire sentir tout le prix.

— N'est-ce pas le « promeneur solitaire » qui nous a enseigné à tous, à commencer par Toepffer, le goût des humbles et saines joies que donne la vie en pleine nature ? Si Genève a durement traité le plus illustre de ses enfants, elle a largement fait, depuis, amende honorable. La création de la Société Jean-Jacques Rousseau, et les cinq volumes des *Annales* déjà parus, suffiraient à en faire foi. C'est partout, d'ailleurs, que le grand écrivain éveille la curiosité des chercheurs et l'attention des philosophes. Il n'est presque pas une de nos chroniques où nous n'ayons à mentionner quelque travail nouveau dont sa vie et ses œuvres ont fourni le sujet.

L'un des plus considérables est celui de M. Louis Ducros, doyen de la Faculté des lettres d'Aix. Il nous en a donné, voici trois ans, la première partie¹. C'est peut-être, parmi les ouvrages récents, l'étude la plus complète la plus solide que l'on ait tentée en France sur le « malfaisant étranger » si sévèrement dénoncé par l'agréable M. Jules Lemaitre. Mais il manque forcément à M. Ducros, comme à presque tous les Français qui ont jugé Rousseau et son influence, un élément d'appréciation d'une importance capitale : c'est la connaissance intime et sûre de la Genève historique d'où il est sorti et du caractère genevois dont il est, à tant d'égards, un parfait représentant. Seul un compatriote du grand homme pouvait tenter de l'expliquer par

¹ *Jean-Jacques Rousseau. De Genève à l'Hermitage* (1712-1757). Paris, Fontemoing, 1908, in-8°

ses origines, et de surprendre dans la terre natale elle-même les racines de sa pensée et le secret de son âme.

C'est ce qu'a voulu faire M. Gaspard Vallette dans le consciencieux et robuste livre qu'il vient d'achever après un labeur de plusieurs années ¹. Par l'idée si juste et si simple qui l'a inspiré, cet ouvrage est destiné à renouveler l'étude d'un sujet en apparence rebattu. On peut même s'étonner que personne ne l'eût encore abordé sous cet aspect. C'est le « Genevois » que M. Vallette nous montre en Rousseau. — Genevois ! dira-t-on : nul n'ignore qu'il le fut ! — Sans doute. Mais le but, mais l'intérêt du livre, c'est de montrer *comment* et *combien* Jean-Jacques est Genevois, comment et combien il le fut toujours dans sa vie, dans son caractère, dans sa pensée et dans son œuvre, par ses défauts et par ses lacunes, autant que par ses qualités et par ses dons. M. Vallette, en effet, ne mêle à cette démonstration aucune préoccupation chauvine ; il aime Genève et il aime Rousseau, mais comme il faut aimer, sans aveuglement. Il ne plaide, ni n'exalte : il fait simplement de l'histoire. Or l'histoire, attentivement consultée, avait déjà fait dire à M. Chuquet, dans son excellent petit volume de la collection Hachette : « Tous ses livres portent la trace de son origine bourgeoise, protestante et républicaine. » Et les détracteurs de Rousseau, dont le plus passionné est sans doute M. Pierre Lasserre, lui en ont précisément fait un crime. A l'encontre de leurs violents réquisitoires, M. Vallette a le droit de mettre en relief « toute l'étendue et toute l'importance de ce fond genevois que Rousseau apportait à la France, non pour la corrompre et la ruiner, comme on le prétend, mais pour la vivifier, la rajeunir et la fortifier. »

Dès le début de sa vie, Rousseau reçut l'ineffaçable empreinte de la petite cité indépendante, républicaine, morigénée qu'était la Genève d'alors. Cette Genève, M. Vallette a su l'évoquer en un chapitre excellent, où il la dépeint sous l'aspect politique, religieux, intellectuel, avec son église, citadelle de la

¹ *Jean-Jacques Rousseau genevois*. Paris, Plon-Nourrit & C^{ie}, 1910 in-8°.

foi protestante, avec ses conseils, avec la forme aristocratique de son gouvernement ; avec son académie, où s'éveille de bonne heure la curiosité scientifique ; avec ses luttes entre patriciens et bourgeois ; avec la transformation graduelle de ses mœurs et de sa théologie ; avec sa « fabrique » enfin, si vivante, si prospère, si fière de son rôle social. Il replace, en un mot, Rousseau dans son cadre historique, en plein terroir natal. Puis il le suit à travers toute sa carrière d'homme et d'écrivain. Il n'a garde de négliger, à côté de l'influence genevoise, la part que la Savoie et la France ont eue dans la formation de son génie ; il insiste avec raison sur ce fait important, que c'est à Paris, non à Genève, que Rousseau a conquis sa maîtrise d'écrivain, et que par ses hautes qualités littéraires, son œuvre est bien plus française que genevoise. Mais le fond même de son œuvre reflète constamment cet individualisme combatif du protestant genevois qui, en pleine France de Louis XV, s'oppose et s'isole, bataille et moralise, au nom de ces impressions primordiales, de ces principes et de ces règles de vie qu'il doit à la fière cité républicaine. Après un temps où il s'est appliqué à être un Parisien comme les autres, Rousseau, reconnaissant la vanité de cet effort, rompt avec un milieu où il ne saurait s'adapter qu'en se reniant lui-même, et revient à son fonds original et originel ; tout comme, après son second discours de Dijon, il rentre dans l'église de ses pères et reprend ses droits de citoyen. Né Genevois, il le redevient par libre choix.

C'est le détail de la démonstration qui, par son abondance même, est frappant dans cette étude. A chaque pas, M. Vallette fait saillir le trait révélateur, la marque genevoise, j'allais dire le « bout d'oreille » ; et chacun de ces faits confirme l'idée maîtresse du livre.

Nous ne pouvons suivre dans tous ses développements l'étude si attentive et si pénétrante qu'il fait de l'œuvre de Rousseau, pour nous en faire toucher du doigt l'analogie et la concordance avec les idées genevoises de sa classe et de son milieu. C'est en cela surtout que la démonstration de M. Vallette nous paraît lumineuse et décisive. Nous laissons au lecteur le plaisir d'en

suivre la marche et d'en apprécier l'intérêt. Il suffit de constater qu'on ne saurait plus dorénavant parler de Rousseau sans consulter à chaque pas ce livre qui, en le remplaçant dans la réalité vivante, nous fait comprendre en sa plénitude ce titre de « citoyen de Genève » qui fut son orgueil.

— Un autre Genevois, M. P.-P. Plan, nous révèle *Jean-Jacques Rousseau aviateur* (Genève, Jullien, 1910), en mettant sous nos yeux une reproduction du *Nouveau Dédale*, que le philosophe aurait écrit en 1742, à moins que ce ne soit 1752, comme le suppose M. Plan. « Il s'occupait, a dit Grimm, d'une machine avec laquelle il comptait apprendre à voler. » Ses amis se moquant de lui, il aurait gardé pour lui ces pages, où il osait se demander « pourquoi la route des airs serait interdite à notre industrie. » Mais cet opuscule (publié on ne sait par qui, quelque vingt ans après la mort de Jean-Jacques) est-il vraiment de lui? M. Plan croit pouvoir l'admettre. Or, si ces pages sont vraiment du Rousseau, c'est encore, il faut l'avouer, du bien mauvais Rousseau. Et ce ne peut, en tout cas, passer pour du Rousseau de 1752. Serait-ce vraiment lui qui, au moment où il venait de mériter le suffrage de l'Académie de Dijon, aurait écrit des phrases comme celle-ci : « L'auteur de la nature a permis que nous trouvassions dans la faiblesse même de notre esprit, et même dans notre imagination frivole, *la source de mille autres chemins qui, pour n'être qu'en idée, n'en sont guère moins sensibles.* » — Ouf ! Si c'est là du Jean-Jacques, il faut convenir qu'en fait de style, comme en fait de moralité, il eut à revenir de loin... — Signalons en passant une faute d'impression manifeste, imputable sans doute au premier éditeur du *Nouveau Dédale* : à page 18, il faut évidemment lire : « La terre connue au temps d'Hérodote », et non : « *comme* du temps... » Et enfin, quels que soient nos doutes sur l'authenticité de l'opuscule louons M. Plan de l'avoir exhumé et si finement commenté.

— Le défaut de place nous force de remettre à une prochaine chronique plusieurs ouvrages importants, dont il est impossible de parler en dix lignes. Mais nous voulons mentionner tout de suite une petite étude historique fort intéressante de M. Schnetz-

ler, pasteur à Cormoret, sur *Neuveville et le Refuge* (Paris, Renouard, 1910, broch. in-8°). Il suffirait des photographies qui l'illustrent pour donner envie d'en savoir plus long sur l'histoire de cette pittoresque petite ville du lac de Bienne, que Rousseau appelait, comme les gens de son temps, la Bonneville. Elle s'était montrée vaillante au temps des guerres de Bourgogne. Au temps de la Révocation, elle prit rang parmi les cités de « refuge. » Dès le 4 février 1684, le Conseil de ville décide « qu'un chacun doit être touché de compassion pour ouvrir ses entrailles de charité et componction par une collecte qui se fera dans ce lieu. » Et, par charité encore, ces braves gens suppriment « les soupers des comptes et visites d'écoles » ; et l'on invite les magistrats et employés de la ville à avoir patience pour leurs traitements, « à cause de la quantité d'argent qu'il faut pour les réfugiés français. » L'auteur a recueilli dans les registres de la Neuveville une grande quantité de noms de ces réfugiés, dont quelques-uns seulement s'y fixèrent et y subsistent encore par leurs descendants ; la liste qu'il en a dressée par années n'est pas ce qui, dans cette monographie, intéressera le moins les chercheurs.

— C'est une autre sorte d'intérêt, à la fois actuel et lointain, qu'éveille en nous le dernier ouvrage de M. Henri Junod, missionnaire au sud de l'Afrique, bien connu par ses études si neuves sur les Ba-Ronga. Sous forme de fiction, *Zidji*¹ est une peinture très exacte des mœurs sud-africaines. Les personnages mis en scène sont réels ; les événements sont authentiques aussi ; la part de l'invention est dans le groupement des faits. Le lecteur s'aperçoit bien vite que tout ce qui est mœurs et caractères indigènes a été observé et peint d'après nature, et qu'il peut se fier sans réserve à la narration précise et vivante du conteur. Le petit nègre Zidji personnifie sa race et l'évolution qu'elle subit sous la double action du christianisme et de la civilisation. Dans une première partie, qui est d'un pittoresque intense, — et vraiment inédit, — nous assistons à « l'initiation » d'un adoles-

¹ *Zidji. Etudes de mœurs sud-africaines*, par Henri-A. Junod. Saint-Blaise, Foyer solidariste, in-12, 1911.

cent et aux étranges cérémonies de la circoncision. Ces cent pages nous en apprennent plus sur le paganisme que de copieuses dissertations savantes. Nous retrouvons Zidji à l'école des missionnaires, d'où il s'enfuit en un moment de crise intérieure; nous descendons avec lui dans les mines de Johannesburg, où son éducation morale se poursuit par l'épreuve, et où mûrit en lui la pensée de se consacrer au relèvement de sa race. Ce qu'est proprement la tâche de la mission et comment les noirs en sont les collaborateurs naturels et nécessaires, voilà ce que nous fait comprendre très nettement ce livre, qui a tout à la fois l'attrait d'un roman et la haute portée d'une étude sociale.

— Du sud de l'Afrique à Bezens, village du Gros de Vaud, peint par Benjamin Vallotton, il y a moins loin qu'on ne pense. Les hommes de toutes couleurs se ressemblent fort.... Nous venons de lire avec émotion la fin de l'histoire du pasteur Char-donay. Cette seconde partie¹ est de beaucoup supérieure à la première, dont nous avons fait ici une libre critique. Et, pour dire toute notre pensée, nous voudrions, quand ces deux volumes seront épuisés (ce qui ne tardera guère), que l'auteur, qui est actif et vaillant, se mît résolument à tailler, à élaguer, surtout dans la première partie, de façon à condenser les deux volumes en un seul : ainsi revu et resserré, cet ouvrage pourrait bien devenir un des meilleurs romans que notre pays ait inspirés. Car, outre tant de traits de mœurs vaudoises pris sur le vif, il contient une remarquable peinture de caractère. Nous voulons parler du héros. M. Vallotton est bien le premier qui ait su évoquer une image à la fois touchante et vraie du pasteur de chez nous. Certes, je n'oublie pas celui de Toepffer; mais le vénérable M. Prévère n'est plus de ce temps-ci. Je n'oublie pas davantage le pasteur Cauche d'Edouard Rod. Mais, je le dirai en toute franchise, ce « pasteur pauvre » est un pauvre pasteur; Rod en a fait une caricature lamentable, un fantoche lugubre; peinture amère, sans idéal comme sans vérité, vision déprimante, je dirai même malsaine, comme tout ce qui nous dégoûte de croire au bien. Sans doute, l'histoire du pasteur Char-

¹ *Il y a peu d'ouvriers....* Lausanne, F. Rouge, in-12, 1911.

donay, elle aussi, paraît lamentable, puisque ce saint homme semble n'essuyer que des défaites, et qu'il succombe à la tâche; mais il n'est vaincu qu'en apparence : Chardonay n'a pas semé en vain, et c'est sa mort même qui commence de faire lever la moisson. Et cela même est vrai, grâce au Ciel.

— Nous ne pouvons que mentionner rapidement quelques autres récits publiés en ces derniers temps, et qui sont de valeur fort inégale. Sur la foi d'un éloge plein de lyrisme qu'en faisait un de nos journaux, nous avons lu une nouvelle villageoise intitulée *Entre voisins* et signée Jean-Daniel (Neuchâtel, Attinger). C'est une histoire quelconque racontée en un style quelconque; mais elle prêche avec conviction contre l'alcoolisme, ce qui est très bien et ce qui, pour beaucoup de lecteurs, suffit à faire un « bon livre. » Mais, tout de même.... Nous allions répéter ce que nous avons dit cent fois ici, depuis bientôt trente ans : à quoi bon!

Aux jeunes lecteurs, comme aux vieux aussi, nous recommanderons plus volontiers la savoureuse peinture, que nous donne M^{me} Hautesource, de la patriarcale et vaillante Genève au moment des vendanges de Bonne, c'est-à-dire une douzaine d'années avant l'Escalade. C'est là un charmant récit, écrit simplement, mais non sans art, et gentiment illustré par M. Elzingre¹. On y sent à chaque page le don d'évocation pittoresque; le sentiment patriotique, profond et grave, ne s'y exprime pas par des phrases d'auteur, mais par le langage fruste et vrai des personnages. Oh! le bon petit livre, propre à faire aimer la vieille Genève par les enfants de la nouvelle!

— *Chez grand-père* (encore une édition Atar) est une fine étude de psychologie enfantine, par M^{lle} Marthe Reymond. Ce livre est écrit pour les enfants; mais ceux-ci s'intéressent-ils à l'analyse de leurs propres sentiments et à la peinture de leur petite vie psychique? Cela ne me paraît pas certain; ce qui est sûr, c'est que les adultes ne liront pas avec indifférence ces pages d'observation morale sobre et juste, où se révèle une per-

¹ *Enfant de Genève*. Edition Atar, Genève, 1911.

sonne à qui les âmes des tout petits sont familières et qui les a pénétrées par l'instinct supérieur de la sympathie.

— C'est encore aux enfants que sont destinés deux autres ouvrages, qui pourraient prêter à une intéressante discussion de principe. La question qui se pose est celle-ci : convient-il de mettre à la portée des jeunes lecteurs les immortels chefs-d'œuvre qui n'étaient point écrits pour eux? — Je ne parle pas de l'*Iliade* ou de la *Chanson de Roland*, que leur caractère de simplicité primitive met précisément à la portée du jeune âge, qui les comprend si bien. Mais Cervantès, mais Shakespeare, mais Swift, mais Rabelais lui sont-ils accessibles, au prix des arrangements ou des amputations les plus habiles du monde? N'est-il pas à craindre que la « substantifique moelle » de *Don Quichotte*, de *Macbeth*, de *Gulliver* ou de *Pantagruel* échappe au jeune lecteur et qu'il n'en garde qu'une idée toute superficielle, dont plus tard il se contentera, persuadé qu'il a lu ces chefs-d'œuvre? Voilà l'objection. Et je sais qu'on lui peut opposer de fort bonnes raisons. La meilleure raison, c'est de nous présenter des « abrégés » de chefs-d'œuvre qui ne soient pas des mutilations maladroites ou d'odieuses profanations. Et, à cet égard, il nous plaît de reconnaître que les deux livres qui nous ont suggéré ces réflexions sont faits de façon fort ingénieuse.

Les *Contes de Shakespeare* de Mary Macleod¹ sont, sous forme de narration, un résumé attachant, dramatique, très fidèle, souvent même textuel, des principales œuvres du grand écrivain. Quant au *Gargantua* de M^{lle} Butts (Paris, Larousse, un joli volume illustré par M. Fernand Fau), il est fort adroitement réduit aux pages essentielles, de telle sorte que les fervents de Rabelais, s'ils s'avisent de parcourir ces pages, seraient surpris de l'y retrouver avec toute son exubérance de verve, non travesti, non affadi, mais seulement allégé. Les enfants vont donc pouvoir lire Rabelais, et aussi les jeunes filles, pensez donc ! Le curé de Meudon n'avait pas prévu cela....

— Saluons enfin une traduction d'un ouvrage d'Ernest Zahn,

¹ Traduits par S. Godet. Lausanne, Payot, in-12.

Les fils du maître, par C. Boutibonne (Neuchâtel, Delachaux & Niestlé). Succès certain, comme la *Clari-Marie* de l'an dernier.

— Et voici les volumes nouveaux qui pleuvent : un roman de T. Combe et un roman de J.-P. Porret (vous les avez déjà goûtés ici-même); des récits de C.-F. Ramuz; un volume sur Charles Ritter; le luxueux et magnifique album de F. Boissonnas et D. Baud-Bovy, *En Grèce, par monts et par vaux*, et bien d'autres choses encore qui auront leur tour. A chaque mois suffit sa peine.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le problème des ordures ménagères; leur destruction pour la production d'électricité. — Stérilisation de l'eau par les rayons ultra-violets. — La peste en Angleterre. — Culture artificielle des tissus de l'homme et des animaux. — Le goût de vase chez les poissons. — Publications nouvelles.

Le problème des ordures ménagères préoccupe de plus en plus les municipalités. C'est tout naturel. Dans les agglomérations de moyennes ou petites dimensions, la solution est assez simple. Les ordures ménagères se composent en grande partie de déchets organiques, putréfiables, susceptibles de servir d'engrais. Les distances ne sont pas grandes, et les ordures ont assez de valeur comme engrais pour pouvoir être, sans trop de dépense, transportées dans la banlieue et répandues sur les champs pour les engraisser. Dès qu'il s'agit d'une ville importante, c'est autre chose. Les distances sont plus considérables de beaucoup, d'autant que la ville a toujours une banlieue, des faubourgs, et que les champs disposés à recevoir les ordures sont, par là, refoulés plus loin encore. Le charroi coûte cher et n'est pas payé par le prix de vente de la marchandise, de sorte que l'opération devient onéreuse pour la municipalité.

Cela étant, les ingénieurs ont fait observer qu'il y avait peut-être moyen de mieux utiliser les gadoues.

Celles-ci ne comprennent pas seulement des matières végétales : il s'y trouve d'autres substances, capables de brûler ou de faire de la vapeur ; de là l'idée de se débarrasser des ordures ménagères en les brûlant dans des usines qui fabriqueraient de l'électricité.

Cette idée est née dans le nord, en Angleterre principalement. Là, les ordures ménagères renferment beaucoup de cendres du feu de houille, pas mal de houille non encore brûlée aussi ; elles ont une valeur calorifique assez élevée.

Emise il y a quinze ou vingt ans, elle a été appliquée, depuis, en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis, mais surtout en Angleterre, où le plus souvent la production de l'électricité pour les villes est entre les mains de la municipalité, ce qui fait que cette dernière bénéficie doublement du système. Il existe dès maintenant quelques centaines d'usines génératrices d'électricité, utilisant comme combustible les ordures ménagères, et si l'on ne peut pas dire qu'elles font des affaires très brillantes, en tout cas, l'opération vaut mieux pour elles que si elles avaient à évacuer leurs ordures par les anciens procédés, et à faire leur électricité avec la houille. Elles font d'une pierre deux coups : il y a simplification et économie.

Il faut observer toutefois que la valeur du procédé n'est pas uniforme, ou plutôt que celui-ci ne peut pas être appliqué partout avec le même avantage.

La valeur calorifique des gadoues, dans une grande ville, varie selon le pays, le quartier, et la saison. Là où elles contiennent beaucoup de déchets de houille, dans les pays riches en houille, leur valeur calorifique est élevée. En été, et dans les pays faisant peu usage de houille, elle est moindre. Elle est minima dans les quartiers à nombreux déchets végétaux (quartiers des halles et marchés) et en été.

Par conséquent, il ne faut pas ériger en principe la supériorité de la méthode consistant à détruire les gadoues en produisant de l'électricité : la valeur de la méthode varie selon le temps et le lieu. Elle peut être très recommandable ici, et là ne donner que des résultats médiocres. Affaire d'espèce....

— La stérilisation de l'eau par les rayons ultra-violetes reste une question toute d'actualité. Il ne se passe pas de mois sans que d'un côté ou d'un autre un mémoire paraisse, vantant les bons effets de ces rayons. C'est surtout en France que les chercheurs sont nombreux. Il serait prématuré de vouloir dire ce qui sortira de tout cela, au point de vue pratique ; mais il semble bien que la méthode ait un avenir industriel. De toutes parts, on est d'accord pour reconnaître que quelques secondes d'exposition aux rayons ultra-violetes suffisent pour rendre l'eau stérile, pour y tuer tous les microbes : du moins ceux qui nous intéressent par leurs aptitudes pathogènes. Cette stérilisation est certaine. Elle ne coûte pas bien cher, d'autre part : elle ne nécessite pas les dépenses formidables que tant de municipalités se sont imposées pour l'adduction d'eau de source qui, par la suite, et en raison de circonstances inévitables, se sont manifestées impures. Et il semble bien que l'on pourrait distribuer une eau suffisamment stérile dans une ville, en l'exposant, au sortir des réservoirs et avant l'entrée dans la canalisation, à un bain de rayons ultra-violetes. Au reste, il existe déjà des installations pour maison entière (ou habitation isolée) et même pour petite ville.

On peut prévoir une application plus étendue. Mais il est bon de prolonger les études préliminaires : il est bon de savoir quelle pureté physique l'eau doit présenter avant d'être exposée aux rayons. On a reconnu en effet que les eaux troubles arrêtent les rayons, et ont besoin d'être préalablement dégrossies, tamisées, pour qu'il ne reste pas de parcelles solides en suspension, interceptant au passage les rayons ultra-violetes. L'eau doit subir au préalable une certaine filtration. Il faut savoir aussi quelle épaisseur d'eau on peut stériliser à coup sûr, quel peut être le débit du courant, combien de temps doit se prolonger l'action, à quelle distance de l'eau il convient de tenir les lampes. Tout cela s'élucidera peu à peu ; il n'est pas encore temps de passer à l'application industrielle. En toutes choses, il faut le temps....

•

— Saviez-vous que la peste existe en Angleterre ? Pourtant cela est. Les Anglais n'ont pas cru devoir faire un tapage formidable autour de la chose, comme l'Europe entière l'eût fait si quelques rats pesteux avaient été trouvés autour d'une ferme de Normandie ou d'ailleurs, et ils ont eu raison. Il faut considérer les choses avec sang-froid.

Voici donc, en deux mots, l'histoire de la peste en Angleterre.

Il y a un mois, aux environs d'Ipswich en Suffolk, à Freston, quatre cas de maladie se produisirent, se terminant par la mort. Au début, on ne voyait pas trop ce que cela pouvait être : mais, étude et réflexions faites, il fallut bien déclarer que les quatre décès étaient dus à la peste. Les journaux médicaux parlèrent de la chose, discrètement ; la presse quotidienne plus discrètement encore. Il faut le répéter, cent cas de choléra, par exemple, en Allemagne ou en Angleterre, n'ont pas, dans la presse étrangère, le centième de la valeur d'un cas en France, surtout à Paris.

Le mal semble s'être arrêté là. On a isolé quelque temps les personnes ayant eu contact avec les malades, et aucun cas nouveau ne s'est présenté. Du moins parmi les humains. Chez les rats, c'est autre chose. Les rats sont malades, dans la région. On en trouve souvent des morts et quand on les analyse bactériologiquement, on les constate pesteux. D'où une croisade contre l'espèce : ordre de tuer les rats, de les enterrer au plus vite, et de ne pas les toucher (pour éviter l'inoculation par les puces devenues pesteuses). Ordre, en outre, de ne pas trop fréquenter les furets, les lièvres, les lapins : eux aussi ont pu recevoir des rats pesteux des puces. L'étude des rats fait voir que ceux-ci sont pesteux dans un rayon assez étendu en arrière d'Ipswich. Il est excellent de lutter contre les rats ; mais il ne faut pas trop craindre le développement du mal chez l'homme. Car il est évident que les rats sont pesteux, aux environs d'Ipswich, depuis de longs mois : peut-être même depuis des années, d'après un des médecins qui a suivi les cas de Freston. Celui-ci croit qu'en

réalité la peste a été apportée il y a cinq ans (par un des navires chargés de grains venant d'Odessa, et qui déchargent dans la rivière Orwell sur laquelle se trouve Ipswich) et qu'elle a été la cause des huit décès suspects, à l'époque.

D'autre part, il y a des rats pesteux dans les docks de Londres, et on leur fait la chasse actuellement. Mais le mal peut ne pas passer des rats à l'homme. Il y a deux ans, la peste existait à Hull sur les rats, elle n'a pas pris pied. Et sans doute il en sera de même à Ipswich. En attendant, on continue à détruire les rats et à recommander l'hygiène, et la propreté des maisons. C'est, en effet, en tenant les rats à distance qu'on éloigne le plus sûrement la peste.

— Deux expérimentateurs, MM. Carrel et Burrows ont fait connaître à la Société de biologie un fait curieux, la possibilité de conserver vivants, sous verre, pendant un temps assez long, des fragments de tissus ou d'organes de l'homme et des animaux, et de les cultiver, c'est-à-dire d'en permettre la multiplication et la croissance, que l'on voit se faire, peu à peu, au microscope. On peut donc cultiver des tissus animaux comme on cultive de petits organismes végétaux ou animaux dans un bouillon de culture.

Le bouillon, ici, c'est tout simplement du plasma de l'animal même ou de l'espèce. On a une lamelle creuse dans laquelle on met un peu de plasma, on y ajoute une parcelle de tissu ou d'organe, de tissu conjonctif, musculaire, de foie, de rate, de thyroïde, etc., on pose une lamelle fine dessus, et on scelle. Et on garde à l'étuve à 37° C. Dans ces conditions, bien simples pourtant, la parcelle reste vivante plusieurs jours, dix et quinze ; plus peut-être quand l'on imaginera un système de renouvellement et de circulation et aération du plasma. Les cellules se développent et se multiplient. La vitesse dépend du tissu. Le tissu ou organe d'adulte a moins d'aptitude à végéter que celui du jeune et surtout du très jeune. Quand même, au bout de vingt-quatre ou quarante-huit heures, on les voit proliférer ; le très jeune déjà au bout de 12 heures. Des granulations se forment à

la périphérie de la parcelle ; c'est l'ébauche du cytoplasme : puis apparaît le noyau. Et la parcelle qui a ainsi végété et s'est accrue peut être divisée en deux ou quatre, qu'on met à végété aussi dans d'autres cellules ; cela peut durer indéfiniment, cette propagation de cellules, dont les troisième et quatrième générations sont en totalité nées hors de l'organisme. Il faut noter que les différents organes ou tissus n'ont pas tous la même aptitude à végété : il en est qui poussent mieux que d'autres. Notons encore que toute parcelle d'organe ou tissu produit deux sortes de cellules : des cellules de soutien comme il y en a dans tout organe, et les cellules caractéristiques (nerveuses, sécrétrices, etc.).

Enfin, observons que les tissus normaux ne sont pas les seuls qu'on puisse cultiver ainsi : les tissus pathologiques, les tumeurs par exemple, se cultivent fort bien. Et cela est fort intéressant pour l'étude de leur multiplication et des conditions susceptibles de favoriser ou d'entraver leur croissance. La méthode inaugurée par MM. Carrel et Burrows sera certainement très appréciée des physiologistes et pathologistes.

— Il arrive souvent au poisson d'eau douce d'avoir le goût ou l'odeur de vase, ce qui ne le fait pas apprécier du consommateur. La tanche, l'anguille le présentent fréquemment. A quoi cela tient-il ? M. Louis Léger, de Grenoble, a voulu le savoir.

Cela ne tient pas à ce que les poissons mangent de la vase. Et du reste l'odeur de la vase n'est pas celle du poisson ayant ce qu'on appelle l'odeur de vase. Cela ne tient pas non plus à ce que les poissons ont mangé certaines plantes aquatiques, les Chara, dont l'une a reçu le surnom de fétide. L'odeur ou goût de vase (il est difficile de séparer l'odeur du goût, souvent) tient à tout autre chose : à ce que le poisson s'est nourri de petites algues appelées oscillaires. Il n'a ce goût que quand il a consommé de ces algues ; là où les algues manquent, le goût manque aussi. Et M. Léger a pu extraire des oscillaires le principe odorant qui a exactement l'odeur du poisson... qui en a. La démonstration est complète. Ajoutons que, pour enlever le

goût de vase, il suffit de faire séjourner le poisson quelques jours dans de l'eau privée d'oscillaires.

— Publications nouvelles : à signaler l'*Annuaire du Bureau des longitudes* pour 1911 (Paris, Gauthier-Villars) ; et un excellent ouvrage sur la *Géographie humaine*, de Jean Brunhes (Paris, F. Alcan), qui renseignera le lecteur sur le but et les méthodes de cette science si intéressante.

CHRONIQUE POLITIQUE

La Chambre française et M. Briand. — En Angleterre : la reprise d'une grande lutte. — Choses et autres. — La mort de Tolstoï.

Les débats de la Chambre française ont toujours eu un grand retentissement. Est-ce un vieux ressouvenir de la Révolution ? Est-ce parce que toutes les vastes questions concernant la vie des peuples ont été discutées, depuis un siècle, du haut de cette tribune qui paraît tournée vers le monde ? Ou bien n'y a-t-il là qu'une reconnaissance du talent, un effet de l'éloquence qui s'est constamment déployée d'un régime à l'autre ?... Toujours est-il que le Palais-Bourbon est une arène unique et qu'on suit ce qui s'y fait et ce qui s'y dit avec un intérêt qui chez quelques-uns devient passion.

Le grand assaut que le ministère Briand a subi, à la fin d'octobre et au commencement de novembre, a donc intéressé toute l'Europe. Il y avait là une question de principe : la manière forte utilisée contre les grévistes des chemins de fer était-elle approuvée par la France ? Il y avait surtout une question d'homme. Le président du conseil a rompu avec ses anciens amis de l'extrême gauche. Ce révolutionnaire fougueux qui, plaidant pour Hervé, voici sept ou huit ans, déclarait approuver toutes les idées de son client, est devenu, sous M. Clémenceau, un ministre à ressources, socialisant encore mais très flexible ;

président du conseil, il franchit une nouvelle étape, parle de ses devoirs envers la patrie et la société, subordonne tout au maintien de l'ordre et au salut de l'Etat... Et, ces différents avatars, il les traverse avec une inconcevable facilité, en homme qui, n'ayant subi dans sa jeunesse, alors que se forment la pensée et le cœur, l'empreinte d'aucune tradition politique, se considère comme libre vis-à-vis des partis et passe de l'un à l'autre selon que les circonstances l'exigent. Il s'adapte avec art à chaque situation, défend des thèses diverses avec un fort beau talent de parole et des ressources d'intelligence infinies, et, s'il n'arrive pas toujours à imposer la conviction, s'efforce au moins d'obtenir la confiance et dispose pour gagner les hommes d'un don, d'un charme qui tiennent du prodige. Malheureusement le charme ne remédie pas à tout : les anciens admirateurs de M. Briand devenus ses adversaires le qualifient de tyran et de renégat ; et il s'agissait de savoir si ses partisans nouveaux, parmi lesquels figurent les progressistes et qui poussent une aile jusqu'aux limites de la droite, étaient de force à lui assurer une majorité.

Le président du conseil a fait face et comme il était sur un bon terrain, celui de la conservation sociale et [que la grande majorité de la Chambre française est composée de bourgeois qui, en dépit d'allures parfois un peu bruyantes, sont très attachés à leurs aises, le gouvernement l'a emporté à une majorité honorable.

Mais il y a eu un lendemain. Le ministère, qui s'était présenté compact à la bataille, s'est disloqué après la victoire : une bonne moitié de ses membres, et non les moindres, ne sont plus que de simples sénateurs ou députés et c'est M. Briand qui, par une fausse sortie, s'est débarrassé de collègues qui n'avaient plus l'heur de lui convenir.

Y a-t-il eu des divergences de doctrine ? On a beaucoup dit que les idées de M. Millerand quant au régime des employés des chemins de fer n'étaient pas celles de son chef et que leur collaboration était devenue impossible. Mais il est assez singu-

lier qu'un homme comme M. Briand qui, au gré des souffles qui passent, donne des coups de barre à droite ou à gauche, se soit brusquement ancré dans une opinion fixe. Là encore les considérations de tactique ou de personnes ont joué le grand rôle. Le président du conseil espérait se réconcilier avec le parti radical, ou même radical-socialiste, grâce à une large distribution de portefeuilles et il saisissait l'occasion d'écarter quelques collègues, les uns trop maladroits, d'autres trop indépendants.

Seulement le ministère reconstitué fait fort petite figure ; il ne vaut même que par son chef ; et si l'on peut croire que celui-ci dirigera habilement sa barque sur les flots houleux de la politique, on ne voit pas comment il amènera à bon port certains gros projets dont il est question depuis longtemps : la réforme électorale, la réforme fiscale, etc., etc. D'aucuns, les sceptiques, prétendent qu'il les laissera tout simplement en chemin et ils pourraient bien avoir raison. Mais alors l'étrange impuissance du monde politique français éclatera une fois de plus : il est intelligent, il est actif ; mais il discute trop, s'épuise en efforts contradictoires et de toutes les capitales parlementaires, c'est bien à Paris que les programmes sont le plus loin de la réalisation et que les projets tardent le plus à devenir des lois.

— Le 10 novembre au soir les journaux anglais publiaient une note commençant par ces mots : « La conférence qui a siégé pour étudier la question constitutionnelle a terminé ses travaux sans aboutir à un arrangement.... » La déception a été générale. On s'était réjoui de l'initiative du roi George V qui, au lendemain de la mort de son père, avait imposé une trêve aux partis ; on s'était bercé de l'espoir que la réconciliation viendrait, que l'Angleterre pourrait s'occuper d'autre chose que des querelles de politiciens. Brusquement, six semaines avant Noël, s'imposait la perspective d'une campagne électorale avec ses agitations, ses répercussions troublantes pour la vie de famille, désastreuses pour le commerce.... Certes les honorables chefs de partis qui composaient la commission des huit ont pris une bien grosse responsabilité en trompant l'attente universelle !

Ils s'étaient pourtant mis d'accord sur [un grand point : ils avaient reconnu que le meilleur moyen d'apaiser les différends qui s'élèvent entre les lords et les communes serait d'en appeler à une assemblée mixte composée de membres des deux Chambres ; les unionistes admettaient en outre que les libéraux devraient avoir la prépondérance dans cette assemblée au cas où ils disposeraient aux Communes d'une majorité sérieuse. Le désaccord a éclaté quand il a fallu s'entendre sur le sens de « majorité sérieuse. » Les conservateurs voulaient qu'elle fût assez importante pour que la volonté du pays ne pût être mise en doute ; les libéraux estimaient qu'une majorité même petite à la Chambre des communes devait assurer au parti qui en jouirait la prépondérance dans l'assemblée mixte. Simple affaire de chiffres, en apparence ; question capitale si l'on regarde les choses de près : les libéraux revendiquant l'autorité de la majorité des communes quelle qu'elle fût, les unionistes ne voulant pas que la Chambre haute dût s'incliner devant une majorité de rencontre. Et l'on s'est séparé là-dessus.

Depuis, les événements ont marché avec une rapidité extrême. M. Asquith poussé par son lieutenant M. Lloyd-George, talonné par ses alliés travaillistes et irlandais qui ne souhaitent que plaies et bosses, a annoncé la dissolution des communes pour le 28 novembre et les élections pour la première quinzaine de décembre ; aux unionistes qui réclamaient pour les lords le droit de discuter le *Veto bill* déjà voté par l'autre Chambre, il a répondu que le projet allait leur être présenté, mais qu'après l'échec de la conférence il ne saurait tolérer ni débats prolongés, ni amendements d'aucune sorte ; c'est l'acceptation ou le rejet immédiat et en bloc.

La Chambre haute se défend : avec cette souplesse que le to-risme anglais sait déployer dans les circonstances graves, elle cherche à faire tomber les armes des mains de ses adversaires ; tout en maintenant les modifications à son mode de recrutement qu'elle a déjà adoptées, elle veut régler pour l'avenir ses rapports avec les Communes et cela de façon à satisfaire les plus exigeants.

D'après le projet que vient de déposer lord Lansdowne, la Chambre des pairs renoncerait à tout contrôle sur les bills de finances pourvu que ces bills n'impliquent aucune innovation politique. Les conflits entre les deux chambres seraient réglés après un certain intervalle de temps par une conférence mixte présidée par le *speaker* des communes ; dans les cas graves, les questions seraient soumises au peuple qui déciderait par voie de referendum. Ainsi les conservateurs anglais veulent introduire dans la constitution une mesure si démocratique que ni Cobden, ni John Bright, ni Gladstone n'ont jamais osé l'inscrire sur aucun programme électoral : ils rendent inutiles les consultations actuelles, compliquées, coûteuses, incertaines, par voie d'élections générales et ne craignent pas de s'en remettre directement à la décision des électeurs. On ne peut qu'admirer leur hardiesse. Mais l'expérience, si souvent faite au cours de l'histoire, qu'une classe privilégiée ne consent à limiter ses avantages qu'obligée par les circonstances et que ses concessions arrivent presque toujours trop tard se confirme une fois de plus. Si la Chambre des lords avait montré ces dispositions conciliantes il y a vingt, dix ou même deux ans, nul ne contesterait aujourd'hui son droit à l'existence ; mais, au degré de passion où sont arrivés les partis, ce repentir tardif ne touche plus personne. Les chefs libéraux, inquiets un instant, dénoncent déjà tout le projet de réforme comme une manœuvre de la dernière heure destinée à égarer la question et la campagne électorale se poursuit avec un redoublement de colère.

Cette campagne, les libéraux paraissent mieux en mesure de la soutenir que leurs adversaires. Ils disent : à bas les privilèges ! et ils ajoutent : pas de droit sur les blés, nous voulons assurer aux pauvres de bon pain et à bon marché. A cela les conservateurs ont bien des choses à répondre : ils peuvent reprendre l'ancienne argumentation de M. Balfour et montrer que les lords n'insultent pas le peuple en obligeant le gouvernement à lui demander son verdict ; ils peuvent invoquer les gloires du passé, faire vibrer le péril allemand ou proclamer l'excellence

du *Tariff reform* qui ne renchérit pas la vie et assurera la prospérité.... Mais la foule s'intéresse assez peu aux minuties constitutionnelles et pas du tout à l'histoire ; on lui dit que la sécurité nationale est mieux assurée que jamais, que le gouvernement libéral met en chantier plus de vaisseaux qu'aucun de ses prédécesseurs et la désolante prospérité de l'année qui finit enlève aux arguments protectionnistes une grande partie de leur portée : les nouvelles taxes sur la propriété ne déploient encore aucun mauvais effet et comment prouver que le pays court à sa ruine quand les salaires augmentent et que le chômage diminue !

Une seule chose pourrait faire une impression profonde. Voici quelques jours que M. Redmond a débarqué en Irlande ; il revenait d'Amérique où il avait fait une collecte fructueuse et aussitôt il a poussé son cri de guerre. Mais, avec une intempérance de langage plutôt malheureuse, il a parlé de l'autorité absolue dont lui et son parti jouissaient à Westminster, il a promis l'anéantissement des lords et l'avènement prochain du *Home-rule*. Or le *Home-rule* continue à ne pas être en faveur auprès de la majeure partie des habitants de la Grande-Bretagne et l'Anglais de vieille souche a toujours éprouvé une invincible répugnance à la pensée que le Celte de l'île sœur pourrait lui dicter la loi. Si les unionistes parvenaient à faire dévier la campagne sur le terrain de l'Irlande et du *Home-rule*, ils trouveraient de ces mots d'ordre simplistes qui font impression sur les masses. Mais, pressés qu'ils sont par le temps, est-il en leur pouvoir de persuader les électeurs que c'est bien du *Home-rule* qu'il s'agit ?

De sorte que, dans la lutte qui va s'engager, les conservateurs ne paraissent pas destinés à conquérir beaucoup de sièges nouveaux ; à bien des égards le terrain leur est moins favorable qu'au mois de janvier dernier. Mais, quels que soient les sentiments qu'on éprouve en face de cette crise, la plus grave peut-être que la Grande-Bretagne ait subie depuis le temps des révolutions, il faut souhaiter que le combat soit décisif, qu'aucun doute ne subsiste plus sur la volonté du pays et qu'une politique

résolue devienne possible dans un sens ou dans l'autre. La tranquillité intérieure de l'Angleterre et son prestige au dehors sont à ce prix.

— Je ne prétends pas parler de l'entrevue de Potsdam entre le tsar et l'empereur, où tout paraît s'être passé conformément à des usages respectables et qui ne modifiera pas les bases politiques de l'Europe ; pas plus que de l'accord hispano-marocain, solution équitable, dit-on, d'un conflit qui n'a jamais été officiellement reconnu. La poussée victorieuse du parti démocrate dans les élections américaines apparaît comme la revanche des *boss* et des *trusts* contre l'ancien président Roosevelt ; elle est peut-être aussi un témoignage de bon sens d'un peuple en face du magistrat qui n'a pas su s'accommoder de la retraite qu'il avait lui-même voulue, et dont l'intervention bruyante dans toutes les affaires prenait quelque chose d'insolite et de dangereux pour les traditions républicaines. La mutinerie de Rio-de-Janeiro est terminée, mais non pas de façon à couvrir de gloire le gouvernement brésilien. Quant à la révolution mexicaine, elle serait, si elle se confirmait, un fait gros de conséquences. Car si le président Porfirio Diaz a toutes les allures d'un dictateur ou d'un monarque, si les moyens qu'il a employés pour maintenir l'ordre ont été souvent marqués d'une cruauté sauvage, cet homme d'Etat n'en a pas moins rendu le calme pour trente ans à un pays constamment agité jusque-là et assuré à sa nation un développement économique remarquable. La chute de ce vieillard serait l'écroulement d'un système, l'ouverture d'une ère de troubles dont la durée est impossible à prévoir. Il est vrai que, si des renseignements alarmistes nous parviennent par la voie des Etats-Unis, les dépêches officielles disent que tout est normal au Mexique, sauf la présence de quelques insurgés en armes dont la fougue sera bientôt réprimée. Nous verrons.

— De Russie quelques nouvelles arrivaient : on parlait de l'entrée en scène d'un nouveau ministre des affaires étrangères, M. Sazonof, du budget de 1911 qui, paraît-il, boucle presque en équilibre, de la réélection de M. Goutchkof à la présidence

de la Douma... Brusquement on a dit : Tolstoï est mort et tous les autres bruits se sont tus.

Il est mort au moment où il accomplissait l'acte le plus logique de sa carrière, où il quittait sa riche demeure de Yasnaïa-Poliana pour aller finir ses jours dans la retraite et la pauvreté conformément à sa doctrine ; et s'il y a quelque chose d'étrange, d'insensé même, dans cet acte d'un vieillard de quatre-vingt-trois ans qui, sans s'occuper de la douleur des siens, s'enfuit dans l'inconnu, le geste n'en a pas moins de la grandeur : il lave Tolstoï du reproche qu'on lui a souvent adressé de se complaire dans l'opulence alors qu'il stigmatisait la richesse comme un péché et de réclamer sans cesse un martyr qu'il savait bien qu'on ne lui accorderait jamais. Il révèle aussi chez le romancier devenu prophète des inquiétudes, des luttes et des repentirs qu'on n'aurait pas connus sans cela.

Car, ne nous y trompons pas : la réputation mondiale de Tolstoï n'est pas faite de succès littéraire. *Guerre et paix*, *Anna Kanénine*, ces ouvrages qui, malgré l'infériorité inévitable d'une traduction, ont enthousiasmé notre jeunesse, n'étaient connus au dehors que de ceux qui avaient le temps et le désir de lire de très gros livres. L'admirable série qui s'appelle : *La Sonate à Kreuzer*, *La puissance des ténèbres*, *Maître et serviteur*.... n'a fait que consacrer une gloire littéraire déjà puissamment établie. La conquête des humbles et des faibles date de la prédication populaire, de la publication des traités ou histoires que chacun pouvait comprendre, de *Résurrection*, cette étrange apothéose de la charité et du repentir. Et plus la prédication devenait singulière, irréalisable, contradictoire même, plus l'admiration grandissait, non pas seulement chez ceux qui, faute de sens critique ou de pondération, pouvaient admettre toutes ces choses, mais chez une multitude de gens de bien, au cœur droit, qui rêvaient d'une humanité meilleure. On se représentait, très loin au fond de la Russie, ce vieillard en costume de paysan, vieux comme un patriarche, mais en possession de la flamme sacrée ; on le regardait comme un François d'Assise, un Savonarole ou un

Luther, — un saint François et un Luther privés de la capacité d'agir, qui ne sauraient que clamer en termes superbes leurs reproches et leurs espérances, — on attendait de lui, dans tous les grands événements qui agitaient le monde, le mot, la phrase qui jugent ou qui consolent. Et maintenant qu'il est mort, on a l'impression que quelque chose d'unique, de gigantesque a disparu qu'on ne retrouvera plus.

Il y a dans cette remarquable faculté émotive d'une génération qui se dit réaliste un phénomène qui intéresse l'histoire. C'est ce qui m'excuse de parler de Tolstoï dans une chronique politique.

Lausanne, 25 novembre 1910.



BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

MANUEL D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par *Vilfredo Pareto*. Traduit sur l'édition italienne, revue par l'auteur, par *Alfred Bonnet*. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière.

Dans cet ouvrage l'auteur se propose uniquement de rechercher les uniformités que présentent les phénomènes économiques, c'est-à-dire leur loi. Lorsqu'on veut voir les questions économiques sous cet angle, on ne s'arrête pas à l'admiration béate des préoccupations sentimentales visant le bien-être de l'humanité. Dans le socialisme M. Pareto flaire une tendance à créer une nouvelle classe privilégiée au détriment de la bourgeoisie, dans l'antialcoolisme un moyen de contrarier chez un peuple le travail utile et nécessaire de la sélection, dans le féminisme une maladie des nations riches, chez lesquelles sévit également une pitié exagérée pour les malfaiteurs.

A en juger par l'expérience, il semble fort douteux que l'économie politique devienne jamais une science précise et exacte comme la chimie, la physique. En recourant aux formules mathématiques plutôt qu'aux belles phrases des économistes littéraires, M. Pareto arrive à des conclusions fort intéressantes, bien que la méthode des équations dont il fait usage ne soit pas à portée de la compréhension de tout le monde. Ceux qui ne voudraient pas le suivre sur le terrain d'une démonstration purement théorique trouveront néanmoins dans les chapitres consacrés aux phénomènes concrets de l'économie politique ample matière à réflexion. Ainsi, on relève dans les pages qui traitent des crises, des variations des prix de détail et de gros, du commerce international, de la monnaie, du libre-échange et de la protection, des idées qui montrent chez l'auteur une grande indépendance de critique et de jugement.

En ce qui touche les crises, il distingue avec raison entre la crise économique et la crise financière. Celle-ci se produit tout à coup, elle est profonde, mais elle passe vite. La crise économique, par contre, se développe lentement et ne cesse que peu à peu. La crise financière se manifeste principalement à la Bourse et, si elle peut être provoquée par les méfaits de la spéculation, l'intervention de cet élément peut aussi enrayer ses effets désastreux et contribuer à en limiter la durée. On entend dans certains milieux beaucoup médire de la spéculation, cependant son concours est souvent utile, même nécessaire. Un état a-t-il besoin de contracter un gros emprunt, il sera bien aise de voir la spéculation acheter les titres et les garder en attendant leur classement définitif dans le portefeuille des capitalistes. Et lorsqu'en présence d'une catastrophe, d'un malheur économique, ou de craintes d'ordre politique, ces mêmes capitalistes vident leur portefeuille sur le marché, qui donc intervient le plus souvent pour faciliter ces ventes, pour soutenir les cours qui autrement s'effondreraient, si ce n'est cette spéculation tant décriée ? La spéculation a cela de bon qu'elle donne au marché une grande ampleur ; son but, qui n'est que le gain, peut sembler égoïste, les moyens peuvent paraître parfois répréhensibles, n'empêche qu'on ne saurait se figurer sans elle le développement des affaires de notre époque. D'ailleurs, il n'est que juste de dire que la spéculation ne peut réussir en fin de compte que si ses prévisions sont justes ; les coups de bourse basés sur des manœuvres illicites deviennent de plus en plus rares dans une période de publicité à outrance comme la nôtre.

Il n'y a du reste pas seulement les spéculations de bourse, il y a également celles du producteur lorsqu'il écoule ses produits, celles du commerçant en gros lorsqu'il achète ce qu'il vend, il y a même celles du détailliste lorsqu'il constitue ses approvisionnements. L'auteur de l'ouvrage dit d'eux avec pleine raison : « S'ils devinent juste ils s'enrichissent ; s'ils se trompent ils se ruinent. Dans un régime socialiste ce seraient les employés de l'Etat qui devraient faire ce travail ; il est probable qu'ils se tromperaient davantage et plus souvent que les particuliers. Pour s'en convaincre il suffit, entre autres faits, de se rappeler combien difficilement les gouvernements arrivent à pourvoir de vivres

leurs armées en campagne, alors que le commerce pourvoit merveilleusement à la consommation, autrement variée et complexe, de grandes villes comme Paris, Londres, Berlin. »

Ce que l'auteur dit ici de l'Etat se constituant commerçant, on pourrait l'appliquer aussi aux coalitions puissantes des particuliers cherchant à imposer leur volonté au public. Les tentatives de cette nature faussent le jeu libre de l'offre et de la demande et par là-même renchérissent les conditions de l'existence. Lorsque le rêve socialiste sera atteint, que tout notre salut dépendra de l'Etat omnipotent, lequel nous fera travailler et nous soutiendra, il est permis d'entrevoir une hausse générale des prix. Ceux que cela gêne demanderont naturellement aide et appui à l'Etat. Mais il reste à savoir si l'Etat, en augmentant le prix de toute chose, saura aussi augmenter ses ressources. On peut en outre se demander comment il assurera l'exportation de ses produits, après en avoir majoré le coût, en échange des marchandises qu'il doit importer de l'étranger. Il est permis d'envisager avec terreur les conséquences d'une faute, d'une erreur de prévision lorsque l'Etat assumera le triple rôle de producteur, de commerçant et de régulateur de la consommation. C. S.

PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT, par *Ed. Claparède*. — 1 vol. in-16. Genève, Kündig.

Le nom de M. Claparède, professeur à l'université de Genève, est assez connu pour qu'un livre de lui attire l'attention de tous ceux qu'intéressent les questions de psychologie expérimentale. Aussi bien son œuvre embrasse-t-elle déjà un nombre respectable de volumes et de brochures, et sa collaboration seule aux *Archives de psychologie*, publiées annuellement depuis 1901 sous sa direction et celle de Th. Flournoy, constituerait un titre suffisant à la notoriété. Grâce à ces deux savants, l'université de Genève est devenue un des principaux centres d'études psychologiques en pays de langue française, et un peu de cet honneur rejaillit sur la Suisse romande tout entière.

Il a paru chez Kündig une deuxième édition de l'excellent opuscule intitulé *Psychologie de l'enfant*, publié vers la fin de 1905. A vrai dire, l'opuscule est devenu un volume de 275 pages, et ce volume en amorce un second que l'auteur nous

promet pour une date indéterminée. Complètement remaniée, augmentée d'un gros chapitre entièrement nouveau sur le *développement mental* et de renseignements bibliographiques des plus précieux, la *Psychologie de l'enfant* constitue à la fois un tableau fort exact de l'état actuel de la jeune *pédologie* et une étude personnelle où abondent les vues ingénieuses, les observations précises et les déductions basées sur la logique la plus rigoureuse. M. Ed. Claparède unit à la fois les dons du savant et du vulgarisateur. Son livre trahit la connaissance profonde des problèmes et des méthodes en même temps qu'il expose avec une simplicité parfaite. Pas besoin d'être de la maison pour le comprendre et d'avoir pratiqué, pendant de longues années, le laboratoire des hautes études psychologiques. Une culture très générale et le goût des questions traitées suffisent amplement pour cela. D'aucuns trouveront même que le savant psychologue insiste trop sur des points qui peuvent paraître élémentaires, ainsi sur le rôle joué dans la vie mentale par *l'intérêt*. Nous ne croyons point la précaution superflue. Il est des vérités que la routine est rebelle à reconnaître et dont elle répugne à accepter toutes les conséquences. Or, la question de l'intérêt est capitale dans l'enseignement et l'éducation. C'est l'intérêt qui constitue l'attrait du *jeu* ; c'est lui aussi qui devrait de plus en plus constituer l'attrait de *l'étude*.

De telles « vérités premières, » ainsi que celle qui veut que la pédagogie repose sur la connaissance de l'enfant « comme l'horticulture repose sur la connaissance des plantes, » sont magistralement argumentées dans l'ouvrage de M. Claparède. Et cela est bien naturel si l'on voit dans cet ouvrage, avant tout, une intention pratique. L'auteur écrivait dans son introduction : « On a jusqu'ici voué toute sa sollicitude aux programmes, aux manuels ; il est temps de s'occuper un peu de ceux pour lesquels ils sont censés être faits. » Sous sa forme trop absolue la remarque reste juste, et nous ne saurions, personnellement, qu'applaudir à tous les efforts tentés dans le sens de baser de plus en plus à l'avenir l'enseignement et l'éducation sur une connaissance plus approfondie de l'esprit et du corps de l'enfant. De l'appoint qu'apporte aux novateurs le livre de M. Claparède il faut être reconnaissant à ce dernier. Mais les professeurs, instituteurs, autorités sco-

laïques et autres institutions officielles lui seront bien autrement reconnaissants encore quand il aura trouvé le moyen d'accorder les résultats les plus généraux de la pédagogie avec les exigences des programmes, lesquelles sont tout de même en bonne partie légitimées par les besoins du moment et l'état actuel de la civilisation. Sera-ce pour un troisième volume? R. F.

LAUSANNE, LES PARRAINS DE SES RUES. CE QU'ILS FURENT ET CE QU'ILS ONT FAIT, par *un vieux Lausannois*. — 1 vol. in-4° illustré. Renens, Fleur-de-Lys frères, éditeurs.

Voilà un livre qui a sa place dans la maison et sur la table de tout bon Lausannois. Très vivant défilé de courtes monographies des parrains donnés à une trentaine de nos rues, rappelant de la façon la plus intéressante tous ces hommes qui ont dépensé au service de leurs concitoyens les forces de leur cœur et de leur intelligence, cet ouvrage se lit d'un bout à l'autre avec une très vive jouissance. Le « vieux Lausannois » qui a édifié cette galerie l'a fait dans un excellent esprit et de manière à donner une haute idée du dévouement qu'ont déployé, chacun dans sa sphère, les hommes éminents dont il retrace la vie, les actes, le caractère, et dont il nous donne le portrait. C'est une lecture singulièrement émouvante pour quiconque s'intéresse à l'heureux développement de ce qui l'entoure, et chacun trouvera dans cet ouvrage de réconfortants exemples à suivre, de puissants encouragements en faveur de saines traditions. Commencant par Davel et finissant avec les J.-J. Mercier, l'auteur fait revivre nombre de personnalités qui nous sont chères, de noms que les nouvelles populations doivent connaître, pour ne pas passer indifférentes devant ces hommes qui tous ont contribué à la prospérité de leur petite patrie.

La magnifique position de la ville de Lausanne, ses nombreux établissements d'instruction dans tous les domaines, les ressources de toute espèce qui y abondent pour le développement des esprits, et qui y attirent un si grand nombre non seulement de visiteurs, mais de familles sédentaires, lui créent déjà une réclame permanente et y exercent une attraction toujours plus intense. Elle n'a certes pas besoin de celle que voudraient y installer, au mépris de notre constitution fédérale, les

amateurs du jeu. Nous sommes persuadé que, répandu sur une large échelle, ce volume, réduit à de modestes et économiques dimensions, serait un bien plus heureux et plus puissant appel. Car il nous semble impossible de le lire sans éprouver le besoin de connaître une ville qui a pu produire ou attirer dans son sein tant d'esprits supérieurs. C. V.

LE DRAME EN FRANCE AU XVIII^e SIÈCLE, par E. Gaiffe. Ouvrage orné de 16 planches hors texte en phototypie. — 1 vol in-8°. Paris, Armand Colin, 1910.

Non la tragédie, non la comédie : le drame. Car près d'un siècle avant la préface de *Cromwell*, une réaction se dessine contre la distinction des genres, établie et consacrée par le classicisme, en même temps que s'annonce la formation d'un genre intermédiaire, ayant une physionomie à lui et des caractères bien définis. Il est constitué quand paraît le *Fils naturel* de Diderot (1777); il est déjà transformé plus qu'à demi lors de la proclamation de la liberté des théâtres (1791). C'est entre ces deux dates extrêmes que, solidement documenté, M. Gaiffe le suit dans son développement. Les œuvres que cette étude embrasse sont pour la plupart sans valeur littéraire, mais fort instructives au point de vue historique, et représentatives d'un temps et d'un milieu. Le drame au XVIII^e siècle doit sa naissance, d'après M. Gaiffe, à des causes d'ordre social, — rapprochement des classes, — et au désir, dans le camp des philosophes, où la réforme a son point de départ, de faire du théâtre un moyen de propagande auprès du public de condition moyenne. Il faut le définir « un spectacle destiné à un auditoire bourgeois ou populaire et lui présentant un tableau attendrissant et moral de son propre milieu. » A part cependant quelques sujets empruntés à l'histoire. Mais dans la peinture de la société contemporaine comme dans celle d'époques éloignées, le souci de la vérité disparaît le plus souvent derrière celui de répandre des idées.

Ce drame n'est pas sans analogies avec celui de 1830. Il subsiste cependant entre l'un et l'autre une différence notable : la réforme romantique est esthétique et littéraire, l'autre est avant tout sociale. Diderot et ceux de son école sont plus respectueux qu'on ne s'y attendrait des formes dramatiques.

En s'imposant la lecture d'une multitude de pièces souvent

fastidieuses, M. Gaiffe a fait un effort de patience qui ne sera pas perdu. L'exécution matérielle de son livre est fort soignée. C'est une belle publication, dont les planches, reproduisant d'amusantes estampes du temps, rehaussent la valeur et l'intérêt documentaire.

P.-L. V.

TRAITÉ DE GÉOLOGIE, par *Emile Haug*. — Tome II, fascicule 2 :
LES PÉRIODES GÉOLOGIQUES. — 1 vol. in-8°. Paris, Colin.

La publication du *Traité de géologie* de M. Emile Haug suit son cours ¹. On se rappelle le plan général de ce traité. Dans le tome I^{er}, l'auteur cherche à retracer dans ses grandes lignes le cycle des phénomènes géologiques, en prenant comme fil conducteur non la localisation de ces phénomènes, mais leur succession dans le temps. Dans le tome II, premier fascicule, M. Haug rappelle tout d'abord les principes généraux de la stratigraphie, science qui s'occupe des strates ou couches superposées composant l'écorce terrestre. Puis il passe à l'étude des périodes géologiques, en commençant par l'ère primaire. Après avoir expliqué l'origine du nom de la période ou du système, il donne un aperçu des caractères paléontologiques et en énumère les principaux faciès, en indiquant les conditions dans lesquelles on les rencontre. Puis il discute la question de la délimitation et des subdivisions du système. Il fait ensuite une étude spéciale de la répartition géographique des principaux types ; puis il s'efforce de dégager des faits exposés les résultats généraux, tant au point de vue paléogéographique que des provinces zoologiques : climats, mouvements orogéniques et épirogéniques, transgressions et régressions marines, phénomènes volcaniques et métamorphisme.

C'est de cette façon que nous apprenons à connaître l'ère primaire ainsi que la première partie de l'ère *secondaire*, ou période *triasique*.

Dans le fascicule 2, que nous annonçons, M. Haug étudie la fin de l'ère secondaire, soit le *système jurassique*, et la *période crétacée*. C'est, de toute la série des périodes géologiques, une des mieux connues. On ne s'étonnera donc pas du développement

¹ Les parties précédemment parues sont : TRAITÉ DE GÉOLOGIE. Tome I^{er} : *Les phénomènes géologiques* ; Tome II : *Les périodes géologiques*, fascicule I^{er} : *Ere primaire*. — *Ere secondaire : période triasique*.

donné à cette partie de l'ouvrage : on ne saurait, du reste, traiter l'histoire de ces terrains secondaires avec une compétence plus autorisée, puisque l'auteur, dans ses travaux personnels, s'en est plus spécialement occupé. Il suit, dans ce fascicule, le même plan que dans les chapitres précédents. Et c'est vraiment une mine inépuisable de renseignements pour le géologue. Il se pourrait cependant que le simple lecteur s'y perdît un peu et il est à regretter que l'on n'ait pas répété en marge les titres de quelques paragraphes, de manière à faciliter les recherches.

L'illustration comprend exclusivement des reproductions photographiques de fossiles ou de roches caractéristiques et de paysages mettant en évidence les aspects des terrains particuliers à quelques-unes des plus importantes formations géologiques. Tous les chapitres sont accompagnés de listes bibliographiques des plus complètes, listes qui auraient gagné, nous semble-t-il, à être un peu plus rigoureusement classées. Quoi qu'il en soit, au point de vue de l'histoire de la terre, l'ouvrage de M. Haug est certainement un des mieux documentés que nous possédions à l'heure actuelle.

F. J.

AU MOYEN AGE. Poèmes de la vie, par *Raymond Fèvre*. — 1 vol. in-16. Paris, Fischbacher.

C'est ici un curieux recueil : toute l'histoire pittoresque du moyen âge y est mise en sonnets : les chasses, les tournois, les croisades, les pèlerins, les jongleurs, les truands, les astrologues, les lépreux, les sorciers, Jeanne d'Arc et Barberousse. Des foules y remuent, des odeurs y passent, des bruits s'y répercutent. C'est violent, turbulent, truculent. M. Fèvre y fait montre du savoir le plus solide : il pourrait épingle à chacun de ses petits poèmes dix pièces justificatives, qui prouveraient qu'il a puisé aux sources les plus autorisées. Son vocabulaire pêche par excès de richesse, et ses énumérations à la Rabelais n'en finissent pas. Tout cela est d'un auteur sérieux, appliqué, un peu lourd, et relève plutôt de l'histoire de la civilisation que de la poésie ; ce n'est pas assez une interprétation des faits, une vue intérieure des choses ; c'est trop un compte rendu exact et minutieux d'épisodes historiques ; c'est, si l'on peut dire, de la photographie littéraire.

Le vers de M. Fèvre est toujours bien fait, concis, peu che-

villé; mais on regrette de n'y trouver ni passion, ni colère, ni enthousiasme, ni esprit, enfin rien de ce qui fait à proprement parler la poésie.

Voici pourtant un sonnet qui mérite d'être cité. Cela s'appelle l'*Empirique*:

Seigneur, que je vous voie *in naturalibus*
Et que ma main, tâtant votre ventre, l'explore....
Obstruction au foie, engorgeante pléthore
Et boyaux infectés par les *humoribus*.

Prenez la potion: Jean Actuarius
L'ordonne de pavot, de miel, de mandragore,
D'euphorbe, de safran, de myrrhe, d'ellébore,
De cannelle, de rue et de moult *floribus*.

La rate est dilatée. Un principe morbide
Précipite le cœur du nerveux au tabide
Et gonfle obscurément le rein endolori.

L'élixir magistral chasse l'humeur putride.
Buvez, noble seigneur, car nul n'en fut marri;
Avez d'un seul trait, et vous serez guéri.

H. A.

CÉRAMIQUE FRANÇAISE, DES ORIGINES AU VINGTIÈME SIÈCLE ;
SES MARQUES DE FABRIQUE, par M. Peyre. — 1 vol. in-8°.
Paris, Flammarion.

Excellent petit manuel qui tient les promesses de son titre. On est un peu inquiet au premier moment en ouvrant le livre et l'on se demande comment l'auteur a pu faire tenir ce vaste sujet en trois cents pages. On s'aperçoit vite que M. Peyre possède, avec le savoir technique indispensable, le sens historique et le sens des proportions. Les divisions sont claires, la filière des influences successives bien établie.

Sans entrer dans de longs détails, l'auteur nous fait voir en raccourci les répercussions des faits historiques et économiques sur la prospérité ou la décadence des fabriques. Il n'admire pas sans réserve le passé et signale au passage avec beaucoup de justesse les erreurs des céramistes qui imposent à leur matière un rôle qu'elle ne comporte pas; il ne craint pas de rendre aux artistes du dix-neuvième siècle, trop souvent méconnus par les collectionneurs, l'hommage qu'on leur accordera plus tard.

Enfin, il a cherché à rendre son livre d'une lecture agréable.

Certains chapitres sont émaillés d'anecdotes piquantes. Je me reprocherais de n'en pas citer un exemple : on sait avec quelle ardeur Louis XV et M^{me} de Pompadour protégeaient la manufacture de Sèvres fondée en 1753. Chaque année les produits étaient exposés à Versailles. Le roi lui-même présidait à la vente. Les courtisans affluaient. Une fois le comte de X..., croyant rester inaperçu, mit une tasse dans sa poche. Le lendemain, le royal vendeur lui envoie la facture avec la soucoupe « qu'il a oubliée! »

L'illustration est abondante et bien choisie. Evidemment, elle devrait être en couleurs. Mais voilà! Au lieu de coûter 3 fr. 50, le livre coûterait 350 francs. C'est à considérer.

A. DE M.

LES ENTRETIENS DE LA VILLA DU ROUET. ESSAIS DIALOGUÉS SUR LES ARTS PLASTIQUES EN SUISSE ROMANDE, par A. Cingria-Vaneyre. — 1 vol. in-16. Genève, A. Jullien.

Le chroniqueur suisse de la *Bibliothèque Universelle* a déjà, si je ne fais erreur, signalé à ses lecteurs le volume de M. Cingria-Vaneyre. Ce n'est point une raison de n'en pas reparler ici, d'autant moins qu'il est loin d'avoir produit toutes ses conséquences et frappé, comme il l'eût fallu, l'attention publique. Je sais bien que l'auteur ne pouvait guère oser compter sur l'appui de ceux qu'il appelle quelque part « nos intellectuels moroses », ni sur celui des « critiques officiels de nos journaux sérieux. » Et pourtant j' imagine que cet appui lui est nécessaire, et je souhaite de tout cœur qu'il lui vienne tout de même abondamment.

C'est que la tâche qu'a entreprise M. A. Cingria-Vaneyre est tout simplement surhumaine. Il faut pour s'y risquer la belle audace d'un tempérament Renaissance italienne, tel que j' imagine celui du plus zélé collaborateur de la *Voile latine*, ou, mieux encore, un tempérament de migrateur pélasgique, puisque M. Cingria se fait gloire d'appartenir « aux races primitives et classiques qui inventèrent la beauté. » Quelqu'un de chez nous n'eût pas eu cette audace ni cette allure. M. Cingria ne rêve rien moins que « redonner à la Suisse romande le droit de vivre comme culture et comme nation parmi les peuples de l'Europe. » Avec le groupe de ses amis de la *Voile latine*, il voudrait gratifier notre petite patrie « du don de produire une vie plus belle, plus in-

tense et plus composée. » Il préconise à cet effet la discipline de l'art classique qui lui paraît répondre à nos aspirations inconscientes encore, puisque, aussi bien, notre petite patrie est dans sa généralité latine de lignes, de couleur et d'harmonie. Il ne se contente pas de poser les principes d'une renaissance, mais il examine successivement les formes et les matériaux qu'il convient d'employer et développe ainsi tout un programme que liraient avec beaucoup de fruit nos architectes, officiels ou non, nos archéologues, nos édiles et en général tous ceux qui d'une façon plus ou moins directe ont à intervenir dans la modification de nos paysages, villes ou villages, rives ou coteaux.

On pourrait penser qu'une critique de l'état de choses actuel, que le développement d'un programme d'une pareille envergure sont quelque peu sujets à caution, donnés comme le produit de la réflexion d'un seul ? On pourrait craindre aussi que le livre ne soit d'un didactisme un peu monotone et pédant à la longue ? Qu'on se rassure : M. Cingria-Vaneyre a repris une forme aimable et surannée, celle du dialogue, infiniment plus vivante et plus souple que l'allure pesante et sans grâce de la monographie scientifique. Il oppose ainsi des nuances et des contrastes. Les personnages de ces dialogues émettent tour à tour leurs opinions, exposent leurs croyances, affirment leur tempérament. Ils sont tous très savants et très compétents. Le plus inculte, — et ce n'est pas ici une lacune que j'entends souligner, — c'est une femme qui met dans les causeries de la Villa du Rouet sa note de grâce et de charme. Ils sont ou patriciens affinés, ou docteurs ès lettres, ou élèves de l'Ecole d'Athènes ou historiens d'art. Ils conversent à Florence dans une villa historique qu'a rachetée l'un d'eux. Tous sont sensibles à la beauté des choses, beauté des décors naturels, rythme des harmonies du paysage, et surtout à la beauté des choses que crée une main artiste. Et tous, ou presque tous, fondent leurs assertions sur une lecture aussi considérable que variée, anthropologie, ethnologie, histoire politique, histoire de l'art, histoire de la civilisation. Je ne crois pas que jamais ouvrage paru en Suisse française ait contenu substance plus savoureuse et plus délicate à la fois.

Qu'avec cela, M. Cingria-Vaneyre ait des partis pris excessifs, qu'il malmène avec une verve irrespectueuse les institutions et les personnes qui ne lui agréent point, on ne lui cherchera pas

chicane à ce propos. Les livres sont rares chez nous où les auteurs disent crânement leur pensée et leurs préférences. Ils sont rares aussi, ceux qui dévoilent avec une juvénile hardiesse et un enthousiasme vibrant leur âme sincère. M. A. Cingria-Vaneyre est de ceux-là. La question de la réussite de son vaste projet mise à part, il reste que son livre est un puissant moyen d'éducation dans un domaine où presque tout est à faire, et les lecteurs les plus prévenus ne lui dénieront pas que ce livre a vraiment été « commandé par l'amour de la patrie et la passion de la beauté. »

R. F.

NAPOLÉON ET LA SUISSE, par *Edouard Guillon*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot, 1910.

Déjà connu par plusieurs ouvrages d'histoire militaire, M. Ed. Guillon apporte aujourd'hui une intéressante contribution à celle de l'influence française au delà des frontières de l'empire. Grâce aux documents qu'il a puisés aux archives du ministère des affaires étrangères, M. Guillon précise ce que nous savions de l'Acte de médiation et complète d'une manière heureuse les publications qui s'en occupèrent. Les relations entre Napoléon et la Suisse sont présentées en un raccourci ingénieux, dans une langue sobre, bien adaptée au sujet. L'auteur a fait suivre son étude de deux chapitres qui rappellent, le premier, la situation de la Suisse pendant les Cent-Jours, le second, les services que rendirent à l'armée française les régiments suisses enrôlés de 1803 à 1814 en vertu des capitulations.

Au cours de son récit, M. Guillon trace quelques silhouettes : celle du capucin Steiguer, prêchant la guerre sainte dans les montagnes et adjurant ses concitoyens, au nom de la Vierge Marie, « de renvoyer les Français à Paris peler leurs pommes de terre » ; celle de Louis d'Affry, premier landamman, le plus chaud soutien des idées de Napoléon dans notre pays. A propos de ce magistrat, relevons une erreur de fait : il n'était point protestant, comme le dit l'auteur, mais catholique ; il fut inhumé en l'église des Cordeliers de Fribourg et une messe se dit encore chaque année pour le repos de son âme. Puisque nous en sommes aux critiques, rappelons aussi que le général Jordy ne put quitter Genève, le 30 décembre 1813, avec sa troupe : la ma-

ladie l'obligea d'assister à la restauration de cette république. Attirons enfin l'attention de l'auteur sur le grand nombre de fautes dans l'orthographe des noms propres échappées au correcteur.

Ce sont là questions de détail. On lira avec plaisir l'ouvrage que nous citons, grâce à l'esprit parfaitement objectif de son auteur, toujours sympathique aux hommes et aux choses de notre pays.

ED. CH.

GLI SCRITTORI PEDAGOGICI ITALIANI DEL SECOLO DECIMONONO, dal Prof. Dott *G. B. Gerini*. — 1 vol. in.-16. Firenze, Paravia & Ca.

C'est un véritable dictionnaire de la science pédagogique en Italie que ce volume de passé 700 pages, renfermant près de 150 articles plus ou moins étendus. Il nous donne l'énumération des auteurs qui, pendant le cours du dix-neuvième siècle, se sont à titres divers illustrés dans ce domaine. Nous ne songeons pas à en rendre compte, mais sommes heureux de pouvoir renvoyer à ces riches documents tous ceux qu'intéresse l'étude de semblables questions.

M. Gerini s'est donné la peine de résumer avec autant de conscience que d'habileté chacune des œuvres qu'il nous signale, non pas seulement celles des hommes faisant autorité en ces matières, tels que Romagnosi, Tommaseo, Aporti, Gioberti, Rosmini, Raineri, etc., mais celles de tous les auteurs qui se sont occupés de ces questions, et il met ainsi à notre disposition une source des plus riches, que chacun peut utiliser. Nous nous inclinons devant les fruits d'un travail aussi consciencieux, où nous pouvons, d'un coup d'œil, embrasser l'œuvre d'un siècle particulièrement fécond et trouver tous les renseignements propres à nous éclairer sur les choses et sur les hommes.

Après une étude aussi complète des éléments de la question, il resterait à en faire la synthèse, à nous éclairer sur l'ensemble des progrès réalisés et sur la marche à suivre pour l'avenir. Il y aurait ainsi à nous tracer un plan général du but à atteindre par le développement normal et toujours plus large de l'instruction publique en ce nouveau royaume d'Italie, qui, dans le domaine matériel, a déjà réalisé de si admirables progrès. Nul ne

serait mieux qualifié, nous semble-t-il, pour rendre à son pays ce nouveau service que M. Gerini lui-même et nous ne doutons pas qu'il ne s'empresse à nous en donner la preuve. C. V.

AMES FERMÉES. CLARI-MARIE, par *Ernest Zahn*. Traduit par C. Boutibonné. — 1 vol. in-16. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1910.

Le talent d'Ernest Zahn n'est jamais si robuste, si personnel, que dans ses récits montagnards. On a vu cet écrivain, soucieux d'élargir sa manière et de changer de milieu et de sujets, chercher à faire du roman psychologique et citadin après avoir peint des types montagnards. Je crois qu'on préférera toujours la première inspiration, et c'est bien à celle-ci que se rattache le récit que vient de traduire M. C. Boutibonne. Dans *Clari-Marie*, nous trouvons une variante d'un thème souvent traité par Ernest Zahn : l'opposition entre les mœurs traditionnelles des frustes montagnards et l'écœurante banalité universelle, qui se targue de progrès et pénètre jusqu'au fond des vallées alpines les plus reculées ; la disparition aussi du pittoresque local anéanti au bout de peu de temps par « l'industrie des étrangers. » Comme toujours dans les romans de Zahn, un caractère central domine l'œuvre ; ici, il personnifie l'attachement au passé et la lutte courageuse, mais vaine, contre l'inéluctable changement des habitudes et des idées. C'est Clari-Marie, une « âme fermée, » la sage-femme héroïque, bonne, mais rude, qui ne trahit rien de ses sentiments : un vrai bloc de granit, comme la définit un personnage du livre. Clari-Marie symbolise la défense du village alpestre contre les mœurs et la mentalité de la ville. Sa vie de labeur et de dévouement se poursuit à travers des deuils et des souffrances qui la laissent en définitive seule et meurtrie. On l'a respectée, estimée, mais on ne l'a pas aimée ; sa vertu manque d'humanité.

Il semble, à la fin du récit, qu'elle s'en rende compte et que son cœur s'ouvre à des sentiments nouveaux, à une affection plus tendre.

Il faut savoir gré à M. C. Boutibonne d'avoir donné de l'œuvre de notre compatriote une traduction généralement bonne, que déparent cependant par places quelques lourdeurs et quelques incorrections.

B. G.

LE CHRIST. Poème, par *Fernand Richard*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon.

Ce livre est une amplification des épisodes les plus touchants de l'Évangile, ceux que préfèrent les âmes sensibles et délicates, ceux qui font de l'histoire du Christ un beau poème d'amour et de douceur : les Béatitudes, Marie-Madeleine, le Jeune homme riche, Marthe et Marie, Gethsémané, le Calvaire, *Noli me tangere*.

C'est aussi l'œuvre d'un bon ouvrier, très appliqué, très respectueux de son sujet, et qui s'en tient strictement au récit des auteurs sacrés. Pas de légende mièvre, de dévotion indiscrete. Encore moins d'opinions dites modernistes. Les Frères moraves y prendront plus d'une strophe pour leur *Pain quotidien* ; les chrétiens de toutes dénominations l'estimeront.

Le vers de M. Richard est fluide et de belle venue ; mais il est rarement original. Il dit juste ce qu'il veut dire ; il est sans au-delà. Si le propre de la poésie est de suggérer des choses vagues et délicieuses, d'évoquer plutôt que de décrire, d'éveiller dans l'âme du lecteur des souvenirs et des résonnances, il faut convenir que le nouveau recueil de M. Richard est plus poétique par le fond que par la forme. Le sujet déborde sur le cadre. C'est une liqueur infiniment précieuse qui mord son contenant et menace de le faire éclater.

Il est toujours téméraire de mettre en vers les récits de l'Évangile. Il y faut du génie, parce qu'il est difficile, sinon impossible, de faire sienne l'inspiration d'un autre. Aussi ne nous étonnons pas que M. Richard, malgré son beau talent, n'y ait pas réussi. Son premier livre, le *Secret de la vie*, nous est resté dans la mémoire comme une œuvre personnelle, d'une délicate mélancolie. Elle nous promettait mieux qu'une transposition.

H. A.

L'ARBITRAGE, par *Ménandre*. Edition critique, accompagnée de notes explicatives et d'une traduction, par *Maurice Croiset*. — 1 vol. in-8°. Paris, Leroux.

L'Égypte, qui nous dérobe peut-être encore plus d'une œuvre fameuse de la littérature grecque, livre peu à peu, depuis un quart de siècle, une partie de ses trésors. Après la *Constitution d'Athènes* d'Aristote et les *Odes* de Bacchylide, dont la découverte

avait été un événement] dans le monde des lettres, voici qu'un hasard non moins heureux nous a restitué récemment, sur des papyrus dépareillés et mutilés, d'importants fragments de Ménandre. Le plus illustre des poètes de la comédie nouvelle n'était connu jusqu'à ce jour que par quelques citations et par des adaptations latines d'un petit nombre de ses pièces. On pourra désormais lire dans l'original, non encore, à la vérité, une comédie de Ménandre tout entière, mais des scènes assez étendues pour se faire une idée de son talent, et goûter à cette lecture un plaisir qui, jusqu'à présent, ne semble devoir être gâté par aucune déception. La pièce dont on possède maintenant les fragments les plus longs est intitulée *L'arbitrage*. M. Maurice Croiset, l'helléniste bien connu, en a publié un texte établi avec soin, commode à consulter, accompagné de notes sobres et claires, ainsi que d'une traduction fidèle et élégante. On ne pouvait souhaiter d'interprète mieux qualifié pour exprimer en français ce qui fait le charme de Ménandre, son atticisme mesuré et nuancé, sa délicate ironie, sa sensibilité discrète et son indulgente humanité.

P.-L. V.

UNE TRAGÉDIE D'AMOUR AU TEMPS DU ROMANTISME. HENRI ET CHARLOTTE STIEGLITZ, par *Ernest Seillière*. — 1 vol. in-16 Paris, Plon.

Le suicide de Charlotte Stieglitz (1834) est un des épisodes les plus connus du romantisme allemand. Il fit à peu près autant de bruit en Allemagne que le coup de pistolet de Werther. Toutefois cette retentissante aventure n'avait point fait jusqu'à présent le sujet d'un travail de quelque étendue. M. Ernest Seillière, qui a pu mettre à contribution des éléments d'information nouveaux, vient d'écrire sur cette « tragédie d'amour » un livre qui est fort instructif. M. Seillière n'est pas tendre pour Henri Stieglitz, dont il fait presque le type du « raté » littéraire, et dont il stigmatise l'égoïsme vaniteux. Il apporte dans ce livre une contribution utile à la psychologie du romantisme. Sujet fort à la mode aujourd'hui. Il suffit de rappeler le *Romantisme français* de M. Lasserre, dont les idées ne sont pas sans présenter quelques analogies avec celles de M. Ernest Seillière.

J.-P. S.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTIÈME

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1910. — N^{os} 178-180.

	Pages
LA RÉFORME ÉLECTORALE EN SUISSE, par <i>Horace Micheli</i> .	5
SOUS LE MASQUE. — Roman, par <i>J.-P. Porret</i> .	
Sixième et dernière partie	27
UN QUAKER FRANÇAIS, par <i>Frédéric Passy</i>	74
SUITE TESSINOISE, par <i>F. Chavannes</i>	85
UN POÈTE SLAVE. SVATOPLUK CZECH, par <i>Louis Leger</i> ...	111
PETER CAMENZIND. — Roman, de <i>Hermann Hesse</i> .	
Quatrième partie	129
Cinquième et dernière partie	348
VARIÉTÉS. — A PROPOS DE LA BIOLOGIE DU SAVANT, par <i>Wilhelm Ostwald</i>	157
AUX ABONNÉS ET LECTEURS DE LA « BIBLIOTHÈQUE UNI- VERSELLE ET REVUE SUISSE »	225
UNE VIE DE POÈTE : ALFRED LORD TENNYSON, par <i>Firmin Roz</i>	227
LE « JEUNE-SUISSE. » — Roman, par <i>Louis Courthion</i> .	
Première partie	262
Seconde partie	471
LA PREMIÈRE ÉDITION DES ŒUVRES DE VINET, par <i>Ph. Bridel</i>	300
UN PÈLERINAGE AU COUVENT DE SOLOVETZK, par <i>Michel Delines</i> .	
Première partie	323
Seconde et dernière partie	540
VARIÉTÉS. — ART BYZANTIN, par <i>A. Lombard</i>	374
LA PLACE DE MICHELET DANS L'HISTOIRE DE SON TEMPS, par <i>Gabriel Monod</i> , membre de l'Institut	449

	Pages
UN ÉCRIVAIN SCHWYTZOIS. MEINRAD LIENERT, par <i>Gaspard Vallette</i>	509
ANACHRONISME, par <i>B. T.</i>	535
LE MAÎTRE DE L'AUBERGE. — Nouvelle, de <i>Robert Herrick</i>	559
VARIÉTÉS. — L'ORIGINAL D'UN DES PERSONNAGES LES PLUS CÉLÈBRES CRÉÉS PAR GEORGE ELIOT, par <i>J. de Mestral-Combremont</i> . — LA FILLE ADOPTIVE DE MONTAIGNE, par <i>Paul Stapfer</i>	590
CHRONIQUES PARISIENNES.	
Octobre. — Où il fallait passer les vacances de 1910. — Le Circuit de l'est et les progrès de l'aviation. — L'enseignement de la Sorbonne et la crise du français; ce qu'en pense M. Emile Faguet. — Centenaire de Maurice de Guérin.	169
Novembre. — La grève des chemins de fer. — Ce qu'en pense un professeur en Sorbonne. — Comment faut-il se défendre contre les apaches? — Au théâtre. — Alfred de Vigny et Brizeux.	384
Décembre. — Nouvelle crue de la Seine. — Le chemin de fer souterrain Nord-Sud; ses avantages sur le Métro. — Quelques peintres du Salon d'automne; l'art décoratif de Munich. — La Sorbonne contre <i>Agathon</i> . — Une élection à l'Académie Goncourt.	604
CHRONIQUE ITALIENNE.	
Novembre. — Procès et chronique judiciaires. — La réponse électorale et la réforme du Sénat. — Fogazzaro.	392
CHRONIQUES ALLEMANDES.	
Octobre. — Lettres de Théodore Fontane à ses amis. — A propos de Herder. — Souvenirs de Julius von Eckardt sur Bismarck. — Les <i>Essais</i> de Maximilien Harden.	177
Décembre. — La correspondance de Liliencron. — A propos d'anniversaires. — Sur Mantegna. — Une nouvelle édition de <i>Faust</i> . — Livres d'histoire	612
CHRONIQUE ANGLAISE.	
Novembre. — Un triste été. — Trade-unions et politique. — Installation de bibliothèques. — Nos aviateurs. — Agitation politique. — Une correction. — Florence Nightingale. — L'exposition anglo-japonaise. — Un épisode dramatique.	399
CHRONIQUES RUSSES.	
Octobre. — Le choléra et la peste. — Un nouveau projet du ministre de l'instruction publique. — Le mémoire secret du général Novitzki. — Mémoires de l'académicien J. Yanjoul. — La Française et la Russe jugées par Tourguénev. — L'enquête sur la marine. — Comment les fonctionnaires accommodent les faits. — Le théâtre artistique de Moscou.	186
Décembre. — Mort de Mourontzev. — Les <i>khouligans</i> des villes et des villages. — Le « Sphinx. » — <i>Ceux qui cherchent Dieu</i> , par M. Pankratov. — <i>Gaudeamus</i> , pièce de M. Andréev. — <i>L'histoire générale du XIX^e siècle</i> , par M. Karéev. — Notre littérature et la Pologne d'aujourd'hui. — Le jubilé de M. Boborikine. — Un policier célèbre	620

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

- Novembre.** — A propos de vacances. — Les étudiants pauvres et leurs travaux d'été. — La tentative d'assassinat contre le maire de New-York. — Réaction contre les *machines* politiques et la corruption. — Les fraudes en matière de terrains indiens. — Un désastre : les incendies de forêts du Nord-Ouest 406

CHRONIQUES SUISSES.

- Octobre.** — Exposition de Lausanne. — Le français que nous parlons. — Manœuvres militaires. — G. Moynier et la Croix-Rouge. 194
- Décembre.** — La famille Toepffer; les nouveaux *Voyages en zigzag*; le Dr Festus. — Publications sur Rousseau : le *Rousseau genevois* de M. G. Vallette; Jean-Jacques et l'aviation. — A la Neuveville. — *Zidji*. — Le « pasteur » de Benjamin Valotton. — Ouvrages divers pour la jeunesse : *Enfant de Genève*; Shakespeare et Rabelais, etc..... 628

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Novembre.** — L'historien Dändliker. — Le poète Arnold Ott. — Polemique à propos de Leuthold. — Une étude sur Goethe, critique littéraire. — *Martin Salander*. — Les écrivains suisses et l'Allemagne. — Livres..... 414

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Octobre.** — Obtention du radium métallique. — Le choléra en Europe : ses pérégrinations ; la prophylaxie. — Une invasion de fourmis aux Etats-Unis. — Les oscillations diurnes de la tour Eiffel. — Comment détruire les campagnols..... 203
- Novembre.** — La lutte contre les inondations à Paris. — Une nouvelle théorie du goitre. — Utilisation de la force des vagues. — Le tir contre la grêle. — Traitement chirurgical de la constipation. — L'industrie du caoutchouc. — Publications nouvelles..... 423
- Décembre.** — Le problème des ordures ménagères ; leur destruction pour la production d'électricité. — Stérilisation de l'eau par les rayons ultra-violets. — La peste en Angleterre. — Culture artificielle des tissus de l'homme et des animaux. — Le goût de vase chez les poissons. — Publications nouvelles. 638

CHRONIQUES POLITIQUES.

- Octobre.** — Les discours de l'empereur et l'opinion allemande. — L'Assemblée nationale grecque. — La Turquie nouvelle et l'Europe. — Encyclique et décrets ; la logique de Pie X. — En Suisse : un grand événement 208
- Novembre.** — La révolution portugaise. — La régénération de la Grèce. — Les embarras de la Jeune-Turquie. — La grève sur les chemins de fer français. — En Suisse : le rejet de la représentation proportionnelle 428
- Décembre.** — La Chambre française et M. Briand. — En Angleterre : la reprise d'une grande lutte. — Choses et autres. — La mort de Tolstoï 644

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

	Pages
<i>Gomperz, Théodore.</i> — Les penseurs de la Grèce. Tome III. L'ancienne Académie. Aristote et ses successeurs : Théophraste et Straton de Lampsaque. Trad. d' <i>Aug. Reymond</i>	216
<i>Dausat, Albert.</i> — La vie du langage.....	218
<i>Chailet, Joseph.</i> — L'Inde britannique.....	220
<i>Clavery, Edouard.</i> — L'Inde, sa condition actuelle.....	220
<i>Tausserat-Radel, A.</i> — Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797). Tome VI.....	222
<i>Mauzy, François.</i> — Figures et aspects de Paris.....	224
<i>Cellérier, Lucien.</i> — Esquisse d'une science pédagogique. Les faits et les lois de l'éducation.....	436
<i>Stapfer, Paul.</i> — Vers la vérité.....	440
<i>de Martonne, Emmanuel.</i> — Traité de géographie physique.....	441
<i>Correvon, Roger.</i> — Etude sur l'impôt mobilier dans le canton de Vaud.....	441
<i>Beauduin, Nicolas.</i> — Les Triomphes. Poèmes.....	443
<i>Rossel, Virgile, et Jenny, Henri-Ernest.</i> — Histoire de la littérature suisse.....	443
<i>Caleb, Albert.</i> — Du régime des capitulations en Turquie par rapport à la Bulgarie. — La Bulgarie et le Traité de Berlin.....	446
<i>Widemann, René.</i> — Ecole de commerce Widemann.....	447
<i>Chapuisat, Edouard.</i> — La municipalité de Genève pendant la domination française.....	447
<i>Pareto, Vilfredo.</i> — Manuel d'économie politique.....	653
<i>Claparède, Ed.</i> — Psychologie de l'enfant.....	655
<i>Lausannois, un vieux.</i> — Lausanne, les parrains de ses rues. Ce qu'ils furent et ce qu'ils ont fait.....	657
<i>Gaiffe, E.</i> — Le drame en France au 18 ^e siècle.....	658
<i>Haug, Emile.</i> — Traité de géologie. Tome II, fascicule 2.....	659
<i>Février, Raymond.</i> — Au moyen âge. Poèmes de la vie.....	660
<i>Peyre, M.</i> — Céramique française des origines au 20 ^e siècle; ses marques de fabrique.....	661
<i>Cingria-Vanceyre, A.</i> — Les entretiens de la Villa du Rouet.....	662
<i>Guillon, Edouard.</i> — Napoléon et la Suisse.....	664
<i>Gerini, G.-B.</i> — Gli scrittori pedagogici del secolo decimonono....	665
<i>Zahn, Ernest.</i> — Ames fermées. Clari-Marie.....	666
<i>Richard, Ferdinand.</i> — Le Christ. Poèmes.....	667
<i>Ménandre.</i> — L'arbitrage. Edition critique par <i>Maurice Croiset</i>	667
<i>Seillière, Ernest.</i> — Une tragédie d'amour au temps du romantisme. Henri et Charlotte Stieglitz.....	668



